

Proprietatea Bibliotecii
Universității Iași

X-1673



0 000041 22882
Periodice

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

FACULTÉ DES LETTRES DE BUCAREST
INSTITUT DE LINGUISTIQUE ROUMAINE

BULLETIN LINGUISTIQUE

PUBLIÉ PAR

A. ROSETTI

X

1942

INDEX DES TOMES VI-X

COPENHAGUE

EINAR MUNKSGAARD

6, Nørregade, 4

BUCUREȘTI (I)

INSTITUTUL DE LINGUISTICĂ ROMÂNĂ

2, str. Edgar Quinet, 7

BCU IASI / CENTRAL

18 OCT 1942

SOMMAIRE DU TOME X

| | <u>Pages</u> |
|--|--------------|
| GEORGES STRAKA, Notes sur la vocalisation de <i>ll</i> | 5 |
| IOHNE IORDAN, Étymologies populaires | 35 |
| INGEBORG SEIDEL-SLITTY, Über die Sprache der Höflichkeit. Eine vergleichende Studie | 48 |
| I. STAMBEI, Sur la syncope de la voyelle pénultième atone latine dans les langues roumaines | 67 |
| A. ROSETTI, Albano-romantica | 76 |
| I. De l'influence du grec et du slave méridional sur l'albanais et le roumain | 76 |
| II. Alb. <i>ndna</i> , <i>wana</i> , dr. <i>znd</i> „fée“ | 86 |
| III. Alb. <i>fohat</i> , dr. <i>zat</i> „village“ | 88 |
| EUGEN SEIDEL, Linguistische Beobachtungen in der Ukraine | 91 |
| Nachschrift | 119 |
| A. ROSETTI, Slavo-romantica | 122 |
| VII. Sur la palatalisation des occlusives dentales dans les parlers roumains de Transylvanie. | 132 |

NÉCROLOGIE

| | |
|---------------------------------|-----|
| N. VAN WIJK (A. R.) | 126 |
| KR. SANDFELD (A. R.) | 126 |
| VIGGO BRÖNDAL (A. R.) | 128 |

COMPTES RENDUS

| | |
|--|-----|
| D. CARACOSTEA, Expresivitatea limbii române (Eugen Seidel) | 131 |
| INDEX DES TOMES VI-X, par I. COTEANU et D. BODNARIU | |
| Auteurs | 136 |
| Matières | 141 |
| Mots | 148 |

Le présent Bulletin linguistique paraît une fois par an, en un seul volume. Pour la rédaction et les échanges de publications, s'adresser à M. A. Rosetti, professeur à la Faculté des Lettres, 56, str. Dionisie, Bucarest (III).

Le présent volume du Bulletin linguistique contient, brochés sous la même couverture, les Comptes rendus des séances de la Société roumaine de Linguistique, 4 (1941-1942).

BULLETIN LINGUISTIQUE

PUBLIÉ PAR

A. ROSETTI

X

1942

INDEX DES TOMES VI-X

COPENHAGUE
EINAR MUNKSGAARD
6, Nørregade, 6

BUCUREȘTI (I)
INSTITUTUL DE LINGUISTICĂ ROMÂNĂ
7, str. Edgar Quinet, 7



NOTES SUR LA VOCALISATION DE L'

1. La vocalisation $l > u$ est un phénomène bien connu, dans les langues romanes, slaves, et même germaniques¹. On sait que, dans les langues romanes et germaniques, elle se produit avant tout devant une consonne, rarement en fin de mot (dans quelques dialectes français, en gascon, en provençal et dans les dialectes gallo-italiques de la Sicile) et tout à fait exceptionnellement entre deux voyelles ou à l'initiale (dans le Massif Central, en Valais roman, dans le nord du Portugal et dans un dialecte allemand de Hongrie), tandis que dans les langues slaves elle est possible dans toutes les positions. On sait également que, dans ces dernières langues, c'est à coup sûr une *l* dure (dont nous connaissons l'articulation) qui s'est vocalisée ou se vocalise encore sous nos yeux; là, on peut saisir l'évolution sur le vif. Par contre, dans les deux autres groupes de langues, groupes néo-latin et germanique, où, à part des exceptions comme le catalan, et en partie le portugais et quelques dialectes rhétiques, on ne connaît pas actuellement

¹ Son histoire et son extension géographique ont été étudiées, d'une façon très détaillée, surtout par Georges de Kolovrat, *Étude sur la vocalisation de la cons. l dans les langues romanes* (thèse), Paris, 1923, par F. Schürer, dans *Zs. f. rom. Phil.*, t. 47, 1927, p. 494-500, et par W. Meyer-Lübke, *Die Schicksale des lat. l im Romanischen* (*Ber. über die Verhandl. der Sächs. Akad. d. Wissenschaft.*, Phil.-hist. Kl., t. 86, fasc. 2, 1934), p. 63-83. Pour les langues slaves, il suffit de se rapporter aux indications sommaires de Meillet, *Le slave commun*, 2^e éd., 1934, § 38, 104 et 117. Quant aux langues germaniques, v. C. Selmer, *Velarization and u-Vocalization of l in German Dialects* (*Publ. Mod. Lang. Ass.*, 1933). Voir aussi un aperçu général de la question, par A. Meillet, dans *MSL*, t. XIII, 1905-1906, p. 237-243.

l' *l* dure¹, on suppose seulement, par analogie avec l'évolution slave, entre l' *l* dont il faut partir (et qui, à l'origine, était souvent une *l* tout autre qu'une *l* dure, cf. lat. *talis, aliquid, volet, malos, melius, filius, bellos, pollicem*, etc.) et *u*, auquel cette *l* a abouti, comme stade intermédiaire, à une époque pré-littéraire, aussi une *l* dure, et on appelle le changement *l* > *u* vélarisation².

2. Mais quelles sont les causes que l'on invoque pour la vocalisation de l' *l*? Par quelles altérations graduelles l' *l* a-t-elle abouti jusqu'à *u*? Et surtout, pour quelles raisons l' *l* aurait-elle „durci“ en *l*?

2. 1. D'habitude, on se contente de constater simplement que, déjà en latin, d'après le témoignage des grammairiens des IV^e et V^e siècles, *l* devant une consonne avait un son „épais“, *plenus* ou *pinguis*, et de supposer que cette articulation était dure = vélaire, comme celle de l' *l* slave³. Mais ceci n'est pas une explication; on ne fait par là que déplacer le „durcissement“ de l' *l* devant consonne un peu plus

¹ Le catalan et aussi quelques dialectes provençaux sont les seuls idiomes romans où, du moins devant certaines consonnes et dans certains mots, on prononce, à l'époque actuelle, indifféremment une sorte d' *l* ou *u*, cf. Barnils, *Revue de phonétique*, II, 1912, p. 60-61, P. Fouché, *Phonétique historique du roussillonnais*, 1924, p. xxix et 155 et Ronjat, *Gr. istor. des parlars prov. mod.*, t. II, p. 143 et 205-206. Pour l' *l* du portugais et des dial. rhétiques, v. par ex. Meyer-Lübke, *Gr. des l. rom.* (trad. Rabiet), t. I, 1890, § 476, 479 et 483, Kolovrat, op. cit., p. 225-226 et 270-275, Piels, *Da vocalização do l em português* (Biblos, VIII, 1932), etc. Malheureusement, aucune de ces sortes de *l* n'a encore été étudiée d'une manière satisfaisante.

² V. par ex. Schuchardt, *Vokalismus des Vulgärlateins*, t. II, 1867, p. 492, Meyer-Lübke, *Gr. des l. rom.*, I, § 476, Bourciez, *Précis hist. de phon.*, 8^e éd., 1937, p. 255 (§ 188), Passy, *Petite phon. comp.*, 2^e éd., 1912, p. 75, etc.

³ Ettmayer, *Zs. f. rom. Phil.*, XXX, p. 648 s., Schürer, l. c., p. 495, Meyer-Lübke, *Hist. Gr. der franz. Spr.*, t. I, § 169 et *Schicksale*, p. 63, Nyrop, *Gr. hist. de la l. franç.*, t. I, 3^e éd., 1914, § 337, Bourciez, l. c. et *Éléments de linguist. rom.*, 3^e éd., § 53 d et 176, Brunot-Bruneau, *Précis de gram. hist. de la l. franç.*, 1933, § 17 et 94, etc. Voir aussi l'analyse des diverses opinions sur la valeur des termes *pinguis*, etc., dans Kolovrat, op. cit., p. 53-76.

haut dans l'histoire des langues romanes¹. Ce n'est pas non plus donner une explication du phénomène, quand certains romanistes, ne se contentant pas de renvoyer seulement à l' *l* slave, s'efforcent d'indiquer quelle aurait été l'articulation de cette *l* pinguis. En général, ils décrivent ce son comme „ayant son point d'articulation près de la racine (!) de la langue et déjà voisin du son *u*“ (Bourciez, *Éléments*, § 176, d'après Seelmann, *Auspr.*, p. 324); comme un son „articulé avec une détente de la langue, dont la partie postérieure remonte vers la voûte du palais“ (Bourciez, *Précis*, p. 255); comme „une sorte de *l* très réduit (?) dont l'articulation consonantique a dû être à peine perceptible“ (Nyrop, op. cit., § 343). Mlle E. Richter (*Chronologische Phonetik des Französischen bis zum Ende des 8. Jahrh.*, *Beih. zur Zs. f. rom. Phil.*, 82, 1934, p. 115) s'exprime d'une façon un peu plus détaillée: „Le soulèvement de la langue postérieure, dit-elle, est pour *l* pinguis le même que pour *u*; la langue antérieure, courbée loin en arrière (?), forme le canal. L' *l* a trois cavités de résonance... Si le repliement (Zurückbiegung) de la langue antérieure (?) est négligé, il n'en reste que deux, celles de *u*“. D'une façon analogue, mais restant plus près de la vérité, déjà Meyer-Lübke disait que „pour l'émission de *l*, la racine de la langue occupe la même position que pour l'émission de *u*“ et que „le passage de *l* à *u* ne s'accomplit qu'autant que l'occlusion que forme la pointe de la langue pour *l* disparaît“ (*Gr. des l. rom.*, I, § 476). Personne ne dit cependant ni pourquoi l' *l* se serait mise en route vers cette *l* pinguis, ni pourquoi celle-ci aurait perdu l'occlusion de la pointe de la langue. Par ailleurs, sans vouloir s'attarder

¹ M. A. Dauzat croit, plutôt qu'à la survivance de *l* pinguis latine, à l'influence du substrat gaulois (*Essai de géographie linguistique*, III, 1938, p. 87-89); cf. encore ci-dessous, § 4.4, 3.

² Meillet (*MSL*, XIII, p. 242-243) avait considéré le passage de *l* en *l* devant consonne comme „assez énigmatique“: „on aperçoit mal, au premier abord, disait-il, pourquoi *l* second élément de diphtongue recule son point d'articulation“. Ce n'est que plus tard qu'il a commencé à voir un peu plus clairement dans le mécanisme physiologique de la vocalisation (cf. ci-dessous, p. 24, n. 1), sans cependant jamais arriver à trancher cette „question aussi délicate“.

aux explications fantaisistes de Mlle Richter au sujet de la „Zurückbiegung der Vorderzunge“ (et encore „weit nach rückwärts“¹), je tiens à signaler dès maintenant que même le soulèvement de la langue postérieure est un trait que l'on s'imagine à tort être essentiel de l'/, ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

2. 2. Il n'existe, à ma connaissance, jusqu'à présent, qu'une seule explication physiologique de la vocalisation de l'/ — celle que M. M. Grammont avait insérée dans ses *Notes de phonétique générale* (BSL, t. XXIV, 1923-1924, p. 73) et a reprise dans son *Traité de phonétique* (1933, p. 207-208). M. Grammont voit dans le passage $l > l > u$ une assimilation avant tout à la voyelle précédente, mais aussi, en même temps, à la consonne qui suit. „La voyelle qui précède tendant à augmenter l'aperture de l'/ et d'autre part la consonne appuyée qui suit tendant à faire anticiper ses mouvements articulatoires, la pointe de la langue perd la fermeté de son point d'appui; c'est-à-dire que la langue se détend et que par suite sa partie postérieure remonte vers la voûte palatine. Le glissement latéral est donc rapporté plus en arrière: c'est l'/ vélaire“.

Mlle Richter qui adopte une explication à peu près semblable (l. c.)², remarque pourtant fort bien que, si l'on devait l'/ à l'influence assimilatrice de la voyelle voisine, on devrait d'autant plus avoir une *l* (ou un *u*) à la place d'une *l*, à l'intervocalique. Or, le fait est que le changement de l'/ intervocalique en *l* (ou en *u*) n'est que très rare, dans quelques patois languedociens, franco-provençaux et portugais³, et que justement là où „la vocalisation est un des traits notables de la phonétique“ (Bourciez, *Précis*, p. 255), en français, elle ne s'est produite que devant une consonne et jamais entre deux voyelles. Il serait également assez étonnant de voir un phénomène aussi généralement répandu que la vocalisation de l'/ commandé par un élément qui précède, dans un

¹ V. aussi Ronjat, op. cit., II, p. 156.

² Cf. Meyer-Lübke, *Gr. des l. rom.*, I, § 457, p. 408-409 et *Schicksale*, p. 10 s., Ronjat, op. cit., § 300, p. 143, Dauzat, *Essai de géogr. ling.*, III, p. 54 s. et cartes VI et VII.

groupe de langues comme les langues romanes, où tout au contraire c'est l'anticipation dans l'articulation qui, dans les changements phonétiques, joue le rôle prépondérant.

Par les lignes citées, M. Grammont veut expliquer seulement le passage de *l* à *l*, et non pas jusqu'à *u*. Pour l'/, cependant, la pointe ne perd pas encore „la fermeté de son point d'appui“; ceci ne se produit qu'au stade suivant de l'évolution, quand *l* passe à *u*. Là, en effet, on pourrait songer, dans certains cas, à l'influence assimilatrice de la consonne suivante sur les mouvements articulatoires de l'/. La pointe de la langue pourrait, par anticipation, „perdre la fermeté de son point d'appui“ devant une vélaire ou une labiale pour lesquelles elle se trouve abaissée; mais l'anticipation des mouvements articulatoires d'une consonne alvéolaire ou alvéo-dentale ne peut amener que tout au contraire un soulèvement de la pointe. Or, dans les idiomes où la vocalisation devant consonne n'est pas générale, $l > u$ apparaît de préférence justement devant les dentales (v. Meyer-Lübke, *Gr. des l. rom.*, § 476 s., Ronjat, op. cit., p. 206, etc.)¹.

Par ailleurs, si les voyelles en général tendent à augmenter l'aperture de la consonne, l'influence assimilatrice des consonnes sur l'aperture des sons voisins ne peut aller que

¹ Pour éclaircir cette différence de traitement assez surprenante devant les dentales et devant les autres consonnes, M. Grammont a recours à une explication qui ne me paraît pas non plus plausible. Le mouvement de la pointe pour *l* serait, d'après lui, suffisamment différent de ceux pour *h* ou *β*, pour pouvoir s'accomplir sans aucune difficulté l'un après l'autre. Il n'y aurait donc pas d'action assimilatrice de la consonne? Par contre, pour *l* et *l* les mouvements seraient „trop semblables pour qu'il soit aisé de passer rapidement de l'un à l'autre en laissant à chacun sa légère différence spécifique“; c'est dans cette ressemblance trop grande qu'il faudrait voir, d'après M. G., la raison de ce que „la partie antérieure de la langue prend par avance la forme de cuillère que demande le *l*, mais sans l'élever jusqu'au palais, ce qui ferait occlusion et supprimerait l'/“. Il s'agirait donc, si je comprends bien, non pas d'une assimilation, mais plutôt d'une dissimilation de mouvements articulatoires. „Le glissement latéral étant impossible dans cette position“, il se ferait „sur le dos de la langue massée en arrière au niveau du voile du palais“, et c'est ainsi qu'un *u* prendrait naissance. V. encore ci-dessous § 4.4, 2.

dans le sens contraire, et cela surtout quand il s'agit de leur influence sur l'*l* qui, par son ouverture, les dépasse toutes, sauf les labiales et l'*r*¹. Bref, il faut chercher, dans notre phénomène, autre chose qu'une influence assimilatrice.

Enfin, il est difficile d'admettre que simplement par suite de la détente de la langue, sa partie postérieure remonte vers la voûte palatine; pour les autres consonnes affaiblies, pour lesquelles la langue antérieure, perdant son point d'appui, s'était également détachée du palais en avant, autrement dit s'était détendue, le soulèvement de la langue postérieure n'a pas eu lieu. D'ailleurs, comme je l'ai déjà signalé et ferai voir encore plus loin, il n'y a pas, pour l'*l*, de soulèvement indispensable de la langue postérieure, pas plus que de recul en arrière du „glissement latéral“.

2. 3. Quant à la thèse de M. de Kolovrat, il est vrai que l'on y trouve un grand nombre de données phonétiques (p. 25-52), mais malgré cela l'auteur n'est pas arrivé à répondre nettement à la question des causes de la vocalisation. Pour lui, en plus des influences secondaires, comme celle des voyelles précédentes, la raison principale du phénomène serait la loi saussurienne du moindre effort qui, même si l'on ne faisait pas intervenir la notion d'*l* dure, pourrait à son avis expliquer, à elle toute seule, le changement de la consonne *l* en voyelle *u* (une sorte de simplification), dans un groupe de consonnes qui est „parfois gênant“ (p. 299-303). En effet, il est exact que *u*, en tant que voyelle, présente un effort moins grand par rapport à la consonne *l*, mais il ne suffit pas de constater cette diminution d'effort articulatoire, il faut chercher d'où elle provient. Et surtout il ne faut pas croire, comme le fait M. de Kolovrat, que le changement *l* > *u* se soit produit en vue de diminuer l'effort articulatoire et de faciliter la prononciation; au contraire — et nous allons le voir —, c'est la diminution de l'effort articulatoire qui était la principale cause de l'aboutissement de *l* à *l* et finalement à *u*.

¹ V. les mesures de l'angle maxillaire dans Polland-Hála, *Les radiographies de l'articulation des sons tchèques*, 1926, p. 31.

3. 1. D'abord, quelle est au fait l'articulation de l'*l* dure dans les langues où actuellement nous pouvons la saisir, en particulier en russe et en polonais? Nous avons déjà vu que, d'habitude, on suppose que c'est le contact du dos de la langue avec la partie postérieure du palais dur ou avec le voile du palais qui constitue le caractère essentiel de ce son; qu'il s'agit donc d'un son essentiellement vélaire. Les uns croient même qu'il y a une occlusion vélaire produite avec le dos de la langue, la langue antérieure étant abaissée, et que l'air passe des deux côtés de cette occlusion¹; les autres se contentent de supposer une certaine restriction du passage de l'air entre le dos de la langue postérieure et le voile du palais, à la manière de celle de *u*, en admettant que la pointe puisse occuper à peu près la position de l'*l* moyenne². D'autres enfin pensent que plusieurs articulations de *l* sont possibles, avec la pointe relevée ou abaissée, mais avec le dos de la langue toujours plus ou moins haut et formant la constriction caractéristique³. Une confusion totale règne donc dans la description de cette consonne.

3. 2. 1. Pourtant, déjà M. Bulič (*Russkij filologičeskij věstnik*, t. XXIII, p. 181) avait défini l'*l* dure comme une consonne „liquide, latérale, antérieure, dorsale, postdentale, avec la langue courbée et abaissée dans sa partie postérieure“, et M. Ščerba

¹ Cf. Sweet, *Primer*, 3^e éd., 1906, p. 41, Battisti, *Fonetica generale*, 1938, p. 173, Gutzmann, *Physiologie d. Stimme u. Sprache*, 1909, p. 176, etc.; Gutzmann parle même, à propos de l'*l* russe, d'une „occlusion très fine entre la luette (!) et le dos de la langue“.

² Cf. Voelkel, *Sur le changement de l' en u*, Berlin, *Progr. du Collège fr.*, no. 54, 1888, p. 46, Storm, *Engl. Philol.*, 2^e éd., 1902, p. 44 et 65, Roussetot, *Modifications phon.*, 1891, p. 234, *Principes*, p. 910, Fouché, *Phon. hist. du roussill.*, p. xxix, etc. V. aussi Kolovrat, *Suppléments à l'étude sur la vocal.*, Nice, 1923, p. 22.

³ Broch, *Slav. Phon.*, 1911, p. 46, dit littéralement: „... das gewünschte akustische Resultat bei verschiedenen Zungenlagen zu erreichen ist“. Panconcelli-Calzia, *Einf. in die angewandte Phonetik*, 1914, p. 82, soutient que „die Hinterzunge hebt sich gegen den weichen Gaumen“, mais que „dieser Laut scheint aber auch wie ein *l* artikuliert werden zu können“. V. aussi Jespersen, *Lehrbuch d. Phon.*, 2^e éd., p. 136-137; Battisti, *Fonetica generale*, p. 174; Trávníček, *Historická mluvnice česká*, 1935, p. 132, etc.

(MSL, t. XVI, 1910-11, p. 280-284) a prouvé, à l'aide du palais artificiel, aussi bien pour le russe que pour le polonais, que la pointe de la langue s'appuie contre les incisives supérieures ou les alvéoles — plus en avant que pour *l* moyenne — et que tout le reste de la langue s'abaisse (v. ses fig. 3 et 4)¹. M. Bogorodickij est arrivé, indépendamment de M. Ščerba, aux mêmes résultats (*Fonetika ruskogo jazyka*, 1930, p. 142, fig. 54 et planche 62), et pour le polonais littéraire également, d'après M. Benni (*Fonetyka opisowa*, dans Benni-Loš-Nitsch-Rozwadowski-Ułaszyn, *Gramatyka języka polskiego*, 1923, p. 21; cf. aussi Meillet-Willmann-Grabowska, *Gr. de la langue pol.*, 1921, p. 4), la pointe s'appuie dans la région alvéo-dentale et le reste de la langue s'éloigne sensiblement de la voûte palatine². La même articulation existe, suivant les palatogrammes de M. Barnils (*Rev. de phon.*, II, p. 60-61, fig. 14-17), pour l'*l* catalane³ et, d'après mes propres recherches, pour l'*l* albanaise⁴.

¹ Malgré cela, M. de Kolovrat, encore en 1923 (op. cit., p. 44), tout en admettant qu'„il importe avant tout d'abaisser le milieu de la langue“, persiste à soutenir que cet abaissement „entraîne aussi nécessairement le contact de l'arrière langue avec le voile du palais“ et que „le *l* dur est physiologiquement toujours un *l* vélaire“. Les autres linguistes n'ont pas tenu compte non plus des résultats des recherches expérimentales, v. les indications des deux notes précédentes, ainsi que Grammont, *Traité de phonétique*, p. 72 et 207.

² Ces constatations se confirment par mes observations de l'*l* polonaise dans la prononciation de Mille de Chelminska (de Varsovie), notre lectrice de polonais, de M. Szewczuk (de Cracovie), ingénieur, et d'autres personnes.

³ V. aussi les palatogrammes des *l* catalanes chez M. de Kolovrat (p. 46); là non plus, il n'y a pas de contact en arrière de la bouche, mais le contact produit par la pointe est sensiblement moins en avant que dans les autres langues qui possèdent l'*l*. Il est possible qu'il s'agisse, en catalan, d'une articulation cérébrale, ainsi que je l'ai déjà signalé à propos d'autres consonnes de M. Barnils (*Časopis pro moderní filologii* [Revue de philologie moderne], XXVI, Prague, 1939, p. 35, n. 9).

⁴ En albanais, cette *l* alvéo-dentale et articulée par le dos de la pointe existe à côté d'une *l* moyenne et cérébrale, articulée d'habitude plus en arrière (v. notre étude sur l'*l* et l'*n* cérébrales en albanais, dans le *Časopis*... XXVI, p. 34-35 et fig. 7-8. Quant à l'*l* anglaise, il ne faut pas la confondre avec les *l* dures, comme le font M. de Kolovrat (op. cit., p. 48-50 et passim), M. Passy (*Étude sur les changements phonétiques*, 1890, p. 156-157). M.

Dernièrement, moi-même j'ai étudié l'articulation de plusieurs sujets russes (à l'aide de l'observation directe, du palais artificiel et surtout du coloriage)¹ et n'ai constaté, chez aucun, de soulèvement de la langue postérieure. Aucun contact ne se produit, ni contre les bords du palais, ni contre les molaires (j'avais bien badigeonné tout le palais et toutes les dents, et pourtant aucune trace n'est apparue sur la langue); il n'y a donc pas de constriction vélaire. L'unique point d'articulation se trouve à la limite des incisives supérieures et des alvéoles, où le contact de la pointe se produit cependant davantage sur les premières que sur ces dernières (v. notre fig. 1). Il est aussi intéressant de constater qu'il ne dépasse pas,

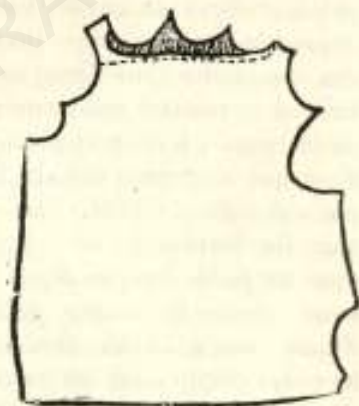


Fig. 1. *l* russe de M. Unbegaun, dans le mot *malo* „peu“ (accent sur la première syllabe): surface ombrée; *l* dans *mala* „petite“ (accent sur la deuxième syllabe): entre la ligne pointillée et le bord du palais.

à droite et à gauche, les petites incisives, les canines restant Dauzat (*Essai*... III, p. 87), Mme Willmann-Grabowska (op. cit., p. 4), et d'autres; son caractère acoustique particulier provient d'un mode articulaire différent: c'est une *l* cérébrale, ainsi que Chlumský l'a prouvé dans ses *Consonnes anglaises* (*Rev. de phon.*, t. IV, 1922, p. 180; cf. aussi *Arch. néerl. de phon. exp.*, XI, 1935, p. 88).

¹ Parmi les personnes qui ont bien voulu se prêter à mes expériences ou du moins à mes observations directes, je nomme, en les remerciant, surtout MM. B.-O. Unbegaun, professeur de langues et littératures slaves à l'Université (fig. 1 et 9), D. Stremoukhoff, lecteur de russe à la même Université (tous les deux de Moscou), S. Nikitine (environs d'Odessa), chargé de cours à la Faculté des Sciences, P. Nabatoff (de Borodino, près de Moscou), employé à la gare (fig. 8), Zuboff (de Pavlograd, près de Jekaterinoslav), secrétaire dans une entreprise ferroviaire, plusieurs ouvriers russes et ukrainiens employés à la gare de Clermont, un étudiant à notre Faculté, etc. Ils gardent tous l'habitude de parler quotidiennement leur langue maternelle.

d'habitude libres, sauf pour la prononciation renforcée où elles aussi sont touchées (par ex. dans *mala*, où *l* fait partie de la syllabe tonique); l'observation directe confirme les données du palais artificiel: la langue, pour ne pas toucher les dents de côté, et pour laisser les passages latéraux libres loin en avant, se rétrécit des deux côtés d'une façon concentrique, en diminuant son volume et en prenant une forme conique bien prononcée, et le bout de la langue, bien en pointe, s'allonge en avant. Cette dernière remarque concerne surtout la prononciation russe du centre, par ex. celle de MM. Unbegaun, Nabatoff, etc., tandis que chez les Russes du sud la langue ne se rétrécit pas autant dans sa partie antérieure et la pointe s'applique assez largement, contre les canines même (par ex. chez MM. Nikitine, Zuboff, etc.). Enfin, dans la prononciation de M. Nikitine, le point d'appui est uniquement dental, la pointe, dépassant même la limite des incisives supérieures. C'est que chez ce sujet du sud, bien qu'il soit Russe et non pas Ukrainien, la pointe commence à avoir une tendance à s'infléchir en bas; on sait qu'en ukrainien *l* a perdu le contact apical et la pointe s'étant abaissée, la langue a pris la position de *u*.

Ne me contentant pas des données du palais artificiel et du coloriage, et voulant connaître la position exacte de la langue postérieure, jusqu'où elle s'élève, ainsi que le profil entier de la langue, j'ai eu recours aux radiographies¹. Celles-ci prouvent définitivement que tout le corps de la langue est très abaissé (v. nos fig. 8 et 9). Il est vrai qu'en arrière, le muscle lingual est un peu bombé et se trouve à 2 mm. environ plus haut que la langue médiane, tout au moins chez M. Nabatoff. Mais même à cet endroit-là la langue n'atteint pas les molaires supérieures et ce soulèvement est beaucoup trop insignifiant

¹ Les sujets radiographiés étaient MM. Unbegaun et Nabatoff. Pour le premier, je n'ai qu'une seule radiographie, étant donné que ses dents en or gênent le travail. Pour le second, j'ai deux excellentes photos pour *l* et une pour *l'*. Elles ont été prises pendant la prononciation des mots *malo* et *val'i*, au moment où la langue se trouvait le plus haut, c'est-à-dire dans la position caractéristique pour ces consonnes. A l'aide de la radioscopie j'ai pu constater que cette position est en effet caractéristique.

pour que l'on puisse parler d'une constriction vélaire et appeler *l* une consonne vélaire.

Voilà l'articulation la plus répandue, et on peut la considérer comme normale, comme articulation type¹; peu importe si, seulement exceptionnellement ou d'une façon anormale, „wir zu einer solchen tiefen Resonanz des *l* auf verschiedenem Wege gelangen können“ (Broch, op. cit., p. 46).

Si, chez certains sujets, le contact se fait des deux côtés, à peu près comme pour *u* ou pour la spirante vélaire *x* (cf. fig. 404, 4 dans Rousselot, *Principes*, p. 611, ou certains palatogrammes chez Bogorodickij; jamais cependant une occlusion complète), c'est un fait secondaire et non nécessaire pour la production du son. Le soulèvement de la langue postérieure vers la région palato-vélaire n'est point indispensable. L'articulation avec une constriction en arrière, qui était d'habitude considérée comme caractéristique de *l'*, n'est qu'une variété individuelle, infiniment moins répandue que l'articulation sans soulèvement du dos de la langue; elle est probablement une conséquence de la configuration anatomique de la bouche: ce n'est que dans le cas où, par suite de l'abaissement du corps de la langue, le résonateur devient trop grand, que la langue postérieure contrebalance cet agrandissement excessif, en se soulevant et en diminuant ainsi le résonateur (chez M. Unbegaun, par ex., dont le palais est moins voûté que celui de M. Nabatoff, il n'y a même pas cette légère élévation de la langue postérieure que l'on remarque chez ce dernier). Par ailleurs, sur les palatogrammes, même dans des ouvrages aussi remarquables que ceux de Rousselot et de Bogorodickij, il se pourrait que le contact en arrière provienne plutôt de l'exagération avec laquelle les sujets ont articulé; si l'on appuie trop, la langue a la tendance à remonter pour n'importe quelle consonne.

3. 2, 2. L'essentiel de l'articulation de *l'* dure est donc l'abaissement de tout le corps de la langue. Cet abaissement

¹ Ščerba, op. cit., p. 282, ne croit même pas „qu'il soit possible de produire le même son d'une autre manière, du moins je n'ai jamais pu y parvenir autrement et je n'ai jamais observé chez d'autres un autre procédé“.

amène un agrandissement sensible du résonateur buccal pour l'*l*, par rapport à l'*l*, condition nécessaire de la différence acoustique; car l'*l* dure a un timbre nettement plus grave que l'*l* moyenne (Ščerba, l. c., p. 282, Broch, l. c., etc.). Par ailleurs, si déjà l'émission de l'*l* moyenne contient très peu de bruits consonantiques (cf. Gutzmann, *Physiologie d. Stimme u. Spr.*, p. 126-127 et 175, Meillet, *BSL*, XXIV, c. 1., p. 70-71, etc.), le frottement est naturellement encore plus faible pour l'*l* dure, pour laquelle les passages latéraux sont sensiblement plus ouverts¹. Le caractère très vocalique de l'*l* slave, reconnu par tout le monde² et supposé pour l'*l* romane préhistorique par Meyer-Lübke (*Hist. Gr. der franz. Spr.*, § 169), Nyrop (I, § 343) et d'autres, en est une conséquence naturelle.

3. 2, 3. C'est encore l'abaissement de la langue qui est la cause de l'avancement du point d'articulation sur les alvéoles antérieures (et les dents): la voûte palatine descend en avant obliquement, et quand la langue s'abaisse, si l'on continue à garder le contact, sa pointe est obligée de s'avancer plus ou moins, en suivant la surface oblique des alvéoles³. Cet avancement du contact n'est donc qu'une simple conséquence de l'anatomie de la bouche. Ce n'est pas un mouvement primaire,

¹ C'est dans cette ouverture des passages latéraux et dans le caractère vocalique qui en résulte qu'il faut chercher la cause de la confusion faite par certains linguistes entre l'*l* dure et l'*l* cérébrale anglaise. En effet, pour les deux l'ouverture latérale est plus grande que pour l'*l* moyenne, mais dans chacun des deux cas les passages ont une forme différente et leur agrandissement a été obtenu autrement: pour l'*l* dure par l'abaissement du corps de la langue, pour l'*l* anglaise par le soulèvement vertical de la pointe. L'impression auditive est d'ailleurs tout à fait différente (cf. ci-dessus, p. 14, n. 1).

² V. l'impression fort intéressante de M. Ch. Bruneau sur l'*l* russe et polonaise: ce son „produit aujourd'hui sur une oreille française l'impression d'une voyelle bien plutôt que d'une consonne: *balka* sonne à peu près comme *baoha*” (Brunot-Bruneau, *Précis de gramm. hist. de la langue fr.*, 60).

³ Dans le cas où la pointe ne suivrait pas le mouvement d'abaissement du corps de la langue et garderait le même point de contact que pour *l*, elle serait nécessairement entraînée dans une position plus ou moins verticale (cérébrale ou cacuminale). C'est bien le mode articulaire anglais et probablement aussi catalan (cf. ci-dessus, p. 12, n. 4, 14, n. 1 et 16, n. 1), mais il est absolument étranger aux langues slaves.

mais secondaire. D'ailleurs, à lui tout seul, il serait impuissant de changer le son de l'*l*; Rousselot avait déjà bien remarqué que les déplacements du point d'appui de la langue pour l'*l* n'ont pas une valeur acoustique sensible (*Précis de pron.*, t. 1, p. 58 et *Principes*, p. 917; cf. aussi Millet, *L'oreille et les sons du langage*, 1926, p. 59).

Voici encore une preuve que ce n'est point l'avancement du contact, mais seulement l'abaissement du corps de la langue qui change le son de l'*l*. En estonien, on a, en plus d'une *l* mouillée (*pall* [pal'] „la balle”, *palk* [pal'k] „la poutre”, etc.), une *l* moyenne normale (*ala* „sujet”, *kala* „poisson”, *pala* „morceau”, etc.) et une *l* moyenne longue renforcée (*alla* „au-dessous”, *kalla* impér. „verse”, etc.)¹. Et pour *l* de *ala*, et pour *l* renforcée et allongée de *alla*, le point d'appui de la pointe

est très avancé sur la limite des alvéoles et des incisives (pour *ll* il est un peu plus large et il va, des deux côtés, davantage en arrière); il est le même que celui de l'*l* russe

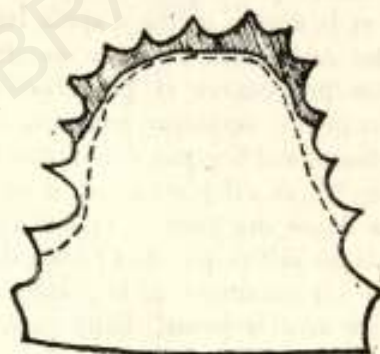


Fig. 2. *l* dans estonien *pala*: partie ombrée; *l* longue et renforcée dans *alla*: entre la ligne pointillée et le bord du palais. L'observation directe et le coloriage nous apprennent qu'en avant, la langue ne touche les incisives jusqu'à leur limite que rarement pour *ll* et jamais pour *l*. Pour cette dernière consonne, la limite antérieure du contact est toujours de 2-3 mm. environ plus en arrière que pour *ll*. (D'après les expériences de Mlle Marie Schotter, de Tallinn, née en 1916.)

¹ Quant à l'*l* estonienne de *alla*, *kalla*, etc., n'ayant pas à ma disposition d'appareil enregistreur, il m'est difficile de me prononcer s'il s'agit d'une consonne longue ou double; pourtant, en me basant sur l'impression auditive, je crois que la différence entre *l* et *ll* est seulement dans la force et la longueur. L'impression auditive d'une vraie consonne double, par ex. dans *vokki* [vokki] „même le rouet” ou *võkki* „même le filet”, etc., est tout à fait différente.

ou polonaise, et pourtant, ni l'une ni l'autre de ces *l* estoniennes n'est „dure“, n'a rien de vocalique et n'a rien de commun, du point de vue acoustique, avec l'*l* slave, et cela tout simplement parce que le corps de la langue n'est point abaissé (on le devine même d'après les palatogrammes où le contact des deux côtés va assez en arrière, pour *l* jusqu'à la limite des prémolaires et premières molaires, pour *ll* quelquefois jusqu'aux dernières molaires, tandis que pour l'*l* russe ou albanaise il n'y pas d'habitude de contact de côté (cf. notre fig. 1), et s'il y en a un, il ne dépasse pas les canines ou la limite des canines et des prémolaires). Le son de *l* dans *ala* ne diffère pas de l'*l* française.

L'avancement de la pointe, nécessaire pour garder le contact avec le palais, d'une part, et l'abaissement du corps de la langue, d'autre part, ont pour conséquence un certain accroissement de la tension de l'arrière en avant, dans les muscles de la langue. C'est d'ailleurs le sentiment que les Russes ont, l'*l* leur paraissant plus tendue et exigeant davantage d'effort que l'*l* moyenne par ex. française (témoignage de MM. Unbe-gaun et Stremoukhoff; j'ai recueilli la même observation pour l'albanais; comp. aussi, sur nos fig. 7 et 8, la largeur du contact qui est sensiblement plus grand pour *l* que pour *l*).

4. 1, 1. Dans les langues romanes, on le sait et je l'ai rap-pelé, la vocalisation de l'*l* a eu lieu surtout devant une con-sonne et en fin de mot. Or, dans ces deux cas, et en parti-culier dans le premier, la consonne est en position faible; sa tension est décroissante (cf. Grammont, *BSL*, XXIV, p. 66, *Traité de phonétique*, p. 45, etc.). Il n'y a donc rien de plus naturel qu'un affaiblissement articulatoire se produise pour cette consonne. Et celui-ci se traduit, comme toujours pour les consonnes, par un relâchement musculaire, et, par consé-quent, par un abaissement de la langue et son décollement plus ou moins sensible du palais (v. notre article *Voyelle et consonne*, *BL*, IX, p. 34 s.).

On peut s'en rendre facilement compte à l'aide du palais artificiel. Non seulement le *t* dans *at* est plus faible que dans *ta* (cf. Ščerba, l. c., p. 283 et fig. 7) et une *l* russe dans *al* est plus

faible que dans *la* (p. 282 et fig. 4), mais aussi une *l* moyenne varie — et c'est encore plus instructif pour nous — suivant la

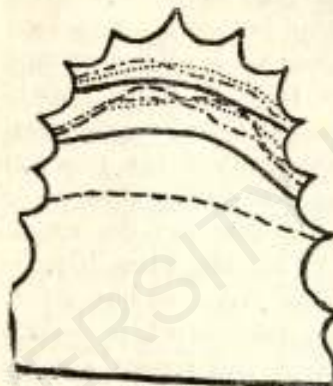


Fig. 3

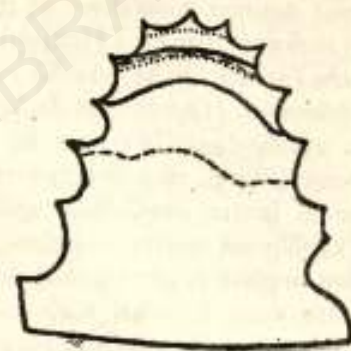


Fig. 4

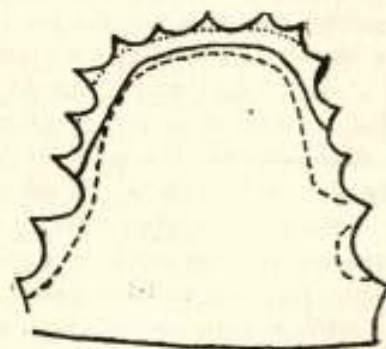


Fig. 5

Fig. 3-5. Entre les lignes pleines, prononciation normale de l'*l* en position intervocalique; entre les lignes pointillées... , prononciation faible du même mot; entre les lignes pointillées- - - , prononciation renforcée à l'initiale. Fig. 3 et 4: exemples français; prononciation normale et affaiblie: *alla*; renforcée: *là* (prononciation assez énergique); entre les lignes - - - de la fig. 3: *l* de *paipa*. Fig. 3: prononciation de Mlle Pistor, de Paris, née en 1921; fig. 4: prononciation de Mlle Eck, de Strasbourg, née en 1922. Fig. 5: exemple estonien; prononciation normale et affaiblie: *pala*; prononciation renforcée: *lama* impér. „reste allongé l“ Sur le palatogramme, on ne voit que la limite postérieure du contact, la limite antérieure étant sur les dents. Prononciation de Mlle Schotter, de Tallinn.

force articulatoire; j'en ai recueilli des exemples suffisamment nombreux dans la prononciation de mes élèves (de Paris, de différentes provinces de France, d'Alsace, de Pologne, d'Estonie), pour pouvoir généraliser ce phénomène (v. nos fig. 3-5). Pour l'/ renforcée (par ex. à l'initiale), le contact sur le palais s'agrandit vers l'arrière de la bouche (v. aussi Hála, *K popisu pražské výslovnosti* [Description de la prononciation de Prague], 1923, p. 25, fig. 49) la pointe de la langue garde à peu près son point d'appui, mais le corps de la langue se soulève et les bords de la langue antérieure, quelquefois même son dos entier, s'appliquent contre le palais. Pour l'/ affaiblie (dans la position implosive, par ex. dans le passé déf. *palpa*, ou bien même entre deux voyelles, mais prononcée faiblement), le contact diminue en largeur, disparaît souvent entièrement sur les côtés et s'avance un peu vers les incisives: c'est que la langue se détache du palais et la pointe, suivant ce mouvement d'abaissement, glisse aussi un peu plus bas sur les alvéoles, ce qui signifie en même temps un peu plus en avant, ainsi que je l'ai dit ci-dessus à propos de l'articulation de l'/ dure. Cette position de l'/ affaiblie tend donc nettement vers celle de l'/ russe, polonaise, albanaise, etc. Du point de vue acoustique, dans l'/ renforcée il y a le plus de bruits consonantiques, tandis que dans l'/ affaiblie (la plus ouverte des deux) il y en a moins; la première est plus aiguë, la seconde plus grave.

Ces déplacements, que l'on observe encore actuellement et que je viens de décrire, se sont produits sans aucun doute au cours de l'évolution des langues romanes, plus exactement déjà en latin. Seulement là, ils se sont produits dans une plus grande mesure et ont abouti d'une part à la mouillure (renforcement articulatoire)¹, et d'autre part à la vocalisation (affaiblissement en fin de syllabe).

Il ne faut cependant pas, à notre avis, identifier tout simplement l'/ relâchée, qui était le stade intermédiaire entre l'

¹ On sait, depuis l'étude de Chlumský (*Les sons mouillés, Travaux du I^{er} Congrès slave, Prague, 1929, p. 541-547*) que les consonnes mouillées (palatales) sont plus énergiques que les consonnes dures (non palatales) correspondantes et que la palatalisation suppose un renforcement articulatoire.

et *u*, avec l'/ russe, polonaise ou albanaise. Nous avons vu que l'avancement de la pointe, indispensable pour garder le contact, amène une certaine tension musculaire. Or l'/ relâchée, affaiblie, sans doute incapable de cet effort, n'a pas dû conserver longtemps le contact de la pointe; celui-ci a dû être levé presque aussitôt que la langue a été relâchée et s'est abaissée, avant que la pointe eût pu prendre la position d'une vraie *l* dure. En effet, j'ai observé chez une de mes élèves, Mlle M.-R. Eck, de Strasbourg, que pour l'/ affaiblie la pointe de la langue se détache quelquefois du palais, sur la ligne médiane, sans cependant qu'elle aille plus avant vers les incisives que pour l'/ affaiblie, qui est articulée avec une occlusion apicale non altérée (v. notre fig. 6). Je ne crois donc pas que l'/ pinguis ait jamais été une véritable *l* dure slave ou albanaise, mais tout simplement une

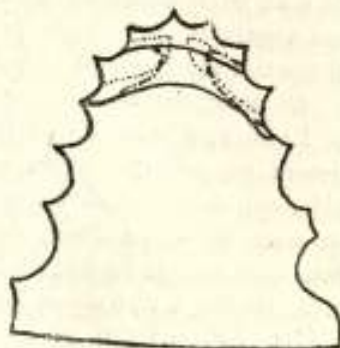


Fig. 6. Deux variétés d'/ affaibli, dans *alla*, prononcée faiblement (pointillé...), et dans *palpa* (pointillé - - -), comparées à l'/ normale, dans *alla*, prononcée avec la force habituelle (ligne pleine). Expériences de Mlle Eck.

l relâchée. Dans certains idiomes romans, elle s'est évidemment stabilisée en une sorte de *l*, mais il ressort nettement de l'impression acoustique de ce son, ainsi que des descriptions physiologiques qui en ont été faites (pourtant d'une façon encore peu satisfaisante, cf. ci-dessus, p. 6, n. 1), qu'il y a des différences entre les divers résultats de cette stabilisation en portugais, en catalan, en rhétique, etc., et qu'aucun de ces sons, même aujourd'hui, n'est identique à l'/ slave¹.

4. 1, 2. Dans d'autres dialectes romans, l'affaiblissement de l'/ relâchée s'est poursuivi encore plus loin. Comme pour

¹ M. de Kolovrat l'avoue bien, à plusieurs endroits de sa thèse. V. aussi Fouché, op. cit., p. xxix-xxx. A ce propos, il est intéressant de rappeler que déjà Georges Mohl (*Introd. à la chronologie du latin vulgaire, 1899, p. 276-277*) se refusait à admettre qu'en latin vulgaire *l* devant consonne se fût prononcé uniformément.

toutes les consonnes, la défection complète de l'occlusion en a été l'étape suivante: la pointe est progressivement descendue derrière les incisives inférieures, tandis que la langue postérieure continuait à garder la position de l'*l* relâchée (à peu près *l*). Cette position étant justement le plus près de celles de *o* ou *u* (cf. Benni, op. cit., p. 21, et nos fig. 7 et 8), c'est un son vocalique de la série postérieure qui est apparu, aussitôt le contact alvéo-dental abandonné¹.

On peut reconstituer toutes les étapes de l'affaiblissement de l'*l* en *u*, d'après les variétés d'*l* qui se rencontrent actuellement en polonais. C'est un fait généralement connu qu'en polonais, surtout dans les régions de l'ouest et du sud, l'*l* est en train de se vocaliser, dans toutes les positions, en *u* (cf. Broch, op. cit., p. 84-85; Meillet-Willmann-Grabowska, op. cit., p. 4; Benni, l. c., Szober, *Podręcznik do nauki języka polskiego*, t. I, 5^e éd., 1931, p. 21-22, etc.). Récemment, j'ai eu l'occasion d'observer les différents degrés de cette vocalisation chez une vingtaine d'étudiants polonais, natifs de différentes régions et âgés de 20 à 30 ans, qui poursuivent leurs études à notre Université (dans les mots *malpa* „singe“, *palka* „masse“, *balwan* „bloc, masse de pierre“, etc.). Certains gardent encore une *l* intacte²; pourtant, chez quelques uns, bien que le contact ne soit pas abandonné, la pointe commence déjà à

¹ Bourciez, *Phon. fr.*, p. 256 et *Éléments*, § 176 a, cite, en effet, d'un document mérovingien du VII^e siècle, *Saocitho* pour *Salicetum*, et parmi les langues slaves, *l* s'est vocalisé en *o* régulièrement en serbo-croate. Le ton caractéristique de *l* russe se trouve aussi à peu près entre ceux de *o* et *u* (Broch, op. cit., p. 46). En France, encore Maigret, en 1500, transcrit *chavaos* (Passy, *Étude...*, p. 171, n. 2); cf. aussi ci-dessus, p. 16, n. 2.

² Il est intéressant de constater que, chez certains sujets qui veulent intentionnellement conserver l'*l*, les organes se défendent contre le relâchement naturel et se resserrent plus qu'il ne faut pour *l*; le résultat en est que leur *l* est articulée avec un angle maxillaire trop petit et avec la pointe de la langue appliquée outre mesure contre les incisives supérieures et les alvéoles. Le son de cette *l* est par conséquent moins vocalique que celui d'une *l* normale. J'ai observé cette articulation par exemple chez Mlle de Chelminska et chez d'autres intellectuels polonais qui s'appliquent à conserver l'*l*, réagissant contre l'évolution naturelle.

s'infléchir en bas, et on la voit dépasser un peu la limite des incisives supérieures, l'articulation étant entièrement dentale, comme c'était le cas aussi pour un Russe (M. Nikitine, d'Odessa; v. ci-dessus). Chez d'autres, la pointe, tout en se soulevant encore vers la région alvéo-dentale, ne l'atteint plus et reste comme suspendue entre la voûte palatine et le fond de la bouche. Chez d'autres enfin, elle est déjà tout à fait descendue derrière les incisives inférieures, et alors on voit nettement que le dos de la langue postérieure repose assez bas (pourtant un peu plus haut que la pointe) et n'atteint pas le palais; on entend un son intermédiaire entre *l* et *u*. Dans l'articulation de quelques uns seulement, la langue postérieure est soulevée, à peu près comme pour *u*, rarement encore plus haut³. Le contact se produit, dans ce cas, des deux côtés du palais, dans les parages des dernières molaires. Mais même à ce moment-là le son qui en résulte n'est pas un *u* net (plutôt toujours encore une voyelle postérieure indéterminée), les lèvres n'étant ni arrondies ni projetées en avant, mais plus refermées que pour *l*. Tous les sujets sentent une différence entre ce son provenant de l'*l* et le vrai *u* (par ex. dans *ugor*) et ne les confondent jamais. En effet, le dernier pas de l'évolution, qui s'est produit en français pré-littéraire et dans d'autres dialectes romans qui avaient vocalisé l'*l*, à savoir la labialisation de la voyelle, est encore à faire en polonais.

³ Le soulèvement de la langue postérieure, à ce stade d'évolution, peut avoir deux causes différentes, soit une cause acoustique, soit psychique. Il peut s'effectuer pour diminuer en arrière les dimensions du résonateur buccal devenu en avant trop grand par suite de l'abaissement de la partie antérieure de la langue. Ou bien, dans les idiomes où la langue, pour *u*, produit un contact des deux côtés du palais, le soulèvement de la langue postérieure, pour *l*, peut être une simple stabilisation dans la position type la plus proche. En aucune façon il ne peut s'agir d'un soulèvement d'origine physiologique, antérieur à l'apparition du son vocalique. Par ailleurs, on sait qu'il n'est pas toujours nécessaire que, pour *u*, le palais soit atteint (cf. *Rev. de phon.*, II, p. 61, *Arch. néerl. de phon. exp.*, IV, p. 57, etc.). Il serait d'ailleurs difficile de comprendre la chute de l'*l* devant consonne dans certains dialectes romans (cf. Schwan-Behrens, *Gr. de l'anc. fr.*, § 281 Rem., Kolovrat, op. cit., p. 293, etc.), si la langue postérieure s'était soulevée et stabilisée dès le début dans la position de *u*.

M. Ščerba (l. c., p. 284) a expliqué cette labialisation comme une substitution inconsciente par la voie acoustique: les lèvres se referment pour remplacer l'orifice qui, avant l'abaissement de la pointe, était constitué par les bords de la langue et les dents. Mais le rétrécissement de l'ouverture labiale n'est pas encore une vraie labialisation. Nous venons de voir qu'en polonais les lèvres se referment, sans pourtant s'arrondir et se projeter en avant. Si l'explication de M. Ščerba est donc exacte pour le rétrécissement de l'orifice labial, par contre la labialisation du résultat vocalique de *l'* est plutôt une simple accommodation à l'articulation habituelle de *u* (pour la stabilisation de la langue, v. ci-dessus p. 22, n. 2), cette voyelle n'existant pas à l'état non arrondi dans la majorité des langues, et spécialement en français. Mais les Slaves ne labialisent que relativement peu les voyelles postérieures (cf. J. Stein, *Materyaly i prace kom. jez.*, t. IV, 1909, p. 18; Broch, op. cit., p. 14-15; Grammont, *Traité pratique de prononc. fr.*, 9^e éd., 1941, p. 15, etc.), et c'est peut-être là la raison pour laquelle le résultat de *l'* peut subsister en polonais, pour le moment tout au moins, sous la forme d'une voyelle postérieure non arrondie; la labialisation de *u* polonais n'est pas suffisamment expressive, typique, pour pouvoir influencer aussitôt la voyelle résultant de *l'*.

4. 2. Ainsi, la vocalisation de *l'* n'est pas un phénomène d'assimilation, mais une simple conséquence physiologique de l'affaiblissement de l'énergie articulatoire¹. Il faut pourtant séparer cette évolution, en ce qui concerne ses causes, de l'affaiblissement des consonnes intervocaliques (qui est d'ailleurs, en français, de date probablement postérieure), où le canal buccal aussi s'est progressivement desserré; dans ce dernier cas, il s'agit à coup sûr d'une assimilation d'aperture aux voyelles environnantes. Il faut plutôt rapprocher les causes de la vocalisation de celles du passage de *s* devant consonne à *h* > *θ*,

¹ Meillet a entrevu cette cause dans son étude *Sur l'histoire des consonnes en grec* (*MSL*, XIX, 1914-1916, p. 169), où il a également constaté la vocalisation de *l'* finale de syllabe dans le dialecte vieux crétois.

qui n'est à son tour rien d'autre qu'un relâchement articulaire d'une consonne finale de syllabe (cf. Chlumský, *Disparition de l s devant consonne et à la fin des mots*, *Slavia*, VII, 1928-1929, p. 750-753; Dauzat, *Essai*, III, p. 65, n. 2, etc.). Et quant au résultat final de l'évolution, la voyelle *u* (ou *o*) ne provient pas d'un nouveau mouvement, d'une nouvelle activité de la langue, mais simplement de ce que la langue postérieure se trouvait par hasard le plus près de la position qui détermine la naissance de ces voyelles. Voilà pourquoi le terme de vélarisation n'est pas heureux. On ne peut pas non plus caractériser la vocalisation de *l'* comme un phénomène de labialisation (comme le fait M. Dauzat, dans son *Tableau de la langue franç.*, 1939, p. 112), celle-ci n'étant qu'une addition finale, qui n'a au fond rien à faire avec l'évolution physiologique.

4. 3. On peut trouver encore ailleurs des preuves de ce qu'il s'agit d'un phénomène dépendant de la force articulatoire. De toutes les langues romanes, le français seul connaît la vocalisation devant toutes les consonnes sans exception; c'est là qu'elle a atteint son maximum (cf. *Zs. f. rom. Phil.*, 47, p. 495, etc.), et c'est là aussi que les consonnes ont souffert le plus, dans différentes positions et sous différentes impulsions, de l'affaiblissement articulatoire (cf. encore ci-dessous, § 4. 4, 3). Par contre, en italien, où l'articulation a toujours été particulièrement énergique (en partie également en Ibérie), *l'* relâchée (pinguis) du latin est revenue vers *l'* moyenne. Enfin, le domaine où *l'* finale s'est vocalisée est beaucoup plus restreint que le domaine de la vocalisation devant consonne; en effet, c'est un fait bien connu que, devant une autre consonne, la consonne est toujours plus affaiblie qu'en fin de mot.

4. 4. 1. Voici, pour finir, encore quelques détails intéressants. Chronologiquement, la vocalisation a apparu d'abord après *a*, et seulement plus tard après d'autres voyelles (Richter, op. cit., p. 115, Schwan-Behrens, op. cit., § 174, Bourciez, *Éléments*, § 176 a, etc.). C'est naturel; le voisinage de la voyelle la plus ouverte ajoute encore à l'aperture de *l'* affaiblie et

accélère son évolution. Mais c'est seulement dans cette mesure que l'on peut parler de l'influence de la voyelle précédente; elle n'est que secondaire.

4. 4. 2. La vocalisation apparaît plus facilement devant les consonnes alvéo-dentales que devant les autres, et M. Grammont en a donné une explication que j'ai enregistrée ci-dessus (p. 9, n. 1). Je crois cependant que les raisons en sont plutôt les suivantes. Pour passer de l'*l* relâchée au *t* suivant, le corps de la langue et surtout ses bords, abaissés pour la première consonne, sont obligés de se relever assez sensiblement pour la deuxième, et l'angle maxillaire, très grand pour *l*, est diminué de plus de la moitié. La différence entre les deux sons est donc, du point de vue physiologique, assez considérable, malgré l'identité du point d'appui de la pointe, et par conséquent l'effort qu'exige le passage de *l* relâchée à *t* est considérable. Or, dans cette position faible, en fin de syllabe, les organes n'étaient pas capables de cet effort. Ils n'ont pas pu subir non plus l'influence assimilatrice de la consonne alvéo-dentale suivante, qui aurait consisté inévitablement en une atténuation de l'aperture, cette atténuation représentant pour une consonne une augmentation de l'effort articuloire; d'ailleurs, quant à l'aperture, l'assimilation de l'*l* relâchée à la consonne suivante aurait entièrement contrebalancé l'affaiblissement causé par la position en fin de syllabe et aurait ramené cette *l* relâchée de nouveau à l'*l* moyenne. Ne pouvant donc ni rester dans la même position, ni subir l'influence assimilatrice de la consonne suivante, qui exigeaient un certain effort dont ils n'étaient pas capables, les organes ont emprunté une troisième voie susceptible d'alléger leur travail: un nouveau relâchement de la langue, plus exactement de la pointe. Autrement dit, dans certains idiomes la difficulté de passer de l'*l* relâchée au *t* suivant avait accéléré, dans cette position, la défection de l'occlusion apico-alvéo-dentale qui, dans d'autres idiomes, s'est produite ultérieurement et d'elle-même devant toutes les consonnes.

4. 4. 3. Dans certaines régions, qui ont été délimitées avec une grande précision par M. Dauzat (*Essai*, III, p. 50-90), on assiste à l'altération de l'*l* intervocalique (v. aussi sa *Géo-*

graphie phonétique de la Basse Auvergne, *Rev. de ling. rom.*, XIV, 1938, p. 165 et 185). M. Dauzat la rapproche fort bien de la vocalisation de l'*l* implosive; les deux ont parcouru, en grande partie, la même voie. Seulement ici, la cause du relâchement n'était pas la faiblesse articuloire causée par la position en fin de syllabe, mais le voisinage des voyelles environnantes qui augmentent toujours l'aperture de la consonne (cf. Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale*, I, 2^e éd., 1926, p. 11-12, et *MSL*, XIX, p. 172, Grammont, *Traité de phon.*, p. 200, etc.). L'*l* intervocalique n'a cependant pas abouti à *u*, mais à la consonne *w* bilabiale que l'on peut observer actuellement chez beaucoup de Polonais, par ex. dans *mala* „petite“, *cala* „entière“, etc. (elle est articulée, comme d'ailleurs *u* provenant de l'*l* implosive, sans projection des lèvres, avec un simple rétrécissement concentrique de l'ouverture labiale), ou, sur le territoire roman, en trois points du Massif Central, en France, par ex. dans *awa* „aile“, etc.; cependant, ce *w* a le plus souvent évolué, soit vers une labio-dentale, soit — dans le cas où l'affaiblissement s'est poursuivi — vers la disparition complète (comparez l'évolution, en français, du *d* intervocalique > *a* > *θ*), soit enfin — dans le cas où la langue postérieure, ayant retrouvé l'énergie qu'elle avait perdue, s'est relevée outre mesure — vers *g^m* et *g*.

M. Dauzat explique l'altération de l'*l* aussi bien intervocalique qu'implosive, par le substrat gaulois, ne croyant pas, comme Meillet, à une survivance de *l* pinguis latin (p. 87-89). En effet, il semble qu'un des principaux traits que le substrat gaulois ait importé dans la prononciation du latin était la faiblesse articuloire des consonnes; les autres altérations des consonnes, survenues sur le sol gaulois, témoignent en faveur de cette hypothèse. D'ailleurs, même si *l* relâchée, qui a donné en français et dans d'autres idiomes romans le résultat *u*, était un continuateur de l'*l* pinguis du latin, c'est fort probablement le substrat gaulois qui a parachevé sa détente; ailleurs, en Italie et en Roumanie, en particulier, le relâchement de l'*l* pinguis n'était pas suffisant, à lui tout seul, pour pouvoir aboutir au même résultat.

4. 4. 4. L'*r*, à laquelle peut aboutir l'*l*, aussi bien implosive qu'intervocalique, est dans certaines régions apicale et dans d'autres postérieure. L'*r* apicale se rencontre en position intervocalique surtout en roumain, en position implosive dans plusieurs dialectes italiens du sud et du centre, ainsi qu'en sarde méridional, et dans les deux positions, dans les Alpes occidentales, dans quelques patois provençaux et dans quelques îlots en Italie (Dauzat, *Essai*, III, p. 84-85 et carte VII; v. aussi Ronjat, *op. cit.*, p. 143-144 et 206-207). L'*l* a évolué en *ɾ* postérieur, dans les deux positions, dans le Massif Central (ibid., p. 63); d'après M. Dauzat, c'est „un son très dur, très „raclant“, intermédiaire entre la fricative palatale sonore *ʃ*, d'où elle vient, et l'*r* dorsal, où elle tend“ (p. 66); elle s'explique non pas directement de l'*l*, mais par les degrés $l > w > g^w > g > ʃ > ɾ$ (p. 63 et 74).

Par contre, l'*r* apicale provient directement de l'*l* affaiblie. Rousselot disait que „si le point d'appui vient à manquer, la pointe de la langue bat l'air et l'*l* se rapproche de l'*r*, comme cela arrive dans les Alpes et dans certaines régions du midi“ (*Précis de pron. fr.*, p. 58)¹. Pour cela, il faut évidemment que le contact soit suffisamment affaibli pour que l'air puisse éloigner la pointe de la voûte palatine, mais pas trop pour que celle-ci ait encore assez de force et d'élasticité pour y revenir². Il s'agit donc de deux évolutions contraires dont cependant les deux supposent, à leur début, un affaiblissement articulaire: la première, un relâchement beaucoup plus considérable, allant jusqu'à *u* ou *w*, la seconde seulement une faible détente de la pointe.

On sait qu'en position implosive l'*r* apparaît de préférence devant les labiales et les vélaires (Meyer-Lübke, *Gr. des l. rom.*, § 476, Bourciez, *Éléments*, § 176 b, etc.), tandis que, devant les alvéo-dentales, dans les mêmes idiomes, *l* aboutit

¹ Comparer le mécanisme analogue du rhotacisme $n > r$, Rosetti, *Étude sur le rhotacisme en roumain*, 1924, p. 38 s.

² Je viens d'entendre un son intermédiaire entre *l* et *r* chez un Polonais de Cracovie (M. Kwieciński, né en 1909), dans le mot *dlugo* où, évidemment, la présence du *d* facilite le passage de *l* en *r*.

à *u*. M. Grammont (*BSL*, XXIV, p. 74 et *Traité*, p. 208) essaie d'expliquer l'*r* dans cette position par un soulèvement du dos de la langue qui aurait pris d'avance la position exigée par la consonne suivante. Cependant, partout où cette *r* se trouve devant les labiales et les vélaires, il s'agit d'une *r* apicale (en Sicile, en franco-provençal, etc.), et non postérieure¹. Il est donc inutile de supposer „un glissement sur la ligne médiane [du dos de la langue]“ qui serait „un *r* sans battements“ et qui pourrait „ensuite être remplacé, dans une nouvelle génération, par n'importe quel *r*“ (Grammont, l. c.). L'évolution me paraît beaucoup plus simple. Les alvéo-dentales avaient favorisé le relâchement, en l'accélérant dès le début et en amenant rapidement *l* jusqu'à un son vocalique (cf. ci-dessus, § 4. 4, 2); par contre, devant les labiales et les vélaires, c'est-à-dire devant toutes les autres consonnes qui ne favorisent pas de la même manière l'altération de l'*l*, le relâchement naturel en fin de syllabe est resté à un degré qui était insuffisant pour que la pointe descendît; elle n'a été que repoussée légèrement par l'air phonateur, et c'est cela qui a donné naissance à *r*.

Dans d'autres idiomes enfin (en engadinois, par ex.), le relâchement naturel était insuffisant même pour faire naître une *r*, et on trouve, à côté de *u* devant les alvéo-dentales, la consonne *l* conservée devant les labiales et les vélaires.

4. 4. 5. Ces quelques considérations supplémentaires n'ont pas épuisé toutes les possibilités auxquelles l'*l* relâchée intervocalique ou implosive peut tendre. „Les changements qu'on observe en fait ont des aspects divers suivant les conditions offertes par la langue; ils interviennent ou n'interviennent pas suivant que des circonstances favorables à leur développement se rencontrent ou non“ (Meillet, *MSL*, XIX, p. 172). J'ai voulu simplement indiquer la raison de l'altération initiale, et celle-ci consiste, sans le moindre doute, en un affaiblissement articulaire.

¹ *ɾ* postérieur, „raclant“, apparaît dans le Massif Central indépendamment de la consonne suivante, comp. *tsarfa* „chauffer“ et *âtres* „autres“ dans Dauzat, *op. cit.*, p. 63.

5. 1. Dans les langues slaves, *l* dur, n'étant pas lié à la position implosive, mais apparaissant avant tout au début des syllabes devant les voyelles *a*, *o*, *u*, *y*, *ō* et *ɤ* (Meillet, *MSL*, XIII, 240), ne peut pas résulter d'un affaiblissement articulaire. Il date de l'époque pré-littéraire, du slave commun (Meillet, *Slave commun*; § 38 et 117), et on a des raisons de croire que cette période n'était pas caractérisée par un manque de fermeté articulaire; entre autres témoignages, la naissance des sons mouillés le prouve suffisamment. Par ailleurs, l'*l* subsiste jusqu'à présent justement dans celles parmi les langues slaves qui ont le mieux conservé l'ancienne force articulaire et aussi expiratoire¹, le russe, le bulgare et, dans une certaine mesure, le polonais; enfin, j'ai déjà souligné que *l* est un son qui donne plutôt l'impression d'une articulation exigeant une certaine tension.

Meillet, dans son étude *Sur les conditions générales du développement de l vélaire* (*MSL*, XIII, p. 242) et dans le *Slave commun* (§ 117), attribue l'*l* slave (ainsi que l'*l* lituanienne et l'*l* latine d'avant la période historique; pour ces dernières, v. *MSL*, XIII p. 237 et 238) à l'assimilation aux voyelles suivantes. Il lui semble naturel que l'*l* soit devenu „vélaire”, c'est-à-dire que son point d'articulation ait été entraîné en arrière, par adaptation au point d'articulation des voyelles postérieures qui suivaient². Mais nous savons que *l* habituelle ne s'articule pas avec un soulèvement de la langue postérieure vers le voile du palais et que, par conséquent, ce n'est pas un son vélaire; par ailleurs, comment la voyelle moyenne *a*, qui n'a rien de vélaire dans les langues slaves, aurait-elle pu imposer à l'*l* cette prétendue position vélaire?

Le changement *l* > *l* devant *a*, *o*, *u*, *y*, *ō* et *ɤ* ne peut en effet être qu'un phénomène d'assimilation; il ne s'agit cepen-

¹ Cf. à ce sujet Broch, *Slavische Phonetik*, § 235 et 241-245.

² V. la même explication déjà dans Gebauer, *Historická mluvnice jazyka českého*, t. I, 1894, p. 354 et, récemment encore, chez Trávníček, *Historická mluvnice českosl.*, 1935, p. 133. Le remarque de Ščerba (l. c., p. 284) que „le développement de *l* devant les voyelles du type *a*, *o*, *u*, (*e*) s'explique assez aisément comme une adaptation” n'est pas claire, l'auteur ne disant pas à quel genre d'adaptation il songe.

dant pas d'une assimilation dans le sens horizontal (déplacement du point d'articulation vers l'arrière), mais dans le sens vertical. C'est une adaptation à l'ouverture du canal buccal

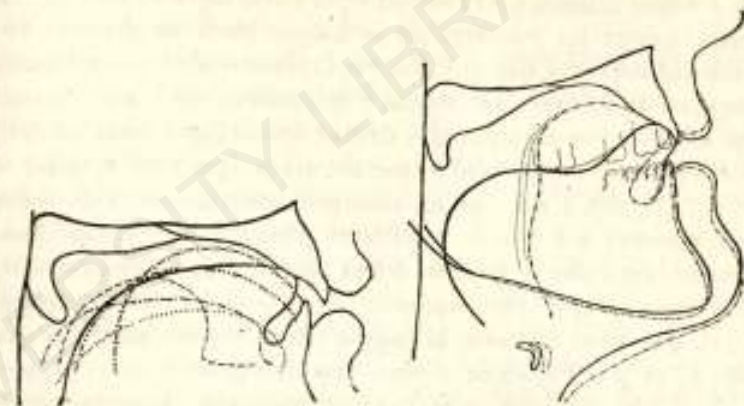


Fig. 7

Fig. 8 (v. la légende de la fig. 9)

Fig. 7. Profil de la langue pour *l* moyenne (ligne pleine) et pour les diverses voyelles: *a* ..., *o* ---, *u* ---, *e* - · - ·, *i* - · - · - ·. D'après les *Radiographies de l'articulation des sons tchèques*, de MM. Pollard et Hála. Les mesures de la distance de la langue au palais, prises par Rousselot au point d'articulation, pour les voyelles françaises, confirment les données des radiographies: *i* moins de 1 mm., *e* 2,5, *ə* 4,5, *e* 8, *ə* 10, *a* 13, *ɔ* 18, *ɔ* 12, *o* 10, *o* 9, *u* 8, *ɥ* 6 (*Principes*, p. 648). Cf. aussi Chlumský, *Radiographies des voyelles et semi-voyelles françaises*, 1938, et Carmody, *Radiographs of thirteen german Vowels*, *Arch. néerl. de phon. exp.*, XII, 1936, p. 27-33. On voit nettement que pour la voyelle *u*, bien qu'elle soit la plus fermée de la série postérieure, la langue monte moins que pour *i* et même que pour *e*. Le degré d'élévation de la langue pour *y* (ɥ russe) se devine approximativement d'après les palatogrammes de cette voyelle chez Ščerba (*MSL*, XVI, p. 285, fig. 7) et chez Bogorodickij, *Fonetika*, p. 77, fig. 28, comparés aux palatogrammes des autres voyelles russes; la langue se soulève à peu près à la hauteur de *u*, bien entendu plus en avant. Voir aussi B. Ten Cate Kazejewa, *Analyse phonétique du son ɥ de la langue russe*, dans les *Archives néerl. de phon. exp.*, IV, 1929, p. 57.

exigée par la voyelle suivante: loin de se retirer et de se soulever en arrière, le dos de la langue s'est tout au contraire abaissé. En effet, l'*l* se trouve précisément devant les voyelles pour lesquelles le dos de la langue n'atteint pas la position de l'*l*.

tandis que, devant la voyelle *i* et la consonne *yod*, pour lesquelles la langue monte plus haut que pour l'*l*, la langue s'est soulevée par anticipation et s'est appliquée davantage contre le palais, ce qui a donné naissance à l'*l* mouillée (v. notre fig. 8 et les rapports mutuels entre les positions de la langue pour les diverses voyelles et *l* sur notre fig. 7)¹. Pour *e*, la langue n'est pas suffisamment bas pour avoir pu abaisser la position de *l*, mais quand une des voyelles mentionnées devant lesquelles *l* avait „durci“ en *l* est devenue plus tard *e* (par ex. en polonais où $\delta > \bar{e} > e$ ou $\kappa > e$), cet *e* n'a pas eu non plus suffisamment de force pour ramener *l* à *l*; c'est d'ailleurs d'autant plus compréhensible que cet *e* devait être, au début tout au moins, assez ouvert, et on sait, d'après les mesures de Rousselot (cf. ci-dessus, p. 31), que pour *e* ouvert la langue est au moins aussi bas que pour *u*, et par conséquent plus bas que pour *l*.

5. 2. On sait que, déjà depuis longtemps, le serbo-croate a vocalisé *l* en *o* et l'ukrainien en *u* et qu'en polonais on est actuellement en train d'assister à la même vocalisation en *u*. Cette vocalisation, dans les langues slaves, est, comme dans les langues romanes, le résultat d'un affaiblissement articulaire. Mais il ne faut pas croire pour cela que *l* ait été un son faible de nature; nous avons d'ailleurs vu le contraire. Sa vocalisation s'explique aisément de la façon suivante: dans les langues en question, c'est la force, ou plus exactement la fermeté articulaire en général qui a diminué, et *l*, son exigeant un certain effort musculaire, est devenu difficile et même gênant (cf. l'observation de Loš, enregistrée par Broch, *Slav.*

¹ Il est intéressant de comparer l'ouverture labiale pour *l* et *l'*. Déjà l'angle maxillaire est pour *l'* un peu plus grand que pour *l*, mais surtout l'orifice constitué par les lèvres a, pour *l'*, des dimensions nettement supérieures à celles de *l*. C'est d'ailleurs normal: *l'* est beaucoup plus aiguë que *l*; les lèvres aident de cette manière la langue qui, diminuant le résonateur, hausse déjà sensiblement le ton caractéristique. Autrement, je n'ai pas aperçu la moindre trace de labialisation supposée parfois pour *l*. Il est aussi curieux de comparer la position de la langue pour *l* et pour *l'*. Ce sont de fait deux articulations tout à fait différents, et pourtant personne ne nierait la parenté acoustique entre les deux consonnes; cette parenté provient, sans aucun doute, de ce que les deux consonnes sont latérales.

Phon., p. 85, à propos des enfants polonais qui ressentent une difficulté à prononcer *l*); l'insuffisance de la tension musculaire a eu pour conséquence une reproduction imparfaite du contact de la pointe et, à la fin, la descente de la pointe derrière les incisives inférieures. Mais, encore une fois, la raison de la vocalisation, dans les langues slaves citées, n'a pas résidé dans la faiblesse de ce son, mais dans la diminution générale de l'énergie articulaire.

5. 3. Le tchèque, qui avait possédé jadis également une *l* dure, ne l'a pas vocalisée, mais — seule parmi les langues slaves — l'a ramenée à l'*l* moyenne. Là, il ne s'agit cependant pas d'une évolution physiologique, mais d'une simple substitution que l'on pourrait appeler régression. Car vers la fin du XIV^e siècle l'*l* tchèque était déjà en train de tendre vers *u*, exactement comme c'est le cas actuellement dans la prononciation de certains Polonais; Jean Hus, dans son traité sur l'*Orthographia bohémica*, en 1406 (publié par A. V. Šembera, dans *Slavische Bibliothek*, t. II, 1857), a décrit cette *l* comme un son qui „generatur linguam in fine sub dentibus ponendo“ (p. 180)¹. Et pourtant, en tchèque, malgré cette articulation



Fig. 9

Fig. 8-9. *l* dure russe (lignes pleines) et *l* mouillée russe (lignes --). Radiographies de MM. Nabatoff (fig. 8) et Unbegaun (fig. 9), établies pendant la prononciation des mots *malo* „peu“ et *val'i* impér. „renverse l“ par le Dr. Nadaud, de la Faculté de Médecine, à la clinique radiologique de l'Hôtel-Dieu de Clermont. (La radioscopie a fait voir qu'entre deux *a*, par ex. dans le nom propre *Val'a*, *l'* s'articule d'une façon absolument identique). Les lignes pointillées marquent les bords de la langue, tandis que la ligne pleine et la ligne -- correspondent au trait du milieu. La partie ombrée de la fig. 9 représente les dents en or; elles cachent la partie antérieure du dos de la langue, mais on en voit pourtant un petit bout, à travers un espace libre, au milieu de la masse d'or.

¹ Dans le même traité, il dit encore, en parlant de la voyelle *y*: „Qui vult bene loqui bohémice, quia valde saepe occurrit illa littera *y*, discat

déjà avancée, articulation recommandée d'ailleurs par Hus comme la seule correcte, l'*l* n'a pas abouti à *u*; on a à sa place, à notre surprise, une *l* moyenne qui, partant de *l*, se trouve physiologiquement juste du côté opposé à celui où tendait l'évolution phonétique. Pour expliquer cette apparition de l'*l* moyenne, que l'on pourrait taxer d'„antiphysiologique“, il suffit de se reporter à un autre passage de Hus, cette fois-ci dans son exégèse du Décalogue, où il reproche aux Praguois et autres Tchèques de „parler moitié tchèque, moitié allemand, disant *tobolka* pour *tobolka*, *liko* pour *lyko*“ (*Oeuvres tchèques* de Hus, publiées par Erben, t. I, p. 133; cf. aussi Gebauer, op. cit., I, p. 357). L'*l* avant d'aboutir à un son nettement vocalique a donc été remplacée par l'*l* moyenne sous l'influence allemande. Les deux prononciations coexistaient déjà à la fin du XIV^e siècle; malgré l'effort du grammairien-prédicateur, c'est la régression qui l'a emporté.

Université de Clermont-Ferrand GEORGES STRAKA

eam formare ponendo principium linguae sub inferioribus dentibus et in medio elevando linguam per modum circuli; et simili modo formabit *l* et poterit dicere *lyko*, *mlyn*“ (p. 179-180). Sur la formation de l'*l* moyenne, il dit que „*l* generatur apponendo linguam ad superius palatum...“ (p. 810).

ÉTYMOLOGIES POPULAIRES

Depuis les études de Gilliéron, le concept d'étymologie populaire s'est élargi et approfondi d'une manière qui le rend presque méconnaissable pour les adeptes de la doctrine néogrammatrice. Le créateur de la géographie linguistique a démontré à plusieurs reprises que le „peuple“ modifie l'aspect extérieur des mots sous l'influence „étymologique“ des autres mots toutes les fois que les conditions sont favorables, sans aucune distinction d'ordre chronologique ou sémantique: les mots anciens ou populaires y sont soumis aussi bien que les mots récents ou savants, et non „seulement dans le parler des foules ignorantes“. Il est vrai que les gens plus ou moins cultivés ne sont pas dans la même mesure exposés aux tentations de l'„instinct étymologique“, mais c'est une question de degré, par conséquent pratique, qui ne présente pas d'importance théorique.

En même temps, les recherches de Gilliéron ont prouvé que l'étymologie populaire n'est pas une cause de „dégradation“, voire même de „destruction“ verbale, comme on l'a présentée assez souvent. Au contraire, les sujets parlants y trouvent un appui et une source thérapeutique pour les mots tombés „malades“ par suite des transformations phonétiques qui réduisent leur squelette jusqu'aux dernières limites, ou les exposent à des collisions homonymiques très dangereuses pour leur existence. Car elle est une force essentiellement psychique, c'est-à-dire créatrice de vie et ennemie des facteurs linguistiques destructifs.

C'est pour ces motifs qu'il faut considérer comme un aspect de l'étymologie populaire ce que Gilliéron appelle la dérivation

sémantique, par ex. *fermer* et *dégoûtant*, qui pour les sujets parlants sont respectivement des dérivés de *fer* et de *goutte*, ou la confusion de *semer* avec *essaimer* dans une construction telle que *les maisons se sèment (s'essaient) le long de la chaussée*. Ces cas sont extrêmement nombreux, et s'ils sont assez rarement pris en considération, c'est parce qu'on ne leur a pas accordé l'attention qu'ils méritent, étant donné leur caractère soit-disant accidentel. Ils apparaissent d'ordinaire dans le langage des gens peu cultivés, dont l'organe aperceptif n'est guère apte à saisir le sens exact des mots qui désignent des notions moins accessibles.

En dépit des critiques auxquelles on l'a soumis (cf., par ex., W. Wundt, *Die Sprache*, I, 474-475; M. Runes, *Actes du II^{ème} Congrès international des linguistes*, Genève, 1931, p. 208; A. Dauzat, *Archivum romanicum*, XXI, 201), le terme „étymologie populaire“, proposé pour la première fois par Förstemann il y a à peu près un siècle (v. *Kuhns Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, I, 1 s.), continue à être employé par presque tous les linguistes. Contrairement à ce que j'en ai dit ailleurs, il doit être conservé et préféré à tous les autres, parce que sa sphère est de beaucoup plus large. D'ailleurs, il n'est pas du tout impropre, comme on l'a dit. Les sujets parlants „étymologisent“ à leur manière, lorsqu'ils établissent des rapports de parenté (réelle ou fictive, peu importe) entre deux mots qui se ressemblent du point de vue phonétique. L'instinct étymologique qu'invoquent certains savants n'est pas une simple figure de style. Il existe dans la conscience de chacun d'entre nous, où il travaille avec la même force que l'instinct grammatical: celui-ci surveille l'application des „règles“ morphologiques et syntaxiques, l'autre groupe les mots d'après leur parenté, ayant tous les deux comme source la même nécessité d'introduire de l'ordre dans les matériaux tellement riches et variés de la langue. L'instinct étymologique se manifeste aussi sous la forme des jeux de mots, des calembours, etc., qui, il est vrai, n'ont pas des conséquences linguistiques (ni même pour leurs... auteurs), mais témoignent eux aussi de la forte tendance qui pousse les sujets par-

lants à associer dans leur conscience les notions, et, par conséquent, les mots qui présentent une ressemblance quelconque.

Dans ce qui suit sont discutées et expliquées un certain nombre d'étymologies populaires roumaines, autres que celles dont je me suis occupé ailleurs. Conformément à ce que j'ai dit ci-dessus, le phénomène en question est interprété dans le sens le plus large possible.

* * *

adapta se confond quelquefois avec *adopta*: *atitudinea noastră trebuie adoptată după împrejurările prin care trecem*. Le premier de ces verbes est plus „technique“ et par conséquent moins fréquent que l'autre. C'est pour cela qu'il subit l'influence de *adapta*, qui, grâce à son emploi assez courant, possède plus de force. Car, comme l'a fait bien remarquer M. Dauzat, c'est la loi du plus fort qui règle les rapports entre les mots venant en collision. Le français populaire connaît, lui aussi, la confusion de ces deux verbes (v. *Le français moderne*, III, 224).

Albie pour *Albini*, nom de famille italien (v. I. C. Vissarion, *Adevărul literar*, 12 juin 1932, p. 5).

alineat devient *alienat* (dans le parler d'un industriel de Buzău).

amenaja apparaît avec le sens de *menaja*: *rimichii unui fost bolnav de scarlatină trebuiesc amenajați, de aceea se recomandă regim* (dans un journal de vulgarisation médicale).

apropria est très souvent remplacé par *apropia*: *nu trebuie să ne apropiem bunul altuia; mijloace apropiate scopului*, etc. La confusion a été soutenue, sinon provoquée, par la dissimilation des deux *r*, qui fait que *proprietar*, *proprietate*, etc. soient prononcés d'habitude *propietar*, *propietate*, etc.

astăprimăvară > *aziprimăvară*: *Le-a scos din casa lor azi-primăvară* (Emil Giurgiuca, *Poezii tineri ardeleni*, p. 69), par les étapes, attestées dans le langage populaire, *astprimăvară* et *asprimăvară*. Cf. *azinoapte*, qui, en dépit de *ierinoapte*, n'est

pas à l'origine *azi* (= *astăzi*) *noapte(a)*, mais *astănoapte*. La preuve en est la forme non articulée du substantif¹.

Bîrnariu < *Bernard*, nom de personne français (v. M. Sădoveanu, *Noaptea de Sînzien*, 112). Influence de *bîrnă* „poutre”, peut-être aussi de *Barnarul* et du diminutif *Bărnărețul*, noms de montagne dans le département de Baia (Moldavie).

bonjurnal pour fr. *bonjour l'âne*, jeu d'enfants (v. *Adev. liter.*, 6 oct. 1935, p. 2). La métathèse réciproque de *l* et de *n* a été favorisée par *jurnal*.

cancerat au lieu de *incarcerat*, dans la formule *hernie cancerată* (= *hernie incarcerată*). A cause de la fréquence chaque jour plus grande de la maladie bien connue, son nom est devenu populaire, beaucoup plus que ne l'est *carceră* (et surtout *incarcerat*). L'existence d'un grand nombre de verbes qui possèdent des formes doubles (avec *în-* et sans *în-*) a contribué aussi à cette modification.

capuchehaie: c'est l'aspect quasi-général aujourd'hui de *capichehaie*, et cela grâce à l'influence de *cap* (artic. *capu'*), non pas de l'étymologie du mot (turc. *kapu kehaiesy*), car la forme ancienne (et spécifiquement roumaine) est *capichehaie*. Le second élément (*chehaie*) a été senti comme un attribut génitif de *capu*. La preuve en est l'emploi de *capuchehaie* avec le sens de „chef” (chez Al. O. Teodoreanu, par ex.).

Carlton, le nom du célèbre bâtiment de Bucarest, qui s'est écroulé pendant le tremblement de terre du 10 novembre 1940, était prononcé par beaucoup de gens *cartón*. On expliquait le désastre en faisant un jeu de mots, avec le sens de *carton* comme point de départ.

cazemată devient *casamată*, par confusion de la première partie de ce terme technique très récent avec *casă*.

căpuș pour *cobuz* (instrument musical): *din căpuș cîntîn* (I. Diaconu, *Țimutul Vrancei*, I, 274, v. 48, dans une variante de *Miorița*). Nul doute que la modification de *cobuz* en *căpuș*

est due à l'influence de *cap*, car le vers suivant donne cette précision intéressante: *capu-i de os* (il s'agit de la „tête” du *cobuz*).

chiselită, qui vient du slave *kiselica*, est interprété dans les régions à labiales palatalisées comme un dérivé de *pisa* (> *chisa*), ce qui a été d'autant plus facile que l'aspect des fruits dont on prépare cette espèce de compote rustique justifie pleinement le rapprochement sémantique. C'est ainsi que s'expliquent des tours de phrase tels que *a face* (ou *a bate*) *pe cineva chiselită* et la variante *piselită*, phénomène de fausse régression.

cooperativă devient *comparativă*, sous l'influence de *cum-păra*: à Almăj (Banat) on dit *kompjativă* (*BL*, V, 128). La même modification apparaît en italien (patois de Senigaglia): *comperativa* (v. *Arch. gl. it.*, sez. Goidànich, XX, 5).

conjectură pour *conjunctură*. Bien que la notion exprimée par le premier de ces mots soit moins fréquente et surtout moins accessible à la plupart des sujets parlants, c'est elle qui empiète sur l'autre. *Conjunctură* présente des difficultés de prononciation à cause des consonnes trop nombreuses et des deux *n* situés dans deux syllabes consécutives. Cf. *concentra*, *conjuncție*, *conjunctiv*, etc., qu'on prononce d'ordinaire *cocentra*, *conjuție*, etc. A y ajouter *delicvent* (< *delincvent*), forme acceptée par tout le monde (même par les juristes).

dimistrați au lieu de *menstruație* (Almăj-Banat, v. *Anuarul Arhivei de folklor*, III, 119, texte 113). Dans d'autres régions c'est *administrație* qui devient *dimistrație*, ce qui paraît plus „logique”.

dirija, employé avec le sens de *erija*, avec lequel on le confond facilement du point de vue sémantique, grâce à leur grande ressemblance phonétique (et, on pourrait ajouter, grâce à leur parenté étymologique, si les sujets parlants en avaient la conscience).

divid < *individ*: *aici-i dividu' Neculai Maștei?* [c'est un gendarme qui pose la question] (*Titus Hotnog, Cadran*, janvier 1938, p. 3). La syllabe initiale de *individ*, dont la prononciation réelle est *i*, a été absorbée par le mot précédent terminé en *i*.

erupție, pour *irupție*, dans la locution *a face irupție* (< fr. *faire irruption*): *maestrul Crețu făcu erupție în cabină* (M. Ge-

¹ La transformation de *as(tă)noapte* en *az(i)noapte* doit être assez ancienne, autrement on ne pourrait pas expliquer *ieri noapte*, qui a été créé d'après le modèle de *azi noapte*. Du point de vue logique, *azi noapte* et *ieri noapte* sont absurdes.

sticone, *Războiul micului Tristan*, 93). *Eruptie* est de beaucoup plus répandu que *irupție*, étant donné son emploi fréquent dans le milieu scolaire (comme terme technique en géologie et en médecine)¹.

exploda est prononcé par la plupart des gens *exploada*, sous l'influence de *exploata*, qui lui ressemble phonétiquement. La présence de *oa* (au lieu de *o*) fait augmenter la force expressive de *exploda*: l'idée de bruit que suggère ce mot semble être plus précisément exprimée par la diphtongue (avec son *a* très ouvert) que par *o*.

furnicar pour *funicular* (*Grai și suflet*, IV, 131).

Greotiș, montagne dans la région de Bran (Transylvanie) < *Grohotiș*: après la chute de *h*, on a vu dans la première syllabe l'adjectif *greu*. D'ailleurs l'ascension et surtout la descente de cette montagne sont très difficiles à cause des cailloux roulants, qui lui ont valu son nom.

hemoftizie au lieu de *hemoptizie*, sous l'influence de *ftizie*: ces deux notions sont presque inséparables. La modification a été facilitée par la grande ressemblance phonétique de *ftizie* avec la partie finale de *hemoptizie*.

intitate < *identitate*: *mă rugase chiar în dimineața luptei să am grijă de semnul lui de intitate* (G. Banca, *Zile de lazar*, 42). Le mot est difficile à prononcer même pour des gens d'une certaine culture, qui disent *indentitate* (et *indentic*).

iscurtă pour *escortă* (*Grai și suflet*, V, 121): *o* accentué n'a pu passer à *u* que par l'attraction de *scurt*. Les condamnés escortés sont surveillés de très près, ce qui se traduit en roumain populaire et familier par *a fi ținut din scurt*.

Jandarmé: la *poudre Germandrée* d'il y a quelques dizaines d'années est devenue *puđră Jandarmé* dans la bouche d'un homme de service (I. Peltz, „*Actele vorbește*“, 215).

locatar au lieu de *localnic*: *sînteți locatar din Constanța?* (demande une dame à son compagnon de voyage). Cet exemple

¹ Il paraît qu'en général le préfixe *e-* est plus accessible que *i(n)*. En français, par exemple, on constate souvent une confusion entre les mots composés avec *e-* et ceux avec *i(n)-*, les premiers étant préférés (v. *Le français moderne*, III, 224).

est intéressant pour la psychologie de certains gens, qui, en dépit de leur culture très modeste (ou, plus exactement, à cause de cela), montrent un véritable faible pour les expressions „distinguées“ et évitent tout ce qui leur semble banal.

mîlc, variante de *mîlcom*, est remplacé par *melc* dans le tour de phrase *a tăcea mîlc*: *a tăcut melc* (L. Boz, *Viața românească*, avril-mai 1937, p. 92); *aș fi tăcut ca un melc* (N. Țațomir, *Curier ieșan*, 1941, no. 5-6, p. 11). Le rapport étymologique avec *mîlcom*, qui est d'ailleurs rarement employé, s'est perdu. La confusion avec *melc* s'explique non seulement par la ressemblance phonétique. La formule *a tăcea ca un melc* nous en rappelle une autre, qui est très répandue: *a tăcea ca un pește*. Je suis enclin à admettre l'influence de celle-ci sur *a tăcea mîlc*: on a vu dans *mîlc*, mot dénué de sens, le nom d'un animal quelconque, plus ou moins proche du poisson.

pastilină au lieu de *plastilină*. Du point de vue strictement formel, c'est une simple dissimilation: *l* du groupe *pl* a été dissimilé par *l* de la syllabe pénultième et à disparu complètement. Mais le phénomène ne se serait pas produit, si le mot, sous son nouvel aspect, n'avait pas été interprété comme un dérivé de *pastă*: la matière en question a l'aspect et la maléabilité d'une pâte.

profunzime pour *profuziune*: *gusta cu profunzime gluma* (P. Ghiață, *Adev. liter.*, 24 sept. 1938, p. 8). L'avantage, c'est-à-dire la force de *profunzime*, réside dans sa fréquence, qui est très grande par rapport à celle de *profuziune*.

prostație < *prostrație*. Le cas se présente dans les mêmes conditions que *pastilină* déjà mentionné: les deux *r* se sont dissimilés, avec la disparition complète du second. Mais il y a aussi l'influence de *prost*: *prostație* est senti comme un dérivé de celui-ci, d'autant plus que *prost* et *prost(r)ăție* expriment des notions assez proches l'une de l'autre (cf. *a se prosti*, fam., „perdre ses forces, s'affaiblir“, en parlant des malades, des vieux, etc.).

refugiat, néologisme, devient dans le langage populaire *răsfugit*, par une espèce de recomposition: *re-* est assimilé à

l'ancien préfixe *räs-* (< lat. *re-* + *ex-*) et le thème se confond avec *fugi(t)*, qui a d'ailleurs la même origine.

revizită pour *revistă*: *s'ar fi învoit și cu Gavrilă tipograful să tipărească o „revizită” cu poze* (I. Peltz, *Cuvântul liber*, 16 juin 1934, p. 2). Il s'agit, très probablement, d'un cas tout à fait isolé, qui est cependant très intéressant. Il suppose une opération linguistique analogue à celle de *refugiat* > *răsfugit*: la deuxième partie de *revistă* a été remplacée par son „synonyme” *vizită*, qui jouit d'un large emploi.

săltat au lieu de *exaltat*: *Era cam săltat, cum spunea de sigur muntenii care ne întovărășeau* (M. Sadoveanu, *Creanga de aur*, 5; cf. aussi *Adev. liter.*, 7 mars 1937, p. 3). Pour nous expliquer la disparition de la première syllabe de *exaltat*, il faut admettre que *x* a été prononcé *cs*, ce qui est d'ailleurs une réalité (dans le parler des gens peu cultivés, qui se laissent influencer par l'orthographe), et que *e-* s'est transformé en *i-* (cf. la variante, de beaucoup plus répandue, *izăltat*). La disparition de *c* se rencontre très souvent, même chez des „intellectuels” et dans tous les néologismes avec *ex-* suivi d'une voyelle: *exact* (et *esact*), *examen* (et *esamen*), etc. Quant au rapport sémantique entre *sălta(t)* et *exalta(t)*, cf. *sărit din mîni* „toqué, fou”. V. aussi *Bulet. Philippide*, IX, 129.

scos < *sconcs* „espèce de fourrure”¹ (manque dans les dictionnaires roumains): *odată a zis că, de nu-i face blană de aia, de scos, îl lasă vădvo* (C. Manolache, *Adev. liter.*, 4 sept. 1932, p. 5).

scumbieră pour *scumieră*: très répandu dans le langage des soldats, des domestiques, etc. Ce qui surprend un peu c'est que et le thème et le suffixe de *scumieră* sont pour ainsi dire autochtones², car ils existent depuis longtemps et, pris isolément, ils sont connus par tous les Roumains. Ceux qui prononcent correctement ce mot l'emploient assez souvent sous la forme *scumbieră*, par plaisanterie. Pour son caractère un

¹ D'après le nom de l'animal qui la fournit.

² Pour le suffixe je pense à *-(i)er*, variante de *-or* dans des mots tels que *albiér, făclier, palărier, prăstier*, etc., l'homonyme de *-ier*, néologisme, qui a servi à la formation de *scumieră*.

peu argotique, v. *Bulet. Philippide*, IX, p. 98-99. Une autre variante „altérée” de ce mot est *scrumiere* (et *-ră*): je l'ai entendue exclusivement dans le langage des gens cultivés qui l'emploient toujours d'une manière ironique.

seamăn apparaît, dans la locution *fără seamă*, sous l'aspect *seamă*: *voinicia fără seamă a băiatului* (Profira et Teodora Sadoveanu, *Adev. liter.*, 18 déc. 1938, p. 5). On pourrait expliquer le phénomène comme un changement purement phonétique: *-n* est tombé devant la nasale du mot suivant. D'ailleurs *n* précédé par une voyelle se réduit à très peu de chose, après l'avoir nasalisée. Mais il est bien plus vraisemblable qu'il s'agit d'une modification „étymologique”: dans un syntagme comme *a fi de o seamă cu cineva*, *seamă* est le synonyme presque parfait de *seamăn*.

senatoriu < *sanatoriu*, étymologie populaire assez ancienne, qu'on rencontre aussi ailleurs, par exemple dans le français populaire (*sénatorium* pour *sanatorium*, v. A. Dauzat, *Archivum romanicum*, XXI, 206). L'activité politique a toujours été accessible aux foules, pour que *senat(or)* leur soit plus familier que le mot „technique” *sanatoriu*.

spaghetă devient *sparghetă* dans le parler des cuisiniers, des domestiques, etc. (à Iași). L'attraction paronymique de *sparge* (et sa famille) me semble tout à fait logique, vu l'aspect des macaronis bouillis ou cuits.

tomovilă pour *automobil*, prononcé (détail intéressant et curieux à la fois) *otomobil* par les gens peu cultivés (cf. aussi *otoritate* = *autoritate*). La modification pourrait être purement phonétique: *o-* disparaît facilement dans la phrase, parce qu'on le prend pour l'article indéfini. N'oublions pas que *automobil* est du féminin¹ dans le langage populaire, par analogie avec *căruță* et d'autres noms de véhicules féminins. Quant à *b > v*, il n'est pas absolument nécessaire d'invoquer l'influence de *movilă*, bien que le déplacement d'accent (sur *i*) ait dû avoir un appui analogique, qui ne pouvait venir que de *movilă* (et d'autres substantifs en *-ilă*).

¹ À Tecuciu, par exemple, je l'ai toujours entendu sous la forme *otomobilă*.

trocar „pardessus de femme“ < fr. *trois quarts*. Il va sans dire que les personnes cultivées conservent la prononciation française correcte. Cependant, elles aussi emploient très souvent, par simple plaisanterie, la forme „populaire“, qu'elles modifient, pour exagérer l'effet comique, en *troncan*¹ (jeu de mots avec le substantif homonyme, dont le sens est „enfant robuste, joufflu“): *în aceste momente se gîndea cu invidie pînă și la „troncanul duminical“ al lui Sandi* (M. Gesticone, *Viața romîn.*, févr. 1939, p. 48). Pour ceux qui connaissent *trocar* „fabricant d'auges“ (et surnom des Roumains transylvains), les échos sémantiques de cette étymologie populaire sont encore plus profonds et plus significatifs.

umerii obrajilor est devenu *merele obrajilor*, ce qui a été d'autant plus facile, que *umerii* a eu et a encore par endroits une variante féminine *umerele*. La confusion avec le pluriel de *măr* a provoqué, par dérivation synonymique, une nouvelle dénomination des pommettes: *poama obrajilor* (v. A. Gorovei, *Descântecetele Romînilor*, 110)². Cf. aussi fr. *pommettes*, qui a été emprunté par les Roumains.

veteran pour *veterinar*: *da' și doftoru' cela . . . veteranu', cum îi mai zice* (Otilia Cazimir, *Insemnări ieșene*, sept. 1940, p. 365). La première de ces deux notions est très connue, grâce aux dispositions que l'on a prises officiellement, à l'occasion des diverses guerres, pour la protection des anciens combattants.

silnic, dans la formule juridique *muncă zilnică* pour *muncă zilnică*. S'explique par l'emploi de plus en plus rare de *silă*³ et par son éloignement sémantique du dérivé *silnic*.

J'ai invoqué ci-dessus l'instinct étymologique, qui pousse les sujets parlants à établir des rapprochements sémantiques entre des mots qui d'ordinaire n'ont de commun ni l'origine, ni le sens. La simple ressemblance phonétique suffit pour les

¹ Étape intermédiaire *troncar*? Je ne peux pas l'affirmer, bien que la différence entre *trocar* et *troncar* se réduise à très peu de chose.

² *Poamă* a le sens général de „fruit“.

³ Il apparaît presque exclusivement dans des locutions figées telles que *cu silă*, *de silă*, *în silă*, etc.

englober dans la même famille. Le phénomène est surtout fréquent dans la terminologie ecclésiastique populaire, où il se combine avec les croyances et les superstitions respectives. Voici quelques exemples pris au hasard: *chiétrili lu Sin-Chietru li fini omu că-î rău di chiătră, c'alfel îț bati grindina porumbu și yîla* (*Graiul nostru*, I, 269, texte 5); *spălăcaniili li fini fimeia, și spală toati ț-ari di spalăt* (ibid.); *Chilichîl¹ să țin că sînt răi di țigăniț. Fimeili lichesc gura sobîl ca să să legi și gura lupchilor* (ibid., 270, texte 8); *Foca ț-apără casa di foc* (ibid., 271, texte 12); *la Sfînta-Varvara să 'mbărburează² copchîi cu călini, ș'atunci nu mai zaci di vârsat* (ibid., 272, texte 15).

Chez les gens cultivés l'instinct étymologique se manifeste, en général, sous la forme des jeux de mots, avec l'intention de plaisanter. J'ai insisté ci-dessus sur ce côté du problème toutes les fois que la discussion s'y prêtait. J'ajoute quelques exemples qui s'expliquent, sauf erreur, de cette façon.

bolovan < fr. *vol-au-vent*.

demicro < *mediocru* (c'est plutôt un calambour, assez forcé d'ailleurs). Ceci rappelle un peu (quant à l'aspect phonétique) fr. pop. *dimyek* „mercredi“ (< *dimerces*), dont la conservation est due, d'après Gilliéron, à une étymologie populaire avec *demi*: *mercredi* représente la „moitié de la semaine“ (cf. allem. *Mittwoch*, sl. *srěda*).

în basma, Nineto < *embrasse-moi, Ninette* (D. I. Suchianu, *Adev. liter.*, 13 mai 1934, p. 7).

lătrătură < *literatură*. C'est dans le cercle de la „Junimea“ qu'on a imaginé cette déformation verbale. Etant donné que parmi les membres de cette société littéraire il y en avait beaucoup qui connaissaient bien l'allemand, le fait s'explique aisément: la prononciation de l'allem. *Literatur*, avec la réduction (et presque la disparition totale) de l'*e*, a dû pour ainsi dire suggérer le rapprochement avec *lătrătură*.

psicologie < *psihologie*.

¹ La Saint Philippe.

² „Se unge pe obraji și se descîntă“ (explique l'enquêteur).

sândulie < *descente de lit*. Le mot n'est pas enregistré par les dictionnaires. Il m'a été communiqué avec l'explication „étymologique“ (et une histoire destinée à l'illustrer!) par un grand amateur d'anecdotes, qui pourrait être lui-même l'inventeur du mot et de l'explication.

tout-à-l'égout: le substantif de cette formule, qui s'emploie couramment, se confond assez souvent (et non par plaisanterie) avec *goût*. Par conséquent, *tout-à-l'égout* devient l'équivalent du roum. *totul după gust!* J'ai été, il y a plus de trente ans, le témoin d'une telle interprétation. Un étudiant qui se prétendait pauvre mettait en contraste, dans un discours pathétique, sa propre „misère“ avec le confort des riches. Après avoir énuméré tous les avantages de la civilisation moderne (parquet, lumière électrique, eau courante, etc.), il se résumait en exclamant: *în sfârșit, tout-à-l'égout!*, c'est-à-dire „tout ce qu'on veut“. Cf. aussi C. Stere, *În ajun*, 175.

unsvais < allem. *Ausweis*. Le mot a été très souvent employé pendant l'occupation allemande de 1916-18 et assez longtemps après. Le point de départ de cette modification a été l'acception figurée de *unge* („donner de l'argent pour obtenir ce qu'on demande d'une autorité quelconque“). Je l'ai trouvé chez G. Banea, *Zile de lazarat*, 292: *Nu putem, tată, fără „unsvais“, îmi spuse un birjar bătrîn, uitîndu-se cu jale la mine.*

* * *

Pour finir, je vais citer quelques exemples qui montrent que l'attraction paronymique peut intervenir avec une facilité extraordinaire, on pourrait dire fatale, pourvu qu'il y ait une ressemblance phonétique, même vague et approximative, entre les deux mots. Ainsi *aventurier* rappelle le substantif *vînt*, avec lequel il possède en commun trois consonnes. Cela suffit, pour qu'un avocat, en parlant du client de son adversaire, dise *aventurier din patru vînturi*¹. Le roumain a emprunté récemment

¹ Cf. aussi le nom de lieu *Vînturoaica*, village dans le département de Covurlui, qui s'appelle aussi, d'après le propriétaire d'autrefois, *Slobozia-Ventura*: le féminin de *Ventura* a été modifié par les paysans en *Vînturoai(c)a*. Pour la „parenté“ de *aventurier* avec *vînt*, cf. *a se acătura*

fr. *zébrier* (> *zebra*). Ce verbe ressemble phonétiquement à *zăbreli* „a pune zăbrele“. La confusion se produit automatiquement: *lanțurile de vagoane ale metropolităului continuau să zăbrelească cerul cu lungi fulgerări* (I. Igiroșeanu, *Adev. liter.*, 20 mai 1934, p. 3). Il est évident que l'auteur a pensé à *zebra* = fr. *zébrier* (fig.) „kreuz und quer durchfahren“. Les écrivains utilisent avec des intentions stylistiques le phénomène et, s'ils sont de véritables artistes dans l'emploi de leur langue maternelle, ils y réussissent. C'est le cas, par exemple, de M. Sadoveanu, lorsqu'il rapproche *veac* de *vechiu* dans un passage comme le suivant: *sosesc cu încetineală și blindetă ca în veacul vechiu*¹ (*Adev. liter.*, 23 août 1936, p. 3).

Iași

IORGU IORDAN

au lieu de *a se aventura* (dans le parler des gens cultivés). (*Nas*) *achilîn* est interprété comme (*nas*) *ca al lui Achile* (*Revista Fundațiilor Regale*, nov. 1942, p. 282). *Sarailis* „mit Nüssen gefüllter Blätterkuchen“, par rapprochement du mot (<t. ot. *saraily* „de sérail“) du nom de pers. *Ilîe*.

¹ À remarquer l'absence de l'article adjectival (*cel*) entre le substantif et l'adjectif, pour que les deux mots, qui se ressemblent du point de vue phonétique, ne soient pas séparés.

ÜBER DIE SPRACHE DER HÖFLICHKEIT EINE VERGLEICHENDE STUDIE

Die Sprache der Höflichkeit gehört dem sozialen Triebkreis an. Höflichkeit — oder das Gegenteil — setzt den Hörer a priori. Es gibt nicht Höflichkeit an und für sich, sondern immer nur in Bezug auf Mitmenschen. Die Sprache der Höflichkeit beruht also vorwiegend auf der Auslöse- oder Appellfunktion der Sprache.

Soweit ist der Ort der Sprache der Höflichkeit innerhalb der Gesamtfunktion der Sprache klar umrissen. Als Sonderbereich der Sprache jedoch ist die Sprache der Höflichkeit in sich wiederum ein komplexes Gebilde, das sich aus verschiedenen und verschiedenartigen Komponenten zusammensetzt.

Es gab und gibt zu allen Zeiten und in allen Völkern gewisse Normen, überkommene Formen — und Formeln — für den Verkehr der Menschen untereinander, die mehr oder weniger verbindlich sind und meist mechanisiert.

Dies ist die eine Seite des hier zu behandelnden sprachlichen Feldes. Den wesentlichsten Faktor bildet die Anrede, die eine Reihe von Problemen in sich schliesst, die natürlich nicht immer und überall gleich sein können, zumal auch die Konventionen in verschiedenen Schichten und Völkern verschieden sind.

Eine andere, schwerer zu erfassende Seite, bildet die individuelle oder stilistische Form der Sprache der Höflichkeit. Sie ist nicht mechanisiert, aber den verschiedensten Bedingungen unterworfen. Hier ist die Rücksichtnahme auf den Partner wesentlich, und je nach der Einstellung und den

Absichten des Sprechers fällt die Auswahl aus dem vorhandenen Sprachmaterial verschieden aus. Hier spielen noch stärker als bei der Anrede und anderen grammatikalisierten und mechanisierten Formen ästhetische Momente herein. Man denke etwa an den Euphemismus, worin je nach der Lage des Falles die eine oder die andere Tendenz überwiegt.

In wenigen anderen sprachlichen Triebkreisen ist die Absicht des Sprechers so bewusst aktiv wie in der Sprache der Höflichkeit, vor allem natürlich in ihrer stilistischen Form. Der Sprecher will eine bestimmte Empfindung im Hörer auslösen, er will ihn sich geneigt machen oder auch zu einer bestimmten Handlung veranlassen, oder aber auch einfach seiner echten oder vorgetäuschten Bescheidenheit Ausdruck verleihen. Der wesentliche Punkt ist die Einstellung auf den Hörer, das soziale Moment also.

Es wird sich zeigen, dass das Rumänische unverhältnismässig ausführlich zu behandeln ist. Das hat seinen guten Grund darin, dass diese Sprache besonders viel Interessantes aufzuweisen hat, sowohl was das überlieferte Material als auch was den augenblicklichen Gebrauch betrifft. Das Rumänische ist der eigentliche Ausgangspunkt der Studie. Doch kann man Besonderheiten immer erst dann als solche erkennen und charakterisieren, wenn man sie in einen allgemeinen Rahmen gestellt betrachtet. Erst nachdem man einen Eindruck von anderen Sprachen hat, kann man den speziellen Charakter der rumänischen Struktur erkennen.

Nehmen wir nun einige Beispiele grammatikalisierter Formen aus dem Felde der Höflichkeit vor. Zunächst die Anrede.

In den modernen Sprachen des heutigen Europa macht sich überall ein Zug zur Vereinfachung bemerkbar. Am weitesten fortgeschritten ist hier das Englische, das ja überhaupt eine starke Vereinfachungstendenz aufweist. Hier ist die Anrede praktisch in einer einzigen Form vertreten, das Pronomen *you* gilt für alle Fälle. Die älteren Formen *thou*, *thee*, *ye* sind nur in archaisierenden Texten und in der religiösen Sphäre noch gebräuchlich. Die Anrede wurde somit völlig mechanisiert. Es fehlt jede distinktive Funktion des Anredeprono-

mens. Wir finden hier in einer sprachlichen Parallele besonders deutlich die seelische Haltung gespiegelt. Wenn wir daran denken, dass die im praktischen Alltagsleben so nüchternen Quäker in ihrem religiösen Leben ziemliche Grade emotionaler Verzückung erreichen, so wundert es uns nicht, dass gerade hier zum Ausdruck der Anrede in religiöser Sphäre eben das farblose *you* nicht ausreicht und deshalb auf alte Formen zur Differenzierung zurückgegriffen wird. Es fehlt im Englischen sowohl die Opposition 2. Pers. Sg.: 2. Pers. Pl., als auch die der höflichen und vertrauten Anrede.

Etwas weniger vereinfacht ist die Anrede im Französischen, wenngleich eine feste, normative Regelung vorliegt. Hier ist neben dem üblichen *vous* doch noch für gewisse Nuancierungen das *tu* vorhanden. Gerade, weil es für so beschränkte Fälle gebräuchlich ist, ist sein Gefühlswert erhöht. Im Übrigen wird die Anrede als unwesentlich empfunden, wofür die Farblosigkeit des allgemeinen Gebrauchs von *Monsieur, Madame* etc. ein Beweis ist. Deren ursprüngliche Bedeutung ist nicht mehr bewusst, die Anrede hat im Französischen wesentlich formalen Charakter.

Im Deutschen nun herrscht zwar auch im Wesentlichen normierter Gebrauch der Anrede, doch hat sich hier ein komplizierter ausgebildetes System erhalten. Die Anredeformen sind zwar heute ebenfalls — auf die zwei Formen *Sie* und *Du* — reduziert, doch gibt es neben den allgemein üblichen Gebrauchsweisen, die sich in Regeln fassen lassen (etwa: unter Verwandten *Du*, zu Fremden *Sie*, zu Kindern unter 16 Jahren *Du* usw.) eine von den Bedingungen der sozialen Umwelt und innerhalb der beteiligten Personen beeinflusste Freiheit des Gebrauchs. So kann — in Norddeutschland seltener, im Süden häufiger — das *Du* von Gleichgestellten, oder vom sozial höher Stehenden oder Älteren als Zeichen grösserer Vertraulichkeit eingeführt werden. Die Schulklasse bittet den beliebten Lehrer, das *Du* beizubehalten, von der gefühlsmässig stärksten Nuance, der Einführung des Duzens unter Liebesleuten ganz zu schweigen. Wichtig bleibt festzuhalten, dass die Opposition *Du: Sie* im Deutschen relevant ist. Das Verb trägt hierbei die En-

dungen der 2. Pers. Sg. und 3. Pl. (im Gegensatz zur idg. 2. Pers. Pl.). Im Süddeutschen gibt es jedoch eine weitere Nuance zur Erhöhung des sozialen Abstands, nämlich den Gebrauch der 3. Pers.: *der Herr Professor haben* (oder auch *hat*). Doch ist diese Höflichkeitsform des überbetonten Abstands im Schwinden begriffen, wie auch die Titelsucht in der Anrede abnimmt, die jedoch immerhin besteht, im Gegensatz zu den nördlich-westlichen Sprachen. Die Anrede *gnädige Frau, gnädiges Fräulein* hat im Norden Deutschlands eine gesellschaftliche Funktion und beschränkten Gebrauchsbereich, während sie im Bayr.-Österr. eine übliche Anrede darstellt. Im Bayr.-Österr. kommt zu der Opposition *Du: Sie* noch ein weiteres Element, nämlich *Ihr* mit der 2. Pers. Pl. der Verbform, allerdings bedeutet dies nur eine Verschiebung, insofern als im Hochdeutschen und der mittel- und norddeutschen Umgangssprache das *Ihr* nur für den Plural der mit *Du* angesprochenen Personen gilt. (Hier ist auch auf den dialektischen Dual *ös* (*ees*) und *engk* — *Ihr, Euch* — hinzuweisen.) Es bestehen also folgende unterschiedliche Schemata:

| | norddeutsch | süddeutsch |
|-----|-----------------|-----------------|
| Sg. | <i>Du: Sie</i> | <i>Du: Sie</i> |
| Pl. | <i>Ihr: Sie</i> | <i>Ihr: Ihr</i> |

Noch komplizierter wird die Frage der Anredeform, je weiter man von Westen und Norden nach Süden und Osten kommt (wie ja auch aus dem reicheren Bestand des Süddeutschen gegenüber dem Norddeutschen zu sehen war). Und zwar handelt es sich zunächst um die slavischen Sprachen. (Auf das Ungarische gehen wir nicht ein.) Innerhalb des Slavischen soll auf die verschiedenen Möglichkeiten nur kurz hingewiesen werden, die z. B. sich im Gegensatz vom Čechischen zum Russischen beobachten lassen. Die Unterschiede im Gebrauch der Höflichkeitsformen in diesen beiden Sprachen beruhen zum Teil sicher darauf, dass das Čechische als westlichste der westslavischen Sprachen dem deutschen Einfluss am stärksten ausgesetzt war, dass aber andererseits auf diese Sprache auch am stärksten sich der Einfluss der normativen

nationalen Grammatiker geltend machte. So finden wir im Russischen die „logischen“ Anredeformen des Französischen — 2. Sg. und 2. Pl. — mit der im Französischen üblichen Übereinstimmung von Personalpronomen und Konjugationsendung wieder, und nur die Verteilung ist anders, indem die 2. Sg. häufiger gebraucht wird als im Französischen (was mit dem Einfluss der französischen Revolution zusammenhängt, der hier wegfällt). Abgesehen davon entsprechen also:

| | | |
|------------------|-------------------|-------------------|
| <i>tu étais</i> | <i>vous étiez</i> | <i>vous étiez</i> |
| <i>ty byl(a)</i> | <i>vy byly</i> | <i>vy byly</i> |

Der Genusunterschied im Sg. — der darauf beruht, dass die Vergangenheit mit einem Partizip gebildet wird — ist im Čechischen nun aber auch im Pl. durchgeführt, sodass im Čechischen folgende Formen vorhanden sind:

| | mask. | fem. |
|-------------------|----------------|----------------|
| <i>tu étais</i> | <i>ty byl</i> | <i>ty byla</i> |
| <i>vous étiez</i> | <i>vy byli</i> | <i>vy byly</i> |
| <i>Vous étiez</i> | <i>vy byl</i> | <i>vy byla</i> |

vy bili, *vy byly* nur dann, wenn mehrere Personen in der pluralischen Höflichkeitsform angeredet werden.

Auf deutschen Einfluss ist die Gewohnheit des „onikati“ mancher ungebildeten Čechen zurückzuführen, nämlich dem deutschen *Sie waren* = *sie waren* entsprechend, neben *Oni byli* (3. Pers. Pl. in Pronomen und Endung) *oni byli* zu gebrauchen. Auf eine weitere Eigenheit des unliterarischen Čechisch, für die obliquen Fälle des Personalpronomens als Höflichkeitsform archaische Dualformen (z. B. *s Váma* statt *s Vámi* = mit Ihnen) anzuwenden, kann hier nicht eingegangen werden. Es bliebe zu untersuchen, ob der süddeutsche Dual *ös*, *engk* im pluralischen Höflichkeitswert damit in Verbindung zu bringen ist oder nicht.

Im Präsens dagegen, wo kein Partizip, das heisst keine genusveränderliche Form gebraucht wird, besteht in beiden Sprachen Übereinstimmung mit dem Französischen.

Besonders interessant ist die Frage der Anrede im Rumänischen. Einmal wegen der vorhandenen Formen, aber vor allem deshalb, weil hier die Entwicklung im Fluss ist. Bisher haben wir feste Zustände betrachtet, wo der Gebrauch der Anredeformen geregelt und unproblematisch ist. Eine andere Frage ist die historische, wie sich gerade diese Formen herausgebildet haben, die aber hier nicht angeschnitten werden soll. Vom synchronischen Standpunkt aus liessen sich bestimmte (mehr oder weniger) relevante Oppositionen feststellen, die teilweise usuell, teilweise durch bestimmte Sphären oder Gefühlswerte bestimmt sind, wie etwa im Englischen die religiöse, im Französischen die intime Atmosphäre. Im Deutschen ist das Gefüge komplizierter, aber immerhin durchschaubar und lernbar. Anders im Rumänischen.

Hier haben wir drei verschiedene Kategorien der Anredeformen, deren Gebrauch aber nur sehr ungefähr fest ist. Auf jeden Fall ist er problematisch, und wenn rumänische Linguisten (von nicht-Fachleuten ganz abgesehen) dies leugnen, so ist dennoch nicht um die Tatsache herumzukommen, dass es so ist. Natürlich ist noch nicht abzusehen, wie die Entwicklung enden wird, man kann nur feststellen, dass sie im Fluss ist.

Nehmen wir zunächst eine Bestandsaufnahme vor. Es wurde schon gesagt, dass es drei Kategorien gibt. Und zwar entspricht eine dem deutschen *Du* und zwei dem deutschen *Sie*, wobei jedoch sich überschneidende Gemeinsamkeiten nicht ausser Acht zu lassen sind.

Dem deutschen *Du* mit der 2. Pers. Sg. des Verbs entspricht rumänisch *tu* (was aber im Gegensatz zum Deutschen weggelassen wird, mit Ausnahme von solchen Fällen, wo es zur besonderen Hervorhebung und Unterscheidung oder aus rhythmischen Gründen verwendet wird) mit der 2. Pers. Sg. des Verbs.

Dem deutschen *Sie* entsprechen zwei Formen des Höflichkeitspronomens im Rumänischen: *domnia-ta* (umgangssprachlich auch *dumeata*, *dumneata*, und die Abkürzungen *mata*, *matale*, eigentlich eine Genitiv-Form) und *domnia-voastră*

(gewöhnlich *dumneavoastră*). *Dumneata* wird mit der 2. Pers. Sg. des Verbs gebraucht, *domniavoastră* mit der 2. Pers. Pl. Das Schema für die Anredeformen sieht also folgendermassen aus:

| | | |
|------------------------------|---|---|
| a | b | c |
| <i>Du</i> | | <i>Sie</i> |
| (<i>tu</i>) + 2. Pers. Sg. | <i>dumneata</i> + 2. Pers. Sg. <i>dumneavoastră</i> | + 2. Pers. Pl. (wozu auch ein Pl. <i>domniile voastre</i> kommt). |

Aus dieser Aufstellung springt sofort die Kompliziertheit der Oppositionen ins Auge. Es stehen sich einmal die beiden Gruppen für *Du* und *Sie* (a; b, c) gegenüber, andererseits besteht aber die Opposition 2. Pers. Sg.; 2. Pers. Pl. (a, b; c), die sich nicht mit der ersten deckt¹.

Von den anderen romanischen Sprachen, die derartige Höflichkeitspronomen aufweisen (spanisch: *Usted*; italienisch: *Vostra Signoria*), unterscheidet sich das Rumänische durch den Gebrauch der 2. Pers. Pl. des Verbs statt der der Bedeutung des Pronomens entsprechenden 3. Pers. in jenen.

Der heutige rumänische Formenbestand — die Höflichkeitspronomen sind deklinierbar — entspricht denen der älteren Sprachstufen, sowohl was die Varianten als auch, was die Deklinationsformen anlangt, ziemlich weitgehend. Auch dieses Faktum unterscheidet das Rumänische von anderen Sprachen.

Als wichtig muss noch hervorgehoben werden, dass die Höflichkeitspronomen a und b durch das unbetonte Pronomen der 2. Pers. Sg. wiederaufgenommen wird (*ea te iubeste pe dumneata, nu te iubesc pe tine*), während c durch die 2. Pers. Pl. des unbetonten Pronomens aufgenommen wird (*vă aștept pe dumneavoastră*), natürlich nur in den obliquen Kasus.

Ehe wir zu dem Gebrauch dieser Formen übergehen können, ist noch die Besonderheit zu erwähnen, dass es im Rumä-

¹ Im östlichen Moldovanischen, d. h. bei den Rumänen in der Ukraine wird in der höflichen Anredeform das Personalpronomen *toi* gebraucht, was auf russischen Einfluss zurückzuführen ist. Ferner ist festzuhalten, dass *dumneata* häufiger ist als *dumneavoastră*, das in manchen Dörfern ganz zu fehlen scheint.

nischen sogar für die 3. Pers. zwei spezielle Höflichkeitspronomen gibt. Von direkter Anrede kann man natürlich in diesem Fall nicht sprechen. Es handelt sich um Fälle der „indirekten Anrede“, wenn man so sagen könnte. Wir haben eine Erscheinung von extrem höflicher Ausdrucksweise vor uns. Diese Pronomen werden anstelle der üblichen Personalpronomen der 3. Pers. (*ea, el, dînsul, dînsa*) gebraucht, vor allem wenn die Person, von der die Rede ist, anwesend ist. Die Formen lauten:

| | |
|---|--|
| Sg. | Pl. |
| <i>domnia-sa</i> oder <i>dumnealui</i> (mask.) | <i>domnia lor</i> (<i>dumnealor</i>) |
| <i>dumneaei</i> (fem.) | |

Hierbei ist der interessante Gegensatz zu beobachten, dass der einheitlichen Pluralform zwei verschiedene Singularformen gegenüberstehen, von denen die erstere (mit dem Reflexivpronomen) einen höheren Grad der Höflichkeit bezeichnet.

Auf die volkstümlichen Varianten und Abkürzungen aller dieser Formen muss hier nicht notwendig eingegangen werden. Uns interessiert hier nicht Laut- und Formenlehre bzw. die Geschichte der Pronomen. Wir wollen vielmehr einige Betrachtungen über ihren Gebrauch anstellen.

Die Bedeutung der Höflichkeitspronomen entspricht der der spanischen und italienischen („Deine Herrschaft, Ihre Herrschaft“) und ist heute nicht durchaus deutlich. Sie sind die höflicheren Formen der Anrede, im Gegensatz zum *Duzen*, wo ja ausser dem Namen (ausser zur Hervorhebung) keine spezielle Form der Anrede besteht. In den Bukarester Vorstädten wird jedoch *tu* als feminines Appellativ verwendet.

Wir unterscheiden also zwei Grade der Höflichkeit. Hier erhebt sich nun die Frage, wann welche Form zu gebrauchen ist, und damit sind wir beim eigentlichen Problem angelangt. Bei Tagliavini (*Rumänische Konversationsgrammatik*, Heidelberg, 1938) z. B. finden sich folgende widersprechende Angaben:

(S. 171, 11) „Man gebraucht *Domnia-ta*... oder die verbreiteten verkürzten Formen desselben..., wenn man eine Person anredet, mit der man sich nicht duzt, also in den meisten

Fällen, in denen im Deutschen das Fürwort „Sie“ gebraucht wird. Spricht man zu einer älteren oder höher stehenden Person, so gebraucht man eher *domniavoastră*. Redet man mehrere Personen an, so gebraucht man *domniile voastre* oder auch *dumneavoastră*, und:

(S. 173, Anmerkung 3) „In der modernen Sprache gebraucht man immer mehr nach französischem Vorbild die 2. Pers. Pl. als Höflichkeitsform. Man gebraucht aber nie die betonte Form *voi* (vgl. S. 54, Anm. 1), sondern nur die tonlosen Fürwörter, welche auch mit *Domniavoastră* übereinstimmen können“.

Allerdings muss man zugeben, dass aus der unbestimmten Formulierung (mit: „meistens“, „eher“, „oder auch“) der ersten Behauptung schon eine gewisse Unsicherheit hervorgeht. Und zwar kann gar nicht die Rede von persönlicher Unsicherheit sein in diesem Falle. Es ist vielmehr m. E. einfach der Ausdruck der allgemeinen Unsicherheit, wenn es an die Darstellung des Gebrauchs der Höflichkeitspronomen geht. Man bekommt z. B. auch keine eindeutigen Antworten, wenn man ganz vorwissenschaftlich — etwa als Ausländer — den Gebildeten nach diesem Gebrauche fragt¹.

Hier ergibt sich eine Abschweifung nicht auf die historische Entwicklung als solche, sondern auf einen älteren Sprachzustand, der dem heutigen in der hier zur Behandlung stehenden Beziehung so ähnlich ist, dass sich ein Vergleich von selbst nahelegt. Ich denke an das 16.-17. Jahrhundert und zwar speziell an die interessante Sammlung von Briefen, die A. Rossetti herausgab (*Lettres roumaines de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle, tirées des archives de Bistritza (Transylvanie)*, Bukarest, 1926). In diesen Briefen nun findet sich fast der gleiche unregelmässige Zustand im Gebrauch der Anredeformen, wie er heute besteht. Dieser Eindruck ist nach aufmerksamer Lektüre auch schon weniger Briefe so deutlich, dass die Parallele zum heutigen Stand direkt frappierend ist.

¹ Zu der Tatsache des wechselnden Gebrauchs, cf.: Hedvig Olsen, *Étude sur la syntaxe des pronoms personnels et réfléchis en roumain*, Kopenhagen, 1928, S. 36.

Der Herausgeber sagt (S. 39): „Le tutoiement est de règle. Toutefois, comme les lettres sont adressées au maire de Bistritza et à ses conseillers municipaux, on passe très souvent de la 2^e pers. du sing. à la 2^e pers. du pl. Ex.: *de este dăm ştere dumnitale, birău, să-i Ńei lăge... să ştii... şi să feţi să-rătoşi* (n^o 9)“.

Man würde eher geneigt sein, zu sagen, dass hier nichts das Übliche sei, denn es finden sich sowohl Briefe, die *dumneavoastră* und 2. Pers. Pl., als auch solche, die *dumneavoastră* und *dumneata* abwechselnd aufweisen, ja auch solche, die *Măria ta* mit *dumniavoastră* abwechseln, als auch (sogar im gleichen Briefe) den Wechsel von 2. Pers. Sg. und 2. Pl. Wir führen einige Beispiele aus diesen Briefen an:

Nr. 13, S. 56, „*dăm ştere Mării tale... iară acum ernedză la dumia-voastră... pohtim pre Măria ta să-i prindzi, că niče de un folos nu sânt, niči dumilor voastră... dăm ştere Mării tale*“.

Nr. 21, S. 64, „... multă sănătate dumatiale ġupăne birău... şi-ţi dăm ştere dumatiale... că nē-i trimis neşte cărţi dela domnēvoastră... ċe pohtim pe domnēvoastră să trimitēţi... dăm ştere domnilor voastre şi să fiţi sănătoşi“.

Nr. 50, S. 92, „...sănătate Mării tale... dăm ştere dumatiale... am trimis la dumnēvoastră...“.

Wenn man noch hinzunimmt, dass auch sonst in diesen Briefen mit der Kongruenz sehr grosszügig umgegangen wird, und dass die Schreibweisen nicht einmal in einem Briefe für jedes Wort einheitlich sind, so beweisen sie natürlich gar nichts für den heutigen Stand. Doch ist es nötig darauf hinzuweisen, da hierdurch die Erklärung der heutigen Lage beeinflusst werden kann und muss. Muss nämlich insofern, als der heutige Stand kein Ausnahmestand ist und sich nicht erst kürzlich entwickelte. Andererseits muss man sich hüten, für beide Sprachzustände, den alten und den neuen, von vornherein die gleiche Erklärung suchen zu wollen. Das beiden Gemeinsame ist ein Symptom, nämlich der unregelmässige Gebrauch, womit aber noch nicht gesagt sein muss, dass die Erklärung beidemale dieselbe Grundlage für dieses Symptom aufweisen muss. Soviel scheint aber sicher, dass dieses Symptom Zeichen einer Unsicherheit in der Frage der Anredeformen ist. Soweit kann man auf jeden Fall gehen, denn anzunehmen,

dass dieser Zustand zufällig wäre, ist so sinnlos wie die Annahme eines zufälligen Sprachzustands überhaupt. Wenn aber die verschiedenen Formen funktionslos geworden wären, würden sie sich nicht ad infinitum erhalten. Irrelevante Oppositionen verlieren sich.

Es bleibt also übrig, die Faktoren, die zu dieser Unsicherheit damals und heute führten, aufzuspüren. Für die Zeit der Briefe sind als wesentlichste Faktoren festzuhalten: einmal die Tatsache, dass es bis dahin überhaupt keine schriftlichen Fixierungen in rumänischer Sprache gab — die ersten religiösen Texte erschienen bekanntlich am Anfang des XVI. Jahrhunderts — sodass es keinen festen Gebrauch, geschweige denn eine Norm geben konnte. Mit dieser Bedingung, dem Fehlen einer rumänischen Schriftsprache, hängt die andere eng zusammen, nämlich der Einfluss des Slavischen, der ja auch aus diesen Briefen eindeutig ersichtlich ist. Wir müssen also für den älteren Sprachzustand die mangelnde schriftliche Fixierung und die Abhängigkeit vom slavischen Einfluss als Bedingungen der Unsicherheit ansetzen. Für den modernen Stand können diese Faktoren nicht einfach übernommen werden. Wir müssen also nach anderen Unsicherheitsquellen suchen. Immerhin muss man auch weiterhin fremde Einflüsse ins Treffen führen. Es kommt aber eine wesentlich anders geartete Bedingung hinzu, nämlich eine soziologische. Die Klassenunterschiede beginnen auch hier fließendere Grenzen zu bekommen. Die Abgrenzung nach unten ist jedoch immerhin noch sehr stark. Es ist derart unmöglich, etwa einen Dienboten mit *dumneavoastră* anzureden, dass es vorkommt, wenn es einem Ausländer von seiner anders gearteten Einstellung her einmal unterläuft, dass er nicht verstanden wird (auch der Gruss der Dienboten steht eindeutig fest, sie müssen *sărut mina* sagen, nicht etwa die Tageszeit bieten). Andererseits kann man häufig Streitgespräche beobachten, wo einer vom anderen verlangt, dass er ihn zu siezen habe. Gebildete Rumänen, auch solche, die sich mit sprachlichen Fragen (als Mittelschulprofessoren etwa) zu beschäftigen haben, geben zu, dass sie manchmal nicht recht wissen, wie sie jemanden anreden

sollen. Auf dem Lande, wo eindeutiger feststeht, wer *om* „Mann“ und *domn* „Herr“ ist, ist es einfacher, aber in der Stadt mit den neuen Mittelschichten kompliziert sich die Frage. Für beide Sprachzustände sind jedoch zwei wesentliche Bedingungen zu beachten, die im redenden Menschen selbst liegen, nicht in der äusseren Umwelt. Die herrschende Unsicherheit wird nämlich im allgemeinen gar nicht als störend empfunden (wie würde sie sonst auch so lange bestehen bleiben), und zwar aus zwei Hauptmotiven. Einmal lieben die Rumänen, wie sich in anderen Zweigen ihrer Sprache offenbart, die Abwechslung, das Vielerlei. Hiermit in Verbindung steht die andere negative Bedingung, das Fehlen eines ausgeprägten Ordnungsstrebens. Nicht Klarheit und Deutlichkeit werden erstrebt, sondern vielmehr bunte Fülle und eleganter Fluss der Rede. Über das rhythmische Grundgefühl, dass einen grossen Teil des Gepräges der rumänischen Sprache bestimmt, muss an anderer Stelle gehandelt werden.

Die hauptsächlichsten Formen der Anrede im Rumänischen wurden angeführt. Es wäre noch im Vorbeigehen auf die Koseform *mătăluță* (< *matale*) hinzuweisen und auf einige Besonderheiten im Sprachgebrauch.

Da ist z. B. das Appellativ *domnule*, im pejorativen Sinn gebraucht. Gerade im Deutschen klingt hier Verwandtes an: „Herr, was erlauben Sie sich“, sagt man abfällig. Sonst ist dtsh. *Herr* als Anrede allein nicht üblich (nur mit Ergänzung des Namens Titels, etc.). Ähnlich im Rumänischen (zum Unterschied vom höflichen frz. *Monsieur*. Nur, dass hier meist das *domnule* ganz freistehend gebraucht wird, jedoch ist *domnule Popescu* in drohender Form ebenfalls möglich). So war eines der amüsantesten Beispiele, das ich für diesen Gebrauch beobachtete, dass ein orthodoxer Priester jedesmal, ehe er seinem vierjährigen Sohn eine Tracht Prügel verabreichte, ihn in strengem Ton *domnule* appellierte. Sonst kann man es bei Anrempeleien usw. hören, wie im Deutschen auch. Es handelt sich hier um Fälle, wo die Höflichkeit in der Wortwahl gewahrt ist, irgendwie als Ausgleich zur unhöflichen Handlung (vergl. Spitzer, *Herrigs Archiv*, 133, 208 und Havers, *Handbuch der*

erklärenden Syntax, Heidelberg, 1931, S. 191), wobei aber der Ton wiederum der unfreundlichen Handlung entspricht. Es gibt im Rum. noch eine weitere der von *domnule*, das auch auf Frauen bezogen werden kann, ähnliche Ausdrucksweise. Jedoch handelt es sich hier um eine schwächere Nuance, nämlich meist im Sinne von frz. *mon vieux* etwa gebraucht. Ich meine den Gebrauch von *frate*, angewendet auf Leute, die durchaus nicht immer als Brüder irgendwelcher Art angesehen werden können, es wird nämlich ausnahmslos auf Männer und Frauen angewendet. Ich führe ein Beispiel an:

„— Lasă, frate, nu te mai alarma așa numai decît!“ (Rebreanu, *Amîndoi*, S. 123). „Las-o, frate, să se ducă, dacă te roagă...“ (a. a. O., S. 183).

Diese beiden Stellen sind auf eine Frau bezogen. Diese Art der Anrede kann man täglich unzählige Male hören. Sie ist etwa mit dem deutschen „Mensch“, „Freundchen“, „Kindchen“ zu vergleichen. Es enthält stets einen Gefühlswert der leichten Gereiztheit, während der Plural *fraților* im Sinne von *băieți*, Freunde, Kameraden etc. jedes pejorativen Sinnes entbehrt. Eine sehr hübsche, wenn auch nicht usuelle, sondern individuelle englische Parallele fand ich in einem Roman (Thomas Hardy, *Under the Greenwood Tree*, S. 44 und S. 69):

„Well now, look here, my sonnies’, he argued to his wife, whom he often addressed in the plural masculine for convenience of epithet merely. I don’t see that“, und

„C. my sonny! — beg your pardon, sir, that’s only a form of words of mine, sir and slipped out accidental — sir...“.

Hier findet sich auch gleich eine Erklärung beigelegt, obwohl natürlich nur die Meinung des angeführten Ausdrucks erklärt ist, nicht aber, wie es gerade zu diesem Gebrauch kam, einen Plural Mask. auf eine Frau anzuwenden im ersten Beispiel. Im zweiten handelt es sich um das Vergreifen in der Anrede einem sozial höher Stehenden, vor allem aber nicht so Vertrauten gegenüber. Es ist sehr schwer zu entscheiden, warum gerade das Wort *frate* eine solche Verwendung und Verbreitung im Gebrauch bekam. Heute ist dieser Gebrauch, auf Gleichstehende und untere Schichten angewendet, ganz

üblich. Die Ausdehnung ist noch verhältnismässig leichter zu verstehen, nachdem erst einmal diese Verwendung da war. Wie sich ja Mode- und Schlagwörter auch sehr leicht verbreiten, ohne dass Klarheit über ihren Sinn herrscht. Der Gebrauch mechanisiert sich und verliert sich eventuell auch wieder ebenso rasch. Da man ja den Bruder nicht mit Bruder, sondern mit seinem Namen — oder im Rumänischen viel wahrscheinlicher mit seinem Kosenamen — anredet, ist sich der Sprecher nicht so bewusst, dass ja eine Frau kein *frate* sein kann. Ähnlich wird auch *soro* von Frauen auf ihre Männer angewendet. (Cf. hierzu Caragiale.) In anderen Fällen ist die Unterscheidung des Sexus vorhanden. So sagt die Mutter *mamă* zu ihrem Kind, der Vater aber *tată*. Man denke auch an *mă* und *fă*, eine Interjektion, die für Männer und Frauen verschieden sein kann. *Mă* (*măi*) ist nach Tiktin eine Interjektion „Du (da), Ihr (da)“ und wird als Anrede für Männer und Knaben, scherzhaft aber auch sonst verwendet. Ob die Etymologie aus *măre* wahrscheinlich ist, ist eine andere, hier nicht zu untersuchende Frage. *Fă* ist ebenfalls nach Tiktin eine interjektionale Anredeform, und zwar für Bäuerinnen, wie *măi*, *mă* für Bauern. Heute ist diese Art der Anrede (ausser *fă*, das auf dem Lande jedoch häufig ist) auch in der Stadt üblich und sehr verbreitet. Eigentlich ist dies ein unerhörter Fall, eine Interjektion nach Geschlechtern unterschieden, aber es ist ja auch mehr als blosser Interjektion, dadurch, dass es in die Anrede hinüberspielt.

Man darf nie ausser Acht lassen, dass die Sprache sich nicht nach den logischen Regeln entwickelt und, dass der Sprecher sich darüber keine Gedanken macht, ob ein Wort maskulin oder feminin ist, zumal in Sprachen in denen es mehrere Geschlechter, auch für Dinge gibt (cf. das Weib, ein typisches Beispiel für einen Fall, wo Genus und Sexus verschieden sind).

Über die Verteilung der verschiedenen Varianten auf die Dialekte soll hier nicht eingegangen werden. Es bleibt im Zusammenhang der Anrede nach den Anredepronomen usw. nun etwas über die sonstigen Anredeformen zu sagen, die zum

Teil bereits für andere Sprachen gestreift wurden. Im Rumänischen finden wir, vor allem auf dem Lande, noch einen ziemlich patriarchalischen Zustand. Wir haben die Anrede *domnule* + Vornamen oder Koseform (und in der Stadt auch mit Nachnamen), in manchen Gegenden auch *cocoane* + Vorname bzw. Koseform, im selben Sinne — gnädiger Herr! — gebraucht. (Bei Handwerkern etc. findet sich auch *jupine*, *stăpine*!). Hierzu die weiblichen Parallelen: *doamnă*, *cocoană* in gleicher Weise mit Vornamen bzw. Familiennamen gebraucht. Ferner gibt es auch noch *duduie* und *coniță* (hauptsächlich im wilden Geschrei von den Blumen verkaufenden Zigeunerinnen zu hören: *coniță*). Selbstverständlich sind alles dies höfliche Anredeformen, die Personen, die geduzt werden, nicht zukommen, sie haben nur den Vornamen zu beanspruchen. Dieses an sich schon reichhaltige weibliche Repertoire wird noch um eine interessante weitere Form vermehrt, nämlich um die Nuance *madam*. Dieses Wort hat eine schillernde Verwendung. Allgemein könnte man sagen, ist es die familiäre Form von *doamna*, nämlich *madam X* = Frau X, im Gegensatz zu *Doamna X* = gnädige Frau X. Diese Anredeform ist jedoch nicht zu verwechseln mit *madama*, das ähnlich wie im Deutschen ganz zu abschätziger Meinung herabsank und im Übrigen ja keine Anrede ist.

Madam hat einen merkwürdigen Verwendungsbereich. Im bisher angeführten Sinn kann sich durchaus die 2. Pers. Pl. des Verbs damit verbinden. Es gibt jedoch noch eine andere Gebrauchsweise, die mit der 2. Pers. Sg. verbunden ist. Koch- und Waschfrauen heissen durchwegs *madam* + Vornamen (der Familienname ist meist gar nicht bekannt in der Nachbarschaft, auch von der gemeinten Person nicht umgehend zu erfahren). *Madam* wird in diesen Fällen nicht nur als Anrede verwendet, sondern z. B. die Männer reden verschiedentlich von ihren Frauen als von „*madam Sofia*“ usw. Ohne Namen allein gehrauchtes *madam* ist unhöflich, z.B.: *ia ascultă madam!*

Ebenso wie bei den Pronomen gibt es auch hier keine feste Regelung. Als Symptom führe ich einen hübschen Fall, in

anekdotischer Form in der Zeitung berichtet, an. Die Frau eines Lehrers, selbst Lehrerin, fühlt sich beleidigt, als ein Kollege ihres Mannes — dessen Frau nur 5 Klassen Volksschule absolviert hat — sie mit „*sărut mâna, cocoană*“ begrüsst. Sie entgegnet: „*Eu nu sunt cocoană, eu sunt doamnă, fiindcă am studii. Soția dumitale este cocoană, fiindcă n'are studii secundare*“ (T. Pisani, *Universul*, Nr. 290, 1943). Der Lehrer ist verduzt, da er es als gebräuchlich kannte, Frauen von Offizieren, Pfarrern usw. in dieser Form anzureden. Vermutlich kommt die Unsicherheit vor allem durch städtischen Einfluss zustande, auf dem Lande ist es klarer, wie jemand anzureden ist. Je nach der Gegend können diese Formen verschieden sein. Als wesentlich ist festzuhalten, dass die Anredeformen vor allem zwei Richtungen ausdrücken, die Unterscheidung nach Klassen und Vertraulichkeit, wobei diese beiden Kreise nicht nebeneinander, getrennt liegen, sondern sich überschneiden.

In engem Zusammenhang mit den Anredeformen stehen die Grussformen. Sie bilden ebenfalls ein Kapitel der Sprache der Höflichkeit. Obwohl dieses Kapitel besonders zahlreiches Material gerade im Rumänischen aufweist, soll es hier nicht ausführlich behandelt werden, sondern nur Zusätze und Ergänzungen zu dem Aufsatz von Caragață (*Formulele de salutare în limba română, Buletinul Philippide*, VI, 1939, S. 60 ff.) gebracht werden. Zunächst eine prinzipielle Bemerkung. Man vermisst hier in diesem Zusammenhang ein Hauptcharakteristikum der rumänischen Grussformeln, nämlich die Erwähnung der Variatio. Ich denke hier nicht so sehr daran, dass ungeheuer vielerlei Ausdrücke bestehen und verwendet werden, sondern, dass selten Gruss und Gegengruss die gleichen sind. Für einige Fälle hat sich sogar ein üblicher Gebrauch herausgebildet. Z. B. beim Willkommensgruss sagt der Begrüssende: *bine ai (ați) venit*, der Begrüssete: *bine v'am găsit*. Im Übrigen ist der individuellen Auswahl grosse Freiheit gelassen. Abgesehen von den Tageszeiten, die von der Oberschicht und denen, die es gern sein wollen, in französischer Sprache geboten werden, gibt es eine Menge von verschiedenen Ausdrücken, wobei

aber meist variiert wird. Grüsst der eine *vă salut*, dankt der andere *salutare* oder *săntate* oder umgekehrt usw. Besonders interessant ist das Beispiel des Willkommensgrusses, weil hier in einer (Doppel-) Formel sowohl die Tendenz zum Gleichklang (zur Symmetrie des gleichen Eingangs) als auch der Dissimilationstrieb zum Ausdruck kommt. Gerade dieser Formel gegenüber wird einem das Fehlen einer deutschen Entsprechung besonders deutlich. Wie oft hat man an sich und anderen beobachtet, dass auf ein „herzliches Willkommen“ keine entsprechende Antwort möglich ist.

Zur Verwendung des Grusses *să trăiți* für die *captatio benevolentiae* (a. a. O., S. 73 f.) mitten im Satz, wäre hinzuzufügen, dass diese Formel hier nicht mehr als Gruss empfunden wird, wie auch in den bei Caragață nicht angeführten Fällen, wo *să trăiți* in der Meinung von „danke“ verwendet wird. Diese Verwendung ist ziemlich häufig, vor allem in den unteren Schichten (beim Erhalt von Trinkgeld usw.). Eine Parallele hierzu bietet das österreichische *küss die Hand*, das ebenfalls „danke“ heissen kann. Scherzhaft auch rum. *sărut mîna*. Bei diesen Formeln ist nur noch deutlich, dass sie der Höflichkeit dienen. Ein anderer Fall ist der, wenn Grussformeln ironisch gebraucht werden (a. a. O., 75). Dieses ironisch gebrauchte *săntate* dient ebenfalls dem Ausdrucke der Höflichkeit, nämlich ähnlich wie bei *domnule* usw. liegt die Unhöflichkeit im Ton und den begleitenden Umständen. Man vergleiche hierzu deutsch etwa: „Prost Mahlzeit, eine schöne Bescherung hast du angerichtet“, wo das im Gegensinne gebrauchte „schön“ in der gleichen Richtung liegt.

Nachdem wir uns mit den Höflichkeitsformen der Anrede und des Grusses beschäftigt haben, wollen wir noch einige andere Möglichkeiten des Ausdrucks der Höflichkeit andeuten. Man kann ganz allgemein sagen, dass Indirektheit und Unbestimmtheit höflicher wirken als ihr Gegenteil (cf. Havers, *Hdb. d. erkl. Syntax*, § 164 und die dort angegebene Literatur). Man denke bei dieser Einstellung auch etwa an die versteckte Drohung, die der Ausspruch „muss ich deutlich werden“ enthält.

Der verbreitetste Zug dieser Unbestimmtheit findet sich im Gebrauch der indirekten Modi, des Konjunktiv, Optativ usw. Wir haben also hier die modale Opposition Indikativ: Konjunktiv (während bisher etwa Numerusgegensätze bei den Höflichkeitspronomen vorkamen), oder, wenn wir es nicht grammatisch ausdrücken, sondern inhaltlich, den Gegensatz von Bestimmtheit und Unbestimmtheit, die Grade der Höflichkeit ausmachen, wie die früheren Beispiele den Gegensatz von Vertraulichkeit und Distanz bildeten.

Gewiss sind Konjunktiv, Optativ usw. die Modi der Nichtrealität, aber in unserem Zusammenhang wird von diesem vorhandenen Material noch ein spezieller Gebrauch gemacht, nämlich eben zum Ausdruck der Höflichkeit (die in sich wiederum als Mittel zum Zweck benutzt werden kann, vor allem bei Anliegen usw.). Man wählt den indirekten Weg, um den Hörer geneigt zu machen (auch hier gibt es Redensarten zur Illustrierung: „mit der Tür ins Haus fallen“, „die Pistole auf die Brust setzen“, usw. für die direkte Methode). Den Gebrauch der indirekten Modi im Dienste der Höflichkeit finden wir vor allem natürlich in der Aufforderung und Bitte. Man denke an den Gebrauch des griechischen Optativs anstelle des Imperativs oder an den deutschen potentialen Konjunktiv von können (*du könntest das Buch wegtragen*). Im Rumänischen ist es eine allgemein verbreitete Erscheinung, den Konjunktiv (mit *să*) statt des Imperativs zu verwenden. Der Imperativ bleibt fast ausschliesslich den eigentlichen Befehlen vorbehalten. Der Konjunktiv ist aber nicht nur als Opposition zum Imperativ sehr beliebt, sondern auch sonst wird hier die indirekte Ausdrucksweise vorgezogen (im Gegensatz etwa zum Deutschen). Der besondere Reichtum an modalen Konjugationsmöglichkeiten fällt auf (Konj. Opt. Obliquus).

Eine weitere Opposition Direktheit: Indirektheit kann durch Tempusunterschiede gebildet werden. Das bekannteste Beispiel hierfür ist „das Imperfekt der Höflichkeit“, worüber nichts Neues zu bemerken ist, man könnte nur etwa einige rumänische Beispiele anführen, hier jedoch im Perfekt: *ce ați dorit* („was wünschten Sie“) fragt die Verkäuferin, wie

auch in anderen Sprachen. Schwieriger ist die Entscheidung, ob das so weit verbreitete *am plecat* (ich bin gegangen“) *v'am saluta* usw hier. einzuordnen ist. Man könnte es befürworten, nämlich den Gebrauch als höflich (natürlich nicht in der konventionellen Bedeutung) auffassen, etwa im Sinne von ich bin ja schon fort, meine unwichtige Person hat sich verzogen. Vielleicht ist die Ausdrucksweise so entstanden, wenn es bei dem jetzigen Grad der Mechanisierung auch nicht mehr empfunden wird. Es kann natürlich auch eine Nuance der Ungeduld hineinspielen.

Die hier angeführten Erscheinungen sind weit davon entfernt, die Sprache der Höflichkeit erschöpfend darzustellen. Es wäre noch etwa über die Umschreibung der 1. Pers. und deren Verkleinerung und vor allem über den Euphemismus zu reden. Ein gesondertes Kapitel bildet die Kehrseite der Höflichkeit, nämlich Schimpfwörter usw. Auch Einzelheiten, wie die Tatsache, dass Tote immer geduzt werden, sind interessant, oder eine Untersuchung nach den sozialen Orten, in denen die Oppositionen der Distanz wirksam sind.

INGEBORG SEIDEL-SLOTTY

SUR LA SYNCOPE DE LA VOYELLE PÉNULTÎME ATONE LATINE DANS LES LANGUES ROMANES

Le problème de la syncope dans les mots proparoxytons d'origine latine n'a pas encore trouvé une solution satisfaisante pour toutes les langues romanes. On possède des recherches détaillées pour le domaine gallo-roman, où elle constitue un phénomène de la plus grande importance dans l'évolution de l'élément latin; ces études, limitées à un seul domaine, ne peuvent aboutir à une explication valable.

Dans les pages suivantes nous essayerons de montrer comment se présentent les faits dans tout le domaine roman, sans apporter tous les matériaux documentaires, enregistrés d'ailleurs en grande partie par Meyer-Lübke dans son dictionnaire étymologique.

* * *

1. L'intensité de la voyelle accentuée en latin étant devenue très grande par rapport à celle des voyelles protoniques et posttoniques, celles-ci, à l'époque impériale, ont dû subir des réductions et même disparaître. Tandis que les voyelles protoniques non-initiales ne constituaient que des syllabes muettes, les posttoniques non-finales étaient des syllabes extrêmement faibles (Schwundsilben) et, par ce fait, destinées à disparaître.

Les langues romanes présentent des aspects caractéristiques de cette disparition, et l'on a essayé depuis longtemps leur classification en langues de type trochaïque (les langues ibériques, gallo-romanes, le rhéto-roman occidental et l'émilien) et en langues de type dactylique (le roumain, le rhéto-roman

oriental et l'italien)¹. Si l'on considère, par exemple, les formes dérivées du mot latin *stabulum* (REW³, 8209), on voit qu'en roumain coexistent deux formes: *staul* et *staur*; en engadinois il y a la forme *stevel* et en frioulan *stablî*; l'italien *stabbio* (< *stab'lo*) a la pénultième syncopée, comme toutes les autres langues romanes occidentales (prov. *estable*, esp. *estabro*, fr. *étable*, prov., cat. *estable*).

Il résulte, par conséquent, que cette division des langues romanes n'est pas suffisamment justifiée, malgré qu'elle soit acceptée aussi par d'autres savants (cf. les réserves de Bourciez, *Éléments*², p. 141). A ce point de vue, il est à remarquer que la syncope, en Italie, gagne du terrain à mesure qu'on approche des dialectes septentrionaux appartenant au type trochaïque (à l'exception du dialecte vénitien). Dans le nord, il n'y a que quelques suffixes qui ont conservé la forme dactylique (-*olo*, -*evole*, -*atico*, -*aggine*, -*tudine*, etc.) .

Le roumain présente aussi des formes ayant un traitement différent, comme *mascûlus* (> *mâscur*) et *muscûlus* > *musc'lu* (> *muşchi*) ou bien la même forme (du type *stabulum*), avec un caractère double. L'élément latin de l'albanais connaît des formes sans syncope (du type *mashkull* < *masculus*) et d'autres syncopées (du type *unq* < *avunc(ă)lus*). Les formes syncopées ne coïncident pas toujours avec celles du roumain.

2. Cette présentation sommaire nous permet de voir que les problèmes sont nombreux et plus complexes qu'on ne le croyait.

Ainsi, dans son ouvrage *Die lateinische Sprache in den omanischen Ländern* (Grundriss², I, 469), Meyer-Lübke affirme que „so dürften alle Wörter, die die Lautgruppe -l + vok. + cons., -r + vok. + cons., -s + vok. + cons. aufweisen, den Mittelvokal verloren haben, wenn nicht besondere Einflüsse hemmend wirkten“. On connaît de même son opinion de la *Rom. Gramm.* (I, p. 22-23), avec mention que là où il y a, à côté de -*lus*, -*la*, des formes terminées en -*ulus*, -*ula*, ce se-

¹ Cette classification est acceptée aussi par Meyer-Lübke, *Gramm. d. roman. Sprachen*, I, Leipzig, 1890, p. 262.

² Cf. G. Bertoni, *Profilo linguistico d'Italia*, Modena, 1940, p. 44 et s.; Id., *L'Italia dialettale*, Milano, 1916, p. 76-77.

raient des formes savantes datant d'une époque récente (jusqu'à 600 apr. J. Chr.: „le roumain lui-même fait partie de cette première couche“); et il cite *fâgur*, *mâscur*, *lîngură*, à côté de *muşchi* et *înghie*.

Il résulte de cette explication de Meyer-Lübke que: 1. dans toutes les langues romanes les formes proparoxytones sont des formes savantes; 2. le roumain aurait lui aussi des formes savantes, ce qui serait en contradiction avec tout ce qu'on a considéré comme définitivement établi jusqu'à présent dans ce domaine¹.

La conclusion catégorique de Meyer-Lübke a été reçue, en partie, pour l'Orient et l'Italie du sud, par Éd. Bourciez, qui affirme cependant que „tous les mots de ce genre étaient donc paroxytons dès l'époque latine, ce qui a eu dans la suite certaines conséquences“ (v. *Élém.*², 36).

3. Les formes syncopées paraissent, comme on le sait, dans l'*Appendix Probi*:

- | | | |
|------------------|-------------------------------|-----------------------|
| 1. -bl- < -bûl-: | <i>stablum</i> , 142 | |
| | <i>tabla</i> , 130 | |
| | <i>tribla</i> , 200 | |
| 2. -cl- < -cûl-: | <i>ochus</i> , 111 | <i>anucla</i> 172 |
| | <i>facla</i> , 133 | <i>nepticla</i> , 171 |
| | <i>speculum</i> , 3 | |
| | <i>artichus</i> , 8 | |
| | <i>iuvenclus</i> , 35 | |
| 3. -pl- < -pûl-: | <i>uaplo non baplo</i> , 215. | |
| 4. -gl- < -gûl-: | <i>iuglus</i> , 11. | |
| 5. -tl- < -tûl-: | <i>veclus - vetlus</i> , 5. | |

L'*Appendix Probi* est postérieur au IV^e siècle (v. Karl Ullmann, *Romanische Forschungen*, VII, 145 et W. Förster, *ibid.*, VII, 227). Des exemples transmis par ce texte, il résulte que la syncope était un phénomène achevé à cette époque. C'est ce qui a déterminé Meyer-Lübke à considérer comme tardives les formes proparoxytones conservées.

¹ On doit expliquer de la même manière l'affirmation de Meyer-Lübke, REW³, 5773^a, concernant *musculus* > *mr. muscur* (*capră muscură*: „auffällig bleibt der Mangel der Synkope in den rumänischen Formen“).

Les inscriptions non datées nous fournissent des formes syncopées ou non, mais qui ne peuvent pas trop nous servir, à cause de leur date incertaine¹. Pourtant, les inscriptions de Pompéi, par leur date précise (l'éruption du Vésuve a eu lieu le 24 août 79 apr. J. Chr.), sont de nature à nous édifier sur ce phénomène.

Ces inscriptions nous permettent de constater qu'il n'existe pas une succession dans l'apparition du phénomène: les faits se présentent d'une manière concomitante. Ainsi, pour:

1. *-bl-*: à côté de *subla*, *bubla* (*bos*), il y a *cenacula*, *cubiculum*, *torcula*, *vinculis*, etc.

2. *-cl-*: à côté de:

| | |
|--|---------------|
| <i>collelo</i> (> roum. <i>curéchi</i> , | <i>procle</i> |
| ital. <i>colecchio</i> | <i>specla</i> |
| REW ² , 1777). | |

felicla
furuncla,
masclos,
proclus,

il y a:

oscūla,
piscicūlus,
ridicūla,
sacūlum,
sucūlum,
vascūlum.

3. *-pl-*: *manuplos* (remplacé ensuite par *-cl-*).

4. *-gl-*: *lingulae* (> roum. *lingură*),
pergulae, *pergulus*
singulos (> roum. *singur*).

5. *-tl-*: *mintla* à côté de *mustula*,
*vetula*².

¹ Dans son livre *Beiträge zur Geschichte der Romanismen*, I, Halle, 1934, p. 90, Mlle Elise Richter place la syncope vocalique (*b, p, g, t, st, sc + l*) entre le I^{er} et le III^e siècle apr. J. Chr.

² v. V. Väinänen. *Le latin des inscriptions pompéiennes*, Helsinki, 1937, p. 74-75.

Il résulte de la présence des doublets dans ces inscriptions que la syncope n'était pas un fait achevé à cette époque. Le roumain, avec ses formes à *-l-* > *-r-* (*măscur*, *făgur*, *singur*, *lingură*, etc.), à côté des autres qui ont un prototype avec la voyelle posttonique syncopée (*curéchi*, *genunchi*, *mănunchi*, *óchi*, *uréche*, etc.), montre qu'il ne peut pas être question d'une influence savante, mais de la conservation d'un état de transition, jusqu'à la séparation du latin d'Orient de celui d'Occident.

Nous avons essayé naguère¹ de déterminer, d'après les données historiques et linguistiques, l'époque de cette séparation; elle coïncide avec la séparation définitive des empires (après 423 apr. J. Chr.).

Le phénomène *-l-* > *-r-* étant pré-roumain et inconnu à l'élément latin de l'albanais (*filum* > alb. *fill*, roum. *fir*), il s'ensuit qu'à l'époque de la séparation les formes *masculu(s)* (> roum. *măscur*, alb. *mashkull*) et *musculu(s)* (> roum. *muşchi*, alb. *myshk* < *muscu(s)*) coexistaient.

D'autre part, la conservation d'une seule forme en roumain (*óchi*, *uréche-lingură*, *măscur*) nous prouve qu'avant l'achèvement des transformations pré-roumaines *c'l* > *-cl'* et *-l-* > *-r-*, certaines formes avaient supplanté entièrement les autres².

Quelle pouvait être la cause du maintien de la posttonique en latin d'Orient, dans certains mots, et de la syncope dans d'autres mots proparoxytons?

D'après *chiąg* (< **clagum*), *chingă* (< **clinga*), dérivés de *coag(u)lum* et *cing(u)la*, ou *plóp* > **ploppus-pop(ū)lus*, avec la même métathèse dans tous les dialectes roumains, il résulte

¹ I. Şiadbei, *Le latin dans l'Empire d'Orient*, Iassy, 1933.

² L'opinion de J. Gerhards, *Beiträge zur Kenntnis der prähistorischen französischen Synkope des Pänultimavokals*, Halle, 1913, p. 82, n. 1, suivant laquelle en roumain et en italien du sud il s'agirait de l'introduction de la voyelle par épenthèse, ne peut pas être retenue. D'ailleurs, on trouve aussi dans l'Italie du sud la syncope dans des mots comme: *porcula* > *purchia*, *saecula* (= *saetula*) > calabr. *sérchia* (v. Rohlf's, *Dizionario dialettale delle tre Calabrie*, Halle-Milano, 1932, I, p. 16, 263; I, 2, p. 174).

qu'on ne peut pas attribuer les formes syncopées ou non-syncopées à un mélange de dialectes. Tous les dialectes roumains connaissent les mêmes formes.

Pour les mots roumains *staul* (< *stab'lum*) et *staur* (< *stabilum*), M. Puşcariu affirme¹ que ce doublet est dû à une différence de prononciation: la forme syncopée reproduit la prononciation des paysans, tandis que l'autre forme, „littéraire“, aurait été introduite par la langue de l'armée. Nous aurions donc une trace de la différence des classes sociales chez les Roumains (*óchi*, *uréche*, d'une part, et *máscur*, *múscur*, d'autre part). Mais a-t-il existé de telles distinctions de classes sociales² dans les pays roumains, au commencement du moyen âge, pour engendrer de pareilles différences dans la langue?

Il est préférable d'admettre que certaines formes syncopées du type *musc'lu(s)* (> roum. *muşchi*, alb. *mushk*) dans le latin d'Orient se sont répandues à côté de celles non-syncopées du type *masculu(s)* (> roum. *máscur*, alb. *mashkull*). Parmi elles, quelques unes ont eu un traitement différent (en roumain **clinga* > roum. *k'ingā*, mais albanais *kingēlē* < *cingula*).

Comme dans tous les cas de syncope, les formes paroxytones proviennent d'une prononciation rapide, à la différence des autres formes, à articulation lente³.

4. Le traitement double que nous venons de voir se retrouve aussi dans les langues romanes de l'ouest, jusqu'à une époque assez avancée, qui dépasse de beaucoup les limites proposées par quelques savants. Par exemple, si les mots fr. *coup*, *chaume* proviennent des formes syncopées *col'pu*, *cal'mu*, prov. *colbe*, esp., port. *calamo* dérivent des formes non syncopées *colapu*, *calamu*. Au contraire, fr. *barge*, *berge* < **barica*, et l'it., prov.,

¹ v. *Archiv. f. d. Studium d. n. Sprachen*, 164, p. 213.

² Gerhards lui aussi, ouvr. cit., p. 59, attribue les formes syncopées à la langue populaire, tandis que les autres seraient dues à l'influence de la langue écrite.

³ Cf. Brugmann-Delbrück, *Grundriss*, I, p. 217: „lat. Doppelformen wie *calidus-caldus*, *solidus-soldus* beruhen: *calidus* war die Lento —, *caldus* die Allegroformen“. Stoltz-Schmalz, *Lat. Gramm.*, 1910, p. 170: „*domnus*: *dominus* als Allegro- und Lentoformen“.

esp., port. *barca* < **bar'ca* (cf. *parricus*, lat. vulg. **par'cus* > ital. *parco*, fr. *parc*; **parricus* > prov. *pargue*, prov., sard. *parege*; Charente; *park* et *parek* „Schweinstall“). Dans le *REW*³, 6253, Meyer-Lübke montre que le mot se trouve dès le VIII^e siècle dans la Lex Ripuaria et que, par conséquent, il appartient au domaine gallo-roman (à la France du sud-ouest; mais il a dû être connu aussi dans l'est).

On voit par ces exemples que dans certains territoires de la Romania de l'ouest \acute{r} + voyelle + cons. sont devenus \acute{r} + cons. dans des mots différents, à des époques différentes, après le passage des sourdes aux sonores correspondantes (au VI^e siècle). Il ressort de là que le phénomène \acute{r} + voy. + cons. > \acute{r} + cons. est postérieur au passage de l'occlusive sourde à la sonore. Et puisque en roumain la syncope $\acute{u}lu$ > \acute{lu} est postérieure au V^e siècle, il est évident qu'elle a eu lieu presque en même temps que celle de \acute{r} + voy. + cons., qui est un phénomène postérieur au changement de l'occlusive sourde en sonore.

Même pour le domaine gallo-roman, une forme comme *murigulo* „Morchel“, du français du sud, à côté de fr. *morille*, pose le problème si ces deux formes proviennent du même mot *moricula* (*REW*³, 5681 a). Meyer-Lübke constate que la syncope de fr. *-ille* serait curieuse, si le terme avait été créé au moyen âge; mais la terminaison *-igulo*, au lieu de *-ilha*, est tout aussi surprenante, dans un mot hérité.

Dans le poitevin *žuēkle* „bétail de deux ans“ (Thomas, *Nouveaux Essais*, 286; *REW*³, 4639), il y a eu la syncope de l'*u* de *iuvenc(u)lus*, et non pas le traitement *-ille*.

Si en italien des formes comme *facola*, à côté de la forme normale *fiaccola* (< *flaccola*), ou *formicola* (< *formic(u)la*) peuvent être considérées comme „savantes“, on ne saurait admettre la même explication pour le logoudorien *formigula* ou le frioulan *fogule*, comme le voulait Meyer-Lübke (*REW*³, 3137, 3448). Le portugais *orago* < *orac(u)lum* (*REW*³, 6080), accepté comme normal par Meyer-Lübke, n'est pas moins curieux, à côté de port. *olho* (< *oc(u)lus*; *REW*³, 6038). La forme *orago* rappelle la syncope de *tepidum* en provençal, où

la pénultième est restée, avec la disparition de la finale (prov. *tebe*), tandis qu'en français c'est l'inverse qui s'est passé (*tep'dum* > *tiède*). Le campidanais *ortigu* ou le sarde de Nuovo *fortiku* < *corticulus* (REW³, 2265 a) présente le même phénomène.

En roman occidental, où généralement la pénultième atone a disparu, il semble que le phénomène ait eu lieu à des époques différentes, comme en témoigne aussi la chronologie relative des faits phonétiques. A ce sujet, la syncope dans *semita* (REW³, 7813) est instructive. On trouve dans le frioulan *sémide* et le vieux campidanais *semida* des formes non-syncopees; dans prov., catal., esp., port. *senda* la syncope a eu lieu après le changement de la sourde en sonore (*semida* > *sem'da*); enfin, il y a des formes où la syncope a précédé le changement des occlusives sourdes en sonores (v. fr. *sente*, milanais *senta*).

Si le texte de Grégoire de Tours (VI^e siècle) ne contient que très rarement des formes syncopées, cet état de choses est dû, comme le croyait Bonnet¹, au fait qu'à cette époque les voyelles, qui ont disparu plus tard dans une proportion considérable, s'entendaient encore sensiblement, de sorte qu'elles n'ont été ni oubliées, ni remplacées par d'autres voyelles.

D'autre part, on trouve dans la *Lex Salica colpus* (< *colaphos*) et *toxegata*, avec *c* intervocalique passé à *g*, ce qui prouve que la syncope et la sonorisation étaient connues, et, tout à côté, *pariculas*. Dans les glosses de Reichenau, du VIII^e siècle, on trouve des formes latinisées: *masculi*, *sabulo*, mais aussi *colpus*, *colpis* (373, 610). Or, on ne peut pas admettre qu'au VIII^e siècle le phénomène était encore à ses débuts.

Tous les exemples que nous venons d'énumérer nous autorisent à croire que les formes syncopées et non syncopées coexistaient encore, au VI^e siècle, lorsque s'est produit le changement des occlusives sourdes en sonores, qui a précédé parfois la syncope.

La présence des formes syncopées dans l'Appendix Probi n'exclut pas, comme nous l'avons montré plus haut, la coexi-

stence des formes à voyelle maintenue. C'est de cette manière qu'il faut expliquer la forme *persica*, donnée par l'Appendix Probi (149), représentée par ital. *pesca*, log. *péssige*, franç. *pêche*, port. *pecego*, à côté des successeurs de *persica* > roum. *piersid*, cors. *preska*, prov. *persega*, *presega*, cat. *pressec*, esp. *prisco*, frioul. (*s*)*piersul*. La forme *persica*, donnée par ce texte, n'était donc pas la seule forme employée, de même que les formes syncopées n'étaient pas les seules connues à cette époque.

* * *

Il résulte de nos considérations que les formes syncopées ont coexisté avec celles non-syncopees jusqu'au VI^e siècle; la syncope dépend du „tempo“ de la prononciation. Ainsi s'explique l'existence des formes doubles dans les langues romanes, jusqu'à une époque avancée. Cet état de langue nous a transmis des formes qui constituent des exceptions aux règles générales.

I. ŠIADBEI

¹ *Le latin de Grégoire de Tours*, Paris, 1890, p. 146.

ALBANO-ROMANICA

À la mémoire de Kr. Sandfeld (1873-1942)

I. DE L'INFLUENCE DU GREC ET DU SLAVE MÉRIDIONAL
SUR L'ALBANAIS ET LE ROUMAIN

L'albanais et le roumain possèdent en commun une série de traits caractéristiques et de termes qui ont été expliqués par la présence du même substrat, dans les deux langues, l'influence de la même civilisation matérielle et spirituelle sur les deux peuples, leur vie en commun, enfin leur participation à la même „union linguistique“ (v. *ILR*, II, 25 s.), ou bien par l'emprunt.

L'emprunt, qui est un fait de civilisation, peut expliquer la présence de quelques termes (notamment des termes techniques de la vie pastorale) de l'albanais en roumain ou vice-versa (v. par ex. Capidan, *DR*, II, 467 s., Id., l. c., VII, 151 s., Jokl, *RF*, II, 246 s.), mais, en général, et pour le vieux fonds du vocabulaire qui est commun à l'albanais et au roumain et qui ne peut être expliqué ni par l'albanais, ni par le roumain, cette explication doit être écartée, parce que les correspondances phonétiques s'y opposent. En effet, si l'on part de l'état phonétique indo-européen, on constate que tel son primitif a évolué d'une manière différente en albanais, d'une part, et en roumain, d'autre part, tandis que si l'on devait partir de l'albanais ou du roumain, l'évolution devrait s'expliquer par l'état phonétique de l'une de ces langues (v. nos considérations et les matériaux réunis dans *ILR*, II, 93 s.)¹.

¹ M. Jokl, *IJb.*, XXIV, 254, a combattu notre manière de voir, sans apporter des arguments pour appuyer sa thèse. Nous sommes d'accord avec M. Jokl que chaque mot doit être examiné pour lui-même. (C'est,

Toutefois MM. Jokl (*IJb.*, XXIV, 254) et Tagliavini (*Riv. d'Albania*, I, 424) considèrent que même parmi les termes de l'ancien fonds il y en a quelques uns (par ex. dr. *gresie*, *hameş*, *mos*, *pîriu*) qui ont été empruntés directement par le roumain à l'albanais.

Meyer-Lübke a montré naguère que le latin a évolué d'une manière différente en roumain et en albanais (*MRIW*, I, 1 s. Voici sa conclusion, l. c., 42: „die Zusammenhänge im Lautsystem zwischen Albanesisch und Rumänisch erscheinen danach viel geringer als man früher angenommen hatte: sie beschränken sich auf den nämlichen Rhythmus und auf die Nasalvokale“; cf. Şiadbei, *RIEB*, II, 446 s. et notre exposé, *ILR*, II, passim). On verra plus loin que les éléments venus du grec et du slave méridional ont subi eux aussi des traitements différents dans chacune des deux langues.

Les considérations qui suivent, sans confirmer expressément le bien fondé de la première thèse exposée ci-dessus, qui explique par d'autres facteurs que l'emprunt les traits communs de l'albanais et du roumain, montrent du moins qu'il n'est pas nécessaire d'admettre que l'albanais et le roumain aient vécu en contact étroit à une époque ancienne (cf. Şiadbei, *RIEB*, II, 460; la conception de „l'union linguistique“ — v. ci-dessus, p. 76 — formée de langues non-apparentées généalogiquement, qui ont des traits en commun, justifie d'ailleurs entièrement cette manière de voir).

* * *

L'habitat primitif du peuple albanais a été cherché hors de l'Albanie de nos jours (v. *ILR*, II, 34 s.; c'est notamment l'avis de Seliščev, *Slav. nas. v Alb.*, 49 s. et 73 s., combattu par Jokl, *Sl.*, XIII, 286 s.). Sans tomber dans les exagérations de certains savants, qui fixent cet habitat loin au nord du territoire de langue albanaise actuel, il faut reconnaître

d'ailleurs, ce que nous avons fait.) Nous croyons avoir montré, l. c., que les correspondances entre les sons du roumain et de l'albanais ne confirment pas l'explication de M. Jokl. Ce n'est que sur de telles correspondances phonétiques que la théorie pourra être bâtie.

que l'absence de termes du vieux fonds dans la terminologie de la pêche et de la navigation semble prouver qu'à cette époque ancienne les Albanais vivaient loin du littoral maritime.

M. Stadtmüller s'est attaché à préciser cet habitat¹. Ce serait la région du Mati, dans les Alpes albanaises du nord. Les Alpes albanaises forment, en effet, une région naturelle et elles constituent une unité géographique. Il n'y a rien, dans cette délimitation, qui vienne à l'encontre des faits. Au contraire, nous voyons, au XIII^e siècle, que la région autour de la ville de Kruja forme le centre de l'état albanais². Mais rien n'indique non plus que les Albanais n'occupaient pas aussi d'autres territoires plus au nord (ainsi, par exemple, la province Praevalis, Jokl, *IF*, L, 41-42) ou au nord-ouest du territoire de l'Albanie actuelle, dans la Serbie méridionale, au sud des localités Mitrovica-Leskovac, dans la région de Skoplje (Carlo Tagliavini, *Le parlate albanesi di tipo ghego orientale (Dardania e Macedonia nord-occidentale)*, Roma, Reale Accademia d'Italia, 1942, p. 12 s.). Il est vrai que M. Stadtmüller exclut la possibilité de fixer la patrie primitive des Albanais en Bosnie, parce que cette région était englobée, au moyen âge, dans la zone de civilisation romaine, et que les emprunts que l'albanais a fait au grec resteraient alors inexplicables (*AECO*, VII, 43). (Cet argument ne porte d'ailleurs pas, car les termes grecs venus des colonies grecques du littoral adriatique — Durazzo, Apollonia — ont dû pénétrer en albanais de la même manière qu'en roumain, qui s'est développé dans la zone de civilisation romaine; là le grec était parlé non seulement dans les colonies du littoral de la Mer Noire, mais aussi à l'intérieur des terres du nord du Danube, v. *ILR*, II, 27 s.)

On peut donc tenir pour admis qu'à l'époque de l'invasion slave (600), le centre du territoire albanais se trouvait dans

¹ *Die albanische Volkstumsgeschichte als Forschungsproblem, Leipziger Vierteljahrschr. f. Südosteuropa*, V, 58 s., Id., *Forschungen zur albanischen Frühgeschichte, AECO*, VII, 1 s.

² M. v. SUFFLAY, dans *Illyrisch-albanische Forschungen...* zusammengestellt v. L. v. THALLÓCZY, I, München-Leipzig, 1916, p. 283.

le Mati, région tenue à l'écart de la civilisation des villes du littoral et où l'on n'a pas signalé d'évêchés.

Quant au genre de vie des anciens Albanais, sans commettre l'imprudence de déduire leur occupation à cette époque reculée de leur genre de vie actuel, il est licite d'admettre qu'ils ont pratiqué de tout temps l'élevage et le nomadisme pastoral (ainsi, par exemple, les pâtres du Mati vont hiverner de nos jours en Attique, E. Çabej, *Leipziger Vierteljahrschr. f. Südosteuropa*, IV, 82). Ces pâtres pratiquaient, sans doute, l'agriculture rudimentaire.

C'est dans la plaine que les Albanais sont entrés en contact avec la population romanisée, à laquelle ils ont emprunté des termes latins. Mais le latin et ensuite le roman et le slave ne sont pas restés confinés dans les plaines; ils ont pénétré plus tard dans les Alpes albanaises. (C'est ce que prouve la toponymie slave de l'Albanie: Stadtmüller, *AECO*, VII, 144.)

Les ancêtres des Roumains menaient, vers la même époque, une vie à peu près identique à celle des Albanais: mi-pastorale et agricole; l'agriculture qu'ils pratiquaient était sans doute rudimentaire (la charrue primitive a été perfectionnée par les Slaves: Rosetti, *RLiR*, III, 223; son nom et celui des parties de la charrue sont slaves: dr. *plug*, etc.; le vieux nom latin, *arat* — daco-roumain dialectal et macédo-roumain: Pușcariu, *Lb. rom.*, I, 279 — s'applique à une charrue primitive en bois)¹.

¹ Il est intéressant, à ce sujet, de comparer les statistiques suivantes: par rapport à sa superficie, la Dalmatie de nos jours est répartie comme suit: champs arables: 10%, pâturages: 46%, forêts: 30%. Il est à présumer qu'au moyen âge la superficie des forêts était encore plus grande (L. von THALLÓCZY, dans *Illyrisch-albanische Forsch.*, I, 57). Pour l'Albanie, les chiffres sont les suivants: forêts et taillis: 36%, pâturages: 30%, terres cultivables: 12%. Quant à la Roumanie actuelle, 3/4 de son territoire est occupé par les collines et les montagnes. Les terrains de culture recouvrent 24% de la superficie de la Transylvanie, 29% de la Bucovine et 43% de la Valachie et de la Moldavie (la situation actuelle est due au développement progressif de l'agriculture, depuis le traité d'Andrinople: 1829). Pendant le haut moyen âge, les Roumains pratiquaient sans doute l'agriculture rudimentaire dans les régions alpines; les forêts recouvraient une grande partie

On le voit, les ancêtres des Albanais et des Roumains menaient le même genre de vie pastorale-agricole, qui constitue un type de transition, et ils se trouvaient à peu près au même degré de civilisation matérielle et spirituelle, de sorte que, si l'on admet l'emprunt réciproque, possible, de quelques termes (notamment techniques), on n'aperçoit tout de même pas la possibilité de justifier théoriquement l'emprunt d'un grand nombre de termes albanais par le roumain, appartenant à d'autres sphères (cf. *ILR*, II, 92-93; Graur, *BL*, IV, 34).

Quant à l'habitat primitif des Roumains, M. Stadtmüller admet (*AECO*, VII, 51-52), comme nous (*ILR*, II, 38), que le roumain s'est formé sur un large territoire romanisé, au nord et au sud du Danube, à savoir dans le Banat actuel, la région romanisée de la Transylvanie, l'Olténie, le territoire romanisé le long du Danube, jusqu'à la mer, le bassin ouest de la Drina, au sud de Skoplje, et le sud-ouest de la Bulgarie, ce qui correspond aux anciennes provinces de Mésie inférieure et supérieure, de Dacie et de Pannonie inférieure. Durant tout le moyen âge, on retrouve les pâtres roumains de parler daco-roumain (que l'on ne confondra pas avec les Macédo-Roumains, qui sont signalés en pleine marche vers le sud de la Péninsule en 976, cf. *ILR*, IV, 20) en Serbie, aux frontières du territoire de langue albanaise (*ILR*, II, 36 s.).

De la sorte, les territoires habités par les ancêtres des Albanais et par les ancêtres des Roumains se touchaient seulement à leurs limites extrêmes, et là où ils se touchaient, au sud-ouest du territoire roumain et au nord-ouest du territoire albanais actuel, ce contact devait être tenu par des pâtres

du territoire. Quant aux céréales, le millet constituait l'aliment principal de l'habitant; cette plante supporte l'altitude et sa végétation est rapide (v. I. Claudian, *Alimentația poporului român*, București, 1939, p. 44 s. et Traian Herseni, *Probleme de sociologie pastorală*, București, 1941, p. 158 s.).

Pour la répartition de la charrue en bois de nos jours — on la retrouve surtout dans la région des hautes collines et de la montagne et en Transylvanie, où l'agriculture est moins développée qu'en Valachie (v. la statistique, ci-dessus) — v. N. Al. Rădulescu, *Asupra răspândirii plugului de lemn în România*, *Rev. geografică română*, IV, 1942, p. 42 s.

nomades, le gros de la population qui parlait roumain se trouvant loin au nord de ce territoire.

Voyons, maintenant, ce que donne l'examen de l'influence du grec et du slave méridional sur l'albanais et sur le roumain.

• • •

Si l'on examine les mots que l'albanais et le roumain ont emprunté au grec, à une époque ancienne (v. pour l'albanais, Thumb, *IF*, XXVI, 1 s.; Jokl, *IF*, XLIV, 13 s.; pour le roumain, *ILR*, II, 55 s.), on constate qu'à part alb. *bretëk* „rainette (zool.)”, qui correspond à dr. *broatec*, *brotac*, mr., megl. *broatic*, aucun des mots grecs de l'albanais relevés par Thumb ne se retrouve en roumain (alb. *pjepën* „Zuckermelone” correspond à dr. *pepene*, mais le mot roumain doit être sans doute rangé parmi ceux du fonds latin de la langue: Graur, *BL*, V, 109, s. v.). Ceci est dû aux conditions différentes de l'emprunt en albanais et en roumain. Quant aux termes grecs qui ont pénétré en roumain à cette époque ancienne, on en compte environ 17, parmi lesquels 8 se retrouvent aussi en albanais, à savoir: dr. *broatec*: alb. *bretëk*, gr. βρότακος (βρόττακος), dr. *cuteza*: alb. *kuxonj*, gr. κοτταβίτζω, dr. *drum*: alb. *dhrom*, g. *drum*, gr. δρόμος, dr. *fricã*: alb. *frikë*, gr. φρίκη, dr. *spîn*: alb. *spërk*, gr. σπανός, dr. *sterp*: alb. *shterpë*, gr. στέρπος, dr. *stur*: alb. *shtyllë*, gr. στῦλος, dr. *urmã*: alb. *gjurmë*, gr. ὄσμος (v. *ILR*, II, 57 s.).

Ces mots ont pénétré en albanais avant le XI^e siècle, comme le montre le traitement de la sifflante sourde du grec. En effet, gr. *s* est rendu en albanais par une chuintante (*š*: Thumb, l. c., 10-11; Jokl, *IF*, XXXVI, 106-107; sauf dans *spërk*, ce qui semble montrer que ce terme est entré en albanais à une date plus récente). Or, l'on sait que dans les mots italiens de l'albanais, empruntés vers l'an 1000, l'*s* n'a pas subi de changement. D'autre part, on retrouve *š* dans les emprunts de l'albanais au latin et au slave (alb. *ullashtrë* < lat. *oleastrum*, alb. *grusht*: v. sl. *grästī*, alb. *koshërë*: v. sl. *kosorī*, alb. *shullë*: v. sl. *sülū*, mais alb. *sanë* < bg. *sëno*, Jokl, *Ling. kult. Unters.*, 59, 108-109, 210, Id., *IF*, XXXVI, 151, n. 1).

Ainsi, l'influence du vieux grec sur l'albanais et sur le roumain s'est exercée d'une manière différente dans chacune de ces langues, et ceci vient confirmer nos conclusions concernant la séparation des Albanais et des Roumains à cette époque ancienne.

* * *

L'influence slave, elle aussi, a eu des résultats différents en albanais et en roumain¹.

En albanais, elle semble s'être exercée plus tard qu'en roumain. Du moins, la majorité des éléments slaves de l'albanais, empruntés au bulgare, montrent un traitement qui est postérieur au X^e siècle².

Au contraire, en roumain l'influence slave a été puissante dès les premiers temps (VII^e-X^e siècle, cf. *ILR*, III, 24), et

¹ C'est ce que nous avons affirmé dans *ILR*, III, 22. M. E. Petrovici (*DR*, X, 129) objecte que le plus ancien mot emprunté par le roumain au slave est le nom ethnique des Slaves: dr. *ščiau*, mr. *šč'au*, alb. *shqa* (*shqja*) „Bulgare, schismatique Grecque, Grecque“. Mais il y a là erreur, car c'est un mot grec (*Sklavenos*) passé en latin: *Sclavus*, et de là en albanais et en roumain (cf. *ILR*, IV, 57; G. Meyer, *EW*, 410; Jireček, *Gesch. d. Serben*, I, 114, n. 2; Jokl, *IF*, XLIV, 37; *BA*, IV, 206: g. du s. *shqinikë* < lat. *Sclavinica* „le pays entre Zara, Salonique et les monts Rhodope“; *Sl.*, XIII, 295).

² M. Capidan (*Lg. et litt.*, I, 309) affirme, il est vrai, que l'influence slave s'est exercée „en même temps“ en albanais et en roumain, mais il n'apporte aucune preuve pour étayer cette thèse.

Les termes slaves de l'albanais sont étudiés par St. Mladenov, *Bemerkungen über die Albaner und das Albanische in Nordmakedonien und Altserbien*, *BA*, I, 43 s., Th. Capidan, *Elementul slav în dialectul aromân*, Bucureşti, 1925, *Academia Română, Mem. sect. liter.*, seria III, t. II, Mem. 4, p. 28 s., St. Mladenov, *Prinos kâm izučevane na bälgarško-albanskite ezikovi otnošenija*, Sofia, 1927, *Godišnik na Sofijskija Universitet*, ist.-fil. Fak., kn. XXIII, 8, p. 15 s., A. M. Seliščev, *Slavjanskoe nazelenije v Albanij*, Sofia 1931, p. 141 s. et 327 s. (index des termes albanais et des noms de lieux, etc.), Norbert Jokl, *Slaven und Albaner* [c. r. de l'ouvrage précédent de Seliščev], *Sl.*, XIII, 281 s. et 609 s., B. Conev, *Istorija na bälgaršij ezik*, II, Sofia, 1934, p. 192 (simples indications bibliographiques), Norbert Jokl, *Südslavische Wortstratographie und albanische Lehnwortkunde*, *Sbornik vá čestí na Prof. L. Miletíć*, Sofia, 1933, p. 118 s. V. aussi l'énumération donnée par K. Cristoforidis, *Λεξικόν τῆς ἀλβανικῆς γλώσσης*, Athènes, 1904, p. 483 s.

elle s'y est exercée tant par le bilinguisme de la population roumaine que par la dénationalisation d'une masse de Slaves. (Il y a, cependant, des mots qui semblent avoir pénétré plus tôt en albanais qu'en roumain, ainsi ceux dans lesquels v. sl. *û* intense est rendu en albanais par *u* — comme en néo-grec, d'ailleurs, cf. *μπούζι* < *būzū* —, tandis qu'en roumain ils ont un *o*, qui est un traitement bulgare postérieur au X^e siècle, v. ci-dessous, p. 84). Les éléments slaves qui ont pénétré en albanais avant le XI^e siècle sont facilement reconnaissables à une série de traitements caractéristiques; ainsi, à v. sl. *û*, *y*, *ø* et *s* l'albanais répond par *u*, *ën* et *š*.

Voici une énumération comparative des traitements qui sont communs à l'albanais et au roumain et de ceux qui sont particuliers à chacune de ces langues.

A) Traitements en commun.

1. V. sl. *ě*: alb. *'a*, *'a*, dr. *ęa* (monophthongué par la suite): alb. *san(ě)* sl. *sěno*, alb. *Ljabova*: sl. *xlěbova* (Jokl, *Sl.*, XIII, 639), dr. *clešte*: v. sl. *klěšta*, dr. *lene*: v. sl. *lěni*.

2. En général, le traitement des voyelles nasales *ø* et *ę* est pareil, en albanais et en roumain, mais en albanais il y a aussi des traitements plus récents, qui reproduisent la prononciation de parlers bulgares de la Macédoine (Seliščev, *Slav. nas. v Alb.*, 290 s.; Jokl, *Sl.*, XIII, 638). Médio-bulg. *ăn* < v. sl. *ø*, *ę*: alb. *ën*, dr. *un*, *in*; *in*, *in* (*ILR*, III, 54 s.): alb. *pëndar*: v. sl. *pødari*, alb. *rëmbuem*: v. sl. *røbiti*; alb. *lëdinë*: v. sl. *lędina*, alb. *rëndë*: v. sl. *rędü*; on a aussi alb. *un*: v. sl. *ø* dans alb. *sundoj*: v. sl. *søditi*. (Le traitement *e* < v. sl. *ę*, en albanais, reproduit le phonétisme d'un parler serbo-croate: alb. *penes*, *penezi*, *red*: v. sl. *pěnědzi*, *rędü*, Jokl, *Sbornik Miletíć*, 143.)

3. Les diphtongues à liquides *or* et *ol* ont subi la métathèse, en albanais et en roumain: alb. *ograjë*, *ugrajë*: bg. *ograda*, alb. *branë*: s.-cr. *brana*, dr., mr. *grădină*: v. sl. *gradima*, dr. *grajd*: v. sl. *graždi*, dr. *plaz*: s.-cr., bg. *plaz* (*ILR*, III, 60). Seuls alb. *baltë*, dr., mr. *baltă*: v. sl. *blato*, alb. *garth*, dr., mr. *gard(u)*: v. sl. *gradü*, alb. *daltë*, dr. *daltă*: v. sl. *dlato* ne connaissent pas la métathèse; mais les deux premiers mots ne proviennent sans doute pas du slave (Rosetti, *BL*, VII,

118 s.) et *dlato* semble être un emprunt récent, avec accommodation du groupe initial *dl-*, inconnu par la langue (cf. cependant Tagliavini, *IJb.*, XXV, 231: alb. *dlirë*, *dliri* < *del-* feraient difficulté à notre explication; ces formes sont cependant récentes et n'engagent pas la langue, à un époque ancienne).

4. v. sl. *l'* (*lj*): alb. *j*, dr. *y*, mr. *l'*: alb. *nevojë*: v. sl. *nevolja*, alb. *volië*: v. sl. *volja* (Jokl, *Sl.*, XIII, 640), dr. *nevoie*: v. sl. *nevolja*, dr. *sabie*: v. sl. *sablja* (*ILR*, III, 61).

5. Les groupes *tj* et *dj* du slave commun présentent, en albanais et en roumain, le traitement du bulgare de l'est, *št*, *žd* (ce traitement est le plus répandu en albanais): alb. *mezhdë* < bg. *meždá*, alb. *Peshter* (nom d'une montagne): v. sl. *peštera* (Jokl, *Sl.*, XIII, 634 s.); dr. *sfešnic*: v. sl. *svěštníkū*, dr. *primejdie*: v. sl. *prěmezđije* (*ILR*, III, 64 s.).

B) Traitements divergents.

1. v. sl. *o* inaccentué: alb. *u*, dr. *o*: alb. *bugat*, dr. *bogat*: v. sl. *bogatū*, alb. *bujar*, dr. *boier*: v. sl. *boljari* (Jokl, *Sl.*, XIII, 631).

2. v. sl. *ū* intense: alb. *u*, dr. *o* (les termes qui montrent ce traitement ont pénétré en roumain avec le *ū* vocalisé, phénomène qui s'est effectué en bulgare après le X^e siècle): alb. *dum*: sl. *dūmq*, alb. *grusht*: v. sl. *grūsti*, alb. *shullë*: v. sl. *sūlū* (Jokl, *Sl.*, XIII, 293; Id., *Sbornik Miletič*, 140), dr. *dobitoc*: v. sl. *dobytkū*, dr. *šipot*: v. sl. *šipūtū* (*ILR*, III, 52). L'albanais connaît, lui aussi, le traitement du roumain, mais dans les emprunts plus récents aux parlars de la Macédoine: alb. *o*: v. sl. *ū*, alb. *e*: v. sl. *ī* (Jokl, *Sl.*, XIII, 636).

3. v. sl. *y*: alb. *u*, dr. *i* et *i*: alb. *karrutë*: v. sl. *koryto*, alb. *matukë*: v. sl. *motyha* (Seliščev, *Slav. nas. v Alb.*, 298; Jokl, *Sl.*, XIII, 291), alb. *purrë* < sl. mérid. *pyr* (Jokl, *Sbornik Miletič*, 145), dr. *hërleq*: v. sl. *rylici*, dr. *vidrã*: v. sl. *vydra* (*ILR*, III, 49).

4. v. sl. *s*: alb. *š*, dr. *s* (v. ci-dessus, p. 81; les noms de lieux du littoral dalmate qui ont conservé l'*s* sont donc des emprunts récents: alb. *Solin* < *Salona*, alb. *Mosor* < *Masaro*, etc. Alb. *Rush* < *Ragusa* est par conséquent plus ancien: Jokl, *Sl.*, XIII, 292).

* * *

Les traitements en commun de l'albanais et du roumain ne proviennent pas, nous venons de le voir, d'une évolution dans la même direction des sons du slave, mais du fait que les deux langues ont fait l'emprunt à la même langue slave, à un degré quelconque de son évolution.

Ces considérations donnent aux parallélismes qui ont été relevés un sens spécial et, d'autre part, les traitements divergents sont particulièrement probants.

Quant au lexique d'origine slave, qui est si riche en roumain, on ne retrouve en albanais que certains des termes qui ont pénétré en roumain à une date ancienne (ainsi, par ex., alb. *begat*, *bugat*: v. sl. *bogatū*, alb. *pluk*, dét. *plugu*: v. sl. *plugū*, alb. *pendar*: v. sl. *podari*, alb. *vrah*: v. sl. *vrahū*)¹.

¹ M. E. Petrovici (*DR*, X, 129) affirme cependant que les ancêtres des Albanais et ceux des Roumains ont mené une vie en commun dans la Péninsule balkanique; les plus anciens mots slaves auraient pénétré à cette époque et en même temps, en albanais et en roumain. M. Petrovici fonde sa théorie sur 15 mots slaves, dont la chronologie est en partie douteuse, et il n'examine pas les traitements divergents.

Une autre preuve serait constituée par le traitement de l'*o* slave, rendu par *a* en albanais et en roumain dans alb. *magulë*: dr. *măgură* et alb. *gat*: dr. *gata*. Mais le premier mot n'est pas slave; il fait partie du fonds „balkanique“ de l'albanais et du roumain et on le retrouve aussi en Italie (v. *ILR*, II, 105). Quant à dr. *gata* adv. „prêt“, s'il a été emprunté par le roumain à l'albanais (alb. *gat* adj. „bereit“), comme le veut M. Jokl (*JF*, XLIX, 290 s.; A. Vaillant, *Sbornik vđ česti na Prof. L. Miletič*, Sofia, 1933, p. 27 est du même avis), cité par M. Petrovici à l'appui de sa thèse, alors le traitement de l'*o* slave n'intéresse pas le roumain. Les explications de M. Jokl sont d'ailleurs loin d'emporter la conviction. Il n'y a aucune raison d'expliquer dr. *gata* plutôt par l'albanais que par l'ancien fonds „balkanique“ du roumain, comme nous l'avons fait (*ILR*, II, 103). L'*a* final est adverbial (< lat. *hac*), comme l'enseigne le *DA* (s. v.; cf. *ILR*, IV, 94; les considérations de M. Jokl, l. c., 296 s., pour expliquer cet *-a*, ne sont pas convaincantes). Le roumain connaît aussi un verbe transitif et réfléchi, dérivé de *gata*: *găta* (arch. et aujourd'hui en Transylvanie), *găti* „se tenir prêt, préparer“ (v. *DA*, s. v.), cf. t. *gatuaj* „bereite zu, koche, knete, bilde, schaffe“, g. *gatuaj*, *gatoj*.

Quant à l'*o* (non tendu et très ouvert) du slave méridional, il est rendu par *ã* dans dr. *stopã*: v. sl. *stopanã*, comme nous l'avons montré précédemment (*GS*, V, 167). Mais *stopan*, de l'albanais, comme *stan*, d'ailleurs, sont des emprunts plus récents au bulgare, comme le prouve la forme phonétique de ces mots (*o* et *s* conservés, au lieu de *a* et de *š*).

Les mots slaves sont entrés en masse en albanais après le X^e siècle, et ils viennent du bulgare et du serbo-croate.

* * *

Les considérations que l'on vient de faire confirment, par conséquent, la thèse qui a été formulée ci-dessus (p. 80), à savoir que l'albanais et le roumain se sont développés séparément et que leurs éléments en commun ne sont dus que dans une très faible mesure à l'emprunt.

II. Alb. *zâna, zânë*, dr. *zînă* „fée“.

Dr. *zînă* (mr. *dzînă*, megl. *zônă*) „fée“ a été expliqué par lat. *divina* (Densusianu, *H.d.Lr.*, I, 102; Graur, *BL*, V, 95 s. v.) ou par lat. *Diana* (Pușcariu, *EW*, 1942; Meyer-Lübke, *REW*³, 2624). L'explication par *Diana* a pour elle ceci que le mot a aussi des représentants dans les langues romanes occidentales (Meyer-Lübke, l. c.). On notera, cependant, que M. Pușcariu et Meyer-Lübke enregistrent le mot daco-roumain avec un *i* (*zînă*). Or, *i* correspondrait parfaitement à l'*i* de *divina* (contrairement à l'enseignement de Meyer-Lübke, l. c., et comme l'a rappelé M. Graur, l. c., dr. *vecin* < lat. *vīcīnus* ne fait pas difficulté à cette explication, parce que *vecin* comporte une dissimilation et que cette dissimilation n'affecte pas nécessairement tous les mots et dans toutes les langues; dans ce mot et dans quelques autres, cf. *ILR*, I, 59, l'*i* inaccentué a été confondu en roman avec *e*); en effet, Densusianu, l. c., a relevé la notation *dīnus* (= *divīnus*), en latin vulgaire.

De fait, comme on le verra ci-dessous, cet *i* est tout récent. En effet, la forme à *i* donnée par Pușcariu, et que l'on retrouve chez Șăineanu (*Dicț. univ.*, s. v.) et même chez Tiktin (*RDW*, s. v.) n'est même pas une prononciation dialectale (Candrea, *Dicț. encicl. C. R.*, s. v. la donne cependant pour telle). C'est une prononciation recherchée de l'*i*, qui était à la mode vers la fin du XIX^e siècle, dans le roumain parlé par les gens cultivés. Eminescu, par exemple, écrit toujours *rid*, *ris*, *riu-riuri* (pl.), *sin*, *suris*, (*a*) *zimbi*, *zimbet*. Botez (Mihai Eminescu, *Poesii*, ediție îngrijită de Constantin Botez, București,

Cultura Națională, 1933, p. VIII-IX) remarque à ce propos avec raison que l'*i* note dans tous ces cas une manière de prononcer; on retrouve cette notation, à la même époque, dans la revue *Cînvorbiri literare*, à laquelle Eminescu a collaboré¹.

En effet, on retrouve *zînă* (avec *f*) dans les textes roumains à partir du XVII^e siècle (chez Dosoftei, par exemple) et ensuite chez les écrivains moldaves et valaques (v. Gaster, *Chrest. roum.*, II, 294, 311, 313, 314). Fr. Damé, dans son *Dictionnaire roumain-français* (1893-1895) et Candrea (l. c.) enregistrent, d'ailleurs, la forme de la langue commune, *zînă*.

S'il faut donc expliquer *zînă* par *Diana*, comme on l'a proposé, il convient de donner les raisons pour lesquelles cette étymologie est incontestable. C'est que l'*i* de *divina* n'avait pas de raison de passer à *î* (ce passage ne s'est produit que dialectalement, dans le nord du domaine, par l'action du *dz* précédent sur l'*i*, à condition que la syllabe suivante ne contienne pas une voyelle prépalatale, ainsi, au XVI^e siècle, *dzic* < lat. *dīco*, *dzua*, *dzuo* < *dzīua* < lat. *dies*, mais *dzici*, etc., Rosetti, *Lb. r. s. XVI*, 39; mais le passage de *i* à *î* après *ts* est général: *așiț* < lat. *attitio*, *căpășină* < lat. **capitina*, etc., Rosetti, *BL*, III, 109; la langue ne connaît pas ce changement après occlusive, par ex. dans dr. *vin* < lat. *vīnum*; cf. Pușcariu, *WJb.*, XI, 64). Ainsi, *zînă* ne peut pas être expliqué par *divina*, parce que la langue ne connaît que dialectalement le changement de *i* en *î* dans ces conditions.

Au contraire, *î* est explicable par *a + n* dans *diana*; on a eu, tout d'abord, **zână* (pour lat. *dia-* > *zi*, cf. lat. *dies* > dr. *zi*), et ensuite *ā + n* > *î* comme dans tous les autres cas (cf. Rosetti, *BL*, III, 105 s.).

¹ G. Bogdan-Duică a donné une édition des poésies de M. Eminescu, en respectant l'orthographe de l'édition originale (Mihail Eminescu, *Poesii*, publicat și adnotat de G. Bogdan-Duică, București, Cultura Națională, 1924). Dans l'introduction à cette édition (p. 11-13), Bogdan-Duică a montré, entr'autres, que la notation par *i* dans *ris*, *ride*, *sin*, *suris*, *suride*, *zimbet*, *zimbi* (au lieu de *râs*, *râde*, etc., où l'*â* de l'orthographe officielle note un *f*) se retrouve chez Bolintineanu et Alecsandri, qui ont influencé Eminescu dans les débuts de sa carrière littéraire.

Diana a aussi des représentants en albanais : *zânë* „Fee, Muse, Göttin“, alb. du nord *zâna* „Bergfee und Helferin im Streit“. *Diana* a été, en effet, particulièrement vénérée en Illyrie et en Dacie (H. Barić, *Arxiv za arb. St.*, II, 400; E. Çabej, *Leipziger Vierteljahrschrift für Südosteuropa*, IV, 84; V. Pârvan, *Contribuții epigrafice la vechimea creștinismului daco-roman*, București, 1911, p. 122 s. : *Diana sancta potentissima*, inscription de Sarmizegetusa, en Dacie). Quant à la difficulté présentée par le traitement du *d-*, en albanais (car cf. alb. *djall* < lat. *diabolus*), signalée par Jokl (*St. zur alb. Etymol. u. Wortbildung*, Vienne, 1911, p. 97 s.), on pourrait se rallier, pour la tourner, à l'explication de Meyer-Lübke (Jokl, l. c., n. 1), qui voit dans *diabolus* un terme savant, entré postérieurement dans la langue, tandis que *diana* était un mot populaire; *zanë* a été ensuite rapproché, par étymologie populaire, de g. *zá*, t. *zë* „voix“.

On peut donc tenir pour assurée l'explication des formes de l'albanais et du roumain par le lat. *Diana*.

III. Alb. *fshat*, dr. *sat* „village“.

Les avis sur l'origine de ces mots sont partagés. Il ne semble pourtant pas difficile de s'arrêter aujourd'hui à une explication satisfaisante. La forme ancienne du mot, en daco-roumain, est *fsat*. On la retrouve dans les textes religieux traduits au XVI^e siècle : *fsatü*, dans le Psautier de Scheia et le Codice Voronețean; *sat* apparaît une seule fois dans le Ps. de Scheia; on retrouve *sat* dans les autres versions roumaines du Psautier du XVI^e siècle : Ps. Voronețeană et Ps. Hurmuzaki (Candrea, *Psaltirea Scheiană* . . . , I, clxvii).

Il faut, tout d'abord, donner tort à ceux qui voient dans le mot albanais un terme du vieux fonds indo-européen de la langue (Barić, *Albano-rum. St.*, 76; A. Balotă, *Le problème de la continuité*, Bucarest, 1941, p. 31 s.). Car il n'y a aucune raison d'abandonner l'explication de ce mot par le latin *fossatum*, et, d'autre part, les formes reconstituées sont purement théoriques et ne répondent à rien de réel. Enfin, si le mot roumain venait de l'albanais, comme on le croit communé-

ment, il faudrait pouvoir rendre compte du passage de *fs-* à *fs-* en roumain, qui est inconnu à la langue (cf. Barić, l. c. : dr. *sat* „mit unklarem s statt f“ et Skok, *ZRPh.*, LIV, 469).

On peut donc tenir pour établi :

1. que le mot albanais n'appartient pas au vieux fonds;
2. que la forme phonétique du mot roumain ne peut pas être expliquée par l'albanais (Graur, *BL*, V, 98, s. v.; Meyer Lübke, *REW*³, 3461 ne nous dit pas pourquoi „Rum. *sat* unmittelbar aus dem Lat. Bogrea, *DR*, I, 253 ist lautlich kaum möglich“).

Le mot albanais a été expliqué par lat. *massatum* (G. Meyer, *EW*, 112 s. v., Weigand, *Alb.-deutsch. u. deutsch-alb. Wb.*, Leipzig, 1914, p. 21, s. v., Id., *BA*, I, vi, Jokl, *Ling. kult. Unters.*, 141, 317 sq.); mais cette explication a été repoussée, à juste titre (Vasmer, *St. z. alb. Wortforschung*, I, Dorpat, 1921, p. 17, Densusianu, *GS*, I, 339, Pușcariu, *DR*, IV, 1343, Skok, *ZRPh.*, LIV, 469). En échange, lat. *fossatum* rend compte parfaitement du terme de l'albanais et aussi de celui du roumain (Skok, *ZRPh.*, L, 518-519)¹. Pour le sens, M. Candrea (*StratURI de cultură și stratURI de limbă la popoarele romanice*, București, 1914, p. 9-10) a montré avec raison que lat. *fossatum* désignait tout d'abord le fossé qui entourait le village. Bogrea (*DR*, I, 253 s.) a retrouvé ce mot avec le sens de „territoire“ (cf. *sat* avec le sens de „Feld“ en daco-roumain, au XVI^e siècle — chez Coresi : Pușcariu, *ZRPh.*, XXXVII, 113) et de „castra“ en bas latin. Ce sens ne fait aucune difficulté, contrairement à l'opinion de M. Pușcariu (l. c.), qui part du sens de „Graben“, et de M. Jokl (*Ling. kult. Unters.*, 317 s.). *Fossatum* est en effet, à l'origine, un terme militaire : „poste de commande, quartier d'un corps de troupe“, sens qui est attesté au IV^e-VI^e siècle dans l'empire romain (Daicovici, *DR*, V, 478-479). Le sens originaire des termes de l'albanais

¹ Cf. le nom de lieu *Fshati* < alb. *fshat* (Jokl, *Sl.*, XIII, 622). L'albanais connaît aussi une forme à *ps-* initial : *psat*. Le jeu entre *ps-*, *fs-*, *ms-* n'est pas isolé, en albanais : cf. *psheh*, *mpsheh*, *msheh*, *fshch*, g. *mshch* „verstecke mich“ (Pekmezi, *Gramm. d. alb. Spr.*, Vienne, 1908, p. 66; G. Meyer, *EW*, 445, s. v. *tllef*) et *psihë*, *mpshikë*, *fshikë*, g. *mshik*, *shik* „Blase“ (Pekmezi, l. c., G. Meyer, l. c., 276, s. v. *metihë* < lat. *vesica*).

et du roumain se retrouve dans Φοσσάτον „châteaufort sur le Danube, la Mer Noire ou le territoire avoisinant“ (Procope, VI^e siècle, Skok, l. c., 518, LIV, 467 et RIEB, III, 56-57) et dans m.-gr. φοσσάτον „ein mit Gräben umzogenes Lager“ (Vasmer, l. c.), et ceci correspond parfaitement avec l'image de certains villages balkaniques, entourés d'un fossé (Pușcariu, DR, IV, 1343). D'autre part, il convient de rappeler ici que les villages albanais étaient fortifiés et le sont encore de nos jours, et les maisons y servent, le cas échéant, de forteresse (cf. alb. *kulla* „tour, maison à un ou deux étages disposée pour la défense“).

Si donc alb. *fshat* et dr. *fsat* s'expliquent parfaitement, au point de vue du sens, par lat. *fossatum*, il faut ajouter que cette explication ne fait aucune difficulté au point de vue de la phonétique. La syncope de l'o inaccentué de *fossatum* est attendue. (Densușianu, H. d. l. r., II, 34, Skok, ZRPh., LIV, 469). Cependant, le macédo-roumain nous fournit une précieuse relique qui ne connaît pas ce phénomène et a conservé le sens originaire du mot: *fusatea* s. f. „fossé, retranchement“ (Ștefan Mihăileanu, *Dicționar macedo-român*, București, 1901, s. v. Il est vrai que les formes données par Mihăileanu sont souvent douteuses, mais, dans le cas présent, le témoignage est confirmé par M. Candrea, l. c., 10, qui a enregistré en 1912, de Macédo-Roumains venus de Vlaho-Clisura, le terme *fusat* avec le sens de „fossé“¹).

Quant à la simplification du groupe *fs*, par suppression de l'*f*, il faut l'expliquer par la position faible de l'initiale du groupe (C. Juret, *Dominance et résistance dans la phonétique latine*, Heidelberg, 1913, p. 10, 51); elle apparaît en dacoroumain, comme nous l'avons vu ci-dessus, dès le XVI^e siècle: *sat*.

Il résulte de nos considérations que l'albanais et le roumain doivent au latin le mot *fossatum*, où il a acquis un sens particulier qui est caractéristique d'un état de civilisation imposée en commun aux Albanais et aux Roumains.

A. ROSETTI

¹ Communication de M. J.-A. Candrea.

LINGUISTISCHE BEOBACHTUNGEN IN DER UKRAINE

I

1. Es könnte die Frage aufgeworfen werden, ob es überhaupt Sinn hat, im gegenwärtigen Augenblick über Beobachtungen zu berichten, die nach Lage der Dinge heute von vielen Hunderten gemacht werden können. Dass ich mich dafür entschieden habe, meine Feststellungen sofort, direkt vom Terrain aus, der Öffentlichkeit zu unterbreiten, hat seinen Hauptgrund darin, dass die beobachteten „Tatsachen“ durchaus nicht von allen denen gleichmässig aufgefasst wurden, mit denen ich sie durchzusprechen Gelegenheit hatte. Es ist auch hier, in der zweckfreien sprachwissenschaftlichen Beobachtung so, dass die geistige Standortgebundenheit des Beobachters sich in seinen Feststellungen auswirkt. Mir scheint es demnach angebracht, meine Erkenntnisse möglichst rasch zu veröffentlichen, nämlich in der Hoffnung, dass sie eine wissenschaftliche Diskussion eröffnen mögen, solange die Möglichkeit besteht, dass andere Beobachter meine Ergebnisse an Ort und Stelle und unter möglichst gleichen Bedingungen nachprüfen und ergänzen können.

2. Aus dem gleichen Grunde glaube ich auch davon absehen zu sollen, für die verschiedenen Sprachen, genauer die verschiedenen Dialekte der Sprachen, die ich hören konnte, gleichmässig Material zu sammeln, um einen Vergleich ziehen zu können. Diese Arbeit hätte einen grösseren Aufwand an Zeit erfordert, als mir als Mitglied einer Volkszählungskommission zur Verfügung stand. Ich werde also über das berichten,

was mir am Rumänischen, Deutschen, Ukrainischen und Russischen der Ukraine bemerkenswert erschien.

II

3. Vor Antritt der Reise schien mir das wichtigste Forschungsthema der Bilinguismus zu sein. Ich ging von der theoretisch m. E. berechtigten Hypothese aus, dass diese Rumänen — genauer gesagt Moldovaner — zweisprachig sein müssen. Ich glaubte also am Nebeneinander von Ukrainisch (oder gegebenenfalls auch Russisch) und der Muttersprache dieser rumänischen Bevölkerung das Problem des Bilinguismus studieren zu können. Ich bin jedoch zu dem Ergebnis gekommen, dass von Bilinguismus im eigentlichen Sinne keine Rede sein kann, wenn man unter diesem Terminus mehr versteht, als sich in zwei Sprachen ausdrücken zu können.

Hier machen sich einige Vorbemerkungen über den Begriff des Bilinguismus nötig. Ohne auf die Literatur über diese Frage einzugehen, verstehe ich unter Bilinguismus die Erscheinung, dass ein Sprecher in zwei verschiedenen Sprachen, deren grammatischer Bau von einander abweicht, zu denken vermag. Durch diese Einschränkungen werden von vornherein Fälle ausgeschlossen, wo ein Sprecher Hochsprache und Dialekt neben einander spricht, oder wo er, als Erwachsener im fremdsprachlichen Milieu lebend, diese Sprache lernt und vollkommen geläufig spricht. Und zwar muss m. E. auch dieser letztere Fall ausgeschlossen werden, weil er sich nicht wesentlich von dem unterscheidet, dass jemand eine fremde Sprache nur schulmässig lernt und in ihr liest, ohne sie zu hören oder selber zu sprechen. Die Lektüre eines fremdsprachlichen Werkes mag häufig in demjenigen, der mit der betreffenden Sprache sehr vertraut ist, den Eindruck erwecken, dass er „nicht übersetzt“, also in der Fremdsprache denkt, aber damit ist doch in keiner Weise Bilinguismus erreicht.

Wir können zwar hier nicht auf das Problem des Verhältnisses von Sprechen und Denken eingehen, aber es genügt auch, sich zu vergegenwärtigen, dass man den Begriff von einer

Sache in sich selber am deutlichsten durch das Wort hervorruft, mit dem die Sache zuerst in der Vorstellung lebendig geworden ist. Um dies mit einem Erfahrungsbeispiel zu erläutern: die Namen *Schleswig-Holstein* und *Prag* übernahm ich in ihrer eigenen dialektischen Form (mit *st* und reiner Media *g*), weil beide Namen durch das Kennenlernen dieser Provinz, beziehungsweise Stadt, einen viel lebendigeren Inhalt bekommen haben, als sie vorher hatten. Ähnlich rief in mir der Anblick der Steilküste Rügens das Wort *falaise* hervor, weil mir die Steilküste zuerst an der französischen Kanalküste begegnet war, wo sie mich stark beeindruckte. Ich glaube mit diesen Beispielen genügend deutlich dargelegt zu haben, dass die Vertrautheit mit einer Sprache in dem Grade, dass manchmal die Bezeichnung eines Dinges — also ein Wort — zuerst in dieser Sprache, nicht in der Muttersprache, ins Bewusstsein tritt, prinzipiell nichts mit Bilinguismus gemein hat (cf. § 13).

Unter Bilinguismus ist also die Erscheinung zu verstehen, dass zwei Sprachen völlig gleichwertig neben einander im Bewusstsein des Sprechers lebendig sind, sodass es vom Gesprächspartner abhängt, in welcher Sprache der Gedankenablauf einsetzt. Diese Erscheinung ist in dem Gebiete, das ich bereiste, nicht zu beobachten (und zwar handelt es sich im Wesentlichen um den südlichen Teil eines cca 150 km breiten Streifens östlich der Buglinie, nämlich um den Abschnitt Wosnessensk-Nikolajew. Im nördlichen Teil, in einzelnen Dörfern in der Nähe der Städte Novomirgorod und Kirowograd, liegen die Dinge teilweise wesentlich anders).

4. Versuchen wir also, den in dieser Gegend herrschenden Sprachzustand zu analysieren, wobei wir uns die geschichtliche Lage vergegenwärtigen müssen, in der sich die dortige Bevölkerung befindet. Vom 18. Jahrhundert ab wurde in der bis dahin fast menschenleeren Steppe Kolonisation betrieben, und die Menschen wurden — auf Einzelheiten kommt es hier nicht an — teilweise aus dem Kiewer Bezirk, teilweise auch aus Grossrussland herbeigeholt, ferner wurden Fremde, vor allem rumänische und deutsche Siedler gerufen, wozu später

auch bulgarische und andere kamen. Diese Gruppen lebten anfangs, auf sich selber gestellt, unvermischt neben einander, und es besteht keinerlei berechtigter Zweifel darüber, dass jede Gruppe — wenn man will, jedes Dorf — seinen Heimatdialekt unvermischt beibehielt. Die Weiterentwicklung der rumänischen Dialekte dürfte ebenso wie die der deutschen ohne Zusammenhang mit der Sprachentwicklung in den rumänischen Fürstentümern vor sich gegangen sein. Im 19. Jahrhundert ändert sich das Bild. Die Ukraine wurde Getreideausfuhrland, und mit der Entwicklung des Handels über das Schwarze Meer trat der Staat als Agens auch in der Ukraine stärker hervor, es entwickelten sich Russifizierungstendenzen, die sich nicht nur auf das Ukrainische, sondern auch auf das Moldovanische und das Deutsche der Ukraine auswirkten.

5. Russisch wurde Schulsprache. Die Sowjetherrschaft änderte am sprachlichen Bild weniger, als man erwarten könnte. Ohne auf die komplizierte und von politischen Erwägungen nicht freie Sprachen- und Schulfrage in der Sowjetunion eingehen zu müssen, lässt sich festhalten, dass nicht nur auf dem engen Gebiete der Moldovanischen Räterepublik rumänische Schulen bestanden, sondern auch in der eigentlichen Ukraine in bedeutenderen moldovanischen Zentren. Freilich bestand nicht in allen moldovanischen Dörfern auch eine moldovanische Schule, was eine weitreichende Nachwirkung hatte. Es zeigt sich nämlich, dass die Schulsprache die eigentlich herrschende ist. Während im vorigen Jahrhundert die Frauen und Kinder meist nur Rumänisch (Moldovanisch) oder Deutsch sprachen, weil nur Schule und Militär die Kenntnis des Russischen vermittelten, ist als Auswirkung des ganz allgemein verbreiteten Schulbesuchs während der Sowjetzeit festzustellen, dass man die nicht-russische Muttersprache nur dann geläufig kann, wenn man die Schule in ihr absolvierte. Dies wird am deutlichsten in der jüngsten Generation. Im Jahre 1938 nämlich wurde in sehr vielen Orten, die bis dahin rumänische oder deutsche Volksschulen hatten, Russisch als Unterrichtssprache eingeführt, und seit der deutschen Besetzung Ukrainisch. Mol-

dovanische Schulen bestehen augenblicklich in der Ukraine überhaupt nicht.

6. Die Ergebnisse möchte ich an einigen bezeichnenden Einzelbeobachtungen veranschaulichen. Ein moldovanischer Lehrer aus Serbulovka, der seine Ausbildung in Balta (Moldovanische Republik) genossen hat und sich sogar als moldovanischer Schriftsteller zu betätigen sucht, hat Kinder im Alter von 2—4 Jahren, die nur Ukrainisch reden — angeblich aber Moldovanisch verstehen. Diese Tatsache ist nur so erklärbar, dass die Kinder den aktiven Spracherwerb nicht vor allem von den moldovanischen Eltern vermittelt bekommen, sondern von den etwas älteren Kindern im Dorf, mit denen sie spielen.

Ebenso konnte mir ein 14 jähriges Mädchen in Casperovka den Inhalt eines moldovanischen Gespräches mit ihrer Mutter nur in russischer Sprache, aber im Wesentlichen richtig wiedergeben. In dem gleichen Dorfe, in dem allerdings die moldovanische Sprache im Ganzen nicht sehr gut erhalten ist, vermochte ich mit den cca 50 Jahre alten Eltern moldovanisch zu reden, während die Kinder nur noch passiv ein wenig verstehen: die 24 jährige Tochter sagte mir, sie habe moldovanisch von der Grossmutter gelernt, und der 18 jährige Sohn konnte dasselbe überhaupt nur russisch ausdrücken; ein klares Beispiel für viele für den Einfluss der Schule. In Casperovka gab es keine moldovanische Schule, aber die Grosseltern konnten noch nicht russisch, sodass die Kinder aus dem Zusammensein mit den Grosseltern noch einige Erinnerungen an das Moldovanische bewahrt haben. Aber Eltern und Kinder sprechen russisch mit einander, genau so, wie die Leute unter sich über die Antwort auf eine rumänisch gestellte Frage meist russisch beraten. Das Russische (Ukrainische) ist zweifellos die erste, die wichtigste Sprache der Moldovaner.

Ich will hier noch die Verhältnisse in einem für das bereiste Gebiet typischen Dorfe skizzierend angeben, nämlich den Stand der Sprachkenntnisse in Konstantinówka am Bug (etwa in der Mitte zwischen Pervomaïsk und Wossnessensk). Das Dorf besteht aus einem strassenmässig von einander getrennten moldova-

nischen und einem ukrainischen Dorfteil, was aber nicht ausschliesst, dass Mischehen häufig sind. In einem Falle fand ich, dass die ukrainische Frau in der Ehe moldovanisch gelernt hat. In den rein moldovanischen Familien fand ich sehr schwache Kenntnisse bei allen Familienmitgliedern gleichmässig in drei Fällen, schlechtere Sprachbewahrung der Frau, ebenso des Mannes, in je einem Falle. Im Allgemeinen sprechen die Eltern nur noch wenig moldovanisch, die jüngeren Kinder sprechen noch weniger oder gar nicht mehr, während die älteren Kinder (moldovanische Schule!) einigermaßen über dieselben Sprachkenntnisse verfügen, wie die Eltern. In einem einzigen Falle nur fand ich bei einem Mädchen von 14 Jahren gute moldovanische Sprachkenntnisse.

7. Dabei spielen freilich auch noch andere Momente herein: einmal ist das Nationalbewusstsein, vorsichtiger ausgedrückt, das Gefühl der Zusammengehörigkeit unter den Moldovanern, schwach oder nicht entwickelt. Sie sind sich ihrer Besonderheit entweder überhaupt nicht bewusst, oder sie vermeiden es gar, sich und andere daran zu erinnern. In Konstantinovka am Bug sagte mir eine Frau, sie könne nicht mehr moldovanisch sprechen, da sie diese Sprache nie mehr gebraucht habe, und zwar deshalb, weil die Leute lachen, wenn jemand moldovanisch spricht. Eine natürliche Folge dieser in sprachlichen Dingen auch sonst oft beobachteten Unduldsamkeit der Menschen ist, dass es im Dorfe wenige Personen gibt, die wissen, wieviele Moldovaner unter ihnen leben. Also nicht nur ein politisches Nationalbewusstsein fehlt, sondern jedes Zusammengehörigkeitsgefühl als Sondergruppe und damit zusammenhängend auch jedwede Scheu vor Mischehen.

8. Hinzu kommt noch eine weitere Besonderheit. Als aus Gründen der Rationalisierung der Landarbeit — und aus anderen, politischen Gründen — von grossen Dörfern weg Ansiedlungen vom Staate her organisiert wurden, entstanden eine Unzahl neuer Weiler (die sich häufig noch auf keiner Karte verzeichnet finden). So beschleunigte auch die Abgeschiedenheit der geographischen Lage der meisten „Chutore“ das Ende des moldovanischen Dialektes in diesem Gebiete als lebendige

Sprache einer Minderheit. Die Moldovaner wundern sich häufig ganz ehrlich darüber, dass die Volkszählungskommission sie auf Grund ihres rumänischen Namens und ihrer halb vergessenen Kenntnis des moldovanischen Dialektes als Moldovaner ansieht, sie selber betrachten sich als Ukrainer. Freilich kann auch in einem solchen Chutor mit rudimentärem Moldovanisch der Fall vorkommen, dass ein Ukrainer, häufiger eine Ukrainerin, ein wenig Moldovanisch gelernt hat und sogar behauptet, auch die Kinder könnten Moldovanisch. Jedoch lassen sich solche Fälle schwer nachprüfen, da die Kinder in keiner Sprache leicht zum antworten zu bewegen sind.

Natürlich ist damit in keiner Weise das Gegenteil ausgeschlossen, nämlich das reinere Bewahren einiger Züge der angestammten Sprache. So ist mir zum Beispiel das rumänische *se poate* („vielleicht“) statt des ukrainisch-moldovanischen *možna* nur im Chutor begegnet, ebenso *muiere* (< *mulier*) statt *femeie*.

9. Aus allen diesen Gründen kann man nicht erwarten, dass die Stärke der Bewahrung des Moldovanischen im ganzen Gebiet einigermaßen gleichmässig ist. Man kann nicht einmal von deutlich unterschiedenen Sprachinseln reden, denn die moldovanische Sprache wird — wie bemerkt — von den Moldovanern meist nicht als etwas empfunden, wodurch sie sich von den Ukrainern unterscheiden, und die Mischehen sind (aus hier nicht interessierenden Gründen) in den verschiedenen Dörfern verschieden stark vertreten. Daher könnte man vielleicht bei genauerer Untersuchung für jedes Dorf einen verschiedenen Grad der Sprachbewahrung feststellen.

10. Als Kriterien für die Feststellung des Bilinguismus in den am stärksten moldovanisch bestimmten Dörfern im Südteile des bereisten Gebietes standen mir die folgenden zur Verfügung: ich fragte erstens drei Lehrer, in welcher Sprache sie denken. Zwei behaupteten moldovanisch, der dritte war vorsichtig und gab zu, es nicht zu wissen. Noch schwerer war die Frage nach der Sprache des Träumens zu beantworten, immerhin bekam ich hier vom ersten die Antwort: moldovanisch (er spricht auch zu Hause moldovanisch), vom zweiten

russisch (zu Hause werden beide Sprachen verwendet), vom dritten wurde angegeben, dass er in beiden Sprachen träume. Ich fragte schliesslich noch nach dem Kopfrechnen und überhaupt nach den Zahlen (cf. § 14) und bekam die gleichen Antworten, nur mit anderer Personenverteilung. Da ich aber nicht annehmen kann, dass Bilinguismus in einem Dorfe bei dem einen Lehrer vorliegt, beim anderen schon nicht, da sie beide im gleichen Milieu leben, so suchte ich die Antworten nachzuprüfen. Immer eingedenk der Feststellung, dass die Frage des Bilinguismus nur dann bejahend entschieden werden kann, wenn es gelingt, spontane moldovanische Antworten zu bekommen, störte ich den angeblich moldovanisch träumenden Lehrer im Schläfe — und bekam die ukrainische Reagenz *tjikai!* („geh weg“).

Zu unbefangenen Aussagen, die mir gleichfalls zu beweisen scheinen, dass das Ukrainische die vorherrschende, die erste Sprache ist, gelangte ich auch noch auf anderen Wegen. Ich führte eine lange und eingehende Unterhaltung mit dem moldovanischen Bürgermeister eines moldovanischen Dorfes (es handelt sich um Serbulovka) in russischer Sprache, und er teilte mir erfreut mit, dass er mich in dieser Sprache (die ich bei weitem schlechter spreche als rumänisch) nun endlich leicht und gut verstehe. Auch meine — rumänischen — Kollegen verstehe er immer nur sehr unvollständig.

In ähnliche Richtung wies ein Versuch, den ich mit Hilfe einer Zeitung anstellte, die in Odessa für die Moldovaner erscheint. Ich liess die Versuchsperson (die die lateinische Schrift fliessend lesen kann) einen kurzen Zeitungstext lesen und bat sie, für jeden Satz den Inhalt mit ihren eigenen Worten anzugeben. Dabei stellte sich heraus, dass mehr als die Hälfte der Sätze entweder überhaupt nicht oder falsch verstanden wurde.

11. Nach diesen und einer Anzahl ähnlicher Feststellungen glaube ich in der Lage zu sein, das Verhältnis nicht nur von Rumänisch und Moldovanisch, sondern auch von Moldovanisch und Russisch (beziehungsweise Ukrainisch) in folgender Weise charakterisieren zu können: das Moldovanische hat alle

die Neologismen, die das Rumänische aus dem Latein oder den übrigen romanischen Sprachen entnommen hat, entweder überhaupt nicht, oder sie werden durch russische Wörter ausgedrückt, die vielfach den Eindruck machen, nicht einen festen Bestandteil der moldovanischen Sprache zu bilden, sondern ad hoc in den moldovanischen Satz eingefügt zu werden.

12. Überall dort, wo wir von den Einflüssen sprachen, denen das Moldovanische ausgesetzt ist, fehlte eine Klarstellung, ob wir vom Russischen oder vom Ukrainischen reden, denn wir haben diese zwei Sprachen nicht von einander unterschieden. Eine solche Unterscheidung wäre zwar wünschenswert, lässt sich jedoch nicht durchführen. Das Ukrainische ist heute keine eindeutig bestimmte Grösse, das heisst, es besteht keine anerkannte Norm. Auch auf die Gefahr hin, nur allgemein Bekanntes zu wiederholen, muss ich in einigen wenigen Sätzen den Entwicklungsverlauf des Ukrainischen andeuten.

Die altüberlieferte kleinrussische Sprache verfügte unter dem Zarismus über eine altertümliche Literatur, aber es gab keine Zeitung, das heisst überhaupt keine lebendige Fortentwicklung der Tradition, da der Gebrauch dieser Sprache zeitweise sogar verboten war. Die Schulsprache war ausschliesslich Russisch. Mit dem Beginn der Sowjetherrschaft wurde zwar Ukrainisch als Schulsprache anerkannt, aber in allen wichtigeren Zentren bestand auch eine russische Schule, und mit vielerlei Mitteln und Massnahmen wurde immer der Vorrang des Russischen aufrecht zu erhalten versucht. Das in unserem Zusammenhang primär interessierende Ergebnis war nun, dass es — wie gebildete Einwohner, ganz gleich, ob sie sich zur russischen oder zur ukrainischen Nationalität bekennen, bestätigen — in der Ukraine kaum Bauern gibt, die eine dieser beiden Sprachen einwandfrei zu sprechen vermögen. Der Einfluss auf das Moldovanische wurde also von einer Mischsprache ausgeübt, die unter dem beherrschenden Einfluss des Russischen ¹ stand und noch weiterhin steht, obwohl heute die

¹ Dies schliesst aber nicht aus, dass das Ukrainische einige Züge aufweist, die es in nähere Beziehung zum Westslavischen rücken. Da sind einmal gewisse Diphthongierungserscheinungen, weiterhin Verstummen

deutsche Verwaltung das Ukrainische in jeder Hinsicht gegen das Russische zu fördern versucht.

III

13. Das Moldovanische ist, wie wir gesehen haben, dem Ukrainischen (Russischen) nicht gleichwertig, es ist eine Restsprache, die nur für ganz beschränkte Themata des engsten häuslichen Lebens noch im Gebrauch ist, und auch das nur bei einzelnen Individuen, nicht in der gesamten Dorf- oder Kolchosgemeinschaft¹. Das Moldovanische ist eine begriffsarme Sprache, die dem Russischen gegenüber nicht konkurrenzfähig ist, sie ist eine Art Fossil, kein lebendiger, in dauernder Umbildung und Bereicherung stehender Organismus mehr. Bilinguismus aber kann nur dort auftreten, wo ein Mensch

der Endkonsonanten, Vertretung des slavischen *g* durch *h* wie im Čechischen (cf. *host*, § 16) und vor allem — neben der westslavischen Ausbreitung der von den *u*-Stämmen ausgehenden Deklinationsendungen — gewisse Seiten des Vokabulars zu erwähnen.

Über dieses in unserem Zusammenhang einzig wichtige Kapitel kann ich jedoch leider keine genauen Angaben machen, ausser über Zufallsfunde, wie z. B. *mova* „die Sprache“ (cf. čechisch *mluvíti* „sprechen“) oder *Biuro Pratzí* „Arbeitsamt“. Jedoch zeigt gerade dies letztere Beispiel, dass im Moldovanischen das russische *rabotat'* (cf. § 16) und nicht das westslavische *pratzovati* Eingang gefunden hat, was auch nicht erstaunlich ist, da mir von verschiedenen Seiten berichtet wurde, dass die Ukrainer sich nicht darüber einigen können, was als gutes und korrektes Ukrainisch anzuerkennen ist.

Wie sich die künftige Entwicklung von Bildungen wie z. B. *razinok* „Rechnung“ darstellen wird, bleibt abzuwarten. Das Gleiche gilt von Ausdrucksweisen, wie z. B. *spokoína noč vám*, „gute Nacht Ihnen“, mit dem merkwürdigen Nominativ statt zumindestens dem Akkusativ, der eine erklärbare Abweichung vom russischen Genitiv in dieser Formel wäre. Unter diesen Umständen glaube ich es rechtfertigen zu können, bei meinen Betrachtungen über das Moldovanische keinen Unterschied zwischen dem Russischen und dem Ukrainischen gemacht zu haben.

¹ So teilte mir eine Lehrerin mit, dass sie die Situation auf Moldovanisch erfasse, wenn z. B. ihr Kind hinfällt, aber auch nur dann moldovanisch, wenn sie allein ist, das heisst ohne moldovanische Bekannte. Im Beisein von solchen tritt sofort das Russische ein.

zwei Sprachen spricht, die beide die Möglichkeit bieten, im Wesentlichen das Gleiche auszudrücken.

Den Eindruck einer begriffsarmen Sprache bekommt man auch, wenn man eine Reihe von moldovanischen Sätzen betrachtet, die man — mit geringen lokal oder individuell bedingten Abweichungen — überall in gleicher Weise hören kann:

a) *nu ştiu, este ţiv* (russ. „lebendig“), *ba nu* („ich weiss nicht, ob er lebt oder nicht“).

b) Antwort auf die Frage, ob er den Liedtext kenne: *eu ştiu, tot eştu* (russ. *čisto* „rein“) *slova* (russ. „die Wörter“) *grăesc* („ich weiss, ganz genau sage ich die Wörter“).

c) *dacă cineva nu lucrează fizičesky* (russ. Adv. „körperlich“) („wenn jemand nicht körperlich arbeitet“).

d) *unde este? Acolo, unde razdaēt* (russ. „austeilt“) *podarky* (russ. „Geschenke“) („wo ist er? Dort, wo er Geschenke austeilt“).

e) *ori eu, ori dînsul se duce la deal: vsjo ravno* (russ. „ganz gleichgültig“) („entweder ich oder er geht aufs Feld. Wer, ist ganz gleichgültig“).

f) *avem pribliţitel'no* (russ. „annähernd“) *8 kg. de făină* („wir haben cca 8 kg. Mehl“).

g) *noi auzim că voi zanimali* (russ. „einnehmen“, „besetzen“) *pină la Dniepru* („wir hören, dass Ihr [scilicet das Gebiet] bis zum Dnjepr besetzt habt“).

h) *la zaička acasă* (Akk. von russ. *zaičik* „das Häschen“) („beim Hasen zu Hause“, das heisst: in seiner Höhle).

Alle diese Satzfragmente zeigen deutlich, worauf es ankommt. Das Wesentliche, der Hauptbegriff, tritt in russischer Form ins Bewusstsein und wird in der dem Russischen entsprechenden Form in das moldovanische Satzschema unverändert übernommen. Und zwar liegt der Fall nicht etwa so, dass die betreffenden Begriffe im Moldovanischen überhaupt nicht vorhanden wären, sondern einfach so, dass das russische Wort näher liegt: zu *ţiv* (Beispiel a) vergleiche man moldov. *a trăi* „leben“, zu *zaička* (Beispiel h) den häufigen Familiennamen *Epure* „Hase“; manchmal zögert der Sprecher, es kommt ihm aus bestimmten Gründen in den Sinn, dass möglicherweise

der Rumäne das Wort, das dem Moldovaner aus durchaus russischen Zusammenhängen völlig geläufig ist, nicht versteht, und so kommen Sätze zustande, wie zum Beispiel:

i) *doi oameni fac voină, fac război* („zwei Menschen machen Krieg, machen Krieg“),

wobei zu beachten ist, dass ausnahmsweise das russische Wort *voină* — das sich zuerst einstellt, wie ja *război* von manchen überhaupt nicht verstanden wird — in rumänischer Weise als Akkusativ, der dem Nominativ gleich ist, auftritt (zum Gegenteil vergleiche Beispiel h). In anderen Fällen gibt der Sprecher Erklärungen zu Wörtern, von denen er fühlt, dass sie nicht moldovanisch sind. Zu *matros* zum Beispiel hörte ich die Exegese: *care în apă plavă* (ukrainisch „er schwimmt“, „der in Wasser schwimmt“).

14. Von besonderer Bedeutung für die Entscheidung unserer Frage ist der Gebrauch der Zahlen (cf. § 28 e). Erstens einmal ist es äusserst selten, dass jemand in verschiedenen Sprachen die Zahlen gleich gut beherrscht, und weiterhin kann man sogar behaupten, dass man in der Sprache denkt, in der man zählt. Bei den Moldovanern der Ukraine hatte ich zwar selten Gelegenheit, festzustellen, in welcher Sprache sie zählen und rechnen, mit Ausnahme von Schulkindern, die heute auch in rein moldovanischen Dörfern die ukrainische Schule besuchen müssen und daher naturgemäss ukrainisch zählen und rechnen. Wohl aber hatte ich ständig Gelegenheit, Zahlwörter gewissermassen als Vokabeln zu hören, nämlich als Antwort auf die Frage nach dem Lebensalter. Hierbei ergab sich ausserordentlich häufig, dass die Leute entweder spontan mit russischen Zahlwörtern antworten — dieser Fall ist so häufig, dass jedes Mitglied der Volkszählungskommission heute die russischen Zahlwörter kennt — oder dass die Einwohner zögerten und die rumänischen Zahlwörter mühsam und fehlerhaft aus sich herauspressten.

Ich gebe einige instruktive Beispiele: statt *șaiszeci și nouă* („69“) hörte ich die auch im Russischen nicht vorhandene komplizierte Ausdrucksweise *șeptezeci fără de unu* („70 weniger 1“), eine Bildung, die für die Erklärung der indo-germa-

nischen Zahlwörter nicht ohne Interesse ist. Sie findet sich auch in volkstümlichen siebenbürgischen Texten.

Die Antwort: „1 Jahr“ wurde manchmal mit der in anderen Wörtern unüblichen Bewahrung des auslautenden *-u*, nämlich *unu an* gegeben, ein offensichtlicher Hinweis auf die Unvertrautheit mit diesem Zahlwort¹.

Besonders häufig wurde russisch geantwortet, wenn das Alter von 40-49 angegeben werden sollte, weil hier das Russische eine besondere, aus dem Bildungssystem der übrigen Zehnerzahlen herausfallende Form (*sorok*) zeigt. Der geistige Prozess im Gefragten scheint in der Weise zu verlaufen, dass er eine ähnlich aus dem Zahlensystem herausfallende moldovanische Zahl sucht, die es aber nicht gibt, daher antwortet er russisch.

Statt *șaiszeci* („60“) sagt man unverkürzt *șasezeci*², wobei dahingestellt bleiben soll, zu untersuchen, ob die rumänische Form nie bestanden hat, oder ob sie in Vergessenheit geriet, wonach die jetzt hörbaren Formen ursprünglich individuelle Neubildungen nach der Analogie der übrigen Zehnerzahlen wären.

Bemerkenswert ist auch die Ausdrucksweise: *doi ai și a doia lună* für: „zwei Jahre und zwei Monate“, wörtlich: „zwei Jahre und der zweite Monat“, wobei *ai* die lautgerechte Form für rumänisch *ani* (cf. § 24) und *a doia* eine Mischbildung aus mask. *al doilea* und dem berechtigten fem. *a doua* ist (cf. § 18 f). Selbstverständlich hört man auch direkt russische Zahlenangaben, z. B.: *sto rublei am dat* („100 Rubel habe ich gegeben“),

¹ Allerdings habe ich auch sonst das Zahlwort rumänisch *un* meist in der Form *unu* gehört — cf. die folgende Umschreibung des fehlenden Begriffes *martor* „Zeuge vor Gericht“: *la sud șad doi oameni și se sudeș și eu chium pe unu om care pe mine mă păzește* („bei Gericht sitzen zwei Männer und prozessieren, und ich rufe den einen Mann, der mich beschützt“). Es wäre möglich, dass hier ein besonderer Artikelgebrauch beim Zahlwort vorliegt, aber ich verfüge im Augenblick noch nicht über genügend Material, um dieser Frage nachgehen zu können. Im übrigen wäre hierbei auch der siebenbürgische Gebrauch *altu om* zu berücksichtigen.

² Dass es im Bukarester Radio ebenso gesagt wird, beruht wohl auf äusserer Übereinstimmung; man denkt dabei an andere Bildungen zur Unterscheidung: rum. *șapte*, dtsh. *zwo*.

statt *o sută de ruble*, oder: *ze cisle* (russ. *čislo*) *azi? E piervoie* (russ. neutrales Zahlwort: „das erste“) („welches Datum ist heute? Es ist der erste“) — mit dem im Russischen korrekten, im Rumänischen aber unmöglichen neutralen Zahlwort.

15. Bei allen diesen Fällen darf obendrein nicht aus den Augen verloren werden, dass im Verlaufe des letzten Jahres das durchziehende rumänische Heer, und in Einzelfällen auch die manchmal wochenlang an einem Ort arbeitende Volkszählungskommission einen rumänisierenden Einfluss ausgeübt hat — es steht jedenfalls fest, dass manche Ukrainer, bei denen Rumänen in Quartier lagen, sich notdürftig rumänisch verständigen können.

So ist mir z. B. statt des üblichen *lomcă* „Steinbruch“ einmal das schriftsprachlich rumänische *carieră* begegnet, und von einer Bäuerin hörte ich das schriftsprachliche *pîine* „Brot“. Als ich nach der Quelle dieses letzteren Wortes fragte, bekam ich die Auskunft, dass sie von rumänischen Soldaten gelernt habe, dass nicht *chită*, sondern *pîine* das „richtige“ Wort sei. Die Leute beobachten genau, es wurde mir z. B. mitgeteilt, dass die Deutschen statt russ.-moldovan. *spasibo* „danke“, fälschlich *spazibo* sagen, und den Satz: *limba noastră nexodiatsja* (russ. „sich nicht vereint“) *cu a voastră* („unsere Sprache gleicht nicht der euren“) habe ich vielfach variiert gehört, manchmal sogar mit Belegbeispielen aus dem Vokabular.

16. Auch wir wollen eine Reihe von Wörtern anführen, die offensichtlich russisch sind. Diese sollen für den Einfluss, den das Russische auf das Moldovanische ausgeübt hat und noch weiter ausübt, lediglich Erläuterungsbeispiele sein, die Veröffentlichung einer systematischen Sammlung würde hier zu weit führen.

| Moldovanisch | Russisch | Rumänisch | Deutsch |
|-------------------------------------|-----------------|-------------------------|------------------|
| <i>bljudcă</i> | <i>blüdo</i> | <i>blid</i> | Schlüssel |
| <i>butelcă</i> (auch in der Moldau) | <i>butylka</i> | <i>sticlă</i> | Flasche |
| <i>cisle</i> | <i>čislo</i> | <i>dată</i> | Datum |
| <i>cuznieț</i> | <i>kuzniets</i> | <i>fierar, potcovar</i> | Schmied |
| <i>cuznă</i> | <i>kuznitsa</i> | <i>fierărie</i> | Schmiede |
| <i>doică</i> | <i>dočka</i> | <i>fată</i> | Mädchen, Tochter |

(häufiger als *fată*)

| | | | |
|--|--|---|----------------|
| <i>dub</i> | <i>dub</i> | <i>stejar</i> | Eiche |
| <i>host</i> | ukr. <i>host'</i> , <i>gost'</i> | <i>musafir</i> | Gast |
| <i>lomcă</i> | <i>lomka</i> | <i>carieră</i> | Steinbruch |
| <i>otpușc</i> | <i>otpușk</i> | <i>concediu</i> | Urlaub |
| <i>otvici</i> | <i>otvietit'</i> | <i>răspunde</i> | antworten |
| <i>pepelniță</i> | <i>pepel'nița</i> | <i>scrumieră</i> | Aschenbecher |
| <i>perjevodcic</i> , (fem.) <i>perjevodca</i> | <i>perjevodčik</i> , <i>perjevodčitsa</i> | <i>interpret, tâlmaci</i> | Dolmetscher |
| <i>plodnic</i> | <i>plotnik</i> | <i>dulgher</i> (im Mold. als Familienname vorhanden) | Zimmermann |
| <i>polrieb</i> | ukr. <i>polrjeb'</i> russ. <i>pogrjeb</i> | <i>pivniță</i> | Keller |
| <i>poiezd</i> | <i>poiezd</i> | <i>tren</i> | Eisenbahnzug |
| <i>pejar</i> (auch in der Moldau) | <i>poșar</i> | <i>incendiu</i> | Feuersbrunst |
| <i>poluci</i> | <i>polučit'</i> | <i>primi</i> | erhalten |
| <i>polza</i> | <i>polza</i> | <i>folos</i> | Nutzen |
| <i>ponimai</i> | <i>ponimat'</i> | <i>înțelege</i> | verstehen |
| <i>postoiانو</i> | <i>postoianno</i> | <i>permanent</i> | ständig |
| <i>avea pravo</i> | <i>pravo</i> (neben <i>pravda</i>) | <i>avea dreptate</i> | Recht haben |
| <i>pricaz</i> | <i>prikaz</i> | <i>ordin</i> | Befehl |
| <i>propuscă</i> | <i>propușk</i> (ukr. <i>perepușka</i>) | <i>permis de trecere</i> | Durchlasschein |
| <i>rabot(a)i</i> | <i>rabotat'</i> | <i>lucra</i> | arbeiten |
| <i>se rodi</i> | <i>roditsja</i> | <i>se naște</i> | geboren werden |
| <i>răzbiri</i> | <i>razbratj</i> | <i>înțelege</i> | verstehen |
| <i>sală</i> | <i>salo</i> | <i>slănină</i> | Speck |
| <i>silă</i> | <i>sila</i> | <i>putere (silă</i> heisst „Zwang, Gewalt“) | Kraft |
| <i>stemic</i> | <i>(sjernaia) spička</i> | <i>chibrit</i> | Zündhölzchen |
| <i>snidai</i> | <i>(čech.) snidat</i> | <i>dejuna</i> | frühstücken |
| <i>spasenie</i> | <i>spasenie</i> „Rettung“ | <i>vindecare</i> | Heilung |
| <i>spasibo</i> | <i>spasibo</i> | <i>mulțumesc</i> | danke |
| <i>sud</i> | <i>sud</i> | <i>tribunal</i> | Gericht |
| <i>se sudî</i> | <i>suditsja</i> | <i>a face proces</i> | prozessieren |
| <i>točno</i> | <i>točno</i> | <i>exact, precis</i> | genau |
| <i>topi</i> | <i>istopit'</i> | <i>încălzi</i> | heizen |
| <i>toje</i> | <i>tože, takže</i> | <i>de asemenea</i> | auch |
| <i>ulijă</i> | <i>ulitsa</i> | <i>stradă, auch uliță</i> im Sinne: Gasse, Strasse | |

| | | | |
|-----------------------|------------------------|------------------|----------------|
| <i>vinograd</i> | ukr. <i>vinograd</i> , | | |
| | russ. <i>vinograd</i> | <i>struguri</i> | Weintrauben |
| <i>voina</i> | <i>voina</i> | <i>război</i> | Krieg |
| <i>vozduh</i> | <i>vozdus</i> | <i>aer</i> | Luft |
| <i>hudojnic</i> | <i>xudožnik</i> | <i>artist</i> | Künstler |
| <i>zamistitel</i> | <i>zamiestitel'</i> | <i>locțiitor</i> | Stellvertreter |
| <i>zăvod</i> | <i>zavod</i> | <i>fabrică</i> | Fabrik |
| <i>na zdorov(1)je</i> | <i>na zdorovje</i> | <i>noroc</i> | prosit |

Die zahlenmässig stärkste Gruppe stellen naturgemäss die Namen von technischen Dingen dar, die mit dem Worte zusammen aufkamen (*bliudcă, butelcă, lomcă, pepelniță, poiezd, propuscă, sîrniči, zăvod* usw.). Auch dass eine ganze Reihe von Wörtern für Dinge, die von jeher bekannt waren, durch russische Bezeichnungen ersetzt wurden (*plodnic, pohrieb, dub* usw.) ist nicht besonders auffällig, zumal im Rumänischen, da doch in diese Sprache in älterer Zeit sowieso sehr viele slavische Lehnwörter aufgenommen wurden. Immerhin entbehrt es nicht des Interesses, sich zu vergegenwärtigen, dass verhältnismässig häufig ein Slavismus des Rumänischen im Moldovanischen durch einen anderen ersetzt wurde — cf. z. B. *sticlă* durch *butelcă, pivniță* durch *pohrieb*, beide Wörter mit interessantem „Bedeutungs“ wandel.

Aber auch die Begriffswörter, vor allem die Verben (cf. z. B. *otvieci, poluci, ponimai, se rodi, răzbiri*) sowie Wörter wie *postoiano, toje* und die in den früher erwähnten Beispielsätzen vorgekommenen, sind sehr zahlreich, und ich glaube, dass solchen Wörtern ein grösseres Gewicht für die Feststellung des Verhältnisses zwischen Moldovanisch und Russisch zukommt als allen anderen Gruppen zusammen. Diese Begriffswörter zeigen, dass das Moldovanische keinerlei Lebenskraft dem Russischen gegenüber aufzuweisen hat. Sie sind der Hauptgrund dafür, warum das Phänomen des Bilinguismus nicht zu beobachten ist.

17. Der Einfluss des Russischen wirkt sich natürlich auch in einer grossen Anzahl von calques linguistiques aus, wofür wir einige Beispiele geben. Freilich ist die Frage des Musters, nach dem diese Bildungen vorgenommen wurden, nicht nach nur sprachlichen Gesichtspunkten zu entscheiden. Wenn man

das täte, so müsste man z. B. zu dem sachlich widersinnigen Schluss kommen, dass das moldovanische *drum de șier* (cf. § 24) nach dem französischen *chemin de fer* gebildet sei (*drum de șier* bei Eminescu), während das rumänische *calea ferată* mit dem adjektivisch gebrauchten Partizip *ferată* viel näher an das russische *železnaja doroga* (*železnyj* ist das Adjektiv zu *železo* „Eisen“) anklingt. In Wirklichkeit ist es jedoch so, dass *drum de șier* die Wiedergabe des russischen Terminus mit den Mitteln des Moldovanischen ist.

In anderen Fällen ist jedoch auch aus rein sprachlichen Gründen das Muster zweifelsfrei zu erkennen, z. B. bei — auch moldauischem —: *eu n'am cînd* statt rumänisch *eu n'am timp* („ich habe keine Zeit“), denn nur das Russische bietet eine Parallele (*mnje njezagda* mit der genauen Entsprechung *cînd, kagda* „wann“).

Eindeutig russischer Einfluss liegt auch bei dem häufigen Ersatz des Verbums *haben* (cf. § 28) durch *la mine este*, cf. russ. *u menja (esti)* vor, z. B.: *la mine este frate mai mare* („ich habe einen grösseren [das heisst: älteren] Bruder“), *la mine mai ghine* (cf. § 24) *de 60 de ai* („ich bin mehr als 60 Jahre alt“), denn nur das Russische kennt kein direktes Wort für *haben*.

Unter diesen Umständen sind dann auch Ausdrücke wie moldovanisch *dă pace!* „gib Ruhe“, lass mich „in Frieden“, als slavische Lehnübersetzung aufzufassen (cf. tschechisch *dej pokoj!*), obwohl die Bildung — die auch in der Moldau vorkommt — auch selbständig aufgekommen sein könnte, was in jedem einzelnen Falle möglich ist wie in unserem besonderen Falle die auch deutsche Parallele *gib dich zufrieden!* zeigt.

18. Eine weitere Folge des Zurückdrängens der Muttersprache, die nur noch selten gesprochen wird, ist die grammatische Unsicherheit in ihrem Gebrauch. Man begegnet nämlich häufig direkten Fehlern, und aus diesen Fehlern ist umgekehrt natürlich ebenfalls zu erschliessen, dass das Moldovanische keine voll lebende Sprache mehr ist, sondern eine Reliktmundart, die im Aussterben begriffen ist.

Die grösste Bedeutung in dieser Hinsicht kommt Fehlern gegen die Kongruenz zu, denn sie sind die typischen Fehler

dessen, der eine Sprache nur unvollkommen beherrscht und daher im Formgebrauch unsicher ist.

Nichtberücksichtigung des grammatischen Geschlechts zeigen Fälle wie *a mea omul* („mein Mann“) statt *a meu* (cf. § 21) *omul, slovo rusească* („ein russisches Wort“) statt *slovo rusec* (cf. rum. *slovă rusească*), *la mine este femeia a doua* („ich habe die zweite Frau“) statt *a doua*. In der Moldau kommt die Bildung *a doilea* vor.

Auch die Numerusübereinstimmung existiert nicht mehr überall, wie Fälle wie z. B. *ceilalți înțelege* statt *înțeleg* („die anderen verstehen“) zeigen¹. Besonders interessant war mir, dass ein Lehrer, der sogar schriftstellerische Versuche in moldovanischer Mundart geschrieben hat, wiederholt *dumneata* mit pluralischer Verbform verbindet, z. B. *dumneata ospătați* („greifen Sie zu“)² und: *dar dumneata copkîi* (§ 24) *n'aveți* („aber Kinder haben Sie nicht“). Natürlich muss man hierbei in Rechnung stellen, dass überhaupt die verschiedenen Personalformen des Verbs nicht mehr deutlich vorhanden sind — vergleiche ähnliche Erscheinungen im Englischen.

Ich hörte z. B. die Form *v'a dus voi* (wobei *voi* Subjekt ist), statt *v'ați* („Sie sind weggegangen“), *toții o spus*, statt *au spus* („alle haben gesagt“), und das Nebeneinander von *ea a spus* und *ea au spus* („sie hat gesagt“) wurde mir von Lehrern ausdrücklich bestätigt. Hierbei ist *au* < *habet* normale Entwicklung für den Singular (cf. den ähnlichen Gebrauch in Transylvanien und der Moldau).

19. Bei diesem Sprachzustand nimmt es dann auch nicht wunder, wenn im Verkehr mit Rumänen direkte Sprachmischung vorkommt, das heisst vollkommen korrumpierte Grammatik, oder vielmehr agrammatisches Nebeneinanderstellen von Wörtern aus den verschiedenen Sprachen, wie sie gerade ins Gedächtnis kommen.

¹ Allerdings ist die gleiche Erscheinung auch in Muntenien zu beobachten. Dies weist darauf hin, dass die Ausgänge der zahlreichsten ersten Konjugation analogisch auf die übrigen übertragen werden.

² Freilich sagte derselbe Lehrer auch zu mir: *ospătează!* (cf. § 21).

So wenn z. B. jemand sich ausdrückt: *požaluista, băietul stala* („bitte schön, der Junge stand“ [sc. im Wege]). Hierbei ist *băietul* (cf. § 24) das einzige moldovanische Wort, aber es genügt, um auch die russische Kongruenz aus den Fugen zu bringen, indem es nämlich mit der weiblichen Form *stala* verbunden wird.

Allerdings wäre überdies auch noch die Interpretierung möglich, dass *băietul* gar nicht im richtigen Sinne von *Knabe* gebraucht wurde, sondern *Mädchen* bedeuten soll.

Ähnlich ist *două* (fem.) *kilometry* (mit russischer Lautung) aufzufassen, aber man darf daraus natürlich nicht schliessen, dass auch das Russische fehlerhaft gesprochen würde. Es wäre falsch, zu argumentieren, dass *zwei* im Russischen die Form *kilometra* fordere, also könne die Person auch nicht Russisch, sondern es ist vielmehr so, dass die Einschlebung einzelner moldovanischer Wörter im Sprecher mit dem unklaren Streben einhergeht, auch die übrigen Wörter zu verändern, damit sie moldovanisch werden. Das Ergebnis ist, dass mit Rumänen weder Russisch noch Moldovanisch gesprochen wird. Unwesentlich hierfür ist, dass auch in der Moldau *kilometru* ambigen sein kann.

20. Freilich muss zur Rechtfertigung unserer Bestreitung des Bilinguismus bei den Moldovanern der Ukraine noch eine prinzipielle Frage beantwortet werden: wir nannten das Moldovanische eine Reliktsprache in dem Sinne, dass ihre Geltung und ihr Gebrauch immer mehr zu Gunsten des Russischen (Ukrainischen) eingeschränkt wird. Dieser Zustand konnte sich aber — theoretisch betrachtet — nur über die Zwischenstufe einer bilingualen Bevölkerung ergeben. Wenn man aber die tatsächlichen Gegebenheiten betrachtet — die Kinder können nur Ukrainisch, die Eltern können besser Ukrainisch als Moldovanisch, und die Grosseltern haben angeblich überhaupt nicht Ukrainisch gekonnt — so kann diese Zwischenstufe des Bilinguismus nur bei der heute lebenden mittleren Generation gesucht werden, bei der sie sichtlich nicht vorhanden ist.

Diese paradoxe Lage erklärt sich dennoch restlos. Wir müssen nämlich die Besonderheiten der beiden auf einander treffenden Sprachen beachten: das Moldovanische, ein unlitte-

rarischer Dialekt gegen das Russische, die Sprache der zugänglichen Literatur, der Schule, der Verwaltung und des öffentlichen Lebens ganz allgemein. Von geistigen und öffentlichen Dingen erfuh man ausschliesslich durch das Medium der russischen Sprache, sodass es sich also bei der Erlernung des Russischen gar nicht so sehr um die Erlernung einer neuen Sprache, sondern vielmehr um das Kennenlernen neuer Dinge, einer neuen Welt handelte. Von diesem Standpunkt aus betrachtet, ändert sich das Bild. Es liegt kein Sprachkampf vor, sondern die Erwerbung eines neuen Horizontes durch das Medium einer neuen Sprache, sodass die Konkurrenz der zwei Sprachen gar nicht empfunden wurde. Mit anderen Worten: es gab keinen Zeitpunkt, an dem eine bestimmte Generation sich in beiden Sprachen gleichmässig zu Hause fühlte, sondern diese beiden Sprachen entsprachen verschiedenen Sphären des Lebens, und mit dem Vordringen der einen Sphäre drang auch die entsprechende Sprache vor.

IV

21. Von den einzelnen dialektischen Besonderheiten des Moldovanischen will ich in diesem Zusammenhang nur wenig berichten.

Der moldauische Zusammenfall der proklitischen Artikelformen *al, a, ai, ale* in *a* findet sich auch im Moldovanischen, sogar mit Voranstellung des Possessivs vor das Substantiv: *a mei părinți, a ei părinți*, (meine, ihre Eltern), was in Rumänien als Archaismus vorhanden ist.

Es findet sich der Infinitiv statt des in anderen Dialekten ausser in der Moldau dafür eingetretenen Partizips bewahrt, nämlich in Fällen wie z. B.: *nu mi-e a minca* („ich habe nichts zu essen“). Unentschieden muss bleiben, ob hier das Russische einen konservierenden Einfluss ausübte, oder ob in diesem Dialekt das Wegfallen des Einflusses von Seiten der südlichen „Balkansprachen“ die Erhaltung des Infinitivs bewirkte, oder ob er gar restituiert wurde.

Die von Iorgu Iordan (*BL*, VII, 1939, 57) diskutierte Konstruktion von *a ajuta* mit dem Dativ der Person ist im

Moldovanischen die einzig übliche. Sie dürfte auf die gleiche Konstruktion des Russischen zurückzuführen sein.

Der gleiche russische Einfluss liegt darin vor, dass die rumänische Doppelheit von *dumneavoastră* und *dumneata* mit pluralischer beziehungsweise singularischer Verbform meist (cf. §. 18) zu Gunsten des Plurals vereinheitlicht wird. Überdies ist *dumneavoastră* verhältnismässig selten, und ausserdem wird, dem russischen *вы* entsprechend, auch die zweite Person Plural *voi* als Höflichkeitsform der Anrede verwendet, sodass die Opposition vielmehr zwischen *voi* und *dumneata* zu bestehen scheint. Dass sie nicht klar durchgeführt wird — es fehlt ja der Personengegensatz beim Verb — hat seinen Grund in der allgemeinen Ungefestigkeit der grammatischen Kategorien im Moldovanischen.

22. Von weiteren Besonderheiten des Moldovanischen seien einige Abweichungen in der Formenbildung verzeichnet: so findet sich statt *ștergar* („Handtuch“) meist die Form *ștergură* (altrum. *mineștergură*), von *sat* („Dorf“) ist neben dem üblichen Plural auch die Form *saturi* zu hören, und ferner fügen wir einige lexikalische Besonderheiten bei, deren Ursprung festzustellen wäre, wie z. B. *clapaș* („Hammer“) statt *ciocan*, *m'am făcut* („ich habe mich gemacht“) neben dem Russizismus *m'am rodit* (cf. § 16), im Sinne von *m'am născut* („ich bin geboren“).

Einzelheiten, wie z. B. moldauisch und moldovanisch *amu* („jetzt“) statt rumänisch *acum* oder *acolă* (endbetont) statt *acolo*, aber im Werte von „hier“ (nicht „dort“) seien nur erwähnt, zumal die lokale Deixis auch im Rumänischen problematisch ist.

23. Zu den lexikalischen Besonderheiten gehören auch veränderte Meinung einiger Wörter, z. B. *nevastă*, das im Moldovanischen den Wert *Schwiegertochter* hat, oder *acolă* (cf. § 22). Ebenso wie *acolă* hätte auch *poftesc* (verbal, nicht adverbiell) schon im vorhergehenden Abschnitt erwähnt werden sollen, jedoch wollte ich es im Zusammenhang mit seinem Gegenstück *spasibo* und *munțiișesc* behandeln, die beide einen Meinungsunterschied aufzuweisen scheinen. Dem deutschen *bitte!*

scheint im Allgemeinen das russische *požaluista* zu entsprechen, *poftesc* scheint einen feierlicheren Wert zu haben, den ich jedoch nicht genauer zu bestimmen vermag. Klarer liegt mir der Fall von deutsch *danke!* Ein Greis, der *munținim* (cf. § 24) *Dumnezeului!* sagt, fragte mich, wie man denn in Rumänien statt *spasibo* (russ. „danke“) sage. Ich versuchte das Wort *multumesc* aus ihm herauszufragen, da ich es ja in dialektischer Form von ihm schon gehört hatte, bekam aber nur die Auswahl *spasibo* und das gleichbedeutende *bogdăproste*. Hieraus scheint mir hervorzugehen, dass — wie ähnliches aus jeder Sprache mit anderen Beispielen belegbar — dieses Wort in religiöser Sphäre erhalten ist, aber seinen Begriffsumfang demgemäss veränderte, während im profanen Sinne das russische Wort *spasibo* eintrat¹.

24. Über die lautlichen Besonderheiten des Moldovanischen ist bei anderer Gelegenheit ausführlicher zu reden, hier sollen nur allgemeine Züge kurz erwähnt werden. Der Gesamteindruck der moldovanischen Lautgebung ist der einer schwereren, schwerfälligeren und zugleich irgendwie weicheren Sprache, als das Rumänische. Man meint Anklänge an das Russische zu hören, auch in den Liedern und sogar in der Betonung, aber das sind rein subjektive Eindrücke, die der Nachprüfung — am besten durch experimentalphonetische Methoden — bedürfen, zumal ich auch bei einigen Sprechern in der Moldau den Eindruck einer grösseren Weichheit der Sprache habe.

Über diese subjektiven Eindrücke hinaus lässt sich als Hauptcharakteristikum dieser Mundart eine starke Tendenz zur Palatalisierung, die bis zur Dentalisierung geht, feststellen, die durch folgende Palatale, vor allem *i* bedingt ist. Die Dentalisierung betrifft vor allem die Labiale *p*, *b*, *m*, die als *t*, *d*, *n* auftreten. Demgemäss heisst es *un tîic*² statt *un pic* („ein

¹ Allerdings ist auch das Verb *a munțini* in diesem Sinne gebräuchlich, und es ist schwer zu entscheiden, ob hierbei auch regionale Unterschiede eine Bedeutung haben.

² Als Zwischenstufe des Wandels von *b* zu *d'* ist der Palatal *g'* (cf. *ghine*, § 17) noch zu beobachten. Für den Übergang von *p* zu *t'* liegt sogar noch

wenig“), und weiterhin stellt sich *b* vor *i* als palatalisiertes *b* (wie z. B. im Čechischen), dar, cf. *d'ine* statt *bine* („gut“). Ebenso tritt *m* in der gleichen Lautumgebung als *n* auf, das heisst, dem rumänischen *primit* entspricht im Moldovanischen die Form *prinit*, und mit Diphthongierung des *i* ergibt sich *mirele* statt rumänisch *mirele* („der Bräutigam“).

Im Prinzip die gleiche Erscheinung liegt bei der moldovanischen Vertretung *ș* statt des rum. *f* vor, cf. z. B. § 17 *șier* für rum. *fier* („Eisen“) oder *șerbinte* für rum. *fierbinte* („heiss“).

Dieser Dentalisierung fällt aber gelegentlich auch *l* anheim, z. B. ergibt das rumänische *multumim* im Moldovanischen etwa (eine genaue Transskribierung ist leider nicht möglich) *munținim*, sodass nicht nur *m* vor *i*, sondern auch *l* vor dem Palatal *t'* als *n* erscheint.

Die Lautung *ce*, in der schon ein dentaler Bestandteil vorhanden ist, verliert diesen unter der fortschreitenden Palatalisierung (cf. auch den Schwund von *n* in *ai* < *ani*, § 14), die in verschiedenen Gegenden verschiedene Entwicklungsstufen zeigt, nämlich *și* z. B. in Serbulovka, *si* z. B. in Rybnița.

Als Palatalisierungserscheinung dürfte auch die Lautung moldovanisch *baiet* mit *e* statt *băiat* aufzufassen sein, wenngleich in diesem Beispiele natürlich auch die Interpretation möglich ist, die Form als eine analogische Angleichung an den Plural *băieți* aufzufassen. Ich möchte jedoch die erstere Erklärung vorziehen, weil die zweite unbeantwortet lässt, warum der Singular hier sich nach dem Plural ausglich und nicht umgekehrt wie z. B. in *voi lucreți* statt rumänisch *dumneavoastră lucrați*. Hier müsste man Analogie zum Singular *lucrezi* annehmen, während die Erklärung durch Palatalisierung ein durchgehendes Prinzip feststellt.

Eine weitere Besonderheit, die ich wenigstens erwähnen möchte, ist der fast durchgängige Wandel des *ă* in *a*. Jedoch will ich mich vorläufig nicht näher über diesen Lautwandel

das *k'* in Verbindung mit dem ursprünglichen *p* vor, es bestehen z. B. für rumänisch *copil* („Kind“) je nach Dörfern verschieden — die Formen *kopk'il* und *cot'il*.

äussern, da ich ihn auch in Bukarest wahrzunehmen glaube und noch keine abschliessende Untersuchung darüber vorliegt¹.

25. Eine eigenartige Erscheinung ist bezüglich der Betonung zu beobachten. Es handelt sich hier um die Betonung einer aus einem einzigen Worte bestehenden bejahenden Antwort. Diese wird ebenso wenig wie im Ukrainischen durch *da* („ja“) ausgedrückt, sondern durch die Wiederholung des Begriffes, nach dem gefragt wurde. So lautet die Antwort auf die Frage: „Bist du Moldovaner“? *Moldovân!* „Kannst du moldovanisch“? *Știi moldoveneste? Știü!*, und diese Antworten werden mit einem Schleifton gesprochen, das heisst die Stimme hebt sich zuerst und senkt sich dann gegen das Ende des letzten, langgezogenen Vokals ein wenig. Ausserdem liegt schon der Ton der ersten Silbe bedeutend höher als beim normalen Sprechen. Der Gesamteindruck bezüglich der Betonung einer solchen Antwort ist viel mehr der einer Fragebetonung als der eines Antworttones. Diese Tatsache allein schon lässt erkennen, dass E. Hermanns Bemühung (*Actes du 4^e Congr. intern. de Ling.*, Kopenhagen, 1938, S. 83), eine allgemeine Fragebetonung festzustellen, verfehlt ist. Dass unser Frage-ton nicht nur von der moldovanischen, sondern häufig auch von rumänischer Bevölkerung nicht als solcher, sondern als affirmative Betonung aufgefasst wird, zeigt, auf welchem schwankendem Boden wir uns hier bewegen.

26. Auch gemeinrumänische Eigentümlichkeiten finden sich teilweise im abgelegenen Moldovanischen wieder; so die figura etymologica (cf. Seidel-Sloty, *BL*, IX, 1941, S. 40), zum Beispiel *de știut știam, la urma urmei*, oder die Anrede *frate!* einerseits auf Frauen angewendet (cf. S. 60), andererseits aber auch — ein Zeichen des allgemeinen Fehlens von festen stilistischen Kategorien in diesem Dialekt — auf Mitglieder der Volkszählungskommission, das heisst auf geehrte Fremde, denen man schon wegen der Geschenke, die sie verteilen, ganz besonders höflich entgegenkommt.

¹ Siehe jedoch Iorgu Iordan, *Un fenomen fonetic românesc dialectal: â neaccentuat > a*, *RF*, I, 117 f.; vgl. Rosetti, *Lb. rom. în sec. XVI*, 38.

27. Anhangsweise sollen noch einige Fälle von rumänisch-russischem Parallelismus angeführt werden, ohne dass wir zu der Frage: Einfluss der einen Sprache auf die andere oder von einander unabhängige Entwicklung — Stellung nehmen wollen.

Dem rumänischen *cum îl chiamă?* entspricht genau russisch *kak ĵevo zovut?* („wie nennen sie ihn?“).

Ferner entspricht die Vergangenheitsform für den Ausdruck der unmittelbar bevorstehenden Zukunft im rumänischen *am plecat* („ich bin weggegangen“) als Verabschiedung im Sinne von: „jetzt gehe ich weg“, dem russischen *paşol na rabotu* („ich ging an die Arbeit“).

Auch für die figura etymologica hörte ich russische Beispiele, cf. *rozbirajet no skazat' neskaţet* („er versteht, aber sagen sagt er nichts“) im Sinne von: „zu sagen vermag er absolut nichts“.

Eine weitere Parallele zwischen Rumänisch und Ukrainisch stellt der Fall dar, dass ich hörte: „so und so müsst ihr fahren“, *tam budje u nas uprava* (dort wird bei uns die Bürgermeisterei sein), im Sinne von: „unsere Bürgermeisterei“, das heisst Ersatz des Possessivpronomens durch das Personalpronomen, freilich nicht im Dativ wie im Rumänischen, sondern im Genitiv.

Im Anschluss an das eben erwähnte modale Futur *budje* (wofür es im Rumänischen eine eigene Formenkategorie gibt) seien als Nachtrag zu meinen Ausführungen über das slavische Perfektivum-Präsens (*Slavia*, 17, 1939/40, S. 1) zum Schluss noch je ein solches Perfektivum im modalen Sinne angeführt („ich kann es nicht sagen“ heisst — ohne Unterschied — *nebudu hovorit'* und *neskaţu*) und im Sinne der rechten Gegenwart (*xarašo, xarašo ĵa vam skaţu, što eto tak*, „gut, gut, ich sage es Ihnen, dass es so ist“ — „ich werde es Ihnen sagen“ ergäbe keinen Sinn, denn die Mitteilung endete mit diesem apodiktischen Ausspruch).

V

28. In allen wesentlichen Punkten weist auch das Deutsch der Volksdeutschen in der Ukraine die Züge auf, die wir für

das Moldovanische festgestellt haben. Ich verfüge für diesen Dialekt über weniger Material, da ich keine Zeit hatte, den Dialekt volksdeutscher Siedlungen eingehend zu studieren, aber ich konnte — vor allem im Gespräch mit volksdeutschen Bürgermeisterern — feststellen, dass der Dialekt ausserordentlich starke Einflüsse vom Russischen erlitten hat, und dass die Kinder, die — in den letzten Jahren vor dem gegenwärtigen Kriege mit der Sowjetunion — keine deutsche Schule mehr besuchen konnten, entweder überhaupt nicht oder nur sehr mangelhaft deutsch sprechen. Diejenigen Erwachsenen, die ein einigermaßen einwandfreies Deutsch sprechen, geben selber an, dass sie sich bewusst durch Radiohören und durch Lektüre deutscher Bücher im Deutschen vervollkommen haben. Wir geben einige erläuternde Beispiele:

a) Den Einfluss der russischen Umschreibung für *haben* (cf. § 17) ersieht man aus Sätzen wie: *bei mir ist kein Kind* — im Sinne von: „ich habe kein Kind“.

b) Den Einfluss der russischen Aspektkategorien beim Verbum zeigen Wendungen wie: *vielleicht trinken Sie ein Glas Milch aus*.

c) Für vokabelmässigen Einfluss mag auf die *calque linguistique* des russischen *точно* im Deutschen hingewiesen werden, z. B. *ich kann es Ihnen pünktlich sagen* statt „genau“ — für das Rumänische (cf. § 16) fanden wir das russische Wort direkt übernommen vor.

Wir könnten noch viele Beispiele anführen; cf. *sie haben keine Schande* im Sinne von „Ehrgefühl“, *es ist ein Regen gegangen*, das heisst Wendungen, die Wort für Wort der russischen Ausdrucksweise entsprechen.

d) Dass auch die direkte Übernahme russischer Wörter nicht fehlt, zeigt z. B.: *mit dem können Sie sprechen, wie wir hier, so prost ist er* (russisch *prostoj* „einfach“).

e) Schliesslich mag noch ein Beispiel für die Übernahme der russischen Zählweise (cf. § 14) angeführt werden: *ein tausend siebenhundert dreissig und neun*.

Aus all dem ergibt sich, dass die Einwirkung des Russischen auf das Deutsche sich prinzipiell genau so fühlbar macht wie

auf das Rumänische. Die Volksdeutschen sprechen unter einander häufig russisch, die Kinder können Deutsch nur, soweit sie eine deutsche Schule besucht haben.

Dass nun aber freilich das Deutsche in der Ukraine dennoch nicht als eine Reliktsprache anzusehen ist, wie das Moldovanische, erklärt sich aus politischen Gründen, die wir hier nicht ausführlich zu erörtern brauchen. Die wesentlichen Unterschiede zwischen der Lage der deutschen und der rumänischen Siedler sind die folgenden: die Deutschen kamen von vornherein mit Privilegien ins Land, die ihre wirtschaftliche Lage vorteilhaft beeinflussten. Ihre kulturelle Sonderstellung konnte auch deshalb leichter und länger aufrecht erhalten werden, weil die deutsche Sprache im Osten Europas die wichtigste Fremdsprache ist. Dieser und eine Reihe anderer Gründe beeinflusste die sprachliche Lage wesentlich — aber es handelt sich um Gründe, die alle nicht in der Sprache selber liegen.

VI

29. Unter dem Gesichtspunkt der in der Ukraine gesammelten Erfahrungen erscheint es mir angebracht, schliesslich einige Bemerkungen zu dem Begriff Muttersprache überhaupt der Öffentlichkeit vorzulegen. In der Fachliteratur, die vor allem den Erfahrungskreis spiegelt, den das Denken der sogenannten grossen Nationen vorfindet und gestaltet, wird dieser Begriff als etwas Feststehendes hingenommen: die Muttersprache ist die Sprache, in der man als Kind das Denken lernte, mit deren Hilfe man sich sein Weltbild schuf, und von deren Banden man sich bis zum Tode nicht befreien kann. Diese Anschauung ist aber nur für die Menschen berechtigt, die tatsächlich nur eine Sprache haben, auf die alle Lebensäusserungen bezogen werden. Sie gilt schon nicht mehr für zweisprachige Personen, und sie gilt erst recht nicht für all die Menschen, die ohne wirklich zweisprachig zu sein, in den verschiedenen Lebenssphären verschiedene Sprachen verwenden.

Der wichtigste Fall ist hier zweifellos der, dass die Muttersprache und die Schulsprache nicht zusammenfallen. Gerade

in dem Lebensabschnitt, in dem das bewusste Denken erlernt wird, wird die Grundlage für die gesamte geistige Entwicklung des Menschen gelegt, und die Schulsprache — die Sprache mit der und in der man denken gelernt hat — ist in diesem Falle viel wichtiger als die Muttersprache. Nicht in jedem Falle muss die Muttersprache eine solche Reliktsprache werden, wie wir es bei den Moldovanern beobachten. Sie kann die Sprache des Individuums für eine ganze Reihe von Lebenssphären bleiben, aber die feste Beziehung zwischen Sprache und Weltbild, die man mit dem Begriff Muttersprache zu kennzeichnen glaubt, ist gestört, und der Konflikt wird nicht in einheitlicher Weise gelöst.

Es kann z. B. — bei den Moldovanern häufig zu beobachten — der Fall eintreten, dass die Muttersprache vergessen wird. Für diese Erscheinung müssen dann Untersuchungen darüber angestellt werden, ob die neue Sprache, die die Muttersprache verdrängt, diese vollständig zu ersetzen vermag, oder ob eine Unvollkommenheit der Beherrschung sich als notwendige Folge ergibt. Solche Untersuchungen müssten für Menschen der verschiedensten Bildungsstufen und Lebensverhältnisse getrennt durchgeführt werden.

Des Weiteren müsste festgestellt werden, ob die Schulsprache ihre bestimmende Bedeutung für das ganze Leben des Menschen auch in den Fällen behält, wo ein Mensch nacheinander verschiedensprachige Schulen besucht. Ich neige der Ansicht zu, dass ein solcher Mensch überhaupt kein festes Sprachgefühl mehr zu entwickeln vermag, aber auch diese Frage müsste eingehend untersucht werden.

30. Zusammenfassend stelle ich als die wichtigsten sprachwissenschaftlichen Erkenntnisse, zu denen ich durch Beobachtung der Verhältnisse in einem kleinen Teile der Ukraine gelangte, einerseits das Fehlen eines echten Bilinguismus in solchen Gebieten fest, wo nicht zwei kulturell gleichwertige oder wenigstens vergleichbare Sprachen aufeinander stossen, und andererseits den Vorrang der Schulsprache vor der Muttersprache.

Dieser Begriff, dem manchmal eine fast mystisch anmutende Kraft beigemessen wird, ist durchaus relativ, und er wäre besser

durch einen klareren Terminus zu ersetzen. Man könnte an die Formulierung „Sprache des Elternhauses“ denken, weil bei dieser Ausdrucksweise schon eher die Möglichkeit von mehreren Umgangssprachen mit ihren komplizierten Auswirkungen berücksichtigt wird. Vielleicht aber würde die wissenschaftliche Problematik des mit der „Muttersprache“ zusammenhängenden Fragenkomplexes noch besser umschrieben sein, wenn man sich dazu entscheiden könnte, von „Primärsprache“ zu reden.

Cantacuzenka am Bug (bei Wosnessensk),

November 1942

EUGEN SEIDEL

NACHSCHRIFT

Eine abweichende Auffassung über einige der hier behandelten Fragen steuert A. Golopenția bei und eröffnet damit die von mir erhoffte Diskussion. Er tritt vom soziologischen Gesichtspunkt aus an die sprachlichen Fragen des Moldovanischen in der Ukraine heran und bezieht ein grösseres Gebiet in die Debatte ein, als ich es in den voranstehenden Bemerkungen getan habe. Im Norden, in gewissen rumänischen Zentren um Nowomirgorod und Kirowograd, herrschen ganz andere Verhältnisse als im von mir behandelten Süden.

Daher stellt sich von seinem Standpunkt aus das Problem anders dar, und meine Darstellung berücksichtigt nicht die Unterschiede, die zwischen den verschiedenen Dörfern bestehen. Er hält es für unberechtigt, die Zustände eines Typs von Dörfern, wie sie z. B. Constantinovca am Bug, in gewissem Grade auch Serbulovca darstellen, zu verallgemeinern.

Golopenția charakterisiert den Befund wie folgt: es ist zwar ein Absinken des Moldovanischen ins Relikthafte zu beobachten, wenn man die verschiedenen Stufen der Sprachbewahrung in den einzelnen Dörfern gegenüber stellt. Es gibt aber im Norden Dörfer, wie z. B. Martinoș (bei Nowomirgorod) und Gruskoe (bei Kirowograd), wo die Bevölkerung unter sich moldovanisch spricht, und wo die Kinder nur moldovanisch können. Es gibt dann weiterhin die Übergangsstufe, die ich z. B. an Constantinovka und Serbulovka geschildert habe und schliesslich Dörfer

wie Kolniboloto, Pietro Ostrov, wo nur noch Familiennamen vom Typus *Muntean*, *Vraghie* usw. darauf hinweisen, dass die hier lebende ukrainische Bevölkerung zum Teil eigentlich entnationalisierte Moldovaner sind.

Die von A. Golopentia hervorgehobenen Unterschiede bestehen zweifellos, und ich bedaure es, dass ich die betreffenden Gegenden im Norden nicht für meine Darstellung berücksichtigen konnte. Ich habe zwar in den beiden Dörfern Gruskoe¹ und Martinoş keine Kinder gesprochen, die nicht ukrainisch konnten, aber ich habe nachträglich von einem Briefwechsel zwischen einem Lehrer in Gruskoe und seinem nach Deutschland verpflichteten 15-jährigen Sohn Kenntnis bekommen. Der Sohn schreibt bald moldovanisch, bald ukrainisch, und ein genaueres Studium könnte vielleicht hier den Fall von Bilinguismus nachweisen, der im Süden nirgends besteht.

Zu den von mir geschilderten Zuständen äussert Golopentia eine Vermutung, die manche Tatsache in einem anderen Lichte erscheinen lässt. Er vergleicht die Erscheinung, dass die Moldovaner mit uns ukrainisch und, soweit wir sie beobachten konnten, ukrainisch auch unter einander sprachen mit einem entsprechenden Vorgang in U.S.A. Die Amerikanisierung geht in der Weise vor sich, dass der gesellschaftliche Druck die eigenen Sprache der Einwanderer in die Sphäre des engsten Familienlebens zurückdrängt. Fremden gegenüber scheut man sich, die Muttersprache zu gebrauchen, auch wenn sie die gleiche Sprache — also in unserem Falle Rumänisch — sprechen. Dies sei auf den Ehrgeiz zurückzuführen, in Anwesenheit Fremder nur die Sprache des im Kolonialland dominierenden Volkes zu benutzen.

Hierzu vermag ich keine Stellung zu nehmen, da ich über keine eigenen Beobachtungen dieser Art verfüge. Auf jeden Fall ergibt sich für den, der diese Ansicht teilt, eine andere Beurteilung der Lebenskraft des Moldovanischen auch in den Gebieten, die ich meiner Darstellung zugrunde gelegt habe.

¹ Für Gruskoe wurde mir das Gleiche von I. Apostol mitgeteilt, der sich längere Zeit als ich in diesem Dorfe aufhielt.

Golopentia glaubt nicht, dass das Moldovanische eine begriffsarme Sprache sei, lehnt meine diesbezüglichen Argumentierungen ab und hält vor allem die Beispiele von § 13 für gleichwertig mit denen von § 16, weil er sie alle für Neologismen aus dem Russischen ansieht. Ich kann diese Meinung nicht teilen, weil, wie ich darlegte, manchmal das entsprechende moldovanische Wort noch vorhanden ist.

Freilich ist die Frage nach dem Begriff des Neologismus kompliziert. Im Augenblick vermag ich kein genaues Kriterium anzugeben, wonach russische Neologismen (§ 16) im Moldovanischen (allgemein verbreitete Wörter russischer Herkunft) und Augenblicksbildungen (§ 13) eindeutig zu scheiden wären. Die Frage hat aber für die Beurteilung der Lebenskraft des Moldovanischen dem Russischen gegenüber eine wesentliche Bedeutung und muss weiter untersucht werden.

E. S.

SLAVO-ROMANICA

VII. SUR LA PALATALISATION DES OCCLUSIVES DENTALES DANS LES PARLERS ROUMAINS DE TRANSYLVANIE

Les parlers roumains de Transylvanie palatalisent les occlusives dentales (*t, d, n*) suivies de *e* ou de *i*: *frunt'e, inchi'd'e, bine*, en regard des autres parlers daco-roumains qui n'ont pas innové dans cette direction. L'innovation recouvre l'ouest du territoire transylvain, y compris le Banat, où elle forme une aire cohérente. La ligne de démarcation passe à l'ouest de Turnu-Severin, Tg.-Jiu, Sibiu, Sighișoara, P.-Neamț et au nord de Sighet. On retrouve l'innovation aussi dans le reste du territoire daco-roumain, mais elle n'y est pas généralisée comme dans l'ouest de la Transylvanie.

Selon M. E. Petrovici¹, ce phénomène serait dû à l'influence du slovaque qui, avant l'arrivée des Hongrois dans leur habitat actuel, était en contact direct avec les parlers roumains du nord-est de la Transylvanie.

Ceci nous reporterait à une époque très ancienne; en effet, M. Petrovici, admet que le phénomène se serait produit „au plus tard“ au XII^e siècle (l. c., 7).

Ces conclusions sont-elles fondées?

Parmi les langues slaves qu'il convient de prendre en considération, à cette époque ancienne, il y a, en première ligne, les langues slaves méridionales. Car il a été établi depuis longtemps que tout ce qui est slave, dans les parlers daco-roumains à cette époque, s'explique en premier lieu par le bulgare (cf. Rosetti, *BL*, IX, 95 s.). M. Petrovici est du même avis. En

¹ *Simbioza româno-slavă din Transilvania, Transilvania*, an. 73, nr. 2-3.

bulgare, la palatalisation des dentales est en puissance dans les parlers actuels, et le même mot est prononcé palatalisé ou non: *d'eset* et *déset*, par exemple (Mladenov, *Gesch. d. bulg. Sprache*, 140). C'est un phénomène récent du bulgare parlé de nos jours.

En slovaque l'innovation n'est pas antérieure au XIII^e-XIV^e siècle. Elle est d'origine dialectale; sa limite méridionale passe par la ville de Miskolcz, en Hongrie, et à l'est elle va jusqu'en Pologne¹.

Ceci nous mène dans le voisinage des parlers roumains du nord de la Transylvanie. Mais, on vient de le voir, ce n'est qu'après le XIV^e siècle que l'influence des parlers slovaques aurait pu s'exercer sur les parlers daco-roumains. Or, à cette date, nous disposons d'informations suffisantes qui ne confirment pas cette hypothèse.

D'autre part, on n'a pas signalé de traces d'influence slovaque dans le vocabulaire des parlers daco-roumains de la Transylvanie.

On pourrait penser plutôt à une influence des parlers hongrois sur les sujets bilingues de la Transylvanie de l'ouest. En effet, la palatalisation et la mouillure des occlusives linguales et dentales est un phénomène normal du hongrois parlé: *l, n, d, t* y sont prononcés *l', n', d', t'* (S. Simonyi, *Die ungarische Spr.*, Strasbourg, 1907, p. 220; il n'y a pas, en hongrois, de corrélation entre les consonnes dures et les consonnes mouillées: J. Laziczius, *Rev. des ét. hong.*, XI, 1934, p. 340-341, comme en roumain, v. ci-dessous, p. 124).

Si l'on consulte les cartes de l'*Atlas linguistique roumain*, l'on constate que la palatalisation des occlusives dentales caractérise régulièrement les parlers de l'ouest de la Transylvanie, qui forment une aire cohérente (v. la carte dressée par M. Petrovici, l. c., p. 4). Les parlers du Banat sont allés encore plus avant dans l'innovation: les occlusives dentales y sont assibillées (Weigand, *Wjb.*, XV, 144, Candrea *GS*, I, 183 s.)

¹ Trávníček, *Historická mluvnice československá*, Prague, 1935, p. 194 s.

Mais la palatalisation n'est pas restée confinée dans cette seule région du daco-roumain, comme le laisse supposer M. Petrovici. Car on la retrouve aussi dans le reste du territoire daco-roumain et même en macédo-roumain.

Ainsi, le pl. *degete* „doigts“ (ALRM, I, c. 76). La prononciation avec *t* palatalisé apparaît aussi dans le sud et au nord de la Transylvanie, en Bucovine, Moldavie, Dobrogea et en Valachie (une seule localité). En macédo-roumain, le *t* a été assibilé (*ř*) à Avdela (en Grèce).

Le *d* de *dr. des* „épais, fourni; fréquent“ (ALRM, I, c. 99) est palatalisé (*djes*) dans toute la Moldavie, la Bessarabie, la Dobrogea et quelques localités de la Valachie. Le phénomène a été enregistré aussi en mégléno-roumain (Liumnița et Târ-nareca, en Grèce).

Enfin, la palatalisation de *t*, *d*, *n* a été enregistrée sur quelques points du territoire daco-roumain situés en dehors de l'aire cohérente des parlers transylvains (notamment en Bucovine, Moldavie, Bessarabie et Dobrogea), dans les mots suivants:

pl. *vine* „veines“ (ALRM, I, c. 7), pl. *capete* „têtes“ (c. 11), *minte* „esprit“ (c. 13), *frunte* „front“ (c. 18), *dinte* „dent“ (c. 43), *știrb* „ébréché“ (c. 101), *pârinte* „père“ (ALRM, I, vol. II, c. 209), *frate* „frère“ (c. 219), *nepot* „neveu“ (c. 239), *ginere* „gendre“ (c. 366).

L'ALRM, II, enregistre le phénomène dans l'ouest de la Transylvanie (v. c. 101: *deget*, c. 147: *carne*, c. 213: *moarte*, c. 285: *includa*, c. 324: *bine*).

La palatalisation a été étudiée sur les lieux dans les districts Gorj et Olt par M. Gamillscheg (*Oltenische Mundarten*, 57 s., *Die Mundart von Șerbănești-Titulești*, 89 s.). Les occlusives dentales *y* sont palatalisées dans les conditions qui ont été indiquées ci-dessus: *d'e*, *d'int'e*, *mint'e*, *tund'e*, *piîne*, etc. Enfin, on retrouve la palatalisation de *t* et de *n* dans le d. Vâlcea (V. Vircol, *Graul din Vâlcea*, București, 1910, p. 9 s.). On ne peut pas isoler ce phénomène de la palatalisation des occlusives labiales et des fricatives labio-dentales qui est, on le sait, une des particularités caractéristiques des parlers roumains.

La palatalisation des occlusives dentales dans les parlers daco-roumains actuels est sans doute due à une tendance venue du slave, car elle est caractéristique des langues slaves (v. *ILR*, III, 40 s.). L'influence du hongrois pourrait être prise en considération pour les parlers de l'ouest de la Transylvanie, mais elle ne peut expliquer le phénomène dans le Banat, où l'innovation est ancienne et généralisée. Il faut donc supposer l'action d'une tendance latente à la palatalisation, que le roumain a héritée du slave, et qui s'est réalisée pleinement dans les parlers daco-roumains de l'ouest, et, dans une moindre mesure, dans les autres parlers daco-roumains, en macédo- et mégléno-roumain.

En roumain parlé, la mouillure, causée par le *-i* final, marque du pluriel des substantifs masculins, constitue un élément du système phonologique de la langue, par l'opposition de la consonne non-mouillée à la consonne mouillée, par ex. *alb* „blanc“ sg.: *albi* „blancs“ pl. (Graur-Rosetti, *BL*, VI, 14 s.)¹. La palatalisation des occlusives dentales dont nous venons de nous occuper n'intéresse pas la langue commune, qui l'ignore. Mais elle fait partie de la même catégorie de faits. De cette manière, le roumain est groupé avec les langues slaves actuelles et le hongrois dans une „union linguistique“² où ces langues non apparentées généalogiquement ont développé des phénomènes identiques.

A. ROSETTI

¹ M. Petrovici (*DR*, X, 134) conteste que cette opposition ait été introduite en roumain d'après le modèle slave. Mais le slave n'a apporté en roumain que la tendance à la palatalisation: la mouillure s'en est suivie, et ensuite la constitution de l'opposition mentionnée dans le système phonologique du roumain.

M. Jakobson (*TCLP*, IV, 237) compte seulement le „moldave“ parmi les langues qui connaissent la corrélation de mouillure (cf. Trubetzkoy, *Grundzüge der Phonol.*, 122). Il faut remplacer ce terme par celui de „roumain parlé“, comme on l'a vu ci-dessus.

² Sur la notion d'„union linguistique“, v. Trubetzkoy, *Actes du I^{er} Congrès intern. de ling.*, Leiden, 1928, p. 18 et B. Havránek, *Proc. of the intern. Congr. of Phonetic Sciences*, *Arch. néerl. de phonét. exp.*, VIII-IX, 119 s.

NÉCROLOGIE

NICOLAS VAN WIJK, professeur de langues baltiques et slaves à l'Université de Leyde, est mort le 25 mars 1941, à l'âge de 61 ans. Né en 1880 à Delden, il s'était fait connaître par un grand mémoire sur l'accentuation en baltique et en slave (*Die baltischen und slavischen Akzent- und Intonationssysteme*, Amsterdam, 1923), qui a été jugé favorablement par des juges compétents. Sa grande histoire du vieux slave, oeuvre de linguiste, dont seul le tome I a paru (le tome II, depuis longtemps prêt pour l'impression, n'avait pas trouvé d'éditeur), est un livre plein de vues personnelles, dont la doctrine est fondée sur une connaissance approfondie du sujet (*Geschichte der altkirchenslavischen Sprache*. Erster Band: *Laut- und Formenlehre*, Berlin-Leipzig, W. de Gruyter & Co., 1931). De précieux renvois bibliographiques font de cet ouvrage un livre indispensable à consulter. Les faits roumains y sont cités correctement, car van Wijk s'était familiarisé avec ce domaine lors de la rédaction du mémoire consacré aux rapports linguistiques entre Serbes et Bulgares, au cours du moyen âge, et à la population romanisée qui s'est maintenue très tard dans la région de la Morava et qui a laissé des traces dans la toponymie locale (*Taalkundige en historische Gegevens betreffende de oudste Betrekkingen tussen Serven en Bulgaren*, Amsterdam, 1923). Enfin, signalons encore l'exposé synthétique publié par van Wijk dans *Le monde slave* (XIV, 1937; conférences données à la Sorbonne) et consacré à l'histoire des langues slaves.

La linguistique slave perd en van Wijk un de ses meilleurs représentants.

A. R.

KRISTIAN SANDFELD, professeur de philologie romane à l'Université de Copenhague (chargé de cours en 1905, promu titulaire en 1914), est mort le 22 octobre 1942, des suites d'une opé-

ration chirurgicale, alors que, rentré à Holte, près Copenhague, dans sa villa *Vatra*, à nom roumain (mot du vieux fonds balkanique, au sens de „foyer“, que l'on retrouve aussi en albanais et en slave) on espérait qu'il pourrait reprendre son travail. Il devait accomplir soixante-dix ans le 17 janvier 1943, et ses anciens élèves et amis scandinaves avaient projeté de lui offrir, à cette occasion, un volume de mélanges.

Né en 1873 à Vejle, petite ville du Jutland, élève, à Copenhague, de V. Thomsen, Kr. Nyrop et de M. Jespersen, Sandfeld était venu de bonne heure au roumain, qu'il parlait et écrivait couramment, quoique n'ayant fait qu'un bref séjour, il y a une quarantaine d'années, en Roumanie. Le contact direct avec la langue parlée lui manquait, et un second voyage en Roumanie, projeté depuis longtemps et sans cesse différé, a été finalement empêché par les événements.

Sa thèse en danois, publiée à Copenhague en 1900, porte sur un sujet fondamental de la syntaxe du roumain: la disparition de l'infinitif et son remplacement par des propositions subordonnées. Par la manière de traiter ce sujet, qui intéressait plusieurs langues balkaniques à la fois, Sandfeld se rangeait du coup parmi les promoteurs de la linguistique balkanique. (L'ouvrage a paru en une version allemande abrégée en 1902, à Leipzig, dans le *Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache*, t. IX, de G. Weigand, sous le titre: *Der Schwund des Infinitivs im Rumänischen und den Balkansprachen*.)

L'intérêt pour le roumain et ses traits non-romans, que l'on retrouve aussi dans les autres langues balkaniques, non apparentées généalogiquement, n'a pas faibli, chez Sandfeld, depuis la date de ses débuts et jusqu'à sa mort. On doit à Sandfeld l'article plein de faits et d'une doctrine sûre, publié au tome I (deuxième édition) du *Grundriss der romanischen Philologie* de Gustav Gröber (Strasbourg, 1904-1906, p. 524 s.: *Die nichtlateinischen Bestandteile im Rumänischen*). Enfin, en 1926, paraissait à Copenhague l'ouvrage que Sandfeld était le plus appelé à rédiger, sur les éléments communs des langues balkaniques qui sont dus à l'emprunt réciproque ou à l'influence de la même civilisation matérielle et spirituelle sur les peuples de la Péninsule Balkanique, de sorte que ces langues for-

ment une „union linguistique“ (*Balkanfilologien*, Bianco Lunos Bogtrykkeri; éd. française: *Linguistique balkanique. Problèmes et résultats*, Paris, Champion, 1930). Cet ouvrage, qui est dû à un esprit sûr et pondéré, constitue une mine de renseignements utiles; il constituera, de longtemps, la somme de connaissances nécessaires à ceux qui voudront entreprendre des recherches dans le domaine des langues balkaniques.

En 1936 Sandfeld a publié à Paris, chez E. Droz, en collaboration avec Mlle Olsen, le tome I d'une *Syntaxe roumaine (emploi des mots à flexion)*; il est à espérer que le tome II de cet ouvrage, qui est consacré aux groupes de mots et à la structure de la phrase, ne tardera pas à paraître. L'ouvrage est fondé sur un dépouillement minutieux des écrivains roumains modernes et contemporains, mais on pourra regretter que les témoignages d'écrivains sans aucune autorité littéraire y soient mis sur le même plan que ceux des écrivains dont l'autorité en matière de langue est reconnue. C'est là un défaut de perspective inhérent au fait que l'auteur a travaillé à une grande distance de la Roumanie. Ceci n'entame d'ailleurs pas la valeur de l'ouvrage, qui rendra de grands services à ceux qui le consulteront.

La science du roumain perd en Kr. Sandfeld un de ses représentants les plus éclairés. On ne cessera d'admirer l'effort désintéressé d'un savant si éloigné des frontières du roumain, qui a contribué d'une manière éminente aux progrès de nos connaissances dans un domaine hérissé de difficultés. La science du roumain lui gardera une reconnaissance émue; son nom sera conservé pieusement parmi ceux des pionniers de la balcanologie.

A. R.

VIGGO BRÖNDAL (1887-1942), professeur de langues romanes à l'Université de Copenhague, où il avait succédé en 1928 à feu Kr. Nyrop, s'est éteint dans la nuit du 13 au 14 décembre 1942, à Copenhague, à l'âge de 55 ans. Le mal qui devait l'emporter s'était déclaré brusquement en 1938; une suite d'opérations chirurgicales, qu'il a supportées stoïquement, lui ont prolongé l'existence jusqu'à l'issue fatale que l'on devait redouter, mais son travail en a été empêché de toute manière.

Élève, à Copenhague, de Thomsen, Nyrop, Sandfeld, de M. Jespersen et, pour la philosophie, de H. Höffding, il suivit ensuite, à Paris, les cours de Gilliéron, Meillet, Bédier, de MM. Roques et Vendryes. Privat-docent à l'Université de Copenhague en 1925, il fût de 1925 à 1928 lecteur de danois à la Sorbonne.

Bröndal était un des maîtres de la linguistique contemporaine. Sa perte est irréparable et d'autant plus douloureuse que l'on était en droit d'attendre l'écllosion de son oeuvre maîtresse, préparée de longue date et qui est à peine esquissée au cours de son oeuvre publiée. D'autre part, pour autant qu'elle a été exprimée, dans les ouvrages écrits en danois, qui sont parmi les plus importants qu'il ait donnés, la pensée de Bröndal n'est connue que d'un cercle restreint de lecteurs. Aussi est-il à désirer que cette partie de son oeuvre soit traduite dans une langue accessible à un plus grand nombre de lecteurs.

Esprit encyclopédique, armé d'une forte préparation philosophique, il avait un goût prononcé pour l'abstraction et l'élaboration de grands systèmes. Aussi bien, la partie principale de son oeuvre est toute théorique: problème du substrat (*Substrater og Laan. I romansk og germansk. Studier y lyd- og ordhistorie*, Copenhague, G. E. C. Gad, 1917), matériel sonore du langage (*The variable Nature of „Umlaut“*, *Proceedings of the Third international Congress of Phonetic Sciences*, Gand, 1939), système de la morphologie et de la syntaxe (*Morfologi og Syntax. Nye bidrag til sprogets teori*, Copenhague, G. E. C. Gad, 1932; *L'autonomie de la syntaxe*, *Journal de psychologie normale et pathologique*, janvier-avril 1933; *Le système de la grammaire*, extr. de *Miscellany offered to Otto Jespersen*, Copenhague, 1930; *Structure et variabilité des systèmes morphologiques*, extr. de *Scientia*, août 1935; *Le problème de l'hypotaxe. Réflexions sur la théorie des propositions*, *Zbornik . . . A. Belić*, Beograd, 1937, p. 241 s.), parties du discours (*Ordklasserne. Résumé fr.: Les parties du discours. Parties orationis. Études sur les catégories du langage*, Copenhague, 1928), rapports de la grammaire et de la logique (*Langage et logique*, dans le t. I de l'*Encyclopédie française*, Paris, 1937). Toutes ces études constituent l'une des contributions les plus importantes à l'élaboration de la doctrine de la linguistique générale qui aient paru au cours des dernières années.

Bröndal avait adhéré dès le début à la phonologie, et il a contribué puissamment aux progrès de cette discipline nouvelle (*Sound and*

Phoneme, Proceedings of the Second international Congress of Phonetic Sciences, Cambridge, 1936; *La structure des systèmes vocaliques, Travaux du Cercle linguistique de Prague*, VI, Prague, 1936; *Les oppositions linguistiques, rapport présenté au XI^e Congrès de psychologie normale et pathologique*, 27 juillet 1937, *Journal de psychologie normale et pathologique*, avril-juin 1938).

Sa compétence s'étendait sur plusieurs domaines, car il était tout à la fois comparatiste, germaniste et romaniste. Ses études sur le vocabulaire des langues germaniques ou romanes comptent parmi les plus savoureuses qui aient été écrites sur ces sujets (*Mots „scythés“ en nordique primitif*, Copenhague, Levin & Munksgaard, 1928, extr. de *Acta philologica scandinavica*; *Et ridderord i oldnordisk*, Copenhague, Levin & Munksgaard, 1928; *Omnis et totus: analyse et étymologie*, extr. de *Mélanges Pedersen*, Copenhague, 1937).

Sa curiosité universelle et sa connaissance pratique des principales langues de civilisation lui avaient ouvert les portes de la littérature mondiale; son goût prononcé pour les lettres françaises transparait dans sa conférence sur *le français, langue abstraite* (version roumaine dans la *Revista Fundațiilor Regale*, juillet 1936).

Les talents d'organisateur de Brøndal ont été mis plusieurs fois à l'épreuve et il a toujours réussi à vaincre toutes les difficultés et à créer quelque chose de nouveau; il a pris une part active à la constitution, puis au développement du „Cercle linguistique de Copenhague“ (1934 et suiv.) et, avec M. Louis Hjelmslev, a fondé la revue *Acta linguistica* (1939 et suiv.), qui compte parmi les publications périodiques les plus importantes consacrées à la linguistique générale. Enfin, comme secrétaire du Congrès international de linguistes, tenu à Copenhague du 27 août au 1^{er} septembre 1936, il a déployé une activité infatigable et a beaucoup contribué à la réussite de cette réunion internationale.

Ceux qui l'ont connu n'oublieront jamais le charme de sa personnalité, son goût littéraire exquis, sa générosité et sa large hospitalité, dont plusieurs de nos confrères ont pu profiter à des heures décisives de leur vie. Le Danemark perd en Brøndal l'un des meilleurs représentants de l'école linguistique danoise qui a donné à la science du langage des savants illustres qui l'ont fait progresser d'une manière décisive. C'est pourquoi l'on ne saurait assez regretter la disparition d'un savant qui n'avait pas encore dit son dernier mot et dont l'oeuvre restera à jamais interrompue.

A. R.

COMPTES RENDUS

D. CARACOSTEA, *Expresivitatea limbii române*, Bukarest, 1942 (*Biblioteca Enciclopedică*, Fundația Regală pentru Literatură și Artă), 8^e—421 S.

Der umfangreiche Band behandelt die ästhetischen Ausdruckswerte der rumänischen Sprache, stellt somit einen Problembereich in den Mittelpunkt, über den seit Platos *Kratylos* gestritten wird.

Ehe wir zu der Einstellung des Verfassers zu seinem Problem von sprachwissenschaftlichen Gesichtspunkten aus Stellung nehmen, ja noch ehe wir diese Einstellung zu skizzieren suchen, müssen wir hervorheben, dass schon die Anlage des Buches zu Bedenken Anlass gibt. Es handelt sich nämlich, wie in der „Postille“ (S. 419) und auch sonst (S. 20) direkt gesagt wird, im Wesentlichen um den Wiederabdruck von Aufsätzen, die im Laufe mehrerer Jahre erschienen sind¹. Der Verfasser fühlt selber (S. 420), dass dadurch Wiederholungen unvermeidlich wurden und deutet sogar an, dass bestimmte Begriffe sich erst nach und nach klären. Diese Art der Anlage erschwert das Durcharbeiten des Buches und vor allem die Erfassung seines Gesamtgehaltes ungemein, wenn sie nicht sogar beides unmöglich macht. Zu diesem pessimistischen Urteil gelangt man vor allem deshalb, weil der Gang der Darstellung — von Gedankenentwicklung kann man bei diesem Buche schwer sprechen — durch lange Polemiken aufgehalten wird. Hinzu kommen eine Reihe historischer Rückblicke, sodass das ganze Werk den Eindruck von Sprunghaftigkeit macht, der durch die besondere Art der Verweisung von einem Kapitel auf ein anderes durch ganze Sätze verstärkt wird. Andererseits wird zum Beispiel der für Caracostea grundlegende Begriff „Ästhem“ am Anfang (S. 21) anscheinend als bekannt und problemlos vorausgesetzt, sehr viel später (S. 142) als neuer Begriff eingeführt, aber ein — teilweise —

¹ [V. nos comptes rendus critiques, *BL*, VI, 268 s. et VIII, 166 s. et notre brochure *Despre expresivitatea sunetelor vorbite sau dilema d-lui D. Caracostea*, București, „Universul“, 1941. A. ROSETTI.]

Eingehen auf die um diesen Begriff entstandene Polemik findet sich noch viel später (S. 193 und S. 259 f.). Hier, wo ein Verweis von der einen auf die andere Stelle notwendig gewesen wäre, fehlt er. Es wären noch weitere störende Äusserlichkeiten hervorzuheben, aber wir wollen — nur nebenbei noch auf störende Druckfehler¹ hinweisend — nunmehr versuchen, die These Caracosteas zusammenfassend darzustellen.

Der ästhetische Ausdruckswert der Sprache ist das Thema des Buches: dies Thema ist ausserordentlich schwierig und wichtig zugleich. Vorwissenschaftlich betrachtend, wird jeder zugeben, dass die Sprache Seiten aufweist, wo die ästhetische Einstellung zur Beurteilung und zur Erklärung der Erscheinungen nicht nur möglich, sondern auch die einzig adäquate ist.

In diesem — vorwissenschaftlichen — Sinne herrscht zum Beispiel Einmütigkeit darüber, dass die italienische Sprache „schön“ ist, „schöner klingt“, als beliebige andere Sprachen. Ebenso wird ausser von den Ungarn von niemand bestritten, dass das Ungarische „hässlich klingt“. Eine wissenschaftliche Begründung für solche Beurteilungen steht freilich noch aus und wird von vielen mit guten Gründen als unmöglich angesehen. Damit wird zugleich die ganze Fragestellung als unwissenschaftlich abgelehnt, und umstrittenere Fälle, zum Beispiel der grössere oder geringere Wohlklang einzelner slavischer Sprachen — bei denen manche ihr Urteil über die betreffende Sprache ändern, nachdem sie zum Beispiel das Čechische erlernt haben — werden gar nicht erst behandelt.

Es bleibt jedoch bestehen, dass der Sprachlaut, einzelne Seiten und Erscheinungen der Sprache, ferner auch die Sprache als Ganzes von ästhetischen Gesichtspunkten aus betrachtet werden können, und unter diesem Gesichtswinkel ist jeder Versuch zu begrüssen, in dem sich eine Methode hierzu vermuten lässt.

Das Problem der sprachästhetischen Betrachtung hat durch Vossler — der abgelehnt wird (S. 10) — und seine Schule eine wesentliche Bereicherung in der Methodenfrage für die Sprachwissenschaft als Ganzes erfahren, wenngleich die bisher erreichten Ergebnisse umstritten sind. Bei den vorliegenden Buche nun gewinnt man keine Klarheit darüber, ob es überhaupt den Anspruch erhebt, sprachwissenschaftlich zu sein und demgemäss gewertet zu werden, da (S. 8) *linguistica* und *expresivitatea* einerseits in ungenauer Ausdrucksweise als zwei Disziplinen angesehen werden, wozu *literatura* noch als drittes zu treten scheint. Es ist bedauerlich, dass so Verschiedenartiges — Wissenschaft von der Sprache (*linguistică*), Eigenschaft der Sprache (*expresivitate*) und Sprachwerke (*literatură*) — überhaupt als vergleichbare Grössen nebengeordnet werden konnten. Auf solche Weise kann

¹ Auf S. 35 und S. 39 ist *Weisgerber* zu lesen, auf S. 52 *beaucoup de linguistes*, auf S. 419, zweiter Absatz, ist 1942 sichtlich falsch, und man erfährt daher leider gegen die ausdrückliche Absicht des Verfassers nicht, seit wann er sich mit dieser Art von Sprachästhetik beschäftigt.

man zu keiner einleuchtenden, nicht einmal zu einer verständlichen Terminologie gelangen. Zugleich wird noch ein neuer Weg für die Forschung durch Zusammenarbeit von *literatură* und *linguistică* angedeutet. Andererseits aber wird (S. 52) der Linguist in Gegensatz zum Erforscher der Ausdruckswerte einer Sprache gestellt.

Die Unklarheit wird noch grösser dadurch, dass (S. 57) nicht „von Phonemen, sondern von Wörtern und zwar nicht von isolierten Wörtern ausgegangen wird, sondern von solchen Wörtern, die dem Typus einverleibt sind, für den sie eine Illustrierung darstellen, und den sie begrifflich bestimmen“. Dem stehen dann Behauptungen entgegen, die sich sinngemäss nur auf das isoliert zu betrachtende Wort beziehen können, wie zum Beispiel: „das Wort erscheint als ein Mikrokosmos, in dem wir, wie auch in der Dichtung, künstlerische Elemente finden“ (S. 89). In dieselbe Richtung weist die Forderung, dass das Wort wie die Dichtung betrachtet werden soll (S. 91), denn im Worte finden sich „die Prinzipien der Harmonie in der Verbildung wieder“ (S. 114).

Unter diesen Umständen könnte man vom Gesichtspunkt der Sprachwissenschaft aus das Buch unberücksichtigt lassen, da es auf keinen sprachwissenschaftlichen Gesichtspunkten fusst. Wenn ich das nicht tue, so liegt der Grund nicht darin, dass zu sprachwissenschaftlichen Lehren — zum Beispiel der Phonologie — in anfechtbarer Weise Stellung genommen wird, sondern ausschliesslich darin, dass viele sprachwissenschaftliche Probleme behandelt werden.

Bemühen wir uns also, den Grundbegriff des Buches, das Ästhem, zu begreifen. Die Ästheme sind „die Virtualität der Sprache“ (S. 228), diejenigen Seiten der Sprache, die ästhetischen Ausdruckswert aufweisen (S. 142). In diesem Zusammenhang wird nun aber darauf verwiesen, dass dieser Begriff nach dem Muster von Phonem und Morphem gebildet sei, und tatsächlich findet sich sogar eine Gleichstellung der Begriffe Phonem und Ästhem (S. 21). „Die Phoneme... sind erfüllt von Sinn und angemessenem Seelischen. Dieses ist auch der Sinn des Begriffes „Ästhem“. Es ist schwer zu begreifen, dass ein und derselbe Begriff Eigenschaften der Sprache als Ganzes und Eigenschaften der kleinsten Bausteine der Wörter umfassen soll. Der Widerspruch wird jedoch vollkommen erst dadurch, dass es ein Kapitel „Sprachgeographie der Ästheme“ (S. 149 ff.) gibt, in dem dann erwartungsgemäss „Ästheme des Wortschatzes“, nämlich „die Wörter mit Ausdruckswert“ (S. 153) auftreten. Also auch Wörter selber können Ästhem sein.

Mit einem solchen Begriffe kann die Sprachwissenschaft in keiner Weise arbeiten, und es ist auch nicht zu vermuten, dass dieser Begriff sich in einer anderen Wissenschaft als fruchtbar erweisen kann: denn dieser Begriff besagt doch nichts anderes, als dass das ästhetische Element manchmal in einzelnen Bestandteilen der Wörter, nämlich in den Phonemen, manchmal in ganzen Wörtern und manchmal auch erst in grösseren Einheiten, wie

Satzteilen und Sätzen, zu suchen ist. Dieses ist aber eine Beobachtung, die sich jedem einzelnen Betrachter auch vorwissenschaftlich aufdrängt, es ist in keiner Weise eine neue Erkenntnis.

Nachdem sich einmal die Unfruchtbarkeit des neuen Begriffes herausgestellt hat, bleibt dann für den Sprachwissenschaftler nur noch zu prüfen übrig, welche Ergebnisse die Betrachtungsweise Caracosteas im Einzelnen liefert.

Der Ausdruckswert der rumänischen Sprache wird zum Beispiel vermittels der Negation *nu* (S. 94 f.) zu zeigen gesucht. Hierbei ist schon der Ausgangspunkt falsch, denn wenn man rumänisch *nu* mit französisch *non*, deutsch *nein* übersetzt, so kann man russisch *nyt* nicht damit gleichsetzen, denn es ist kein Adverb, sondern eine Verbform (mit Vergangenheit und Zukunft). Aber auch deutsch *nein*, französisch *non* lassen sich nicht ohne Weiteres mit rumänisch *nu* vergleichen, und es ist unbegreiflich, wie der Verfasser — der die rumänische Negation vom Gesichtspunkt der Rhythmik aus betrachtet, — dies übersuchen konnte, da doch seine eigenen Beispiele zeigen, dass dem rumänischen *nu* gelegentlich auch deutsch *nicht*, französisch *ne-pas* entsprechen.

Aus dem im Rumänischen seltenen Nebeneinander von *d* und *n* in slavischen Wörtern wird der Schluss gezogen (S. 108), dass solche Wörter in Wahrheit gar nicht slavisch seien: die Ausnahme *pagubă* bestätige dies noch besonders. Eine solche Art der Argumentierung kann nicht anerkannt werden.

Über die Diphthongierung von betonten rumänischen *é* und *ó* vor *d* der Folgesilbe wird gesagt (S. 110f), dass solange nicht auch die euphonischen Gründe aufgezeigt werden können, die zum Verschwinden der Typen **cepă* und **codă* geführt haben, zwei andere Erklärungen abzulehnen seien. Diese Behauptung ist umso erstaunlicher, als (S. 111) gesagt wird, in mehrsilbigen Wörtern sei das Auftauchen des Diphthongs durch den Vokal der unbetonten Folgesilbe bedingt.

Völlig unverständlich bleiben auch Behauptungen, wie die (S. 114), dass zum Beispiel *gloată* schwerfälliger („mai greoiu“) als *ghioagă* oder *doamnă* sei. Solche gefühlsmässigen Beurteilungen schwanken von einem Beobachter zum anderen und sind daher als unwissenschaftlich abzulehnen, solange keine Kriterien an die Hand gegeben werden.

Den Charakter einer Plauderei haben auch die Ausführungen über das Suffix *-ar* (S. 119 f.). Solchen Substantiven wird auch eine verbale Funktion zugeschrieben, weil sie Nomina agentis sind, ferner ein durch die Wurzel angezeigtes Subjekt und — nochmals — verbaler Charakter, wozu schliesslich noch adjektivischer Charakter kommt — „ein syntaktischer Mikrokosmos“. Das in Frage stehende, auf lateinisch *-arius* zurückgehende Suffix spielt doch in den germanischen und slavischen Sprachen ebenfalls eine Rolle, es ist nichts spezifisch Rumänisches, nicht einmal Romanisches, solange nicht erklärt wird, inwiefern dieses Suffix im Rumänischen andere Wirkungen zeigt als in den übrigen Sprachen.

Merkwürdig ist auch die folgende Behauptung (S. 142): „Natürlicherweise haben... Zeiten, Modi, Kasus usw. von Anbeginn an eine ästhetische Funktion gehabt, weil wir, wenn wir sie heute in der Dichtung und in der geläufigen Ausdrucksweise feststellen, keine Kluft zwischen dem, was war und dem, was ist, anerkennen können“. Einen klareren Fall von *petitio principii* kann man selten in wissenschaftlichen Büchern lesen.

Die slavischen Aspekte werden (S. 147) ein „Ballast“ genannt, von dem das rumänische Verb frei sei, weil es nämlich alle verbalen Beziehungen durch eine einzige Form ausdrücken könne. Ganz abgesehen davon, dass diese Behauptung falsch ist, wie in jeder slavischen Schulgrammatik nachzulesen ist, steht die Beurteilung der Aspektkategorien als Ballast im Widerspruch zu dem Lob, das die rumänische Sprache bekommt, weil sie (S. 300) für „durative Funktion“ eine besondere Infinitivbildung (auf *-re*) aufweist.

Wenn man solche und ähnliche Behauptungen zusammennimmt, so kann man nur feststellen, dass das Buch Caracosteas sprachwissenschaftliche Probleme verwirrt, aber nicht fördert.

EUGEN SEIDEL

INDEX DES TOMES VI-X

par I. COTEANU et D. BODNARIU

AUTEURS

ADAM I. VII, 144, 153
 AGRELL S. VII, 119
 ALDEA-SANDU VII, 133
 ALECSANDRI V. VI, 74, 269; VII, 133, 141, 151; VIII, 167, 168
 ALEXANDRESCU GR. VII, 48, 141
 ANDREOLI R. VII, 22
 ANGELESCU I. N. IX, 73
 APPEL C. VI, 236, VII, 14
 ARGHEZI T. IX, 60, 63
 ARMEANU C. VI, 147; VII, 123, 137
 BACINSCHI I. VII, 176
 BAEHRENS W. A. VII, 13
 BAILLY VII, 149
 BĂLCESCU N. VII, 113
 BALLY CH. VII, 96
 BALOTĂ A. X, 88
 BANEA G. X, 40, 46
 BARBAZAN VII, 14
 BARBELENET VI, 42, 45
 BARIĆ H. VII, 185; X, 88, 89
 BARNILS X, 6, 12
 BARTH A. IX, 68
 BARTOLI M. VII, 118; VIII, 162
 BARTOŠ FR. IX, 89, 94
 BATTISTI C. VI, 32; IX, 11, 32, 33, 34
 BAZELL C. E. VI, 261
 BEKE Ö. VIII, 163
 BENNI X, 12, 22
 BENNI-LOŠ-NITSCH-ROZ-WADOWSKI-ULASZYN X, 12
 BERNEKER E. VI, 155, 156; VII, 118; VIII, 126, 127, 138, 139, 160; IX, 54, 92, 93, 94
 BERTONI G. X, 68
 BETZ W. IX, 26, 27, 28
 BÎRLEA I. VI, 70, 80, 146, 160, 161, 162; VII, 136
 BLOCH O. VI, 236, IX, 90
 BLOK VIII, 169
 BOCĂNEȚU AL. VI, 39
 BOGDAN-DUICĂ G. X, 87
 BOGDAN N. A. VI, 160; VIII, 99; IX, 77, 80
 HOGORODICKIJ IX, 33, 34, 36, 38; X, 12, 15, 31
 BOGREA V. VI, 31, 32, 39, 143; VII, 105, 124, 126; X, 89
 BOILEAU VII, 160
 BOILLOT F. VI, 248
 BONNET X, 74
 BOROZDIN K. VI, 104, 132
 BOSSARD H. VI, 32
 BOYTEZ C. X, 86
 BOUMAN L. VII, 115
 BOUNINE I. IX, 57
 BOURCIEZ E. VIII, 125; X, 6, 7, 8, 22, 25, 28, 68, 69
 BOZ L. X, 41
 BRĂESCU C. VII, 151
 BRANDZA D. VIII, 124, 128
 BRĂȚIANU G. I. IX, 71
 BREZULESCU D. IX, 71, 73
 BRIGHENTI VI, 155
 BROCH O. VI, 109, 270; IX, 34; X, 11, 16, 22, 24, 30, 32
 BRÖNDAL V. VII, 102
 BROȘTEANU VI, 71, 159
 BRUNEAU CH. VII, 115, 116, 117
 BRUNOT F. VI, 43, 44, 256
 BRUNOT-BRUNEAU X, 6, 16

BRUGMANN K. VI, 44
 BRUGMANN-DELERÜCK X, 72
 BRUGMANN-THUMB VII, 153
 BUDE E. VI, 134
 BÜHLER K. VI, 242, VII, 103, 104
 BULIĆ X, 11
 BURKART VI, 238
 BUTURAS VI, 155
 BUZILĂ ȘT. VI, 173, 175, 177
 BYCK J. VI, 6, 245, 246, 247, 248, 250, 253, 254, 257, 258, 268; VII, 8, 140, 161, 165; VIII, 147, 148; IX, 44
 ÇABEJ E. X, 79, 88
 CĂLINESCU G. VI, 38; IX, 42, 43, 44, 67
 CANCEL P. IX, 95
 CANDREA I. A. VI, 155, 261; VII, 133, 138; VIII, 111; IX, 65, 67; X, 86, 87, 88, 89, 90, 122
 CANTEMIR D. VIII, 109
 CAPIDAN TH. VI, 31, 144, 259; VII, 7, 25, 27; VIII, 141, 159; IX, 95; X, 76, 82
 CARACOSTEA D. VI, 268; VIII, 166, X
 CARAGAȚĂ X, 63
 CARAIVAN VII, 153
 CARMODY X, 31
 CĂȚANĂ VI, 145, 146, 160
 CAZIMIR OTILIA X, 44
 CELARIANU N. VI, 155; VII, 131
 ČERNÝŠEV V. VI, 112, 113, 134, 136
 CHALANSKIJ M. G. VI, 91, 98, 100, 102, 103, 103, 104, 132
 CHELARU V. GR. VI, 140, 143, 166
 CHLUMSKÝ IX, 32, 33, 34, 36, 39; X, 13, 20, 25, 31
 CHRISTOFORIDIS K. X, 82
 CIAUȘANU VI, 73, 77, 153, 154, 159, 160, 168
 CIHAC A. de IX, 75
 CIPRIAN G. IX, 56
 CIUREANU P. VI, 140
 CLAUDIAN I. X, 80
 COHEN M. VI, 45; VII, 125
 COLA NICODIM IX, 61
 CONEA I. VI, 32, 38, 40
 CONEV B. VIII, 159; IX, 81; X, 82
 CONSTANTINESCU OV. VI, 84
 COȘBUC G. VI, 159; VII, 152
 COȘBUC V. A. VI, 180
 COSTĂCHESCU IX, 77, 80
 COSTIN L. IX, 88, 93
 COSTIN N. IX, 89
 COTA VI, 140, 156, 170
 COTRUȘ A. VIII, 167
 COVARRUBIAS VI, 234
 CREANGĂ I. VI, 54; VII, 149, 150; IX, 44
 CUZIMOV VI, 134
 DAICOVICI C. X, 89
 DALAMETRA VI, 144; VII, 136
 DAMÉ FR. VI, 141; IX, 89; X, 87
 DAMOURETTE-PICHON VI, 162
 DAN PAVEL IX, 42, 43
 DATCULESCU VII, 151
 DAUZAT A. X, 7, 8, 13, 25, 26, 27, 28, 29, 36, 37, 43
 DERRUNNER IX, 9
 DELBRÜCK B. VI, 123
 DELAVRANCEA B. VII, 152, 177
 DEMETRIUS L. VII, 154
 DENKLER-KÄHLER IX, 29
 DENSUSIANU O. VI, 32, 34, 75, 258, 261; VII, 7, 27, 100, 127, 132, 155, IX; 78, 97; X, 86, 89, 90
 DIANU ROMULUS IX, 43
 DICULESCU C. C. VI, 41
 DIEZ F. VI, 231, 232
 DOROSZEWSKI VII, 103
 DORY A. VII, 116
 DOSOFTEI VI, 71, 79, 235, 155; IX, 57
 DRĂGANU N. VI, 40, 154, 177, 178, 179, 180; VIII, 58, 170; IX, 45, 64
 DRAGOȘ G. M. VII, 129
 DRZEWIECKI VIII, 155
 DUMITRAȘCU VI, 72, 161; VII, 143, 149, 154
 DURAFFOUR A. VI, 248; VII, 115
 DURET VI, 32
 DURNOVO N. VI, 97, 98, 99, 119
 DURNOVO N., SOKOLOV et UȘAKOV VI, 106
 DUVAU L. VIII, 155, 157
 EBELING IX, 49
 ELEKES L. IX, 77
 ELIAN A. VI, 155
 EMINESCU M. VI, 80; VII, 141, 151, 152; X, 86

- EPURE X, 101
 ERBEN X, 34
 ERËMIN S. VI, 135
 ERNOUT-MEILLET VI, 258
 ETTMAYER X, 6
 FADDEGON B. VII, 104
 FALK VI, 253
 FILITTI IX, 73
 FLAUBERT G. VI, 68
 FÖRSTEMANN X, 36
 FÖRSTER X, 69
 FRAENKEL E. VII, 158
 FRANCK O. VI, 30, 34
 FRÖLICH R. IX, 105
 FOUCHÉ P. VII, 116, X, 6, 11
 GALACTION GALA VII, 152
 GÁLDI L. VII, 135
 GAMILLSCHEG E. VI, 31, 41, 44, 251; VII, 20, 143; VIII, 21, 58, 170, 171; X, 123.
 GARTNER TH. IX, 90
 GASTER M. X, 87
 GAUCHAT L. VII, 115
 GEAGEA CHR. IX, 87
 GEBAUER X, 30, 34
 GEBHARDT OSCAR de VI, 93
 GEMELLI R.-P. A. VII, 102, 116
 GEORGES VII, 149
 GEORGESCU-TISTU, N. VI, 74
 GERHARDS J. X, 71, 72
 GEROV IX, 92
 GESTICONE M. VI, 37; X, 40, 44
 GHEŢIE I. VIII, 176
 GHIAŢĂ P. X, 41
 GHICA I. VI, 74; VII, 113
 GILLET VI, 238
 GILLIÉRON X, 45
 GÎRLEANU EM. VII, 143
 GIUGLEA G. VII, 137; IX, 78
 GIURESCU C. IX, 71, 79, 80, 82
 GIURESCU C. C. VIII, 155; IX, 79, 8
 GIURGIUCA E. X, 37
 GLÄSSER E. IX, 106
 GOETHE VIII, 47
 GOIDÁNICH X, 39
 GOLOPENŢIA A. IX, 77
 GORUN I. VII, 151
 GOROVEIA VI, 80; X, 44
 GOUGENHEIM IX, 61
 GRAMMONT M. IX, 31, 33, 34, 39; 8, X, 9, 12, 18, 24, 26, 27, 29
 GRANDILEVSKIJ A. VI, 108, 133, 134
 GRAPINI P. VI, 173
 GRAUR A. VI, 6, 10, 25, 36, 37, 42, 88, 139, 231, 232, 234, 235, 237, 240, 244, 253, 260, 266, 267; VII, 7, 9, 16, 105, 121, 141, 142, 163, 181, 184; VIII, 11, 12, 16, 32, 34, 158, 161, 166, 170, 171; IX, 13, 15, 78, 79, 87, 91, 103, 104; X, 80, 81, 86, 89
 GRAUR-ROSETTI VI, 5; X, 124
 GRÉGOIRE A. IX, 33
 GREVANDER S. VII, 20
 GRIMM IX, 28
 GRINKOVA E. VI, 111, 117, 137
 GRONAU W. VIII, 166
 GRÖNBECH K. VI, 237
 GUARNERIO IX, 37
 GUILLAUME G. VI, 114, 135
 GUTZMANN X, 11, 16
 HÁLA X, 20, 34
 HARDY THOMAS X, 60
 HÅRLEMAN E. VII, 13
 HASDEU VII, 155; IX, 78
 HAVERS X, 59, 64
 HAVRÁNEK B. X, 124
 HERMANN E. IX, 9; X, 114
 HERSENI T. VIII, 181; X, 80
 HEUSLER A. VI, 123
 HOFMANN E. IX, 40, 49
 HOFMANN J. B. VI, 88
 HORNING VIII, 155, 157
 HUBBARD, E. VI 140
 HUBSCHMIED V. J. VI, 32
 HUNPALVY V. PÁL. IX, 76
 HUS J. IX, 38; X, 33, 34
 IGIROŞEANU I. X, 47
 IORDAN AL. VI, 169
 IORDAN IORGU VI, 6, 30, 32, 33, 34, 35, 37, 38, 40, 71, 74, 76, 140, 143, 156, 157, 170, 245, 248, 260; VII, 6, 8, 15, 20, 121, 123, 129, 134, 144, 145, 164, 171; VIII, 36, 54, 56, 95, 146, 147, 156; IX, 53, 80, 103, 105; X, 35, 110, 113
 IORGA N. IX, 75, 78
 ISPIRESCU P. VI, 235; VII, 149, 151, 153
 ISTRATE G. VI, 179, 184, 187
 IVĂNESCU VI, 258, 259
 IVANOV V. VI, 104, 129, 132

- JABERG K. IX, 89
 JAKOBSON R. VI, 270; VII, 19, 103, 184; VIII, 168; X, 124
 JANCSÓ B. IX, 76
 JANÓW J. VI, 240
 JESPERSEN O. IX, 29, 30, 31, 34, 35, X, 11
 JIREČEK IX, 95; X, 82
 JOKI N. VI, 167; VII, 118, 119; VIII, 159; X, 76, 77, 78, 81, 82, 83, 84, 85, 88, 89
 JONES IX, 30, 31, 32, 33, 34
 JUD J. IX, 60
 JUNGMANN J. IX, 92
 JURET C. VII, 115; X, 90
 KARINSKIJ N. VI, 99, 117, 119
 KARSKIJ F. F. VI, 100, 106, 126, 136
 KAZEJEW B. X, 31
 KENISTON H. VII, 13
 KIPARSKY V. VIII, 163; IX, 11
 KIRILEANU T. VI, 54
 KISCH G. VI, 41
 KIZEVETTER A. VI, 118
 KLJUČEVSKIJ V. VI, 118, 120, 123
 KLJUČEVSKIJ V., PLATONOV S. VI, 117
 KLUGE IX, 105
 KOGĂLNICEANU M. VIII, 134, 136; IX, 89
 KOLOVRAT G. de X, 5, 6, 10, 11, 12, 21, 23
 KRYMSKIJ A. VI, 119
 KUL BAKIN S. VI, 95, VII, 119
 LAMBRIOR A. VII, 117
 LANDAU A. IX, 104
 LAZĂR I. IX, 56
 LĂZĂREANU B. VI, 39
 LAZICZIUS J. X, 122
 LEHR-SPLAWINSKI, VI, 117
 LEIFFHOLD F. IX, 40
 LERCH E. VIII, 170, 171, 172
 LERMONTOV VIII, 169
 LESKIEN IX, 97
 LEVI ATTILIO VI, 233
 LÉVY-BRUHL IX, 94
 LEVY E. VII, 14
 LÖFSTEDT E. VI, 88, 172; VII, 13, 14, 20
 LOMBARD A. VI, 10, 269; VII, 5
 LOS J. VI, 96
 LOWE L. F. H. VII, 13
 LUICK K. VII, 11
 LUNGANU VI, 160
 MALECKI M. VI, 5, 96
 MALECKI M.-NANDRIŞ GR. VI, 240
 MANIU A. VIII, 168
 MANOLACHE C. X, 42
 MANSIKKA V. VI, 108, 109, 116, 133, 134, 137
 MARGULIÉS A. VI, 42, 43, 44, 46, 47, 51, 55, 65, 66, 72, 78, 82, 88, 92
 MARIAN S. FL. VI, 161
 MARINESCU B. IX, 60
 MARTINET A. VII, 104, 166, 167
 MARTY A. IX, 22
 MATRAS C. VII, 19
 MAZON A. VII, 180
 MEIER HARRI VI, 254, 255, 256, 257; VII, 156, 157, 160
 MEILLET A. VI, 44, 57, 74, 96, 98, 132; VII, 62, 116, 119; X, 5, 7, 15, 24, 27, 29, 30
 MEILLET-VAILLANT VII, 117; VIII 160
 MEILLET-WILLMANN-GRABOWSKA X, 12, 22
 MENZERATH-de LACERDA VI, 243
 MÉON VII, 14
 MEYER E. A. IX, 33
 MEYER G. VII, 90, 119; VIII, 159; X, 82, 89
 MEYER-LÜBKE W. VI, 36, 45, 144, 231, 232, 234, 235, 236, 251, 269; VII, 7, 20, 23, 27, 100, 127, 128, 150, 151, 160; X, 5, 6, 7, 8, 9, 16, 28, 68, 69, 70, 73, 77, 86, 88, 89
 MERIGGI VI, 243
 MERUŢIU V. VI, 175
 MICLESCU HORIA IX, 58
 MIHĂESCU GIB. I. IX, 57
 MIHĂILEANU ŞT. X, 90
 MIHĂILESCU V. IX, 97
 MIKLOSICH F. VI, 30, 33, 37, 38, 90, 91, 95, 157, 167, 240; VII, 7, 83, 126, 130, 133; IX, 90, 95.
 MILJUKOV P. VI, 118
 MILLER V. VI, 134, 137
 MILLET IX, 31; X, 17
 MILETTIĆ VI, 90, 91, 92, 95, 96, 97, 265
 MINAR O. VII, 143
 MIRAMBEL A. VII, 158, 159, 160
 MISSIR I. VI, 34
 MLADENOV M. VI, 92
 MLADENOV ŞT. VI, 95, VII, 118, X, 82, 122
 MOLBECH C. VII, 19

- MOHL G. X, 21
 MOŠIN V. A. VI, 122
 MUKAŘOVSKÝ VI, 269
 MUŞLEA I. IX, 95
 NADOLCZNY IX, 29, 34
 NANDRIŞ GR. VII, 119;
 IX, 77
 NAVARRO-TOMÁS IX, 38
 NECKEL G. VI, 123
 NEGULESCU I. N. IX, 66
 NEGRU M. VI, 156
 NEGRUZZI C. VI, 67; 138
 NEKRASOV VI, 102
 NEVERS GÉRARD de VII,
 13
 NICOLAU MATHIEU VI,
 266
 NIEDERLE IX, 95
 NIELSEN K. VII, 178
 NIKOL'SKIJ A. VI, 102
 NORREEN VI, 123
 NYROP, X, 6, 7, 16
 OBLAK V. VI, 95
 OBEDENARU VI, 31
 ODOBESCU VI, 55, 58
 OEHL W. VI, 31
 OHONOV'SKIJ O. VI, 100,
 102
 OHIJENKO VIII, 161
 OLLERICH C. VII, 23
 OLSEN H. VI, 250, 257;
 VII, 15, 16; X, 56
 ORĂŞEANU N. T. IX, 55
 PAMFILE C. VIII, 126
 PAMFILE T. VII, 120
 142, 152
 PANCONCELLI-CALZIA X
 11
 PANCRATZ A. VI, 85, 87
 PANN A. VI, 143
 PAPAĞAGI P. VI, 144
 PAPAĞAGI T. VI, 143
 PARCHOMENKO V. VI, 120
 PARIS G. IX, 85
- PAŞCA ST. VII, 106, 108,
 109, 110, 113, IX, 91
 PASCU G. VIII, 102, 106,
 107, 126, 129, 132,
 134, 136, 138, 140,
 141; IX 54, 62, 86, 91
 PASPATI A. G. IX, 90
 PASSY PAUL VII, 83; X,
 6, 12, 22
 PÁRVAN V. X, 88
 PAUL H. VI, 245, 257
 PAUL R. VIII, 10, 33,
 147
 PAULI C. VI, 244
 PÁUN-PINCIO VI, 53
 PAWLOWSKY I. VI, 40
 PEDERSEN H. VII, 12
 PEKMEZI X, 89
 PELTZ I. VI, 139; IX,
 53; X, 40, 42
 PERCY VI, 258
 PETRESCU CEZAR VI, 31,
 IX, 42, 43, 55, 66
 PETROVICIE VI, 15; VII,
 15, 105, 106, 107, 108,
 114, 120; X, 82, 85,
 121, 122, 124
 PHILIPPIDE A. VI, 40,
 178, 245, 259;
 VII, 127; VIII, 120;
 IX, 67
 PIDAL MENÉNDEZ VI,
 232, 250; VII, 116,
 165
 PIELS X, 6
 PISANI T. X, 63
 PLATONOV S. VI, 118,
 120, 122; 124
 POGORELOV V. VI, 91,
 97, 102, 103, 104, 119,
 120
 POIRIER-CHARPY IX, 35
 POLLAND-HÁLA X, 10,
 30, 31
- POMPILIU VII, 152
 PONI IX, 74
 POP GH. VIII, 14, 15,
 16, 46, 58
 POP S. VI, 153, VIII,
 175, IX, 75
 POPOVICI I. VIII, 161
 POTRA G. VII, 121, 129,
 133, 136
 PREDÁ L. VII, 7
 PROCOPOVICIA. VIII, 148
 PUŞCARIU S. VI, 5, 25,
 47, 72, 144, 147, 151,
 234, 235; VII, 7, 24,
 25, 105, 106, 118,
 127, 130, 136, 137,
 152, 165, 166, 171,
 172, 181, 182; VIII,
 114, 154, 155, 159,
 161, 170, 173; IX,
 14, 15, 24, 86, 91;
 X, 72, 76, 86, 89, 90
 PUŞKIN R. VIII, 169
 RACOVITŢA C. VI, 90, 189,
 238, 265; VII, 96;
 VIII, 92, 154, 162,
 164, 179
 RADOVICI S. IX, 74
 RĂDULESCU-CODIN VI, 73
 77, 143, 158; VII,
 142, 153
 RĂDULESCU-NIGER VII,
 153
 RĂDULESCU N. AL. X, 80
 RANESCH W. VI, 123
 RAYNOUARD VI, 236
 REBREANU L. VII, 151;
 IX, 42, 43, 44, 46, 68
 REDLICH P. VII, 14
 REGULA VI, 254; VII,
 125;
 REICHENKRON G. VI, 43,
 44, 45, 84; VII, 16;
 IX, 88, 89, 96, 97

- RETEGANU VII, 153
 RICE C. C. VI, 234
 RICHTER E. VI, 243; VII,
 13, 116; IX, 37; X,
 7, 8, 25, 70
 RIGUTINI-BULLE VII, 57
 RINGENSON VI, 259, 260
 ROESSLER VI, 244
 ROHLFS G. VI, 30, 40,
 232, 236; IX 68, 69;
 X, 71
 ROMAINS J. VII, 161
 ROMANSKY ST. VIII,
 160
 RONJAT J. VII, 23, 115;
 X, 6, 8, 9
 ROQUES M. IX, 15, 85
 ROSENFELD H. VI, 257
 ROSETTI A. VI, 8, 10,
 11, 25, 41, 155, 182,
 186, 237, 242, 258,
 259, 263, 267; VII,
 7, 102, 114, 117, 119,
 130, 166, 167, 168,
 169, 181, 183, 184,
 186; VIII, 154, 156,
 157, 159, 162, 163,
 165, 166, 168, 181;
 IX, 70, 71, 77, 95,
 113; X, 28, 56, 76,
 79, 87, 113, 121
 ROSETTI RADU IX, 75
 ROSITZKE H. A. VII 83
 ROUDET IX, 29, 34
 ROUSSEL L. VII, 124
 ROUSSELOT P. VII, 95;
 IX, 29, 31, 32, 33,
 X, 11, 15, 17, 28
 ROUVIÈRE IX, 35
 RUNES M. X, 36
 SACHMATOV A. VI, 97,
 99, 102, 103, 113, 117,
 118, 119, 120, 121,
 123, 126
- SACHMATOV A. - LAVROV
 P. VI, 103
 SADOVEANU M. VI, 12, 32,
 35, 53, 80; VII 153,
 155; IX, 61, 64; X,
 38, 42, 43, 47
 SADOVEANU P. IX, 56
 SAHLGREN J. VI, 122
 ŞĂINEANU C. VI, 141
 ŞĂINEANU L. VI, 141,
 153, 156, 162, 169,
 232; VII, 128; X, 86
 SAMPSON J. VI, 157, 167,
 240; VII, 126; IX,
 90
 SANDFELD K. VII, 11,
 12, 27, 154; VIII,
 16, 36, 45, 56, 73, 79,
 80; IX, 59; X, 126
 SANDFELD-OLSEN VII,
 149, 150, 151, 154;
 VIII, 13, 15, 150, 155
 ŞANDRU D. VI, 59, 173,
 IX, 87, 102
 SAPIR E. VII, 103
 SAUSSURE F. DE IX, 19,
 31, 35
 SAVA IX, 73
 SBIERA VI, 60, 143, 148
 SCAND IX, 87
 SČEPKIN VI, 93
 SČERBA L. IX, 38, 104;
 X, 11, 15, 16, 18, 24,
 30, 31
 SCHOAD G. VI, 30
 SCHMALZ-HOFMANN VI,
 87; VII, 142
 SCHMITT A. VII, 115,
 116
 SCHROEDER W. VII, 115
 SCHRÖDER H. VI, 36
 SCHUCHARDT H. VI, 258,
 VIII, 98, 140; IX,
 15, 16, 19, 85, 90; X, 6
- SCHÜRR FR. VII, 115,
 117, X, 5, 6
 SCHWAN-BEHRENS X, 23,
 25
 SCHWARZ E. VI, 36; VII,
 119
 SCHWYZER E. VIII, 33,
 63
 SCHWICKER VI, 240
 SCÎNTEE V. VI, 156
 SCRIBANA VII, 124; IX,
 53, 54, 55, 56, 58, 59,
 67
 SCROB C. VII, 154
 SCURTU V. IX, 98
 SEGNERI P. P. VII, 16
 SEIDEL E. VIII, 170; IX,
 5, 106; X, 92, 130
 SEIDEL-SLOTTY I. VIII,
 54, 142; IX, 40; X,
 48, 114
 SELIŠČEV M. A. VII, 118,
 VIII, 159; X, 77, 82,
 83, 84
 SEMBERA A. V. X, 33
 SEMBERA A. V.-GEBAUER
 IX, 38
 ŞERBOIANU M. VI, 157,
 167; VII, 126, 129,
 133
 ŞERBAN GH. VI, 142
 SEVASTOS VII, 142
 ŞIADBEI I. VI, 243, 260;
 X, 67, 71, 77
 SIEVERS IX, 33
 SIMONYI S. X, 122
 SKOK P. VI, 95, 98; VII,
 120; VIII, 159, 160,
 161, 162; X, 89, 99,
 177
 SLĂVOACĂ J. VI, 173,
 177
 SLOTTY VIII, 88; IX,
 11, 17
 SMIRNOV I. VI, 111, 138

- SOBOLEVSKIJ A. VI, 90, 91, 108, 109, 110, 111, 113, 118, 119, 112, 120, 132
 SOKOLOV B.-SOKOLOV J. VI, 109, 111
 SOLOV'JEV A. VI, 122, 123
 SOLOV'JEV V. VI, 109, 113, 133
 SOMEȘAN L. VI, 173
 SOMMERFELT A. VII, 115
 ȘOTROPA V. VI, 179
 ȘOTROPA V.-N. DRĂGANU VI, 179
 SPECHT M. VI, 232
 SPITZER L. VI, 47, 68, 74, 84, 231, 234, 245, 267; VII, 144, 145, 154, 156, 183; VIII, 155; IX, 15, 64, 68; X, 59
 SPITZER R. VI, 233
 STĂNOIU DAMIAN IX, 42, 43, 44
 STADTMÜLLER X, 78, 79, 80
 STAHL H. H. VIII, 182; IX, 72, 73, 74
 STAMATI C. VI, 142
 STCHOUPAK-NITTI-RENOU VI, 36
 STEIN J. X, 24
 STENDER-PETERSEN VIII, 163
 STENGEL E. VII, 14
 STERE C. X, 46
 STETSON VI, 242; VII, 116
 STINGHE ST. VIII, 154
 STOIAN I. VI, 39
 STOLZ-SCHMALZ VII, 21; X, 72
 STORM X, 11
 STRAKA G. IX, 29, 33; X, 5
 STRATEN V. IX, 104, 106
 STRELLER F. VII, 7
 SUBBOTIN VI, 104
 SUFFLAY X, 78
 ȘUȚU S. VI, 147
 SVENNUNG VI, 88
 SWEET X, 11
 SZARVAS-SIMONYI IX, 75
 SZINNYEI I. VIII, 176
 SZOBER S. VI, 97
 SYRPU P. VI, 105
 TAGLIAVINI C. VII, 151; VIII, 8, 12, 14, 16, 61; IX, 81; X, 55, 77, 78, 84
 TAMÁS L. IX, 77
 TANAI VI, 44, 55
 TAŢOMIR N. X, 41
 TECHMER IX, 35
 TEODOREANU AL. O. X, 38
 TEODORESCU G. DEM. VII, 63
 TEODORESCU ST. IX, 41
 TERRACINI B. A. IX, 61, 62
 TESTUT-LATARJET IX, 35
 THALLOCY L. von X, 78, 79
 THEODORESCU B. VII, 143
 THEODORESCU C. IX, 53
 THIELMANN PH. VII, 23
 THIERS VI, 256
 THOMAS X, 73
 THOMSON VIII, 155, 157
 THUMB X, 81
 THURNEYSSEN R. IX, 6
 TRACHTENBERG V. F. IX, 103
 TICHINDEAL VI, 142
 TIKTIN VI, 39, 48, 52, 53, 59, 67, 71, 73, 74, 139, 141, 147, 149, 156, 159, 161, 167, 168, 169, 172, 235; VII, 7, 8, 15, 16, 54, 124, 127, 129, 135, 136, 137, 138, 139, 149, 150, 151, 152, 153, 155, 172; VIII, 99, 100, 101, 106, 109, 110, 111, 117, 118, 124, 125, 126, 127, 128, 132, 133, 135, 137, 139, 162, 165; IX, 24, 57, 65, 77, 91; X, 61, 86
 TILANDER G. IX, 62
 TOBLER A. VII, 14; VIII, 74
 TOCILESCU GR. IX, 91
 TOMMASO-BELLINI VI, 234
 TORO M. de IX, 61, 103
 TRAUTMANN VII, 134 c
 TRÁVNICEK X, 11, 30, 122
 TREML L. IX, 77, 79, 81
 TRIANDAPHYLLIDIS VI, 155
 TRIER J. IX, 19, 21, 22, 23
 TROST P. IX, 46
 TRUBETZKOY N. VI, 5, 10, 265; VII, 103, 104; VIII, 168; X, 124
 TWADDELL W. F. VII, 102, 103
 UNBEGAUN B. O. V, VI, 99, 100, 104, 117; IX, 103
 ULLMANN K. X, 69

- UŠAKOV D. IX, 104
 VÄÄNÄNEN V. X, 70
 VACHEK J. VII, 103
 VAILLANT A. X, 85
 VARLAAM VII, 142, 145, 147, 155
 VASCONCELLOS LEITE de VI, 238
 VASILIU VI, 59, 108; VII, 123, 144, 148, 149, 150, 153, 154, 155
 VASIL'JEV L. VI, 108, 133, 134
 VASIL'JEV V. VI, 114, 137
 VASMER M. VI, 36, 122, 124; VII, 119; X, 89, 90
 VAUX de VI, 248
 VELLEMAN H. VII, 24
 VENDRYES IX, 29
 VENEVITINOV VI, 104, 128
 VERRIERA.-ONILLON IX, 89, 94
 VETUCHOV A. VI, 131
 VISSARION I. C. VI, 141, 160, VII, 177; X, 37
 VÍLSAN G. VI, 34
 VÍRCOL V. VI, 63, 80, 159; VII, 138, 177; X, 123
 VLAHUȚĂ A. VI, 141, 155, IX, 42, 43, 44
 VOELKEL X, 11
 VOLOCKIJ V. VI, 111, 113
 VONDRÁK VII, 119, IX, 96
 VOSSLER K. IX, 16
 ZAMFIRESCU VII, 153
 ZANNE VI, 142
 ZAUNER A. IX, 85, 93
 ZEŁECHOWSKI E. VII, 118
 ZEŁECHOWSKI E.-NIED-ZIŁSKI S. IX, 89
 ZILLER R. VI, 140
 WACKERNAGEL W. VI, 233
 WAGNER M. L. IX, 59
 WAHMANN P. IX, 26, 27
 WALBERG E. VII, 13, 15, 24
 WALDE-POKORNY IX, 11, 12, 13
 WARTBURG VII, 116, 117, 118; IX, 86
 WĘDKIEWICZ S. VII, 12, 20, 21, 23
 WEGAND G. VI, 38, 40, 182, 259; VII, 8, 110; VIII, 36; IX, 86; X, 89, 122
 WESSMAN V. E. V. VII, 19
 WICHMANN J. IX, 76
 WIJK N. van VI, 260; VII, 103, 119
 WILKINS IX, 36
 WILLMANN-GRABOWSKA X, 13
 WESSEMANN VIII, 92
 WLISLOCKI VI, 167, 240
 WRIGHT J. et E. M. VII, 11
 WUNDT W. X, 36
 XENOPOL A. VII, 152

MATIÈRES

Sauf indication contraire, les faits sont roumains.

Les temps et les modes des verbes sont groupés sous l'article *verbe*.

- Abbrégement: VI, 188.
 Accent: dynamique VI, 12.
 Accord: du verbe avec le sujet VI, 191; - avec l'objet VII, 140.
 Adverbe: dans les parles de Năsăud VI, 190.
 Alternance: VI, 25; vocalique VI, 163; - provoquée par la dérivation VI, 165; - phonétique à deux termes VI, 26 a/a VI, 25; a/ja VI, 6, 26; a/e VI, 26; c/jg VI, 38; d/j VI, 27; d/ɣ VI, 27; d/ɣ VI, 27; d/ɣ VI, 27; e/ea VI, 26; e/ia VI, 26; u/o VIII, 124; u/o VI, 157; s/f VI, 27; t/ts VI, 27; VII, 103, 165; w/y VI, 28; - phon. à trois termes VI, 27; o/oa/ou VI, 27; d/e/a VI, 27
 Argot: roumain IX, 103
 Article: ses fonctions VIII, 5; - en russe VI, 90; - dans les parlers de Năsăud VI, 191.
 Aspiration: VI, 186.
 Assimilation: VIII, 136.

- Bilinguisme:** notes sur - VI, 238; VII, 179; -en Ukraine X, 123.
- Calque:** VII, 178
- Cas:** accusat. partitif VIII, 31; - de relation VI, 52; remplacé par le datif en ture VI, 237; - avec *p(r)e* VIII, 154; construction de l'acc. avec le participe VI, 49; acc. avec le supin VI, 49; importance du datif VII, 62; datif avec *la* VI, 191; datif en fonction de locatif VII 150; emploi du datif en roumain actuel VII, 29; génitif VIII, 49; formation du gén. VIII, 12, 155; remplacé par le datif VI, 191; vocatif des noms propres en *ia*, *-ea*, *-e* VI, 189.
- Comptes rendus:** D. Caracostea, *O problemă de versificație românească* VI, 269; Idem, *Expresivitatea limbii române* X, 130; L. Găldi, *Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque des Phanariotes* VII, 189; D. Guști, *Problema sociologiei: sistem și metodă* VIII, 181; D. Macrea, *Palatalizarea labialelor în l. română* VII, 193; N. Kře-
- pinský, *Influence slave sur le verbe roumain* VI, 267; Jryō Wichmann, *Wörterbuch des ungarischen Moldaver Nordesängó und des Hétfaluer Csángódialektes nebst grammatischen Aufzeichnungen und Texten aus dem Nordesängó dialekt* VIII 175; Heinz Wissemann, *Die Syntax der nominalen Determination im Grossrussischen* VIII, 179
- Confusion:** des diathèses VI, 85
- Conjugaisons:** dans les parlers de Năsăud VI, 189; conj. de: *a fi*, *a la*, *a merge*, *a mîna*, *a mînea*, *a scîpa* VI, 190.
- Consonnes:** alternance des - VI, 27; classification des - VI, 12; groupes de - VI, 175, 188; - doubles VI, 16; groupes: médiaux VI, 19; différenciation consonantique VI, 14; distinction entre voyelle et consonne IX, 29; groupes: médiaux VI, 19; de trois - VI, 21; de quatre - VI, 22; de cinq - VI, 22; finaux VI, 24; disparition de la initiale VIII, 120; opposition des - sourdes aux - sonores VI, 13;

b VI, 16; *b'* VI, 15, 16; *ē* VI, 15, 16; *d'* VI, 15; *f'* VI, 16; *g* VI, 15, 16; VIII, 106; *g* VI, 16; épenthèse de *h* VIII, 124; *h*- expressif VI, 147; *h'* VI, 16; traitement de *h* en slave comm. VI, 15, 16; *j'* VI, 16; *l'* VI, 16; vocalisation de *l* X, 5; *m'* VI, 16; *n* VI, 16; *p'* VI, 15, 16; *r'* VI, 16; métathèse de *r* VIII, 119, 120; *l'* VI, 16; *r'* VI, 15; *v'* VI, 16; *z'* VI, 16; *b > bġ*, *g* VI, 187; *c*, *g* VI, 180; lat. *c* devant voyelle antérieure VI, 258; *c > ts*, *tt* macédo-roum; *c + e*, *i > i* VI, 188; *d > dġ* VI, 187; *f > h'*, *i* VI, 187; *g > d* VIII, 123; *g > d'* *đ* VIII, 130; *g > ġ* VIII, 106; *g + e*, *i > ġ* VI, 188; *h + e*, *i > ĩ* VI, 188; *k*, *g + e*, *i > ĩ*, *g* VI, 179; *k > ģ* VIII, 123; v. slave *l'* (*lj*) *>* alb. *j*, dr. *y*, nr. *l'* X, 84; *m > m̃* VI, 187; *n > ñ* VI, 187; *n > r* VI, 187; *p > pġ*, *p > pġ'* VI, 187; *r > l* VI, 188; VIII, 120; *r > n* VI, 188; *r > s* VIII, 120; *s > i* VI, 188; *t > s* VI, 188; *s* grec *>* alb. *t* X, 81; v. slave

s > alb. *t*, dr. *s* X, 84; *t < t'* VIII, 130; *t' > k' > c'* VIII, 125; *t > ts* VI, 187; v. vocalisé VI, 187; *v > b* VIII, 123 *v > vj*, *z* VI, 187; *v > y* VI, 187; *v > ģ* VI, 187; *v > j* VI, 187; *v > h* VI, 187; *v > f* VI, 187; lat. *et* et *es > pt* et *ps* VII, 184; *bl > pl* VI, 188; *bl > vl* VIII, 128; *em > gm* VI, 188; *et > ft* VI, 188; *dn > gn* VI, 188; néo-gr. *χt > ft* VII, 185; *km > m* VI, 188; *ln > n* VI, 188; *mn > m* VI, 188; *nd > n* VI, 188; *pt > kt* VI, 188; *rl > r* VI, 188; *rn > n* VI, 188; v. sl. *tj*, *dj* *>* alb. *tt*, *đđ* X, 84; *vm > n* VI, 188; *vn > gn* VI, 188; consonnes finales *>* zéro VI, 188

Dénominations: du crâne VIII, 95, des poumons IX, 83.

Dérivation: verbes dérivés des noms en *-urd*, *-ure-*, *-ur* VI, 162

Diphthongaison: Enquête linguistique: VI, 173

Expressions: du type: *a făgădui marea cu sare* VI, 237; *a mînea la pînea* VII, 183; *brînză bund în burduf de cîine* VIII, 185; VIII, 123

Diphthongues: VI, 8; accentuées *a'i*, *a'u*,

ea', *ia'*, *e'u* VI, 9; *ea*, *ia*, *oa* VII, 165; *eu*, *ei*, *ou*, *oi* VII, 166; -dans les parlers de Năsăud VI, 186; *aw* VI, 186; *ea* VI, 11; 29, 186, VII, 166 après dentales VII, 167; *eo* VI, 10; *ew* VI, 186; *fđ > yo* VIII, 119, 133; *oa* VI, 11, 29, VII, 166; *uw* VI, 9, 11; *ya* VI, 10; *ya* VI, 186; après labiales VII, 167; *ye* VII, 115; *wa*, *wă* VI, 9; *wo* VI, 9; *we* VI, 10; *ea/e* VII, 168; *ya/ye* VII, 168; traitement des diphthongues à liquides VII, 118, en albanais X, 83; traitement de *ga* dans les parlers de Năsăud VI, 180; *dv > o* VI, 186; *ea > a* VII, 164, 167, 168; *ea* conservé après *d*, *t*, *l*, *n*, *a*, *z* VII, 167; *ea > ģ* VI, 186; *oa > o* VI, 186; *oa > a* VII, 7; *oy > o* VI, 186; *ya > ye* VI, 180, 186; *ye > e* VI, 186

VIII, 90; *cui cu cui se scoate* VIII, 90; *dă pace* X, 157; *der Mensch denkt, Gott lenkt* VIII, 90; *furnica nu răstoarnă muntele* VIII 90; *l'aurora est amie des Muses* VIII, 90; *lucru scurt, lucru bun* VIII, 90; **a merge cat, câtel, câtelin* VI, 235; *vîna et tata* VI, 245, VII, 156, 161

Étymologie: VI, 139; formes et figures étymologiques en roumain IX, 40; thèmes et méthodes de la méthode étymologique IX, 5; -due à l'évolution sémantique VII, 171; notes d' - VII, 121; - populaire VII, 178; X, 35.

Fonction: négative de *creo* VII, 173

Formation: des mots VI, 191

Genre: personnel VIII, 154; neutre VI, 260.

Influences: de la langue commune sur les parlers de Năsăud VI, 180; - hongroise à Năsăud VI, 180; - de l'all. sur les parlers de Năsăud; - du ruthène sur les parlers de Năsăud VI, 180; - du russe sur

- les parlers allemands X, 115; - du grec et du slave méridional sur l'albanais et le roumain X, 76; de la langue de l'école X, 117
- Langue: de la politesse X, 48
- Linguistique: observation - en Ukraine X, 92; nationalité romane du point de vue - IX, 106.
- Nasalisation: de *a, o, u, i* à Năsăud VI, 186
- Nécrologies: O. Densusianu VI, 263; N. Drăganu VII, 186; L. Miletič VII, 265; Matieu Nicolau VII, 264; V. Bröndal X, 127 Kr. Sandfeld X, 126; N. Trubetzkoy VII, 265; N. van Wijk X, 120
- Néologismes: VI, 213
- Noms: en -*oiu* VII, 105; en -*u* VII, 110; - en -*ulescu* VII, 111; - de personne VII, 105; terminaison différente de la langue commune VI, 189 (cf. cas)
- Numéral: VI, 189
- Numération: VI, 210
- Palatalisation: des labiales dans les parlers de Năsăud VI, 179, 182, 187; - des occlusives dentales dans les parlers roumains de Transylvanie X, 121.
- Parallélismes entre les parlers moldaves et le russe X, 100; - du turc pour phénomènes syntaxiques roumains VI, 237
- Particules: stylistiques en russe VI, 130; fr. -*ti* VI, 254
- Phonétique: des parlers de Năsăud VI, 184; différence entre le traitement de *i* ou de *u* et celui de *y* et de *w* sous l'influence de l'accent IX, 39; traitements en commun de l'albanais et du roumain X, 83; le problème de la syllabe VI, 242
- Phonologie: VI, 5; oppositions phonologiques: des consonnes et des voyelles VI, 6; phonème (définition du-) VII, 102; voyelles nasales du point de vu de la - VI, 8
- Pluriel: quelques formes de - VII, 182
- Prépositions: dans les parlers de Năsăud VI, 190; *contra* VII, 40; *cu* VII, 40; *de*, *dela*, *din*, *impotriva*, *in* VII, 40; *la* VII, 40, 41, 153; *pentru* VII, 41, 46
- Préfixes: *a-* VI, 152, 236; lat. *ad-* VI, 236; bg. *desn-* VI, 36; *fm-* VI, 19; *fm-* VI, 19; 152; *supra-* VII, 64
- Pronoms: VI, 189; démonstratifs VI, 189; emploi pléonastique des VIII, 143; hypertrophie du VIII, 142 s.; répétition du - VI, 191; possessifs VI, 191; - personnel en fonction verbale VII, 176
- Quantité: opposition quantitative VI, 12.
- Rhotacisme: VII, 181; IX, 98
- Semi-voyelles: *y*, *w* VI, 8; *w > b* IX, 38; *y* VI, 269; *y* après *d, t, l, n, s, z, k, g, ě, ě* VII, 167; *y > d'* IX, 38
- Sonorité: VI, 12.
- Stylistique (v. particules et syntaxe)
- Syncope: de la voyelle pénultième atone latine X, 67
- Syntaxe: études de - et de stylistique VII, 140; - des parlers de Năsăud VI, 191; - du volontatif en turc VI, 237; parallèles turcs pour des phénomènes syntaxiques roumains VI, 237

- Suffixes: emploi des - VI, 191; -*abil* VII, 178; lat. -*abilis* VI, 88; -*(a)giu* IX, 54; -*agiu* VII, 121; -*alie* VIII, 134; -*ai* VI, 147, 149, 150, 152; -*aia* VI, 33; -*aie* IX, 56; -*am* VI, 145, 151, 152; -*angiu* 121 s.; -*an* VII, 134, 138; -*ar* VII, 124; -*ar* VI, 30; -*are* VI, 30; -*ari* VI, 30; IX, 58; X, 133; lat. -*arius* VI, 30; -*as* VII, 165; IX, 58; -*at* (d) VI, 32, VIII, 107; -*bil* VII, 36; -*cd* IX, 54; -*ea* VII, 169; -*ecja* VIII, 106; -*(e)an* VI, 30; -*ean* XII, 171; -*easa* VII, 109; 126; -*cală* VI, 195, VII, 169; -*ela* VI, 146; -*eli* VI, 145, 144, VII, 169; -*elié* VIII, 135; -*elin* VI, 235; lat. -*ella* VII, 169; -*elmită* IX, 65; -*engiu* VII, 124; -*eni* VI, 40; sl. -*enină* VI, 30; -*es* VII, 109; -*escu* VII, 107, 112; -*esti* VII, 112; thrace -*esk* VI, 244; -*et* VIII, 111; -*ete* VII, 134; bg. -*ev* VII, 111; -*i* VI, 157; turc -*ğy* VII, 121; -*giu* VII, 121; -*ijăd* VIII, 106 -*ială* VII, 169; -*iată* VIII, 107; -*ica* VII, 135; -*ici* VII, 135; -*ieli* VII, 169; -*ii* VI, 150; -*ii* VI, 7, 147 s.; -*ind* IX, 55; -*inji* VI, 147; -*ini* VI, 151, 152; -*inel* VI, 235; -*ingiu* VII, 124; -*iridă* VIII, 132; -*irlan* VIII, 133; -*irlic* VIII, 132; thrace -*isk* VI, 244; -*if* VII, 135; 136; -*iŃă* VII, 135; esp. -*iz* VI, 234; esp. -*isor* VI, 234; v. sl. -*janină* VII, 171; -*li* VI, 144; -*ni* VI, 147; 151, 152; -*oagă* IX, 57; -*oaiă* VI, 33; VII, 108; -*oaică* VII, 107; -*oaié* VII, 108; -*oaycă* IX, 57; -*oi* VI, 150, 152; VII, 105 s.; -*ole* VIII, 129; -*oleja* VIII, 129; -*olje* VIII, 129; -*oiu* 105 s, 114; -*oni* VI, 151 s.; -*ora* VI, 157; -*ori* VI, 157; -*oŃ* VII, 135; -*oŃcă* IX, 57; -*oti* VI, 164; bg. -*ov* VII, 110; -*tor* VII, 126; -thrace -*scus* VII, 244; -*u* VII, 110; -*ui* VI, 150, 152, 268; -*u(l)* VIII, 12; -*(u)l* VIII, 16; -*ule* VIII, 129; -*ulescu* VII, 110; -*uloiu* VII, 110; -*uni* VI, 151; -*ură* VI, 146, 157; -*uri* VI, 146, 157; -*uşcă* IX, 56; lat. -*usculus* VII, 137; -*uş* VII, 136; -*uşă* VII, 136
- Termes: relatifs à la propriété terrienne IX 70; - aux grandes fêtes VI, 210; - aux animaux sauvages VI, 209; - au travail VII, 96
- Toponymie: VI, 30; 213
- Triphthongues: *iea* VII, 167; *yea* VII, 168; *eau, eoa, iai, iau, iei, ioa, oai* VI, 11
- Verbe: dans les parlers de Năsăud VI, 189; - réfléchis (classification du parfait simple VI, 190; du parfait composé VI 290; plus -que -parfait VI, 190; du futur VI, 190; futur du type *o id cănt* VII, 5; participe passé VI, 190; -*d* du part. passé VI, 190, 243; participes latins en -*to* VI, 87; supin VI, 190; impératif VI, 190; infinitif VI, 190; fonctions des temps passés VII, 65.
- Vocabulaire: notes de - IX, 53; - d'origine slave en roumain et en albanais X, 85; - des parlers de Năsăud VI, 191; mots dialectaux VI, 191.
- Voyelles: classification des - VI, 5; la durée des - accentuées VII, 83; tableau des - IX, 113; *a* inaccen-

tué à Năsăud VI, 179, 184 s; -d à Năsăud VI, 179; d- VI, 186; a inacc. conservé VI, 12; a inacc. > d VI, 12, 185; d > a, VI, 186; VIII, 133; X, 113; d > e VI, 261; a > e VIII, 127; d > o VIII, 133; e VI, 185; e après r, s, t, ts, z VI, 185; -e VI, 179; e > d VI, 185; e > i VI, 185; e > o VI, 185; e > u VI, 185; v. sl. e > alb. e X, 83; v. sl. e > alb. a, 'a X, 83; v. sl. e > a X, 83; e > ea VIII, 128; i VI, 269; VIII, 166; i VI, 185; i non altéré après ts VI, 259; -i disparu VI, 185; iâ < d VIII, 119; i pour e VIII, 128; i VI, 7, 186, VIII, 124; -i pour -d VIII, 101; v. sl. i > alb. e X, 84; i > i VI, 186; i > i après ts VI, 259; i > o VI, 185; f > u VIII, 133; d VI, 6; o conservé VI, 158; o diphtongué VI, 185; o > oa VI, 185; o > u VI, 185; o pour oa VI, 179; o slave > alb. en, médio-bu. *da, ua* > in, in, X, 83; v. sl. o > alb. un X, 83; o slave > alb. a X, 85; v. slav. o inacc. > alb. u, dr. o X, 84; o slave > d X, 85; u VI, 185; v. sl. ū > alb. o, dr. o X, 84; sl. ū > alb. u X, 83; v. sl. ū VIII, 162; ū VI, 6; v. sl. y > alb. u, dr. f, i X, 84; - finales VI, 186

MOTS

Les mots sont groupés par familles de langues: latin, langues romanes, albanais, grec, langues slaves, hongrois, langues germaniques, tsigane et turc

DACO-ROUMAIN

A

a VII, 7, 25; VIII, 12, 17
abate VI, 79
abate (a se) VI, 79
abcès VI, 19
abea VII, 169
abia VII, 168, 169
Abkšya VI, 210
absent VI, 19
absolut VI, 180
abține (a se) VI, 48
ac VI, 28
acapulât VI, 34
ace VI, 28
*ace VII, 182
acel VII, 148
acela VII, 144

achita (a se) VI, 48, 57
acina VI, 152
acișty VI, 186
aciștyeșt'e VI, 186
acolă X, 111
acolo VII, 151
acomoda VII, 40, 56
acomoda (a se) VI, 48
acri (a se) VI, 67
acru VI, 67
acte VI, 19
acțiune VI, 19
acuarela VI, 8
acum(a) VIII, 78
Ad'a IX, 38
adaoge VII, 58
adăpost VII, 49
adopta VII, 40, 56; X, 37
adaptabil VII, 56
adaptat VII, 56

adduga VII, 40, 57, 60
addvâst (a) VI, 191
adecvat VII, 41, 56
ademeni VI, 64, 79
ademeni (a se) VI, 64
adera VII, 40, 56
adinci (a se) VI, 68
Adjud VI, 19
administratie X, 39
adopta X, 37
adresa (a se) VI, 48; VII, 58
aduce VI, 79
aduce (a se) VI, 79
adună VI, 12
adună' VI, 12
aduré VI, 258
adversar VII, 47, 63
aeroplan VI, 213
afară VII, 7; VIII, 125

afecta VI, 69
afecta (a se) VI, 64, 69
afilia VII, 40, 56
afiliat VII, 39, 59
afla VI, 19, 61
afla (a se) VI, 61
afokat VI, 187, 213
afunda (a se) VI, 68
agăța VI, 167
Aguilô VI, 236
agăța (a se) VI, 56
agonisi (a se) VI, 48
agut VI, 186, 201
ai VI, 8; VIII, 12; IX, 86; X, 103, 113
*ai VI, 267
ai VI, 8; VIII, 12
aidoma VII, 48, 58, 63, 64
air'l'e VI, 190
ajeminârî VI, 196
ajun VI, 13
ajunge VI, 78
ajunge (a se) VI, 78
ajunğem VI, 186
ajunje VI, 186, 188
ajuns VI, 86
ajuta VI, 163; VII, 40, 57, 60, 63; X, 110
ajutor VI, 158, 164
ajutora VI, 158, 163, 164
ajutori VI, 158
ak'ets VI, 189
akia VII, 126
akoperim VI, 185
akupat VI, 185, 213
akuperim VI, 185
akurat VI, 190
al VIII, 12, 21
al VIII, 12
al(a) VI, 7
alaltâieri VI, 201
alaltâmbi VI, 202

alaltâmbi VI, 202
alaltâyeri VI, 201
alaltâmbi VI, 202
alaltâyeri VI, 201
aldtura VII, 40, 57, 58, 60
alâturat VII, 58
alb VI, 15, 158, 209; X, 124
alba VI, 19, 209
albastră VI, 209
albastru VI, 209
albată VI, 186, 193
albeață VI, 193
albăind VI, 187, 209
albăiri VI, 209
albăiri' VI, 209
albi VI, 15, 163, 269; X, 124.
albier X, 42
albină VI, 209
Albini X, 37
alboare VI, 158
alburu VI, 158, 163
alburu VI, 158
alcătui VII, 41
alchimist VI, 19
alde VIII, 12
Aldoiu VII, 110
ale VIII, 12
alege VI, 61
alege (a se) VI, 61
Alecu VII, 110
alge VI, 19
alia VII, 40, 56, 58
aliat VII, 59
alienat X, 37
alimal VI, 213
aliman VI, 213
alineat X, 37
alinta VI, 50
alinta (a se) VI, 50, 62
alipi VII, 40, 57, 58
Alistar VII, 121

Alistarhi VII, 121
Alistarho VII, 121
almarjy VIII, 120
almintrileă VI, 190
altari VI, 185
alterna VI, 58
altoit VII, 42, 60
altsora VI, 189
altul VIII, 37
aluneca (a se) VI, 72
Abaniu VI, 214
am VI, 237, 267
amăgi (a se) VI, 64
amar VI, 67
amări (a se) VI, 67
ambala (a se) VI, 48
ambitiona VI, 69
ambitiona (a se) VI, 69
americă IX, 55
amesteca VI, 50
amesteca (a se) VI, 50
ameți VI, 214, 232
amiazi VI, 202
amiaz VI, 202
amioasă IX, 101
amiyadz VI, 202
amiyaditra VI, 202
amiyaz VI, 202
amorți VI, 66
amu X, 111
amvon VI, 19
an VI, 16, 201
Ana VIII, 19
analog VII, 37, 63
Anălu VI, 214
anexa VII, 64
anexă VII, 49, 64
anexat VII, 41, 56
anfokat VI, 188, 213
Angelescu VII, 113
Angheloiu VII, 109
Anghelută VII, 113
Angrîeș VI, 214
aŋgrêșe VI, 188

- ani* VI, 16, 150; X, 103
ani VI, 187
ani VI, 201
amina (a se) VI, 56
aniniert VI, 185
aniniert VI, 213
Anna VIII, 18
anterior VII, 63
antiprinor VI, 180
ant'iprinor VI, 213
aoleo' VI, 9
aoli VI, 51
aoli (a se) VI, 51
apă VI, 186
apar IX, 15
apăr VI, 26
apăraie IX, 56
apărie IX, 56
apăs VI, 27
apăsa VI, 69
apăsa (a se) VI, 69
apăy VI, 186
ape VII, 182
aperi VI, 26
apeși VI, 27
apind'itâ VI, 213
apo VI, 186
apreciabil VII, 42
april VI, 201
apropia X, 37
apropiat VII, 42, 60
apropria X, 37
apuca VI, 56
apuca (a se) VI, 56, 59, 71
arat X, 76
arate VI, 26
arăt VI, 26
arător VI, 28
arde VI, 83
are VII, 16, 25
argintiu VI, 235
argintiu VI, 235
arhitect VI, 13
arin IX, 101
Arihêt'e VI, 214
aripă VI, 26, 208
ari'pă VI, 208
a'ripă VI, 208
ari'pê VI, 208
ârpi VI, 26
arist'e VI, 191
arid'ika VI, 186
armă VI, 21
armăsar VI, 197
armăsar VI, 197
armăsari VI, 197
Armind'enu VI, 120
arsă VI, 21
Arșitsa VI, 214
Arșitsa VI, 213
artelmic VI, 139
artoi VI, 150
aruga VI, 186
aruncături VI, 58
apa VII, 149
asalt VII, 64
apchie VI, 13, 21
asculta VII, 40, 57
ascuns VII, 42
ăse VIII, 109
asemăna VI, 79; VII, 40, 58
asemăna (a se) VI, 79
asemănător VII, 58, 60, 63
asemenca VII, 48, 58, 63, 64, 149
**asidu* VI, 10
asiduu VI, 9
asimilat VII, 42, 56
asocia VII, 40, 56
asprindăvară X, 37
asta VI, 189
ăsta VI, 189
ăst(a) VI, 7
astădz VI, 201
astănoapte X, 38
astăprimăvară X, 37
astăz VI, 201
astprimăvară X, 37
astepta VI, 69
astepta (a se) VI, 49, 50, 69
ăterne (a se) VII, 153
ăst'ye VI, 188
ăștya VI, 189
ataca VI, 61
ataca (a se) VI, 61
atașa VII, 40, 56, 57
atașat VII, 56, 59
ateia VI, 235
atinge VI, 56
ătrna (a) VI, 56
ătrna (a se) VI, 56
ățitkutsa VI, 191
ășit X, 87
au VI, 8, 150; VII, 8; X, 108
ău VI, 8
ăut VI, 27
ăutător VI, 213
ăumezi VI, 172
ăutomobil X, 43
ăuxiliar VII, 46, 63
ăuzi VI, 27
ăvantajos VII, 63
ăvea VII, 53, 54, 170
ăventurier X, 46
ăvintaryă VI, 213
ăvintura (a se) X, 47
ăvion VI, 213
ăvut VI, 86
ăvgust VI, 186, 201
ăz VI, 201
ăză'imisătsă VI, 202
ăzinoapte X, 37, 38
ăzintare VI, 213
ăziprimăvară X, 37
ăztdăz VI, 201
ăy VI, 187, 201
ăyesta VI, 189
ăyă VI, 19

B

- babă* VII, 86
băcăm VI, 151
băcăi VI, 148
Băcău VII, 166
Băcăuani VII, 166
baccea VI, 145
baccele VI, 145
baceli VI, 145
bădădăi VI, 148
băde VII, 86
Bădiță VII, 107
Bădițoiu VII, 107
băet VI, 186, 195
băetă VI, 195
băet'e VI, 195
băets VI, 195
baftă VII, 123
baftangiu VII, 123
băi VI, 9
băiat VII, 165
băiet- VII, 165
băietas VII, 165
băietel VII, 165
băietși X, 60
băietul X, 108
băile VI, 9
băjbăi VI, 148
băjbi VI, 148
bălbăni VI, 151
băldci VI, 69
băldci (a se) VI, 69
băldi VI, 148
băldăi VI, 148
balama VI, 12
bălăndăi VI, 12
bălăngăi VI, 148, 151
bălăngăni VI, 151
balansa (a se) VI, 61
Bălăș VII, 109
Bălășa VII, 109
Bălășina VI, 214
Bălășoia VII, 109
Bălășoiu VII, 109
Bălăitoarea VI, 31
bale VI, 163
Balea VII, 110
bălegar IX, 62
băliga VI, 50, 69
băliya (a se) VI, 69
Băloiu VII, 106
Băloiu VII, 110
Balotă VI, 214
baltă VI, 26, 189; VII, 118, 119, 120; X, 83
băltăi VI, 148
băltat VI, 19
bălti VI, 26
băkvan X, 22
bame VII, 86
ban VII, 88
bănândăi VI, 148
bancă VI, 143
bancher VI, 21
Băncioiu VII, 100
bandă VI, 21
bangă VI, 143
bănu VI, 76
bară VII, 86
baragladină VII, 142
Băran VI, 213
bărângi VI, 70
bărângi (a se) VI, 70
bărâni VI, 151
barbă VI, 26, 193
bărbat VI, 26; VII, 103
Bărbat VII, 107
Bărbațoiu VII, 107
bărbați VII, 103
bărbî VI, 193
bărbî VI, 193
bărbie VIII, 107
barcă VI, 21; VII, 121
barcagiu VII, 121
bardă VI, 21; VII, 119
Bărnărelul X, 38
Barnarul X, 38
barză VI, 208; VII, 182
bas VII, 88
bay VII, 88
basă VII, 86
basemnie VI, 190
băși (a se) VI, 70
basma VI, 21
bat VI, 27
bat VI, 208
bată VI, 208
batăr VI, 7
bătător VI, 158
bătători VI, 158, 163, 164
bătătura VI, 158, 164
bătături VI, 158
bate (a se) VI, 58
bate VI, 158, 163, 164, VII, 86
bați VI, 27
batr VI, 7
batjocură VI, 21, 162
batjocuri VI, 162
bătogi VI, 139
bătoji VI, 139
batojit VI, 139
bătujit VI, 139
batrin VI, 28, 36
bătrior VI, 28
bătuci VI, 139
bătugi VI, 139
băut VI, 86, 87
băutpore VI, 208
băutori VI, 208
băutorjă VI, 208
basă VII, 49, 86
băznd VI, 203
băy VI, 9
băyat VI, 195
băyêt VI, 180, 186, 195
băyets VI, 195
bămeni VI, 17
beat VI, 26, 208; VII, 170

- beată* VII, 170
begsi VI, 19
behâi VI, 70, 148
behâi (a se) VI, 70
Beloiu VII, 110
belșuy VI, 19
belts VI, 189
Beneșu VI, 214
Bentoiu VII, 107
berbec VI, 199
berbek VI, 199
berbeși VI, 199
berbêse VI, 199
berz VII, 85
berze VII, 182
Beștoiu VII, 105
beșreka VI, 185
bete VII, 85
bêt'e VI, 208
beteag VI, 139
betegi VI, 139
beteji VI, 139
beteji (a se) VI, 139
betelie VIII, 135
betie VI, 26
beșivă VI, 208
bets VI, 208
betsiv VI, 208
betsivă VI, 208
betsiy VI, 208
betsiye VI, 208
bezna VIII, 159
băihol VI, 187, 198
băihol' VI, 198
băiholi VI, 198
băiholitsă VI, 187; 198
băihol'itsă VI, 198
băihol'itsę VI, 198
băihor VI, 198
băili VI, 187
băirău VI, 180, 187, 213
biată VII, 170
bici VI, 14
bici VI, 148
bici (a se) VI, 59
bididi VI, 148
biet VII, 170
bîgu VI, 70
bîgu (a se) VI, 70
bîjbâi VI, 148
bîjbâi VI, 148
bikă VII, 93
bîlbâi VI, 148
bîlbâi VI, 148
Bilbăitoarea VI, 31
Bilbăitoarea mare VI, 31
bild VI, 180
biliard VII, 124
biliargiu VII, 124; IX, 54
Bilișor VI, 31
bilitci VI, 148
bîndă VI, 148
binevoi (a se) VI, 70
binevoi VI, 70
bine VI, 6, 13; VII, 84, 85; X, 123
bine VI, 187; X, 121
bir VII, 87
bîrăi VI, 148
bîrfea VII, 170
Bîrnariu X, 38
birou VI, 6
birt VI, 208
bîrui VI, 148
bis VII, 86
Bisreka VI, 185
bisrika VI, 185
bîrji VI, 21
birjar VI, 21
bîrui VI, 206
birui (a se) VI, 64
Bitcukăr VI, 31
bisă VIII, 162, 163
bîșăi VI, 148
bîșii VI, 148
bîșii (a se) VI, 53
bitonk' VI, 196
biv VII, 86
bivol VI, 198
bivolita VI, 198
bîzâi VI, 148
bizdăgâni VI, 151
bîzâi VI, 70, 148
bîzâi (a se) VI, 70
bizui VI, 51
bizui (a se) VI, 51
Blagoveșt'enie VI, 210
Blagoveșt'eni VI, 211
Blagoveșt'eniil'e VI, 210
Blagoveșt'eniil'e VI, 210
blană VI, 17
blat VI, 140; IX, 103, 105
a blătui VI, 140; IX, 103, 104
blean VI, 143
bleg VII, 122
bleh' VI, 180
blehâi VI, 148
blejdi VI, 53
blescâi VI, 148
blid VI, 17; X, 104
blind VI, 17
bljudcă X, 104
bljudcă X, 105
blej VI, 162
bleji VI, 162, 163
blejori VI, 162, 163
bloptică VI, 148
boa VI, 11
boacă VI, 191
boaldă VI, 185
boald'e VI, 189
boandă VIII, 124
boasă VI, 191
boaze IX, 91
boarfă IX, 93
boarză VI, 191
bob VI, 160; VII, 87; VIII, 162
Bobo VII, 111

- Bobef* VII, 111
boborat VI, 160
Boboia VI, 214
Bobot'ca VI, 20
Bobot'caza VI, 210
Bobot'caza VI, 210
Bobotează VII, 181
bobot VI, 165
bobotă VI, 165
boboti VI, 165, 166
boburat VI, 160
boc VII, 87
bocni VI, 151
boci (a se) VI, 51
bocigacă VIII, 138
bociochina VIII, 131
bočjok'ina VIII, 137
bocoti VI, 165, 166
boccea VI, 19; VII, 124
bocengiu VII, 124
bodogâni VI, 151
bodogni VI, 151
Bodești VI, 41
boer VI, 235, 236
bodicăi VI, 148
bogat X, 84
bojdăproste X, 111
bohîrta'nu IX, 85, 93
boh'u IX, 84
bohîn IX, 93
boi VII, 167
boia VII, 123
boiangiu VII, 123, 124
boiangiu VII, 124
boier X, 84
boiți VII, 136
bojbâi VI, 148
bojoc IX, 90, 92
bojoc IX, 85
bokonfi VI, 213
Bokocina VI, 186
bolbâi VI, 148
Bolborosita VI, 31
bold (aiguillon) VI, 160
bold (boutique) VI, 160
boldă VI, 189
boldăi VI, 185
boldi VI, 19
boldi (a se) VI, 53
boldurele VI, 160
bolohan VI, 187
bolontin VI, 180
bolont'in VI, 213
bolovan X, 45
boltă VI, 19
holtăi VI, 148
Bolbo(ro)soaia VI, 31
bolz VI, 189
bombă VII, 121
bombagi VII, 121
bombăni VI, 151
bombăi VI, 151
bomboni VI, 151
bon VII, 87
boncâi VI, 70, 147
boncâi (a se) VI, 70
boncâni VI, 148, 151
boncoi VI, 148
Boncoi VII, 107
bondă VI, 163; VIII, 124
bondarîn VI, 30
bonjurnal X, 38
bonta VIII, 163
bontăi VI, 151
bontăni VI, 151
bonzâi VI, 148
borax VII, 86
Bobatu VI, 31
bordan VI, 38
Bordenii mari VI, 36
Bordenii mici VI, 36
borfăi VI, 148
borhănos IX, 92
bori VII, 126
boriasa VII, 126
borjoc IX, 91
bor(j)oc IX, 85, 90
borjoc IX, 91
Borlăneasa VI, 214
Borlovăniy qł bqrîn, VI, 37
Borlovăniy bqrînij VI, 37
Borlovăniy vek'i VI, 37
bornăi VI, 148
bortă VI, 146; VIII, 36, 137
Bortari VI, 30
borteli VI, 146
bortii VI, 146
borșoș VI, 21
borșog IX, 91
boș IX, 92
boșat IX, 92
boșcă VIII, 124, 129, 131
boscăi VI, 148
boșit IX, 92
boșiyok VI, 186
boșoc IX, 91
boșog IX, 91
boșorog IX, 92
bostan VII, 123; VIII, 115, 125, 126, 132
bostângi VI, 140
bostangiu VI, 141, VII, 123
bostangii VI, 141
bot VII, 87
botă VII, 85
botfor VI, 21
botgros VI, 14
botei VI, 200
botey VI, 200
bot'eyu VI, 200
bou VI, 9, 197; VII, 167
boul VI, 9
boz VII, 87
boza VII, 121
bozagiu VII, 121
bozâi VI, 148

- bow* VI, 9, 197
boy VI, 197
brădoaică VIII, 138
brădoaică VIII, 138
bragă VII, 121
bragagiū VII, 121
Brădoiū VII, 110
Brașiț'ea VI, 124
Brașev VI, 187
Brașev VI, 187
Brașovanka VI, 213
Brașov VI, 187
braț VI, 261
brațe VI, 261
brazdă VI, 206
brazd'e VI, 206,
bresle VII, 183
br'ezde VII, 183
brichini IV, 151
brică VI, 14
brindă VI, 200
brinză VI, 17, 200
Brinzoii VII, 107
brohoii VI, 150
broască VI, 17, 68
broască IX, 62
Broșteniari VI, 30
broști (a se) VI, 68
Broșteni noi VI, 36
Broșteni vechi VI, 36
broțac X, 81
bruftui VI, 150
brumă VI, 17, 203
brutar VI, 208
brutari VI, 208
Buba VI, 214
bubă VI, 159, VII, 85
Bubot'yaza VI, 211
bubui VI, 150
buburas VI, 159
buc VII, 87
bucă VII, 85
bucată VI, 145
bucățed VII, 137
bucățele VI, 145, 746
bucățeli VI, 145, 146
bucăți VI, 146
bucățică VI, 145; VII,
 137.
buche VI, 141
bucher VI, 141
buchini VI, 141, 151
buchisi VI, 70
buchisi (a se) VI, 70
Bucureștioara VIII, 107
budje X, 114
buf VII, 87
bufni VI, 151
bufniță VI, 19
bugini VI, 151
Bughea VII, 112
buh VII, 87
buha VII, 85
buhă VII, 85
buhăi VI, 148, 149
buhăli VI, 149
buhui VI, 148
bui (a se) VI, 70
buingiu VII, 124
bujoara VIII, 36
Bujoari VII, 107
Bujora VIII, 36
bukat'e VI, 206
Bukovina VI, 186
bulboană VI, 32
buldă VI, 185
bun VII, 87
bumbăi VI, 151
bumbăni VI, 151
bun VII, 46, 63, 87
buna VII, 85
bundă VIII, 124
bune VI, 262
Bungescu VII, 112
bunghini VI, 141
bunic VI, 195
bunică VI, 195
byohîr'dă IX, 85
byohîrdă IX, 93
byoșed VIII, 133
bură VII, 85
bură (a se) VI, 58
burană VIII, 163
burfă IX, 93
burfănos IX, 93
bu'rfe IX, 85
burfui VI, 150
**burhă* IX, 93
burhaie IX, 93
buriană VIII, 163
burlyndă VI, 185
Burloiu VII, 110
bûro, VI, 6
burțican IX, 93
buruiană VIII, 163
Buya VII, 110
buși VII, 85
Bușoiu VII, 110
but VII, 87
buteled X, 104, 105
butori VI, 162
Butuc VIII, 128
Butunoiu VII, 105
butură VI, 162
Butușty VI, 214
buză VII, 85; VIII, 107
Buzagiū VII, 121
buzat VI, 87; VIII, 107

C

- căca (a se)* VI, 70
căciulă VI, 68; VIII,
 137
Căciulata VI, 34
căciuli (a se) VI, 68
cadră VI, 19
căfălie VIII, 135
căfălișe VIII, 134
căfcală VIII, 140
cafea VII, 124

- cafegiū* VII, 124
cafengiu VII, 124
căfui VI, 150
căg VI, 200
cahld VI, 19
cai VI, 9, 28, 79
căi VI, 79
căi (a se) VI, 46, 79
căiesc VI, 28
căii VI, 9
căina (a se) VI, 51
Căinari VI, 30
căis VII, 125
căi'să VII, 125
cal VI, 28, 197; VII,
 171; IX, 67
calangiu VII, 124
calapăr IX, 81
călări VI, 70
călări (a se) VI, 70
călător VI, 67
călărit VI, 86
călătorit VI, 86
călător VII, 114
Călătoreșcu VIII, 114
călători VI, 67
călători (a se) VI, 67
călca VI, 163
călcător VI, 168
călcători VI, 158, 163
călcătură VI, 158
călcăi VI, 194
calea VIII, 89
calendare VII, 125
cămilafedă VI, 19
cămilafec VI, 89
camion VII, 122
camionagiū VII, 122
camătă VII, 101
cămeșoicuță VII, 107
Cămpina IX, 55
cană VII, 86
cancerat X, 38
cange VI, 21
cantar VII, 122
cantaragiū VII, 122
cantare VI, 8
cap VI, 192; VII, 88;
 VIII, 96, 103, 104,
 105, 108, 111, 112,
 122
capac VIII, 105
căpăstru VI, 197
capăt VII, 86
căpăta VI, 70; VII, 53
căpăta (a se), VII, 70
căpășănă VIII, 96, 99,
 100 s. 132, 140; X, 87,
 123
capete X, 123
capi VII, 86
capichehaie X, 38
capicilor VIII, 130
capitula VII, 41, 58
căppenă VI, 21
căptân VI, 194
capușchehaie X, 38
căpui (a se) VI, 70
căpuș X, 38
car VI, 13, 14, 197, VII
 88
căra VI, 70
căra (a se) VI, 51; 70
cărăbani VI, 151
caracteristic VII, 46, 63,
 64
cărai VI, 148
caraman VII, 123
caramangiu VII, 123
cărare VI, 204
cărcăi VI, 148
cărdășie VI, 7
careva VII, 17
carieră X, 104
carne VI, 26, 206; X,
 123
cărnuri VI, 26
cartaboș IX, 86
carte VI, 21, 25, 27
cartea VI, 10
cărți VI, 25
cartof VI, 206
carton X, 38
cărfălie VI, 27
căruța VII, 178
căruță VII, 178; X, 43
cărușabil VII, 178
caș VI, 88, 200
cașă VI, 6, 13, 189, 207,
 VII, 86, 126, 166
căși VI, 142, 149
casamată X, 38
Căsata VI, 32
căsdători VII, 126
căsdători (a se) VII, 126
căsdătorie VII, 126
căsdătoriu VII, 126
cascade VI, 31
casină VIII, 165
casă VII, 86
castană VIII, 121
castanagiū VII, 121
cășuna (a se) VI, 76
căsușă VII, 166
**cat* VII, 130
cașă VII, 93
**cată* VII, 130
catadixi (a se) VI, 48
cădăi VI, 149
cătană VIII, 108
Cătană VI, 161
Cătănoiu VII, 108
cățea VI, 145, 199; IX,
 59
cățel VI, 145, 199, 234,
 235
**cățel* VI, 235
cățele VI, 145
cățeli VI, 145, 168
**cățelin* VI, 235
cățelin VI, 234
căținel VI, 234
**căținel* VI, 235

- cătineluș (el)* VI, 235
**cătioaie* VII, 130
**cătioi* VII, 130
Cățoiu VII, 110
cătră VII, 42
Catrina VII, 109
cătuyă VI, 235; VII, 130
căuni VI, 151
căuy VIII, 124, 129, 136
căuta (a se) VI, 63
caz VII, 88
cazac VI, 11
căzăceasca VII, 130
căzăcesc VI, 11
căzâi VI, 142
cazan VII, 123
cazangiu VII, 122
cazemată X, 38
cazma VI, 21
caznd VII, 99
căzmi VI, 61, 79
căzmi (a se) VI, 61, 79
Cazota VI, 38
ca'yă VII, 125
ca'yse VII, 125
ce VI, 188
ce VII, 182
ceafă VI, 13
ceai VII, 169
ceapă VI, 14
ceară VI, 259; VII, 169
cearceaf VI, 207
ceară VI, 28
ceară VI, 203; VII, 169
ceanun VII, 166
ceanun VII, 166
ceda VII, 58
cehăi VI, 149
cehni VI, 149
cel VIII, 12, 15, 16
celalt VI, 16
cellalt VI, 16, 19
ceoti VI, 165
cep VI, 159, 161
- *cepă* X, 133
cepătoare VI, 33
cepčena VI, 187
cepčine VI, 187, 194
cepčivă VI, 194
cepelnită VI, 33
cept VI, 187, 194
ceptari VI, 187, 207
cept'ine VI, 194
cepts VI, 194
ceptu VI, 194
Ceptura VI, 32
Cepturașul VI, 32
cepturi VI, 187, 194
cepură VI, 161
cepuș VI, 159
ceput VI, 33
cer VI, 259
Cerbătoarea VI, 31
cerca VI, 70
cerca (a se) VI, 70
cercel VI, 145
cercelată VI, 145
Cerchez VI, 21
cere VI, 51, 70; VII, 53
cere (a se) VI, 51, 70
cereale VI, 206
Cernaia VI, 33
Cernătoaia VII, 108
Cernătoiu VII, 108
Cernu VI, 34
certa (a se) VI, 42
certifiha't VI, 242
cești VI, 28
četari VI, 187
cete VI, 14
četpre VI, 186
četart VI, 186
ceva VII, 17, 19, 24, 25
cevași VII, 18
čey VI, 209
četpare VI, 186
čartană VI, 17
činet VI, 17
- čitanță* VI, 17
chefui VI, 70, 267
chefui (a se) VI, 70
chehaie X, 38
Cheibăreara VII, 126
cheie VI, 209
chel VI, 66
chelălăi VI, 149
chelbay VII, 127, 128
chelbe VII, 127, 128
chelbăși VII, 128
chelbășie VII, 128
chelbos VII, 127, 128
chelboși VII, 128
chelboșie VII, 128
chelfăni VI, 151
cheli VI, 66
cheltui VI, 70
cheltui (a se) VI, 70
chem VI, 13
chemăni VI, 151
cherșani VI, 151
cherșini VI, 151
cheșni VI, 151
chezășui VI, 68
chezășui (a se) VI, 68
chiabur VII, 169
chiag VI, 200
chiag X, 71
chiar VI, 14; VII, 169
a chibzui VI, 70, 167
chibzui (a se) VI, 70
chibzuit VI, 86
chicăi VI, 149
chicot VI, 165
chicoti VI, 165, 166
chifui VI, 150
chihăi VI, 149
chihui VI, 149
chilabaua VII, 130
chiu VI, 14
chindie VI, 202
chiulhan VII, 122
chingă VI, 197; VII, 127; X, 71
- chiompani* VI, 151
chior VI, 14, 154
chiorăi VI, 149
chiorcăi VI, 149
chiorcăni VI, 149
chiori VI, 70
chiori (a se) VI, 70
chiorli VI, 149
chioroi VI, 149
chiorș VI, 142
chiorșăi VI, 149
chiot VI, 165
chioti VI, 165
chir VII, 129
chirăi VI, 149
chirăi (a se) VI, 51
Chirca VII, 112
chircăi VI, 149
chircăni VI, 149
Chirculescu VII, 112
chirii VI, 149
Chiroi VII, 107
Chiroiu VII, 110
chirui VII, 129
chisa X, 39
chiselă X, 39
chită X, 104
chițăi VI, 149
chitanță VI, 17, 21
chițcăi VI, 149
chițcăni VI, 149
chițcăi VI, 149
chițcăi VI, 149
chiti (a se) VI, 57
chișii VI, 149, 150
chișii VI, 149
chișui VI, 149
chiu VI, 150
chiui VI, 150
chiul VII, 124
chiulan VII, 124
chiulhan VII, 122
chulhangiu VII, 122, 123
- chiuni* VI, 151
cică VII, 15
cicatrice VI, 67
cicatrice (a se) VI, 67
cicli VI, 148
cicni VI, 151
čigajč VIII, 130
čine VI, 199
člști VI, 148
cimbru VI, 14
čimiteryă VI, 180
cîmp VI, 7, 35, 160; VII, 153
cîmpie VI, 7
cîmpoti VI, 165
cîmpurele VI, 160
cînd X, 107
cînd VI, 152, 259
cinat VI, 86
cineăi VI, 149
cincisute VI, 14
cincizeci VI, 14, 22
cincui VI, 149
cine VI, 13
ciini VI, 151
cîndva VII, 17
cînepă VI, 206
cîneva VII, 17, 19, 24, 25
cînevași VII, 18
čingă VI, 197
čilști VI, 197
cinsti VI, 78
cinsti (a se) VI, 78
cîntă VII, 140
čnta VII, 9
čnta (a se) VI, 51
čntare VI, 8
ciocă VI, 38
cioban VI, 200
ciobălăi VI, 149, 150
ciobotă VI, 166
cioboti VI, 166
cioc VI, 38; VIII, 132
ciocăi VI, 149
- ciocălie* VI, 38
ciocăni VI, 151
Ciocemi VII, 113
Ciocile VII, 113
ciocini VI, 150
ciocărlie VIII, 132
ciocmăni VI, 151
ciocni VI, 151
ciocodan VI, 38
ciocoi VI, 150
ciocot VI, 165
ciocoti VI, 165, 166
ciofăi VI, 149
ciofăni VI, 149
ciofoi VI, 149
cioi VIII, 124, 131
ciofu VIII, 129
ciolan VI, 14; VIII, 97, 108, 109, 110
ciondăni VI, 151
ciont VIII, 108, 110, 114, 141
ciopoc VI, 161
ciopocori VI, 161
ciopocuri VI, 161
ciopor VI, 200
ciorapi VI, 206
ciorăi VI, 149
cioredni VI, 151
cioroboti VI, 165, 166
cioroi VI, 149
ciorovăi VI, 149
cioravoi VI, 149
ciorsăi VI, 149
ciorno VI, 149
ciorpi VI, 149
ciot VI, 159
cioturos VI, 159
ciozni VI, 151
cip VII, 129
cip-cirip VII, 129
cipoti VI, 165
čirdi VI, 148
čircăi VI, 148

- cîrcii* VI, 148
cîrcni VI, 151
cîrciumă VI, 14, 208
cîrcotă VI, 165
cîrcoti VI, 165, 166
cîrdăsie VI, 7
ciere IX, 100
cireadă VI, 27
cireci VII, 183
cireș VI, 205
cirezar VI, 27
îriale VI, 206
cîricăi VI, 149
cîrîi VI, 147, 148
cîrîit VI, 86
cîrîp VII, 129
cîrîpi VII, 129
cîrîpă VI, 7, 21
cîrîpăci VI, 141
cîrîpaci VI, 141
cîrîpi VI, 7
cîscăi VI, 148
cîși VI, 148
cisle X, 104
cîștiga VI, 57, 70, 78;
 VII, 41, 53
cîștiga (a se) VI, 57, 70,
 78
cîșcii VI, 148
cîșii VI, 148
cîșit VI, 86
cîșiva VI, 21
cîșva VI, 21; VII, 17
cîu VI, 150
cîucăi VI, 149
cîucur VI, 162
cîucura VI, 182
cîucuri VI, 162
cîudă VI, 14
cîudi (a se) VI, 46, 63
cîui VI, 150
cîuleandă VII, 130
cîuma VI, 67
cîuma (a se) VI, 67
cîupăi VI, 149
cîupeli VI, 146
cîurui VI, 149, 150
cîușni VI, 151
cîiștură VIII, 124, 136
Clăbucul VI, 34
clăbucet VI, 34
Clăbucetul VI, 34
clabucii VI, 269
clămpăni VI, 151
clămpăi VI, 149, 151
clăncăi VI, 149
clăngăi VI, 149
clănșăni VI, 149
clăpăi VI, 149
clăpăni VI, 149
clapay X, 111
clasă VI, 17
clătina VI, 61
clătina (a se) VI, 61
cleașă VI, 38
cleșăi VI, 149
clei VI, 17
clenșue VI, 38
clempăi VI, 151
cleombăni VI, 151
clepăi VI, 149
clepădi VI, 149
clește X, 83
clicăi VI, 149
clîpot VI, 165
**clînga* X, 72
clînșăi VI, 149
cloboti VI, 166
cloboti (a se) VI, 165
clocăi VI, 149
clocot VI, 165
clocoti VI, 165, 166
clompăi VI, 149
clonedăi VI, 149
clonedni VI, 149
clongni VI, 151
clopot VI, 165
clopoti VI, 165, 166
cloșcă VI, 17, 199
cloșan VI, 199
Clucereasa VII, 126
cnear VI, 17; IX, 72
coace VI, 163
coadă VI, 26, 68, 113
coafăr VI, 6
coafar VI, 6
coagula VI, 11
coantră VI, 142
coapsă VI, 191, 194;
 VIII, 111, 112
coate VI, 26
cobălțădi VI, 148
cobălțui VI, 148
cobe VII, 86
cobilă VIII, 165
cobilții VI, 148
cobori VI, 50, 51
cobori (a se) VI, 50, 51
cobuz X, 38
cobză VI, 19
cocă VII, 85
cocăi VI, 149
cocentra X, 39
cociobăi VI, 149
cocni VI, 151
cocoană X, 62
cocoane X, 62
cocoșă VI, 68
cocor VI, 68
cocorsi (a se) VI, 68
cocșă (a se) VI, 68
cocoș VI, 198
cocoșat VI, 68
cod VII, 87
coadă VI, 186
**codă* X, 133
Codescu VII, 119
codi (a se) VI, 68
Codin VII, 113
cofă VII, 86; VIII, 36
cofârști (a se) VI, 70
Cogeașca nouă VI, 37

- Cogeașca veche* VI, 37
cohui VI, 151
coicăi VI, 149
coimăni VI, 151
coincide VII, 40
coji VI, 13
colan VIII, 109
colăle VIII, 109
colb VI, 165
colbot VI, 165
colboti VI, 165
colc VI, 150
colcăi VI, 149
colcăi VI, 150
coloti VI, 165, 166
colboti VI, 166
colonel VI, 16
colonei VI, 16
colț VI, 160, 161
colțura VI, 161
colțurile VI, 160
colțuros VI, 159
comă VII, 86
comăndăci (a se) VI, 68
comanda VII, 40, 56
comătră VIII, 162
comoni VI, 151
compara VII, 40, 56
comparabil VII, 56
comparativă X, 39
complăcea (a se) VI, 48
comună VI, 189
comăci VI, 67
concei VI, 61
concei (a se) VI, 61
concentric VII, 47
Condoiu VII, 110
condră VI, 142, 154
condamna VII, 58
condamnat VII, 41, 56
condin VI, 153, 156
conform VII, 47, 63
conjectură X, 39
conjecție X, 39
conjectură X, 39
conișă X, 62
conștrîns VII, 41, 58
conșcevent VII, 47, 63
Constantin VII, 113
cont VIII, 110, 141
contemporan VII, 47, 63
continuu VI, 9
contra VI, 142; VII, 40,
 42
contră VI, 142, 152, 154
contraveni VII, 40, 56
contribuție VII, 64
conturba (a se) VI, 64
contuds, VIII, 10
cooperativă X, 39
copae VII, 113
Copădescu VII, 113
copii VI, 12
copii VI, 12
copil VI, 195
coptă VI, 162
coptari VI, 162, 163
coptură VI, 162
cor VI, 14
corabangie VII, 129
corăbeasca VII, 130
corăberiesc VII, 130
corăbîasca VII, 130
corăbîasca VII, 130
corăbie VII, 130
corăbier VII, 130
corăbieriasca VII, 130
corăbieriesc VII, 130
corăbiesc VII, 130
corăb(i)esc VII, 130
corăi VI, 149
coraslă VI, 21
corastă VI, 198
corcăi VI, 149
corcan VI, 34
Corcamul VI, 34
corcofelii VI, 146
corcoi VI, 149
Corea VI, 11
corelativ VII, 47, 63
corespondarisi VI, 58
corespondarisi (a se) VI
 58
corespunde VI, 58
corespunde (a se) VI, 58
corfă VIII, 137
corn VI, 160, 163; VII,
 136
Cornicioiu VII, 107
corniș VII, 136
cornișe VII, 136
cornorat VI, 160; IX,
 67
cornurele VI, 160
cornut VI, 87
corobaje VIII, 135
corobajș VIII, 137
coroi VI, 150
coroti (a se) VI, 165
corovaje VIII, 135
cori VI, 159, 160
corturar VI, 159
corturile VI, 160
corvoadă VIII, 125
coș VI, 143; VII, 87
Coșăraru VI, 30
coșere VI, 31
coși VI, 13
coșniță VI, 21
cot VI, 26; VII, 87, 131
cota VI, 146
cotă VII, 85
coteli VI, 146
coti VI, 146
coț'il X, 112
cotiza (a se) VI, 48
cotoard VII, 131
coșobăi VI, 149
coșobăni VI, 149
cotoi VII, 130, 131
cotolan VII, 131
cotor VII, 131

- cotoreală* VII, 131
cotori VII, 131
cotoroi VII, 131
cotoroială VII, 131
cotrobăi VI, 149
coșcă VI, 21
cozi VI, 26
coșcăi VI, 149
crab VI, 13
crabi VI, 13
Crăciun VII, 166
crăciunanca VII, 166
Crăciun VII, 181, 182
Crăciun VII, 171, 182
crăci VI, 151
Crăiova VII, 112
Crăiovești VII, 112
cranii VIII, 140
crânți VI, 149
crânțâni VI, 149
crap VI, 13
crapă VIII, 103
crăpa VII, 131, 132
crăpet VII, 131, 132
crapi VI, 13
creadă VII, 168
creangă VI, 160
crede VI, 71; VII, 41, 60
crede (a se) VI, 71
credincios VII, 63
crengi VII, 183
crengurat VI, 160
creșc VI, 28
crești VI, 28
creștin IX, 24, 25
creță VI, 17
Crețoiu VII, 106
crezut VI, 87; VII, 168
Crivonul VI, 32
Crîpa VIII, 103
crîpmă VI, 14
crivăț IX, 81
Crivița VI, 37
Crivișeni VI, 37
crohmoli VI, 19
croi VI, 17
croncâni VI, 151
croncă VI, 151
cronconi VI, 151
cruce VI, 17
ctitor VI, 17
cu VI, 14
cub VII, 87
cucii VI, 149
cucui VI, 150
cucuiră VI, 163
cucubătă VIII, 112, 120
cucurbată VIII, 118
cucurbătă VIII, 117, 118, 119
cucurbeată VIII, 118
cucurbetă VIII, 117, 118
cucurbătă VIII, 112, 119, 133
cucurbijete VIII, 118
cufăr VII, 85
cufunda (a se) VI, 68
cufuri (a se) VI, 70
cugeta VI, 71
cugeta (a se) VI, 71
cu'i VI, 9
cuib VI, 160, 162
cuibări VI, 78
cuibări (a se) VI, 78
cuiburele VI, 160
cuiie VI, 143
culă VII, 93
culca VI, 19
culcubătă VIII, 112, 120
**cumatră* VIII, 162
cumă'tră VIII, 162
cumă'tră VIII, 160
cumă'tru VIII, 160
**cumetră* VIII, 162
cumetre VIII, 162
cumetri VIII, 162
cumet'ru VIII, 162
**cumetru* VIII, 162
cumineca (a se) VI, 71
cumineca VI, 71
cumpâni VI, 71
cumpâni (a se) VI, 71
cumoa VII, 17
căorbyotă VIII, 119, 120
căorbyot VIII, 119
cupă VII, 85
cuprins VI, 86
cup'tor VI, 15
curaua VI, 144
cură VIII, 85
curbătă VIII, 120
curbătă VIII, 112
Curcăr VI, 31
curcobătă VIII, 112
curcubătă VIII, 98
curcubătă VIII, 96, 97, 98, 112, 122, 125, 132
curcubecă VIII, 113
curcubecă VIII, 113
curcubetă VIII, 113
curcubeu VI, 203
curdeană VI, 144
curea VI, 146
cureaia VI, 144
curechi X, 70
curéchi X, 71
curele VI, 146
curge VI, 21
curlud VI, 186
curmeiă VI, 235
curună IX, 101
cuș VI, 155
cușcă VIII, 120
cuscru VIII, 161
cușcubetă VIII, 120
cușmă VI, 21
cută VII, 85
cuteza VII, 132
cuteza X, 81
cutrehora (a se) VI, 74
ăitură VIII, 129

- cucenit* VI, 86
cucint IX, 57
cucios VII, 128
cucioșie VII, 128
cuznieș X, 104
cuzna X, 104
cvartir VI, 17
cvintet VI, 17
cvorian VI, 17
ăyag VI, 188, 200
ăyamă VI, 188
ăyaptân VI, 194
ăyaptân VI, 194
ăyoban VI, 200

D
da VI, 26; VIII, 101
dacă VI, 24; VII, 86
dadă VII, 86
Dălbăidamu VI, 214
daltă VII, 119, 120; X, 83
dam VI, 268; VII, 88
damă VII, 86
dambălagiu VII, 121
Dănciuloiu VII, 110
dăndâni VI, 151
dărab VI, 161, 189
dărâburi VI, 161
dat VII, 88
dăuna VII, 58
dăunător VII, 63
de VI, 130; VIII, 12
d'e X, 123
deal VI, 35, 159, 160, 204
d'gal VI, 186, 204
D'galu Tognasă VI, 214
D'galu T'esiturilor VI, 214
d'galuri VI, 104
deahuri VI, 269
deasă VII, 168
debit VII, 85
deblă VIII, 128
dec VII, 87
dele'mvure VI, 201
dele'mvurie VI, 201
d'elilin VI, 188
declamagiu IX, 54
decor VII, 49
dedei VI, 268
deget VI, 194; X, 123
degete X, 123
D'ej VI, 187
dejă VII, 85
d'ejet VI, 194
d'ejet'e VI, 194
d'ejet' VI, 194
d'ejit'e VI, 194
d'ek'ilin VI, 188
dektisymbăr VI, 201
dela VII, 42
delicvent X, 39
delincvent X, 39
delurele VI, 160
deluros VI, 159
demioctu X, 45
demisionat VI, 86
deopotrivă VII, 43, 63
departe VI, 28
depărcior VI, 28
deprinde VI, 78
deprinde (a se) VI, 78
dereș VII, 85
des VI, 87; 168; X, 123
descăleca VI, 72
descăleca (a se) VI, 72
descheia VI, 21
descheia (a se) VI, 53
deschide VII, 58
deschis VII, 38, 58
descînta VI, 71
descînta (a se) VI, 71
descuraja VI, 79
descuraja (a se) VI, 79
desemnă VII, 41, 56, 58, 59
deserți VII, 41, 58
desfăța VI, 163
desfățura VI, 163; VII, 41
desfăța VI, 21
desfătat VI, 86
desluși VI, 57
desluși (a se) VI, 57
Desnățiu VI, 36
despera (a se) VI, 48
desprinde VII, 40, 58
deștea VI, 235
d'est'id'e VI, 188
detsymbăr VI, 201
dever VII, 85
devlă VI, 21; VIII, 126, 127
devlă VIII, 126
**dez* VII, 87
dezavantajos VII, 46, 63
dezbrăca VI, 54
dezbrăca (a se) VI, 54
dezgheta VI, 21
dezgheta (a se) VI, 53
dezvăt IX, 69
dezvătă IX, 69
d'excirts VI, 190
diavolă VIII, 126
diavolă VIII, 128
diavol VII, 169
dibla VIII, 126, 128
dibui VI, 150
dică VII, 84
Dicu VII, 110, 112
Diculescu VII, 112
dies X, 123
diferit VII, 42, 58
diș VII, 86
dihoca (a se) VI, 70
dijmă VI, 19
dilmă VI, 38
Dilma N'etsênilor VI, 214

- d'im* VI, 187
Dima VII, 111
dimineață VI, 202
d'inițiată VI, 202
dimistrații X, 39
d'inițiată VI, 185
d'inițiată VI, 185
d'inițiată VI, 185
Dimo VII, 112
Dimoiu VII, 106
d'in VI, 187
din VII, 87
dincotrova VII, 17
d'ine X, 112
dinsa X, 55
dinsul VIII, 37; X, 55
dinte VI, 13, 21; X, 123
d'int'e X, 123
dirdii VI, 148
direct VII, 185
dârja X, 39
dîrmon VII, 132
**dis* VII, 86
dîscuflesi (a se) VI, 48
dîsareț VII, 49
distribui VII, 58
dîci (a se) VI, 46
dîvid X, 39
D'yèsiy VI, 213
dîzôr VI, 6
dpa VI, 189
doagă VI, 27
doage VI, 27
doamnă X, 62, 133
doamna X, 62
dopanne VI, 186
doar VII, 166
dop.azăsi VI, 210
dobă VII, 85
dobîndi
dobîtoc X, 84
Dobrescu VII, 113
Dobrin VII, 113
Doce VI, 186
Docea VI, 210
docted X, 104
docil VII, 47, 63
doftor VI, 188
dogi VI, 27
dohănesc VI, 209
dohănest'i VI, 209
dohot VII, 86
doia X, 103
doljan VI, 19
dom VII, 87
domn X, 59
domnia lor X, 55
domnia-ra X, 55
domnia-ta X, 53, 55
domniavoastră X, 54
domnia-voastră X, 53
domniile voastre X, 54, 56
dommle X, 59, 60, 62, 64
dondâni VI, 151
Done VII, 111
donits VI, 189
dop VII, 87
dor VII, 166; IX, 21
dorit VI, 86
dorm VI, 26
dormea VII, 170
dormi VI, 157
dormia VII, 170
dormit VI, 88
Dorna VI, 31
dornă VI, 32
dos VI, 35, 36, 160; VII, 87
dospi VI, 71, 147
dospi (a se) VI, 71
dosurele VI, 160
dotă VII, 85
doută VI, 191
dovitsy VI, 191
dovleac VIII, 115, 126
doysprăzșie VI, 210
doysprăzșie VI, 210
dovăzâsi VI, 210
doză VII, 86
d'zacă VIII, 130
d'zacă VIII, 131
dub X, 104,
dubă VII, 85
ducă VII, 85
duce VI, 51; VII, 93
duce VI, 51; VII, 152, 153
dud VII, 87
dudă VII, 85
dudui VI, 150
duduie X, 62
duelgiu IX, 54
dușeană VII, 123
dușengiu VII, 123, 124
duhănesc VI, 209
duhovă VI, 157
duhort VI, 157
dulgher VI, 19
dumăi (a se) VI, 47
Dumbrava VI, 214
dumbrăniț VI, 188
dumeata X, 53, 57, 107, 110
dumineca VIII, 37
dumineka VI, 201
dumineka VI, 201
Dumineka Florilor VI, 210
Dumineka Florilor VI, 211
Dumineka Tomiy VI, 210
dumirecă IX, 99, 100
Dumitreasa VII, 109
Dumitrescu VII, 109
Dumitresu VII, 109
Dumitru VII, 109; VIII, 79
dumneaci X, 55
dumnealor X, 55
dumnealui X, 55
dumneavoastră X, 54, 56 s., 110

- dumneța* VI, 186
Dumnezeu VI, 185
Dumnezeu VI, 186
Dumnezeu VI, 186
dungă VI, 19
dup VI, 159
după VII, 42, 85
După Pomii VI, 214
duplu VI, 188
dupuros VI, 159
dur VII, 87
durăi VI, 150
Durdu VI, 32
dureros VII, 46
durmi VI, 157
durui VI, 150
dus VII, 87
duș VI, 172; VII, 87
dușman VII, 63, 64
Duță VII, 112
Duțescu VII, 112
Duțu VII, 112
Duțulescu VII, 112
Dutzoiu VII, 105
drac VI, 28; VII, 153
drăcesc VI, 28
draci VI, 13
drăcui VI, 268
drăcut VI, 152
drag VI, 17; VII, 162
dragi VI, 13
Drăgoi VII, 107
Drăgoiu VII, 105, 106
Dragomana VI, 214
drângăi VI, 149
drăktâr VI, 213
drept VI, 17; VIII, 185
drie VI, 154
drîngăni VI, 151
droșcă IX, 57
drum VI, 17; VII, 153; X, 81
dveară VI, 17
dvori VI, 17
ăvoiy VI, 210
d'yal V I, 186, 209
D'yalu Bărbuluy VI, 213
D'yalu Birlési VI, 214
D'yalu Bort'iy VI, 214
D'yalu Brumătouiy VI, 214
D'yalu Fodor VI, 213
D'yalz Fyfo VI, 213
D'yalu kaluluy VI, 213
D'yalu lat VI, 213
D'yalu lung VI, 213
D'yalu negru VI, 214
D'yalu Pitsuluy VI, 213
d'yaluri VI, 204
D'yalu Săsiy VI, 214
D'yalu skrad'iy VI, 214
D'yalu ku stănit VI, 214
D'yalu Ursuluy VI, 213
d'yazhnyatsă VI, 188
d'yèjit'e VI, 194
D'yèsiy VI, 214
dzâr VI, 200
dzău VI, 16
dzî VI, 185
dzic X, 87
dzici X, 87
dzik VI, 188
dzine VI, 189
dzîni VI, 189
dzîna X, 87
dzîvod VI, 188
dzori VI, 202
dzua X, 87
dzua X, 87
Dzuca kruliy VI, 210
E
ea VI, 8; VII, 117, 182; X, 55
echilibru VII, 117
echivalent VII, 42, 63
echipaj VII, 117
ecuator VI, 19
eficace VII, 46, 63
egal VII, 47, 63
ei VI, 8; VII, 7; VIII, 16
ei VII, 117; X, 55
ele VII, 117
elibera VII, 41, 56
elixir VII, 117
Enoiu VII, 110
eo VI, 8, 9
epăuza VI, 6
epuiza VI, 6
eretic IX, 64
D'yalu Săsiy VI, 214
eruptie X, 39, 40
exact X, 42
examen X, 42
escortă X, 40
esențial VII, 46, 63
este VII, 117
eter VII, 117
Etrusci VI, 244
eti VII, 7
eu VI, 8, 11
Eva VII, 109
evoca VII, 40, 56
Evoiu VII, 109
evghenie VI, 21
exact VI, 19
exaltat X, 42
exaspera VI, 79
exaspera (a se) VI, 79
excentric VII, 47, 63
excursie VI, 22
exemplu VII, 49, 64
exista VI, 71
**exista (a se)* VI, 71
experiență VI, 22
exploata X, 40
exploda X, 40
exploda X, 40
expropriat VII, 42
extaz VI, 22

- exterior* VII, 47, 63
extern VII, 47, 63
extrinsec VII, 47, 63
ezact X, 42
ezamen X, 42
- F
- fa* X, 61
fac VII, 141
făcăi VI, 149
face VI, 61; VII, 61, 93, 178
facla X, 69
făclier X, 42
făcut VII, 41
făcută VI, 86
fag VII, 88
făgădui (a se) VI, 71
făgăduw VI, 208
făgur VI, 189; X, 71
făgure VI, 189
fain VI, 180
făină VI, 205
Făgetădu VI, 214
fală VI, 17
fălălăi VI, 149
falce VI, 19
fălfăi VI, 148
fălfii VI, 148
famel'e VI, 186
fandăsie VI, 143
fandosi (a se) VI, 48
fantele VI, 188, 206
fantezie VI, 143
faur VI, 208
fără VI, 6, 190
fărină VI, 205
fărăma VIII, 135
fărmat VIII, 138
fărog VIII, 135
fărtădui VI, 180, 191
farte VI, 240
fărtii VI, 150
fărtoi VI, 150
făşăi VI, 148
fasole VI, 206
fasoli (a se) VI, 68
fason VI, 68
faşă VI, 13, 163; VII, 86
făt VI, 191
fătătă VI, 86
fată VI, 13, 26, 195; IX, 63
faţă VI, 13, 35, 235; VII, 93, 182
fearbă VII, 169
februa're VI, 201
februari VI, 201
fecior VI, 195
feld'ew VI, 180
fêle VI, 180
fehri VI, 161
femeie X, 97
femeiaşcă VII, 172; IX, 65
femeiaşă VII, 172
ferată X, 106
ferbe VII, 169
ferecat VII, 42, 58
Ferecaşi VI, 40
feredeu VI, 172
feregar IX, 62
ferest'i VI, 188
ferestrău VI, 209
fericire IX, 21
fermeca VI, 71, 74
** fermeca (a se)* VI, 71
fes VII, 87
feşor VI, 195
Pet VIII, 169
fete VI, 26
fet'e VI, 195
fetie VI, 235
fetişă VI, 26
feşe VII, 182
**feşie* VI, 235
fezabil VII, 178
fi VII, 11
fiară VII, 168
fiarbă VII, 169
fiare VII, 168
fiat IX, 86, 93
fidel VII, 63
fie VII, 11
fierar VI, 208
Fierbătoare VI, 31
fierbe VI, 208; VII, 169
Fierbea VI, 32
fiere VI, 13
fierătoare VI, 32
fii VII, 11
fi'i VI, 9
fiică VIII, 138
fiie VIII, 128
fifăi VI, 149
fifii VI, 149, 150
Filip VII, 107
Filipescu VII, 112
Filipeşti VII, 112
Filipoi VII, 107
fin VI, 196; VII, 87
fior VI, 69
fîr X, 71
fire VII, 85
firesc VII, 46
Firoiescu VII, 107
Firoiu VII, 106, 107
fişă VII, 84
fişcăi VI, 191
fişpan VI, 180
fişori VI, 195
fişcă VII, 133; IX, 65
fit VII, 123
fitangiu VII, 123
fitantsă VI, 213
fiu VII, 11; VIII, 161
fix VII, 46, 63
fixat VII, 63
flată VI, 195
fişii VI, 149

- fişii* VI, 148, VII, 132
fişii (a se) VII, 132
fişliu VII, 132
finar VII, 122
finaraşiu VII, 122
Fintina VI, 214
firtăkule VI, 205
fîrşi VIII, 135
fişă VI, 148
fişii VI, 148
fişă (a se) VI, 70
fişlic VI, 68
fişlici (a se) VI, 68
fişă VI, 148
fişcăi VI, 148
fişii VI, 148
fişăi VI, 148
fişii VI, 148
fişii (a se) VI, 53
fiacădră VI, 17; VII, 127
fiecn VI, 151
fiecnăni VI, 151
fieani VI, 151
fiepcă VI, 149
fişcă IX, 66
fişcăi VI, 149
fioare VI, 17
Florescu VII, 107
Floril'e VI, 210
Floroiu VII, 107
Fluril'e VI, 210
flurura (a se) VI, 66
flură VI, 17
fluture VI, 66
foaie VI, 68
foarmă VI, 185
foastă VI, 190
foe VI, 160
Focşani VI, 19
focurele VI, 160
foş IX, 85, 93
foi (a se) VI, 68
foşăi VI, 149; VII, 133
folosi VI, 57; VII, 58
folositor VII, 63
foltdăw VI, 191
Fometeşti VI, 40
fomeg VI, 185
fomeye VI, 185
fonfăi VI, 149
fonfăit VI, 86
fonfăni VI, 149
fonfoni V, 149
fordă VI, 149
fordăi VI, 149
forcoti VI, 165, 166
forfota VI, 164
fortăi VI, 149
forte VI, 240
forfati VI, 165
foroi VI, 149
fortăye VI, 213
fosăi VI, 148
foşăi VI, 148
foşcăi VI, 149
foşni VI, 151
fotaşia VI, 146
framaşie VI, 213
framânta VI, 163
framânturi VI, 163
frăşni (a se) VI, 46
frate VI, 17, 27, 161; VIII, 161; X, 60, 61, 123
fraşi VI, 27, 161
frats VI, 185
fraşilor X, 60
frăturei VI, 161
frică X, 81
frichini VI, 151
frig VI, 159, 160
frige VI, 17
friguros VI, 159
friguri VI, 160
frînc VI, 13
66
frîne VII, 173
frîng VI, 13
fringe VI, 164
frînge VI, 163
frîntură VI, 158, 164
frînturi VI, 158, 163, 164
frîşcă VII, 133; IX, 65
frîu VI, 197; VII, 172
frî'u VI, 9
frîuri VI, 197
frîye VI, 197
frîw VI, 197
fruct VI, 17
frumăşale VIII, 101
frunte VI, 192; X, 13
frun'e VI, 192; X, 121
Frun'ea d'ahuhuy VI, 214
frun'ere VI, 213
frunts VI, 192
fruntsi VI, 192
frupt VI, 69
frunzar IX, 62
faat VI, 17; X, 88, 90
faată X, 88
stori -VI, 17
ftizie VI, 17
fug VII, 141
fuga VI, 190; VII, 137
fugă VII, 85
fugit VI, 86
făgur X, 69
fulg VI, 27
fulgeră VI, 204
fulgi VI, 27
fuljeră VI, 204
fum VI, 159, 160, 162
fuma VI, 209
fumăraie IX, 56
fumărie IX, 56
fumeş VI, 185
fumurele VI, 160
fumuri VI, 162
fumuris VI, 159
fumuros VI, 159
fundamental VII, 46

fusie VI, 186, 189, 197
fusi VI, 197
funicular X, 40
funie VI, 197
fusi VI, 197
fusiye VI, 189
funse VI, 197
fura VI, 51
fura (a se) VI, 51
furd VI, 6
furi (a se) VI, 51
furnicar X, 40
fuzionat VIII 41, 58
fuge VI, 188
fyet'e VI, 195

G

gabji VI, 20
gagdi VI, 148
gaina VI, 198, 261
gaina (a se) VI, 70
gainata (a se) VI, 70
gaini VI, 198
gaini VI, 261
gaj VII, 88
Gajiy VI, 214
galband VI, 209
galben VI, 209
galban VI, 185, 209
galbin VI, 185, 209
galbind VI, 209
galgai VI, 148
gal'its VI, 191, 198
gal'itsa VI, 191
gamalie VIII, 131, 136
gamalie VIII, 137
gar VI, 7
gara VI, 14
gard VII, 118 s.
gard(u) X, 83
Gariloiu VII, 105
garoofa VII, 108
Garofoiu VII, 108

gasea VII, 170
gasi VII, 178
gast VI, 190
gata VII, 43, 64, 86; X, 85
gata (a) VI, 189; X, 85
gati X, 85
gaur VI, 209
gavali VIII, 134
gavalie VIII, 108, 132
gavanos VII, 166
gavanosel VII, 166
gavazde VI, 209
gavozd VI, 209
Gavriloiu VII, 109
gaz VII, 88
gazda VI, 21
gazdoay VI, 191
gazduşag VI, 191
Gazota VI, 38
geaba VII, 169
gealat VII, 169
gealdu VII, 166
geam VI, 14
geamantan VII, 166
gemantănaş VII, 166
geamă VI, 193
gear VI, 7, 15
gelui VI, 15; VII, 166
gem VI, 188
gem VI, 16
gemeni VI, 196
generic VII, 46
gemuñ VI, 194
gemuñce VI, 194
gemunche VI, 194
gemunchi X, 71
gemuñti VI, 194
Georgescu VII, 113
Geotiy X, 40
ger VI, 13, 14
gereli (a se) VI, 51
gerunchiu IX, 102
gerunt'e IX, 99, 101

gheard VII, 169
gheată VII, 169
gheată VII, 169
ghem VI, 13; VII, 87
ghemuit VI, 85
gheoci VIII, 130
Gheorghe VII, 108, 109
**Gheorgheoia* VII, 108
**Gheorgheriu* VII, 108
gherghes VI, 13
ghete VII, 169
Gheţoiu VII, 110
Ghincioiu VII, 110
ghiara VI, 14; VII, 169
ghiată VII, 169
ghiată VI, 13, 66; VII, 169
ghiş VI, 159
ghiburit VI, 159
ghiburos VI, 159
ghiftui VI, 150
Ghincioiu VII, 105
ghine X, 112
ghintură IX, 65
ghinaca VIII, 130
ghioacă VIII, 130, 131
ghioace VIII, 130
ghioagd X, 133
ghioagd VIII, 131
ghioc VIII, 99, 129, 130, 136
ghioca VIII, 130
ghioce VIII, 130
ghioci VIII, 130
ghioci VIII, 130
ghiol VI, 14
ghiolcâi VI, 149
ghiongonele VI, 68
ghiorş VI, 142
ghiorşii VI, 149
Ghişă VII, 113
ghionghiuana (a se) VI, 68
gidila VII, 62

gidila (a se) VI, 62
gif VI, 191
gifai VI, 148
gifu VI, 148
Gifoi VII, 107
gifu VI, 148
gige'r IX, 84, 88
gige'ri a'lbii IX, 85
gige'r me'gru IX, 84, 88
gigida'r IX, 85
gigii VI, 148
gigi'r IX, 84
gidasi VI, 199
gijli VI, 148
gilca VI, 159
gilciuros VI, 159
gilciuros VI, 159
gilgăi VI, 148
Gilgitoare VI, 31
gilgi VI, 13, 148
gili VI, 187
gihnd VI, 19
Gincea VII, 111
gind VI, 160, 161, 162
gladak VI, 199
gindasiy VI, 199
gindaş VI, 199
gindii VI, 71, 75
gindi (a se) VI, 47, 71
gindurele VI, 160
ginere VI, 196; X, 123
ging- VI, 163
gingli VI, 148
ginguri VI, 71, 163
ginguri (a se) VI, 71
gini VI, 188
Ginjeriye VI, 24
ginsak VI, 199
ginsai VI, 199
gini'te VI, 199
giuskă VI, 199
gint'e VI, 187
gints VI, 187
ginzak VI, 199

giol VI, 14
gios VI, 14
giol VIII, 130, 131
gipts VI, 188
gir VI, 7, 15
giridic IX, 64
giritic IX, 64
gird VI, 21
giscă VI, 28, 198
giscan VI, 199
gisco VIII, 156
gisi VI, 148
gispin IX, 65
gispin VI, 205
gispina VI, 187
gispina VI, 205
gispine VI, 205
gispin VI, 205
giskă VI, 199
giste VI, 28
gitt'e VI, 199
git VI, 193
gitel IX, 65
giuoc VIII, 130, 131
Giurgiu VI, 14
giuvaer VI, 15
gjemuñce VI, 194
gjemuñli VI, 194
glaje VI, 180
glanit VI, 213
glas VI, 17
glăsu (a se) VI, 51
glavă VIII, 105, s., 127
glăvjiati VIII, 106, 107
glăvie VIII, 107, 136
glăvijă VIII, 107, 136
glăvo(a)c(d) VIII, 106
glăvoacă VIII, 135
glavă VIII, 127
gleznă VI, 21
glezne VI, 14
gloată VI, 17; X, 133
glod VI, 159
glodăraie IX, 56

glodărie IX, 56
gloduros VI, 159
glonni VI, 141
glonş VI, 159
glonşuros VI, 159
glonă VI, 17
glumi (a se) VI, 46
gmnazuri VI, 213
gofdi VI, 149
gogă VII, 86
gogoni VI, 151
gol VI, 14; VIII 122., 137
Gomeşti VI, 41
Gomoiu VII, 110
Gorgau VI, 34
gorgoni VI, 151
gos VIII, 106
gospodar IX, 63
gospodari IX, 63
gosti VI, 59
gosti (a se) VI, 59
gotă VI, 21
Goteşti VI, 41
gotic VII, 85
Gotul VI, 41
goz VI, 68
gozai (a se) VI, 68
gozak VI, 199
gozafi VI, 199
gozurele VI, 161
Govora VI, 32
gradina VI, 200; X, 83
grad'ina VI, 205
gradinar IX, 63
gradinari IX, 63
grad'ini VI, 205
grai VI, 71
grai (a se) VI, 71
grajd VI, 197; VII, 188; X, 83
grajdar VI, 19
grajdi VI, 15
grajd'i VI, 197

grajd'uri VI, 197
grajd'yū VI, 197
grāmadd VI, 17, 26
grāmezi VI, 26
grāmpiri VI, 206
grāpšana VI, 56, 163
gras VII, 172
grāsun VII, 172
gre VI, 186
gre'd'ind VI, 205
greoi VII, 172
grepalā VIII, 135
grepea VII, 170
grepealā VIII, 135
grepi VI, 72
grepi (a se) VI, 72
gresie X, 77
greu VI, 171; VII, 172
gricāi VI, 149
grija VI, 80
griji VI, 80
griji (a se) VI, 46, 80
grind'ē VI, 191
grind'ele VI, 191
gringāni VI, 151
grū VI, 9
grūlūi VI, 9
grūluy VI, 9
Grivija VI, 37
griv VI, 9
groopā VI, 17
grohāi VI, 149
Grohotiš X, 40
grošt'yor VI, 200
grošt'yort VI, 200
Grozoiu VII, 110
grumadz VI, 193
grumadzā VI, 193
grumadzuri VI, 193
grumaz VI, 193
grumazuri VI, 189
gruntdi VI, 149
gub VI, 191
gudā VI, 163

gudura VI, 163
gumā VII, 85
gumātate VIII, 106
gunoi (a se) VI, 70
gunosi (a se) VI, 46
gurā VI, 13
gušā VII, 85
gušat VII, 108
Gušetoiu VII, 108
gutā VII, 85
Gušā VII, 112
Gušu VII, 112
Gušescu VII, 112
Gušoiu VII, 110
Gušulescu VII, 112
guzah VI, 199
guzan VI, 199
guzaii VI, 199
gvalt VI, 17
gvardie VI, 17
gyatsd VI, 188
gyemañce VI, 194
gyufe VI, 180

H

haba VI, 191
habuz IX, 53
hacāi VI, 149
hagimā VI, 19
haide VI, 14
haiduci VI, 67
haiduci (a se) VI, 67
haihui IX, 59
haimuā VI, 9
hait' VI, 15
haitā IX, 55
haiti VI, 14
hāituscā IX, 55, 56
halā IX, 53
halagitā IX, 53
hālāi VI, 149
hālāldi VI, 149
hālāw VI, 187

halealā VI, 147
halima VII, 133
halimai VII, 133
halima'i VII, 133
halimaturā VII, 133
hālpācāi VI, 149
halva VI, 19
hāmāi VI, 149
hameš X, 77
hāmmi VI, 149
han VII, 123
hāncāi VI, 149
hānghi VI, 167
hāngi VI, 147
hangiu VII, 123
Hangul VI, 32
hanih VI, 188
hap IX, 54
hāpāi VI, 149; IX, 55
hāpāui VI, 149
hāpāu IX, 55
hapca IX, 54
hapcā IX, 50
hāpchind IX, 55
hāplea VI, 21
hāpsū VI, 188
hāpsūi VI, 188
haraba IX, 56
harabaziu VII, 121
hāqampatū VI, 192
hārāti IX, 56
harapnic VI, 21
hārmāsarī VI, 197
hārmānikā VI, 185
harnic VI, 21
harnih VI, 188
hārpāi VI, 149
hartoi VI, 150
hartui VI, 150
hār(š)chind IX, 55
Haryyube VI, 214
hāsā IX, 55
hasā IX, 55

hasta VI, 186
hālācāi VI, 149
hašajūi IX, 59
hatvan VI, 21
hašmašuchi VI, 21
hātūrele VI, 161
hāui VI, 150
havuz IX, 53
haymana VI, 213
haytā VI, 199
hayt'e VI, 199
ha'ynd VII, 125
hāymutsd VI, 9
hāzdri IX, 56
helge VI, 210
helesteu IX, 56
hemoftizie X, 40
hemoptizie X, 40
hengher VI, 21
Hēnyu VI, 214
herdeli VI, 146
herghulie VI, 21
Hero VII, 110
Heroiu VII, 110
hēiyulā VI, 192
hēr'ihā VI, 213
hfald VI, 17
hii IX, 57
hīri VI, 148
h'itšicwān VI, 192
h'it'icwān VI, 192
hiye VI, 191
hīhī VI, 148
h'itšicwān VI, 192
h'it'icwān VI, 192
hiye VI, 191
hīhī VI, 148
hālbāri (a se) VI, 59
hāibe VI, 191
**hīndealā* VI, 147
hīndel VI, 147
Hintšpaya VI, 214
hīrā VIII, 138
hīrāi VI, 148

hīrb VIII, 138
hīrcā VIII, 138, 140
hīrcāi VI, 148
hīrcāi VI, 148
hīrcōni VI, 148
hīrūi VI, 148
hīrleš X, 84
hīršcāu VI, 148
hīršcāi VI, 148
Hiršegaya VI, 214
hīršii VI, 148
hīršii VI, 148
hīršii VI, 148
Hiršpapa VI, 214
hīpāi VI, 148
hīpāni VI, 151
hīpi VI, 148
hlībā VIII, 163
hlizi VI, 17
hluj VI, 17
hoaspā VI, 147
Hodora VI, 31
Hodorariu VI, 31
hodoroagā IX, 57
hodoroascā IX, 57
hodorogi IX, 57
hodorogit IX, 57
Hodura VI, 31
hohāni VI, 151
hohot VI, 165
hohoti VI, 165, 166: VII
 51
holba (a se) VI, 53
holdā VI, 206
holoti VI, 165
honcāi VI, 149
honcāi (a se) VI, 61
hondrāi VI, 149
hondrāni VI, 149
honšāni VI, 151
hop VI, 159
hopāi VI, 149
hopoti VI, 165
hopurat VI, 160

hopuras VI, 159
horāi VI, 149
horcāi VI, 149
horcāni VI, 149, 151
horcoi VI, 149
horconī VI, 149, 151
horbā IX, 57
horne VI, 187
horhāi VI, 149
horpāi VI, 149
horšāi VI, 149
hoschi VI, 147
hošpi VI, 147
host X, 99, 104
hotāni VI, 151
hotarā VI, 189
hotlci VI, 148
hoš VI, 6, 13
hošaicā IX, 58
hrand VI, 17
hrean VI, 17
hrentari VI, 162
hrentui VI, 162
hrīb VI, 17
Hriškorištsa VI, 214
hropot VI, 165
hropoti VI, 165, 166
hucni VI, 151
hodožnic X, 105
huhāi VI, 149
huideo VI, 10
huh VI, 192
hulpcī VI, 209
hulpe VI, 187, 209, 210
hulpk'i VI, 210
hulub VII, 113
Hulubescu VII, 113
humēlnic IX, 58
humernic IX, 58
hurducāi VI, 149
hurui VI, 150
hušāi VI, 148
hututui IX, 59
hušāi VI, 149

- huțuți* IX, 59
hvală VI, 17
 I
ia VI, 8
iabangiu VII, 123
iapă VI, 197; IX, 59, 60
iar VI, 8
iarnă VI, 201
iasă VII, 181
iască IX, 62
iatac VII, 166
iatagan VII, 168
iau VI, 11
iaurgerie IX, 60
iaurgiu VII, 124; IX, 60
iaurt VII, 124
iče VI, 188
icm VI, 151
ideal VI, 11
ideie IX, 61
identic VII, 47, 63
identifica VII, 40, 58
identitate X, 40
ie VI, 8
**iece* VII, 182
ied VII, 117
iederă VII, 117
iéderiță IX, 65
iédiță IX, 65
ieftin VII, 117
iei VI, 11
iele VII, 117
iepe VII, 182
iepurar IX, 61
iepurărie IX, 61
iepure IX, 60, 61
ievi VI, 101
ieri VII, 117
ierinoapte X, 37
iernă IX, 61
iernatic IX, 62
iescariu IX, 62
ieși VII, 117; IX, 62, 63
ieșitoare IX, 63
ietăcuș VII, 166
ieđcel VII, 166
iğyatsă VI, 203
ihoti VI, 165
ii VI, 8, 9; VIII, 16
ii VI, 8
ijđđri VI, 152
ijđeri VI, 152
ikqnă VI, 179, 186
il VII, 142
Ilionu VII, 110
Ilca VI, 187
Il'ye Provoku VI, 211
ilwa VI, 187
Ilwani VI, 187
Ilwani VI, 187
im VI, 187
imaș VI, 180
imbăla VI, 163, 164
imbălora VI, 163, 164
imbălori VI, 163, 164
imbărbăta VI, 19
imbătrini VI, 65
imbătrini (a se) VI, 65
imbănat VI, 160
imborboi VI, 150
imbla VI, 185
imboldori VI, 163
imborboi VI, 150
imbucătura VI, 162
imbucători VI, 162
imbulzi VI, 19
imbulzi (a se) VI, 59
imbuna IX, 66
imyla VI, 185
imos VII, 128
imopi VII, 128
impacheta VI, 72
impacheta (a se) VI, 72
impărat VI, 8, 19
impărți VII, 58
impenetrabil VII, 42, 56
impietri (a) VI, 66
impinge (a se) VI, 59
implea VI, 185
impletici (a se) VI, 53
imchid VII, 41
imponciya VI, 54
imponciya (a se) VI, 54
impontori VI, 161
imponturi VI, 161
importa VII, 41, 56
important VII, 42, 63
impotriva VII, 40
impotrivi (a se) VII, 63
imprăția VI, 22
impregnant VII, 59
impresiona (a se) VI, 64
impropriu VII, 44, 46, 63
imprumuta VI, 72; VII, 33, 40, 58, 59
imprumuta (a se) VI, 72
imprumutat VII, 59
impuldi VI, 149
impușca VI, 189
in VI, 130
inadaptabil VII, 36, 56
inadaptat VII, 56
inaintea VII, 42
inainta (a se) VI, 49
inbălsăma VI, 21
incă VI, 13
incadra VII, 40, 58
incăla IX, 66, 67
incăleca VI, 72
incăleca (a se) VI, 72
incărea VI, 19
incarcerat X, 38
incăpătina (a se) VI, 49
Incepătura VI, 32
incepe VI, 33, 62
incepe (a se) VI, 62
incerca (a se) VI, 70
incet VI, 235
inceta VI, 21
incetinel VI, 235

- incet(ul)* VIII, 37
incheibăra VII, 127
include VII, 41, 58, 59; X, 123
includ'e X, 121
inchina VI, 51
inchipui (a se) VI, 76
inchipuit VI, 86; IX, 67
Inchiptutul IX, 67
inchiondora (a se) VI, 70
 70, 154
inchiorchioșă (a se) VI, 70
inchis VII, 58, 59
inchișoare VI, 242
incina VI, 152
incinta (a se) VI, 64
inclina VI, 153
inclina (a se) VI, 51, 153
incolăci VI, 81
incolăci (a se) VI, 54, 81
incolona (a se) IX, 69
incomparabil VII, 37
incondura VI, 153
incondura (a se) VI, 153
inconjura VI, 154
incontra (a se) VI, 154
incornora VI, 163
incornorat IX, 67
incornurat VI, 160
incorpora VII, 40, 56, 58, 59
incorporat VII, 59
incotrova VII, 17
incotoia (a se) VII, 58
increde VI, 51; VII, 40, 60
increde (a se) VI, 51
incrementi VI, 66; VII, 153
increzut VI, 86
incrincena (a se) VI, 81
incrinceni VI, 81
incrunta VII, 40
incuibura VI, 162
incumeta (a se) VI, 51
incurca VI, 62
incurca (a se) VI, 62
incurela VI, 146
inddrăt VI, 19
indată VI, 8
indechirai VII, 130
indeletnici VI, 79
indeletnici (a se) VI, 79
indentic X, 40
indentitate X, 40
indesa VI, 59
indesa (a se) VI, 59
indicat VII, 42, 59
indispensabil VII, 42, 56
indispune (a se) VI, 64
indiferent VII, 42, 46, 63
indivuid X, 39
indopa (a se) VI, 72
indrăci (a se) VI, 62
indrăzni VI, 72
indrăzni (a se) VI, 72
indreptat VII, 42, 59
İndrey VI, 184
i'ndrică VI, 154
İndrică VI, 154
İndrica VI, 154
İndrica (a se) VI, 154
İndura IX, 67, 68
İndura (a se) VI, 258
İndit VII, 46, 63
İnemă VII, 134
İnieu VI, 214
İnevital VII, 41
İnfășa VI, 163, 164
İnfășura VI, 163, 164
İnfățiya VI, 19
In Fatsă VI, 214
İnfectie VI, 21
İnferior VII, 63
İnfeuda VII, 56
İnfeudat VII, 41, 56
İnfidel VII, 47, 63
İnfiora (a se) VI, 69
İnfiripa VI, 57
İnfirica (a se) VI, 64
İnfiricoșă (a se) VI, 64
İnfiricoșat VI, 86
İnfrigurat VI, 160
İnfrina VII, 172
İnfrupta (a se) VI, 69
İnfuleca VI, 72
İnfuleca (a se) VI, 72
İnfumura VI, 162
İngă VI, 190
İngădui VI, 72, 150
İngădui (a se) VI, 72
İngădui VII, 19, 51
İngăima (a se) VI, 51
İngăla (a se) IX, 66
İngălbeni VI, 81, 82
İngălbeni (a se) VI, 81
İngenunchait VII, 42, 59, 60
İnghesici (a se) VI, 59
İnghes VI, 13
İnghesă VI, 66; VII, 169
İnghesă (a se) VI, 66
İnghiată VI, 203
İnghinorat VI, 160
İngindura VI, 162
İnginer VI, 185; IX, 63
İngimfa VI, 19
İngimfa (a se) VI, 51
İnglită VII, 133
İngloba VII, 40, 58
İngrășă VI, 65
İngrășă (a se) VI, 65, 66
İngrela VII, 172
İngreulia VII, 172
İngreulia (a se) VI, 64
İngreuna VII, 172
İngreutor VII, 42
İngrija VI, 163, 164
İngriji VI, 57
İngrișora VI, 163, 164
İngrozi (a se) VI, 64

- ingusta (a se)* VI, 65
ingustime IX, 235
ingyatsá VI, 203
ingyatsá VI, 203
inhája (a se) VI, 59
inhája (a se) VI, 59
inimá VI, 142; VII, 123; IX, 63, 102
inima VI, 187
injineru VI, 213
injosi VI, 163
injosori VI, 163
injugat VI, 164
injugurat VI, 160
injuguraji VI, 104
injumátáji VI, 19
In Lab' VI, 214
inlátura VI, 21
inlemni VI, 66
in kyantrá VI, 185
inkrunta (a se) VI, 180
inkuyét VI, 180
inmármuri VI, 66
inmormánta VII, 40
inmulji VI, 21
inmebuni VI, 69
inmebuni (a se) VI, 69
innegri VI, 81
innegri VI, 81
innemuri VI, 162
inmoda VI, 10, 21
inmodura VI, 162
innopta VI, 81, 82
innopta (a se) VI, 81
inorat VI, 203
In Poyeñtsa Popiy, VI, 214
inróftura VI, 160
inráma VI, 21
inrevimenta VII, 40, 58
inrluri VI, 162
in- VII, 11
insáila VI, 19
insándtoji VII, 128
insáji VII, 11
iñáimbat VI, 188
inpele VI, 19, 21; VII, 171, 172
insenina (a se) VI, 82
insera VI, 81; VII, 166
insera (a se) VI, 81
insetoja VI, 81
insetoja (a se) VI, 81
inseua VII, 172
inseua (a se) VI, 54
inpiraji VI, 269
inšk'imbat VI, 188
insomnorat VI, 160
inspáimnta VI, 189
instela VII, 172
instinctual VII, 46
institutie VI, 239
insuficient VII, 46, 63
insufla (a se) VI, 65
insuma VII, 40, 58
insumi VII, 11
insuportabil VII, 42
inşuruba VII, 40, 58
insuşi VII, 11; VIII, 39, 57
insuşi VII, 11
intálmí VII, 40
intangibil VII, 42
intári VI, 19
intárita VI, 77
in'ármenám VI, 180, 213
integra VII, 40, 56, 58
infelege VI, 19, 72
infelege (a se) VI, 72
infelemi VI, 67
infelemi (a se) VI, 67
infelept VI, 86
infeles VII, 42
interes VII, 34
interveni VII, 40, 58
inţepa VII, 168
inţepa (a se) VI, 65
inţepeni VI, 67, 82
inţepeni (a se) VI, 67, 82
intii VI, 258
intiiu IX, 68
intilnesk VI, 188
intilni VI, 19, 76, 189
intilnim VI, 188
intimida (a se) VI, 65
intámpla VI, 189
inritzia VI, 67
inritzia (a se) VI, 67
intitate X, 40
intocmai VII, 43, 64
intocmai VII, 64
intsáles VI, 185
intreba (a se) VI, 60, 72
intrebuiña VI, 72
intrebuiña (a se) VI, 72
intrece VI, 59
intrepáraye VI, 214
intrista VI, 42
intrista (a se) VI, 42, 66
introduce VII, 40
intrupura VI, 162
inţurá IX, 65
inturna VI, 80
inturna (a se) VI, 80
invoagona IX, 68
inváluí (a se) VI, 69
inváhura VI, 162
In Vátáit'iná VI, 214
invája VI, 19, 21; VII, 40, 58; IX, 69
invecina VII, 40
inveseli (a se) VI, 67
invia VI, 66
invia (a se) VI, 66
invidia VII, 56
invírt VI, 190
ivcárt'e VI, 190

- invárti (a se)* VI, 57
invárti VI, 57
ivcárt's VI, 190
invizibil VII, 42
ivoi VI, 62
ivoi (a se) VI, 62, 60
invulnerabil VII, 41
invúua VII, 172
invzela VII, 172
investra VI, 19
invorzona VI, 21
io VI, 8
Ionescu VII, 113
iorgan VII, 123
iorganjiu VII, 123
Iocoana VII, 109
Iocvişá VII, 107
Iocvişoiu VII, 105, 107
Iocu VII, 109
ipiskop VI, 185
ira VI, 185
iv' VIII, 138
iremá IX, 101
ipropian VI, 213
irimá IX, 99; 101, 102
irimioará IX, 101
irimucá IX, 101
irita (a se) VI, 65
iritic IX, 64, 65
irmá IX, 101, 102
irmucá IX, 101
iropian VI, 213
irupţie X, 39, 40
isca VI, 79
isca (a se) VI, 79
iscáli VI, 50
iscáli (a se) VI, 50
iscosi (a se) VI, 65
iscurtá X, 40
íji VII, 30, 51
Ispanu VI, 210
Işpéktár VI, 188
ispáta VIII, 162, 163
ispiti (a se) VI, 70
ispravnik VI, 242
ista VI, 189
istopit' X, 105
isrtukstye VI, 213
íti (a se) VI, 72
iu VI, 8, 9
Judá IX, 65
iudélniştá IX, 65
iudi IX, 65
iuşcá IX, 65, 66
iusdámít VI, 152
iuşni VI, 151
ivjáá VI, 152
ivjdi VI, 152
Ivdişasa VI, 213
ivangel'e VI, 185
ivealá VII, 169
iveli VII, 169
izáltat X, 42
izbaşá VII, 108
Izbáşoiu VII, 108
izbi VI, 21
izbándi VI, 72
izbándi (a se) VI, 72
izbráni (a se) VI, 57
Izbucl VI, 32
izbuti VIII, 165
izda VI, 152
izdáni VI, 152
izdare VI, 152
izdári VI, 152
izdat VI, 152
izmaná IX, 66
izmánar IX, 66
izmeni VI, 51
izmeni (a se) VI, 51
izraelit VI, 21
Izvárnar VI, 31
Izvoru roşu VI, 214
Izvoru lung VI, 214
Izvoru Prizlopuluy VI, 214
ivo VI, 9
iy VI, 185
J
jale VI, 26
jálui VI, 15
jamşá VI, 19
janá VI, 193
jápçáni VI, 151
jar VI, 7, 15
járcáni VI, 151
javrá VI, 20
jápái VI, 149
jbirc VI, 18
jbircoti VI, 165
jberghelit VI, 18
jder VI, 18
jeg VII, 134
jejuúe VI, 210
jejuúit VI, 210
jejuúiy VI, 210
jeli VI, 26
jeli (a se) VI, 51
jelui VI, 15
jemnári VI, 196
jemiúit VI, 196
jena (a se) VI, 64
jenári VI, 185
jéne VI, 193
jenuúé VI, 194
jer VI, 14, 198
jerme VI, 185
jespóé VI, 209
jéspoé VI, 209
jespéit VI, 209
jéspe VI, 209
jezuúe VI, 210
jghiab VI, 18
jgitá VI, 18
jglit VI, 18
jigdraie VII, 134
jigárite IX, 85
Jighira VII, 134
jigáni VI, 14, 19
jigáni (a se) VI, 65
jikol VI, 187, 204

- jikol'èl'e* VI, 204
jikul'èl'e VI, 204
jmac VI, 18
jmācmi VI, 151
jinui VI, 150
jin VI, 208
jinari VI, 208
jinā VI, 187
jinđui VI, 72
jinđui (a se) VI, 72
jinđuit VI, 86
jinēte VI, 196
jinere VI, 196
jinēfi VI, 196
jingoiu VII, 110
ji VI, 7, 15
jiřighi VII, 134
jiřin VI, 205
jiřinā VI, 187
jiřine VI, 205
jiřinū VI, 205
jiřinū VI, 205
jiř'e VI, 198
litsāl VI, 198
litsāluka VI, 191
litsāy VI, 198
litsē VI, 198
litsēl'e VI, 198
litsēl'e VI, 198
litreg VI, 195
litrigd VI, 195
litreg^m VI, 195
litrej VI, 195
**jivete* VII, 134
jiy VI, 208
jiye VI, 208
jiřhira VII, 134
jiřighi VII, 134
jiřin VI, 205
jiřp VI, 18
juāpāi VI, 16, 149
juāpui VI, 149
jneapān VI, 18
joacā VI, 27
joc VI, 27, 162
jocni VI, 151
jocuri VI, 162
joī VI, 13
jontāni VI, 151
jopāi VI, 149
jopoti VI, 165, 166
jordā VI, 186
jordā VI, 186
jordāi VI, 149
jordāni VI, 149
jos VI, 14, 35, 106; VII
 135
juca VI, 72, 75
juca (a se) VI, 47, 72,
 75
jucārie VI, 27
judec IX, 72
judeca VI, 62
judeca (a se) VI, 62
jug VI, 160
juřhini VI, 151
julani VII, 134
jumātate VIII, 106
junincā VI, 198
juninhā VI, 198
junihā VI, 198
jupeli VI, 146
jupi VI, 146
jupine X, 62
jura VI, 72, 75
jura (a se) VI, 47, 72, 75
jurat VI, 87
jurui VI, 72^{*}
jurui (a se) VI, 72
justificare VII, 49
juvaer VI, 15
juvete VII, 134
juvand VI, 193
juyemāni VI, 196
ju'emeŋa VI, 196
juyēne VI, 193
juyēŋ VI, 193
juyoi VI, 201
jiyer VI, 198
jiyeri VI, 198
jiyug VI, 206
juuūhka VI, 198
juyūniŋ VI, 198

K

- kaba* VI, 214
kai VI, 9
ka-i's VII, 125
ka-i'sā VII, 125
kal VI, 197
kālbazā VI, 186
ka'ŋa Turgubuy VI, 214
ka'ea Saslor VI, 214
kālkil'e VI, 194
kālkly VI, 194
kālklye VI, 194
kālklyu VI, 194
kālklyu VI, 189, 194
Kal'ya Poyeny VI, 214
kāntsālāriye VI, 213
kap' VI, 192
kap VI, 189, 192
kāpālu VI, 191
kāpāstru VI, 197
kāpātor VI, 191
kāpēstre VI, 197
kāpet'e VI, 192
kaprā salbat'ikā IV, 210
kapuri VI, 189, 192
kar VI, 197
karā VI, 197
kāralabā VI, 188
kārare VI, 204
karnē VI, 206
kārtoft VI, 206
kař VI, 200
kās VI, 189, 257
kasā VI, 207
kāsari VI, 213
kāsaryu VI, 214
kase VI, 207

- kāzpaye* VI, 214
kat VI, 186
kāta VI, 186
kātand VI, 186
kāta' VI, 190
kātand VI, 180
kātat VI, 186
kātsāl VI, 199
kātsāy VI, 199
kātsawā VI, 199
kātunū VI, 186
kātunūye VI, 186
kātunūye VI, 180
kay VI, 9, 197
kays VII, 125
ka'ysā VII, 125
kāyzař VI, 180
ke VII, 130
k'erha VI, 214
kēye VI, 209
k'ideva VIII, 122
kijmā VI, 208
kilometra X, 108
kilometru X, 109
kimpēiy VI, 213
kliē VI, 199
kliēpā VI, 206
kliū VI, 199
kliūg VI, 206
kliūbav VI, 213
kliūa VI, 214
kliū'iga VI, 191
k'itāř VI, 191
klik VI, 180
klobuk VI, 34
klonzet VI, 180, 188
klop VI, 207
kloškā VI, 199
klořt'e VI, 199
klořt'i VI, 199
kpapsā VI, 194
kpapsā VI, 194
kpapsāř VI, 194
kpapsā VI, 206
kpasta VI, 214
kpā VI, 186
kodru VI, 204
koy VI, 185
kokirbawā VI, 203
kokirbāw VI, 203
kokoř VI, 198
kokoř VI, 198
kokstilk VI, 208
kokostirk VI, 208
kokostirū VI, 208
kol'ēdā VI, 205
kolēdā VI, 205
kolēle VI, 205
holniiku VI, 214
komed'e VI, 186
komperatiwā X, 39
komune VI, 189
komuū VI, 189
konēd VI, 213
kopāř VI, 189
kopāřyū VI, 189
kopud VI, 195
kop'h'il X, 112
kpōtsā VI, 194
k'or VI, 142
korastā VI, 198
koramāyā VI, 214
korne VI, 186, 206
kort'il VI, 213
korub'ijū VI, 214
kořēl'e VI, 185
Kostant'in ku Ilgana VI,
 210
kostruř VI, 197
kostruř VI, 197
kořyorba VI, 214
kovātāriy VI, 213
koz VI, 185
krastol VI, 188
kraston VI, 188
krāiyunū VI, 210, 211
krēd'ēbriřtā VI, 188
krūřyā VI, 206
kubika VI, 191
kujeřhā VI, 180, 191
kukoř VI, 198
kukoř VI, 198
kukurā VI, 206
kukureasa VI, 213
kuptoryu VI, 214
kurastā VI, 198
kurgan VI, 34
kurkubāw VI, 203
kurkubawā VI, 203
kurkubew VI, 203
kurmatūra VI, 214
kursā VI, 213
kurund VI, 186
kuyōri VI, 185
kuřēl'e VI, 185
kwot VI, 185

L

- la (a)* VI, 180
la VI, 238; VII, 153;
 VIII, 17
La Alab' VI, 214
labā VII, 122
labāgiu VII, 122
lacat VI, 13
lacrāmioard VIII, 107
ladā VI, 13, 27
ladra IX, 58
laf VI, 162; VII, 122
lafāgiu VII, 122
lāfāi VI, 149
lāfāi (a se) VI, 80
La Fintinā VI, 214
lāfoi VI, 149
lāfuri VI, 162
La Ikgnā VI, 214
laisā VI, 207
Lala VI, 214
lālai VI, 149
lambā VI, 143
La Meri VI, 214

- lampă* VI, 143; VII, 122
lampăgiu VII, 122
lantsugurl VI, 191
Lăpăşul VI, 38
Lăpăşia VI, 32
Lăpoşul VI, 38
lapte VI, 21; 300
lăpts VI, 200
Lăpuş VI, 38
las VI, 26, 184, 189
lăs VI, 184, 189
lăsd VI, 11, 189
lăsa VI, 51, 56; VII, 40, 41, 58, 8
lăsa (a se) VI, 51, 56, 72; VII, 152, 153
La Sălăf VI, 214
lăsat VII, 59, 60
lase VI, 26
laşi VI, 184, 189
La Stăni VI, 214
La Syurgău VI, 214
La Syuroy VI, 214
lată VII, 138
lătrătuă X, 45
lătuwalnic VII, 47, 63
latu'ri VI, 12
laud VI, 27
laudă VII, 164
lăuda VII, 178
lăudabil VII, 178
lauzi VI, 27
lă'turi VI, 12
lavabil VII, 178
lavită VI, 207
lăvorău VI, 211
laz IX, 81
Lăzdroi VII, 106
lăzi VI, 27
lăyts VI, 207
lăytsă VI, 207
leagă VII, 164
Leak VI, 188
leal VII, 47, 63
leahăgin VI, 188
leasă VI, 11
leat VIII, 164
Leca VII, 111
Lecu VII, 110, 111
lega VI, 56; VII, 153
lega (a se) VI, 56
legat VII, 42, 59
lega VI, 6
lehăi VI, 149
leŃ VI, 9, 28; VII, 167
leii VI, 9
leit VII, 47, 63
Lejă VI, 185
leje VI, 188
Leonu VII, 188
lemne VI, 19
Leonie VI, 185, 186
lene X, 83
lenevi VI, 67
lenevi (a se) VI, 67
leoaic VI, 11
leorcă VI, 11
leorbăi VI, 149
leorpi VI, 149
lepăda VI, 56
lepăda (a se) VI, 56
leped'eu VI, 207
lepră VI, 21
lese VI, 26
lisă VI, 189
leşi VI, 184, 189
leşina VI, 72
leşina (a se) VI, 72
lesne VI, 14, 21
leu VI, 9, 28; VII, 167
leul VI, 9
lew VI, 9
ley VI, 9
liacurele VI, 161
liber VII, 46
libera VII, 56
libovi VI, 67
libovi (a se) VI, 67
libov VI, 196
lichea VII, 169
lichele VII, 169
lichior VI, 6
liciri (a se) VI, 69
liftă VI, 19; VII, 142
lik'or VI, 6
lilii (a se) VI, 72
limitat VII, 41, 56
limitrof VIII, 47, 63, 64
lină VI, 7
linchea VII, 170
lincote VI, 175
lincoti VI, 165
lişe VI, 213
linet VI, 7
lingări (a se) VI, 50
lingual VI, 8
lingură X, 69, 70, 71
linguş VI, 72
linguş (a se) VI, 72
lipi VII, 58, 153
liptsă VI, 188
liptsit VII, 188
Litoiu VII, 187
lulea VI, 10
LizniŃ VI, 192
loampă VI, 184
loloş VI, 180
loc VII, 150, 151, 153
localnic X, 40
locatar X, 40
locu VI, 67
locu (a se) VI, 67
locului VII, 150
logodă VI, 80
logodă (a se) VI, 80
lomcă X, 104, 105
lopă VI, 184
Lopagna VI, 188, 214
Lopakna VI, 188, 214
lotru VI, 180
lua VI, 8, 10, 52, 59, 258

- lua (a se)* VI, 52, 59
lubă VIII, 115, 126, 127, 139
lubene VIII, 126
lubeniă VIII, 126
lucă VI, 8
lucaşău IX, 101
lucaşăr VI, 202
lucra VII, 101, 164
lucră VII, 164
lucrător VII, 101
lucrează VII, 164
lucrezi X, 113
lucru VII, 100; VIII, 89
lui VIII, 16
Luh'iy VI, 189
lukură VI, 189
lukri VI, 189
lukru VI, 189
lumina (a se) VI, 82
lumiind VI, 187
lund VI, 6, 201, 202
luncă VI, 8
Luncar VI, 31
luneca VI, 72
luneca (a se) VI, 47
lung VI, 13
lungă VII, 138
Lunka lu Zayts VI, 213
luŃkă VI, 204
luŃ VI, 201
luni (a se) VI, 47
luş VI, 15, 209, 210, 251
luş VI, 210
luşci VI, 209, 210
luşci VI, 210
luşi VI, 15
luşta (a se) VI, 58
luşu VI, 191, 251
lăşul VI, 251
luşăfan VI, 182
luşăfăr VI, 202
lulefirt VI, 202
lustrăgiu VII, 122; IX, 54
lustru VII, 122
luyăfan VI, 188, 202
luyăfin VI, 188, 202
luyăfiŃ VI, 202
luca VI, 8
lyngură VI, 185

M

mă X, 61
macăgiu VII, 122
măci VI, 147, 149
măcni VI, 149
macar VII, 123
măcelar VI, 208
măcelar VII, 171
măcelări VI, 208
măclărye VI, 208
madam X, 62
madama X, 62
mădări (a) VI, 192
mădări (a se) VI, 50
măduhă VI, 187
măduă VI, 187
măduv'it VI, 187
mag VII, 88
Maglavit VI, 155
Măgura VI, 214
măgură X, 85
Măgura BarŃiy VI, 214
Măgura Porkuluy, VI, 214
mahalaŃiu VII, 121
mai VI, 8, VI, 124, 239, 246; I X, 87, 93
măi X, 61
maică VI, 28
maici VI, 28
maie IX, 87
maieră IX, 84, 87
maint'e VI, 190
măimuş VI, 67
măimuş (a se) VI, 67
măiu IX, 84
măiură IX, 87
măjă VII, 86
mălai VII, 179
Măldăncioiu VII, 105
măldur VI, 162
mălduri VI, 162
mălcabil VII, 41
măliŃă VIII, 120
mămă VI, 195; X, 61
mămă zăitregă VI, 195
mămăkutsă VI, 194
mămăl'iqă VI, 205
mămăliŃă VI, 205
mame VI, 195
mă'mos VII, 135
mamoş VII, 135
mamos VII, 135
mamosi VII, 135
mămukă VI, 195
măndăstire VI, 7; 155
mănegură VI, 213
măngăleă VI, 147
mam VI, 13
manifestă VII, 41
manifestă VII, 34
MăniŃă VII, 107
MăniŃoiu VII, 107
măniŃă VI, 7
măniŃabil VII, 178
Mănoiu VII, 110
măniŃchi X, 71
mămuntă'ie IX, 85
mămuntăje IX, 92
măr VI, 26
măr VI, 204
mardeală VI, 147
mărg VI, 190
mărg VI, 185
mărgă VI, 186
mărgelată VI, 145
mărgă VI, 145

- mormăi* VI, 149
mormoi VI, 149
mormondol VI, 38
mormoni VI, 149
mort VI, 66
moș VI, 16; X, 77, 80
moșan IX, 80
moși VI, 16
moșie IX, 80
moșneancă IX, 80
moșiye VI, 185
moșnean IX, 72, 79
moștean IX, 72, 79
moșteni IX, 80
Moșoia VII, 100
moșâi VI, 149
motan VI, 199
motani VI, 199
Moșoi VII, 107
motor VI, 213
mototol VII, 114
Mototalescu VII, 114
moza X, 99
moșăd X, 43
măzuc VIII, 138
mpărat VI, 8
mrăjă VI, 18
mrăună VI, 18
mucos IX, 64
mușere X, 97
muhă VI, 188, 195
mula VII, 40, 58
mulțitoare VI, 88
mulțe VI, 188
mulsa VIII, 120
mulșă VI, 19
mulțimesc X, 111
muncă VI, 21; VII, 99
muncă (a) VI, 52, 80; VII, 101
muncă (a se) VI, 52, 80; VII, 99
muncitor VII, 101
**munțeci* VII, 137
munte VI, 204
munț'e VI, 204
Muntean X, 110
munticel VII, 136
**munțeci* VII, 136
munținim X, 113
munțimesc X, 111
munte VI, 204
Munielu VI, 214
Munșey VI, 213
Murătoarea VI, 31
murmu VI, 150
Murmurătoarea VI, 31
mursă VIII, 120
mușama VI, 157; VII, 136
**musamat* VII, 136
mușamat VI, 156; VII, 136
musamatau VI, 156; VII, 136
mușc VI, 14, 15, 28
mușcă VI, 21
mușcă VI, 15, 21
mușcal VII, 122
mușcalărie VII, 122
mușcei VII, 137
mușcel VI, 21, 136, 137
mușchi VI, 14; X, 69, 71, 72
mușcălu X, 68
mușcur X, 72
muș VI, 157
mușlui VI, 150
muștafă VI, 193
muștefi VII, 183
muștătsă VI, 193
muști VI, 15, 28
muștătsă VI, 193
mușt'yatsă VI, 193
mutare VI, 200
mutarța VI, 200
mutră VI, 21
Mutesca VI, 244
Muzak'ar VI, 31
mușă VII, 85
mușică VII, 114
Muzicescu VII, 114
myerge VII, 115

N

- năddi* (a se) VI, 47
năddădui VI, 73
năddădui (a se) VI, 73
năduși VI, 69
nădusi (a se) VI, 69
năduși VI, 69
nădrăgar IX, 66
nădrag(i) IX, 66
nai VII, 124
naigiu VII, 124
naingiu VII, 124
nănaș VI, 196
nănașă VI, 196
nănașe VI, 196
nănași VI, 196
năpastă VIII, 163
napči VI, 206
năpusti VI, 52
năpusti (a se) VI, 52
năramz VI, 16
năramză VI, 10
năramzi VI, 16
nare VI, 193
năre VI, 193
nări VI, 193
nărod VIII, 16
nas VI, 13, 193
naș VI, 193
naș VI, 196; VIII, 120
nașă VI, 196
năslădnikă IX, 79
Nătoi VII, 107
naște VI, 62, 80, VII, 41
naște (a se) VI, 62, 80
nasari VI, 193
năduc VIII, 165

- năzabție* VIII, 165
năzabție VIII, 165
năzani VI, 73
năzuros VI, 159
navă VII, 86
ñ fată VI, 8
neadaptat VII, 56
neafiliat VII, 56
neacă VI, 209
Neajlov VI, 19
neam VI, 160, 162
nebat VI, 87
nebu VI, 60
neclăji (a se) VI, 63
necheza VI, 258
necredincios VII, 63
necugetat VI, 87
necurăscut VII, 63
ned'ejă'e VI, 186
Nedelcu VII, 110
Nedelko VII, 110
nedormit VI, 88
nefolosit VII, 63
neg VII, 87
negativ VII, 46
Negoi VII, 107
negru VI, 209
Negru VI, 34
negură VI, 203
neguța VI, 73
neguța (a se) VI, 48, 73
neînfunțat VII, 38, 56
nelipsit VI, 88
nemlnca VI, 87
nemlnca VI, 87
nemlnică VI, 185
nemuresc VI, 160
nene VII, 85
nehjel VI, 188
neobismuit VII, 39
nepoată VI, 195
n'epoată VI, 195
nepoat'e VI, 195
nepot VI, 195
nepot X, 123
nepotă VI, 195
nepots VI, 195
nepotrivit VII, 30, 43, 60
nepriceput VI, 87
neputincios VII, 46
neșters VII, 42
N'et'edu VI, 213
nevastă X, 111
nevichă VI, 210
nevist'i VI, 210
nevoi (a se) VI, 80
nevoie X, 84
nezbutnyj VIII, 165
ney VI, 200
n'as VI, 193
nici VII, 173, 174
nierete X, 112
nikări VI, 190
nikăriya VI, 190
nimdmuy VI, 187
nimdmuy VI, 187
nimic VII, 176
nimic (a) VIII, 78
nimnîkă VI, 185
nimură IX, 101
ninșe VI, 203
ninșe VI, 203
ninșe VI, 203
nints VI, 203
nisp VI, 38
Nișă VII, 107, 112
Nișescu VII, 112
Nișoiu VII, 107
Nișu VII, 112
Nișulescu VII, 112
nizni (a se) VI, 73
noapte VI, 202
noapț'e VI, 202
noapț'ea VI, 202
noapț'ya VI, 202
noavdădă VI, 210
nod VI, 159, 162
noduros VI, 159
noimbăr VI, 201
noimere VI, 201
noimerie VI, 201
nopts VI, 202
noptsile VI, 202
nor VI, 202; VII, 87
noră VI, 196; VIII, 161
nord VI, 35
norî VI, 202
noroc IX, 21
noștri VI, 28
nostru VI, 28
nou VI, 10, 35, 36
noua VI, 8
no'udăsprezeelea VI, 12
nourele VI, 161
noutate VI, 10
neșcă VI, 210
neșcăsprăzile VI, 210
niama VI, 188
nu VII, 175; X, 133
nuc VI, 205
nucia VII, 169
nuk VI, 205
nukă VI, 205
nunai VII, 150
nun VIII, 161
nuntă VI, 196
nușts VI, 196
nuștă VI, 196
murori VI, 196
muș VI, 205
muș VI, 205
Nușă VII, 112
Nușescu VII, 112
Nușu VII, 112
Nușulescu VII, 112
n'wor VI, 203
n'word VI, 196
n'wori VI, 203

O

- o VII, 7, 23, 25, 28; VIII, 17
oa VI, 8
oae VI, 199
oatie VI, 199
Qala VI, 124
oala VI, 26; VII, 166; VIII, 99, 130
oameni VIII, 85
oarecare VII, 17
oarece VII, 17, 19
oarecine VII, 17, 19
oarecînd VII, 17
oarecît VII, 17
oarecum VII, 17
oareşice VIII, 18
oareşicine VII, 18
oareunde VII, 17
oasd VI, 261
oase VI, 206
oase VIII, 112
oaspe VI, 21
oaste VI, 21, 69
oatod VI, 206
oayc VI, 199
Obedeni VI, 31
obgâl'e VI, 207
obgyald VI, 207
obiald VII, 169
obidi (a se) VI, 51
obie VI, 207
obieli VII, 169
obismuşte VI, 61
obismuit VII, 42, 59, 60
obradz VI, 193
obraji VI, 193
obrasnic VI, 14
obraz VI, 19, 193
obrazd VI, 189, 193
obrazl VI, 193
obrazuri VI, 189, 193
obşte VI, 21
obtuş VI, 19
obzâlî VI, 210
oç VI, 179, 188, 192
oçi (a se) VI, 47
oçeri VI, 192
ochi VI, 168, 258
óchi X, 71, 72
ochişi VII, 1, 6
ochiu VI, 192
ocoli VI, 73
ocoli (a se) VI, 73
oçuri VI, 189
odgon VI, 19
odgon^u VI, 206
odihni VI, 73
odihni (a se) VI, 73
oglindá VI, 27
oglinjoară VI, 27
ogodî VI, 147
ogor VI, 147
ogorod VII, 118
ogradá VII, 181
ohabnic VI, 19
oi VI, 8, 10; VII, 7
oile VI, 10
ojind VI, 147, 202
oktobâr VI, 201
oktomvre VI, 210
oktobre VI, 201
oktomvrie VI, 201
olac VI, 147
olar VI, 26; VII, 166
olecâi VI, 149
olecâi (a se) VI, 51
olecuşed VII, 137
olecuşed VII, 137
oloaşd VI, 11
oloz VI, 147
om VI, 9; VII, 7; VIII, 85; X, 59
omas VI, 190
omât VI, 203
omcînkâ VI, 207
omcînî VI, 207
omolog VII, 47, 63
omorî VI, 147
omu VI, 191
omul IX, 25
oneşti VI, 41
opac VII, 46
Opçina VI, 214
opçinkâ VI, 187, 207
opçinî VI, 207
opçinî VI, 207
opincâ VI, 207
opinti VI, 79
opinti (a se) VI, 79
opocdî VI, 147
Oprea VII, 114
Oprescu VII, 114
Oproiu VII, 110, 114
opt VI, 210
optspræzete VI, 210
O(p)sci VI, 244
or VII, 7
orâcâi VI, 149
orbâcâi VI, 149
oricare VII, 176
orice VII, 176
oroplan VI, 213
os VI, 206; VIII, 97, 108, 109, 110, 122, 141
oscior VI, 21
osindî VII, 40, 58
osrdie VI, 147
Oşorhèy VI, 185
ospâta VI, 59
ospâta (a se) VI, 59, 80
ospâtează X, 108
ospenie VI, 147
asteia VI, 80, 147
asteia (a se) VI, 80
asteni VI, 147
asteni (a se) VI, 73
oşti VI, 69
oşti (a se) VI, 69

- oteşi VI, 147
otomobil X, 43
o'omobilâ X, 43
otaritate X, 43
otpusc X, 104
otrâcît VI, 87
otvici X, 104, 106
Oţoi VII, 107
Oţoiaş VII, 107
ou VI, 8, 206
oua' VI, 9
oua VI, 73, 75
oua' VI, 9
oua (a se) VI, 73
ouatâ VI, 87
oclrşi VI, 147
ocolni VI, 147
oy VI, 199
ow VI, 9, 206
p
pâcâli VI, 62
pâcâli (a se) VI, 62
pâcâtui VI, 267
pace VII, 93
pâcordron IX, 101
pad'eî VI, 192
pâdure VI, 35, 204
pâdufe VI, 188, 204
pag VII, 88
pagubâ X, 133
pâgubi VII, 58
pâgubitor VII, 63
pahar VI, 13
pâhar VI, 185
paj VII, 88
paji VI, 16
pajişte VI, 204
pajişte' VI, 204
pajoşte VI, 204
pajoşte' VI, 185, 204
pajoşte'sk VI, 185
pâjoşte'sk VI, 191
pâiat VI, 186
pâkurd VI, 203
pâkuraf VI, 200
pâkurari VI, 200
pâlârie VI, 207
pâlârier X, 42
pâlâriye VI, 207
pâlâi VI, 149
palavra VII, 122
palavragiu VII, 122
pâlinkâ VI, 177
pâlka X, 22
Pâl'tineasa VI, 213
pâmînt VII, 153
pâmîntului VII, 150
pandalii VI, 167
pandalii VI, 167
panghi VI, 166
panghit VI, 167
Pânou VII, 110
pantonar IX, 66
pantanog VI, 186
pantof VI, 16
pantofar VI, 208
pantofari VI, 208
pantofi VI, 16, 206
papâ VI, 188, 206; VII, 86
papir VI, 180
pâprikâ VI, 180
pâpuk VI, 185, 206
pâpuh VI, 206
pâpuşi VI, 206
par VII, 88
pâr VI, 26, 192, 205
p'âr VI, 192
para VI, 12
parâ VI, 205; VII, 86
pârâle VI, 185
paralel VII, 47, 63
praliza (a se) VI, 80
pârduşâ VI, 12
parapleu VI, 203
paraşleu VI, 203
Paraschiu VII, 109
Paraschiua VII, 109
Paraschiuoiu VII, 109
pârâsi VII, 41, 58
pârâsi (a se) VI, 56
Pârdu Birnarilor VI, 214
Pârdu lu Forîotâ VI, 214
Pârdu lu G'yurğ VI, 214
Pârdu 'Syuhjilor VI, 214
Pârdu Subil'iy VI, 214
Pârdu Ulmuluy VI, 214
parazitar VII, 47
pârdu VI, 204
pârdu VI, 204
pârâye VI, 204
pare VII, 74
pârea (a se) VI, 47
pârinte VI, 27; X, 123
pârîntel VI, 27
pârîntese VI, 235
pârîntese VI, 235
pârjolese VI, 167
pârjoli VI, 167
pârmaçiy VI, 213
parşivi XI, 16
parşivi VI, 16
parte VI, 26
partenerâ VII, 29, 64
pârţicâ VI, 26
particular VII, 46, 63
pârts VI, 186
pas VII, 88, 129
paş VI, 188
pasâre VII, 129
pasârea VII, 129
pâsdrîcâ VII, 129
pâscar VI, 185
pâscuit VI, 185
pâstaie VIII, 138
Pâl't VI, 210
Pâl't'le VI, 210, 211
pastilind X, 41
pâstrag VI, 187

- pastramd* VII, 122
pastramagiū VII, 122
păstrāv VI, 16
păstrāvī VI, 16
pat VI, 207; VII, 88
pată VII, 86
pătea VII, 170
pătit VI, 17
pătîlăgea VI, 21
patru VI, 13, 210
pătrunde VI, 62
pătrunde (a se) VI, 62
pătrunjel VI, 206
patrupop VI, 213
patruspăzăce VI, 210
patrușăil VI, 210
patsincă VI, 187
paturī VI, 207
păun VI, 68
păuni VII, 136
păuni (a se) VI, 68
păuniță VII, 136
păunițe VII, 136
păuniți VII, 136
pavagiū IX, 54
pavea IX, 54
pavele IX, 54
Pavlo VII, 111
Pavlu VII, 111
pază VII, 86
păzea VII, 170
paysik VI, 192
păele VI, 194
păel'e VI, 194
păel'ea VI, 194
păel'il'e VI, 194
Păept' VI, 194
păeptari VI, 187
păeri VI, 187
păersăk VI, 205
păersăkhă VI, 205
păersăse VI, 205
păersăș VI, 205
păersăce VI, 205
păersăhă VI, 205
păetari VI, 187
Pietrile roș VI, 214
Pletrgasa VI, 214
plēy VI, 194
plēior VI, 187
plēignitsă VI, 187, 188
plēihnitsă VI, 188
plēirgane VI, 209
plēiron VI, 209
plēișă VI, 214
plēișkă VI, 187
plēisok VI, 192
plēișpare VI, 194
plēișvari VI, 194
plēișor VI, 194
plēișorile VI, 194
plēiștol VI, 187
plēită VI, 187
plēiyats VI, 187
plēyatră VI, 209
Plēyatra lu Orban VI, 214
plē VI, 186, 190
pe VI, 237; VII, 182
peasă VII, 168
pesne VII, 168
peașă VII, 169
ped'estru VI, 180
ped'eptsă VI, 188
ped'eptsăsk VI, 188
Pe Dilmă VI, 214
pek VI, 208
pekaryū VI, 208
peku VI, 208
Pencioiu VII, 110
pepelniță X, 104, 105
pepenē X, 81
pēr VI, 192
perceptibil VII, 42
père VI, 205
pêse VI, 205
peri VI, 187
peri VI, 192, 205
periculos VII, 46, 63
perjevodă X, 104
perjevodăie X, 104
perjevodăitsa X, 104
perină VI, 207
perinda (a se) VI, 60
perișt VI, 207
perisor VI, 26
Perișpara VI, 214
pêrje VI, 205
permanent VII, 42
permeabil VII, 42, 56
**perpetu* VI, 11
perpetuī VI, 11
perpetuu VI, 9, 11
Perșă VII, 140
Perșoiu VII, 110
Pe Runk VI, 214
peș VII, 87
Pe 'Setat'e VI, 214
peșcărūș VIII, 107
pește VI, 15, 21, 28
pești VI, 15, 28
petec VII, 85
peși VII, 169
petrece VI, 73
petrece (a se) VI, 73
Petreo VI, 10
Petrescu VII, 113
petrinjăl VI, 206
petrinjăy VI, 206
petrinjel VI, 186, 206
petrinjei VI, 186, 206
Pe Jiryada VI, 214
piată VII, 168, 169
piatră VI, 8, 209; VII, 168
plăr VI, 192, 205
pic VII, 160, 162; VII, 86
pică VII, 84
picior VI, 194; IX, 14
picți VI, 148
picni VI, 151

- pițor* VI, 194
picoti VI, 105
picura VI, 38
picura VI, 162
picuriu VI, 160
picuruș VI, 160
pițyogajē VI, 206
pițyor VI, 194
piederă VII, 49, 64
piei VI, 28
piele VI, 13, 194
piept VI, 94
pieptar VI, 207
pieptene VI, 194
pier VI, 28
pierd VI, 269
pierde VI, 167
pierdea VII, 170
pierdate VI, 269
piersēc VI, 205
piersică X, 75
piersave VI, 21
piețe VII, 168
pieți VII, 169
pietre VII, 168
pișai VI, 149
pișnitsă VI, 187
pline VI, 205; X, 104
pline X, 123
plihă VI, 203
Piloiu VII, 105, 110
pilangiu VII, 123
plidui (a se) VI, 65
Pilea VII, 110
pili VII, 123
plipși VI, 148
plug IX, 96
pim VI, 187
pin VI, 190; VII, 87
pină VI, 205
pingea VI, 145
pingele VI, 145
pingeli VI, 145
Pingaryu VI, 214
pințece VI, 194
plint'icli VI, 194
p'ntișt VI, 185
pinție VI, 194
pinzeă VIII, 124
pipă VII, 84
pipăi VI, 56, 149
pipernicit(a) IX, 64
pir VII, 87; 129
pirăie VI, 26
piră IX, 101
pirău VI, 26
pire VI, 6
piri VI, 148
piru X, 77
**pirji* VI, 167
părjoală VI, 167
pîrjol VI, 167
pîrjoli VI, 167
**pîrjui* VI, 167
piron VI, 209
piromi VII, 153
piroti VI, 166
pîrpiu VI, 148
pirui VI, 150
pis VII, 86
pisa V, 39
pișă (a se) VI, 47, 73
pișcili VI, 148
piscui VI, 150
Piscul VI, 38
piseliță X, 39
pisică VI, 199
psicologie X, 45
psișușo VIII; 156
psihă VI, 199
psihē VI, 213
psioi VI, 199; VII, 105
psok VI, 192
Pișolea VI, 32
pișpăi VI, 149
pișpăi VI, 149
pită VI, 187, 205; VII, 84
pit'e VI, 205
pișigăi VI, 149
pișivoi VI, 199
pișin VI, 186
piu VI, 150
piuă VI, 9
piui VI, 150
piuneză VIII, 124
piră VII, 85
picniță X, 106
pișnitsă VI, 187
pl'ērsăsie VI, 205
pl'ēyatră VI, 209
pl'isogăe VI, 194
pl'isor VI, 194
pl'isyor VI, 194
plăcea IX, 24
plăcut VI, 87
plai VI, 204
plakă VI, 177
plămîn IX, 93
plămînd IX, 86
plămînd IX, 87
plămînd'e IX, 87
plămîni IX, 86
plămîni IX, 84, 92
plămîni albe IX, 84, 88
plămînji IX, 87
plămîniș IX, 87
plămîni negre IX, 84, 88
plapumă VI, 207
plapună VI, 207
plasă VI, 18
plastilină X, 41
plătea VII, 170
plateau VII, 178
plăti VI, 57
platic VI, 21
plaz VII, 118
play VI, 204
playuri VI, 204
plec VI, 26
pleacă VI, 26
pleca (a se) VI, 80

- plemu'ni* IX, 87
plemu'ni IX, 87
pleoapă IX, 97
pleoscă VI, 10
pleoscăde VI, 10
pleoscă VI, 149
pleş IX, 96
pleşcă VI, 149
plezni VI, 151; VII, 183
pleşug VI, 187; IX, 96
pleşuci VI, 66
plete VI, 18
plăctisi VI, 62
plăctisi (a se) VI, 62
plimb VI, 15
plimba VI, 52
plimba (a se) VI, 52
plimbi VI, 15
plimbu'ni IX, 87
plin VI, 87
plin VI, 18
plînge (a se) VI, 51, 52, 57, 74
plgae VI, 203
ploaie VI, 203
plpavă VI, 203
plpavă VI, 203
plocani (a se) VI, 68
plod IX, 64
plodnic X, 104, 106
plomii IX, 84
plóp X, 71
plopii VI, 269
ploscă VI, 10
plotnik X, 104
ploud VI, 203
ploy VI, 203
plug VI, 206; X, 76
pluguri VI, 206
plumînă VI, 189; IX, 86
plumîni IX, 84
plu'tîle IX, 85
poamă X, 44
poamă VI, 205
poame VI, 205
poamite VI, 205
poardă VI, 27
poce VII, 87
poacă VI, 151
poacă VI, 79
poacă (a se) VI, 79
poaci VI, 14, 19, 151
pod VI, 161; VII, 87
podbal VI, 19
Pod'erêye VI, 214
Pod'ine VI, 214
Pod'irgasa VI, 214
Pod'irêye VI, 214
Pod'işor VI, 214
Podu Bistriş VI, 214
podurele VI, 161
Podu Syparilor VI, 214
poftă VIII, 36
poftesc X, 111
pohrieb X, 105
pohrieb X, 106
poiand VI, 204
Poiana Curcamlui VI, 35
Poienari VI, 30
poiezd X, 105
poimline VI, 202
pojar X, 105
politicants VI, 180, 213
poluci X, 105, 106
polză X, 105
pom VI, 205; VII, 87
pomană VII, 122
pomanagiu VII, 122
pomeni VI, 79
pomeni (a se) VI, 79
pomii VI, 205
pomii VI, 205
pomii VI, 205
ponimai X, 105, 106
pont VI, 161, 162
pontori VI, 162
pop VII, 87
popa VIII, 35
Popa VII, 114
popă VII, 85, 112; VIII, 162
Popescu VII, 112, 113, 114
Popeşti VII, 112
popîlnit VI, 168
por VII, 87
porc VI, 27, 28, 198
porcar VI, 157
poriklesc VI, 185
porinii VI, 185
pork VI, 198
Porkăretra VI, 214
Porkpaya VI, 214
porii VI, 186, 198
porumb VI, 208
porumbel VI, 208
porumbgi VI, 208
porumbi VI, 208
porumbitsă VI, 208
poş VI, 189
Poşa VII, 110
posadă VIII, 163
**poseadă* VII, 165
posedă VII, 164, 165
poseda VII, 163, 165
Posoii VII, 110
postaicd VIII, 138
postoiano X, 105, 106
posti (a se) VI, 47
potecă VI, 204
potgorie VI, 14
poticni VI, 80
poticni (a se) VI, 80
po'tikă VI, 180
po'ting VI, 206
potografiye VI, 213
potrivi VII, 40, 58, 60
potrivit VII, 43, 59, 60
potvard VIII, 125
po'vest'e VI, 188
povidă VI, 19
po'paye VI, 204

- pozvy* VI, 204
poză VII, 86
pozand VI, 204
Poyana Hugoşiy VI, 213
Poyana kăstuaruluy VI, 213
Poyana kătunênilor VI, 213
Poyana lu Galeş VI, 213
Poyana lu kozonak VI, 213
Poyana Răcitiş VI, 213
Poyana Roguluy VI, 213
poymine VI, 202
praj IX, 93
prag VI, 18; VII, 118
Praja VI, 213
prăjesc VI, 167
prăji VI, 167
prăpădi (a se) VI, 69
prapore VI, 189
prăsi VI, 168
prăsi (a se) VI, 47
prăstier X, 42
prăvalye VI, 213
prealabil VII, 56
preceda VII, 56
precedent VII, 56
precepeşi (a se) VI, 73
predispas VII, 42, 56
predestinat VII, 42, 56, 59
Predoiu VII, 110
prefectul VIII, 35
prefung VI, 180
pregăti VI, 57
pregăti (a se) VI, 57
prelinge VI, 62
prelinge (a se) VI, 62
prelukă VI, 204
Preluka kretsuluy VI, 214
Preluka olaryului VI, 214
Preluka Surd'iy VI, 214
prepune VI, 73
prepune (a se) VI, 73
preot VI, 185
preots VI, 185
pretexat VII, 49, 64
pretios VII, 46, 63
preuts VI, 185
-pricaz X, 105
pricepe VI, 73
pricepe (a se) 47, 73
priceput VI, 87
prielnic VII, 63
prigoand VI, 167
prigon VI, 206
prigoni VI, 167
prima VII, 41
primdsh VI, 185
primăvard VI, 201
primăvdri VI, 201
primăveri VI, 201
primejdie X, 84
primejdios VII, 46, 63
primi VI, 18; VII, 51, 53
primit X, 112
primitor VI, 88
primpretăr VI, 213
principal VII, 46
prinde (a se) VI, 56, 71
prindz VI, 202
pring VI, 189
primit X, 112
prinsă VI, 21
prinş VI, 16, 26
printi VI, 16, 261
prints VI, 202
prinz VI, 16
prinz VI, 202
prinzi VI, 16
priot VI, 185
priots VI, 185
pristăci (a se) VI, 47
priceghia VI, 73
priceghia (a se) VI, 73
privesc VII, 140
priveşte VII, 140
Prizlopu VI, 214
proaspăt VII, 47
probabil VII, 42
Probejenil'e VI, 211
probaz VI, 192
profunzime X, 41
profunzoiune X, 41
prokuts VI, 192, 207
propaga VII, 41
propčel'e VI, 186
proprietar X, 37
proprietate X, 37
proportional VII, 47, 63
propriu VII, 46, 63, 64
propuscă X, 105
prost VI, 15
prostăcie X, 41
prosti VI, 15
prosti VI, 62
prosti (a se) VI, 62; X, 41
prostratie X, 41
protsă VI, 180
protsz-verbal VI, 213
protivnic VII, 63
prun VI, 18, 205
prund VI, 161
Prundu VI, 213
prundurele VI, 161
prundurelul VI, 161
pruie VI, 205
pruast VI, 185
psalm VI, 18
psî VI, 8
ptiu VI, 18
puf VII, 87
pufăi VI, 149
pufni VI, 151
pufni VI, 149
pui VI, 25, 28, 168, 199
pui (a se) VI, 168
puia VI, 9

- puico* VIII, 156
puii VI, 25
puif VII, 136
puifd IX, 59
puia VI, 25
puibar VI, 180
puin VI, 188
puin VI, 28
puic VI, 186
pune VI, 52; VII, 85
pune (a se) VI, 52, 60
puñem VI, 186
puņay VI, 209
puņoiu IX, 101
puņoy VI, 188, 209
pup VII, 87
pupai VI, 149
pur VII, 87
purcea VI, 145, 198
purcel VI, 21, 27, 28, 145, 157, 198
purceli VI, 145, 168
pure IX, 100
pure VI, 6
purice VII, 113
Puricescu VII, 113
puroi VI, 209
purî VI, 180
purş VI, 198
purşel VI, 198
purşel'e VI, 198
purşey VI, 198
purşihd VI, 198
Purşypaya VI, 24
puî VI, 192
puşcar IX, 58
puşcaş IX, 58
puşlama VI, 21
puştii VI, 168; VII, 153
puş VI, 161
putea VII, 167
puteaşi VI, 16
puteau VI, 11
puşintel IX, 64
puşintică IX, 64
putred VI, 66
Putredu VI, 214
putrezi VI, 66
putrin VI, 186
puturele VI, 161
putya VII, 167
puvoi VI, 204
puvoy VI, 204
puy VI, 189, 199
Pyerda VI, 213
- R
- rabd* VI, 189
răbd VI, 189
răbda VI, 13, 20
Rabla VI, 214
rabla VI, 19; VII, 122
rablagi (a se) VII, 122
rablagiu VII, 122
rabot(a)i X, 105
răbufni VI, 151
rabz VI, 189
răceală VII, 169
răci VI, 26, 67, 164
răci (a se) VI, 67
raclă VI, 19
răcni VI, 151
răcoare VI, 157
răcovi VI, 157, 164
rad VI, 7
rade (a se) VI, 63
Rădoi VII, 107
Rădoi VII, 106, 108
Rădoia VII, 108
Radu VII, 108
Răduşd VII, 107
Răduşoiu VII, 107
rădvan VI, 19
rădzits VI, 187
raft VI, 160
răgi VI, 74
răgi (a se) VI, 74
ralia VII, 32, 40, 56
rămli VI, 9
rămly VI, 189
rănea VII, 170
răni VI, 7
rantaş VI, 7
răpăi VI, 149
răpăni VI, 149
răpit VII, 59, 60
raporta VII, 40, 56
răpşti VI, 74
rărea VII, 170
răscăală VI, 167
răscali VI, 167
răscăcâi VI, 149
răsfugit X, 41, 42
Răsilya VI, 214
rasol VI, 169
rasoleală VI, 169
rasoli VI, 141, 169
răspunde VII, 40, 58, 60, 64
răsturat VI, 208
răsuflă (a se) VI, 73
răsună VI, 74
răsună (a se) VI, 74
raşd VI, 198
rătăci VI, 68
rătăci (a se) VI, 68
răţoi VI, 68, 198
răţoi (a se) VI, 68
rătotă VI, 206
rataş VI, 198
răţşep VI, 213
ratşoy VI, 198
raţşoy VI, 198
Rătunda VI, 214
rău VI, 13; VII, 142
răutăcios VI, 28
răutate VI, 28
Răutoaia VII, 108
Răutotu VII, 108
rayz VI, 180
razd VI, 13

- răzâjie* IX, 71, 72, 81
răzbiri X, 105, 106
război (a se) VI, 58; X, 101
războli (a se) VI, 47
răzgia VI, 62
răzgliat (a se) VI, 62
răzeş IX, 72, 81
răzînd VI, 7
răzor IX, 78
Răzvan VI, 21
răzvrătît VII, 42, 59
readapta VII, 31
real VI, 11
rebel VII, 47, 63
reblegi VII, 122
rebz VI, 189
rece VI, 26; VIII 93
reclamă VII, 122
reclamăgiu VII, 122; IX, 54
refractar VII, 47
refugiat X, 41
refuza VII, 56
regînd VI, 14
remarca VII, 56
ren VII, 87
renta VI, 49
renta (a se) VI, 49
repartiza VII, 40, 58
repede VI, 27
repejune VI, 27
reş VI, 185
reşemna VII, 40, 56
reşemnat VII, 56
reşt VI, 213
reşe VII, 183
revistă X, 42
revizită X, 42
rezista VII, 40, 56, 63
rezistent VII, 56
ricăi VI, 149
rici VI, 148
rid VI, 192; X, 86
rid VI, 7, 13
ride VI, 74, 76; VII, 51, 54, 55
ride (a se) VI, 47, 74, 76
ridica VII, 40, 58
riduri VI, 192
rigă VII, 84
rigăi VI, 7, 148
rigi VI, 7, 148
rînduic VI, 207
rînduic'e VI, 207
rînduică VI, 207
rîni VI, 7
rînduică VI, 207
rînji (a se) VI, 74
ringi-şpil VI, 180
rintaş VI, 7
rîpacă VI, 203
ripostă VII, 49, 64
ris X, 86
rîşni VI, 151
rit VI, 13
rităpîşd VI, 213
riu X, 86
riu VI, 10, 162
riul VI, 10
Rîureanu VII, 113
riuri X, 86
Rîuşoreanu VII, 113
riw VI, 10
rîvnd VI, 21
rîzînd VI, 7
Rizoiu VII, 110
roagă VI, 10, 11
roată VI, 26
roacă VI, 203
rob VII, 108
Robe VII, 111
Robef VII, 111
Roboiu VII, 108
roboti VI, 166, VII, 100
rocoşi (a se) VI, 47
rodî X, 106
rogă VI, 11
Rogna VI, 188
roi VI, 9
roii VI, 9
ro'i VI, 9
roi' VI, 9
Rokna VI, 188
Romînia VIII, 19
ronşd VI, 149
ropăi VI, 149
ropot VI, 166
ropoti VI, 166
roş VI, 209
ros VI, 13, 27
roş VII, 87
roşe VI, 186, 209
roşi VI, 27
roşiy VI, 209
roşiy VI, 209
roşt VI, 74
roşt VI, 74
roşu VI, 209
roşd VI, 179, 186
roş'e VI, 206
roti VI, 146
rotilat VI, 146
rotili VI, 146
rotiştă VI, 26
roua VI, 8
rouă VI, 203
Rouştchoutk VII, 111
roz VI, 13; VII, 87
rozd VII, 86
roy VI, 9
rudă VII, 85
rug VII, 87
ruğa VI, 74, 75
rugă VI, 13; VII, 85
ruğa (a se) VI, 47, 74, 75
rugînd VI, 66
rugini VI, 66
Rujoiu VII, 105
Rumîn VI, 185; VIII, 122; IX, 71
rumîn IX, 81

ruinînpaşă VI, 185
Rumîni IX, 82
rumîni IX, 82
rumînie IX, 71
Runku VI, 214
Runkurêl'e VI, 214
rup VI, 15
rupe VI, 164
rupea VII, 170
rupi VI, 15
ruptură 158, 164
rupturi VI, 158, 164
Rusal'iy VI, 210
Rusal'il'e VI, 210
Rusal'il'e VI, 210
Rusalile VI, 211
Rusaya VI, 213
ruseasca VII, 130
rugfet VI, 21
ruşine VI, 185
Ruşie VII, 111

S

să VI, 187
sabie X, 84
săblăzni (a se) VI, 47
săc VIII, 137
sacagiu VII, 121
saciz VI, 7
sad VII, 88
sade VI, 26
safăr VI, 192
Safta VII, 109
Saftoiu VII, 109
Saftu VII, 109
săgeta VI, 235
săgeţea VI, 235
sak VI, 189
saka VI, 214
săktura VI, 214
s'ak'ëtse VI, 189
săkretari VI, 213
Săku VI, 214

sakurt VI, 189
sală IX, 54; X, 105
şală IX, 54
şalagiu IX, 54
sălărită VI, 188
sălă VI, 192
sălăşui VI, 67
sălăşui (a se) VI, 67
Sălhpasa VI, 213
sălişte VI, 39
saltea VI, 207
săltat X, 42
şalvarahiu VII, 122
salutare X, 64
şalvari VII, 122
Saltea VI, 187
Săltvani VI, 187
samă VI, 186
sămădat VI, 180
sămălu VI, 180
sămni VI, 185
săndtate X, 64
sanatoriu X, 43
săndtor VII, 128
Săndoiu VII, 110
săndulie X, 46
săniin VI, 202
şapcă VI, 21
Şapcaliu VII, 109
şapka VI, 207
săptămână VI, 201
săptămiri VI, 201
şapte VI, 13
şaptesprezecelea VI, 12
săr VI, 26, 189
sară VI, 186, 189, 202
sărac VI, 66
sărăci VI, 66
sarailie X, 47
sărbătoare VI, 157 VII, 139;
sărbători VI, 157, 164
sărşilă VI, 144
sare VI, 26

sărin VI, 202
şarpe VI, 199; IX, 65
săruic VI, 213
Sas VI, 188
şas VI, 204
Sasca mare VI, 36
Sasca mică VI, 36
şase VI, 170; IX, 105
şasezeci X, 103
sasi VI, 189
sat VI, 13; X, 88
saturi X, 111
Sara VII, 112
Savu VII, 112
Săvulescu VII, 112
şazaît VI, 210
şlăbi VI, 65
şcafă VIII, 132
şcăfalie VIII, 134, 135
şcăfăliia VIII, 134
şcăfălije VIII, 136
şcăfălije VIII, 134
şcăfărlje VIII, 132, 133
şcăfărlje VIII, 132
şcăfărlia VIII, 129
şcăfărlie VIII, 132
şcamă VI, 18
şcamna VI, 261
şcamol VII, 122
şcamolagiu VII, 122; IX, 54
şcăpa VII, 40, 52, 58
şcăpa (a se) VI, 52
şcăpăta VI, 74
şcăpăta (a se) VI, 74
şcară VI, 26
şcări VI, 26
şcaune VI, 261
şchelet VIII, 110
şcheuna VI, 18
şchicau VI, 18; X, 82
şchimb VII, 127
şchimba VII, 18, 189

şchimonozi VI, 18; VII, 136
şchimonoziă VII, 136
şchimonoziie VII, 136
şchimonoziţi VII, 136
şchiop VI, 18, 66
şchiopa VI, 66
şclăfie VIII, 108
şclav VI, 19
şclifoni VI, 80
şclifoni (a se) VI, 80
şclipi VI, 19
şclivii VI, 19
Şclăfirlie VIII, 131, 133
şclnci VI, 51
şclrşi VI, 148
şcoală VI, 80
şcoală VI, 18
şcoate VI, 18, 163, 164
şcobi VI, 146
şcociari VI, 62, 163, 164
şcociari (a se) VI, 62
şcofală VIII, 136
şcofel VI, 146
şcofirlie VIII, 133
şconcs X, 42
şcorbeli VI, 146
şcorbură VIII, 137
şcormoni VI, 151
şcorni VI, 151
şcorovăie VIII, 136
şcos X, 42
şcrome (a se) VI, 74
şcremut VI, 87
şerie VI, 19; VII, 16, 140, 184
şcripă VI, 7
şcripă VI, 7
şcrişni VI, 151
şcrisori VII, 184
şcriu VII, 140
şcroafă VI, 19, 198
şcrobi VI, 19

şcrobeală VII, 169
şcrobeli VII, 169
şcrumbieră X, 42
şcrumiără X, 42
şcrumăiere X, 43
şcula VI, 18
şcula (a se) VI, 80
Şculaşi VI, 80
şcump VI, 67
şcumpi (a se) VI, 67
şculptură VI, 21
şcufirlie VIII, 133
şcuoră VIII, 137
şcurge VI, 158
şcursoare VI, 158
şcursură VI, 158
şcutar IX, 58
şcutura VI, 163, 164
şea VI, 197; VII, 171
şcutaş IX, 58
şeaică VII, 168; VIII, 137
şeamă X, 43
şeamă X, 43
şeară VI, 26, 202; VII, 166
şeaua VII, 172
şec VII, 87, 168
şecdrui VI, 268
şecdura VIII, 137
şed VI, 26
şed VI, 185
şedea VII, 152
şee IX, 105
şefert VI, 192
şektembăr VI, 188, 201
şektembrie VI, 201
şelată VI, 180
şelişte VI, 39
şemăna VII, 49, 58, 60, 153
şemi VII, 183
şemnie VI, 185
şenat(or) X, 43

şenatoriu X, 43
şendari VI, 185
Şendrea VII, 107
Şendroi VII, 107
şenin VI, 203
şenuiye VI, 209
şep'te VI, 210
şep'te VI, 189
şep'tesprăzeşe VI, 210
şep'tesdă VI, 210
şer VI, 206
şeră VII, 166
şerari VI, 208
şerăstău VI, 185, 209
şerăstău VI, 209
şerb VI, 187, 210
şerba VI, 164
şerbe VI, 208
şerbezi VII, 183
şerbgi VI, 209, 210
şefe VI, 189
şerăstău VI, 209
şerăstău VI, 209
şergă VI, 207
şeri VI, 26
şeriye VI, 189
şerpe VI, 199
şerpi VI, 199
şerpoaică IX, 64
şerpye VI, 199
şervi VI, 21, 81; VII, 50, 58, 63
şervi (a se) VI, 81
şerşil VII, 47, 63
şerşit VI, 87
şer VI, 161, 204
şes VI, 204
şesă VI, 189, 210
şesăză-l-umu VI, 189
şesprăzeşe VI, 189
şesprăzeşe VI, 189
şest VI, 190
şest VI, 170; IX, 105
Şesu VI, 214

- Sesu Prelucilor* VI, 214
Sesu d'in sus' VI, 214
iesuril'e VI, 204
sesure VI, 161
sete VII, 85
septembrie VI, 201
setemvre VI, 201
sevd VII, 85
sezai VI, 210
sfaisit VI, 18
sfadelic VIII, 134
sfarima VIII, 135
sfarma VI, 18
sfart VI, 18
sfatui VI, 69
sfatui (a se) VI, 60, 70
sfebale VI, 180
sfenic X, 84
sfeterisi VII, 40, 60
sfichi VI, 18
sfii VI, 79
sfii (a se) VI, 79
sfant VI, 18, 26
sfinti VI, 26
Sfinta VI, 210
sfarsi VIII, 135
sfirpi (a se) VI, 47, 61, 62
sfoara VI, 18
sfordi VI, 149
sfracioc VI, 19
sfredel VI, 19, 144
sfredeli VI, 144
sfriji VI, 19
Skarispara VI, 214
shélet VIII, 111
sk'ilel VIII, 111
sk'ilete VIII, 110
skilete VIII, 111
sk'int'eye VI, 186
skoald VI, 186
skroafa VI, 198
skroafe VI, 198
skrofa VI, 198
skrwofa VI, 98
skrwofe VI, 198
skuld VI, 180, 186
skut'eye VI, 213
skutiye VI, 188
ik'yob VI, 192
shimá VI, 18
si VII, 18; X, 113
si VI, 13, 17; X, 113
Štas VI, 204
Štas VI, 204
šaptáminá VI, 201
Sibiy VI, 185
šicli VI, 148
šicriu VI, 19
šie VI, 187
šier X, 112
šierbinte X, 112
širli VI, 148
šiga VII, 137
šigur VI, 180
šild X, 44, 105
šilea VII, 170
šiled VI, 180, 191
šil'ed VI, 187
šiled'i VI, 187
šil'ez VI, 187
šili (a se) VI, 81
Šilipiy VI, 210
šiliste VI, 39
šilitor VI, 88
šilnic X, 44
Sima VII, 111
šimbata VI, 11, 201
šimbete VI, 11
šimbata VI, 201
Šimc'etru VI, 211
Šimdzt'yenil'e VI, 210
Šimedru VI, 211
Šing'ordzi VI, 210
Šing'yordanu VI, 210
šimilar VII, 47, 63
Šimoida VI, 214
Šimp'etru VI, 210, 211
Šimc'etru VI, 210
simplu VI, 22
simt VI, 27
simt VI, 16
simte VI, 19
simti VI, 16, 19
simfitor VII, 139
Sinnu VII, 111
Simulescu VII, 112
simultan VII, 47, 63
Šimyedru VI, 210
sin X, 86
šin VI, 196
šin VI, 187, 196
šind VI, 188, 196
Sinaia VI, 33
šinchisi (a se) VI, 65
šincromic VII, 47, 63
šindrila VII, 135
šineala VI, 145
šineli VI, 145
šingur VI, 185
šingur X, 70, 71
Šinjyoz VI, 211
šinonim VII, 47, 63
šini VI, 219
šinil IV, 210
šinisprázecé VI, 210
šinzai VI, 210
šizai VI, 210
šizai VI, 202
šipot VI, 166; X, 85
šipoti VI, 165
šipuri VI, 163
šir VI, 187
širbeasca VII, 130
širgata VI, 205
širnic X, 105
šisti VI, 148
šisit VI, 86
šlab VI, 18
šlagu VI, 214
šlabuť VII, 47
šlaminá VI, 18, 198
Šlaminou VII, 108
šleau VI, 18
šlugá VI, 18, 189; VII, 142
šlefui VI, 18
šlengher VII, 157
šlujaťe VIII, 101
šlujba VI, 19
šlujea VII, 170
šluj VII, 58, 60, 63
šlujit VI, 87, 185
šlut VI, 67
šluti (a se) VI, 67
šmac VI, 18
šmead VI, 18
šmecher VI, 18
šmeri (a se) VI, 47
šmintina VI, 18, 200
šmircti VI, 148
šmoald VI, 18
šmorca VI, 74, 148
šmorca (a se) VI, 74
šmulge VII, 40, 58, 60
šnagd VI, 18
šnidai X, 105
šniťel VI, 18
šnoavd VI, 18
šnop VI, 18
šnur VI, 18
špate VI, 200, 202
šoarece VII, 138
šoarece VI, 199; VII, 138
špatek VI, 199
špali'le VI, 202
špales VI, 199
šobá VII, 86
šobol VII, 137
šobolan VII, 138
šoldan VII, 137, 138
šocoti VI, 166
šocoti (a se) VI, 71
šocru VIII, 161
šodá VII, 85
šokpat'e VI, 190
šokat VI, 190
šokots VI, 190
šolán VIII, 109
šolan VIII, 109
šomer VI, 6
šomn VI, 159, 160, 162
šomnovos VI, 159
šommuros VI, 159
šommura VI, 162
šomór VI, 6
šontcái VI, 149, 150
šopai VI, 149
šopoi VI, 149
šopti VI, 60, 166
šor VI, 189
šora VI, 189, 195; VII, 86, 166; VIII, 101
špali'e VI, 202
šoro X, 61
šopoi VI, 150
šopot VI, 166
šovalcái VI, 149, 150
špagá VI, 18
špaghetá X, 43
špáima (a se) VI, 64
špáiminta (a se) VI, 64
špála VI, 18; VII, 178
špála (a se) VI, 42
šparghetá X, 43
špári VI, 189
špasenic X, 105
špasibo X, 105, 111
špate VI, 18, 69
špajiri (a se) VI, 52
špialá, VI, 8
špčiu VI, 205
špčini VI, 205
špecial VII, 47, 63
špecific VII, 47, 63
šperia (a se) VI, 64
šperlá VI, 18
špeti (a se) VI, 69
špic VI, 18
špija VII, 85
špicui (a se) VI, 69
špin VI, 205
špín X, 81
špinzura VI, 163
špircái VI, 148
špircui (a se) VI, 70
Špíroiu VII, 107
Špiru VII, 107
špitari VI, 188
šp'čin VI, 205
šp'čini VI, 205
šplai VI, 19
šplina VI, 19, 69
šplina (a se) VI, 69
špoidalá VIII, 169
špoidli VIII, 169
špofori VI, 185
špor VI, 18
špori VI, 185
šporovai VI, 149
šporovoi VI, 149
špovedi VI, 79
špre VI, 19
špriji VI, 19
šprinceand VI, 19; VIII, 107
šprincenat VIII, 107
šprincene VI, 193
šprișand VI, 193
špumeșat VII, 87
špune VII, 16
špurca VI, 52
špurca (a se) VI, 52
špurșacșá VI, 196
špuri VI, 196
špulbera VI, 63
špulbera (a se) VI, 63
šta VI, 18, 130, 268; VII, 153; IX, 27
štd VI, 268; VII, 48
štdi VI, 268
štaif VI, 18
štambá VI, 19

- stârnă* VI, 188, 201
stârnă VI, 201
Stânculoiu VII, 110
Stankă VI, 186
Stănoaia VII, 108
Stănoiu VII, 106, 108
stăpîn X, 85
stăpine X, 62
starosta VI, 242
starpă VI, 200
stărpăiyuui VI, 200
stat VI, 268
stăteam VI, 268
stătui VI, 268
stătu VI, 87, 268
Stan VII, 108
staul X, 68, 72
stavr X, 72
stavilă VII, 49, 64
**ste* VIII, 160
st'e VI, 202
stea VII, 171, 202
stearpă VI, 200
stearmă VI, 11
Ștefănoiu VII, 109
stela VI, 18; VII, 171
st'el'e VI, 202
ștergar X, 111
ștergură X, 111
sterp X, 81
sterpe VI, 200
stetei VI, 268
sti VI, 18
ști (a se) VI, 49
stidi (a se) VI, 47
stîlpnic VI, 22
stînkă VI, 186
stîndă VI, 200; VIII, 163
stîndă VI, 186
știob VI, 15
stîrgni (a se) VI, 47
stîrni VI, 151
știubei VI, 18
st'iu VI, 87
**sto-* VIII, 160
stog VI, 18
Stoica VII, 111
Stoicescu VII, 111
Stoichiță VII, 113
Stoichijescu VII, 113
Stoiculescu VII, 111, 112
stolohâni VI, 151
stopăsk VI, 190
stopêlte VI, 190
stopești VI, 190
strachină IX, 55
strădanie VII, 99
strai VI, 19
straită VI, 188
străin VII, 47, 63
străină VII, 135
străini VII, 135
străkdpare VI, 200
străkurăpare VI, 200
strălucit VI, 87
stră'l'enia VI, 210
străvedea (a se) VI, 74
streang VII, 137
strec- VI, 163
strecura VI, 163
strecura (a se) VI, 51
streji VII, 183
strecurătoare VI, 200
strikătpafe VI, 200
strikurătpafe VI, 200
ștrimp VI, 206
ștrimpe VI, 206
ștrimpă VI, 180, 206
strînta VI, 164
strîntoare VI, 157, 158, 164
strîntora VI, 157, 158, 164
strîntură VI, 158
strînge VI, 158
ștrînp VI, 206
ștrînpă VI, 206
Stropanar VI, 31
stropși VI, 63
stropși (a se) VI, 63
strungă VI, 19, 200
structural VII, 47
strungar IX, 58
strungaș IX, 58
struts VI, 192
sticlă X, 106
știu VI, 248
știrb X, 123
ștudînt VI, 188
stup VI, 209; IX, 81
stupă VI, 209
stupăndă VI, 209
ștur X, 81
ștryekătpare VI, 200
ștrujak VI, 207
șt'yarpă VI, 200
șt'yêrpe VI, 200
șt'yop VI, 188
ștyubey VI, 209
ștyubey VI, 209
ștyupendjuri VI, 213
subchirurg VI, 19
subcomisar VI, 14, 19
submarin VI, 19
subșef VI, 9
subșuma VII, 40, 58
subșuoră VI, 193
subșire VI, 14, 19
subșirel IX, 64
subșirel IX, 64
succeda VII, 41, 56
sucumba VII, 56
sud VI, 35; X, 105
sufagerie VI, 19
sugera (a se) VI, 65
Sukaia VI, 33
Suhard VI, 214
sui VI, 9, 25, 52
sui (a se) VI, 52
suiai VI, 11
suiau VI, 11
Suicescu VII, 112

- șuici* VII, 112
suia VI, 25
sulfină VI, 19
sulhak VI, 192
sună VI, 84
supăra VI, 63
supăra (a se) VI, 63
Supătră VI, 214
superior VII, 63
suprapune VII, 41
suprapus VII, 56
suprareal VII, 47, 63
suprasensibil VII, 47, 63
suprăvi'ănd VI, 213
suprimari VI, 213
supune VII, 40, 59
șupuri VI, 163
șur VI, 33
șură VI, 197
șură VI, 197
șuraia VI, 33
șure VI, 197
șuri VI, 197
șurioară VII, 166
șuris X, 86
șurori VI, 195
șurtuc VII, 138
șurtucar IX, 66
șurui VI, 150
șus VI, 35
șultăr VI, 180, 208
șustrage VII, 40, 56, 58
șustras VII, 56
șuşui VI, 150
șuşură VI, 193
șută VI, 210; VIII, 159
șuvințeară VI, 189
șuvințez VI, 189
șuy VI, 9
șvoard VI, 195
șvoard VI, 195
șvadă VIII, 159
șvard VI, 18
șvireap VI, 18
șvober X, 22
șvober X, 22
șyatsă VI, 203
șyêpt'e VI, 210
șyêrb VI, 209
șyêrbe VI, 208
șyafise VI, 199
Șyunjy VI, 214
Șyuhkarti VI, 214
șyupărka VI, 185
 779 unjy VI, 214
Șyuhkarti VI, 214
șyupărka VI, 185

 T
tabac VII, 110
Tabacu VII, 110
tabak VI, 209
tae VI, 28; VII, 88
taed VI, 11; VII, 166
tăcâ VI, 148, 149
tăcâni VI, 151
tăcâni VI, 151
taci VI, 28
tăcut VI, 87
tagă VII, 86
tăgădui VI, 74
tăgădui (a se) VI, 74
tagmă VI, 19
taie VI, 26
tăiem VI, 26
tăimi VII, 41
tălhar VI, 7
Tal'ya Gloduluy VI, 214
Tal'ya T'eihuluy VI, 214
tam VII, 88
Tănasă VI, 186
taor VI, 198
taori VI, 198
tăptșyê VI, 188
țară VI, 13; VII, 171
tărgăi VI, 149
tărgăna VI, 149
tărgăni VI, 149
țaran VII, 171
Țărngoi VII, 107
Țărngoiu VII, 107
Țăranu VII, 171
tare VI, 188
tare VII, 145
Țăreamu VII, 171
tarhon VI, 21
țarmuri VI, 162
tariuts VI, 197
tariutsă VI, 197
tase VIII, 140, 141
faste VIII, 101
tăt VI, 185
tată VI, 13, 194; X, 61
tată bătrîn VI, 195
tătăkutsă VI, 194
tată tin VI, 195
tată vitreg VI, 195
tată șitreg VI, 195
tats VI, 194
tătkă VI, 194
tătkul'e VI, 194
taur VI, 198
tauri VI, 198
Tăutsu VI, 214
tavă VI, 13
tăvalug IX, 96
tăw VI, 9
Tăyêrșe kapulu Ypan VI, 211
Tăyêrșe kapuluy Ypan VI, 210
tăyêr VI, 186
Tăzlău VII, 166
Tăzlănu VII, 166
teacă VI, 10, 11
teanc VI, 161
teard VII, 170
tearfă VII, 146
teastă VIII, 99, 128, 139, 140

- teatru* VII, 169
Tecucel VIII, 107
tei VI, 235
teighea VI, 19
telegutsă VI, 206
t'e'egutsă VI, 206
temă VII, 85
teme (a se) VI, 42, 47, 74
Temelcu VII, 111
Temelkov VII, 111
temeli VI, 145
temelie VI, 145
temena VI, 68
temeni (a se) VI, 68
temut VI, 87
tencurele VI, 161
Teodor VII, 107
Teodorescu VI, 161
Teodoroiu VII, 107
teremtete VI, 171
terfeli VI, 146
tesătorie VI, 8
test VIII, 100, 128
testă VIII, 140
teste VIII, 100
testuri VIII, 100
tetă VI, 185
tetragon VII, 138
tetragonicește VII, 138, 139
t'î VII, 126
tiagă VIII, 124, 125
tiară VII, 170
tibgă VIII, 123
tic VII, 86
ticăloși (a se) VI, 51
Ticăloiu VII, 105
ticfă VIII, 123
ticii VI, 148
tidva VIII, 121
tidvă VIII, 121
t'idvă VIII, 121
tidve VIII, 121
tidvi VIII, 211
t'idvi VIII, 121
tieste VIII, 140
tiflă VI, 38
tigaje VIII, 130
tiğlă VI, 19
tigru VI, 19
tigvă VI, 19, 21; VIII, 97
tigvi VIII, 122
tigvi VIII, 122
tihyaca VIII, 121
tihyacă VIII, 124, 125
tihnd VI, 19
tiitoare VII, 139
t'ikăzui VI, 192
t'iklăzdu VI, 180
tilhar VI, 7
timp VI, 160
timp(d) VI, 40
Timpa VI, 40
timpit VI, 19
timplare VI, 189
Timpu Mare VI, 40
Timpu Mic VI, 40
timpuriu VI, 160
tind VII, 85
tind VI, 195
tine VII, 139
tindr VI, 11, 26, 185
tine VI, 56
tine (a se) VII, 153
tineri VI, 11, 26
tinere VI, 185
tinerior VI, 30
tinеш VI, 188
tingui (a se) VI, 51
tlăim VI, 188
tingavă VI, 193
tiintă VI, 146
tiintelat VI, 146
tiinti VI, 146
tiintilat VI, 146
tiintui VII, 153
tiioacă VIII, 124
**tiioacă* VIII, 125
**tiioğă* VIII, 124
tiohăi VI, 149
tiohoi VI, 149
tip VII, 86
tipa VI, 162
tipic VII, 47, 64
tipoti VI, 166
tipuri VI, 162
tiçeli VI, 148
tiçe IX, 100
tiçe IX, 99
tiçem IX, 10
tiçoti VI, 166
tiçg VI, 161
tiçgui (a se) VI, 48, 73
tiçurele VI, 161
tiçi VI, 148
tiçi VI, 148
tiçii VI, 148
tiçli VI, 148
tişă VII, 84
tişni VI, 151
tiş VI, 150
tiştii VI, 150
tiştui VI, 150
tisturi VI, 258
tişă VII, 184
tişii VI, 148
tiţvă VIII, 123
tiţvă VIII, 122
tiu VI, 10, 150
tiyacă VIII, 124, 125
t'iyacă VIII, 125
tiyagă VIII, 125
tiyafi VIII, 121
tiybgă VIII, 121, 123
**tiyacă* VIII, 124
tiyğ VIII, 122
tiyğă VIII, 122, 123, 124, 125
tiyuga VIII, 121
tiyugi VIII, 121

- tiuhăi* VI, 149
tiui VI, 150
tiu VII, 86
tiva VII, 84
tivă VIII, 124
**tivcă* VIII, 124
tivdă VIII, 121, 132
t'ivdă VIII, 121
tişda VIII, 121
tişde VIII, 121
tişdi VIII, 121, 126
tişdi VIII, 121
tişduri VIII, 121
tişv VIII, 121
tişvă VIII, 123, 125
tişg VIII, 121
tişgă VIII, 121
tişgi VIII, 121
tiş VII, 86
tiocă VI, 11, 84; VII, 166; VIII, 134
tiomnd VI, 186, 201
tiomnd VI, 201
tiotă VI, 185
tobă VII, 86
t'oe VI, 15
toçăi VI, 149
toçăie VIII, 134
toçni VI, 151
toçino X, 105
toçnai VI, 19
toçni (a se) VI, 73
tofăi VI, 149
togmală VI, 188
tolăcâni VI, 151
tolerabil VII, 42, 64
tolocâni VI, 151
Tololoi VII, 107
Toma VII, 111, 112
tomăş VI, 188
tomăşă VI, 188
Tomescu VII, 111, 112
tomêit'e VI, 188
tomnd VI, 201
Tomovia X, 43
Tomulescu VII, 111, 112
tonă VII, 86
Tonea VII, 111
Tonghievu VII, 105
Toni VII, 111
topăi VI, 149
topăşă VI, 186
topi X, 105
toptan VII, 123
toptangiu VII, 123
toropeală VII, 169
toropeli VII, 169
torcăi VI, 149
tort VII, 119
tot VI, 185; VIII, 58
totă VI, 186
totime VI, 235
totul VIII, 37
tracatrucă VI, 171
tracă VII, 166
trage VII, 16; IX, 27
trai VI, 18
trăi X, 101
trăit VI, 87
trăncâni VI, 151
transfera VII, 56
Transmarisca VI, 244
trăpibor VI, 213
trăşni VI, 151
treabă VIII, 89
treacă VII, 166
treaz VI, 28
trebui VI, 150
trebunar VI, 180, 213
trece VI, 74; VII, 115
trece (a se) VI, 74
trei VII, 18, 170
tremura VI, 74
tremura (a se) VI, 74
trimată VI, 186
trimete VII, 41, 60
trin VI, 213
trindăvi VI, 67
trindăvi (a se) VI, 67
trînji VII, 99
trist VI, 66
triy VI, 210
Triysfet'itsă VI, 210
triysprăzeşe VI, 210
triysprăzişe VI, 210
triyszăj VI, 210
triyszăj VI, 210
troacă VII, 166; VIII, 97, 102, 124, 128, 129
trpăçe VIII, 129
trocar X, 44
trocol'ea VIII, 129
tron VI, 18
troncan X, 44
troncâni VI, 151
troncar X, 44
tropăi VI, 149
tropoi VI, 149
tropot VI, 166
tropoti VI, 166
troscăi VI, 151
troscâni VI, 151
troşni VI, 151
truşă VIII, 129
trudă VIII, 163
trudi (a se) VI, 81
trup VI, 162
trupuseală VI, 171
trupusi VI, 171
truşină VIII, 159
tryece VII, 115
tsaygnis VI, 180
tsępeşe VI, 185
tsibrik VI, 180
tsăhdă VI, 185
tsfn VI, 189
tsindşew VI, 187
tsirkulşază VI, 213
tsirkulez VI, 180
tsikutsă VI, 191
tsivil VI, 213
tsol VI, 207

- țțtoru* VI, 8
Tsuranca VI, 214
tu VI, 254; X, 53, 55
t'ugă VIII, 124
tuagă VIII, 125
tub VII, 87
tuberculiza (a se) VI, 81
tufă VII, 85
tufingiu VII, 124
tulbur VIII, 120
tulumbă VII, 122
tulumbogiu VII, 122
tubovay VI, 180
tuma VI, 188
tumna VI, 185
tun VII, 87
tună VI, 7, 203
tună VI, 7
tunde (a se) VI, 63
tund'e X, 123
tunel VI, 213
tunu VI, 188
tură VII, 139
turba VIII, 103
turbă VIII, 103
turbura VI, 162
turbure VI, 162
turlui VI, 148
turnă VI, 200
turn VII, 139
turnu VI, 188
turu VI, 150
uș VI, 182
tus-patru VI, 189
tustrê'e VI, 189
tustrey VI, 189
Tutulșasa VI, 214
tutun VI, 209; VII, 123
tutungiu VII, 123
tutu IX, 59
Tuzla VI, 21
tvoref VI, 18
tvooamă VI, 201
tyelugutsă VI, 206
- U
- ua* VI, 8
ua VII, 27
ud VI, 8, VII, 27
uda (a se) VI, 73
udmă VI, 19
Udrisoiu VII, 110
Udroiu VII, 110
udu VI, 11
udul VI, 11
udvay VI, 214
uğê VI, 194
uğî VI, 194
uqui VI, 150
ui VI, 8
uimi VI, 63
uimi (a se) VI, 63
uita VI, 76; VIII, 54
uita (a se) VI, 72, 74, 76, 81
uitași VI, 81
uite-o VI, 10
ujină VI, 202
ulicid VII, 166
uldori VI, 188
ul'i VI, 207
ulicioară VI, 28;
uliță VI, 28, X, 105
ulterior VII, 63
uliță VI, 28; X, 105
ulterior VII, 63
uliu VI, 207
umăr VI, 69, 193
umbla VI, 22, VI, 76, 185, VII, 132,
umblat VI, 87
umblătoare IX, 63
umblat VII, 132
umbră VI, 22
umere VI, 193
umerele X, 44
umeri VI, 193
umeri (a se) VI, 69
- umezi* VI, 172
umfla VI, 22
umăr VI, 193
un VI, 8, VIII, 17
una VIII, 17
unșei VI, 195
unșes VI, 195
unșeli VI, 195,
unchi VI, 13, 195, VIII, 161
unchiay VII, 169
undeva VII, 17
undevay VII, 18
unê VI, 188
ung VI, 14
unșe VI, 179
unșe VI, 188
unșe VI, 194
unșe VI, 194
unghi VI, 13, 14
unghie X, 68
unghie VI, 194
unși VI, 194
unșii VI, 194
Unguroicută VII, 107
unsprânșăle VI, 210
unsprêie VI, 210
unt VI, 201
untârniemăr VI, 213
untdelemn VIII, 77
unu VI, 210, X, 102
umul VIII, 37
uo VI, 8
upovăi VI, 147
ura IX, 101
urca (a se) VI, 52
urec VI, 193
urêce VI, 179, 193
ureche VI, 193
urêche X, 71, 72
ureți VI, 193
urdă VI, 200
urgisi (a se) VI, 48
urina (a se) VI, 73

- urlab* VI, 213
urma VII, 41, 58, 59, 60
urmd X, 81
următor VII, 60
următor VII, 59
urmează VII, 164
urs VI, 209, 210 VII, 130
urș VI, 186, 210
urși VI, 210
urș VI, 209
ursoaică VII, 130
ursoi VII, 130
Ursoy kabiy VI, 214
usea VII, 168
uscat VI, 172
uscat VIII, 137
Useoiu VII, 108
ușig VI, 189
ușii VI, 191
uspăts VI, 196
uspensie VI, 147
Ușurhêy VI, 185
util VI, 47, 63, 64
- V
- va* VII, 7, 25
vă VII, 177
vacă VI, 197
vădălie VIII, 134
vad VI, 161
văd VI, 27
vadă VI, 27; VII, 168
vădană VI, 197
vădăniță VI, 197
vădanșe VI, 197
vădanși VI, 197
vădoy VI, 196
văduoy VI, 196
vădurele VI, 161
văduv VI, 196
văduvă VI, 197
văduve VI, 197
văduvi VI, 196
văduvioard VI, 11
văduvoy VI, 196
vădera (a se) VI, 51
vădeta (a se) VI, 51
vagon IX, 68
vădicăra (a se) VI, 51
vădina (a se) VI, 51
vădita (a se) VI, 70
văji (a se) VI, 192
vakă VI, 197
văktsle VI, 188
val VI, 69, 161, 162
văldcăi VI, 149
văldci (a se) VI, 51
vale VI, 35, 204
val'e VI, 204
Val'ea Blajiy VI, 214
Val'ea Bok'iy VI, 214
Val'ea Brulênilor VI, 214
Valea Duretului VI, 32
Val'ea Fătuluy VI, 213
Val'ea K'icëriy VI, 214
Val'ea Kurt'șanu VI, 214
Val'ea lu Feit'ilă VI, 214
Val'ea lu Ștef VI, 214
Val'ea Maluluy VI, 214
Val'ea Săbuluy VI, 214
Val'ea Străjiy VI, 214
văleat VIII, 164
văhurele VI, 161
văhuri VI, 162
Val'ya Jimuluy VI, 214
Val'ya lui Dajid VI, 214
Val'ya Kasilor VI, 214
Val'ya Moraryuluy VI, 214
Val'ya Mum'eluy VI, 214
Val'ya Plopoluy VI, 214
Val'ya Ronkuluy VI, 214
Val'ya Săsiy VI, 214
Val'ya Sind'ilaruli VI, 214
Val'ya Skrad'iy VI, 214
Val'ya Tomnat'ikuluy VI, 214
Val'ya Urzî VI, 214
văm VII, 7
vangel'e VI, 185
văr VI, 7, 196; VIII, 161
vara VIII, 37
vară VI, 196, 201
Văvărîș't'a VI, 214
vare VII, 25
vargă VI, 21
Vărtopar VI, 31
varză VI, 68
vărzariu IX, 62
vărzui (a se) VI, 68
Varvara VI, 185
văst VI, 190
văș VI, 197
vătaf VI, 14, 28
vătași VI, 28
vătav VI, 14
vătui (a se) VI, 71
vază VIII, 103
văzur VII, 168
văy VI, 204
**vea* VII, 7
vear VII, 168; X, 47
veadă VII, 168
**veare* VII, 7
vecernie VI, 202
vechiu VI, 35, 36; X, 47
veci VII, 168
vecin VII, 47, 63, 64;
 X, 86
vecini IX, 71
vecinic VI, 14, 19
vede VI, 27
vêd'e VI, 185
vedea VII, 41; VIII, 103

- zburdturi* VI, 158
zdelca VI, 18
zdirni VI, 148
zdrangani VI, 151
zdravdn VI, 19
zdreantä VI, 19, 159
zdrençe VII, 183
zdrenčáros VI, 159
zdrenčuros VI, 159
zdringani VI, 151
zdrobšk VI, 185
zdrobi VI, 19
zdup VI, 18
zea VII, 172
zeamä VII, 168
zebra X, 47
zeks IX, 106
željezny X, 106
Zemos VII, 168
zer VI, 198, 200
zešo VI, 185, 210
zex VI, 171
zexe VI, 170, 171
zexe IX, 105
zgardä VI, 18
zgarčuros VI, 159
zgdaliajt VIII, 106
zgrabunč VI, 19
zghiab VI, 18
zghiçi VI, 18
zgi (a se) VI, 72
zgi (a se) VI, 54
zgličuros VI, 159
zglifti VI, 148
zglrci VI, 159
zglria VI, 18
zglrdi VI, 148
zglfti VI, 148
**zgläveagä* VIII, 106
zglävegä VIII, 106
zgläveajt VIII, 106
zglävejt VIII, 106
**zglävejt* VIII, 106
zglävoacä VIII, 135
zglävo(a)c(d) VIII, 106
(z)glävo(a)c(e) VIII, 106
zglävoc VI, 19; VIII, 106
zglöbius VI, 19
zgomot VI, 18, 166
zgomota VI, 166
zgrebeni VI, 19
zgribuli VI, 19
zgreburi VI, 163
zgrepta VI, 163
zgreptäna VI, 21
zgreptäna (a se) VI, 56
zgreptara VI, 163
zgudui VI, 150
zic VI, 13; 150; VII, 15
zice VII, 16
zicca VII, 169
zid VI, 16
zidar VII, 108
Ziddroiu VIII, 108
ziniac X, 44
zimbet X, 86
zinä X, 86
zitsäl VI, 187, 198
zitsę VI, 198
zitsdy VI, 198
zina VI, 10, 185; VIII, 37
zizdi VI, 149
zize VI, 188
zlar VI, 200
zläse VI, 210
zlk VI, 185
zmbi (a se) VI, 47
zind VI, 180; X, 86, 87
zingani VI, 151
zitsęl'e VI, 198
ziva VI, 185
**zjtreg* VI, 187
**zjtsäl* VI, 198
**zjtsdy* VI, 198
**zjtsę* VI, 198
**zjtsęl'e* VI, 198
zjtsęl'e VI, 198
zlac VI, 18
zldtar VI, 18
zlot VI, 18
zmalč VI, 18
zmeu VI, 18
zmic VI, 162
zmicura VI, 162
zmbntlnä VI, 200
zmunci VI, 18
znamän VI, 18
zoralia VII, 130
zori VI, 202
zori (a) VI, 52
zori (a se) VI, 52
zorndi VI, 149
zorzoii VI, 150
zorzoni VI, 150
zudi VI, 149
zumbäi VI, 149
zurd VI, 150
zurgäi VI, 149
zurii VI, 150
zurndi VI, 149
zurui VI, 150
zuzdi VI, 149, 151
zuzui VI, 149
zuva VI, 185
zuva krusiy VI, 211
zvändi VI, 149
zväci VI, 148
zvlcni VI, 18, 151
zvire VI, 188
zvirlu VI, 18
zvärlugä IX, 96
zvon VI, 18

LATIN

- accingere* VI, 236
afforas VII, 7
aliquid X, 6
**ambitus* VII, 132
**ameddlla* VI, 232

- amella* VI, 232
amygdala VI, 232
anima VII, 134
antaneus VI, 258
**apiculare* VI, 235, 236
aquae VII, 182
arida VI, 172
armarium VIII, 120
artichus X, 69
aversus VI, 36
aves VI, 36
avunc(u)lus X, 68
baplo X, 69
**bar'ca* X, 73
**barica* X, 72
bellos X, 6
bilia VI, 236
hubla X, 70
caballus VII, 171
calamu X, 72
caldus X, 72
calidus X, 72
callus IX, 66
cal'mu X, 72
callum IX, 66
**calvia* VII, 127
cano IX, 18
**casare* VII, 126
catullire VI, 145
cattus VII, 130
cautela VI, 234
**cautel-äus* VI, 234
**cautel-äus* VI, 234
**catt-ell-äus* VI, 234
cenacula X, 70
cenatus VI, 86
chorda VI, 144
cingitur VI, 44
cingula VII, 127; X, 72
cing(u)la X, 71
**clagum* X, 71
**clavia* VII, 127
**clavosus* VII, 127
**clinga* X, 71
**clingula* VII, 127
coag(u)lum X, 71
colaphos X, 74
colapu X, 72
coliclo X, 70
colpis X, 74
col'pu X, 72
colpus X, 74
conventum IX, 57
cor VI, 144
corticulus X, 74
cottilator VII, 132
cottizare VII, 132
cottizator VII, 132
crepitus VII, 131
cripare VIII, 103
cubiculum X, 70
cubitus VII, 131
cucurbita VIII, 115, 117
däbeo VIII, 128
**de-stil-iare* VI, 235
diabolus X, 88
Diana X, 87, 88
dimus X, 86
divina X, 86
directus VI, 36
dominus X, 72
aomnus X, 72
Dracis VI, 244
duödoctm VI, 251
durare VI, 154
durus VI, 154, 258
equae VII, 182
Ermescus VI, 244
est VII, 117
**excambio* VII, 127
exire VII, 117
fatica VII, 99
fecatum IX, 86
fäcätum IX, 86
felicla X, 70
filum X, 71
filius X, 6
flaccola X, 73
**flacula* VII, 127
formic(u)la X, 73
fossatum X, 88, 8
frenum VII, 172
furuncula X, 70
galla IX, 67
gravis VII, 192
Graviscæ VI, 244
habemus VI, 237
haedus VII, 117
hedera VII, 117
heri VII, 117
hibernum IX, 62
humo VII, 152
ignorare IX, 68
**illac* VI, 262
**incallare* IX, 66, 67
**inclavariare* VII, 127
incognitatus VI, 87
**incondurare* VI, 154
**incongyrare* VI, 154
**ingallare* IX, 67
inglus X, 69
**in-grevino* VII, 172
**inellare* VII, 171
intellectus VII, 86
interficere VI, 233
iuvencus X, 69
iuvenc(u)lus X, 73
jecur IX, 86
läbor VII, 99
läbor VII, 99
**lacuscellus* VII, 137
linguae X, 70
lucro VII, 100, 101
lucubro VII, 100
macellarius VII, 171
mactare VI, 234
malos X, 6
mancus VI, 36
mamplos X, 70
massatum X, 89
maselos X, 70

- masculu(s)* X, 71, 72
masculus X, 68
masculi X, 74
mata VI, 231
**matus* VI, 231
melius X, 6
monta VII, 182
mensae VII, 183
**meror* VI, 258
mérus VI, 258
militaris VII, 128
milu VI, 236
mintla X, 70
mirabilia VI, 236
n. Irari VI, 48
n. Irari VI, 258
mitto VI, 232
**monacellus* VII, 137
**monsculus* VII, 137
monticulus VII, 137
**montiscellus* VII, 137
morcula X, 73
muscu(s) X, 71
musculus VII, 137
musculus X, 68
muscu(s) X, 71
mustula X, 70
negotiarum VI, 48
oculus X, 69
oc(u)lus X, 73
oleastrum X, 81
opera VII, 98
operor VII, 98
operose VII, 100
operose VII, 98
operositas VII, 98
operosus VII, 98
ops VII, 98
opus VII, 98
orac(u)lum X, 73
oscula X, 70
ossa VI, 261
pariculus X, 74
parricus X, 73
**par'cus* X, 73
**parricus* X, 73
procle X, 70
prochus X, 70
**peciólus* IX, 14
**pedic-iolus* IX, 14
**pedicállus* IX, 14
pena VII, 99
pendeo VI, 163
pergulus X, 70
pergulae X, 70
pérnica X, 75
persica X, 75
petiólus IX, 14
pisciculus X, 70
**pilleare* VI, 236
**ploppus* X, 71
pollicem X, 6
pop(ú)lus X, 71
porcula X, 71
pulvis VII, 137
**pulvisculus* VII, 137
**pratuscellus* VII, 137
potus VI, 86
pransus VI, 87
**ramuscellus* VII, 137
reddere VI, 231
retere VI, 231
rettere VI, 231
riaićula X, 70
rusus VI, 170
sabulo X, 74
saculum X, 70
saecula X, 71
saetula X, 71
sclaxus X, 82
Securisca VI, 244
sella VII, 171
semita X, 74
singulos X, 70
solidus X, 72
soldus X, 72
sorex VII, 138
specla X, 70
speculum X, 69
stabulum X, 68
stella VII, 171
subla X, 70
suculum X, 70
tabla X, 69
talus VII, 145, 149; X, 6
tepidum X, 73
tep'dum X, 74
testa VIII, 139
tēta VIII, 99
tilia VI, 236
tiliu VI, 236
tilium VI, 237
**timpa* VI, 40
torcula X, 70
totus VIII, 57
toxegata X, 74
tribla X, 69
**tripaliare* VII, 99
tripalium VII, 99
**turbulo* VIII, 120
uaplo X, 69
ubicis VII, 17
uerbum VII, 98
vasculum X, 70
vechus X, 69
vernare IX, 62
vernum IX, 62
vetlus X, 69
vetulo X, 70
vicem IX, 69
vincalis X, 70
vitium IX, 69

MACÉDO-ROUMAIN

- afoarā* VII, 7
arujese VIII, 159
bald X, 83
broatic X, 81
bruij VII, 136
cafeali VIII, 140
cropā VIII, 103

PROVENÇAL

- cripat* VIII, 103
cafalā VIII, 136
cupācinā VIII, 103
dālnā X, 86
felu VI, 260
fusat X, 90
fusatea X, 90
garā(u) X, 83
grādinā X, 83
gu'jiā VIII, 159
hrup VIII, 159
h'ica'te IX, 84
nilā VIII, 164
niputus VI, 88
plāmnā IX, 84, 87
plimū'nā IX, 84
sel'āu X, 82
sutā VIII, 159
šiva VII, 176
tsānā VI, 259
tsearā VI, 259
ter VI, 259
tsin VI, 259
tsinā VI, 259
tsinicā VII, 25
tsivā VII, 25
vacā IX, 59
cirnu VII, 176

SARDE

- akkaddonadu* IX, 67
egua IX, 59
fortiku X, 74
haddone IX, 67
parege X, 73

MÉGLÉNO-ROUMAIN

- broatic* X, 81
drop IX, 84
inj VIII, 141
zbor IX, 57
zōnā X, 86

ISTRO-ROUMAIN

- cum* VIII, 161
fičāf IX, 85
fičua'ti IX, 84
phu'tile IX, 93

ITALIEN

- ammizza* IX, 69
anima IX, 64
avvezzare IX, 69
barca X, 73
cordella VI, 144
carromatto VI, 232
casamatto VI, 232
colecchio X, 70
comperativa X, 39
conta VII, 13
facola X, 73
fiaccola X, 73
formicola X, 73

- frihasa* IX, 86
imbonā IX, 66
infeudare VII, 56
inverno IX, 62
mattare VI, 234
matto VI, 231, 232
ossa VI, 261, 262
parco X, 73
pazzo VI, 232
parla VII, 13
pesca X, 75
può VII, 13
piurchia X, 71
qualsivoglia VII, 18
'esasi VI, 88
sa VII, 14
sardella VI, 144
stabbio X, 68
stigliare VI, 237
travaglio VII, 99
vacca

ABRUZZES

- fō* VII, 28
ps.ō VII, 28

CALABRAIS

- sampricoparu* VI, 30
sérchia X, 71
mbizzare IX, 69
timpa VI, 40

CAMPIDANAIS

- ortigu* X, 74
semida X, 74

CORSE

- preska* X, 75

ENGDINOIS

- lom* IX, 87
Pische VI, 32
piš (a) VI, 32
stevēl X, 68
stuvair VII, 14

FRIOULAN
fogule X, 73
sémide X, 74
(s)piersul X, 75
stabil X, 68

LOGOUDORAIS
formigula X, 73
péssige X, 74

LOMBARD
imbori IX, 66

LONGOBARD
lam IX, 87

MILANAIS
invers VI, 36
senta X, 74

PIEMONTAIS
bañd VI, 233
invers VI, 36

RAGUSAIN
aptagi VII, 185

SICILIEN
réticu IX, 64

ESPAGNOL
a VI, 237
ánbezar IX, 69
arribar VI, 256
barca X, 73
bino IX, 38
calamo X, 72
cariz VI, 234
comenzar VI, 256
debezar IX, 69
d'erba IX, 38
desavezar IX, 69
desbezo IX, 69
desvezar IX, 69

dondequiera VII, 17
durar VI, 256
entrar VI, 256
estable X, 68
estabro X, 68
geriezu IX, 64
habla VII, 13
hierba IX, 38
holgarse VI, 256
iñorar IX, 68
mat VI, 232
matadura VI, 234
matar VI, 214, 232, 233,
 234
mate VI, 232
matiz VI, 234
Megar VI, 256
nosotros VII, 162
oquequier VII, 17
prisco X, 75
qualquiere VII, 17
qualsequier VII, 18
qualsequiere VII, 18
quantoquiera VII, 17
quesquier VII, 18
quiquier VII, 17
quiquiere VII, 17
quienquier VII, 17
quier VII, 18
quisquier VII, 18
raza IX, 107
rematar VI, 234
seguir VI, 256
senda X, 74
sentier VI, 256
ser VI, 256
trabajar VII, 99
Usted X, 54
vienen VI, 256
vino IX, 38
vosotros VII, 162
zerba IX, 38
qualsevol VII, 18
qualsevulla VII, 18

quesvulla VII, 28
quirvol VII, 18
quirvulla VII, 18
pressec X, 75
yegua IX, 59

CATALAN

retre VI, 232
senda X, 74

PORTUGAIS

armatar VI, 234
calamo X, 72
levés IX, 93
malmatar VI, 234
matar VI, 231, 232,
 233
olho X, 73
orago X, 73
pecego X, 75
permatar VI, 234
quensiquier VII, 18
quer VII, 18
rematar VI, 232
remate VI, 232
senda X, 74
sequer VII, 18
siquer VII, 18
trabalhar VII, 99

CRÉOLE

esta VI, 254
tem VI, 254

FRANÇAIS

abillier VI, 236
accoutrer VI, 236
affaire VIII, 89
affoler VI, 233
agréer VI, 145

agrémenter VI, 146
matir (a) VI, 232
**ateiller* VI, 236
atilles VI, 236
atillier VI, 235, 236
atirier VI, 236
barbette VIII, 107
barge X, 72
berge X, 72
bille VI, 236
bouquiner VI, 141
chaume X, 72
chevalet IX, 60
chose VIII, 89
chrétin IX, 24
corset VIII, 107, 134
carcée VIII, 125
coup X, 72
dimyek X, 45
dir IX, 94
diseur VI, 6
de VIII, 28
dégéant X, 36
douze VI, 251
dur IX, 94
emblem VI, 233
épaulette VIII, 107
essaïmer X, 36
estovoir VII, 14
estuet VII, 14
étable X, 68
falaise X, 93
fermer X, 36
frésur IX, 86
frésoer IX, 86
fricásia IX, 86
fricasser IX, 86
frikásá IX, 86
frikáseya IX, 86
frisoer IX, 86
guère VII, 176
habiller VI, 236
intrigue VI, 154
jamais VII, 176

la VIII, 11
labour VII, 99
liqueur VI, 6
marcha VI, 155
mat VI, 231, 232
mater VI, 232, 233, 234
même VIII, 57
merveille VI, 236
mil VI, 236
monsieur VIII, 38
morille XI, 73
mot VII, 98
mou IX, 94
merigulo X, 73
nenny VI, 254
non X, 133
o VI, 254
ci! VI, 254
oui VI, 254
parc X, 75
parek (d p. Charante)
 X, 73
park (dép. Charante)
 X, 73
pas VII, 176
féche X, 75
peille VI, 236
pillea VI, 236
plaire IX, 24
plus VII, 176
point VII, 176
pommettes X, 44
poutre IX, 60
rien VII, 176
sacrifice VII, 98
semer X, 36
sénatorium X, 43
sente X, 74
teille VI, 236
teiller VI, 237
teinter VIII, 168
tiède X, 74
til VI, 236
tille VI, 236

tillier VI, 236
tinter VIII, 168
traire IX, 27
tout VIII, 58
un VIII, 17
voler VI, 233
zébrer X, 47

ALBANAIS

baljtë VII, 119, 120
baltë X, 83
begat X, 85
branë VII, 188; X, 83
brek VII, 118
bretëk X, 81
bugat X, 84, 85
bugar X, 84
celp VII, 127, 128
dal(l)të VII, 119, 120
daltë X, 83
dhrom X, 801
djall X, 88
dliрэ X, 34
dliři X, 84
do VII, 28
dum X, 84
fill X, 71
frihë X, 81
fshat X, 88, 90
fsach X, 89
fshikë X, 89
gat X, 85
garth VII, 119, 120; X,
 83
gjurmë X, 81
grusht VIII, 159; X, 81,
 84
kam VI, 267
karratë X, 84
kingëlë X, 72
koshërë X, 181
huxony X, 81
kulla X, 90

kumptër VIII, 161
kubnër VIII, 161
li udinë X, 83
Ljabova X, 83
lopë IX, 59
magulë X, 85
mamosh VII, 135
mashkull X, 68, 71, 72
matukë X, 84
melikë X, 89
mezhdë X, 84
mfshchë X, 89
Mosor X, 84
mpshchë X, 89
mpshikë X, 89
muskhë X, 72
myskhë X, 71
nevojë X, 84
ograjë VII, 118 X, 83
pasurë VI, 86
pendar X, 85
pëndar X, 83
penes X, 83
penezi X, 83
përzhi'i VI, 167
Peshter X, 84
pyepën X, 81
pluk X, 85
psihkë X, 89
pshchë X, 89
punë VII, 99
purë X, 84
red X, 83
rëndë X, 83
Rush X, 84
san(ë) X, 83
sanë X, 81
soliu X, 64
shaja X, 82
shqua X, 82
shterpë X, 81
shtyllë X, 81
shulë, VIII, 159
shullë X, 81, 84

shulj VIII, 159
spërk X, 81
stan X, 85
stopan X, 85
stuljpa VIII, 159
sundoj X, 83
ugrajë VII, 188; X, 83
unq X, 68
volfë X, 84
vrah X, 85
zāna X, 86, 88
zanë X, 88
zānë X, 86

GUÉGUE

gatoj X, 85
gatuoj X, 85
drum X, 81
moheh X, 89
msik X, 89
shik X, 89
shginékë X, 82
zā X, 88

TOSQUE

gatuoj X, 85
përzhi'i VI, 167
zë X, 88

GREC

'Αρθρατός VI, 244
αίσθημα VI, 29
Βέρτισκων VI, 244
βορμισκος VI, 244
Γαρρηκος VI, 244
Γαρρηκος VI, 244
Δράβος VI, 244
Δράβησκος VI, 244
Δράβησκος VI, 244
Δράβος VI, 244
Δράος VI, 244
έρδω VII, 97

ἐργαστήριον VII, 100
'Εργίακη VI, 244
ἔργον VII, 97
Ζαλλσκος VI, 244
ιχθός VII, 134
λίσω VI, 260
Μάρις VI, 244
Μάρισκα VI, 244
Σιόρδισκος VI, 244
Σιόρδισκος VI, 244
Σιόρδον VI, 244
Τίβισις VI, 244
Τίβισκος VI, 244

NÉO-GREC

ἀγωνίζομαι VI, 48
'Αρίσταρχος VII, 121
βαλκός VII, 119
βόθρακος, X, 81
βρότακος, X, 81
βύσσινος VI, 172
Γαρθίτσα VII, 119
Δαργαμέστο VII, 119
Δαργαμηρός VII, 219
δερμόν VII, 132
δουλειά VII, 100
δουλεύω VII, 100
δούλος VII, 100
δρόμος, X, 81
δρομόν VII, 132
έρημο VI, 168
εὐθηνός VII, 117
θέ VII, 28
ἑντριγκα VI, 155
καθρατζής VII, 124
καϊάν VII, 123
καίσι VII, 125
καζαντζής VII, 123
κασι VII, 125
καμάρα VII, 99
κάματος VII, 101
κάμνω VII, 99, 101
κινεός VII, 176

καρδιά VI, 144
καταδέχομαι VI, 48
καυγατζής VII, 124
κρυγός VII, 124
καφατζής VII, 124
κόντρα VI, 143
κόπος VII, 99
κορδέλλα VI, 144
κοτταθίζω X, 81
κουφέλα VIII, 136
λυπούμαι VI, 258
μαγλαθίζω VI, 155
μαγλαθίτης VI, 155
μάμμος VII, 135
μπογιά VII, 123
μπογια(ν)τζής VII, 123, 124

μπογια(ν)τιζώ VII, 124
μπούζι X, 83
μοναστήριον VI, 155
ξηρά VI, 172
ὀργίζομαι VI, 48
ὄσμος, X, 81
παλάβρα VII, 122
πάρουκι IX, 71
πάρτισκων VI, 244
παστουρμάς VII, 122
παστουρματζής VII, 122
Παῦλος VII, 111
Παύλου VII, 111
πεζός VII, 135
πέρδομαι VI, 70
πόνος VII, 99
'Ρωμαιοί IX, 107
σάμπα VII, 119
σαρδέλλα VI, 144
σιντράλι VII, 135
σουρτουκό VII, 138
σπανός, X, 81
στέριφος, X, 81
στύλο, X, 81
συκοῦτι (τὸ) IX, 86

συκοῦτόν IX, 86
ταῦτα VI, 94
τετραγόνος VII, 139
τίποτε VII, 176
τούσδε VII, 149
τουλοῦμπα VII, 122
τουλοῦμπατζής VII, 122
τυφλοπόντοκο VII, 138
φαναρτζής VII, 122
φαντάζομαι VI, 48
φέδομαι VI, 45
φουσσάτον X, 90
φρίκη, X, 81
χένι VII, 123
χαντζής VII, 123

VIEUX SLAVE

bezidina VIII, 159
blato VII, 118; X, 83
blistati VI, 53
bogatū X, 84, 85
boljari X, 84
boljarinū IX, 72
brjuxo IX, 92
Būdinā VIII, 160
būzū X, 83
byti VIII, 165
byxā IX, 93
čern- VI, 33
daděxā VI, 268
dědū IX, 79
debela VIII, 128
Diko VII, 110
Dikov VII, 110
diviti se VI, 46
dlato VII, 120; X, 83, 84
dobytkā X, 84
dāmō X, 84
gordū VII, 118
Got VI, 41

gradiči VII, 119
gradina X, 83
gradū X, 83
graditi VII, 118; X, 83
grābā VI, 163
grāstī X, 81, 84
izdati VI, 152
**kariu* VIII, 160
kiselica X, 39
korito X, 84
**korva* VII, 118
kot VII, 130, 131
kotora VII, 131
klēsta X, 83
krivā VI, 37
krāšima VI, 14
kāmotrā VIII, 160
kāngdži VIII, 160
**kārin* VIII, 160
lěni X, 83
lędina X, 83
manastyri VI, 155
mešda IX, 80, 81
měxā IX, 92
migū VI, 156, 172
Milko VIII, 110
Milhov VII, 110
mironosica VII, 135
**mironosiči* VII, 135
mizati VI, 172
močiti VII, 101
mpha VII, 99
monastyri VI, 155
mošti IX, 79, 80
moštinā IX, 79
motyka X, 84
nevojša X, 84
**ogori* VII, 133
ograda VII, 118
ogulja VII, 134
oměšiti VI, 172
opečaliti VI, 42
**opetiti* VI, 79

papa VIII, 163
pekų IX, 86
pėnėdai X, 83
pelėtera X, 84
Piskov VI, 38
plugā X, 85
podari X, 83
podari X, 85
pogubiti VI, 167
popā VIII, 163
pragu VII, 118
prasę VI, 168
pratzocati X, 100
pražiti VI, 166
prėmešdije X, 84
pražiti VI, 167
pustyni VI, 168
robotati VII, 100
rāpātati VI, 166
raspinysi sę VI, 88
razsolā VI, 170
rėdun X, 83
rėza IX, 78
robota VI, 166
robotati VII, 100
rabā VII, 100
robotiti VI, 166
rėbiti X, 83
robā VII, 100
rāpātā VI, 166
rusū VI, 170
rylci X, 84
sablja X, 84
sėno X, 83
šipatā X, 84
slama VII, 119
smejati VII, 55
soditi X, 83
soli VI, 170
srėda X, 45
suxā VI, 172
susa VI, 172
sūla VIII, 159; X, 84
sūto VIII, 159

sāvada VIII, 159
stopanū X, 85
svėštīnikū X, 84
trebuję VI, 150
trėdu VII, 99
tykave VIII, 123
tyky VIII, 123
ugoditi VI, 147
umariti VI, 147
usrūdije VI, 147
ustati VI, 73
ustojati VI, 147
ustati VI, 147
ustipiti VI, 147
usrāliti VI, 147
volja X, 84
višnja VI, 172
vlaxū IX, 71, 81
Vlako VII, 110
Vlakov VII, 110
vraxū X, 85
vydra X, 84
zapreiti VI, 54
živū VII, 134
Zotto VII, 118
xlėbova X, 83
xyri VIII, 138

DACO-SLAVE

*lapa IX, 96
*moli IX, 96
*zaporā IX, 96

TCHÈQUE

hrati se VI, 47
já IX, 38
kut VII, 131
mėx IX, 92
mluviti X, 99
ralpa X, 20
se(d)lo VI, 40
Smidat X, 105

sto VIII, 159
ten VIII, 92
uhoť VII, 134
vy IX, 38
vem IX, 39

BULGARE

Aleko VII, 110
Bobev VII, 111
boja VII, 123
bojodšija VII, 12
Bostan VIII, 123
bostandži VII, 123
bozadšija VII, 121
Conev VII, 111
debel VII, 127
debeloglav VIII, 127
dėset X, 122
d'eset X, 122
Dima VII, 112
Dimov VII, 112
dlāto VII, 118
Donev VII, 111
damladšija VII, 121
fašjam VII, 133
Gancev VII, 111
glava VIII, 105
glavoť VIII, 106
Grivitsa VI, 37
nandšija VII, 123
xapka IX, 54
inka VIII, 141
istesa IX, 92
istese IX, 92
jabandšija VII, 123
jāgulja VII, 134
jorgan VII, 123
jorgandšija VII, 123
horđela VI, 144
horuba VIII, 137
kafedžia VII, 124
kantardšija VII, 122
kazan VII, 123

kazandšija VII, 123
krava IX, 59
krāva VII, 118
Krivitsa VII 37
krivū VI, 37
kum-kuma VIII, 161
lambašija VI, 141
lambadšija VII, 122
lapa IX, 96
Lekov VII, 140
luť VIII, 126, 127, 139
lustradšija VII, 132
meždā X, 84
mėx IX, 92
migom VI, 156
miša VI, 172
mušitija VII, 123
nranja se XI, 24
ograda X, 23
palavrādšija VII, 122
Pavlov VII, 111
plaz X, 33
plazū VII, 118
popālnsam VI, 168
razor IX, 78
Robev VII, 111
Russev VII, 111
sakadšija VII, 121
sardela VI, 144
sbor IX, 57
sega VII, 137
sėno X, 81
sigi'cha VII, 137
Simo VII, 111
ite VII, 28
sto VIII, 159
Tabakov VII, 110
tjutjun VII, 123
tjutjundšija VII, 123
toptan VII, 127
toptandšija VII, 123
tėpā VI, 40
traka-truka VI, 171
tropot VI, 166

truposvam VI, 171
tulumba VII, 122
tulumbadšija VII, 122
ušina VI, 147
vlak VII, 119
zapor IX, 96
zlató VII, 118

SERBO-CROATE

bijela IX, 97
bjėlug IX, 96
bjėluga IX, 96
llo IX, 97
brana VII, 118, X, 83
breg VII, 118
čvōruga IX, 96
dėblo VIII, 128
diple VIII, 128
d'eta VII, 120
dljėta VII, 120
dljėto VII, 120
gārda VII, 118
gostiti VI, 59
jegulja VII, 134
kalōper IX, 81
koruba VIII, 137
krėvac IX, 81
kum VIII, 161
lāz IX, 81
luť VIII, 126
lū'ina VII, 126
manastir VI, 155
mėdža IX, 80
mėdžāf IX, 80
muftangija VII, 123
plaz VII, 118, X, 83
rāzor IX, 78
prāolica VI, 167
sto VIII, 158
stup IX, 81
ūzor VII, 133
utješiti VI, 147
ušina VI, 147
šabari VI, 30

SLOVÈNE

gl IX, 57
mex IX, 92
mexūr IX, 92
ogor VII, 133
prasiti se VI, 168

UKRAINIEN

gost' X, 104
host' X, 104
katupir IX, 81
l'ške IX, 93
mošna X, 97
pereputska X, 105
pogrjeb X, 105
pohrjeb' X, 105
raxinok X, 99
tjikai X, 18
vinohrad X, 105

RUTHÈNE

bort' VIII, 137
xāpha XI, 55
xarkij IX, 14
xaphom IX, 54
xemel'nik IX, 58
juditi IX, 65
manastyr VI, VI, 155
mōzok VIII, 139
*nezbuttja VIII, 165
Pisky VI, 38
Pisok VI, 28
počka IX, 92
počk'ic IX, 85
po'triuh IX, 84
šopotity VI, 166
robity VII, 100

RUSSE

at X, 18
artel'čik VI, 139
buran VIII, 163

batodit' VI, 139
blat IX, 103, 104
blatnoj IX, 103, 104
blatny IX, 104
bliščat'sja VI, 53
blindo X, 104
brička VI, 14
brjuxo IX, 93
butylka X, 104
číslo X, 103, 104
čisto X, 101
Christ IX, 25
die IX, 57
dočka X, 104
dub X, 104
golová IX, 37
xábaty IX, 54
xristianin IX, 25
xudožnik X, 105
institucija VI, 239
jesli VI, 241
juxa IX, 65
hagda X, 107
kaznit'sja VI, 61
klast' VI, 242
krest'janin IX, 25
kuzniets X, 104
kuznitsa X, 104
la X, 18
lěghija IX, 94
lomka X, 104
ložit' VI, 242
meda X, 13
medo X, 13
migom VI, 156
muž IX, 25
mužik IX, 25
**nesbytije* VIII, 165
nesbytnyj VIII, 165
nestis' VI, 73
navit'sja IX, 24
osápha IX, 54
otpusk X, 104
otvjetit' X, 104
pečén IX, 86
perjevodčik X, 104
Petrovič VII, 113
poizad X, 105
polučit' X, 105
polza X, 105
ponimat' X, 105
pravo X, 105
prikaz X, 105
propusk X, 105
prastoj X, 116
prefekt VI, 242
pri'mar' VI, 242
požar X, 105
požalte IX, 37
požálajte IX, 37
požaluista X, 111
rabotat' VII, 100; X, 99,
 105
roditsja X, 105
salo X, 105
satana IX, 37
sčas IX, 37
sčas IX, 37
sejčás IX, 37
šest' IX, 105, 106
silá X, 105
siurtuk VII, 138
smorkat'sja VI, 74
sorok X, 103
spasenie X, 105
spasibo X, 104, 105, 112
šlas IX, 37
stavit' VI, 242
stradat' VII, 99
sud X, 105
suditsja X, 105
svarit'sja VI, 42
takže X, 105
točno X, 105
tože X, 105
tura VII, 139
torgovat'sja VI, 48
tropot VI, 166

trud VII, 99
tylča IX, 37
tysjača XI, 37
učreždenye VI, 239
ugor X, 23
úgoľ VII, 134
ukladyvat'sja VI, 72
ulitsa X, 105
ulogij VI, 147
uvoľnit' VI, 147
vinograd X, 105
vinohrd X, 105
voina X, 105
voind X, 101
vozdux X, 105
zaička X, 101
zaičik X, 101
namjestitel' X, 105
zavod X, 105
ždat' VI, 241
živ X, 101
žnykiso'rja VI, 242

VIEUX RUSSE

monastyr' VI, 155
mynastyr' VI, 155

POLONAIS

blat IX, 104
blesszczeć się VI, 53
chyryk VIII, 138
chyryka VIII, 138
laz IX, 81
lekkie IX, 94
kot VII, 131
malpa X, 22
manaster VI, 155
oto VI, 96
pytać się VI, 72
rolie VII, 100
rokoszyc się VI, 47
rozumieć się VI, 47
rycerz IX, 77

ten VI, 96
to VI, 96
humiesnik IX, 58
ugor VI, 147
utrzymat' VII, 139
utrzymanka VII, 139
węgorz VII, 134

LITUANIEN

angls VII, 134
zuvr VII, 134
žuvis VII, 134

ESTONIEN

ala X, 17
alla X, 17
kala X, 17
Kalla X, 17
pala X, 17
palk X, 17
pall X, 17
vokki X, 17
voikki X, 17
vorkki X, 17
gyüröd(ik) IX, 65
hang VI, 32
hdz VII, 126
házas VII, 126
házasság VII, 126
házasodik VII, 126
kajszin VII, 125
kandargat- VI, 154
kézelní VI, 167
kockázni VII, 132
kockáztatni VII, 132
koma VIII, 161
lajos VI, 38
mai IX, 84
megye IX, 81
megyés IX, 81
megye IX, 81
munka VII, 99
néma VIII, 163
nézni VI, 72
nyihogni VI, 258
perzselni VI, 167
részcs IX, 75
szokotalni VI, 166
teremtette VI, 171
tök VIII, 125
tompá VIII, 163
tüdő IX, 85
tus VI, 172

HONGROIS

barack VII, 125
bárd VII, 119
barua VIII, 163
boska VIII, 131
Brázso VI, 187
cseléd VI, 187
csontváz VIII, 110
drága VIII, 163
engedni VI, 150
feder VI, 240
fűdő VI, 172
goromba VIII, 163
Goth VI, 41
Goth VI, 41
**gyürödék* IX, 64

ALLEMAND

all VIII, 57
alle VIII, 58
Anna (die) VIII, 19
anst IX, 26
Arbeit VII, 99
Auto IX, 20, 21
bekommen IX, 27
bewegtes IX, 20
Blatt IX, 103
brennen IX, 12
Büchse IX, 19
Buffet IX, 20
das VIII, 11
der VIII, 11
derjenige VIII, 16
die VIII, 11
Ding VIII, 89
Dose IX, 19
drehen IX, 12
Du X, 50, 51
ees X, 51
ein VIII, 17
einer VIII, 17
eingebildet IX, 67
engk X, 51
Euch X, 51
Felleisen IX, 17
Flintenbahn IX, 18
folgen VII, 58
Führer VI, 6
gehen VII, 24
Gehen VII, 10
geharchen VII, 58
Gemüt IX, 21
Geschehen VII, 157
glänzen IX, 12
Glück IX, 21
Gnade VIII, 10
Gotthard VI, 41
Gottlieb VI, 41
gross IX, 21
Gross-kuhan VI, 36
Hahn IX, 18
Hand IX, 8
Haus VIII, 10
jeden VIII, 92
Jhr X, 51
kasten IX, 19, 20, 26
Kästchen IX, 20
kommode IX, 21
kredenz IX, 20
kreis IX, 9, 10
kringel IX, 9
Landgraf VII, 132
Literatur X, 45
Mittwoch X, 45

mögen IX, 68
 nein X, 133
 Nieder-kukan VI, 36
 Ober-kukan VI, 36
 ös X, 51
 Ring IX, 10
 Ringel IX, 10
 Rumänien VIII, 18
 Sache VIII, 80
 Sand VIII, 87
 schachtel IX, 19
 schlagen IX, 12
 Schwank IX, 20
 Schweiz (die) VIII, 19
 schewollen IX, 12
 sechs VI, 170
 sie X, 50, 51
 Stange IX, 12
 Wagen IX, 20, 21
 waschen (sich) VI, 42
 Wasser VIII, 10, IX, 8
 Wässer VII, 182
 Weg (der) VII, 89,
 weise IX, 127
 wöfflin IX, 28, 51
 zu IX, 8

GOTHIQUE

smeitan VI, 232
 arbeits VII, 99
 swiman VII, 99
 waurds VII, 98

V. SAXON

dreogan VII, 100
 drygean VII, 100
 korf VIII, 137

ANGLAIS

a VIII, 17
 all VIII, 58
 become IX, 27

big IX, 21
 car IX, 21
 cheap VII, 129
 drudge VII, 100
 earful VII, 99
 father VIII, 38
 Fhing VIII, 89
 great IX, 21
 guys VIII, 163
 himself VIII, 57
 huligan VI, 258
 labn VII, 99
 labour VII, 99
 large IX, 21
 lights IX, 94
 manké VI, 240.
 mate VI, 233
 matter VIII, 89
 mylord VIII, 38
 neigh VI, 258
 one VIII, 17
 people VIII 85
 pivotal VII, 160
 smart IX, 21
 tall IX, 21
 the VIII, 11
 thee X, 49
 them VII, 162
 they VII, 162
 to IX, 8
 those VII, 162
 thon X, 49
 uncle VIII, 80
 water IX, 8
 wise IX, 27
 work VII, 97
 you X, 49, 50

V. IRLANDAIS

afl VII, 98
 drugaire VII, 100
 efna VII, 98
 winman VII, 99

TSIGANE

bangi VII, 129
 bango VII, 129
 čin- VI, 157
 činimata VI, 157
 činimos VI, 157
 graśn IX, 59
 ġulo VII, 134
 halanma VII, 133
 halema VII, 133
 halimata VII, 133
 halipe VII, 133
 hin- VI, 167
 k'i VII, 126
 kořa VII, 129
 kori VII, 129
 koro VII, 129
 kotor VII, 131
 kurro IX, 59
 -mata VI, 157
 -mos VI, 157
 mus VI, 157, VII, 136
 muř VII, 136
 musi VI, 157
 muřakeri VI, 157
 *musimata VI, 157
 *musimos VI, 157
 *musipe VI, 157
 pandalo VI, 167
 -pe VI, 157
 phandino VI, 167
 phando VI, 167
 pha'ndau VI, 167
 sastimata VI, 157
 sastipe VI, 157
 sasto VI, 157
 selegero VII, 137
 sigo VII, 137
 řuliman VII, 134

TURC

arabaġy VII, 121
 ata VII, 178
 atayik VII, 178

bař VII, 127
 bogča VII, 124
 bogčaġy VII, 124
 bostan VII, 123
 bostanġy VII, 123
 buza VII, 121
 boya VII, 123
 boyaġy VII, 123
 damla VII, 121
 dukjan VII, 123
 dukjanġy VII, 123
 fenarġy VII, 122
 han VII, 123
 hanġy VII, 123
 kahve VII, 124
 kahveġy VII, 124
 kajsy VII, 125
 kalayġy VII, 124

kamu VII, 178
 kamun VII, 178
 kantarġy VII, 122
 kasan VII, 123
 kasanġy VII, 123
 kel VII, 127
 külahġy VII, 124
 külhan VII, 122
 külhanġy VII, 122
 lampa VII, 122
 mohalla VII, 121
 miskal VII, 122
 miskalġy VII, 122
 oku VII, 178
 okul(a) VII, 178
 palavra VII, 122
 palavraġy VII, 122
 pastyrma VII, 122

saka VII, 121
 tar VIII, 141
 tufchēi VII, 124
 tufenh VII, 124
 tulumba VII, 122
 tulumbaġy VII, 122
 tütün VII, 123
 tütünġy VII, 123
 ulak VI, 147
 yalanġy VII, 123
 yorgan VII, 123
 yorganġy VII, 123

TURC OTTOMAN

bän VI, 236
 diläjälüm VI, 237
 olmajub VI, 237

TABLE DES MATIÈRES

| | <u>Pages</u> |
|--|--------------|
| GEORGES STRAKA, Notes sur la vocalisation de P' | 5 |
| IORGU IORDAN, Étymologies populaires | 35 |
| INGEBORG SEIDEL-SLOTTY, Über die Sprache der Höflichkeit. Eine vergleichende Studie | 48 |
| I. ŞIADBEI, Sur la syncope de la voyelle pénultième atone latine dans les langues romanes | 67 |
| A. ROSETTI, Albano-romanica | 76 |
| I. De l'influence du grec et du slave méridional sur l'albanais et le roumain | 76 |
| II. Alb. <i>zâna, zanë</i> , dr. <i>zînd</i> „fée“ | 86 |
| III. Alb. <i>fshat</i> , dr. <i>sat</i> „village“ | 88 |
| EUGEN SEIDEL, Linguistische Beobachtungen in der Ukraine | 91 |
| Nachschrift | 119 |
| A. ROSETTI, Slavo-romanica | 122 |
| VII. Sur la palatalisation des occlusives dentales dans les parlers roumains de Transylvanie. | 122 |

NÉCROLOGIE

| | |
|---------------------------------|-----|
| N. VAN WIJK (A. R.) | 126 |
| KR. SANDFELD (A. R.) | 126 |
| VIGGO BRÖNDAL (A. R.) | 128 |

COMPTES RENDUS

| | |
|--|-----|
| D. CARACOSTEA, Expresivitatea limbii române (Eugen Seidel) | 131 |
| INDEX DES TOMES VI-X, par I. COTEANU et D. BODNARIU | |
| Auteurs | 136 |
| Matières | 143 |
| Mots | 148 |

SOCIÉTÉ ROUMAINE DE
LINGUISTIQUE

4 (1941-1942)

COMPTES RENDUS DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ¹

SÉANCE DU 31 OCTOBRE 1941

Présidence de M. SEVER POP, vice-président.

La séance est ouverte à 17 h.

Membres présents: MM. D. Bodnariu, B. Cazacu, C. Cârstoiu, I. Coteanu, G. Dăianu, P. Drăgoiescu, C. Enciu, E. Evoescu, M. Ispas, D. Niculescu, S. Pop, C. Racoviță, A. Rosetti, E. Seidel, I. Şiadbei, M. Tomescu; Mlle M.-L. Cartoian.

Invité: M. Ştefan Ion.

M. POP passe en revue les événements écoulés depuis la dernière réunion des membres de la Société; la Société a eu la douleur de perdre un de ses membres les plus distingués, MIRON NEDIOGLU, mort au champ d'honneur à l'âge de 25 ans, qui venait à peine d'être reçu licencié ès lettres. Les membres de la Société gardent une minute de silence.

M. POP annonce que la Société décernera dans le courant de l'année 1942 deux prix pour des ouvrages de linguistique, de lei 3250 chacun, offerts par notre confrère Viggo Brøndal, professeur à l'Université de Copenhague, en souvenir de son séjour en Roumanie (1936).

¹ M. C. RACOVIȚĂ, secrétaire-adjoint, chargé de la rédaction des procès-verbaux des séances, ayant été appelé au service des armées à partir d'octobre 1942, la rédaction du présent fascicule de comptes rendus des séances en a souffert. Les résumés des communications sont parfois très brefs et l'on a dû renoncer à des renvois bibliographiques plus complets, faute d'avoir pu reconstituer leur chronologie exacte. Enfin, les difficultés et les retards de la correspondance postale ne nous ont pas permis d'obtenir directement des auteurs des résumés plus amples de leurs communications. A. R.

M. POP remercie le bureau de la Société pour l'activité déployée au cours du printemps et de l'été passés.

M. ROSETTI, secrétaire, propose de passer à l'élection du bureau de la Société, pour l'année 1941-1942, constitué comme suit:

Président: M. SEVER POP.

Vice-présidents: MM. I. ŞIADBEI et VLAD BĂNĂŢEANU.

Trésorier: M. E. EVOESCU.

Censeurs: MM. P. DRĂGOIESCU et M. TOMESCU.

Secrétaire: M. A. ROSETTI.

Secrétaire-adjoint: M. C. RACOVITĂ.

Le rapport, mis au voix, est adopté à l'unanimité.

M. POP, président, présente aux membres de la Société les remerciements du nouveau bureau.

Elections. M. I. MIHĂESCU est élu membre de la Société.

Présentation d'ouvrages récents. M. COTEANU: *Forschungen und Fortschritte*, 17. Jhrg., nr. 27-28, Berlin, 1941 (Sextil Puşcariu, *Die Romanen im Donauraum*).

M. NICULESCU: Kurt Horedt, *Eine lateinische Inschrift des 4. Jahrhunderts aus Siebenbürgen (Universitatea din Cluj „Regele Ferdinand I“*, Institutul de studii clasice), Sibiu, 1941; *Zalmoxis*, revue des études religieuses publiée sous la direction de Mircea Eliade, II, 1, Paris, Geuthner, 1939.

M. CAZACU: *Cercetări literare* publicate de N. Cartoian (Facultatea de litere din Bucureşti. Seminarul de istoria literaturii române, epoca veche), Bucureşti, 1940; *Acta linguistica*, II, fasc. 2, Copenhague, Einar Munksgaard, 1941 (E. Buyssens, *La nature du signe linguistique*); *Anuarul Institutului de studii clasice (Universitatea din Cluj „Regele Ferdinand I“)*, III, 1936-1940, Sibiu, 1941 (J. Marouzeau, *La part de l'auditeur dans l'énoncé*; C. Daicoviciu, *Problema continuităţii în Dacia*, avec résumé en allemand; T. A. Naum, *Observaţiuni despre pronumele posesiv latin şi român*, avec résumé en français).

M. ENCIU: I. Coteanu, *Forma prepoziţiei „supt“ la Odobescu*, extr. de *Buletinul Institutului de filologie română „Al. Philippide“*, VII-VIII, Iaşi, 1941; M. Tomescu, *M. Kogălniceanu ca editor*, extr. de *Convorbiri literare*, n^{os} 8-10, Bucureşti, 1941; *Langue et littérature*, I, no. 2, Bucarest, 1941 (Th. Capidan, *Les éléments des langues slaves du sud en roumain et les éléments roumains dans les langues slaves du sud*; G. Giuglea, *Éléments préromans en rhéto-roman et en roumain*; Id., C. r. de Rosetti, *Ist. lb. rom.*, I; Th. Capidan, C. r. de Rosetti, op. cit., III).

M. RACOVITĂ: *Bulletin du Cercle linguistique de Copenhague*, VI, Copenhague, 1941; I. Bărbulescu, *Influenţe ale ciriliceii catolice asupra ciriliceii ortodoxe de la Români*, extr. de *Arhiva*, XLVII, n^{os} 3-4,

Iaşi, 1941 (selon M. Bărbulescu, il y a des particularités orthographiques dans les textes roumains écrits en caractères cyrilliques qui sont d'origine occidentale (école de Raguse); ainsi, par exemple, l'omission des jers finaux. Les vues de l'auteur ne sauraient être adoptées. Tous les exemples sont douteux. Ainsi *Hanăş* peut être une graphie qui rend une prononciation normale en allemand; dans *Voloska* l'*r* ne note pas nécessairement un *ř*, car il se peut que nous ayons affaire à une prononciation courante en ukrainien); *Geo-politica şi geo-istoria*, revistă română pentru sud-estul european, I, Societatea Română de Statistică, Bucureşti, 1941 (M. A. Golopenţia montre que la population roumaine de Transylvanie n'est pas émigrée des principautés roumaines de Valachie ou de Moldavie; les documents prouvent, au contraire, que c'est le mouvement inverse qui a été le plus fréquent. Réponse de M. Daicoviciu aux affirmations tendancieuses de M. Alföldi. Le dr. Georgescu donne des détails sur le recensement général de la population de la Roumanie qui a eu lieu en 1941); *Izvestija Akademii Nauk SSSR. Otdelenije literatury i jazyka*, I, Moskva, 1941 (ce volume contient quelques études de slavistique et deux articles de grammaire comparée des langues indo-européennes. Ainsi A. Desnickaja, „Sur la prétendue unité structurale des langues indo-européennes“. Vues de l'école de Marr sur l'indo-européen, opposées à la conception de Meillet. La période de communauté n'aurait jamais existé; en échange, les langues se seraient mélangées à des époques diverses. Le même auteur publie un compte rendu de l'ouvrage de E. Benveniste, *Origines de la formation des noms en indo-européen*); Ivan Lekov, *Opit za fonologična karakteristika na bŕlgarskeja ezik*, extr. du *Godišnik na Universitet Sv. Kliment Ochridski-Sofija*, Ist.-fil. Fakultet, t. XXXVII, 9, Sofija, 1941 (avec résumé en allemand); Ivan Lekov, *Omonimijata v maloruski ezik ot fonologično gledište*, extr. du *Godišnik na Universitet Sv. Kliment-Ochridski-Sofija*, t. XXXVII, 10, Sofija, 1941 (avec résumé en allemand); Ivan Lekov, *Charakteristika na obštite čerti v bŕlgarski i istočnoslavjanski*, extr. du *Sbornik na bŕlgarskata Akademija na naukite i izkustvata*, kn. XXXVII, 1, Sofija, 1941 (avec résumé en allemand).

M. DĂIANU: A. Rosetti, *Despre expresivitatea sunetelor vorbite sau dilema d-hă D Caracostea*, Bucureşti, Universul, 1941.

M. SEIDEL: *Studia Neophilologica*, XIII, n^{os} 1-2, Uppsala, 1940-1941 (E. Rooth, C. r. de Martinet, *La gemination consonantique* . . .); *Indogermanische Forschungen*, Bd. LVIII, 1. Heft, Berlin, 1941; *Glotta*, Bd. XXIX, 1-2 Heft, Göttingen, 1941 (B. Gerov, *Die Wiedergabe des griechischen υ (στ) im Altbulgarischen* et la bibliographie critique rédigée par MM. Leumann, Meister et Vetter); *Slavia*, XVII, 4, Praha, 1940.

M. ROSETTI annonce le décès de notre confrère N. VAN WIJK, professeur à l'Université d'Amsterdam, et il évoque la personnalité du disparu; il donne, ensuite, quelques informations sur nos confrères français. Présentations: *Albania. Guida d'Italia della Consoziazione turistica italiana*, Milano, 1940; Paul Menzerath, *Der Diphthong, eine kritische und experimentelle Untersuchung (Phonetische Studien, hgg. von P. Menzerath, 2)*, Bonn und Berlin, 1941; Sveinn Bergsveinsson, *Grundfragen der isländischen Satzphonetik (Phonometrische Forschungen)*, Kopenhagen-Berlin, 1941.

M. POP: *Il libro italiano nel mondo. Rassegna bibliografica*, anno II, no. 3, Roma, Societa editrice del libro italiano, 1941; *L'Italia dialettale*, XVI, fasc. III, 1940, XVII, fasc. I, 1941; *Lingua nostra*, III, fasc. 3, 1941; Vittorio Bertoldi, *Criteri d'indagine storico-geografica applicati al latino*, Napoli, 1939; Giulio Bertoni, *Profilo linguistico d'Italia*, Modena, 1940.

La séance est levée à 19 h.

SÉANCE DU 19 NOVEMBRE 1941

Présidence de M. SEVER POP, président.

La séance est ouverte à 17 h.

Membres présents: MM. VI. Bănăţeanu, D. Bodnariu, I. Coteanu, G. Dăianu, C. Enciu, E. Evoescu, S. Pop, C. Racoviţă, A. Rosetti, E. Seidel, I. Şiadbei; Milles O. Anton, V. Iftode, M. Vărnava.

Invités: MM. I. Bulgăr, I. Danciu; Mme I. Seidel-Slotky; Milles I. Finichiu, M. Ruse, G. Văjjanu.

Élections: M. ŞTEFAN ION est élu membre de la Société.

Présentation d'ouvrages récents. M. Coteanu: *Langenscheidts Fremdsprachliche Lektüre*, Bd. 50; *Pagini româneşti*, zusammengestellt von Dr. Lange-Kowal, Berlin-Schöneberg; I. Mihăescu, *Originea limbii române*, Craiova, Meridian, 1941.

M. CAZACU: G. Vălsan, *La Transilvania nel quadro unitario del territorio e dello Stato romeno*, Bucarest, Edizioni Dacia, 1941; Th. Capidan, *Die Mazedorumänen*, Bucarest, Die Dacia Bücher, 1941.

M. ŞIADBEI: Giulio Bertoni, *Introduzione alla filologia*, Modena 1940.

M. ROSETTI: A. Rosetti, *Remarques sur l'altération des consonnes dentales intervocaliques*, extr. de l'*Archiv für vergleichende Phonetik*, Bd. 5, Heft 1, 1941.

M. POP, président: le bureau de la Société propose de décerner en 1942 les prix BRÖNDAL aux communications qui seront jugées les meilleures faites à la Société au cours des années 1941-1942.

La proposition est adoptée.

Communications. M. E. SEIDEL: *Sur la méthode de la recherche étymologique* (cette communication a été publiée par la suite sous le titre: *Aufgaben und Methoden der etymologischen Forschung*, dans *BL*, IX, p. 5 s.).

Discussion. MM. BĂNĂŢEANU, ROSETTI et POP prennent part à la discussion.

M. S. POP: *Les aires phonétiques et lexicales du nord et du sud du domaine daco-roumain*. M. Pop montre que, à côté des cartes de l'ALR dans lesquelles le nord du domaine daco-roumain (Transylvanie) apparaît plus conservatif, il y en a d'autres dans lesquelles c'est le domaine au sud des Carpathes qui est plus conservatif, tandis que la Transylvanie a innové. Ainsi, à côté de *june, mire, sudoare, pintece*, etc. que l'on retrouve dans le Banat et le nord du domaine, on trouve dans le sud *timplă, ficat*, -z conservé dans la désinence de la 1^{re} pers. de l'ind. prés. des verbes de la 2^e, 3^e et 4^e conjugaison: *aux, rîz*, en opposition avec les parlars de la Transylvanie qui ont innové et ont un -d: *aud, rid*, etc., *i* bref final comme marque du pluriel, conservé dans le sud du domaine: *fraji*, etc., alors qu'il a disparu dans le nord, etc. C'est pourquoi il ne semble pas possible de poser pour le roumain le doublet *reniculus* et *renu(n)culus*, d'où dr. *rinichi-rărunchi*. Car **reniclu* explique fort bien le dr. *rărunchi*, par *rănicl'u*, avec *i* > *u* par assimilation (élément inducteur: l'-u final). Dans le nord du domaine, la nasalisation progressive est de règle (cf. *genunchi*, etc., dont l'aire coïncide avec celle de *rărunchi*); donc, *rărunchi* (cf. aussi la nasalisation expressive dans *fasule* „haricot”, — pour *fasole*, de la langue commune — dans le nord du domaine). On le voit, le sud-est du domaine daco-roumain apparaît de cette manière plus conservateur que le nord. C'est en effet une région où s'est établie une population venue du nord. Elle y a trouvé une population étrangère qui a reçu une série de termes roumains, qu'elle a conservés. On remarque ce phénomène (conservation de termes vieilliss) dans les régions habitées naguère par des Szeklers ou des Serbes.

Discussion. MM. BĂNĂŢEANU et ROSETTI prennent part à la discussion.

M. ROSETTI: Gilliéron était le plus à même d'interpréter les cartes de l'ALF, parce qu'il avait présent dans l'esprit tous les matériaux de l'Atlas et qu'il savait où chercher. Cette remarque s'applique aussi à M. Pop, pour les matériaux de l'ALR. M. Pop a raison de dire que l'on peut tout aussi bien démontrer que le nord du domaine daco-roumain est plus conservateur que le sud du domaine et tout à la fois plus novateur, selon que l'on choisit telle ou telle carte de l'ALR. Il est donc dangereux de fonder des raisonnements sur le témoignage d'une seule catégorie de faits. Une vue d'ensemble

des matériaux recueillis dans l'ALR est salutaire. Pour *aux, rîs, etc.*, je suis arrivé aux mêmes conclusions que M. Pop (v. *Istoria lb. rom.*, IV, 23 s.). L'interprétation de M. Pop concernant *rârunchi* et *rinichi* est confirmée par les faits que j'ai recueillis et interprétés dans mon *Étude sur le rhotacisme en roumain* (Paris, 1924, p. 23 s.).

La séance est levée à 19 h.

SÉANCE DU 17 DÉCEMBRE 1941

Présidence de M. SEVER POP, président.

La séance est ouverte à 17 h.

Membres présents: MM. D. Bodnariu, C. Cârstoiu, I. Coteanu, G. Dăianu, P. Drăgoiescu, C. Enciu, N. Georgescu-Tistu, V. Manu, S. Pop, C. Racoviță, A. Rosetti, E. Seidel, M. Tomescu, S. Zechiu; Milles O. Anton, E. Birăescu, M. Birou, M.-L. Cartoian.

Invités: MM. C. Tagliavini, I. Bacinschi, V. Buescu, D. Buri-leanu, I. Danciu, Br. Manzone; Milles I. Finichiu, M. Ruse; Mme I. Seidel-Sloty.

M. POP salue la présence de M. CARLO TAGLIAVINI, professeur à l'Université de Padoue, qui a été invité par le gouvernement roumain pour une tournée de conférences en Roumanie; il évoque les liens qui unissent la Roumanie à l'Italie et il rappelle l'activité de roumanisant déployée par M. Tagliavini.

M. TAGLIAVINI remercie M. POP et il montre qu'il suit avec intérêt l'activité de la Société Roumaine de Linguistique.

Lecture est donnée du télégramme d'excuses de M. VLAD BĂNĂȚEANU, retenu à Cernăuți.

Présentation d'ouvrages récents. M. RACOVITĂ: V. Buescu, *Les Aratea*, Bucarest, Institut Roumain d'Études Latines, 1941.

M. SEIDEL: A. W. de Groot, *Structural linguistics and phonetic laws*, extr. des *Archives néerlandaises de phonétique expérimentale*, XVII, 1941; Dr. R. Grassler, *Der Sinn der Sprache. Beitrag zur Psychologie der Erkenntnis*, Lahr (Baden), Verlag M. Schauenberg, 1938; Iorgu Jordan, *Stilistică morfologică*, extr. du *Buletinul Institutului de filologie română „Al. Filipide”*, VII-VIII, Iași, 1941.

M. ROSETTI: Carlo Tagliavini, *Linguistica*, extr. de *Rivista d'Albania*, II, fasc. II, Milano, 1941 (recueil de comptes rendus critiques); Prof. Dr. E. Kainz, *Psychologie der Sprache*, Bd. I: *Grundlagen der allgemeinen Sprachpsychologie*, Stuttgart, Ferdinand Enke, 1941.

M. POP: Const. C. Giurescu, *Vechimea așezărilor românești dintre Prut și Nistru*, *Revista Fundațiilor Regale*, nr. 9-10, București, 1941; N. A. Constantinescu, *Chestiunea timoceană*, București, 1941 (Biblioteca „Historia”).

Communications. M. CARLO TAGLIAVINI, *Remarques sur les dialectes albanais de Kosovo* (présentation résumée de l'ouvrage de l'auteur, paru ultérieurement: *Le parlate albanesi di tipo ghego orientale (Dardania e Macedonia nord-occidentale)*, Roma, Reale Accademia d'Italia, Centro Studi per l'Albania, 1942, extr. du volume *Le terre albanesi redente. I: Cossovo*). Un grand nombre d'Albanais sont établis dans la région de Kosovo, dans la Serbie méridionale. Sont-ils autochtones ou bien viennent-ils de la région de Shkodra? Les historiens serbes et étrangers croient, en général, que la population albanaise s'est établie dans cette région à la fin du XVII^e siècle, après la retraite des armées impériales, qui furent suivies par la population serbe chrétienne; l'espace laissé libre fut occupé par les Albanais musulmans. Toutefois, les documents d'archives font mention de la population albanaise de Skoplje au XIII^e siècle. On sait que le territoire de formation de la nation albanaise est très discuté. M. Stadtmüller a posé comme berceau primitif du peuple albanais la région des monts Mati. Pour M. Jokl, leur patrie primitive doit être cherchée plus au nord, dans l'ancienne Dardanie. Peut-on, si l'on adopte cette théorie, admettre que les Albanais, qui se trouvaient dans cette région, au XIII^e siècle, l'aient quittée pour y revenir plus tard? Je m'attacherai à démontrer le bien fondé de la théorie de M. Jokl. Par malheur, les matériaux linguistiques dont on dispose provenant de cette région sont peu sûrs et très pauvres. Les collections de matériaux folkloriques sont peu utilisables. On ne dispose que des études de M. Mladenov (*BA*, I, 43 s.) et P. Skok (*Étude linguistique de la population non-slovène des alentours de Skoplje*, 1941, dans le *Godišnjak Museja južne Srbije*, kn. I). Parmi les traits phonétiques, il convient de relever le passage de *a* à *o*, la diphthongaison de *i*, *u* en *ai*, *ei*, *oi*, *gl*, *hl* palatalisés en *gj*, *q* (*k'*), *dh* > *ll*, *pl*, *bl* > *pc*, *bg* et aussi *č*, *g* (parallélisme frappant avec les faits roumains), *ml* > *mñ*. Morphologie: l'article postposé est toujours *i*. Lexique: l'influence slave n'est pas aussi forte qu'on l'a affirmé; ainsi, dans une poésie de 560 vers on trouve seulement 4 mots serbes. En échange, l'influence turque ottomane a été puissante.

Discussion. MM. ROSETTI et POP prennent part à la discussion.

C. ENCIU, *La valeur de la conjonction de en roumain*. La conjonction roumaine reproduit le lat. *de* temporel. Emploi de la conjonction: 1. de consécutif: *se boceau de nu se mai puteau astîmpăra*; 2. conditionnel: *ai mai fi dormit tu mult și bine de nu venea omul acesta*; 3. final: *lumea se adunase de se uita la astă judecată*; 4. relatif (rare): *dar cînd ridică ochii și voi s'o întrebe cum era de are milă de dinsul*. Au XVI^e siècle: 1. copulatif: *scoală de te botează*; 2. temporel: *de veniră cătră el, zise cătr'înșii*; 3. consécutif: *ce și-e, mare, de fugiți*; 4. causal: *deci s'au dus Gheorghe de-au*

cumpărat; 5. conditionnel: *vreme de voi dobîndi, chema-te-voi*; 6. final: *prîndeți, de o legați*; 7. completif: *cum au fost de-au ajuns de-au fost domn*. Dans les traductions publiées de nos jours, *de* est évité et remplacé par *incit, deși, dacā*. En résumé: il ne semble pas possible de localiser tel emploi de *de* dans une seule région du dacoroumain, à l'exclusion des autres. Toutefois, il semble qu'en Moldavie prédomine l'emploi de *de* consécutif et qu'en Transylvanie c'est l'emploi conditionnel qui l'emporte. La fréquence d'emploi de la conj. *de* dans les fonctions qui ont été énumérées est dans l'ordre suivant: *de* conditionnel, concessif, final, consécutif et temporel.

Discussion. M. POP remercie M. Enciu de son intéressante communication.

M. DRĂGOIESCU: *de* relatif est plus fréquent que *care* dans la langue parlée: *al de-l vezi în capul mesei*.

M. POP: en Transylvanie *de* ne remplace pas *care*.

M. TAGLIAVINI: *de* est fréquemment employé dans le folklore. La distinction entre les divers emplois n'est pas facile à faire; dans ma „Grammaire roumaine” j'ai enregistré 11 emplois différents de *de*.

M. SEIDEL a l'impression que les langues ont la tendance d'employer les phrases sans les subordonner d'une manière précise les unes aux autres. Les valeurs différentes de *de* qui ont été relevées sont peut-être reliées entr'elles.

M. ROSETTI attire l'attention sur ceci, que les écrits de P. Ispirescu, auxquels M. Enciu et d'autres roumanisants ont puisé, ne donnent pas une image fidèle de la langue populaire, car l'auteur y emploie des tours personnels. Si l'on veut trouver le parler populaire, il faut s'adresser aux textes notés par les équipes de l'Institut Social Roumain, dirigé par M. Gusti (cf. *BL*, VIII, 181). On connaissait la valeur temporelle primitive de *de*; mais la tendance à remplacer cette conjonction, dans la langue actuelle, est mise en valeur par M. Enciu.

M. DĂIANU: *de* indiquerait une circonstance, purement et simplement.

La séance est levée à 19 h. 30.

SÉANCE DU 30 JANVIER 1942

Présidence de M. A. ROSETTI, secrétaire.

La séance est ouverte à 17 h.

Membres présents: MM. B. Cazacu, I. Coteanu, G. Dăianu, C. Enciu, C. Racoviță, A. Rosetti, E. Seidel, I. Ștefan, M. Tomescu, S. Zechiu, Mlle M. Birou, M. Vărnăv.

Invités: MM. P. Boiagiev et B. Pissarov.

Élections: MM. I. BACINSCHI, G.-M. DRAGOȘ, V. BUESCU, I. POPINCEANU, I. BULGĂR; Mlle M. RUSE, ILEANA FINICHIU; Mme INGBORG SEIDEL-SLOTTY sont élus membres de la Société.

Présentation d'ouvrages récents. M. COTEANU: *Hrisovul, Buletinul Școlii de arhivistică* publicat de Prof. Aurelian Sacerdoțeanu, I, București, 1941 (N. Drăganu, *Transcrierea textelor civice*. Drăganu affirme qu'il n'est pas nécessaire de publier en transcription latine les textes roumains écrits en caractères cyrilliques. Une transcription phonétique des textes serait au contraire utile. M. ROSETTI: il y a là confusion. Le rôle de l'éditeur d'un texte est de reproduire exactement le texte respectif et d'en faciliter la lecture par une transcription exacte. La mémoire de N. Drăganu a été desservie par la publication de cet article posthume, qu'il aurait sans doute révisé.)

M. SEIDEL: *Zeitschrift für romanische Philologie*, Bd. LXI, Heft 3-4, Halle 1941 (K. Rogger, *Kritischer Versuch über De Saussure's Cours général*; E. Lerch, *Zum Gebrauch des Artikels, namentlich beim Abstraktum*).

M. CAZACU: *Dacoromania*, X, Partea I, București, 1941 (Sextil Pușcariu, *Nicolae Drăganu*; Al. Procopovici, *Articol și vocativ*; E. Petrovici, *Note slavo-române*; D. Macrea, *Frecvența fonemelor în limba română*; E. Petrovici, C. r. de Rosetti, *Ist. lb. rom.*, III).

M. ROSETTI: M. O. Lișcu, *L'idée du souverain bien et son expression chez Sénèque*, București, 1941; Traian Herseni, *Probleme de sociologie pastorală*, București, Institutul de științe sociale al României, 1941 (*Biblioteca de sociologie, etică și politică*, condusă de D. Gusti. *Studii și Cercetări*, 9).

Communications. M. I. COTEANU: *Les premières listes des noms roumains de plantes* (v. l'ouvrage de l'auteur, *Prima listă a numelor românești de plante* București, Institutul de lingvistică română, 1942. Societatea Română de Lingvistică. Seria II, Studii, 1).

Discussion. MM. DĂIANU et ROSETTI prennent part à la discussion. La séance est levée à 19 h.

SÉANCE DU 23 FÉVRIER 1942

Présidence de M. I. ȘIADBEI, vice-président.

La séance est ouverte à 17 h.

Membres présents: MM. I. Bacinschi, V. Buescu, I. Bulgăr, V. Bănățeanu, B. Cazacu, I. Coteanu, G. Dăianu, E. Enciu, E. Evvoescu, I. Popinceanu, C. Racoviță, A. Rosetti, E. Seidel, I. Șiadbei, M. Tomescu; Mlle M.-L. Cartoian.

Présentation d'ouvrages récents. M. DĂIANU: T. Vianu, *Arta prozatorilor români*, București, Contemporana, 1941.

M. TOMESCU: N. Iorga, *Revelații toponimice pentru istoria noastră a Românilor*, I, *Analele Academiei Române*, Mem. sect. istorice, seria III, t. XXIII, București, 1941.

M. CAZACU: F. Brânzeu, *Ce este vocativul?*, Lugoj, 1942.

M. RACOVIȚĂ: *Buletinul Institutului de filologie română „Alexandru Philippide”*, VII-VIII, Iași, 1941 (Iorgu Iordan, *Stilistică morfologică*; G. Ivănescu, *Noțiunea de română primitivă*; I. Coteanu, *Forma prepoziției „supt” la Odobescu*).

M. ROSETTI: *Deutsche Literaturzeitung*, 61. Jahrg. 1940, Heft 51-52 (K. Jaberg, C. r. de E. Gamillscheg, *Zum romanischen Artikel und Possessivpronomen*).

M. ROSETTI donne des nouvelles de nos confrères français, MM. Benveniste, Martinet, Mazon et Unbegaun.

Communications. M. MIRCEA TOMESCU: *Sur les migrations et les problèmes linguistiques du village Aluniș (d. Olt)*. Le pays était recouvert de forêts; on y vivait dans des maisons de type primitif, éloignées les unes des autres. La légende parle de deux frères qui auraient fondé le village. Le village est mentionné en 1499. Il doit être plus ancien, car les noms de lieu et de personne que l'on y trouve s'expliquent par le fonds latin de la langue. Il y a eu, au cours de l'histoire, une immigration de femmes des villages voisins. Le village portait anciennement le même nom; le nom régional est *Cătănoiu*. Lors des invasions turques, des fuyards ont fondé dans la région le hameau de *Băjenia*. Dans le hameau *Otășani* (nord du district) une partie des habitants est d'origine tzigane. En 1517, un certain Toma, parti de Biserica dintr'un lemn, s'est installé à Cătănoiu en même temps qu'un certain Robu, d'où les noms de *Tomești* et de *Robești* donnés à ce hameau. Les émigrants venus de la région du Topolog portent le nom de *Topologeanu*; ceux venus de Transylvanie (Țara Oltului) portent le nom de *Ungureanu*. Il y a donc eu, dans cette région, un mélange de parlers différents. Le passage de *f* à *s*, *v' > z*, *ș > ik'* est normal dans cette région. Les pères transhumants ont porté là des termes tels que *picioaică* „pomme de terre”, *zarzăr* „abricot”, recueillis dans d'autres régions. Les jeunes qui exercent des métiers à Bucarest ont rapporté des mots tels que *cocoană* „madame”, *madam* „id.”, etc. L'occupation principale des habitants est le commerce ambulancier (*marchitan* „marchand au détail” <r. *marhitant*). On quitte d'habitude le village en août, pour y revenir à la Noël ou à Pâques; quelquefois l'absence dure 2 à 3 ans. Ces commerçants ambulants par courent d'habitude la Valachie, le sud de la Transylvanie, la Dobrogea ou le sud de la Moldavie.

Discussion. MM. ȘIADBEI, DĂIANU, ROSETTI et BACINSCHI prennent part à la discussion.

M. C. RACOVIȚĂ: *Sur les termes roumains injurieux d'origine sociale*¹. Discussion. MM. BACINSCHI, SEIDEL, POPINCEANU, CAZACU, ROSETTI et ȘIADBEI prennent part à la discussion.

La séance est levée à 19 h.

SÉANCE DU 23 MARS 1942

Présidence de M. I. ȘIADBEI, vice-président.

La séance est ouverte à 17 h.

Membres présents: MM. D. Bodnariu, B. Cazacu, I. Coteanu, G. Dăianu, C. Enciu, E. Evoescu, M. Ispas, I. Popinceanu, C. Racoțiță, A. Rosetti, E. Seidel, I. Șiadbei.

Invités: M. M. Pop, Mlle D. Bădescu.

Élections. M. C. NICULESCU est élu membre de la société.

Présentation d'ouvrages récents. M. CAZACU: *Cahiers Ferdinand de Saussure*, publiés par la Société genevoise de linguistique, I, Genève, Georg & Cie, 1941.

M. SEIDEL signale l'article de M. G. Reichenkron, *Der rumänische Sprachatlas und seine Bedeutung für das Slavistik*, dans la *Zeitschrift für slavische Philologie*, XVII, 1940, p. 143 s. (cf. là-dessus Rosetti, *BL*, IX, 95 s.).

M. RACOVIȚĂ: Lt.-col. Al. Budiș-Stelă A. Hagi-Petrov, *Gramatica și limba bulgară*, Sofia 1941.

M. COTEANU: Carlo Tagliavini, *Linguistica* (comptes rendus critiques), dans *Rivista d'Albania*, II, fasc. IV, 1941; *Romanische Forschungen*, 55. Bd., 3. Heft, Erlangen, Junge & Sohn, 1941 (E. Richter, C. r. de Rosetti. *Ist. lb. rom.*, I, II).

M. ROSETTI présente la bibliographie critique publiée par M. Tagliavini au t. XXV de l'*Indogermanisches Jahrbuch* (Berlin, W. de Gruyter, 1942), où il remplace M. Jokl, intitulée *Albanese*.

Communications. M. C. ENCIU: *Sur la nécessité d'un dictionnaire des néologismes du roumain*. Un dictionnaire des néologismes du roumain est absolument nécessaire pour toute recherche à venir. Le problème des néologismes du roumain est un thème préféré de la presse quotidienne. Faut-il remplacer tous les néologismes, comme certains le recommandent? Mais il y en a qui ont acquis des sens nouveaux. Et ne serait-ce pas appauvrir le vocabulaire roumain? Et que diraient les écrivains? Pour ce futur dictionnaire, il sera bon d'établir un questionnaire qui sera envoyé, entr'autres, aux grands écrivains, qui donneront les explications nécessaires pour certains termes. D'autre part, on enregistrera l'usage du mot dans

¹ Cette communication n'a pas été résumée; l'auteur se réserve de publier ultérieurement une étude sur ce sujet.

la langue commune. L'étymologie de chaque terme sera indiquée. Enfin, il conviendra de fixer des limites chronologiques: à partir de quelle date commencera-t-on le dépouillement des textes?

M. ŞIADBEI montre qu'il existe un petit dictionnaire, tout élémentaire, des néologismes (n-1^e édition dans la *Biblioteca pentru toți*).

M. ROSETTI: la langue ne tient pas compte, dans son évolution, de l'avis des puristes, qui voudraient éliminer les néologismes de la langue. Celui qui prendra sur lui de dresser le dictionnaire décrit par M. Enciu tiendra compte de la langue parlée de nos jours et des matériaux qui lui seront fournis par les journaux et les écrivains. Pour le XIX^e siècle, il y a des indications sommaires dans P. V. Haneş, *Desvoltarea limbii literare române în prima jumătate a secolului al XIX-lea*², Bucureşti, Casa Şcoalelor, 1927.

Discussion. MM. CAZACU, SEIDEL et POPINCEANU prennent part à la discussion.

La séance est levée à 19 h.

SÉANCE DU 27 AVRIL 1942

Présidence de M. I. ŞIADBEI, vice-président.

La séance est ouverte à 17 h.

Membres présents: MM. I. Bacinschi, D. Bodnariu, B. Cazacu, A. Rosetti, E. Seidel, I. Şiadbei, M. Tomescu; Mlle M.-L. Cartoian; Mme I. Seidel-Slotty.

Invités: M. I. Cărămizaru.

M. ROSETTI, secrétaire, présente le projet des publications de la Société; il y aura deux séries parallèles, une de mémoires et l'autre d'études, ouvertes aux membres de la Société.

Présentation d'ouvrages récents. M. COTÉANU: *Acta linguistica*, II, fasc. 3, Copenhague, 1940-1941 (Rosally Bröndal, *La signification du préfixe italien -s*; A. Sechehaye, Ch. Bally, H. Frei, *Pour l'arbitraire du signe*).

M. ENCIU: Dr. N. Lupu, *Originea Românilor*, Bucureşti, 1941 (œuvre d'un dilettante).

M. DĂIANU: *Studia Neophilologica*, XV, n^{os} 1-2, Uppsala, 1942 (A. Cuny, *Questions relatives à la vocalisation i.-e. des laryngales* 2¹, 2² et 2³; O. Funke, *Sprachphilosophie und Grammatik*; G. Stern, *The constitutive Functions of Speech*).

Mlle CARTOIAN: Alberto Menarini, *I gerghi bolognesi*, Istituto di filologia romanza della Reale Università di Roma. *Studi e testi*, Modena, 1942.

M. CAZACU: *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, Leipzig, O. R. Reisland, LXIII Jhrg., nr. 1-2, 1942 (Fr. Schürr, C. r. de Günter Reichenkron, *Beiträge zur romanischen Lautlehre*).

M. SEIDEL: Björn Collinder, *Das Wort als phonetische Einheit*, Uppsala, Almqvist & Wiksells, 1939 (*Språkvetenskapliga Sällskapet i Uppsala Förhandlingar 1937-39*, p. 63-75).

M. ROSETTI: Const. C. Giurescu, *Populația moldovenească dela gura Niprului și a Bugului în veacurile XVII și XVIII*, Craiova, 1942; D. Macrea, *Circulația cuvintelor în limba română*, Sibiu, 1942 (*Universitatea din Cluj „Regele Ferdinand”, Sibiu. Publicațiile Laboratorului de fonetică experimentală*, 7).

Communications. M. I. BACINSCHI: *À propos de l'ouvrage récent de M. Max L. Wagner sur la phonétique historique du sarde*: Max L. Wagner, *Historische Lautlehre des Sardischen*, Halle, Niemeyer, 1941 (*Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, Heft 93). Ouvrage de grand mérite, qui reprend un sujet traité par l'auteur en 1907 (*Lautlehre der südsardischen Mundarten*). Cette fois-ci l'auteur a mis en œuvre des matériaux plus vastes et variés. Remarques sur le déplacement de l'accent dans les formes du gérondif, de l'infinitif ou du conditionnel, auxquelles ont été rattachées des formes pronominales enclitiques sur lesquelles l'accent s'est déplacé. Cause du déplacement: rythme de la langue (cf. en français *il di't* et *dit-à'l*). Épenthèse d'une voyelle entre r, l + consonne: *ulmo* > *ulumo* (cf. en français *caleçon* < *it. calzoni*). Concordances avec le roumain. Influence du substrat osco-ombrien (Bartoli)? L'auteur se prononce avec prudence sur ce sujet, et avec raison.

Discussion. MM. CAZACU, SEIDEL et ROSETTI prennent part à la discussion.

M. I. ŞIADBEI: *Sur la syncope de la voyelle pénultième atone latine dans les langues romanes* (v. l'article de l'auteur, du même titre, dans *BL*, X, p. 67 s.).

Discussion. M. ROSETTI: à propos de la théorie du „tempo“ du langage, il convient de tenir compte de ceci, que le mot existe en entier dans notre conscience et que sa prononciation peut varier. L'exposé aurait dû mieux faire ressortir que les formes non-synopées sont imposées par la langue écrite (cf. les données de l'*Appendix Probi*). Causes de la syncope: la durée ou l'accent.

M. SEIDEL: on peut établir, dans diverses langues, des tendances phonétiques indépendantes et parallèles. Schuchardt avait formulé ce principe. Il y a des tendances qui peuvent être actives pendant longtemps.

La séance est levée à 19 h. 30.

SÉANCE DU 26 MAI 1942

Présidence de M. I. ŞIADBEI, vice-président.

La séance est ouverte à 17 h.

Membres présents: MM. D. Bodnariu, V. Buescu, B. Cazacu, I. Coteanu, G. Dăianu, P. Drăgoiescu, C. Enciu, E. Evoescu F.

Hioasa, M. Ispas, I. Popinceanu, C. Racoviță, A. Rosetti, E. Seidel, I. Șiadbei, M. Tomescu; Mlles O. Antohi, M.-L. Cartoian, M. Ruse.

Invités: MM. Carlo Battisti, professeur à l'Université de Florence, Umberto Cianciolo, Leone Friedmann; Mme Frida Battisti.

M. ȘIADBEI, vice-président, salue M. CARLO BATTISTI, invité par le gouvernement roumain pour une tournée de conférences en Roumanie, et il esquisse son activité. M. BATTISTI remercie et donne des détails sur l'activité de l'*Istituto Etrusco* de Florence.

Communications. M. CARLO BATTISTI: *La situation actuelle des recherches sur la langue étrusque*. Dopo aver accennato all'importanza della decifrazione dell'etrusco anche per la filologia latina, il prof. BATTISTI parla dei due metodi principali dello studio dell'etrusco.

I. Il metodo *interno*, che consiste nell'esame delle singole voci etrusche in base all'interpretazione dei documenti etruschi, ha portato alla formulazione della morfologia etrusca, ormai definitiva per quanto riguarda la flessione nominale; ha permesso di differenziare zone dialettali e strati successivi che ci portano dal vecchio „tegolo di Capua“ alle recenti „bende della Mummia“ di Zagabria. Il nuovo lavoro di K. Olzscha, *Interpretation der Agramer Mumienbinde*, 1939, è fondamentale.

II. Il metodo *comparativo* porta all'attribuzione dell'etrusco allo strato preindoeuropeo mediterraneo, più precisamente al lemnio, licio e lidio. I diversi tentativi di dichiarare l'etrusco una lingua indoeuropea sono tutti falliti. Recentemente la tendenza di allineare l'etrusco all'illirico, di Georgiev, basa su un'interpretazione certamente erronea del lessico etrusco e porta l'Autore a procedimenti ricostruttivi assolutamente illeciti. Di qui anche il giudizio severo di P. Kretschmer, *Glotta*, XXXV, 8.

Elementi flessionali singoli che ricordano le condizioni indoeuropee non mancano nella flessione nominale e pronominale, ma essi 1. sono poco numerosi di fronte alle molte e profonde differenze; 2. si ripetono sempre anche nell'asianico e nel caucasico, dove essi sono molto più numerose; 3. possono dipendere dal fatto che l'etrusco e il lemno sono documentati soltanto dal VII-VI secolo a. Cr., cioè dopo alcuni secoli di simbiosi cogli immigrati indoeuropei, quindi potrebbero essere riflessi secondari. Per l'esame di isoglosse deve valere il principio che vale per le isolesse: se una voce varca sensibilmente il massimo d'estensione della zona massima indoeuropea e se nell'indoeuropeo essa è limitata alle lingue estese nell'Europa centromeridionale mentre manca nel germanico, baltico, armeno e indiano, è logico supporre che questa voce sia penetrata dal sostrato nel greco, latino, italico, celtico e illirico. Se essa ricorre anche

nell'etrusco, non può esser sfruttata nel senso d'una origine indoeuropea di questa lingua.

M. ȘIADBEI, vice-président, remercie M. Battisti pour son intéressante communication.

Présentation d'ouvrages récents. M. SEIDEL: Jan Blaho, *Expressivité de l'évolution linguistique* et Id., *Substrats préromans en slovaque*, extr. de *Linguistica slovacica*, I, II, Bratislava, 1939-1940, III, 1941; Ed. Schwyzer, *Sprachliche Hypercharakterisierung*, Berlin, W. de Gruyter, 1941 (*Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Jhrg. 1941, Phil.-hist. Kl., nr. 9).

M. COTEANU: *Archiv für das Studium der neueren Sprachen* Bd. 181, 1-2 Heft, 1942 (G. Rohlf, *Zur Kulturgeschichte der italienischen Familiennamen*).

SÉANCE DU 12 JUIN 1942

Présidence de M. I. ȘIADBEI, vice-président.

La séance est ouverte à 17 h.

Membres présents: MM. I. Bacinschi, D. Bodnariu, V. Buescu, B. Cazacu, I. Coteanu, G. Dăianu, P. Drăgoiescu, C. Enciu, E. Evoescu, M. Ispas, C. Racoviță, A. Rosetti, E. Seidel, I. Șiadbei, M. Tomescu; Mlles M.-L. Cartoian, M. Ruse.

Élections. MM. D. MARMELIUC et I. DIACONESCU sont élus membres de la Société.

Présentation d'ouvrages récents. M. COTEANU: M. Tomescu, *Migrațiile din com. Aluniș (jud. Olt) și influențele lor*, extr. des *Arhivele Olteniei*, XXI, n^{os} 110-122, 1942 (la matière de ce mémoire a fait l'objet d'une communication à la Société Roumaine de Linguistique; v. ci-dessus, p. 10).

M. DĂIANU: *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, Jhrg. LXIII, 5-6, 1942 (Joseph Huber, c. r. de M. Bartoli, *Caratteri fondamentali delle lingue neolatine*).

M. CAZACU: M. V. Sergievski, *Moldavskie etjudy*, Moskva-Leningrad, 1936 (*Akademija Nauk SSSR. Trudy Instituta jazyka i myšlenija imeni N. Ja. Marra*, V. Scrija: *Romano-germanica*; avec résumé en français).

M. ENCIU: Clemente Merlo, *La Francia linguistica odierna e la Gallia di Giulio Cesare*, Roma, Reale Accademia d'Italia, 1941 (*Rendiconti della Classe di Scienze morali e storiche*).

M. ROSETTI donne des nouvelles de notre confrère Petar Skok, professeur à l'Université de Zagreb. M. Sever Pop a fait une communication à la Société de linguistique genevoise, qui sera publiée par la suite: *Réactions des sujets interrogés pendant l'enquête pour l'ALR*. Le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* a suspendu

son apparition; en éc'ange, la *Revue des études slaves* paraîtra prochainement. Il présente, ensuite, les ouvrages suivants: *Volkstum und Kultur der Romanen*, XIV Jrhg., 3-4. Heft, Hamburg, Hansischer Gildenverlag, 1941 (M. L. Wagner, C. r. de L. Galdi, *Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque des Phanariotes*); Ion I. Russu, *Heros Manimazos*, extr. de la *Zeitschrift für Namenkunde*, XVI, München, 1940; Id., *Decebal, regele Dacilor*, Sibiu, Dacia Traiană, 1941 (extr. de *Transilvania*, 72, 1941, p. 456-466); *Revue historique du sud-est européen*, Institut d'histoire universelle „N. Iorga”, XVIII, Bucarest, 1941 [N. Iorga], discours prononcé par M. Mario Roques, de l'Institut, à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, le 6 décembre 1940); A. Rosetti, *Istoria limbii române*, IV. *Româna comună*, București, Casa Școalelor, 1942; D. Tudor, *Dacia după părăsire în lumina recentelor descoperiri arheologice*, *Revista Fundațiilor Regale*, IX, iunie, 1942.

Communications. M. B. CAZACU: *Remarques sur la langue du Codex de Ieud (Maramureș, Manuscript dela Ieud, éd. I. Biamu, Academia Română. Texte de limbă din secolul XVI, București, 1925)*. Le texte est slave et roumain: chaque phrase en slavon est suivie de sa traduction roumaine. Omissions dans le texte roumain ou dans le texte slave? Le copiste ne connaissait bien ni le roumain, ni le slave. Exemples. L'aoriste slave est rendu parfois par le présent, en roumain. Influence slave sur l'ordre des mots. Expressions calquées sur le slave.

Discussion. M. SEIDEL: que faut-il entendre par „faute”? Car, dans certains cas, la langue dans laquelle on traduit ne possède rien qui corresponde à la langue de l'original. Dans ce cas, les différences ne sont pas des fautes.

M. ROSETTI: il est heureux que M. Cazacu ait choisi ce sujet, car l'étude de la langue au XVI^e siècle est délaissée. Il est à espérer que M. Cazacu continuera cette étude et la publiera ultérieurement.

Attribution des prix „Viggo Bröndal”. M. ȘIADBEI, vice-président, annonce que les prix „Viggo Bröndal” ont été attribués à M. M. TOMESCU, pour sa communication, publiée par la suite, sur „les migrations et les problèmes linguistiques du village Aluniș (d. Olt”; v. ci-dessus, p. 10 et 15) et à M. I. COTEANU, pour sa communication sur „les premières listes de noms roumains de plantes” v. ci-dessus, p. 9).

La prochaine séance de la Société aura lieu en octobre 1942.

FINAR MUNKSGAARD, 6, NØRREGADE, COPENHAGUE

BULLETIN LINGUISTIQUE, publié par A. ROSETTI. Tome I. 1933. In 8°, 224 pages 50 fr.

Tome II. 1934. In 8°, 250 pages 50 fr.

Tome III. 1935. In 8°, 106 pages 40 fr.

Tome IV. 1936. In 8°, 208 pages 40 fr.

SOMMAIRE: IORGU IORDAN, Mots savants et mots populaires. MATHIEU NICOLAU, Remarques sur les origines des formes périphrastiques passives et actives des langues romanes. A. GRAUR, Coup d'oeil sur la linguistique balkanique. A. GRAUR et A. ROSETTI, Sur le traitement de lat. *f* double en roumain. A. ROSETTI, Sur le passage de lat. et sl. médianal à inaccrément *4 4* en roumain. A. GRAUR, Notes d'étymologie roumaine. Enquêtes linguistiques du Laboratoire de phonétique expérimentale de la Faculté des Lettres de Bucarest, IV. Le BIMOR, par D. SANDRU, MÉLANGES: LEO SPITZER, *Dușești-și-și, dușești-și*. A. GRAUR et A. ROSETTI, A propos du traitement des groupes lat. et et et en roumain. A. GRAUR, Sur une question de méthode. — Sur les changements de conjugaison en roumain. — Sur quelques types de calques. — Influence du vocalisme sur le nominatif. — Notes sur les mots tsiganes en roumain. J. BYCK, Doubles étymologies en roumain. NECROLOGIE: A. MELLET, H. TIKTIN, W. MEYER-LÜNKE (A. R.).

Tome V. 1937. In 8°, 270 pages 50 fr.

SOMMAIRE: A. GRAUR, Sur le genre neutre en roumain. A. ROSETTI, A propos de l'interprétation des graphies doubles dans les textes écrits. J. BYCK, L'emploi affectif du pronom personnel en roumain. A. ROSETTI, Sur quelques particularités du traitement de *f* latin en roumain. A. ROSETTI, Sur l'origine de *f* et *ff* au participe roumain. J. BYCK, „Désagréable” comme moyen de renforcement. A. GRAUR, Notes d'étymologie roumaine. A. GRAUR, Corrections roumaines au *REIF*. Enquêtes linguistiques du Laboratoire de phonétique expérimentale de la Faculté des Lettres de Bucarest, V. VALLÉE (DE L'ALMA) par D. SANDRU, MÉLANGES: LEO SPITZER, L'expression *a făptui moșea cu sară*. JERZY KURYLOWICZ, A propos des temps opposés en roumain. A. ROSETTI, Classification des voyelles roumaines. GR. NANDRIS, Sur la postposition du pronom personnel en roumain. DISCUSSIONS: A. GRAUR, Autour de l'article postposé. A. GRAUR et A. ROSETTI, A propos du traitement des groupes lat. et et et en roumain. A. ROSETTI, Sur dr. *jufta*. A. GRAUR, Notes sur quelques mots d'argot. COMPTES RENDUS: GUNNAR GUNNARSSON, Das slawische Wort für Kirche (A. ROSETTI), INDEX DES TOMES I-V, par C. RACOVITĂ.

Tome VI. 1938. In 8°, 272 pages 60 fr.

SOMMAIRE: A. GRAUR et A. ROSETTI, Esquisse d'une phonologie du roumain. IORGU IORDAN, Notes de toponymie roumaine. A. GRAUR, Les verbes trifichés en roumain. C. RACOVITĂ, L'article en russe. A. GRAUR, Notes d'étymologie roumaine. Enquêtes linguistiques du Laboratoire de phonétique expérimentale de la Faculté des Lettres de Bucarest, VI. District de NĂȘAUD, par D. SANDRU, MÉLANGES: LEO SPITZER, La famille de mots *moștea* en roumain. — Quelques parallèles sûrs pour des phénomènes syntaxiques roumains. C. RACOVITĂ, Notes sur le bilinguisme. A. ROSETTI, Sur le problème de la syllabe. — A propos de l'origine de *f* et *ff* au participe roumain. A. GRAUR, Sur le thème *-ănoș*. DISCUSSIONS: LEO SPITZER, *Vine și țara*. — Remarques sur *Buletinul Linguistic*, V. A. ROSETTI, Sur le traitement de lat. *e* devant voyelle antérieure en roumain. A. GRAUR, Encore sur le neutre roumain. NECROLOGIE: OVIDE DENSUSIANU, N. TRUBETZKOY (A. R.), IJUBOMIR MILETIĆ (A. R.), MATHIEU NICOLAU (A. G.), COMPTES RENDUS: M. KREPINSKY, Influence slave sur le verbe roumain (A. GRAUR), D. CARACOSTEA, O problema de vocalizare românească (A. ROSETTI).

Tome VII. 1939. In 8°, 296 pages 60 fr.

SOMMAIRE: ALF LOMBARD, Le futur roumain du type *o și căl*. IORGU IORDAN, L'emploi du datif en roumain actuel. EUGEN SEIDEL, Zu den Funktionen der Vergangheitszeitwörter im Rumänischen. HARRY A. ROSETTI, Remarques sur la durée des voyelles accentuées du roumain. C. RACOVITĂ, «Travail» et «suffrance». A. ROSETTI, Sur la définition du phonème. A. GRAUR, Contributions à l'étude des noms de personne en roumain: 1. Les noms en *-ănoș*; 2. Les noms en *-ă*; 3. Les noms en *-ănoș*. A. ROSETTI, Sur les causes de la diphtongaison spontanée. A. ROSETTI, Slavo-romanes: I. La diphtongaison de *f* initial en roumain; II. Le traitement des diphtongues à liquides du slave médianal en roumain. A. GRAUR, Notes d'étymologie roumaine. J. BYCK, Études de syntaxe et de stylistique roumaines: 1. L'accord du verbe avec l'objet; 2. *Că deia* en fonction de qualificatif; 3. Le datif en fonction de locatif; 4. *Că tot* „vec”. MÉLANGES: LEO SPITZER, Addition à *vine și țara* (RL, VI, 239 s.). A. GRAUR, Alternance vocalique et désinence. — Alternance vocalique provoquée par la dérivation. — Roum.

EINAR MUNKSGAARD, 6, NÖRREGADE, COPENHAGUE

FACULTÉ DES LETTRES DE BUCAREST
INSTITUT DE LINGUISTIQUE ROUMAINE

la et ex - phonologiquement identiques? - Réflexions étymologiques dues à l'évolution sémantique, - *ex-^a* en fonction négative, - Le pronom personnel en fonction verbale, - Calques et étymologie populaire, - Notes sur le bilinguisme. DISCUSSIONS: A. GRAUR, Sur le rhotacisme, - Sur quelques formes du pluriel, - *A sicut la plini*, A. ROSETTI, Sur le traitement des groupes lat. et et et en roumain, NÉCROLOGIE: NICOLAE DRĂGANU (A. R.), COMPTES RENDUS: L. GALDI, Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque des Phanariotes (A. GRAUR), DIMITRIE MACREA, Palatalisation labiale en limba română (A. ROSETTI).

Tome VIII, 1940, in 8° 183 pages 8 Cour. dan.

SOMMAIRE: EUGEN SEIDEL, Zu den Funktionen des Artikels (vorzugsweise an rumänischem, französischem, englischen und deutschen Material). Mit einem Excurs über das Cothieche. IORGU IORDAN, Les dénominations du «*erina*» d'après l'*Atlas linguistique roumain* (1, carte 7). INGEBORG SEIDEL-SLOTTY, «*Hypertrophie*» der Pronomina im Rumänischen. C. RACOVITĂ, Sur le genre personnel en roumain. A. ROSETTI, Slavo-romania, III, Sur dr., miz. sută «*cent*», IV, Dr. *cauștru*, *cauștră* «*compère, concubine*», V, Sur le traitement de v. sl. -š en roumain. C. RACOVITĂ, Notes d'étymologie slavo-roumaine. DISCUSSIONS: A. ROSETTI, Sur la valeur expressive et expressive de l'-j dans la poésie roumaine. EUGEN SEIDEL, Über die «*Gelenkwortikel*» im Rumänischen. COMPTES RENDUS: IRVY WICHMANN, Wörterbuch der ungarischen Moldauer Nordeslavo und des Hetfeldner Csángódialektes nebst Grammatikischen Aufzeichnungen und Texten aus dem Nordcsángódiakete (SEVER POP), HEINZ WISSEMANN, Die Syntax der nominalen Determination im Grossrussischen (C. RACOVITĂ), DIMITRIE GUSTI, Problema sociolingvistică și metoda (A. ROSETTI).

Tome IX, 1941, in 8° 121 pages 8 Cour. dan.

SOMMAIRE: EUGEN SEIDEL, Aufgaben und Methoden der etymologischen Forschung. GEORGES STRAKA, Voyelles et consonnes. INGEBORG SEIDEL-SLOTTY, Etymologische Formeln und Figuren im Rumänischen. IORGU IORDAN, Notes de lexicologie roumaine. A. ROSETTI, Sur quelques termes du dacoroumain relatifs à la propriété terrienne. B. CAZACU, Les dénominations roumaines du bois et des poumons d'après P. J. L. A. ROSETTI, Slavo-romania, VI, Sur le dacoroumain. V. SCURTU, Le rhotacisme dans la région d'Ugocsa (dep. Satu-Mare). MÉLANGES: B.-O. UNDEGAUN, Notes d'argot roumain. EUGEN SEIDEL, Romanisches „Völkerstum“ sprachwissenschaftlich gesehen. A. ROSETTI, Classification des voyelles roumaines. EUGEN SEIDEL, Der gegenwärtige Stand der rumänischen und allgemeinen Artikelprobleme.

INSTITUTUL DE LINGUISTICĂ ROMÂNĂ
7, STR. EDGAR QUINET - BUCUREȘTI, I
SOCIETATEA ROMÂNĂ DE LINGUISTICĂ

- Seria I. Memorii, 1.
- IORGU IORDAN, Nicolae Drăganu (1884—1933), București, 1942.
Lei 50.
- Memorii, 2.
- EUGEN SEIDEL, Fonologia și problemele ei actuale, București, 1942.
Lei 100.
- Memorii, 2 A.
- EUGEN SEIDEL, Das Wesen der Phonologie, Kopenhagen-București, 1943.
4 dän. Kr.
- Mémoires, 3.
- A. ROSETTI, Le mot. Esquisse d'une théorie générale, Copenhague-București, 1943.
4 Cour. dan.
- Seria II. Studii, 1.
- I. COTEANU, Prima listă a numelor românești de plante, București, 1942.
Lei 80.

Prix 8 Cour. dan.

BULLETIN LINGUISTIQUE

PUBLIÉ PAR

A. ROSETTI

XI

1943

COPENHAGUE BUCUREȘTI (I)
EINAR MUNKSGAARD INSTITUTUL DE LINGUISTICĂ ROMÂNĂ
6, Nörregade, 6 7, str. Edgar Quinet, 7



SOMMAIRE DU TOME XI

| | <u>Pages</u> |
|--|--------------|
| T. VIANU, Structure du temps et flexion verbale | 5 |
| HENRY JACQUIER, Chiasme morphologique | 18 |
| INGEBORG SEIDEL-SLOTTY, Syntax und Semantik | 23 |
| IORGU IORDAN, Vlăduța' mamei | 33 |
| I. ȘIADBEI, Sur l'histoire de l'imparfait de l'indicatif en roumain | 47 |
| A. ROSETTI, Slavo-romanica | 56 |
| VIII. Roum. Crăciun 'Noël' | 56 |
| IX. De l'influence du slave méridional sur le néo-grec et le roumain | 64 |
| EUGEN SEIDEL, Linguistische Beobachtungen in der Ukraine. Skizze der moldovanischen Sprache in Donezbecken | 73 |

MÉLANGES

| | |
|---|-----|
| M. LASCARIS, <i>Tzintzilouhis</i> , un nom roumain? | 112 |
|---|-----|

DISCUSSIONS

| | |
|--|-----|
| EUGEN SEIDEL | 114 |
| E. BUYSENS | 121 |
| A. ROSETTI, Sur le traitement des groupes lat. <i>ct</i> et <i>cs</i> en roumain | 124 |

COMPTES RENDUS

| | |
|---|-----|
| W. V. WARTBURG, Einführung in Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft, Halle, 1943 (INGEBORG SEIDEL-SLOTTY) | 127 |
|---|-----|

Le présent *Bulletin linguistique* paraît une fois par an, en un seul volume. Pour la rédaction et les échanges de publications, s'adresser à M. A. Rosetti, professeur à la Faculté des Lettres, 56, str. Dionisie, Bucarest (II).

Le présent volume du *Bulletin linguistique* contient, brochés sous la même couverture, les *Comptes rendus des séances de la Société roumaine de linguistique*, 5 (1942-1943).

BULLETIN LINGUISTIQUE

FACULTÉ DES LETTRES DE BUCAREST
INSTITUT DE LINGUISTIQUE ROUMAINE

BULLETIN LINGUISTIQUE

PUBLIÉ PAR

A. ROSETTI

XI

1943

COPENHAGUE
EINAR MUNKSGAARD
6, Nørregade, 6

BUCUREȘTI (I)
INSTITUTUL DE LINGUISTICĂ ROMÂNĂ
7, str. Edgar Quinet, 7

STRUCTURE DU TEMPS ET FLEXION VERBALE

La représentation du temps comme une ligne droite sur laquelle se meut le moment présent est l'une de celles qu'adoptent le plus fréquemment les philosophes. La métaphore linéaire du temps apparaît sans cesse dans les œuvres des grands penseurs. C'est ainsi que pour Descartes (*Regulae ad directionem ingenii*, XIV) le temps considéré sous le rapport de la mesure, c'est-à-dire de sa dimension, peut être figuré par une ligne droite. Pour Leibniz (*Nouveaux Essais*, II, XIV, 16) le temps étant caractérisé par la continuité et l'uniformité de ses moments, ceux-ci peuvent être comparés aux points d'une ligne droite. Kant (*Kritik der reinen Vernunft*, V, I, I,4) à son tour, affirme que la conscience se représente la succession dans le temps comme une ligne qui se prolonge à l'infini et dont les moments variés forment une série à une seule dimension.

Mais en construisant la métaphore linéaire du temps, les philosophes ont omis de dire que cette représentation n'est possible que s'ils se situent eux-mêmes en dehors du temps. Pour qu'on puisse se figurer le temps comme une ligne étendue entre A et B, il faut que le sujet de cette représentation, c'est-à-dire l'observateur du temps, ne se trouve ni en A, ni en B, ni en aucun autre point situé entre A et B. On ne peut se représenter le temps comme une ligne droite qu'en se plaçant en face de cette dernière et en la considérant sous une perspective frontale. Mais seuls les philosophes en sont capables. L'homme du commun se trouve dans un autre rapport avec le temps et se fait de lui une représentation différente, comme va nous le prouver le fait linguistique de la flexion temporelle

des verbes. Si l'on étudie de près les formes de la flexion verbale, on est en mesure de construire une image du temps distincte de celle qu'ont forgée les philosophes classiques. Considéré à la lumière des faits linguistiques, le temps nous présente un aspect différent. La méthode qui consiste à rectifier d'anciennes opinions philosophiques en partant des faits de langue a souvent été employée, et cela surtout au cours des recherches les plus récentes. C'est celle que nous adopterons nous aussi, qui désirons opposer à des opinions profondément enracinées quelques suggestions nouvelles dans le problème aux multiples répercussions que constitue la structure du temps.

• • •

Avant de passer aux preuves que nous espérons tirer de l'étude de la flexion verbale, une observation indépendante de celle-ci s'impose. Si le temps était pour la conscience humaine une ligne droite sur laquelle le moment présent sépare de façon absolue le passé du futur, lui-même n'appartenant ni à l'un, ni à l'autre, certains échos stylistiques de notre langage demeurerait inexplicables. Ainsi la personne qui dit: *j'arrête mes comptes* désire nous faire comprendre qu'au moment présent s'achève un ouvrage accompli dans le passé. Le présent de cette proposition regarde donc vers le passé; sa perspective est prétéritale. Lorsque la même personne dit, en d'autres circonstances: *je commence un ouvrage*, elle nous fait entendre qu'à partir du moment présent s'ouvre un chemin vers l'avenir. La perspective du présent de cette dernière proposition est donc futurique. Certes, la perspective prétéritale ou futurique des expressions ci-dessus ne provient pas de la forme grammaticale de la flexion employée, mais bien du contenu que le sujet parlant verse dans cette forme. Il n'en reste pas moins que les propositions énoncées, bien qu'au présent, semblent ouvrir une perspective soit vers le passé, soit vers l'avenir. L'intérêt que présentent pour l'étude que nous entreprenons les exemples cités, c'est de nous fournir la notion des perspectives temporelles que nous ne rencontrons ni dans les

anciennes théories des philosophes, ni — ce qui est plus grave — dans les observations des linguistes, encore que, sans le soutien de cette notion, maints faits de langue ne sauraient être précisés. Il semblerait donc, à la lumière des exemples cités, que le sujet parlant qui s'exprime au présent regarde tantôt vers le passé, tantôt vers le futur. Nous allons voir que des perspectives analogues existent dans de nombreux cas de la flexion verbale et que ce fait se révèle d'une importance décisive, si l'on veut établir la structure empirique du temps.

De même qu'il existe, comme échos stylistiques, une perspective futurique du présent, de même il y a une perspective prétéritale du présent qui nous est donnée par la flexion verbale. Celle-ci nous offre, en outre, la perspective présentique et la perspective prétéritale du passé, ainsi qu'une perspective prétéritale du futur. Loin de construire par voie déductive toutes les figures que rendrait possibles la combinaison des trois moments (passé, présent et futur), nous n'envisageons que les perspectives qui peuvent être constatées de façon empirique dans la langue, par l'intermédiaire de la flexion temporelle du verbe. Établissons successivement les diverses perspectives mentionnées:

1. *La perspective prétéritale du présent* est celle du passé composé. Quand je dis: *am luat parte la război* „j'ai pris part à la guerre“, on comprend que le fait d'avoir pris part à la guerre à un moment quelconque du passé est envisagé du moment présent, alors que mon activité guerrière peut être considérée comme définitivement terminée. Les manuels de grammaire nous assurent que le passé composé exprime une action passée et achevée. Mais une action ne peut être considérée comme telle que si, en l'observant du présent, je me convaincs qu'elle ne se poursuit plus actuellement. C'est cette perspective du présent vers le passé que rend justement le passé composé. Nulle autre forme de la flexion verbale ne peut exprimer comme lui ce que le passé a d'irréversible. De même, nulle autre forme du passé ne sépare plus catégoriquement ce temps du présent. Le parfait composé élève devant le passé une muraille indestructible à travers laquelle

n'est possible aucune infiltration du passé vers le futur. Entre ces deux moments, le passé composé introduit la plaque isolante du présent.

2. *La perspective future du présent* est celle que nous donne le futur. Quand je dis: *voi pleca mâine la țară* „je partirai demain à la campagne“, cela signifie qu'aujourd'hui, au moment où je parle, je me propose de partir à la campagne, ou que je suis certain de pouvoir exécuter demain l'action que je projette aujourd'hui. La langue n'a pas, pour exprimer les actions à venir, les mêmes possibilités que pour celles qui se sont accomplies dans le passé. Elle ne peut qu'ouvrir, à partir du moment présent, une perspective sur l'avenir. Si, comme le prétendent les philosophes lorsqu'ils affirment que le temps est pour nous une ligne droite allant du passé vers l'avenir, le sujet parlant envisageait le temps sous une perspective frontale, alors la langue pourrait évoquer les actions futures comme elle exprime celles du passé. Si le temps pouvait vraiment être figuré par une ligne, le futur y occuperait une position symétrique à celle des temps passés (passé composé et passé simple). Mais le futur n'est pas la contrepartie symétrique, *le pendant* (das Gegenstück) des temps passés. Il est vrai que ces derniers, de même que le futur, envisagent les choses sous la perspective du présent, mais alors que les passés considèrent des actions accomplies réellement, le futur évoque seulement des actions voulues et plus ou moins probables. La différence qui existe entre le futur de l'indicatif et les formes prétéritales de ce mode ne peut être bien saisie si nous ne considérons ces temps que du point de vue de la flexion temporelle. Cette différence est en effet *modale*. Un système grammatical bien compris devrait enlever le futur au mode indicatif pour en faire un mode propre, celui de la volonté ou de l'intention. Si la chose ne s'est pas faite et si l'on continue à parler d'un futur de l'indicatif, c'est parce que non seulement les philosophes, mais encore les linguistes s'imaginent que le futur est un prolongement du passé, un fragment de ligne droite coordonné aux fragments antérieurs et, comme tel, appartenant au même plan. Mais si l'on étudie de plus près la signification de ce soi-

disant futur de l'indicatif, on découvre de nouvelles raisons de mettre en doute la justesse de la métaphore linéaire du temps

3. *La perspective présentique du passé* est rendue par l'imparfait, un des temps dont il est le plus difficile de préciser le sens. Mais, avant d'établir la nature de la perspective qu'il exprime, certaines considérations s'imposent. Les philosophes qui ont abordé le problème du temps ont parfois été obligés d'admettre qu'il existe deux formes du présent. L'un d'entre eux, auquel nous devons une pénétrante phénoménologie du récit, B. Groethuysen (*Les aspects du temps. Notes pour une phénoménologie du récit*, dans *Recherches philosophiques*, V, 1935—1936) a défini le présent comme la simultanéité de l'acte de la vision avec l'objet vu. Il faut dire que ces termes sont pris par Groethuysen dans un sens général, „l'acte de la vision“ désignant une perception quelconque, et „l'objet vu“ étant un objet perçu, de quelque façon que ce soit. Nous ne trahirons donc pas la pensée de ce philosophe si nous transformons sa définition pour dire que le présent est la simultanéité de l'acte de la perception avec l'objet perçu. Mais que se passe-t-il lorsqu'on se rappelle avoir perçu une chose dans le passé? Il faut admettre qu'il y a eu alors aussi une simultanéité entre l'acte de la perception et l'objet perçu, et qu'il existe par conséquent un présent du passé, sans lequel on ne pourrait parler d'une perception que l'on a eue à une date antérieure. C'est pourquoi Groethuysen est amené à distinguer un présent de *fait*, qui est celui des objets perçus *maintenant*, et un présent *essentiel*, forme générale de toutes les perceptions, même passées. Mais ce dernier est un concept logique et non psychologique; il est pensé, mais non ressenti comme un fait d'expérience exprimé par une des formes de la flexion temporelle. Il existe pourtant un présent du passé, ressenti comme tel, au lieu d'être pensé comme la forme générale de toute perception, et qui est désigné par un des temps du verbe. Ce présent du passé, c'est-à-dire ce passé considéré sous une perspective présentique, est rendu par l'imparfait. Lorsque je dis: *quand il a commencé à pleuvoir hier, j'étais à la campagne*, je me réfère, sans doute possible, à une circonstance passée.

Mais je désire en même temps établir, par cette façon de m'exprimer, la simultanéité de mon état avec l'événement passé, c'est-à-dire une situation présentique, ce que je parviens à faire en employant l'imparfait. Lorsque j'énonce la proposition ci-dessus, je ne me représente pas dans un état passé, mais dans un état présent par rapport aux événements racontés. *J'étais à la campagne* n'a pas, dans la proposition ci-dessus, une résonnance prétéritale, mais bien présentique. L'imparfait évoque ici ma présence dans le passé, ma présence par rapport à des événements accomplis. Il représente donc le présent du passé ou le passé considéré sous la perspective du présent. Ce fait a été remarqué par certains linguistes. C'est ainsi que E. Pichon (auteur avec V. Damourette d'un *Essai de grammaire de la langue française*), remplaçant le terme de *présent* par celui d'*actualité*, distingue, dans une étude qui résume une partie de ses recherches (*Temps et idiome*, dans *Recherches philosophiques*, I. c.), entre l'*actualité noncale* et l'*actualité toncale*. La première est rendue par le présent de l'indicatif et désigne une action accomplie ou un état éprouvé *maintenant* (*nunc*). L'*actualité toncale* est celle d'une action accomplie ou d'un état ressenti à un moment quelconque du passé, alors (*tunc*), non comme s'ils avaient eu lieu dans un passé révolu, mais bien comme si nous les ressentions présents par rapport à nous. L'*actualité* serait donc un centre de groupement de nos impressions ayant la même couleur affective, qu'elles appartiennent au moment *présent* ou *passé* (*nunc* ou *tunc*), qu'elles soient *noncales* ou *toncales*. „Il est possible à un locuteur français, écrit Pichon, de se transporter imaginativement hors du présent de façon à constituer un centre actuel pourvu de durée vécue et de couleur affective: l'organe de ce transfert, l'organe d'expression de ce centre actuel est... l'imparfait". Lorsqu'un Français demande: *Vous avez dit que j'étais là?* il s'évoque lui-même présent dans ces circonstances passées. C'est l'imparfait qui rend possible cette évocation du présent dans le passé. Pichon observe que l'imparfait peut également évoquer un présent du futur, comme par exemple dans la phrase interrogative: *qu'est-ce qu'elle a dit qu'on mangeait demain?* Tra-

duite en roumain, cette phrase ne pourrait conserver à l'imparfait le verbe de la proposition subordonnée. Dans notre langue, l'imparfait désigne donc seulement le présent du passé et non celui du futur également. On a beaucoup parlé de la puissance évocatrice de l'imparfait de l'indicatif, dont les romanciers naturalistes, surtout, ont fait un large emploi. Dans un article qui est une des annexes de mon livre *Arta prozatorilor români*, 1941, j'ai moi-même résumé les débats auxquels ce sujet a donné lieu dans le cercle des linguistes français et allemands, en ajoutant, au fonds d'observations anciennes, des exemples empruntés à la littérature roumaine, afin d'illustrer l'emploi, chez les conteurs roumains, de l'imparfait dans des fonctions analogues à celles qui ont été observées dans d'autres littératures. Si l'on considère la valeur stylistique de l'imparfait, on reconnaît à ce temps le pouvoir d'évoquer l'action en son déroulement. Mais il ne pourrait produire cet effet si, lorsque nous racontons ou lorsque nous nous identifions à la personne du conteur, il ne nous rendait contemporains de l'action qu'il exprime, si, en d'autres termes, il évoquait seulement les actions en cours, au lieu de faire se dérouler ces actions sous nos yeux. Ainsi, lorsque C. Negruzzi écrit dans „Alexandru Lăpușeanu“ (au moment où il évoque le massacre des boïards): „Les boïards qui ne se doutaient de rien, attaqués traitreusement par derrière, sans armes, *tombaient* sans opposer de résistance. Les plus âgés *mouraient* en se signant; mais parmi les plus jeunes, nombreux étaient ceux qui se *défendaient* avec acharnement; les sièges, les assiettes, les couverts *devenaient*, des armes entre leurs mains; les uns, encore que blessés *agrippaient* avec furie la gorge de leurs assassins et, méprisant les armes qui leur *étaient* offertes, ils les *serraient* jusqu'à les étouffer“, la longue série de ces imparfaits n'évoque pas seulement le déroulement des actions respectives, elle place ces dernières devant nos yeux, ressuscitant ainsi le présent dans le passé.

4. La *perspective prétéritale du futur* est rendue par la seconde forme du futur ou futur antérieur. Lorsque Eminescu écrit (dans „Loin de toi“) *Voi fi bătrân și singur | Vei fi murit de mult*, il s'imagine dans l'avenir, mais tournant ses regards

vers le passé. Groethuysen a observé quelque part que raconter c'est réintroduire le futur dans le passé. Le narrateur sait comment se sont déroulés les événements. Il en connaît même le terme. Pour lui, ces faits appartiennent au passé. Mais dès le début de son récit et à chacun des moments qui suivent, il se comporte comme si les faits se déroulaient alors qu'il les raconte. Il se replace donc dans le futur actif, comme le dit Groethuysen; il fait rentrer le futur dans le passé. Or, en examinant les fonctions du futur antérieur, nous nous rendons compte qu'il est également possible d'introduire le passé dans l'avenir. Dans l'exemple cité plus haut, le poète se représente lui-même dans l'avenir (*voi fi bătrân*), se rappelant à ce moment la mort de sa bien-aimée, survenue avant le moment futur où il se projette par la pensée (*vei fi murit de mult*). Le futur antérieur ouvre donc à l'esprit une double perspective, l'une du présent sur l'avenir, l'autre de l'avenir vers le passé. Nous avons montré plus haut que le temps nommé futur n'est qu'une forme du présent. On pourrait en dire autant du futur antérieur. Lorsque le poète l'emploie, il n'abandonne pas le présent, puisqu'il s'adresse à sa bien-aimée qui se trouve à ses côtés. Mais, placé dans le présent, le poète exécute un jeu complexe de l'esprit qui consiste à se représenter lui-même dans l'avenir, ou plus exactement dans la contemplation future du passé. Nous avons dit que le futur antérieur possède une perspective prétéritale du futur. Les résultats de notre analyse nous permettent de compléter cette caractérisation provisoire et de dire que le futur antérieur ouvre en fait une perspective future prétéritale du présent. Disons, pour employer une image, que la double perspective du futur antérieur fait penser à deux lorgnettes introduites l'une dans l'autre et qui sont aménagées de façon à permettre, grâce à un jeu de glaces, d'observer un objet quelconque placé en leur milieu, non sur la face tournée vers l'oeil de l'observateur, mais sur celle qui lui est opposée. J'ignore s'il a jamais été construit d'appareil optique de cette sorte et s'il est même réalisable en pratique; quoi qu'il en soit, la flexion verbale l'a construit, sous la forme particulièrement ingénieuse du futur antérieur.

5. La perspective prétéritale du passé est rendue par le plus-que-parfait. Les grammaires nous enseignent que ce temps indique un passé antérieur à un autre passé. En effet, lorsque je dis *j'avais quitté la maison lorsqu'il commença à pleuvoir*, l'action de quitter la maison est située avant le début de la pluie. Aucun doute n'existe sur cette manière de situer dans le temps les actions indiquées par le plus-que-parfait. La discussion ne s'engage qu'au moment de préciser la perspective d'où est considéré le passé du plus-que-parfait. Est-ce une perspective présentique, analogue à celle que nous avons reconnue au passé composé? Celui qui emploie le plus-que-parfait se représente-t-il au présent, d'où il considère le passé révolu, comme le fait le sujet parlant qui s'exprime au passé composé? Non. Lorsque l'on emploie un plus-que-parfait, on se représente soi-même à un moment quelconque du passé, moment auquel cesse justement une action également passée. Le plus-que-parfait est donc le passé dans le passé, il représente la perspective prétéritale du passé. Ce caractère est mis en évidence par le fait que, dans les phrases où il apparaît, le plus-que-parfait s'associe toujours à des formes du passé, que ce soit le passé composé, le passé simple ou l'imparfait, et jamais au présent. Pour reprendre l'image employée plus haut, mais en l'adaptant à des conditions nouvelles, nous dirons que le plus-que-parfait ressemble à une lunette qui en prolonge une autre et qui peut prendre des images que cette dernière, seule, serait impuissante à nous faire percevoir. Le plus-que-parfait allonge de la sorte le rayon de notre vision dans le passé. On a pu dire que le plus-que-parfait présente des analogies avec le futur antérieur, car ce sont tous les deux des temps de relation et que l'un d'eux obtient pour le passé les résultats que nous donne l'autre pour le futur. Mais cette symétrie est loin d'être parfaite, car, tandis que le futur antérieur, après avoir projeté le sujet parlant du présent dans un moment quelconque du futur, le fait contempler des événements passés par rapport à ce futur, le plus-que-parfait n'exécute pas deux mouvements, l'un vers le passé et l'autre du passé vers le présent. Pour employer une autre image, nous dirons

que le futur antérieur exécute un mouvement de *ricochet*, analogue à celui de la boule qui, atteignant le bord d'un billard, revient en arrière sur une certaine distance. Ce mouvement de ricochet n'est pas celui du plus-que-parfait qui se borne à prolonger le mouvement vers le passé, permettant ainsi de se représenter une action située à une époque encore plus éloignée.

* * *

Il est temps de revenir au problème énoncé au début de cette analyse. En nous efforçant d'approfondir le sens des divers temps verbaux, nous espérons apporter notre contribution à la connaissance de la structure empirique du temps, c'est-à-dire à celle qui correspond à la manière dont il est communément entendu. Anticipant sur les résultats de cette analyse, nous montrions que pour l'homme du commun, le temps est autre chose qu'une ligne droite en face de laquelle se trouve l'esprit qui suit le déplacement continu du moment présent, du passé vers l'avenir. La flexion temporelle nous prouve que notre esprit ne se situe jamais en dehors du temps, mais bien à l'intérieur de ce dernier, qu'il se meut avec son présent dans le passé, que de l'avenir il regarde vers le passé ou du passé vers un passé encore plus lointain. Le temps impliqué comme représentation dans l'emploi d'un verbe quelconque, n'est pas une ligne, mais bien une perspective. Personne ne ressent les actions qu'il exprime à un moment quelconque du temps, dans le présent, dans le passé ou dans l'avenir, mais il les éprouve toujours soit dans un passé ou un futur vus du présent, soit dans un avenir regardant vers la passé, soit dans un passé se tournant vers un passé plus lointain. La structure empirique du temps est perspective.

La nécessité de reviser le système traditionnel des grammaires apparaît quelquefois dans la riche littérature linguistique. Signalons, par exemple, l'intéressant ouvrage de Gustave Guillaume, *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*, Paris, 1929. Guillaume part, lui aussi, de l'image linéaire du temps qui se trouve à la base de toutes les systématisations grammaticales. Mais, observe l'auteur, pour connaître le temps,

il est nécessaire d'entrer au-dedans même du phénomène, et de suivre la genèse du temps dans notre pensée. Donc, encore qu'il ne le déclare pas, les bases des recherches de Guillaume seront celles de l'intuition bergsonienne. On nomme intuition, dit Bergson, „la sympathie par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet“ (*Introduction à la métaphysique*, dans le volume *La pensée et le mouvant*, 1934, p. 205). Et il écrit également: „Penser intuitivement est penser en durée“ (*La pensée et le mouvant*, p. 38). C'est donc la méthode de l'intuition bergsonienne que Guillaume se propose de suivre, lorsqu'il écrit: „Pour le linguiste et les fins qu'il poursuit, cette image optima du temps (il s'agit de son image linéaire) est un instrument insuffisant. Son défaut vient précisément de sa „perfection“. Ce qu'elle offre au regard, c'est du temps déjà construit en pensée, si l'on peut s'exprimer ainsi, alors que l'analyse demanderait qu'on vît du temps en train de se construire dans la pensée. Il est concevable, en effet, que pour s'introduire profondément à la connaissance d'un objet, cet objet fût-il le temps, point ne suffit de le considérer à l'état achevé, mais qu'il faut de plus, et surtout, se représenter les états par lesquels il a passé avant d'atteindre sa forme d'achèvement“. Mais si l'on entreprend la description génétique de l'image temps, c'est-à-dire la chronogénèse, on atteint „un plan profond de la morphologie verbale, que la grammaire traditionnelle ignore complètement“. Sur l'axe chronogénétique du temps, Guillaume distingue un temps *in posse*, un autre *in fieri*, un troisième enfin *in esse*, c'est-à-dire un temps *virtuel*, un temps *en devenir* et un temps *réel*. Dans un autre de ses ouvrages (*Immanence et transcendance dans la catégorie du verbe*, dans le vol. collectif *La psychologie du langage*, 1933), Guillaume reprend les mêmes idées, en donnant à certaines d'entre elles nu plus grand degré de clarté. Le verbe, observe-t-il ici, est un sémantème qui *implique* et *explique* le temps. Le temps impliqué „est inhérent au verbe, il fait partie de sa substance même“. C'est ainsi qu'il suffit de prononcer le mot *marcher* „pour que s'éveille en notre esprit, en même temps que l'idée d'un processus, celle du temps destiné à en obtenir la réali-

sation". Le temps *expliqué* est „le temps divisible en moments distincts, le passé, le présent, le futur, que le langage attribue au verbe". Dans son profil virtuel (*in posse*), le temps des verbes est impliqué. Lorsque l'on prononce l'infinitif *marcher* on se représente un temps intérieur à l'image du mot, un temps *in posse*. Dans le cas de l'infinitif, ce temps intérieur est ressenti comme un état de tension continue, infinie, virtuelle de l'action de marcher. La tension est suivie de détente (détension), rendue par le participe passé *marché*, c'est-à-dire ce qui subsiste après que la tension s'est terminée. Il existe également une forme intermédiaire tensive-détensive ou extensive, rendue par le participe présent *marchant*, qui exprime non seulement le déroulement continu et virtuel de l'action, mais encore sa réalisation, c'est-à-dire l'action en cours. Ces trois formes du temps impliqué, du temps *in posse*, constituent les *aspects* du verbe, transportables à tous les modes et à tous les temps verbaux. Si l'on considère le profil du devenir (*in fieri*), on rencontre les verbes au subjonctif, c'est-à-dire ceux qui expriment une action possible ou probable, mais non réelle, comme par exemple dans la proposition *il est possible qu'il vienne*, où le verbe est situé sur la ligne chronogénétique entre la virtualité et la réalité. De possible, l'action devient certaine dans le profil réel de la ligne chronogénétique rendu par les temps du mode indicatif (présent, passé, futur), où le temps est représenté extérieurement à l'image verbale. Employé à l'un des temps du mode indicatif, la représentation du temps s'ajoute de l'extérieur au verbe. D'autre part, l'image linéaire du verbe ne vaudrait que pour son profil réel (*in esse*). Au subjonctif (c'est-à-dire *in fieri*), la distinction entre le futur et le passé n'est pas si nette, de sorte que dans des propositions comme par ex. *j'attendrai qu'il soit venu* et *je regrette qu'il soit venu*, la forme subjonctive *qu'il soit venu* signifie à la fois que celui qui la prononce attend l'arrivée de quelqu'un ou en parle comme d'une chose déjà passée. „Le mode subjonctif serait donc le mode du temps amorphe, indivisible en époques, tandis que le mode indicatif serait celui du temps formé, nettement „réalisé“, et comme tel, divisible en époques“. Jusqu'ici

il semblerait que Guillaume ratifie l'image linéaire du temps, du moins pour ce qui est de l'indicatif. Mais, dans la suite de ses recherches, il nous montre que le segment par lequel le présent intercepte la ligne du temps, séparant le passé de l'avenir, comprend en lui deux parcelles de temps dont l'une appartient au passé et l'autre au futur et qu'il nomme les *chronotypes* constitutifs du présent: le chronotype ω prélevé sur le passé (que Guillaume nomme également le *chronotype réel et décadent*) et le chronotype α prélevé sur le futur (que l'auteur nomme encore *chronotype virtuel et incident*). Si l'on combine ces distinctions avec celles auxquelles ont donné lieu les aspects du verbe, on obtient: 1. les chronotypes α et ω juxtaposés dans l'aspect tensif, qui donneraient le présent de l'indicatif (*j'aime*); 2. les chronotypes α et ω juxtaposés dans l'aspect extensif (parfait composé = *j'ai aimé*); 3. le chronotype ω dans l'aspect tensif du passé (imparfait = *j'aimais*); 4. le chronotype α dans l'aspect tensif du passé (parfait simple = *j'aimai*); 5. le chronotype ω dans l'aspect extensif du passé (plus-que-parfait = *j'avais aimé*); 6. le chronotype α dans l'aspect extensif du passé (parfait antérieur = *j'eus aimé*); 7. le chronotype α dans l'aspect tensif du futur (futur de l'indicatif = *j'aimerai*); 8. le chronotype ω dans l'aspect tensif du futur (conditionnel présent = *j'aimerais*); 9. le chronotype α dans l'aspect extensif du futur (futur antérieur = *j'aurai aimé*); 10. le chronotype ω dans l'aspect extensif du futur (passé I du conditionnel = *j'aurais aimé*). Comme on le voit, Guillaume parvient lui aussi à montrer l'interférence continue des formes flexionnelles du verbe, c'est-à-dire l'existence de l'une quelconque de ces formes dans la perspective des autres. Nous avons essayé de montrer que ce ne sont pas des rapports d'extériorité qui existent entre les temps, c'est-à-dire que ces derniers ne sont pas des moments extérieurs les uns aux autres sur la ligne continue du temps, ainsi que les choses sont présentées par la grammaire traditionnelle. L'analyse de Guillaume aboutit, elle aussi, à ce résultat qu'elle soutient par la critique adressée aux systèmes traditionnels de la grammaire.

CHIASME MORPHONOLOGIQUE

Les langues font preuve parfois, pour tel détail d'agencement de leur système morphologique, d'un esprit d'épargne remarquablement ingénieux, et cela sans rien sacrifier de la clarté nécessaire à l'intelligence et à l'action; tel est, par exemple, le cas de l'hébreu, pour son impératif de la voix *qāl* (ou *pā'al*), sur la structure phonologique duquel j'attirerai ici l'attention, parce qu'il me paraît mettre particulièrement en lumière le maximum de rendement fonctionnel que cette langue a su tirer d'un minimum de moyens mis à sa disposition par les flexions interne et externe, à un moment donné de son évolution historique; le phénomène est d'autant plus frappant que la langue arabe, pourtant si étroitement apparentée à l'hébreu, ne présente rien de semblable.

Les formes de cet impératif, tant pour les verbes transitifs (type *šāmar*, garder) que pour les verbes intransitifs (type *lāmad*, apprendre), sont les plus simples de toute la morphologie verbale hébraïque, simplicité qui caractérise d'ailleurs l'impératif dans la grande majorité des langues connues: c'est qu'un commandement a d'autant plus de force et d'efficacité qu'il est plus bref. Ces formes sont au nombre de quatre, ne comportant que la seconde personne du singulier et du pluriel, au masculin et au féminin; elles ne diffèrent des personnes et genres correspondants de l'imperfectif que par l'absence de préformante. On a ainsi, pour les verbes *šāmar* et *lāmad*:

| | | | | |
|------------------------------------|-------------------------------|-----------|------------------|------------|
| II ^e pers. masc. sing.: | <i>šmōr</i> | „garde“; | <i>lmad</i> | „apprends“ |
| II ^e pers. fém. sing.: | <i>šmrī</i> | „ | <i>lmdī</i> | „ |
| II ^e pers. masc. pl.: | <i>šmrū</i> | „gardez“; | <i>lmdū</i> | „apprenez“ |
| II ^e pers. fém. pl.: | <i>šmornā(h)</i> ¹ | „ | <i>lmadnā(h)</i> | „ |

¹ Le *h* final entre parenthèses est muet au moins depuis l'époque où les Massorètes ont complété par leur système diacritique l'écriture purement

Notons que la même configuration de morphèmes se retrouve au prohibitif, lequel utilise, en les faisant précéder de la particule négative *'al*, les formes de l'imperfectif, pourvues cette fois de leur préformante.

Ex.: „n'apprends pas“ masc. *'al tilmad*, fém. *'al tilmā*;
„n'apprenez pas“ masc. *'al tilmūd*, fém. *'al tilmadnā(h)*.

On peut mettre en regard du tableau ci-devant celui des formes de l'impératif arabe, dépourvues elles aussi de la préformante qu'on rencontre dans les formes correspondantes de l'imperfectif. Soit *kataba* „écrire“; on a:

| | | |
|--|----------------|-----------|
| II ^e pers. masc. sing. | <i>uktub</i> | „écris“ |
| II ^e pers. fém. sing. | <i>uktubī</i> | „écris“ |
| II ^e pers. masc. et fém. duel | <i>uktūbā</i> | „écrivez“ |
| II ^e pers. masc. pl. | <i>uktubū</i> | „écrivez“ |
| II ^e pers. fém. pl. | <i>uktubnā</i> | „écrivez“ |

Outre la quasi-identité des désinences de l'arabe et de l'hébreu, on constate au premier coup d'œil une différence morphologique profonde; on peut même parler dans le cas présent d'une infériorité de l'arabe (la méthode phonologique en effet, entre autres avantages, a celui de permettre une évaluation comparative du degré d'efficacité de langues appartenant soit à une même famille, soit à une même „union linguistique“, et leur classification hiérarchique au point de vue du rendement fonctionnel): on relève avant tout la survivance du duel en arabe, vestige de la mentalité primitive concrète, qui, sans être de grande utilité pratique, surtout en matière d'impératif, brouille ici le jeu des oppositions phonologiques par le seul fait qu'il interpose sa forme unique entre les deux couples conjugués du singulier et du pluriel; on relève ensuite la présence de la voyelle

consonantique de l'hébreu: la preuve qu'une forme comme *umornā(h)* se terminait déjà réellement par une voyelle est que la consonne initiale du mot suivant devenait spirante, si elle était occlusive, conformément aux lois du sandhi propre à l'hébreu. Je n'ai pas transcrit les divers *šwā'* parce que, mobiles ou quiescents, ils ne forment pas syllabe et ne jouent d'autre rôle, dans le mécanisme de l'opposition phonologique, que celui de voyelles au degré zéro.

prosthétique *u-* liée au *hamzat alwašl*, et qui n'enrichit en rien le mécanisme morphologique puisqu'elle se répète identique à elle-même au début de chaque forme; enfin, la forme - *ktub* - prise par la racine est invariable elle aussi dans tout le paradigme, la langue n'ayant pas jugé utile d'user de ses possibilités de flexion interne.

En regard, l'hébreu :

1. A perdu le duel, ce qui permet une opposition mentale plus nette du singulier et du pluriel au sein de la catégorie de nombre;

2. Use de la flexion interne, mais de la façon la plus sobre: il ne donne à la racine (normalement trilitère) que deux formes, les plus simples qu'elle puisse prendre pour être prononçable: une seule voyelle placée entre trois consonnes, selon les deux types *šmōr-* et *šimr-*, c'est-à-dire d'une manière qui renforce l'opposition vocalique *ō / i*. Ces deux aspects de la racine, ainsi distingués de la façon la plus nette, sont répartis entre les quatre formes verbales selon une symétrie inverse, rapprochant le masculin singulier du féminin pluriel et le masculin pluriel du féminin singulier. Ce rapprochement ne présente aucun inconvénient, car, en premier lieu, les désinences, toutes différentes les unes des autres, suffiraient déjà amplement à distinguer de son analogue chaque terme de ces deux couples; en second lieu, on remarquera que les formes à similitude de racine sont également opposées, mentalement, deux à deux, de la façon la plus complète, à la fois par le genre et par le nombre: cette double opposition catégorielle finirait d'écarter tout danger de confusion s'il en était encore besoin; enfin, sur le plan du langage vécu, une dernière remarque s'impose: elle est d'ordre sociologique et en rapport avec la nature particulière de l'impératif, avec le rôle éminent qu'il joue dans l'ensemble du langage actif. On sait que dans les sociétés archaïques les tâches de chaque sexe sont rigoureusement distinctes les unes des autres et définies par des règles précises; cela étant, les situations concrètes déterminant les diverses conduites de commandement-obéissance devaient être suffisamment claires en hébreu pour que les formes de l'impératif ne

donnassent lieu à aucune équivoque quant au sexe des individus auxquels elles s'adressaient;

3. Ce qui se trouve finalement opposé, dans cet impératif hébreu, et de la façon la plus énergique, à la fois par les flexions radicales et par les désinences, c'est le singulier et le pluriel, à l'intérieur du masculin comme du féminin. Les sexes se trouvant bien séparés dans la réalité vivante peuvent être rapprochés sans inconvénient sur le plan du langage; ce qu'il importe de surveiller, c'est l'expression de la catégorie du nombre: l'attitude de celui qui commande, toute la conduite psychologique du commandement en même temps que sa technique, varient en effet selon que ce commandement s'adresse à un seul ou à plusieurs; sur ce point il est donc avantageux d'écarter toute équivoque; et c'est pourquoi la langue hébraïque redouble ici de précautions, tout en réalisant une singulière économie de formes verbales.

Assurément, de nombreuses langues présentent des cas où l'épargne de phonèmes est plus ou moins poussée: l'allemand, par exemple, dans la déclinaison de son article défini, n'utilise au total que six morphèmes là où une autre langue, plus exubérante, pourrait théoriquement en employer vingt-quatre, c'est à dire un à chaque point d'intersection des trois catégories de genre, de nombre et de fonction grammaticale; malgré tout, on a l'impression que les six formes de l'allemand pourraient être encore réduites; la déclinaison du pluriel en est la preuve. Il reste en tout cas que l'impératif *gal* de l'hébreu présente, d'un problème posé à la fois par les nécessités de l'action et le besoin de clarté et de simplicité de l'intelligence, une solution particulièrement heureuse et, comme diraient des mathématiciens, élégante.

On pourrait aussi objecter que ce phénomène d'opposition croisée, qui se présente ici un peu comme le résultat d'une intention précise et explicite de la langue hébraïque, n'est peut-être qu'accidentel, les formes imperfectives empruntées (et modifiées) par l'impératif se trouvant bénéficiant, aux personnes correspondantes, d'une opposition analogue. À quoi on pourra répondre, d'abord, qu'il n'est pas certain que les

formes de l'impératif, étant plus simples, ne soient pas les formes primitives; ensuite, que ce genre d'opposition pour ainsi dire en double diagonale disparaît quand on remplace, comme il se doit, les formes imperfectives dans l'ensemble du paradigme de cet aspect verbal. Enfin, même s'il était prouvé que l'impératif est issu de l'imperfectif et donc postérieur à lui, il n'en resterait pas moins que la langue a su définitivement intégrer dans son système général et que la conscience linguistique a adopté et entériné un procédé oppositif qui n'était peut-être primitivement qu'un effet du hasard, mais dont la supériorité a été reconnue. Il y a là un cas, entre mille autres, de cette intentionnalité plus ou moins consciente qui caractérise la téléologie propre à toute activité linguistique.

On a donc, en résumé, les trois schémas structuraux suivants d'opposition de morphèmes:

a) Simple opposition de désinences (cas de l'arabe);

b) Opposition de désinences renforcée par une opposition parallèle des formes de la racine (ce serait le cas de l'hébreu si chacune des deux formes radicales était commune soit à un même genre, soit à un même nombre, par exemple *šmôr-* au masculin et *šimr-* au féminin);

c) Enfin, la double opposition croisée, à symétrie inverse, ou contre-parallèle, des désinences personnelles et des formes radicales. C'est à ce dernier schéma, véritable chassé-croisé de morphèmes dont j'ai signalé plus haut l'habile économie, qu'on pourrait réserver le nom de *chiasme morphologique*. Il serait sans doute intéressant d'en rechercher les analogues dans les différentes langues, ne serait-ce que pour préciser davantage la notion capitale de rendement fonctionnel. Cette notion, si étroitement liée à la considération de l'efficacité linguistique, pourra aider à dominer de plus haut le système global de chaque langue, à dépasser chaque fois qu'il en est besoin les explications purement linguistiques que les doctrines actuelles proposent du fonctionnement de ce système, et enfin à situer le langage à sa place réelle, qui est centrale, dans la finalité générale de l'activité humaine.

Sibiu

HENRI JACQUIER

SYNTAX UND SEMANTIK

Für Friedrich Ranke

Mit Beispielen wie *das runde Dreieck ist lustig* wurde bisher die völlige Trennung der syntaktischen und semantischen Betrachtungsweise sprachlicher Gegebenheiten als notwendig und richtig nachgewiesen, denn auch Sätze wie z. B. *der Vater kommt, gegen der Bruder kommt* (Ries, *Was ist Syntax*, Prag 1927, p. 97) weisen keinerlei syntaktische Unterschiede auf, wohl aber inhaltliche.

Man glaubte dem Zustand der Verwirrung infolge bedenkenlosen Promiscuegebrauchs der Termini grammatischer und semantischer Art am besten durch säuberliche Trennung der Gebiete entgegenzutreten, während noch Behaghel die Syntax als einen Teil der Bedeutungslehre aufgefasst wissen wollte. Von den vielfachen Versuchen, die Trennung deutlich zu machen, sei nur der von Ries erwähnt, wobei die Bedeutungslehre in sich zerrissen wird, nämlich zu einem Teil in die Wortlehre fällt, zum anderen als ein Bestandteil der Syntax auftritt. Damit mag Ries der Syntax gerecht geworden sein, keinesfalls aber kann man damit zu einer Klärung der Gesamtprobleme der Semantik gelangen.

Die Beweisführung für die Notwendigkeit, Syntax und Semantik absolut zu trennen, ging darauf hinaus, dass Sätze wie der angeführte zwar syntaktisch einwandfreie Sätze seien, aber semantisch ohne Meinung, ein Gebilde ohne Sinn. Soweit erscheint diese — logische — Beweisführung durchaus einleuchtend. Erkennt man überdies für die semantische Untersuchung das Slottysche Ordnungsprinzip von Gegenstand und Merkmal an — obwohl auch dieses an und für sich einleuch-

tende Prinzip nicht aufgeht — und für die syntaktische das übliche, so ergeben sich einige Schwierigkeiten, die das Aufrechterhalten der Trennungsthese erschweren. Gewiss ist es notwendig, sich stets darüber klar zu sein, von welcher Seite her man eine sprachliche Erscheinung betrachtet, doch scheint es ebenso notwendig, nicht eine Betrachtungsweise völlig ohne Beachtung der anderen anzuwenden¹.

Immer wieder stösst man bei sprachlichen Untersuchungen auf Fälle, die einseitig betrachtet nicht zu lösen sind. Es soll hier nicht den unzähligen mehr oder weniger adäquaten Systemen ein weiteres unzulängliches hinzugefügt, sondern vorerst einmal ein Beitrag zur Klärung versucht werden. Es wird an einigen Fällen gezeigt, dass der Trennungsstrich nicht aufrecht zu erhalten ist.

Es gibt zum Beispiel Merkmalsbezeichnungen in der syntaktischen Form eines Adjektivs, die nicht auf Personen angewendet werden können. Das hört sich zunächst — wenn nicht unwahrscheinlich — banal an. Warum sollten nicht Dinge Eigenschaften haben, die Menschen nicht besitzen? Gibt man den Einwand zu, so ergibt sich sofort die Gegenfrage, warum nämlich die Behauptung nicht umkehrbar ist, denn sie ist es tatsächlich nicht, wie wir gleich am sprachlichen Material sehen werden. Der erwähnte Einwand der Semantiker ist jedoch sofort mit einer — leider syntaktischen — Antwort zu widerlegen. Es ist nämlich so, dass gewisse Merkmale nur in Form eines Adjektivs nicht auf Personen anzuwenden sind, wohl aber in der des Adverbs — oder auch als Adjektiv auf Teile oder Handlungen von Personen bezogen. Diese Merkmale können also nicht Eigenschaften des Menschen selbst, sondern nur die seiner Taten und Zustände sein. Andererseits findet sich kein Adjektiv, das nicht irgend einem Ding zugeordnet werden könnte. Um diese Behauptungen zu erhärten, gehen wir am besten von dem Beispiel aus, das den Ausgangspunkt bildete.

¹ Cf. Sandmann (*JP*, 57, 1939, p. 88), wo der „Trennungsstrich zwischen semantischen und syntaktischen Kategorien“ als zu stark betont abgelehnt wird.

Es gibt Skulpturen und Gemälde, die die Bezeichnung „schmerzhaftes Mutter Gottes“ tragen.

Für unser heutiges Sprachgefühl und dem Sprachgebrauch gemäss ist diese Bildung nicht mehr möglich. Dass es sich hierbei nicht um eine Angelegenheit lediglich der Wortbildung handelt, wird sich zeigen. Die jeweilige Funktion des Suffixes hängt nicht nur vom Stamm ab, an dem es auftritt, sondern auch von dem Begriff, zu dem das komponierte Wort in Beziehung gesetzt wird.

Für unser Empfinden kann nicht eine Person *schmerzhaft* sein. In diesem Worte ist noch die ursprüngliche Bedeutung des Suffixes lebendig, nämlich „behaftet sein mit“, „enthaltend“. Ähnliche Wörter wie *glücklich*, *nothhaft* sind gänzlich verschwunden. In diesen Wörtern zeigt das Suffix noch vollständige Übereinstimmung von Bedeutung und Meinung. Um dies gleich vorwegzunehmen: es gibt auch heute noch viele gebräuchliche Wörter, in denen das Suffix *-haft* die Grundbedeutung als Meinung behalten hat (*dauerhaft*, *lebhaft*, *triebhaft*, *krampfhaf*, *lückenhaft*, *fehlerhaft*). Andererseits zeigt jedoch das Suffix *-haft* eine weitere Entwicklung etwa im Sinne von „zufügend“, „verursachend“ wie z. B. in *schmerzhaft*, *zweifelhaft* usw. und eine dritte Meinung, die eines Vergleichs: „entsprechend“, „gleich“, wie wir es etwa in *porträthaf*, *liedhaft*, *romanhaft*, *elfenhaft*, *bärenhaft*, *flegelhaft* haben.

Es zeigt sich nun, um die Verwirrung vollständig zu machen, dass einerseits manche Bildungen mit *-haft* in mehreren der genannten drei Rubriken (von der Meinung: „behaftet“, „zufügend“, „entsprechend“) auftreten, und dass andererseits manche von ihnen auf Personen angewendet werden können, andere dagegen nicht, und dass schliesslich diese Einteilungen sich nicht decken sondern überschneiden.

Um zunächst bei *schmerzhaft* zu bleiben, so ist festzuhalten, dass es in der Grundbedeutung von „behaftet mit“, „enthaltend“ heute nicht mehr auf Personen anwendbar ist. Man kann nicht von irgendeinem Wesen sagen, es sei *schmerzhaft*. Aber ebensowenig lässt sich das Wort mit der Meinung „zufügend“, „mit sich bringend“ auf Personen als Adjektiv anwenden.

Nach dem heutigen Sprachgebrauch ist *schmerzhaft* in keinem Falle als Attribut zu einer Person verwendbar. In der Form eines Adverbs jedoch lässt sich dieses Merkmal durchaus auf menschliche Handlungen und Zustände bezogen gebrauchen. *Er drückte ihr schmerzhaft die Hand* oder auch *er verabschiedete sich mit schmerzhaftem Händedruck*. In beiden Fällen meint das Wort „Schmerz zufügend“, beide Male ist es auf menschliches Tun angewendet, aber nur als adverbelle Bestimmung oder als Attribut zu einer Eigenschaft. Mit der Meinung „enthaltend“, „behaftet mit“ ist heute m. E. das Wort *schmerzhaft* nicht mehr gebräuchlich. Dieses Merkmal wird durch andere Bildungen, wie etwa *schmerzlich*, ausgedrückt. Übrigens ist dieses Wort ebenfalls nicht auf Personen direkt anwendbar, wie unzählige andere (*bestickt, klappernd, weit, peinlich*). Um die Überschneidungen zu verdeutlichen, seien noch einige Beispiele mit dem Suffix *-haft* angeführt: *dauerhaft* und *boshaft* sind beide in die erste Gruppe einzuordnen, jedoch nur *boshaft* ist auf Personen direkt anwendbar. Ebenso *liebhaf* und *flegelhaf*, die in die dritte Gruppe gehören, aber nur *flegelhaf* ist direkt für Personen zu gebrauchen. *Schwindelhaft* gehört sowohl in die erste (*schwindelhaftes Unternehmen*) als auch in die zweite (*schwindelhafte Höhe*) Gruppe und ist in keiner auf Personen zu beziehen.

Ohne jedoch diese Frage über die Anwendbarkeit gewisser Adjektive auf Personen hier lösen zu wollen, sei auf dieses interessante Problem aus dem Grenzgebiet zwischen Sprachwissenschaft und Philosophie hingewiesen. Hier sollte diese Erscheinung nur ein Beweis dafür sein, dass man sprachliche Gegebenheiten nicht ohne weiteres entweder von der syntaktischen (bzw. Wortbildungs-) oder von der semantischen Seite aus erklären kann. Es sollen nun noch weitere Beispiele für diese These angeführt werden.

Man kann nicht etwa sagen, dass Adjektive einer bestimmten Bildungsweise nicht prädikativ verwendet werden können, wie es etwa bei den noch nicht zu echten Adjektiven gewordenen Partizipien des Präsens der Fall ist: *der Mann ist folgend* ist nicht möglich, wohl aber *der folgende Mann*. Dagegen ist etwa *reizend* bereits zum Adjektiv geworden.

Einen anderen Fall bildet das zusammengesetzte Adjektiv. Sehr häufig kann man das Simplex auf Personen anwenden, das Kompositum jedoch nicht. So steht *rechtlich* neben *vernunftrechtlich*, *wissenschaftlich* neben *sprachwissenschaftlich*. Dagegen aber ist *menschenfreundlich* neben *freundlich* auch für Personen gebräuchlich.

Man kann also keineswegs von der Form ausgehen und behaupten, dass sich zusammengesetzte Adjektive in bestimmter Weise verhalten. In gleicher Weise gebildete Formen haben verschiedene Möglichkeiten der Anwendung, je nach ihrem Inhalt, ohne dass sich dieser wiederum in irgendwelchen Kategorien festhalten liesse.

Ein Sonderfall der Komposition liegt in der negativen Form vor. Die Tatsache, dass von vielen Adjektiven sich nur diese erhielt, kann nicht formal und nicht mit Hilfe der historischen Grammatik erklärt werden, da ja in anderen Fällen die positiven Formen erhalten blieben: dtsh. *unerhört, unwirsch*; čech. *neruda*; rum. *nemaipomenit* gegenüber *unwahrscheinlich-wahrscheinlich, unsichtbar-sichtbar*.

Hierher gehören auch gewisse Verben, die nur verneint gebräuchlich sind: *nicht riechen, nicht ausstehen können*, usw.

Auch leuchtet es nicht ein, rein inhaltlich zu untersuchen, weshalb sich in manchen Fällen nur die negative Form erhielt.

Ein anders gelagerter Fall liegt in *vergesslich-unvergesslich* vor. Hier haben beide Formen ganz verschiedene Meinung, es ist nicht das Negativ das Gegenteil vom Positiv; sondern das Negativ weist ein anderes genus verbi auf, es ist passiv. Wie könnte man hier mit semantischer Erklärung allein auskommen?

Mit diesen letzten Beispielen haben wir uns von dem Problem des Ausgangsbeispiels — dass gewisse Adjektive nicht auf Personen angewendet werden können — entfernt. Aber gerade als abliegende Beispiele können sie zur Erhärtung der These dienen. Es soll nun noch abliegenderes Material angeführt werden (bisher handelte es sich stets um Adjektive), um die Behauptung, dass syntaktische und semantische Betrachtungsweise und Erklärung nicht immer losgelöst von einander angewendet werden können, zu stützen.

Zunächst sei an die „Stoffnamenregeln“ erinnert. Nicht etwa an die Regeln als solche natürlich, die ja eher als ein Beispiel der der Trennungsthese vorangegangenen Verwirrung der Begriffe angesehen werden könnten, da sie aufgestellt wurden, als noch bedenkenlos alle Termini verschiedener Gebiete durcheinander gebraucht wurden. Jedoch entsprechen die Regeln den sprachlichen Tatsachen im Grossen und Ganzen. Man kann nicht umhin, zuzugeben, dass z. B. Stoffnamen keinen Plural haben, ob man das nun in eine Regel fasst oder nicht¹.

Man kann aber diese Tatsache nur so ansehen, dass über eine semantische Kategorie — Stoffnamen — eine nicht semantische Bestimmung getroffen wird, die sich aber nicht aus der grammatischen Form ergibt, sondern lediglich aus dem Sinn, der zum Unsinn würde, wollte man ihr schematisch behandeln. Sicher liegt nicht jeder Fall so klar wie dieser, bei dem es ja sehr leicht einzusehen ist. Schwieriger ist es gelegentlich, wenn ein nicht deutlich einzuordnendes Beispiel vorliegt. So hatte ich grosse Schwierigkeiten, einem rumänischen Schulmädchen zu erklären, warum sie nicht — wie es in ihrem schlechten Deutschbuch verlangt wurde — „der lebhaftes Handelsverkehr“ auch im Plural deklinieren könne, sie habe doch die richtigen Endungen verwendet.

Nehmen wir einen anderen Fall: die sogenannten transitiven Verben. Da gibt es solche wie *helfen*, die in manchen idg. Sprachen² transitiv sind, in anderen nicht. Dies weist wohl auf innere Gründe hin, nämlich auf die Auffassung. Darüber hinaus ergeben sich weitere Probleme. Manche von diesen Verben können ein Akkusativobjekt bei sich haben (*lieben, lesen, nähen, malen, heiraten, reden, spielen*), wieder andere müssen ein solches bei sich haben, um vollständig sinnvoll zu sein (*sagen, zerschneiden, tun*). Ganz ebenso gibt es auch Verben mit dem Dativ, wie *trauen*, die nicht ohne Objekt möglich sind.

Rein lexikalisch kann natürlich von diesen Verben ein Sinn angegeben werden, doch sind sie im Satzzusammenhang nur

¹ Nach Ries gehört allerdings Numerus in die Semasiologie.

² Im Rumänischen sogar dialektisch unterschiedlich.

möglich, wenn sie ein Objekt haben. Man sieht, wie unmöglich es ist, diese Erscheinung nur von einer Seite her zu erfassen zu suchen. Syntaktisch gesehen, kann man nur sagen, dass die betreffenden Verben als Prädikat ohne Objekt unvollständig sind. Wieso aber gerade diese Verben und andere nicht? Mit syntaktischen Angaben kommen wir da nicht weiter. Man kann zwar einfach feststellen, wie diese Verben zu gebrauchen sind, aber damit ist nicht viel gewonnen. Woher soll man denn wissen, welche Verben hierher gehören und welche nicht. Dafür gibt es keine syntaktische Kategorie. Es handelt sich ja nicht um irgendwie defektive Verben — wobei der Begriff des Defektiven in sich klärungsbedürftig ist. Jedenfalls kann man diesem Problem nicht ohne semantische Betrachtung nahekommen. Diese muss sich aus der Struktur jeweils einer Sprache ergeben, da ja die Fälle nicht durchaus parallel zu sein pflegen.

Ein ebenfalls hierhergehöriges Kapitel ist die Frage des Artikels. Auch dies Problem erweist sich als ein Komplex nicht völlig isoliert zu betrachtender Sinn-Beziehung. Gehen wir vom Allgemeinen aus. Der Artikel an und für sich hat keinen Inhalt, keinen eigenen Sinn. Seine Funktion ist syntaktisch, sie besteht in der Beziehungssetzung. Jedoch hat diese Funktion des Artikels semantische Voraussetzungen und Wirkungen. Semantische Unterscheidungen bringen syntaktische Auswirkungen hervor. Man denke etwa an den unterschiedlichen Artikelgebrauch bei Ding- und Stoffnamen, in manchen Sprachen bei belebten und unbelebten Wesen, oder etwa an den Gegensatz zwischen Personen und „Abstrakta“. Aber ebenso gibt es auch syntaktische Einflüsse auf den Artikelgebrauch (Kasus, verschiedene Satzarten usw.). Auch syntaktische Auswirkungen, etwa in der Wortstellung, bringt der Artikelgebrauch mit sich. Alle diese Dinge interessieren hier jedoch nur insofern, als sie Beweise für die Unmöglichkeit sind, eine genaue Abgrenzung zwischen syntaktischen und semasiologischen Erklärungen konsequent durchzuführen, wenn bestimmte sprachliche Phänomene behandelt werden sollen.

Es ist hier auch auf Porzigs Gegenüberstellung der homerischen Opposition der Wörter vom Typus $\pi\alpha\theta\eta$ (die nicht

Subjekt eines transitiven Verbums sein können), gegenüber dem Typus *πρόβος* hinzuweisen. (3. *Congresso Internazionale dei Linguisti*, Rom, 1935, S. 289). Hierbei ist jedoch wenigstens eine gewisse Regelmässigkeit vorhanden, die bei den Beispielen der deutschen Adjektive fehlt. Eine weitere wichtige Bemerkung Porzigs (a. a. O.) lautet: „Ob man ein Verbum durch alle drei Personen sämtlicher Numeri sinnvoll durchkonjugieren kann, hängt wesentlich von seiner Bedeutung ab“.

Damit weist Porzig auf die indogermanischen Impersonalia hin und die bisher immer übersehene, aber grundlegend wesentliche Frage, „welche Wörter sinnvoll nur in der 3. sg. auftreten können“.

Diese von Porzig in anderem Zusammenhang herangezogenen Beispiele sind auch für unser Thema wichtig. Das Ineinandergreifen der verschiedenen Kategorien ist hier besonders ins Auge springend. In dem Augenblick, in dem man von den Impersonalien redet, impliziert man schon, dass ihre Besonderheit in einer Kombination von syntaktischen und semantischen Momenten liegt, die sich gegenseitig bedingen. Man kann bei der Erklärung, oder auch nur Beschreibung dieser Gebilde nicht von einer Seite absehen. Die Tatsache, dass die Konjugierbarkeit gewisser Verben von ihrem Sinn abhängt — eine Tatsache, die keiner ernsthaft bestreiten kann — allein wäre Grund, das Verhältnis von Syntax und Semantik, oder wenn man will, Grammatik und Semasiologie, einer eingehenden Prüfung zu unterziehen.

Hierbei kommt uns nun eine etwa 25 Jahre zurückliegende Anregung L. Spitzers zu Hilfe („Ein Ersatzwort für Syntax“, in *Aufsätze* . . ., S. 340 ff). Spitzer stellt dort ganz allgemein fest, dass Syntax ein in vielen Fällen inadäquater Ausdruck ist. Die Fälle, die er dort anführt, interessieren hier nicht. Jedoch ist der Vorschlag, statt von Syntax von „Beziehungslehre“ zu reden, nicht für die dort angeführten Beispiele allein ein Gewinn, sondern ganz allgemein. Er würde auch für das Thema dieser Arbeit eine wesentliche Vereinfachung und Klärung bedeuten, wenn man nämlich, wie S. es tut, im Auge behält, dass nicht Worte, sondern Begriffe bezogen werden. Hierbei wird das

mechanische Element, das dem Begriffe Syntax anhaftet, ausgeschaltet. Einen ähnlichen Gedankengang verfolgte wohl Deutschbein, wenn er sagt (*System der neuenglischen Syntax*, § 2): „Syntax ist die Lehre von den Beziehungen der sprachlichen Elemente, soweit diesen ein Sinn zukommt“.

Auch Blümel in seiner *Einführung in die Syntax* empfindet diese mangelhafte Adäquatheit des Terminus Syntax (wie auch die der „Satzlehre“). Er spricht (S. 42) von stillschweigender Umdeutung dieser Termini. Ferner weist B. auch auf den Zusammenhang der Syntax mit den Grenzgebieten hin: „überhaupt hängen alle grammatischen Fragen unaufhörlich mit einander zusammen, unmittelbar und mittelbar“.

Kehren wir zu unserem Thema zurück, so müssen wir feststellen, dass man mit einer „Beziehungslehre“ sehr viel weiter kommt, zumal wenn man stets beachtet, dass eben Begriffe bezogen werden sollen. So aufgefasst, erscheint sie viel leichter vereinbar mit der Semantik. So ist es z. B. durchaus einleuchtend, dass ein Verbalbegriff, der eine Naturerscheinung bezeichnet, nicht persönlich bezogen werden kann, obwohl man auch dies gelegentlich — in der Stufe des Animismus — annehmen hat. Hier darf das historische Moment nicht vernachlässigt werden. Wir wissen aus heutigen primitiven Sprachen von derartigen Erscheinungen. Auch in der idg. Sprachgemeinschaft waren Wettergottheiten bekannt. Wobei wir aber nicht entscheiden wollen, ob diejenigen Recht haben, die für die idg. Impersonalien eo ipso ein persönliches Subjekt ansetzen.

Man könnte einen Vergleich aus der Botanik anführen, ohne jedoch deshalb in den Schleicherschen Irrtum der Gleichsetzung sprachlicher mit pflanzlichen Gegebenheiten zu verfallen. Der Vergleich ist vielmehr so gemeint: wie man mit Untersuchungen etwa der Gewebe einer Pflanze, wenn wir von allem anderen abstrahieren, eben nicht allzu viel über Art und Wesen der Pflanze erfahren, so kann man auch nicht das Eigentliche einer sprachlichen Erscheinung erfassen, wenn man nur eine Eigenschaft, sei es eine der Beziehung oder eine des Sinns herausgreift. Vielfach bedingen sich beide Komponenten, da ja die Sprache — soweit parallel zur Pflanze — etwas Ge-

wachsenes, Gewordenes, nicht etwas Gemachtes ist. Ebenfalls mit dieser Eigenschaft hängt zusammen, dass die Sprache nicht als logisches System aufzufassen ist, wenngleich tatsächlich natürlich ein System vorhanden ist. Alle diese Einwände wollen nicht die Notwendigkeit einer Ordnung aus praktischen, arbeitstechnischen und pädagogischen Gründen bestreiten, sondern vielmehr dem Versuch der Klärung dieser Ordnung dienen.

Es entsteht bei unserem Thema, wie bei so vielen, auch wieder die Frage, ob nicht in der klassischen Zeit der Sprachwissenschaft bei allen durch die Neuheit des Stoffs bedingten Schwächen doch die richtige Einstellung der Sprache gegenüber im Grossen und Ganzen gegeben war. Vielleicht beruht die frühere Vermengung der Kategorien gar nicht so sehr auf Unvermögen oder Unachtsamkeit als auf einem richtigen Gefühl für die Komplexität der Erscheinungen.

INGEBORG SEIDEL-SLOTTY

VLĂDUTU' MAMEI ¹

L'emploi d'un nom propre comme nom commun est un phénomène fréquent dans toutes les langues. Ce fait n'a rien qui puisse surprendre. Les noms de personnes et de lieux sont, dans la même mesure que les mots habituels, des éléments constitutifs du lexique. Les sujets parlants n'établissent pas de distinctions entre les uns et les autres, car tous ces mots désignent pour eux des notions avec lesquelles leur activité les met à chaque instant en contact. Le langage humain constitue une unité parfaite et continue, pareille à un fleuve dont l'eau coule sans arrêt, toujours nouvelle et cependant toujours semblable à elle-même. C'est ce qui explique le scepticisme des linguistes modernes à l'endroit des classifications qu'établissaient les grammairiens d'autrefois, en se fondant exclusivement sur des considérations logiques.

La seule distinction essentielle qui existe entre un nom propre et un nom commun, c'est que le premier individualise la notion, alors que le second en présente l'aspect spécifique. C'est pourquoi un nom commun a besoin pour évoquer l'individu, c'est-à-dire un certain représentant de l'espèce, d'être accompagné d'un déterminatif (art. défini ou indéfini, adjectif démonstratif ou possessif, etc.). Mais cette distinction elle-même disparaît ou se réduit sensiblement lorsque les circonstances n'en favorisent pas le maintien. Il suffit que nous donnions au nom propre une valeur en quelque sorte générale, une valeur d'espèce par conséquent, pour qu'il perde sa signi-

¹ Version française de l'étude du même titre parue en roumain dans le volume *In amintirea lui Constantin Giurescu (1875-1919)*, București, 1944.

fication originaire et se transforme en une sorte de nom commun. Cette opération a lieu chaque fois que le sujet parlant envisage non l'individu que désigne le nom respectif, mais ses traits caractéristiques, traits qui lui sont particuliers, sans doute, mais qui peuvent se rencontrer chez un grand nombre de personnes. Le nom propre ne désigne plus dans ce cas un individu particulier mais une espèce, un groupe d'êtres qui possèdent en commun le trait ou les traits caractérisant celui qui porte le nom en question. (*Un Hamlet* désigne „un homme indécis“, (*un Othello* devient „un homme jaloux“, (*un Tartuffe* „un hypocrite“, (*un Don Juan* ou *Casanova* „un séducteur“, (*un Dimu Păturică* ou *Tănase Scatiu* „un parvenu brutal et sans scrupules“, (*un Pristanda* „un fonctionnaire servile devant ses supérieurs“, etc.

Mais le phénomène opposé se produit lui aussi fréquemment. Le processus logique suit alors le chemin inverse: lorsque la notion exprimée par un nom commun ou un adjectif devient, dans des conditions déterminées, le trait caractéristique d'un certain être, celui-ci s'identifie en quelque sorte avec la notion correspondante par élimination de tous les autres êtres qui possèdent eux aussi, mais à un moindre degré, cette particularité. C'est ainsi que sont nés et que naissent encore les surnoms les plus divers, suggérés par un signe distinctif (physique ou psychique) qui se retrouve certes chez un grand nombre d'individus, mais qui, dans le milieu où naît le surnom, n'existe que chez celui qui en est affublé et qui se distingue justement de tous ses semblables par le signe en question ¹.

Quelquefois, le même mot subit tour à tour les deux transformations sémantiques. C'est le cas célèbre entre tous du nom du Rédempteur. *Christos* signifie en grec „oint“ et représente la traduction de l'hébreu *māšiah* „l'oint (du Seigneur)“, c'est-à-dire „l'oint par excellence“ (à l'exclusion de tous ceux qui pourraient virtuellement se trouver dans une situation identique).

¹ Cf. les noms de famille (surnoms à l'origine) comme *Frumoșu* (Lebel), *Lacomu* (Le goulu), *Micu* (Le petit, Le bref), *Orbu* (L'aveugle), *Rău* (Le mauvais), *Scurtu* (Courtaud), *Spălăteli* (Le propre), *Șchiopu* (Le boiteux), etc.

Mais on chercherait en vain le sujet parlant qui ait présente à l'esprit cette signification connue des seuls spécialistes (qui n'en ont d'ailleurs pas conscience eux non plus lorsqu'ils invoquent, comme tout croyant, le fondateur du christianisme). Pour tout le monde, *Christos* est au sens le plus strict du mot un nom propre. Et cependant, le fr. *Christ* signifie également „crucifix“, de même que le slave *kristi* „croix“ ¹. Il est donc revenu, en partie du moins, à sa valeur de nom commun (le fait qu'il n'ait plus le même sens qu'à l'origine n'influe pas sur l'objet de cette discussion). Un exemple qui offre avec le précédent des traits communs est celui d'*America*. Bien que découvert par Colomb, le nouveau-monde n'en a pas moins reçu le nom du navigateur italien Amerigo Vespucci. Ce toponyme provenant d'un anthroponyme est devenu le nom commun *americă* „tissu de coton de qualité inférieure fabriqué à la machine“ (Dictionnaire de l'Académie) ¹.

¹ Cf. Bruno Migliorini, *Dal nome proprio al nome comune*, Florence-Rome-Gènes, 1927, qui discute très intelligemment le problème sur la base de matériaux très riches, appartenant au domaine des langues romanes. Le roumain n'y est guère pris en considération (voir plus loin).

² Dans l'œuvre citée, Migliorini n'étudie que les noms de personne devenus, dans des conditions déterminées, des noms communs. Je profite de l'occasion qui m'est donnée pour énumérer ici un certain nombre d'exemples analogues à celui d'*americă* et que j'ai notés tout à fait au hasard au cours de mes lectures. Tous ont à leur base des toponymes (au sens large du mot) et désignent presque toujours des étoffes, des toiles, des articles d'habillement, etc. Esp. *americana* „especie de chaqueta larga“ (M. de Toro y Gisbert, *Pequeño Larousse ilustrado*), cat. *americana* „Joppe“; *adamasca* „riche étoffe de soie à fleurs (fabriquée à Damas)“; „schwerer, schwarzer Wollenstoff rot kariert, der in Tecuciu viel von Männern getragen wird“, fr. *damasc*, it. *damasco* (cité par le *DA.*); *anglie* „sorte d'étoffe (anglaise)“, fr. *anglaise* „galon (pour garnir les tissus d'ameublement)“, (Suisse) „habit à longs pans, redingote; pardessus“ (*Glossaire des patois de la Suisse romande*, I, 419-420); *basca* „sorte de béret“, fr. *basquette* „Männerrock“, *basquine* „Baskine“ („Art Reifrock, weiter Oberrock der spanischen Frauen“), it. (Sicilia) *calmucco* „un tessuto“, (venez.) *calmucch* „specie di panno lano con pelo lungo“ < *Calmucci* (*Studi italiani*, VIII, 22, n. 6); *cazacă* „sorte de blouse de dame“; „manteau à larges manches; blouse de soie de couleur voyante que portent les jockeys“ (Candren, *Dict. encicl. „Cartea Rom.“*), fr. *casaque* „(weitarmiger) Reiserock; Damenmantel; Jockeyjacke“; (vieilli)

Le procédé que l'on vient de décrire est utilisé dans la langue cultivée comme dans la langue populaire. Les cas les plus fréquents de transformation de noms propres en noms communs appartiennent au vocabulaire des gens cultivés, chose naturelle si l'on songe aux applications stylistiques que peut avoir ce

„Kasacke (Mantel der Musketiere, der Leibkompagnien usw.“, *casaque de forçat* „Sträflingsjacke“, *casquin* „kurzer Überrock“; *casachie* „bonnet (de Cosaque) d'agneau noir, à fond de drap blanc“ (DA., s. v. *cazaci*); *cerchează* „vêtement en usage dans les villages de petits propriétaires“, ruth. *čerkeska* „Oberkleid“ (cit. par le DA., s. v. *Cerchez*), s.-cr. *čerkez* „Kleidungsstück“ (O. Franck, *Studien zur serbokroatischen Ortsnamenkunde*, Leipzig, 1932, p. 45); prov. (Venaissin-Ardèche) *catalana* „Frauenhaube“ (*Volkstum und Kult. Rom.*, IX, 303, n. 1); frioul. *cragniase* „tela che viene della Carniola (Crugn) e non riesce mai candida“ (ZRP., LII, 84); *dalmata* „Holzschuh“ et *dalmatica* „Messgewand“, dans diverses langues romanes (cf. Meyer-Lübke, *REW*, nr. 2462, 2463); esp., port. *esclavina* „grober Pilgerrock“, v. fr. *esclavine*, idem (Meyer-Lübke, *op. cit.*, 8003 a); *florentina* „sorte de chapeau de femme“ („tualetile lor imprimata, pâlăriile mari, florentinele“, *Adesea literar*, 12 juin 1934, II, 4); fr. *limousine* „grobwollener, ziegenhärener Mantel der Schäfer, Fuhrleute usw.“; *olandă* „in der Fabrik hergestellte feinere Leinwand“ < fr. *hollande* „Art fester Battist“, cat. *olanda* „classe de tele“ (A. Griera, *Holanda*, dans *Mélanges de philologie offerts à Jean-Jacques Salverda de Grave*, Groningue-La Haye-Batavia, s. a., p. 1 de l'extrait; l'auteur cite également d'autres exemples empruntés au même domaine, comme le cat. *bruselles* „pintes de Bruxelles“, cat., esp. *vaso* „tela d'Arras“, cat. *piteu* „teixit de llana de color blavosa i molt groixut“ < *Sant Llorenç dels Piteus*, localité située dans les Pyrénées), esp. *holanda* „lienzo muy fino de que se hacen camisas, sábanas y otras cosas“, port. *hollandia* „tecido de linho muito fino e fechado, que se fabrica em Hollanda“ (Griera, l. c.); roum. *polcă* „(Frauen-) Jacke wie sie im Hause, von Bäuerinnen auch sonst getragen wird“, ruth. *polka* „langer Kaftan der Kleinbürgerfrauen“ (cit. par Tiktin, s. v. *polcă*), it. *polacca* „pelzverbrämte Jacke“; it. *schlavina* „grober Pilgerrock“ (Meyer-Lübke, *op. cit.*, 8003 a), calabr. *scavina*, *schlavina* „schlavina, coperta da letto di panno grosso“ (G. Rohlfs, *Dizionario dialettale delle tre Calabrie*, I, 2, 237); it. *ungheresca* (et *ungaresca*) „ungarische Jacke, Tracht“; *valansienă* „dentelle de Valenciennes“ < fr. *valencienne*, idem; *vengheră* „Art mit Pelz gefütterter und verbrämter Tuchrock, ehemals von jungen Edelleuten, jetzt von Bauernburschen getragen“, r. *vengerka*, pol. *teggierka* „ungarischer Rock, Pelz“ (Tiktin, s. v. *vengheră*). Cf. également le fr. *attila* = germ. *Attila* „dolman, tunique“, *ulană* „costume de uhlan“ (Cez. Petrescu, *Luceafărul*, 150, 203), *cracoviță* „manteau de paysan“ < n. top. pol. *Krakow*.

procédé: il s'agit au fond d'une métaphore (je prends ce terme dans l'acception très large que lui donnent les linguistes qui ne veulent rien savoir des métonymie, synecdoque et autres figures de style plus ou moins rhétoriques, c'est-à-dire artificielles), et les gens cultivés, même lorsqu'ils ne sont pas poètes, sont tentés de recourir à la métaphore toutes les fois qu'ils veulent rendre leur langage plus vivant et plus concret. Il s'en suit que de nombreux exemples empruntés à la langue cultivée sont à la fois des faits individuels de style proprement dit et un produit de la volonté.

Dans son ouvrage déjà cité, M. Migliorini constate lui aussi, comme une chose naturelle, le caractère livresque de la grande majorité des noms propres transformés en noms communs. Les divers monuments de la littérature universelle, la mythologie gréco-romaine (transmise d'habitude elle aussi par des œuvres poétiques), la Bible, l'histoire etc., telles sont les sources les plus riches en matériaux de ce genre. Citons entre autres *Amphitryon* (le héros des comédies du même nom de Plaute et de Molière; cf. également le féminin *amphitryonne*), *Aristarque* „critique sévère“, *Caïphe*, *Casanova*, *Catilina*, *Caton*, *César* (cf. all. *Kaiser*, sl. *tsar*), *Cerbère*, *Chateaubriand* („sorte de bifteck“), *Chauvin* (cf. *chauvinisme*, *chauviniste*), *Cicerone*, *Don Juan*¹ (héros du drame espagnol *El burlador de Sevilla* de Tirso de Molina), *Don Quijote*, *Dulcinea*, *Erostrate*, *Faust*, *Gaspar* „voleur“ (en roum. *Gaspar* et *Hașper* „Tzigane“), *Harpagon*, *Hercule*, *Juda*, *Juliette*, *Machiavel*, *Méduse*, *Méphisto(phélès)*, *Néron*, *Ophélie*, *Othello*, *Phaéton*, *Sosie* (personnage de l'*Amphitryon* de Plaute et de Molière), *Tartarin*, *Tartuffe*, *Tyrlicé*, *Xantippe*, *Zoïle*, etc. Moins connus sont d'autres noms propres (devenus eux aussi noms communs) comme *Alphonse* „souteneur“ (d'après la pièce de Dumas-fils *Monsieur Alphonse*; cf. également *Adolphe* „amant, souteneur“, *Gustave* „amant“), *marionnette* et *marotte* (< *Marie*), *Pantalone* (héros comique italien d'origine vénitienne) > fr. *pantalon(s)*, et ainsi de suite.

¹ Par contamination avec le synonyme *craï*, il a donné en roum. *craidon* (d'après l'étymologie ingénieuse de C. C. Diculescu).

Parfois il s'agit d'inventions, de découvertes, de produits fabriqués, etc. qui portent le nom de leurs auteurs: *Borsalino*, (*Brillat-*) *Savarin*, *guillotine*, *macadam*, *mansarde*, *raglan* „sorte de manteau d'homme“ (< *Lord Raglan*, commandant de l'armée anglaise pendant la guerre de Crimée), *sandwich*, *shrapnel*, *silhouette*, etc.

Pour les sujets parlants, c'est la vie de chaque jour, avec ses expériences et ses incidents, qui constitue le point de départ. La différence qui existe entre le roumain et les autres langues romanes apparaît clairement si l'on compare le livre de M. Migliorini avec ce que l'on pourrait appeler son complément roumain: Carlo Tagliavini, *Divagazioni semantiche rumene*, I et II (*Arch. rom.*, XII, 161-231 et XVI, 333-383). Les matériaux étudiés dans cet ouvrage sont d'une grande richesse. L'auteur n'a négligé aucune source (il accorde entre autres une place importante aux recherches de V. Bogrea dans *DR* et surtout à celles du volume IV de ce périodique). Les échos livresques ne sont guère nombreux et proviennent en majeure partie des livres saints que les Roumains n'avaient pas besoin de lire et qu'ils se contentaient en général d'entendre lire à l'église. D'autres réminiscences de cette nature ont dû se transmettre par la tradition orale (cf. par exemple les livres populaires, dont le contenu ne parvenait guère à la connaissance du public que par les récits des rares hommes instruits d'autrefois).

Quoi qu'il en soit, le contraste qui existe entre le roumain et les autres idiomes romans est particulièrement significatif à ce point de vue: d'une part le manque absolu de contact, du moins direct, avec la tradition culturelle de l'Europe occidentale¹, de l'autre, au contraire, une extraordinaire abondance de matériaux empruntés aux livres ou transmis par eux, et qui appartiennent aux domaines d'activité les plus divers.

Mais, quelle que soit l'importance qu'ils présentent par eux-mêmes ou par les problèmes qu'ils posent, les détails

¹ Cette observation ne se réfère qu'au roumain populaire. La langue cultivée connaît, grâce à des emprunts plus ou moins récents, presque tous les faits qui existent dans les autres langues romanes.

n'intéressent pas notre discussion, dont la seule ambition est de déterminer, pour chaque cas en particulier, les causes de la transformation d'un certain nom propre de personne en nom commun. Ces causes sont plus nombreuses et plus variées qu'il ne semble résulter des explications de M. Tagliavini (et de ses prédécesseurs). La raison presque toujours invoquée est la large circulation du nom propre: son emploi fréquent lui fait perdre en partie son caractère strictement individuel et c'est pourquoi il apparaît de plus en plus, sinon comme un appellatif pur, du moins comme un intermédiaire entre celui-ci et le nom propre. Point de vue très juste, certes, mais qui ne saurait être accepté dans tous les cas. Ainsi, *Ion* „Jean“ (*să vorbească și Ion, că și el îi om*¹ „que Jean dise lui aussi son mot en homme qu'il est“) est en effet extraordinairement répandu, grâce à l'importance des deux Jean (St. Jean Baptiste et St. Jean l'Évangéliste), contemporains de Jésus, et au grand nombre de fêtes en liaison avec eux ou avec leurs célèbres homonymes qu'offre l'histoire du christianisme². Il en est de même du

¹ Mentionnons également la formule à allusion obscène *Ion cu capul gol* „Jean tête-nue, Jean le décalotté“, qui s'emploie dans ma province natale (sud de la Moldavie). Comparer aussi *Ion al Mariei*, sorte de nom anonyme, si j'ose m'exprimer ainsi, lorsque l'on parle d'un homme quelconque, sans personnalité, un exemplaire pris au hasard dans la foule des gens ordinaires, on se sert de cette combinaison qui unit les noms de baptême roumains les plus fréquemment employés (l'un masculin, l'autre féminin). Si je ne me trompe, une pièce de théâtre récente (de G. Ciprian?) porte le titre de *Ion al Mariei*.

² La situation se présente de façon analogue dans diverses autres langues: fr. *Jean* (signifie également „sot“, cf. W. v. Wartburg, *Franz. etym. Wb.*, I, p. v), all. *Hans*, russe *Ivan*. C'est pourquoi des noms de ce genre peuvent devenir, aux yeux des étrangers, de véritables qualificatifs ethniques. Pour les Roumains, un Russe doit, jusqu'à preuve du contraire, s'appeler *Ivan* (cf. *dacă dai nas lui Ivan, el se suie pe divan*), un Allemand s'appelle forcément *Hans* (en Transylvanie *Hont*, d'après la prononciation saxonne *Honz*) ou *Fritz*. Ce dernier (hypocoristique de *Friedrich*) n'est pas d'un emploi aussi fréquent que *Hans* et si les Roumains ont pu cependant l'assimiler à ce dernier, c'est je crois parce qu'il résonne étrangement à leurs oreilles et leur semble donc convenir assez mal à un nom de baptême véritable. Il est très probable que grâce à cet aspect onomatopéique, *Fritz* leur apparaisse comme un surnom. Pour les Français, également au cours de la guerre 1914-1918,

nom de famille *Popescu* (un *Popescu* est un individu quelconque, c'est pourquoi on dit souvent d'un homme sans personnalité, d'un parfait inconnu, etc.: il doit s'appeler *Popescu*) et (dans une moindre mesure) de ses compagnons en quelque sorte inséparables *Ionescu* et *Vasilescu* (fr. *Dupont* et *Durand*).

Mais pouvons-nous expliquer de la même façon *Stan* „homme simple, benêt“ ou *Tănase* „sot“¹? M. Tagliavini, op. cit., I, 225 affirme que le premier est „très répandu dans les milieux ruraux“ et que le second „se rencontre fréquemment chez les paysans de Moldavie“. Cette affirmation ne correspond qu'en partie à la réalité. En effet, bien que plus employé à la campagne qu'à la ville, *Stan* n'est cependant pas très répandu. En Moldavie, il est même relativement rare, c'est ce qui explique pourquoi la formule *Stan și Bran* „un Tel et un Tel, des individus anonymes“, etc., n'est populaire qu'en Valachie. Quant à *Tănase*, son emploi beaucoup plus fréquent que celui de *Stan* ne se limite ni à la Moldavie, ni à la couche paysanne, mais à supposer que l'affirmation de M. Tagliavini soit absolument exacte, on est en droit de se demander pourquoi *Neculai* (*Nicolas*), *Vasile* (*Basile*) et d'autres noms encore bien plus répandus que ceux-là, n'ont pas pris une valeur d'appellatifs².

Il y a donc lieu d'invoquer d'autres causes plus profondes, de nature strictement linguistique. Les recherches de Bogrea ont prouvé que dans le domaine de l'onomastique l'étymologie

¹ *Fritz* désignait „l'Allemand“ (v. Migliorini, op. cit., 257), à côté de *Hans*, *Michel*, *Otto*, etc.

² D'après Wartburg, loc. cit., *Athanase* est synonyme de „sot“ en français également.

³ M. Tagliavini voit dans *Stan* une abréviation de *Ștefan*. Mais comment aurait-il pu se transformer en *s*? De plus, ce n'est qu'en Valachie que l'accent porte sur *a* (les Moldaves accentuent la première syllabe). *Stan* est en effet une abréviation, mais de *Stanislav* et non de *Ștefan* (cf. *Dragu* < *Dragoslav* ou *Dragomir*, *Mirea* < *Miroslav*, *Vlad* < *Vladislav* ou *Vladimir*, etc.). *Stan* apparaît aux Bulgares comme un dérivé de *a sta* „rester“, ainsi que je l'ai découvert dans une anecdote, lue je ne sais plus où, relative à deux Roumains, l'un *Stan* et l'autre *Oprea*, dont les noms étaient rapprochés de *a sta* et de *a opri* „arrêter“ (fait d'autant plus explicable qu'il existe en bulgare des verbes analogues à ces derniers du point de vue phonétique et sémantique).

populaire joue un rôle important. J'y ajouterai le symbolisme phonétique: les rapprochements entre les noms propres et les mots imitatifs (onomatopées) qui contiennent des sons identiques ou très semblables à ceux des noms en question. Ainsi le choix de *Gheorghe* „sot, niais“ (cité par Tagliavini, I, 224) est dû non pas à sa fréquence, d'ailleurs grande, mais (peut-être exclusivement) à l'identité entre les sons de l'hypocoristique *Gogu* et la première partie de *gogoman* „nigaud“, qui n'a évidemment aucune relation étymologique avec *Gheorghe* et ses dérivés, car il est tout bonnement un mot imitatif (cf. fr., prov., it. dial., alb. *gogo*, it. *goga*, que j'ai mentionné dans *Bul. Philippide*, VII-VIII, 286, ensuite fr. *gaga*, *gagarelle*, trouvés ultérieurement dans *Lingua nostra*, III, 117)¹. Dans *nu fi Gheorghe* („ne fais pas le sot“) on a remplacé *Gogu* par la forme entière, la forme objective pourrions-nous dire (puisqu'elle ne comporte aucune nuance affective) du nom.

Il convient, je crois, d'expliquer de la même façon *teleleu* dans *a umbla teleleu* („vagabonder“). M. Tagliavini, I, 197 et s., résumant la discussion qui s'est élevée autour de l'origine de ce mot, s'arrête à l'étymologie de *Bogrea*, *DR*, IV, 173 et s., qui le fait provenir de *Talaleu* (martyre dont la fête se célèbre le 20 mai). Que *Bogrea* ait ou non raison, le fait que le nom d'un saint presque inconnu ait pu se répandre au point de devenir un mot courant et de prendre même un sens péjoratif est, à mon avis, l'effet du symbolisme phonétique: *teleleu* possède deux syllabes presque identiques à *lela* du synonyme *a umbla lela*. La situation est la même que dans le cas de *Gogu* et elle a des parallèles dans les langues les plus diverses: deux syllabes ayant la même consonne (*l*) et des voyelles différentes et qui signifient partout „bête, stupide“, et par conséquent „badaud, homme crédule“ (v. *Bul.* cité, 151-2). C'est pourquoi je suis disposé à voir

¹ Ajouter *Gogamiță* pour *Agamiță* (*Dandanoche*) dans la pièce de Caragiale „Une Lettre perdue“ et *Gigă*, personnage comique (par sa bêtise) que la feuille humoristique *Gluma* présente comme un „philosophe“ (dans la rubrique *Penseurile lui Gigă* „Les pensées de Gigă“). M. Leo Spitzer a publié, au sujet du thème roumain de *Gog*, un article dans *MRIW*, I, 320 et s.

dans *teleleu* une variante amplifiée de *lela*, peut-être sous l'influence de *Talaleu*, qui a entraîné après lui *Tânase* (*a umbla teleleu Tânase*), pour compléter et renforcer la notion de „sot“. Cette modification a dû se produire dans un milieu ecclésiastique où l'existence de St. Talaleu et ses relations avec St. Athanase (> *Tânase*)¹ sont connues de tous. Plus tard, par dérivation synonymique, procédé fréquemment utilisé dans tous les parlers affectifs, *Tânase* a été remplacé dans certaines régions par *Trifon* (cf. *Trifon cel nebun* „Trifon le fou“), dans d'autres par *Ispas* (dont la syllabe finale peut rappeler *pripas*, associé sémantique de *lela*, *teleleu*, etc.)².

La même explication: dégradation du sens originel provoqué par l'emploi très fréquent du mot, convient également à *Vlad*. Déjà Hasdeu, *Istoria critică a Românilor*, I, éd. II, 87, avait émis l'idée que ce nom si glorieux dans les fastes de la Valachie du XIV^e et du XV^e siècles s'est banalisé avec le temps parce que la vogue dont il a joui chez les boïards et les bourgeois a rendu son emploi fréquent à l'excès. Il a donc subi une dégradation et s'est transformé en un véritable appellatif, ayant le sens de „sot“, comme le prouvent les expressions *după ce-i prost îl chiamă și Vlad*, litt.: „il ne lui suffit pas d'être sot, il faut encore qu'il s'appelle *Vlad*“; „c'est un triple sot, un idiot fieffé“, *vorbi și nenea Vlad că-i și el din sat* „l'ami Vlad a parlé, il croit en avoir le droit, du moment qu'il habite le village!“; Hasdeu invoque des parallèles comme le fr. *Guillaume* et le roum. *Mușat* (cf. *nea Mușat* „bête“), qui étaient, eux aussi, à l'origine, des noms de monarques, roum. *Udrea* et *Nan* (*nea Udrea*, *nea Nan* sont synonymes de *nea*

¹ Bogrea, loc. cit., invoque la fête bulgare *Atanas Talalea* (2 mai), au sujet de laquelle il ne peut malheureusement donner aucune explication.

² Le rôle que jouent le symbolisme phonétique et l'association d'idées basée sur des sons en général est mise en évidence par des formules comme *Arsene te chiamă* „tu es bien attrappé“, *Rodu l-a chemat!* „il a décampé, il a levé le pied“, et ensuite par des noms comme *Ghișă*, dont la nuance péjorative provient du fait que ce nom est également donné aux porcs, par suite de l'analogie phonétique avec *a guișă* „grogner“ et *Mitică* (chez Caragiale: les deux *i* éveillent l'idée de petitesse, d'insignifiance et, partant, de ridicule; cf. *mitică*, féminin de *mititel*).

Mușat)¹. Cette explication a été adoptée par M. J.-A. Candrea, *Poreclele la Romîni*, Bucarest, 1896, p. 41 et s., qui reproduit en entier le passage correspondant de *Istoria critică* et y ajoute des matériaux nouveaux trouvés chez A. Pann, N. D. Popescu, P. Ispirescu (par ex. *Vlăduță* „parfait imbécile“, *Vlăduța de bărbat*, *Vladul de bărbat*, *alde nea Vlad* „nigaud“, *alde nea Vlăduță*, etc.). M. Tagliavini procède de même, op. cit., I, 225. On peut également rapprocher I. Zanne, *Proverbele Românilor*, VI, 440 et s.: *După ce că-i slut, îl mai chiamă și Vlad* („il ne se contente pas d'être laid en diable, il est encore bête comme ses pieds“; dépt. de Baia); *după ce e ciupit de vârsat* (ou *e sărac*), *il mai chiamă și Vlad*; *a fi Vladu Lăudatu* (toutes ces expressions ont cours en Valachie). Le fém. *Vlada* a un sens analogue „femme grasse et niaise“ (cf. *după ce-i slută și urită, o mai chiamă și Vlada*; *Rîmni Vlada la urzici*).

Au sujet de la valeur sémantique de *Vlad*, il ne saurait évidemment y avoir aucun doute. Je crois cependant que l'on peut trouver une autre explication. L'attitude du premier sujet parlant qui a dit *după ce-i prost, îl (mai) chiamă și Vlad* est identique à celle qui a inspiré (et inspire encore) *chelului tichie de mărăgătar îi lipsește* „il ne lui manquait plus que cela pour être complet“. Ce qu'il a voulu, c'est exprimer le contraste entre l'éclat du nom de *Vlad*, qui était autrefois celui des souverains et plus tard des boïards, et l'insignifiance de ceux qui l'ont porté depuis. Il est encore un détail à considérer. L'adj. *prost* signifie en ancien roumain „simple, modeste, commun“. Sa signification sociale et juridique présente de l'intérêt dans un passage comme: *la goștină... sînt îndatorași ruptașii a plăti întocmai ca și cei proști țărani* „l'impôt sur les brebis sera payé par les étrangers de la même façon que par les simples paysans“ (*Așzămîntul obrazoveniei oblastei Basarabiei*, 1818).

¹ À propos de ce dernier on peut citer également l'expression *a dat Nan de găvan*, très répandu à Buzău (pour désigner un glouton) même à la ville, et qui ne comporte pas à proprement parler de nuance péjorative: on a coutume, à la fin du repas, de demander aux enfants et même aux adultes que le sujet parlant traite par affection comme des enfants: *a dat Nan de găvan?* ou même seulement *Nan?*, c'est-à-dire „avez-vous bien mangé?“

Et cela surtout dans l'hypothèse, émise par Hasdeu, que la rareté croissante du nom de *Vlad*, à partir du XVII^e siècle, serait due à l'apparition du proverbe en relation avec la „sottise“ de *Vlad*. S'il est vrai que sa fréquence diminue après 1600, et nous n'avons aucun motif de mettre en doute l'affirmation de Hasdeu, qui se fonde certainement sur une connaissance approfondie de l'histoire de ce nom, ce n'est pas le proverbe cité qui en est cause. A cette époque, le mot *prost* n'avait pas encore le sens péjoratif qu'il a aujourd'hui. C'est la mode, ce phénomène décisif dans le domaine de l'onomastique, qui a entraîné cette disparition: le glorieux souvenir de *Vlad* commençait à s'estomper et sa place était prise par d'autres noms, célèbres eux aussi, plus célèbres même car plus récents et partant plus vivants et jouissant dans la conscience publique d'un prestige plus grand.

Les variantes avec *slut*, *urît*, *ciupît de vârsat*, etc., ne sont nées que plus tard¹, alors que *prost* avait déjà le sens péjoratif que nous lui connaissons aujourd'hui. Nous avons là un cas intéressant de dérivation synonymique: le besoin de varier une formule expressive afin de la rajeunir, de la rendre plus frappante, a fait remplacer *prost* par des épithètes qui lui sont synonymes non par le sens, mais par la nuance affective, la seule qui intéresse dans des cas de ce genre. Le fait que ces variantes ne se soient imposées que dans certaines régions où elles coexistent certainement avec la forme originelle du proverbe constitue un autre aspect de la question, qui mériterait, lui aussi, d'être approfondi². Les dictons où entre *Vlada* et qui sont de simples variantes de ceux qui emploient la forme masc. *Vlad*, comme le prouve l'identité des épithètes (*slută și urită*) doivent être relativement récents eux aussi.

Il nous reste à parler de *Vlăduțu' mamei*. Nous avons vu que le diminutif (en *-ă*) de ce nom figure assez fréquemment dans

¹ À l'exception de *După ce e sărac*... „non seulement il est pauvre...“, que l'on doit considérer comme l'équivalent absolu de *După ce e prost*... originel: *sărac* a exactement la signification sociale qu'avait autrefois *prost*.

² Il doit être rattaché, je crois, à la psychologie du paysan, pour lequel la pauvreté est un défaut moins grave (et par conséquent plus inoffensif) que la sottise.

les expressions qui nous intéressent. Il est impossible de préciser le moment où il a apparu à côté de *Vlad* ou éventuellement à la place de celui-ci. Comme élément linguistique proprement dit, son ancienneté est grande. On le trouve, en effet, dans un document de 1520 où il désigne le fils de Vlad Călugărul „le moine“ (il y est question de „la mère du voïvode *Vlăduță*“)¹. M. Tagliavini, *op. cit.*, I, 226 soutient que le diminutif qu'il ne donne que sous l'aspect „féminin“ avec *-ă*, même dans la formule, inexistante à mon avis, de *Vlăduța mamei* comporte une nuance caressante, et il cite à l'appui de cette allégation Leo Spitzer, *MRIW*, I, 320. C'est parce qu'il n'a pas bien compris l'exposé (quelque peu laconique, il est vrai) de celui-ci, qui part de *vlăduț(ă)* avec le sens de „dummer Junge“ et non de „kleiner Vlad“, comme on aurait pu l'attendre d'un diminutif (jusqu'ici, M. Spitzer reprend les affirmations de Pușcariu, *Wjb.*, VIII, 162) et voit dans *Vlăduțu' mamei* une expression analogique sur le modèle de *dragul mamei*. C'est ce dernier détail qui a induit M. Tagliavini en erreur. Le sens péjoratif de *Vlăduțu' mamei* ne fait de doute pour personne, mais loin de provenir de *-uț*, comme le croit M. Pușcariu², il tient au thème même du diminutif: si *Vlad* signifie „sot“, *Vlăduț* ne peut avoir un sens différent. Grâce à *mamei* et, si l'on veut, à la forme diminutive du nom, la construction tout entière paraît comporter une nuance caressante. Mais c'est justement cette apparence qui en accroît au plus haut degré la valeur ironique: dans la bouche d'une mère cette formule serait empreinte de tendresse (de même que *dragul mamei*, *băiatul mamei*, etc.), mais dans celle d'un étranger (et c'est un étranger qui en est l'auteur) elle est d'une cuisante ironie.

Au sujet des modifications sémantiques dont le fr. *Jean* a été l'objet, voir Fr. Cramer, *Die Bedeutungsentwicklung von „Jean“ im Französischen*, Giessen, 1931 (on y voit, entre autres,

¹ Voir C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, II, 1, 121.

² En principe, rien ne s'oppose à l'emploi avec sens péjoratif d'un suffixe diminutif: la „petitesse“ excessive d'un objet peut être considérée comme tout aussi défavorable que la grandeur anormale. Cf. la discussion que j'ai soutenue à ce propos dans *Bul. Philippide*, VII-VIII, 73 et s.

que *Jean* signifie „Dummkopf“, que c'est un nom de baptême typiquement paysan et que dans les parlers provençaux *Jan*, de même que *Peire* et *Toni*, représentent un équivalent sémantique du subst. *peuple*, exactement comme chez nous *Stan* et *Bran*). Cf. également *Le française moderne*, I, 175.

Ivan est le nom que porte le héros (russe d'origine) d'un des contes les plus connus de Creangă, *Ivan Turbincă*. Comparer avec *Ivanuşca Duracioc* „Jeannot le bêta“, personnage fréquent dans les contes populaires russes (*Adevărul literar*, 12 avril 1936, 3, 6, dans un article de C. Stere).

A l'expression *a face pe Tănase*, dont la variante, créée par la ressemblance phonétique des finales, est *a face pe Năstase* (I. Peltz, *Țară bună*, 37), correspond le fr. *faire le Jean* (ou la *Jeannette*), etc. (v. Cramer, *op. cit.*, 84).

Il arrive à *Ghiță* également d'être employé comme nom commun: *Clientul lui, un Ghiță vinjos și lat în spate* (*Azi*, 7 janv. 1940, 5, 5).

Iași

IORGU IORDAN

SUR L'HISTOIRE DE L'IMPARFAIT DE L'INDICATIF EN ROUMAIN

Le latin classique avait trois types d'imparfait de l'indicatif terminés en: *-abam*, *-ebam*, *-iebam* (*cantabam*, *cadebam*, *audiebam*); mais déjà en latin vulgaire, d'après l'analogie des formes de la IV^e conjugaison, le dernier type était devenu *-ibam* (**audibam*).

L'italien et les parlers rhéto-romans ont conservé les trois types (cf. ital. *cantava*, *vendeva*, *sentiva*, etc.); le provençal, l'espagnol et le portugais ont substitué aux formes en *-ebam* des formes en *-ibam*, tandis qu'en ancien français c'est *-ebam* qui a pris la place de *-ibam* (cf. *senteie*). Cette désinence a pris, plus tard, aussi la place de *-abam* (*chanteie* pour *chanteve*).

Le latin d'Orient employait les trois types et le roumain, avec une remarquable force conservatrice, les a maintenus jusqu'à nos jours.

Tandis que dans les langues romanes occidentales les formes de l'imparfait de l'indicatif ont été expliquées depuis longtemps, en roumain, malgré l'origine latine évidente des formes, les difficultés sont encore nombreuses et n'ont pas encore trouvé une solution acceptable.

* * *

1. Les formes latines de l'imparfait de l'indicatif n'expliquent directement qu'une partie des désinences correspondantes du roumain commun. C'est le principal motif qui a déterminé quelques savants à considérer ces formes comme des „exceptions“ aux traitements de l'élément latin du roumain.

Nous laissons de côté la théorie suivant laquelle l'imparfait roumain ne serait que la forme de l'infinitif abrégé, ayant comme désinence l'auxiliaire *am, ai* (**ánta-am* > *ántám*, etc.; ainsi Cipariu; Meyer-Lübke, *Gramm.*, II, 238 et 256; Puşcariu, *Z. Rekonstruktion d. Urrum.*, 29); et de même celle d'Ad. Mussafia, qui voyait dans la voyelle *-á* de l'imparfait un traitement normal, et dans *-á* (< *a[vi]t*) de la 3^e personne sing. du prétérit un traitement nécessaire pour empêcher l'homonymie (v. *Lemke's Jahrbuch*, X, p. 365-374; la théorie a été acceptée par Philippide, *Principii*, p. 20 et A. Rosetti, *I.L.R.*, IV, 65).

Nous nous proposons d'analyser deux autres théories.

La première théorie appartient à A. Lambrior (*Carte de cettire*², p. 31-32). Il explique les désinences de l'imparfait (en vertu des „lois“ formulées dans *Romania*, X, 368-370) de la manière suivante: la forme ancienne daco-roumaine *eu láuda* est résultée directement de *laudabam*; l'occlusive labiale *v* (< *b*; cf. it. *cantava*) est devenue *u*, d'où *laudauam*. Avant sa chute, *-m* „a laissé un souffle nasal qui a changé au cours des temps l'*-a* final en *-á*“; il résulta donc: *láudá[uá]*, d'où la syllabe finale *-wá* a disparu comme dans *márdăea[wá]*, *căţşă[wá]*, etc. Lambrior expliquait la 2^e personne du singulier *láizi* par analogie avec les autres conjugaisons: *laudabis*, avec *b* > *v* > *u* > zéro (cf. *láudai* < **laudabis*, comme *scrii* < *scribis*). La 3^e personne du singulier et du pluriel, *laudabat* et *laudabant*, ont passé, selon Lambrior, par les phases *láudauá[nt]* > *láudá[nt]* > *láudá*; pour la 1^e et la 2^e personne du pluriel il admettait que l'accent frappait la même syllabe qu'au singulier (comme en espagnol): **laudábamus*, **laudábatis*, qui sont devenues *laudávamo* > *láudá[uá]mu* > *láudám*. Malgré la logique serrée de l'argumentation de Lambrior, il est supposé ici deux traitements différents du même son (*-b*): d'une part *b* aurait disparu à la 2^e personne du singulier; d'autre part *b* se serait changé, aux autres personnes, en *u*, première partie de la diphtongue *wá*, qui aurait disparu, selon Lambrior, à l'intérieur du mot et à la finale. Il est au contraire très probable que la diphtongue *-wá*, admise par Lambrior

pour expliquer le maintien de *a + m* à la 1^e personne du pluriel, n'a jamais existé; par conséquent, il ne peut pas être ici question de syncope. Le seul élément valable de l'étude de Lambrior est l'explication de la forme de la 2^e personne du singulier, qui constitue précisément une exception aux règles qu'il a posées.

Une autre théorie sur le développement de l'imparfait en roumain a été proposée par M. Candrea (*Le consonantisme*, p. 19). Selon M. Candrea il aurait existé une différence de traitement entre *-á* final et *-á* provenant de *-áa* < **-a[b]a*; tandis que la désinence de l'imparfait *-aba-* est devenue d'abord *-áya*, ensuite *-áa*, réduit plus tard à *-á*, tout *-á* final aurait passé à *-á*. Mais *sta[b]at* > *sta* en regard de *tace[b]at* > **táts'á* > dr. *táts'á* prouve que ce n'est pas la contraction tardive de *-áa* en *-á* qui a empêché le passage à *-á*; car *-a[b]a-* latin a subi partout en roumain le même traitement que *á* etymologique (cf. *ca[b]allu[s]*), de même que *-a-* atone provenant de **-aa-* (cf. *ca[b]allariu[s]*). Le maintien de **-áa* à la finale, où il aurait subi un traitement différent de *-á*, est donc difficile à admettre.

2. Dans notre explication des formes du prétérit (*Romania*, 1930, p. 338-9) nous avons admis, comme changement normal en roumain, la fermeture de tout *-á* tonique final en *-á*. Nous avons fixé là les circonstances du phénomène, en envisageant une nouvelle explication des formes de l'imparfait roumain, que nous nous proposons d'exposer brièvement ici.

On posera les changements phonétiques suivants entre le latin et le roumain commun:

1. les consonnes finales se sont amuïes (*-m, -s, -t, -nt*);
2. l'occlusive intervocalique *-b-* s'est amuïe à son tour, de sorte que les désinences ont été modifiées comme suit: *-áa, *-ái, -áa, -áamu, *-aáfi, -áa* et *-ea, *-eái, -ea, -iea, *-ieái, -iea*;
3. la voyelle atone *a* s'est confondue avec la voyelle tonique *á* qui la précédait ou la suivait; donc: *-á -*ái, -á, -áamu, -áfi, -á*;
4. à la II^e et à la III^e conjugaison, les désinences *-ea, -eámu* sont devenues *-á, -áamu* (comme *rea, *gré(v)a* > *rá, grá*);

5. à la IV^e conjugaison, *-iēa* a été changé en *-iēá*;

6. à la 2^e personne du pluriel on a eu l'assibilation de *t + i* en **tsi*, à toutes les conjugaisons.

Les formes du roumain commun sont donc celles qui devaient résulter de l'imparfait latin.

3. Nous avons essayé ailleurs de montrer la règle suivant laquelle tout *-á* latin devait aboutir à *-ă* en roumain; et, d'après la règle établie par Lambrior (v. *Romania*, X, 346), tout *á + m + u* devient *-ămu*, *-ăm*. Comment faut-il donc expliquer le maintien de *-á* et *-ămu* à la 1^e conjugaison?

Dans les formes du présent et de l'impératif nous constatons le changement de *-á* en *-ă*. L'opinion de H. Tiktin que les formes *mr. dá, stá, lá* à la 3^e pers. sing. de l'indicatif présent seraient antérieures aux formes *dr. dă, stă, lă* (v. *ZRPh.*, XXVIII, 629), n'est pas à retenir, parce que le *Codex Dimonic* et les textes modernes donnent une forme *dă < da[t]*, ce qui montre que le passage à *-á* en macédo-roumain est dû à l'analogie avec les autres personnes du singulier.

Tout *-á* devenant *-ă* en roumain commun, le même traitement devrait se retrouver dans les formes de l'imparfait¹.

¹ La voyelle **-á* tonique du roumain commun correspondait à tout *-a* tonique final du latin d'Orient, à l'exception du cas où elle suivait un son palatal ou mouillé; cette fermeture de la voyelle finale tonique *-á* s'est produite notamment dans les désinences verbales:

1. du prétérit faible, 3^e pers. sing., de la I^e conjug.: *-á (< -a[v]ā[t])* v. *Romania*, 1930, p. 338;

2. du présent de l'indicatif 3^e pers. sing. des verbes: *dare, lavare, stare*: roum. comm. **dá (< da[t]) >* a. dr., dr. *dá*, *mr. dá*, (*dá*); roum. comm. **lá (< la[v]a[t]) >* a. dr., dr. *lá*, *mr. lá*; roum. comm. **stá (< sta[t]) >* a. dr., dr. *stá(-j)*, *mr. stá*;

3. À la 2^e pers. de l'impératif des verbes: *dare, facere, lavare, stare*; ainsi on a roum. comm. **-á (< -a, -a[c])* dans:

**dá (< da) >* a. dr., dr. *dá*, *mr. dá*; **fá (< fa[c]) >* a. dr., dr. *fá*, *mr. fá*; **lá (< la[v]a) >* a. dr., dr., *mr. lá*; *-stá (< sta) >* a. dr., dr. *stá* (dr. *-j*), *mr. stá* (P. Papahagi, *Basme*, p. 700).

En a. dr. il existait encore la forme *vá (< va[de]; cf. ital. va)*, avec le même traitement.

La fermeture de *-a* tonique final est une évolution différente de celle de *-a* atone: tandis que la dernière, comme aussi en Italie du sud, en

Mais si nous observons les mots latins *rea, gre[v]a* qui ont changé l'accent sur la voyelle finale, ou un exemple comme *le[v]a[t] > *léa > lēá > l'gá*, nous constatons que *-á* final formant une diphtongue et précédé d'une voyelle palatale ne subit pas le traitement *-ă*. Ce cas est celui des imparfaits de la II^e et de la IV^e conjugaison; ayant **-gá, *-iēá*, les formes ont conservé nécessairement la voyelle *-á* tonique. Et, par analogie avec ces formes, les verbes de la I^e conjugaison, où *-á* final suivait une consonne, ont maintenu la voyelle tonique de la désinence.

Le traitement a été aussi différent dans le cas de *-gámu* en face de *-ámu*; et d'après l'analogie des verbes où *á + m* était précédé de *g, y*, la voyelle tonique *á* s'est conservée sans changement dans les verbes de la I^e conjugaison (du type **láudámu*)¹.

4. Un autre problème, tout aussi compliqué, est posé par la désinence de la 1^e pers. sing. de l'imparfait. On a affirmé que la désinence *-m (cântám)*, qui existe dans tous les dialectes, serait une innovation du roumain commun (cf. Puşcariu, *Zur Rek. d. Urrum.*, 28-29; Gamillscheg, *ZRPh.*, 48, 215, etc.). Et comme l'ancien daco-roumain ne connaît pas cette dési-

catalan et en gascon, c'est que la conséquence d'un relâchement, une tendance à fermer les posttoniques (v. Ronjat, *BSL*, 1924, p. 363), le premier phénomène doit être expliqué comme une fermeture spontanée. La même tendance à fermer l'*-a* final dans les monosyllabes (v. ci-dessus 2 et 3), naturellement indépendante du phénomène roumain, se retrouve en dalmate (vegljote: *sto[j] < sta; do[j] < da; jo[j] < ja*) et en engadinois: *sto < stat; sto < sta; do < dat, do < da; jo < ja; fo < fac* (cf. Meyer-Lübke, *Gramm.*, I, p. 205). La préposition roumaine *a < ad* et les conjonctions *ca < qua[m], ca < *qua - quia* (cf. Rydberg, *Zur Gesch. des fr.*, II, p. 357 et s.) s'expliquent par leur emploi inaccentué dans le groupe rythmique.

¹ En ce qui concerne la désinence du présent de l'indicatif en istro-roumain, M. Puşcariu admet (*Studii istroromâne*, II, 74) qu'elle est une conservation directe de *-a + m + u* latins, et, par conséquent, qu'on avait en roumain commun deux dialectes (cf. *ouvr. cit.*, p. 238). Cette désinence, comme nous le montrons ailleurs, n'est sans doute qu'une innovation du dialecte istro-roumain, due aux verbes serbo-croates en *-am, -ati (gledamo, etc.; cf. Meillet-Vaillant, Gramm. de la langue serbo-croate, p. 198)*.

nence (on la retrouve en daco-roumain, comme trait dialectal, même de nos jours, v. Weigand, *IV. Jahresh.*, 37: *aveá, láudá* à Borgo-Mureşeni = n. 660; Candrea, *Ţara Oaşului*, 21; T. Papahagi, *Graiul Maramureşului*, p. LXVIII), M. Puşcariu en a conclu que l'innovation roumaine commune n'était qu'un fait dialectal, à côté de l'état antérieur avec *-á*.

Si, pour le daco-roumain, nous sommes assez bien informés sur l'état de la désinence, les données concernant les autres dialectes ne dépassent pas le XVIII^e siècle. En ancien daco-roumain les textes présentent exclusivement des formes en *-á*. Le même état apparaît dans les textes religieux du XVII^e siècle (cf. Varlaam, *Cazania*, 1643, f. 49: *vá spunca eu*; DosoŢtei, *VieŢile SfinŢilor*, 1682 et suiv., cf. Lacea, *V. Jahresh.*, 78); mais déjà à cette époque on trouve des formes avec *-m*. En macédo-roumain on n'a que des formes terminées en *-m* (v. Bojadschi, *Macedonowl. Sprachlehre*, Wien, 1813, p. 74, 80, 85, 90; *Codex Dim.*: *didiamu* 42/b, 20; *purtamu*, 83/4 etc.; cf. Capidan, *XII. Jahresh.*, 206). Le megléno-roumain ne connaît que les formes en *-m* (v. Capidan, *Megl.* I, 162-3); de même en istro-roumain, dans les informations données par Ascoli, *Studj. critici*, I, Gorizia, 1861, p. 76, on trouve seulement des formes avec *-m*, malgré l'attestation moins sûre d'une forme *vededya* par G. Weigand (v. *Romania*, XXI, 247; Puşcariu, *St. istr.*, II, 178). Du paradigme donné par M. Puşcariu, *St. istr.*, II, 179, on voit toutefois qu'il n'existe pas identité de traitement pour *-m* de la 1^e personne du singulier et du pluriel (sing. *veriyam*, pl. *veriyam*, etc.); il ressort donc que l'introduction de l'*-m* à la 1^e pers. du sing. est récente.

Les données du problème se simplifient si l'on considère l'apparition de l'*-m* à la 1^e personne du conditionnel. En vérité, en ancien daco-roumain, lorsqu'on employait le conditionnel simple, la 1^e personne était en *-re* (ou *-ru*). Ces formes abondent au XVI^e siècle (v. Cipariu, *Principia*, 186-7 et I.-A. Candrea, *Psalt. Şch.*, I, p. cxii-iii). En megléno-roumain, la forme périphrastique a supplanté complètement la forme simple du conditionnel. La terminaison *-(á, í)r* de l'istro-roumain (v. Puşcariu, *Stud. istr.*, II, 180), semble être

une forme abrégée de *-re*, attestée d'ailleurs par Ascoli (*Studj.*, I, 67: *se avureh*). De ce fait il résulte qu'au conditionnel la 1^e personne, en daco-roumain ancien, est semblable à celle de l'istro-roumain; et cela constitue un argument de plus pour la date récente de l'introduction de l'*-m* à l'imparfait en istro-roumain, comme nous l'avons déjà vu plus haut.

En face de cette identité entre le daco-roumain ancien et l'istro-roumain, nous trouvons au conditionnel, en macédo-roumain, la forme avec *-m*: *-rimu*, *-rim* (cf. Bojadschi, ouvr. cit., 79; 84; 89; 93; *Cod. Dim.*, *s-puturim*, cf. Capidan, *XII. Jahresh.*, 228). Ainsi le problème de l'*-m* à l'imparfait se clarifie: le conditionnel roumain commun en **-re* a été conservé par le daco-roumain ancien et l'istro-roumain; la forme devait subir le même traitement en macédo-roumain aussi, comme nous le montre la 3^e personne du singulier (en *-re*) dans tous les dialectes. Mais la voyelle caractéristique de la désinence de la 1^e personne du singulier a été changée en *-i* en macédo-roumain, et ce changement n'aurait pas eu lieu si la 1^e personne du singulier, qui était pareille à la 3^e personne, n'avait pas été influencée par le 1^e personne du pluriel (cf. *Cod. Dim.*: *s-puturim*, *XII. Jahresh.*, 228). Il en résulte que le remplacement de la 1^e personne du conditionnel a eu lieu en macédo-roumain indépendamment et à une date postérieure à l'époque de communauté du roumain; le même phénomène s'est accompli, d'une manière parallèle, à l'imparfait, en daco- et en istro-roumain.

Il ressort de nos considérations les conséquences suivantes:

- a) le procédé est nouveau à l'imparfait de l'indicatif en daco- et en istro-roumain;
- b) il est dialectal au conditionnel en macédo-roumain;
- c) les faits du macédo-roumain démontrent que le phénomène consiste dans l'introduction de la 1^e personne du pluriel au singulier;

5. Ces résultats viennent infirmer une série de conclusions de nos prédécesseurs.

Dans les dialectes qui ont dû former autrefois une unité au nord du Danube (à savoir le daco- et l'istro-rou-

main)¹, la consonne *-m* à l'imparfait de l'indicatif est une innovation indépendante et prouvée comme récente; pour l'un des dialectes du sud (le macédo-roumain), on peut prouver que la terminaison *-m* du conditionnel a été introduite à une date postérieure à l'époque du roumain commun et que le phénomène est dû à l'analogie avec la 1^e personne du pluriel. Or, comme dans la communauté secondaire du nord il y a identité entre l'état du conditionnel et de l'imparfait, il s'en suit que le même rapport a dû exister aussi dans les parlers du sud du Danube. Et du moment que la situation actuelle du conditionnel en macédo-roumain (avec *-m*) est ultérieure à l'époque de communauté du roumain, il résulte que la situation de l'imparfait, à cette époque, devait être pareille; ainsi, l'*-m* final n'a été introduit à la 1^e personne du singulier de l'imparfait de l'indicatif, au sud du Danube, qu'après l'époque de communauté.

D'autre part, il résulte de nos considérations que le rapport entre la désinence *-m* de l'imparfait et le présent roumain de *habere*, posé de longue date par des grammairiens roumains et accepté par Meyer-Lübke et M. Puşcariu (cf. ci-dessus), n'est qu'apparent. Les formes du conditionnel nous montrent qu'à l'imparfait aussi il s'agit de l'influence de la 1^e personne du pluriel sur le 1^e personne du singulier, comme l'ont affirmé Miklosich (*Beiträge, Lautgruppen*, 21), Tiktin (*Elementarbuch*, 106) et Philippide (*Un specialist român*, 20).

6. À la 3^e personne du pluriel, *-y* en daco-roumain et en megléno-roumain est dû à l'analogie avec le présent.

* * *

Si l'on accepte nos explications, l'on voit que l'on arrive à l'explication complète des formes de l'imparfait roumain; si, par exemple, la forme *lăudăm* aurait été maintenue d'après *lăudăți*, le phénomène devrait apparaître aussi au présent et au prétérit, où nous avons pourtant *lăudăm-lăudăți* et *lăudăm-lăudăt*. De même l'opinion, si bizarre, suivant laquelle *-m* ne

serait dans *aveám* (< *habebam*) que la désinence latine (cf. Weigand, *Olymp*, 88; L. Morariu, *Morfologia verbului predicativ*, I, 35-36), est infirmée par l'existence des formes sans *-m*. D'ailleurs, il semble que Weigand ait renoncé plus tard à cette opinion, vu que dans *Krit. Jahresb.*, XIII, 123 il affirme que *-m* s'est développé indépendamment dans les dialectes roumains (ce qui est vraisemblable, comme nous avons essayé de le démontrer ci-dessus), d'après l'analogie du présent *am, ai, a* (recte: *are*), ce qui est plus que douteux.

J. ŞIADBEI

¹ Cf. Şiadbei, *Romania*, LVI (1930), p. 139-140.

SLAVO-ROMANICA

VIII. ROUM. *Crăciun* „NOËL“¹

Roum. *crăciun* (dr., mr., megl.; mr. *cîrčun*, *cričun*, megl. *cârčun*)² „Noël“ a été expliqué par le latin ou par le slave. Parmi les étymologies proposées, il convient d'éliminer les suivantes: lat. *Christ(i)junium* (Schuchardt, *Literaturbl. f. germ. u. rom. Phil.*, VII, col. 154 s.), d'où il aurait dû résulter **creșcūl* (mr. **creșcūl*) et *crastinum* (Hasdeu, *Etym. Magn. Rom.*, I, 615), qui aurait dû donner **crasten*.

L'explication par le lat. *calatio*, proposée par Per. Papahagi, a été adoptée et soutenue par de nombreux savants (Pușcariu, *EW*, 407, s. v.; Meyer-Lübke, dans la première édition du *REW*, 1489; Capidan, *DR*, III, 142, 183; Drăganu, *Rom. în veac. IX-XVI*, 48; cf. *DA*, s. v. *crăciun*: „de toutes les étymologies proposées, aucune n'est certaine“).

Mais cette explication ne satisfait pas, elle non plus, parce que la syncope du premier *ā* n'est pas justifiée (*cālare*, *călăreș*, *incăleca*, *incălța*, *căldare*, *cămașe*, *căpăstru*, *căpăta*, *cărare*, etc., par ex., ont conservé leur *ā*), et que la finale attendue, *-une*, est remplacée par *-un*, alors que *-e* aurait dû être conservé (cf. *inchinăciune*, *tăciune*, etc., L. Pintar, *A. sl. Phil.*, XXXIII, 621).

L'explication de Densusianu (*H. d. l. r.*, I, 263) et de M. Pușcariu (l. c.), suivant laquelle *-une* a été réduit à *-un* sous l'influence de *ajun* ne peut être retenue.

¹ Version française de l'étude *Aupra rom. Crăciun*, parue en roumain dans le volume *În amintirea lui Constantin Giurescu (1875-1918)*, București, 1944.

² Le terme est général en daco-roumain. V. Sever Pop, *Rev. des études indo-européennes*, I, 484 s. et la carte de la p. 502.

Drăganu (l. c., 48-49) part du pl. *crăciuni*, sur lequel se serait refait un singulier *crăciun* (au sujet de l'influence du pluriel sur le singulier du nom, phénomène caractéristique en roumain, voir les nombreux exemples retenus par MM. Byck-Graur, *BL*, I, 14 s.).

Cette explication ne tient pas compte de deux faits: 1. *crăciun* ne fait pas son pluriel en *-i*¹; 2. le mot n'est que rarement employé au pluriel.

Le rétablissement du singulier d'après la forme du pluriel suppose en effet l'emploi fréquent de cette forme.

Ainsi donc, de toutes les étymologies proposées, la seule à rester sur pied est *creatio*, indiquée par Aron Densusianu (*Ist. lb. și literat. rom.*², p. 111) et reprise par Ovide Densusianu (l. c.).

Mais *creatio* ne peut expliquer par filiation directe le terme roumain². En effet, dans les mots roumains d'origine latine, le hiatus *e-a* est remplacé par la diphtongue *ea'* sous l'accent (cf. *cătea* < lat. *catella*, *vedea* < lat. *videbat*, etc.); en tenant compte de l'alternance *ea* accentué: *e* non accentué (*crea'stă*: *crea'tă*, *lea'gă*: *lega'tă*), on doit supposer que *e-a* non accentué a été rendu par *e*.

Ainsi donc, le lat. *crea-* ne pouvait être rendu en roumain par *cra-* (et, ultérieurement, par *cră-*).

En ce qui concerne *-un*, nous nous référons à l'exposé qui précède.

Pour conclure: *creatione* aurait dû être représenté en roumain par **creciune*³.

* * *

¹ *Crăciuni* (pl.), mais seulement avec le sens de „décembre“ (arch.), dans les jurons et les malédictions (*DA*, s. v. *crăciun*).

² Au sujet d'une prétendue forme rhotacisée de *crăciun* dans une „urare“ (souhait) de la région de Brașov et du Banat, qui prouverait l'origine latine de ce terme (Pușcariu, *DR*, VII, 186, Id., *Ét. de linguistique roum.*, Cluj, 1937, p. 92), voir les observations de M. Graur (*BL*, VII, 181 s.): l'exemple n'est pas probant!

³ On ne peut objecter que *e* de *cre-* (< *crea-*) est passé ultérieurement à *ă* (*cră-*), car, dans les régions où *e* a été conservé dans *crepa*, par exemple (< lat. *crepare*), et particulièrement en Transylvanie (voir des exemples dans

Certains savants (Miklosich, *Die slav. Elem. im Rumun.*, 26, Weigand, *BA*, II, 277 s., III, 98 s.) ont expliqué le terme roumain par le slave.

Cette théorie ne tient pas compte des faits suivants:

1. Le terme général par lequel on désigne en slave la Fête de Noël est autre, c'est: r. *roždestvó* (*Xristovo*), ukr. *rizdvó*, pol. *bożyc*, s.-cr. *bóžic*, slov. *bóžič*, tch. *božic*, bg. *božik*, tch. *vanoce*, slovaque *vianoce* (P. Caraman, *Substratul mitologic al Sărbătorilor de iarnă la Români și Slavi*, *Omagiu Prof. Ilie Bărbulescu*, Jassy, 1931, p. 390 s.).

2. Dans les langues slaves, *kračun* apparaît au voisinage du monde roman — il est absent du polonais —, car le terme est d'origine latine (v. ci-dessous).

• • •

Nous allons énumérer les langues slaves qui connaissent le terme de *kračun*, en indiquant le sens de chaque mot.

kračun, *kerečun* et *krečun* a, en ruthène, le sens de „ein Laib Brot, das am 24. Dez. alten Stils gebacken wird“. Chez les Houtzoules et les Ruthènes du Maramureș il désigne la „Fest der Geburt Christi“, et a donc le même sens qu'en roumain. Il en est de même pour le slovaque *kračún*. En bulgare, *kračón*, *kračúneč* „ein Tag um Weihnachten“ et „der 8. Juni, der Theodorstag“. En serbo-croate le terme est usité comme nom de personne et de localités: *Kračun* et *Kračunište*. En russe, *koročjun* apparaît dans la Chronique de Novgorod (1143), avec le sens de „Zeitbestimmung... vom Aug. bis zum?“; aujourd'hui *karačun* et *koročun* ont le sens de „Wintersonnenwende, Spiridonstag, 12. Dez.“ (Berneker, *SEW*, p. 603, s. v.).

Notre examen nous montre donc que nous avons à faire à un terme emprunté au monde roman et dont le sens fondamental est „Noël“. Le vocalisme de la première syllabe (*kra-*) est le vocalisme originaire; la forme avec polnoglasie du russe (*horo-*)

DA, s. v. *crăpa*, Șandru, *BL*, III, 123), le phonétisme **creciun* n'est pas attesté. Voir à ce propos *DA*, s. v. *crăciun* (*krăciun* de l'Anonymus Lugos-hiensis, XVIII^e siècle, doit être transcrit par *crăciun*, car dans ce texte *ă* est rendu par *e* ou *ē*; v. Hasdeu, *Rev. p. ist., arh. și fil.*, VI, 7).

s'explique par des critères internes: le terme a été assimilé à ceux de l'ancien fonds et son support phonique modifié par analogie (Berneker, l. c.).

Mais le slave connaît une série de termes qui sont homonymes ou presque homonymes de ceux que nous venons d'énumérer, mais dont l'origine et le sens sont différents. Ces termes doivent être séparés de ceux qui désignent „Noël“.

Ces termes sont les suivants:

r. *karačun*, *koročun* „Garaus, Untergang, Tod“ (Schuchardt, *A. sl. Phil.*, IX, 526-527; Berneker, l. c.). À Simbirsk „böser Geist“; r. blanc *karačún* „ein unerwarteter Tod in jungen Jahren; Krämpfe; ein böser Geist, der das Leben verkürzt“; bg. *kračon* „Fusskrankheit, die lahmen lässt“, *kračun* „Mann der grosse Schritte macht“; s.-cr. *kráčun* (Lika) „eiserner oder hölzerner Riegel“ (Skok, *ZRPh.*, LIV, 475)¹.

Ces termes doivent être expliqués par *kortükü*: v. sl. *sū-krašto-kraštiti* „verkürzen, kurz machen“ et par *korkü*: par ex. bg. *krak* „Bein, Fuss“ ou s.-cr. *kōrak* „Schritt“ (Berneker, l. c., Pintar, *A. sl. Ph.*, XXXIII, 618 s., Weigand, *BA*, III, 98 s.). Le terme du serbo-croate a été expliqué par le n.-gr. *χράσις* „Spitzfahl“ (d'où vient le diminutif *χράσιον* > lat. *characium* „Pfahl“, Skok, l. c.).

Le nom propre *Crăciun* apparaît en roumain, en serbo-croate et en hongrois.

Il semble que ces deux dernières langues l'aient emprunté au roumain. En effet, en Hongrie ce nom désigne les Roumains, fait mentionné dans les documents du temps (par. ex. *Karachyno Olako*, 1339; *Nicolaus et Valentinus filii Karachun Olaci nostri*, 1366, Drăganu, *Rom. în veac. IX-XIV*, 50; les objections de M. Kniezsa, *AECO*, I, 160 s., ne sont donc pas valables, tant qu'il ne nous sera pas donné d'exemples de ce nom appliqué à des Hongrois).

En résumé, *kračun* dans les langues slaves est emprunté au latin. L'évolution du sens de ce mot dans les diverses

¹ Cf. istr. *cráčun* „verrou de fer“, qui doit être expliqué par le slov., cr. *kračun* „grosser Eisensiegel“, Popović, *Dial. rom. din Istria*, II, 101, s. v.

langues slaves (v. ci-dessus) s'est faite à partir du sens de base „Noël“, qui a donné les sens dérivés indiqués plus haut.

Partir du sens de „solstice d'hiver“ pour arriver à celui de „Noël“, comme le font Weigand (l. c.) et M. Kniezsa (l. c.), c'est renverser l'ordre des choses établi sur la base de la filiation historique des sens du mot.

* * *

Les termes employés dans les langues romanes pour désigner „Noël“ sont dérivés du lat. *natalis* (v. Meyer-Lübke, *REW*³, 5845; cf. alb. *kershëndellë* < lat. *Christi natalis*). A côté de ce terme, la langue de l'église a également employé *creatio*, en partant du sens de *creare* „faire naître du néant“ (Ernout-Meillet, *Dict. étym. de la lg. lat.*², 230, s. v.). *Creatio*, avec le sens de „dies creationis Christi“, a un pendant dans le terme néo-grec *χριστογέννη* „la nativité de Jésus-Christ“.

* * *

C'est par la langue de l'église que *creatio* a pénétré en slave. Au sujet des termes chrétiens dans les langues slaves, il faut établir une distinction chronologique entre les termes entrés à l'époque slave commune en provenance du latin occidental, par l'intermédiaire germanique¹, et les termes entrés plus tard en slave méridional et provenant de plusieurs centres du latin balkanique: Byzance, Aquilée, Salona ou Sirmium².

Creatio appartient à la deuxième série des emprunts indiqués ci-dessus: c'est donc un terme qui a pénétré dans la langue slave à une époque relativement récente.

La répartition géographique du terme, qui est attesté d'une part en slovaque et de l'autre en russe, montre qu'il faut admettre plusieurs centres de rayonnement.

¹ A. Meillet, *Études sur l'étymol. et le vocabulaire du v. slave*, 181; *BSL*, XXIX, 224; *Le slave commun*², 514 s.

² P. Skok, *Rev. des ét. sl.*, VII, 186. Contrairement à l'opinion exprimée par M. Skok (l. c., 184, s.), l'explication de ces emprunts du slave par le latin balkanique n'exclut pas la possibilité d'expliquer les emprunts de l'époque slave commune par le latin occidental et l'intermédiaire germanique.

Le traitement de *creatio* en slave a été influencé par les mêmes facteurs qui ont conditionné l'emprunt des termes latins en slave commun, c'est-à-dire qu'ils ont été prononcés à la manière des populations locales romanisées.

En partant de cette observation, il est aisé d'établir que le lat. *crea-* a été rendu en slave par *kra-*; cf. lat. *e (i)* suivi de *a* en hiatus dans lat. *Cyprianus* > s.-cr. *Čubran*, lat. *maceria* > s.-cr. *močira* (Skok, *ZRPh.*, XLVI, 388, 389).

Au sujet de *t + i* en hiatus, on sait que sa prononciation assibillée est attestée dans le latin parlé à dater du II^e siècle ap. J.-Ch.; il nous faut donc partir de *ts'* (*ILR*, I², 72). De cette façon, *č* du slave est pleinement justifié (Pintar, l. c., 620); lat. *palatia* > s.-cr. *polača*, *retia* > s.-cr. *reča*, *retiaculum* > s.-cr. *ričaglo*, *ratione* > s.-cr. *račun*, *statione* > s.-cr. *stačun*, etc. (Skok, *ZRPh.*, LIV, 212-213, 468).

Quant à l'emploi de *-un* en slave pour rendre lat. *-one*, ce phénomène est, lui aussi, normal; cf., en effet, s.-cr. *račun* < lat. *ratione*, s.-cr. *stačun* < lat. *statione*.

Ainsi donc, *kračun* représente le traitement attendu en slave du terme latin *creatione*.

* * *

Les populations slaves des provinces danubiennes qui vivaient en symbiose avec les populations romanisées de la région ont adapté à leur manière de prononcer le terme latin *creatione*, la modification phonétique propre au roumain se bornant à l'altération de *a* slave non accentué en *ä* (phénomène normal dans les mots d'origine slave, v. *ILR.*, III, 44).

Le passage de ce terme latin par la filière slave n'est pas un phénomène isolé dans l'histoire du roumain. Il s'explique par le processus de roumanisation des Slaves bilingues qui a dû se produire dans les provinces danubiennes sur une vaste échelle (voir notre exposé, *ILR*, III, 26 s.). Il existe, en effet, une série de termes latins qui possèdent en roumain un coloris slave et qui ont été transmis de la même manière.

Ainsi le dr. *colindă* reproduit la forme phonétique du terme v. sl. *kolęda* „Neujahrstag“ (Berneker, *SEW*, 544, s. v.). Le

terme a été emprunté au latin à l'époque du slave commun (cf. les termes respectifs en russe, ukrainien, bulgare, serbo-croate, slovène, tchèque et polonais, Berneker, l. c.) et reproduit le latin *calendae* (*kalanūdy*, pl., „calendae“, qui apparaît dans le Cod. Suprasliensis, vient directement du gr. *καλάνδαι*: Berneker, l. c. et Vasmer *Rocznik slaw.*, V, 137-138). Les sens ne coïncident pas en roumain et en slave. Le roumain a possédé un terme venu directement du lat. *calendae*; il s'est conservé jusqu'à nos jours dans le nord-ouest de la Transylvanie et il garde son aspect phonétique originel, avec -r-: *corindă* (Rosetti, *Colindele relig. la Rom.*, 18 s.), *a corinda* et *corindători* (*ALR*, II, p. 106, carte 211-212, *ALRM*, II, carte 265). *Corindă* provient de **cārindă*, forme attendue, contaminée par *colindă* du slave (Rosetti, l. c., Meyer-Lübke, *REW*², 1508). L'existence de **cārindă* est confirmée par la présence, en daco-roumain, de *cārindar* „janvier“ et „sorte de calendrier populaire“ (Rosetti, l. c., 19 s.) < lat. *calendarius* (Candrea-Densusianu, *Dict. etim. al lb. rom.*, 263; le terme est attesté en provençal et en italien (dialectal); de même en albanais. Meyer-Lübke, l. c., 1508, estime que c'est un dérivé roumain).

Le dr. *Rusalii*¹, *Rusale* (v. la carte établie par M. Sever Pop, *Rev. des études indo-europ.*, I, 504) ne peut, lui non plus, être expliqué directement par le lat. *Rosalia*, parce que ce terme aurait dû être rendu en roumain par **rusaie* (ou **rusaii*, Densusianu, *H. d. l. r.*, I, 361; Weigand, *BA*, II, 278)². Nous devons

¹ *Ar arusal'e*, forme communiquée par M. Capidan (Pușcariu, *DR*, I, 438) — sens? —, megl. *rusal'd* (Capidan, *Meglenorom.*, III, p. 253, s. v.). Le terme mégléno-roumain doit être expliqué directement par le bulgare.

² Le dr. *rusalii* a été expliqué par Pârvan (*Contribuții epigrafice la ist. creștinismului daco-rom.*, 112, n. 501) directement par le latin, la présence de *l* étant due aux Slaves „qui cohabitaient avec les Roumains“. Le lat. *Rosaria*, qui pourrait expliquer, d'après M. Pușcariu (*DR*, III, 438; Id., *Studii istro-rom.*, II, 293), le terme roumain, présente un traitement isolé, que Pârvan a signalé (l. c.) dans une seule inscription d'Italie. Quant au second *r* de la forme roumaine supposée, **rusare*, il n'avait aucun motif de devenir *l* par dissimilation.

donc nous adresser aux langues slaves où le terme latin est rendu par le v. sl., bg. *rusalija* (bg. *rusalii*, pl. *rusalki družini*, Romansky, *Wfb.*, XV, 127), s.-cr. *rusalj(i)*, *rusalja*, slovène *rusalček*, *risalček* (Pușcariu, *Stud. istrorom.*, II, 293). *l* du vieux-slave et du bulgare est rendu normalement en daco-roumain par *l*.

Contrairement à l'opinion de M. Capidan (*DR*, III, 142), *s* du terme slave peut être expliqué par -s- latin, étant donné que *s* de lat. *decessus*, *recessa* et du n.-gr. *ζοῦσος* „blond“ est rendu par *s* en serbo-croate: *dòkes*, *rèkesa*, *rūs* (Skok, *ZRPh.*, XLVI, 403, 404; Id., l. c., XI.VIII, 399). Car il est question, comme dans *creatio* (v. ci-dessus), d'un terme venu du latin balkanique.

De même, le dr. *troian* „fossé (avec pli de terrain), tranchée“, ne reproduit pas directement le nom de l'empereur Trajan (*Traianus*), mais la forme venue par l'intermédiaire du slave: bg. *Trojan*, *Trojansky* (*păt*), *Trojanov* (*grad*), etc., r. (*Val*) *Trojanov*, etc. (Bogrea, *DR*, III, 420-421; Tagliavini, *Arch. Romanicum*, XII, 208-209).

* * *

Le terme hongrois *karácson*, *karácsony* doit être expliqué, lui aussi, par le slave (*kračun*), conformément aux lois phonétiques hongroises: cf. *balaton*: v. sl. *blato*, *barázda*: v. sl. *brazda*, *garád*: v. sl. *gradū*, etc. (Pintar, l. c., 622); il en est de même pour les termes empruntés au roumain: hong. *berenca* < *brinză*, *kaláka* < *clacă*, etc. (Géza Bledy, *Infl. lb. rom. asupra lb. maghiare*, Sibiu, 1941, p. 14). Le mot fait partie de la terminologie chrétienne que les Hongrois ont reçue au X^e siècle de l'église orientale, par la filière slave (J. Melich, *A. sl. Phil.*, XXXII, 92 s., Berneker, l. c.).

* * *

En résumé, pour établir la filiation du terme *crăciun* en roumain, il faut tenir compte du facteur slave qui a joué un rôle important dans l'évolution du roumain.

IX. DE L'INFLUENCE DU SLAVE MÉRIDIONAL SUR LE NÉO-GREC
ET LE ROUMAIN

Le beau livre ¹, si riche en faits et en suggestions de toute sorte que M. Vasmer a publié récemment sur les Slaves en Grèce, et qui est l'aboutissement d'une activité ininterrompue de l'auteur sur ce domaine, nous permet d'établir une série de points de comparaison entre la manière dont l'influence des parlars slaves méridionaux s'est exercée en Grèce, d'une part, et dans les pays roumains, d'autre part.

Nous nous proposons d'examiner ici, tout d'abord, les traitements que le néo-grec et le roumain ont en commun et ensuite les traitements divergents du même son dans les deux langues. Nous fondons notre étude sur les mots roumains d'origine slave méridionale de la langue commune, dont le nombre est très grand (environ 5.800, d'après une statistique récente) ², tandis que l'exposé de M. Vasmer repose sur le dépouillement des noms de lieux (environ 3.000) ³ d'origine slave de la Grèce.

Ce qui frappe dès l'abord, c'est que les conditions dans lesquelles s'est exercée l'influence du slave méridional en Grèce et dans les pays roumains sont différentes. En Grèce, les Slaves ont perdu rapidement leur langue et ils n'ont pas été remplacés par d'autres populations parlant slave. Le pays, depuis le nord jusqu'à l'extrémité du Péloponnèse a été submergé, à partir de 539, par les Slaves. Mais les villes de Constantinople, Thessalonique, Corinthe, Patras sont restées grecques; et si, au VII^e siècle, l'empire byzantin perdait les provinces danubiennes, la Dardanie et la Macédoine, en échange la Thessalie, Serres et le littoral de la Macédoine lui restaient, ce qui a donné à l'empire

¹ Max Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*, Berlin, Verlag der Akademie der Wissenschaften, 1941 (*Aus den Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften, Jahrgang 1941, Phil.-hist. Kl., Nr. 12*); in -4^o, VIII — 357 p. et une carte hors-texte.

² D. Macrea, *Circulația cuvintelor în limba română*, Sibiu, 1942, p. 8 s.

³ M. Petrovici (*Daco-slava, DR, X, 233 s.*) a comparé les traitements auxquels ont été soumis les noms de lieux d'origine slave en Grèce, d'une part, et en Transylvanie, d'autre part.

la possibilité de rehelléniser toutes les provinces occupées temporairement par les Slaves. Car il y a eu une rehellénisation de la Grèce, et, dans le Péloponnèse, par exemple, ce procès commence dès la deuxième moitié du VIII^e siècle. Cette province est regagnée à l'hellénisme au XI^e siècle (p. 324 s.).

Les Slaves ont donné peu de mots à la langue commune (p. 4); en échange, la toponymie de la Grèce contient un grand nombre de noms venus du slave.

Ces conditions sont particulièrement favorables pour permettre d'établir une chronologie exacte des faits slaves, puisque le slave de Grèce n'a pas reçu de nouveaux apports, et là où il en a reçus, à une date postérieure, dans le nord du domaine, ils portent la marque certaine de leur provenance (éléments empruntés au serbo-croate). Aussi bien l'on constate dans la toponymie d'origine slave de la Grèce une quantité de traits archaïques qui datent des premiers contacts entre les deux langues, à côté des traitements récents, dans le nord du domaine.

Les conditions de l'emprunt ont été toutes différentes dans les pays roumains. Ici, les Slaves installés dans les provinces danubiennes dès le VI^e siècle, ont reçu continuellement des apports nouveaux des populations slaves environnantes. Les mots slaves qui avaient pénétré en roumain ont donc pu être continuellement réadaptés à la prononciation des sons slaves, qui se modifiait successivement. C'est, croyons-nous, de cette manière qu'il convient d'expliquer la différence de traitement de certains sons du slave méridional en roumain, d'une part, et en néo-grec, d'autre part. Car les différences dialectales, à l'intérieur du bulgare, peuvent expliquer certains traitements divergents, mais pas tous. Il faut donc admettre que les Slaves installés dans les provinces danubiennes romanisées y ont conservé leur langue et que la symbiose slavo-roumaine et la période de bilinguisme, suivie par la disparition des Slaves dans la masse roumaine, a duré longtemps (elle commence au VI^e siècle et prend fin avant le XIII^e siècle). C'est ce qui explique, d'autre part, pourquoi on trouve, transposées en roumain, des habitudes articulatoires du slave méridional et pourquoi le roumain a fait des emprunts massifs au vocabulaire slave, d'où le caractère

singulier du roumain parmi les autres langues romanes. Enfin, la toponymie et l'onomastique roumaines contiennent un grand nombre d'éléments slaves (v. là-dessus *ILR*, III, 100 s. et l'exposé de M. Petrovici, *DR*, X, 233 s.).

Tout comme pour le roumain, c'est aux parlars bulgares qu'il convient de s'adresser pour rendre compte de l'aspect des plus anciens mots slaves du néo-grec. Le serbo-croate n'entre en ligne de compte qu'à une époque postérieure (p. 319 s.).

TRAITEMENTS EN COMMUN

1. *ě* est rendu en néo-grec de plusieurs façons. A l'époque byzantine on a le traitement *α* (α), ainsi: Πριζδριανα: *Priztēnā*, Τριάδιτζα: *Strēdēt*, que l'on retrouve aussi dans la langue commune: χράνος: *xrēnā*, σανόν, σανός: *sēno*, etc. Ce traitement s'explique par la prononciation diphtonguée de l'*ě*. Le même son est rendu par *ea'* en roumain (réduit, selon les règles propres au roumain, à *e*: *clește*: *klēšta* et à *a*: *pomanā*: *pomēnū*, *vadrā*: *vēdro*).

Le traitement le plus ancien serait, selon M. Vasmer (p. 272), *e*, timbre vocalique très proche de l'*e* du slave commun. On le retrouve au Péloponnèse et en Grèce continentale. Ce traitement apparaît aussi en Macédoine, mais ici il serait récent et venu du bulgare de l'ouest.

Vu les faits, on est cependant en droit de se demander si le traitement par *e* n'est pas partout récent. Car on sait qu'en slave commun l'*e*, noté en vieux slave à l'aide d'un signe spécial, auquel correspond l'*ě* de l'alphabet latin, était un *e* long très ouvert, ce qui explique le traitement qu'il a subi dans toutes les langues balkaniques. Or, le traitement *e* que l'on retrouve plus tard en slovène, en serbo-croate et en bulgare occidental s'explique précisément par le caractère jodisé de l'*ě* du vieux slave, qui a provoqué la fermeture du timbre vocalique: *ě* > *ę* (Meillet, *Le slave commun*², 47 s.).

2. Le traitement des voyelles nasales est analogue en néo-grec et en roumain.

En néo-grec *ϑ* est rendu dans le sud du domaine par *ο* + nasale et aussi par *υ* (souvent inaccentué) + nasale (le passage

de *ο* à *υ*, gr. ου, pourrait être un fait grec, p. 274). Ainsi: *ὀμπλός*: **oblū*, λογγός: **logū*, ζόμπος: **zobū*, Δοβμνιτζα: **Dobimica*. Le traitement de *ϑ* par *a* est plus récent: Σανδοβίτσα: *Sodovica*, etc.

Ainsi qu'on l'a indiqué ci-dessus, le traitement par *υ* + nasale de *ϑ* peut provenir d'un *ο* (+ nasale) du grec ou bien, dans le nord du domaine, aux frontières du serbo-croate, être un traitement propre à cette langue (car le traitement par *υ* de l'ancien *ϑ* est normal en serbo-croate).

Quant à la voyelle nasale *ε*, elle est rendue par *e* (gr. ε) + nasale en grec: Λεντίνη: **Lēdina*, Γρεντζί: **Grēdā*.

En roumain, *ϑ* est rendu, à une époque ancienne, par *un*: *cumpānā*: *kōpona*, *dumbravā*: *dōbrava*; le traitement par *in* est plus récent: *dimb*: *dōbū*, *oblinc*: *oblokū*, etc. (*ILR*, III, 55 s.). Quant à la voyelle nasale *ε*, elle est rendue en roumain, par *in* ou par *in*, selon que la voyelle contenue dans la syllabe suivante est prépalatale ou non: *pinten*: *peṭino*, mais *rind*: *reḏū*¹.

¹ Dans son compte rendu de l'ouvrage de M. Vasmer, M. Capidan (*Lg. et littér.*, II, p. 274 sq.) affirme, sans se fonder sur d'autres sources, que le traitement *υ* + nasale, en néo-grec, est plus ancien que le traitement par *ο* (p. 279 s.). L'exposé de M. Vasmer n'autorise cependant pas une pareille conclusion, puisque *υ* est ou bien un traitement grec, ou bien il est dû à l'influence du serbo-croate. Voici, d'ailleurs, les propres termes de M. Vasmer: „Sehr grosse Tragweite hatte der Nachweis, daß auch ein *υ* (griech. ου) für altslav. *ϑ* in unserm Namenmaterial begegnen kann. Ich halte diesen Nachweis nicht für erbracht“ (p. 274). Et il poursuit plus loin: „In Mazedonien hat schon Oblak... die Beobachtung gemacht, dass ein *υ* für *ϑ* lautgesetzlich nur im Norden an der serbischen Sprachgrenze... vorkommt“. L'influence du serbo-croate ne saurait donc pas être étendue au delà du nord de la Grèce, comme le voudrait M. Capidan. D'autre part, M. Capidan omet de nous dire comment s'explique le traitement par *ο* + nasale du néo-grec, qui est, comme on l'a vu, normal.

Quant à penser, comme le fait M. Capidan, que le traitement par *υ* de *ϑ* du vieux slave est très ancien, et que „parmi les tribus slaves qui, au cours du VI^e siècle, ont passé le Danube, se trouvaient également des ancêtres des Serbes“, c'est vouloir ignorer que le traitement par *υ* est récent (il n'est pas attesté avant le XI^e siècle).

M. Capidan n'a pas répondu à l'objection que nous avons formulée naguère (*ILR*, III, 58), à savoir que si on admettait sa théorie, cela équivaudrait à croire que, par un caprice de la langue, le roumain s'est adressé au

3. *or* et *ol*. Le traitement des diphtongues à liquides, en néo-grec, nous permet de distinguer deux couches successives d'emprunts au slave méridional: dans la première catégorie rentrent les mots qui ont pénétré en néo-grec à une époque ancienne, antérieure, selon M. Vasmer (p. 289), à la première moitié du IX^e siècle. Dans ces mots la métathèse n'a pas eu lieu; on a, donc: Γαρδίσι (et non *Γαρδίτσι): **Gordiki*, Βάλτουκα: **Boltâko*, à côté de Δράγανον: **Draganjl*, Γράτσικη: *Gračani*, entrés plus tard en grec, lorsque la métathèse s'était produite en bulgare.

Le roumain présente, en général, ce stade plus récent du développement de *or* et *ol* (*grādinā*: *gradina*, *grajd*: *grāždī*, *plaz*: bg. *plaz*); il y a, cependant, trois mots qui ne connaissent pas le phénomène: *baltā*: *blato*, *gard*: *gradū* et *daltā*: *dlato*. Faut-il croire que ces mots ont pénétré en roumain avant le IX^e siècle et y ont conservé ce traitement phonétique, ou bien que *baltā* et *gard* ne doivent pas être expliqués par le slave et que *daltā* forme un cas particulier, où la métathèse serait du fait du roumain (*ILR*, III, 60 s., *BL*, X, 83 s.)? Cette dernière explication aurait l'avantage de nous éviter de supposer que, par un caprice de la langue, seuls les mots en question auraient conservé un état phonétique ancien.

serbe pour les mots à *g*, tandis que pour ceux à *g* il s'est adressé aux parlers bulgares, qui lui ont fourni aussi une seconde série de mots à *g*.

M. Petrovici (*DR*, X, 140) admet le bien fondé de cette objection, mais il croit retrouver la même contradiction dans la théorie selon laquelle le traitement par *un*, en roumain, serait antérieur à celui par *dn*, qui reproduit une prononciation du bulgare.

Les faits sont cependant différents. Car la prononciation *dn* peut être un cas de „réadaptation“ phonétique, phénomène dont nous avons supposé l'existence ci-dessus (p. 67). Dans ce cas, le phonétisme ancien (*un*) aurait été conservé à côté du nouveau (*dn*). Ceci voudrait dire que — à part dans le cas où le mot est un nouveau venu qui n'existait pas auparavant dans la langue —, des mots tels que dr. *dāmb* (v. sl. *dobā*) ont pu avoir un *u* à la place de l'*ŷ*, et ceci ne semble pas une hypothèse hasardée, puisque v. sl. *zobā* est rendu en macédo-roumain par *jumbu* et par *jimbu*; v. aussi megl. *Lundzi*, mais nr. *Linga*: v. sl. *lōgū* (Capidan, *Elem. slav lu dial. arom.*, 71; *ILR*, III, 55 s.). M. Petrovici (*DR*, X, 247) suppose, de son côté, que le nom de lieu *Luncavița*, dans le Banat, est refait sur *luncā*, la forme originale ayant eu un *h*: *Luncavița*.

4. Le néo-grec, comme le roumain, n'a pas introduit de *l* épenthétique entre une occlusive labiale et un *i*, phénomène caractéristique du serbo-croate. On a, donc: Σερβιανά: **Sirbjiane*, Ζεμική: **zemjane*.

5. Les groupes **tj* et **dj* du slave commun sont rendus en néo-grec et en roumain par *st*, *zd*, traitement caractéristique du bulgare: Ρεκιστιανα: **Rakyštane*, Μπεστινίκα: **Peštīnikā*, Γράσδαν: **Graždane*, Μέσδαν: **Meždane*, dr. *sfešnic*: *svēštīnikā*, *primejdīe*: *prēmeždīje*¹.

TRAITEMENTS DIVERGENTS

1. *o*. *o* est rendu en néo-grec par *a*, dans les emprunts anciens, ainsi ζαγάζι: **rogozū*, ζάκανον: **zakonū*; à une époque plus récente, on a *o*: βοεβόδας: **vojevoda*, ζμπόρος: **sūborū*, etc. En roumain, on n'a pas d'exemples aussi anciens du traitement par *a* de l'*o* slave (*Schian* ne reproduit pas directement le nom *Slovēne*, mais, par l'intermédiaire du grec Σκλαβηνοί, le lat. *Sclavus*; v. *BL*, X, 82, n. 1). En général, *o* final inaccentué est rendu en roumain par *ā* (voyelle médiale non labiale, ouverte), ce qui s'explique par le caractère très ouvert de l'*o* slave: *cislā*: *čislo*, *ocnā*: *okno*, etc.; en néo-grec *o* inaccentué, dans quelques mots récents, est rendu par *e*, timbre vocalique voisin de l'*ā* du roumain: Ρεγυλόζενα: **Rogozīna*, Σεποτνίκα: **Sopotnikū*; *o* accentué a subi un traitement particulier, qui s'explique par les lois de développement du roumain, en partant du timbre *o* (v. *ILR*, III, 6 s.).

2. Sl. c. *rū*, *lū*, *rī*, *lī*. Les groupes *rū*, *lū* et *rī*, *lī* sont rendus en néo-grec de deux manières: dans les emprunts les plus

¹ Selon M. Petrovici (*DR*, X, 140 s.), la majorité des mots à *st*, *jd* du roumain étant des termes d'église, donc savants, il convient de s'adresser à des termes populaires tels *grajd* (: *grāždī*) pour trouver des exemples du phénomène que nous venons d'examiner dans la langue parlée. Les traits bulgares des mots slaves du roumain s'expliqueraient, donc, surtout par l'influence de la langue écrite.

L'influence du slavon sur le roumain a été, sans doute, profonde, et on lui doit un certain nombre de termes. Mais *sfešnic* „chandelier“ est aussi un mot de la langue commune, et *primejdīe* n'a rien de savant.

anciens, l'attaque vocalique est après *r* ou *l*. Ainsi: Δροβιανή: **drävēnū*, Βρίνικος: **Brīnīnikū*, Σκλοῦπος: **stlūpū*. Les mots dans lesquels l'attaque vocalique précède *r* ou *l* représentent une couche d'emprunts plus récente: κουρνός: **kūrnū*, Κουρμπάτσι: *Gūrbačī* (le traitement par *e* dénote une époque d'emprunt encore plus récente: Γκέρλιανη: *Gūrleni*, Κριμπαβίτσα: *Gūrbavica*, Χέλμός: **Xūlmū*, Δίλγα: **Dilga*).

Le traitement du roumain est récent et il s'explique par le bulgare; on a *ir* et *il* pour bg. *ār*, *āl*, lorsque *r* ou *l* étaient suivis d'une seule consonne: *bīrlog*: *brūlogū*, *stīlp*: *stlūpū*, et *rī*, lorsque *r* était suivi de deux consonnes: *crīcī*: bg. *krākam* (*ILR*, III, 63 s.).

3. Voyelles initiales. En néo-grec, il n'y a pas trace, à une époque ancienne, de prononciation yodisée des voyelles initiales *a* et *e*. On a ainsi: Ἀβρῆνος: **Avorīnū*, ἔλα: **ela*, ἐξερός: *ezerū*, *ezero*, etc. Des formes telles que Διαβόρνισσα ou Γιαβόργιανη, que l'on retrouve dans le nord du domaine et qui reposent sur des mots slaves à *j*-prothétique (**Javorīnica*, **Javorjane*) sont plus récentes; elles viennent du serbo-croate.

M. Vasmer en conclut (p. 291) que les parlers slaves de la Grèce étaient du type du bulgare de l'est, qui ne connaît pas la prothèse du *j*, tandis que les parlers bulgares de l'ouest, tout comme le serbo-croate, sont caractérisés par ce phénomène.

À ce sujet, il est à remarquer que l'albanais ne connaît pas, lui non plus, la prononciation yodisée: alb. *esh*: v. sl. *ješī* „hérisson" (mais s.-cr. *jěš*); *esh* est la forme du guégue, tandis qu'à Borgo Erizzo, sous l'influence des parlers croates, on a *ješ* (Tagliavini, *L'albanese di Dalmazia*, 134).

Le traitement du grec serait donc dialectal.

La yodisation n'apparaît pas, en vieux slave, dans les textes glagolitiques, parce que l'écriture glagolitique ne fait pas la différence entre *e* et *je*. Mais ceci ne prouve pas contre l'existence du phénomène à une époque ancienne, puisque l'écriture cyrillique note les deux prononciations; il n'y a donc pas de raison de croire que l'aspect actuel du bulgare, où les parlers de l'ouest connaissent la yodisation et ceux de l'est l'ignorent, soit ancien. Car un texte tel que le Suprasliensis,

qui provient de l'est du domaine bulgare, tout en ayant aussi des particularités qui le rapprochent des parlers du sud, a, en règle générale, *je-* à l'initiale. D'autre part, le roumain connaît normalement la yodisation de l'*e-* initial, et ceci sous l'influence du slave (v. *ILR*, III, 41). Il faut donc croire que les parlers slaves de la Grèce ne connaissaient pas la prothèse du *j* devant *a* et *e* initial, tandis que les parlers slaves des provinces danubiennes étaient précisément caractérisés par la prononciation yodisée de l'initiale, et ceci s'expliquerait plutôt que par une différence dialectale du slave méridional, par une différence chronologique, la yodisation s'étant déclarée après l'installation des tribus slaves en Grèce.

4. Les jers. Le traitement des jers en néo-grec, d'une part, et en roumain, d'autre part, montre la même différence chronologique.

Alors qu'en roumain les mots slaves contenant des jers intenses reproduisent un traitement propre au bulgare et qui est postérieur au X^e siècle, tandis que les jers non-intenses ont complètement disparu (*beznā*: *bezdūna*, *svadā*: *sūvada*, *cošnīdā*: *košīnica*, *obšte*: *obīstī*, *bob*: *bobū*, *cocean*: *kočanū*, etc.), on retrouve en néo-grec des traitements qui prouvent que l'emprunt s'est effectué à une époque très ancienne, proche de l'arrivée des Slaves en Grèce, lorsque les voyelles réduites étaient encore prononcées. (On sait que dans les textes vieux slaves, qui sont des copies datant du X^e-XI^e siècle, les jers, qui étaient par nature des voyelles brèves, se sont amués.)

On a donc en roumain des mots à jers intenses vocalisés: *dobitoc*: v. sl. *dobytākū*, *šipot*: *šīpūtū*, *coteș*: *košīcī*, *stareș*: *staričī*, tandis qu'en néo-grec *ū* et *ī*, intenses ou non, sont rendus par *u* et *i*: βούζιον: **būzū*, κόβελος: **kūbālū*, et, dans la toponymie Βάλτουκκα: **Boltūko*, Μπεσδοόνι: *Bezdūnū*, Σελίνισσα: **Selīnica*, κοτίτσα: **košīcī*¹.

¹ M. Capidan (*Lg. et litt.*, II, 282) compte aussi le roumain *sutā* parmi les exemples de v. sl. *ū* non intense rendu par *u*. Mais pourquoi ce traitement n'a-t-il pas été appliqué aussi à d'autres mots slaves du roumain? Le traitement par *u* du roumain pose un problème qui n'a pas encore été résolu (v. là-dessus nos considérations *BL*, IX, 159 s.).

5. *y*. V. sl. *y* est rendu en néo-grec, à une époque ancienne, par *u*: *καρούτα*: **horyta*, *Γαρούνα*: **Goryni*, etc. *i* est un traitement plus récent (il est attesté au XII^e siècle en médio-bulgare).

En roumain, on a *i* et *i*: dr. *hirlet*: v. sl. *rylici*, dr. *vidră*: v. sl. *vydra*.

Le traitement *u* du néo-grec et *i* du roumain s'expliquent aisément par ceci, que le néo-grec n'avait pas d'autre équivalent pour le son du slave, tandis qu'en roumain *i*, qui provient d'un *ǎ* plus ancien, est très rapproché de l'*и* du russe. Le traitement par *i* du roumain semble donc être postérieur à celui-ci. Les mots qui montrent ce traitement sont ou bien des emprunts plus récents, ou bien des mots anciens, réadaptés à la nouvelle prononciation.

On le voit, l'examen des traitements que les sons du slave méridional ont subi en néo-grec et en roumain nous a servi pour établir la différence entre la manière dont l'influence slave s'est exercée en Grèce et dans les pays roumains. Les traitements archaïques que l'on retrouve en néo-grec sont précieux par eux-mêmes et aussi par ceci, qu'ils nous montrent que la couche d'éléments slaves à laquelle ils appartiennent n'a pas été renouvelée, comme en roumain. Car la symbiose slavo-roumaine s'est poursuivie pendant plusieurs siècles; elle prend fin au XIII^e siècle, lorsque les sources historiques font mention de formations politiques roumaines (et non plus slavo-roumaines, comme celles signalées en Transylvanie au X^e-XI^e siècle), en Olténie et en Valachie (v. *ILR*, III, 25) ¹.

Si cette interprétation des faits est juste, il s'en suit que le roumain présente un intérêt particulier pour le linguiste, parce que l'on peut y étudier le phénomène du bilinguisme sur l'espace de plusieurs siècles, ce qui permet de fonder la théorie sur des faits bien contrôlés.

A. ROSETTI

¹ V. aussi les remarques analogues de M. Petrovici, *DR*, X, 235, 255, 266, 268: en Transylvanie, les Slaves sont dénationalisés vers le X^e-XI^e siècle.

LINGUISTISCHE BEOBACHTUNGEN IN DER UKRAINE

ZWEITER TEIL ¹

SKIZZE DER MOLDOVANISCHEN SPRACHE IM DONEZBECKEN

I

1. Im ersten Teile des an gleicher Stelle (*BL*, X, 1942, 91) veröffentlichten Berichtes habe ich die Frage des Bilinguismus bei den Volksrumänen, den sogenannten Moldovanern, in der Westukraine behandelt. Als Resultat ergab sich, dass von eigentlichem Bilinguismus nicht gesprochen werden kann, einerseits, weil die Moldovaner seltener in ihrer Muttersprache sprechen, als man es annehmen sollte, andererseits aber auch deshalb, weil Moldovanisch und Russisch (Ukrainisch) keine gleichwertigen oder auch nur vergleichbaren Grössen sind. Zu diesem Ergebnis gelangte ich aufgrund einer eingehenden Beobachtung der Verhältnisse in dem Gebiet eines ca. 150 km. breiten Streifens östlich des Bug.

Im Laufe der weiteren Volkszählungsarbeiten lernte ich nun — auch noch innerhalb dieses Streifens — Gebiete kennen, in denen offensichtlich ein höherer Stand der Sprachkenntnisse bei den Moldovanern zu beobachten ist. Es handelt sich hierbei im wesentlichen um zwei Zentren, einmal um die Dörfer Martinoș, Pancevo und Canij südöstlich von Novo Mirgorod, wozu bis zu einem gewissen Grade auch Gruskoe zu rechnen ist, das auf der Verlängerung dieser Südostlinie gegen Kirovo-grad zu liegt, und zweitens handelt es sich um die rumänischen

¹ S. *BL*, X, 91 f.

oder genauer moldovanischen Siedlungen im Industriegebiet des Donezbeckens. Hierbei muss besonders hervorgehoben werden, dass die moldovanischen Dörfer im Donezgebiet nicht etwa junge, im Zuge der Industrialisierung entstandene Siedlungen sind, sondern alte Niederlassungen, die alle um die Mitte des 18. Jahrhunderts gegründet wurden. Trotzdem stellt der dort zu beobachtende Grad der Sprachbewahrung des Rumänischen ein erstaunliches Phänomen dar, zumal er m. E. noch höher ist als im erstgenannten Zentrum südöstlich von Novo Mirgorod.

2. Im Folgenden soll nur das Moldovanische des Donezbeckens betrachtet werden, weil die Probleme sich daran klarer und sicherer ablesen lassen. Der Probleme sind viele, lösbar nur die wenigsten, vor allem mit sprachwissenschaftlichen Mitteln. Um nur die wichtigsten herauszugreifen: Wie erklärt sich die weit bessere Sprachbewahrung in einem Raum, dem jeder Zusammenhang mit anderen rumänischen Siedlungsgebieten fehlt, da diese viele Hunderte von Kilometern entfernt sind? Ist das Moldovanische des Donezgebietes einheitlich in sich, und in welchem Verhältnis steht es in dialektischer Hinsicht zu dem Moldovanisch der Westukraine? Ist hier Bilinguismus zu beobachten? Welche Erkenntnisse ergeben sich aus der Betrachtung dieses Dialektes des Rumänischen für die Sprachwissenschaft ganz im allgemeinen?

Am leichtesten ist die Frage nach dem Bilinguismus zu beantworten. Er besteht auch hier nicht, und diese negative Antwort stellt eine Bestätigung der früheren Ergebnisse dar: Moldovanisch und Russisch (Ukrainisch) sind keine genügend gleichwertigen Sprachen, d. h. das Moldovanische bietet nicht im Entferntesten die Ausdrucksmöglichkeiten dar, mit Hilfe derer es mit dem literarisch hoch entwickelten Russischen konkurrieren könnte. Doch wie so oft, wirft auch hier eine gegebene Antwort eine neue Frage auf: Welches sind die wesentlichen Merkmale des Moldovanischen im Donezgebiet, worin zeigt sich die bei weitem stärkere Spracherhaltung?

3. Die Untersuchung dieser Frage stellt das Thema des vorliegenden Aufsatzes dar. Mir schien, als ich die moldova-

nischen Dörfer des Donezgebietes kennen lernte, die reizvollste Aufgabe darin zu liegen, möglichst vollständig die Ausdrucksmöglichkeiten dieses Moldovanisch festzustellen, und zwar voraussetzungslos, ohne Rücksicht auf die Möglichkeiten, die dem betreffenden Sprechenden im russischen Ausdruck des gleichen Gedankens geboten sind. Hierzu war es vor allem einmal nötig, eine grössere Anzahl von Sprechern zum zusammenhängenden Reden — nach Möglichkeit über ein und dasselbe Thema — zu bringen. Ferner musste vermieden werden, dass der Sprecher ans Russische erinnert wird, d. h. es musste ein Thema gefunden werden, das nach menschlichem Ermessen von den betreffenden Informatoren nicht kurz vorher auf russisch diskutiert worden sein konnte, um nicht irreführende Reproduktion russischer Termini und Satz-schemata herauf zu beschwören. Alle diese Erfordernisse glaubte ich am sichersten dadurch zu erfüllen, dass ich den Versuchspersonen eine Geschichte in moldovanischer Sprache zu lesen gab. Um das Lesen zu erleichtern, wählte ich ein moldovanisches Schulbuch in kyrillischen Typen aus dem sowjetischen Staatsverlag der Moldauischen Republik. Ich bin mir bewusst, dass hierbei die Echtheit des Moldovanisch der Quelle nicht über jeden Zweifel erhaben ist; denn auch in der moldauischen Räterepublik ist das Moldovanische keine Sprache, die auf eine lange Tradition zurückblickt, sodass in den Büchern der Sowjetzeit eine Menge Wörter und Ausdrucksweisen zu finden sind, die nicht wirklich in der Sprache vorhanden sind.

4. Die Dörfer, in denen ich die untenstehenden Texte sammelte, sind Bairak und Troitke bei Gorlovka, nordöstlich von Stalino und Novo Ignatievka bei Wolnowacha, südlich von Stalino. Der Grad der Sprachbewahrung in diesen drei Dörfern ist im Grossen und Ganzen gleich, d. h. das, was im Folgenden über Bairak gesagt wird, gilt auch für die anderen Dörfer. So behauptet in Bairak z. B. eine Mutter, ihre dreijährige Tochter könne noch nicht russisch sprechen, eine Behauptung, die nicht nachprüfbar war, da das Kind in meiner Gegenwart hartnäckig — in allen Sprachen — schwieg. Eine andere behauptet im Gegenteil, dass russisch gerade nur mit den

Jüngsten gesprochen wird. Wie dem auch sei, die Kenntnis des Moldovanischen ist auch in Bairak jetzt im Niedergang. Innerhalb des Dorfes sind je nach Vierteln Unterschiede in der Sprachkenntnis zu bemerken. In vorwiegend russischen Strassen scheinen auch die Mischehen häufiger zu sein, die heute zweifellos russifizierend wirken. Ich fand nämlich auch in Bairak Moldovaner mit russischen Frauen, und die Männer vermögen kaum noch moldovanisch zu sprechen. Gelegentliche russische Einschübe in einen moldovanischen Satz, auch einen ganzen russischen Satz in einem moldovanischen Gespräch, findet man auch bei sehr gut Sprechenden, vor allem, wenn die Leute aufgeregt sind. So trat z. B. in Debalţevo, als es bombardiert wurde, als Reagenz sofort russisches Sprechen ein.

Man kann also nur feststellen, dass das Moldovanische auch im Donezgebiet vor dem Russischen langsam zurückweicht. Zwar leben Russen und Moldovaner noch immer ziemlich getrennt, wie wir indirekt auch am Unterschied in der Sprachbewahrung je nach Dorfvierteln beobachten können, aber dennoch nehmen die gegenseitigen Berührungen mehr und mehr zu, und das kann heute und in Zukunft nur im Sinne der Bevorzugung des Russischen vor sich gehen. Früher war die Lage umgekehrt. Nach meinen Umfragen bin ich zu dem Schlusse gekommen, dass noch vor 40 Jahren das Dorf die wenigen vorhandenen Russen assimiliert hat. Eine gut moldovanisch sprechende Russin, mit einem Moldovaner verheiratet, sagt, sie habe schon als Kind moldovanisch auf der Strasse gelernt, während ihre eigenen Kinder jetzt auf der Strasse nur russisch sprechen. Auch an Kindern aus rein moldovanischen Ehen in russischen Vierteln von Bairak war zu beobachten, dass sie nicht moldovanisch sprechen; immerhin verstehen sie es.

Ich glaube, die Lage ist mit dem folgenden Ausspruch eines jungen Mannes richtig charakterisiert: eu sînt rusit, şi ruşii s'o facut moldoveni — wohl gemerkt, in der Vergangenheit. Heute stellt man oft fest, dass die Elterngeneration noch viele Vokabeln kennt, die den Kindern schon unverständlich sind, z. B.

das Wort *intîisoare* (rum. *inchisoare*), wofür die junge Generation nur russ. *tjurmá*, gelegentlich moldovanisiert: *tjurmá*, sagt. Daraus ergibt sich, dass man eine Wendung auch dann noch nicht als ortsüblich ansehen kann, wenn sie von einigen Sprechern verstanden wird. Dem negativen Zeugnis der anderen muss hier höherer Wert zugemessen werden. Die grösste Komplikation ergibt sich daraus, dass bei der heutigen labilen sprachlichen Lage des Moldovanischen im Donezgebiet rezeptives Erfassen einer Wendung noch durchaus möglich ist, ohne dass sie deshalb noch als ortsüblich anzusprechen wäre. Ein solches Erfassen von Wendungen, gewissermassen Wiederhinzulernen während der Prüfung des Sprachbestandes ist vor allem bei Mädchen, wegen ihrer im allgemeinen grösseren Kombinationsgabe, zu beobachten.

5. Wenn wir die Texte als ein Ganzes betrachten, wie wir es im Laufe der vorliegenden Untersuchung tun wollen, so bleiben dabei leider die vorhandenen Unterschiede im intellektuellen Niveau der Sprecher vollkommen unberücksichtigt. Nur eins steht fest, nämlich dass ausschliesslich die geistig regsten überhaupt zum Nacherzählen zu bringen waren. Man muss daher die Texte als einen Spiegel der Sprachkenntnisse bei den Begabteren betrachten, als einen Massstab für die obere Grenze der Sprachbewahrung in den betreffenden Dörfern. Daher weisen unsere Texte auch die wenigsten Russizismen aus der aufgestellten Liste (cf. § 24) auf, die vielmehr auf den Ergebnissen aus zwanglosen Gelegenheitsgesprächen beruht. Ausserdem gibt es noch einen Grund für die grössere Seltenheit der russischen Ausdrücke in den Texten, nämlich die mögliche Erinnerung an die eben gelesene moldovanische Vorlage.

Eine stilistische Interpretierung der folgenden Texte, d. h. ein Abwägen ihrer besonderen Eigenheiten gegeneinander kann nicht erfolgen, da es uns ja auf das Moldovanische als Ganzes, also auf die Gemeinsamkeiten aller Sprecher ankommt. Daher werden auch einzelne unklare Stellen nicht hier zu interpretieren versucht; dies soll vielmehr in einem grösseren Zusammenhang geschehen.

Allen Texten gemeinsam sind die vor allem aus dem Volkslied aller Völker bekannten inhaltlichen Auslassungen, sodass der Gang der Handlung manchmal etwas unvermittelt erscheint, weiterhin der — wenigstens im Rumänischen — nicht ungewöhnliche plötzliche Übergang von der direkten in die indirekte Rede und umgekehrt (cf. § 51).

Zur besseren Einschätzung der Texte erwähnen wir noch folgendes: Text *A* ist die Nacherzählung einer 22-jährigen Lehrerin aus Troițke, die bisher kein moldovanisches Buch gelesen hatte, also ein durch keinerlei schulische Einflüsse gefärbtes Moldovanisch spricht. Text *B* stammt von einem 16-jährigen Schusterlehrling mit 6 Klassen ebenfalls nur russischer Schule aus Bairak. Text *C* stammt von einem 50-jährigen Manne aus Novo Ignatievka mit 4 Jahren Schulbesuch, der sein Heimatdorf noch nie verlassen hatte. Dieser Text ist der interessanteste, weil er überhaupt keine Nacherzählung des Gehörten darstellt, sondern eine ganz neue Geschichte von einem Pferdediebstahl ist. Hier können also am wenigsten Reminiszenzen an den gehörten Text vorliegen. Allen diesen Texten ist gemeinsam, dass sie (cf. jedoch § 59) mündliche Nacherzählungen darstellen, die von mir aufgeschrieben wurden. Wenn ich einmal nicht schnell genug mitschreiben konnte, so liess ich den betreffenden Passus wiederholen und schrieb dann meist nur die zweite Version auf. Die erste wurde in Klammern hinzugefügt, wenn ich sie noch gegenwärtig hatte. Text *D* endlich ist ein Bericht über einen Besuch in einem anderen Dorf, so unleserlich geschrieben, dass ich ihn nach dem Diktat der Schreiberin umschrieb; also auch er ist von mir nach dem Gehör aufgeschrieben.

6. Diese vier Texte (cf. § 58 f.) und eine Reihe Notizen über Gespräche mit den Einwohnern der betreffenden Dörfer stellen im wesentlichen das Material dar, aus dem wir eine gedrängte Übersicht über die Abweichungen zwischen dem Moldovanischen des Donezgebietes und dem Rumänischen abzulesen suchen. Wir schliessen uns dabei mangels eines besseren Schemas dem der üblichen Grammatik an, d. h. wir betrachten zuerst die Lautlehre (§ 11), danach die Formenlehre (§ 26),

die sich dem Gebrauch der Wörter (§ 20) anschliesst; natürlich werden nur solche behandelt, worin sich Unterschiede zwischen Moldovanisch und Rumänisch zeigen. Weiterhin folgt eine kurze Übersicht über die Sätze (§ 46), vor allem über die Arten der Nebensätze und eine kurze Bemerkung über die Wortstellung (§ 56). Den Schluss bilden dann noch zwei kleine Textproben (§ 58), die besonders interpretiert werden und eine Zusammenfassung der Ergebnisse (§ 60) nebst einigen Nachträgen zu *BL*, X (§ 62).

A

7. O treit on bojer. O venit la dinsu argatu. Dar la bojar a fost on cine mare. El o sarit pe argatu. La argatu o fost on băț mare, el l-o lojit și l-o ușis. Bojerului i-o fost jele de cînele. Cînele o fost bun și el l-o dat pe argat în sud. Nu, sudu se temă de bojer ș'o făcut așa cum o zis bojeru. Bojeru i-o zis; cînele o fost bun, o pazit a mă bohațiu și pe mine m'o padzit; da el l-o ușis. Amu el las să zic pentru cîne. Să hamajască toată noaptea și să mă pazească pe mine. Argatu nu o zis nică duh ș'o înșeput a hamai. Toată noaptea hamajă, în toată ohrada alerga, pe lângă fereastra bojerului pază. Bojeru jera bucurcș, și porunșă mai djine s'al hranjască. Argatu o grait cu talharii. Las talharii să jic și să fure bogățiuva lui bojer. Talharii o vinit, o furat bogățiuva, da argatu o hamait tare și nu o dat de dornit lui bojeriu. Bojeru gîndește: trebuj înci' mai djine d'al hrănit pe cîne. Demineapă s'o sculat: hambariu i stricat, bogățiuva stricată. Bojeru s'o minujet, și l'o dat la sud. Sudu zîșe: Cînele toată noaptea o hamait, da tu is trimăs pe șinevaj să vadă deși hamajește cînele? Bojeru s'o minujet și gîndește: A să-l pui sungură în țjurmă cu minile mele și l-o dus în țjurmă. Trebuj de dus în țjurmă noaptea și pim padurje. Argatu o vadzit mare copac cu radașina soasă de vînt și zîșe lui bojer cu horba sparjoasă: fratele bojerju da-t'napoi, on urs n'ajunje. Trebuj de hamait. Da, hamajește, zîșe bojerju. Argatu zîșe că eu nu pot. Hamaiți Voi! Bojerju o înșeput a hamai. D'argatu zîșe: uje ursu nu departe. Bojerju înci' mai tare hamajește. Onșeput a se lunina. Argatu zîșe: praiți!; așeja nu-i urs, așeja i copac cu radașina soasă. Eu an știut că nu-i urs, da Voi dedjabă ași hamait. Bojerju s'o minujet și zîșe: jev a s'te pui în țjurmă. Da argatu zîșe: pune mă, da jev lui toț a să spuî că jev l-am pus pe bojerju să hamajască toată noaptea. Bojerju zîșe lui argat: și tu vrei dela mine? Abe numa să nu spuî nimarulea! Argatu zîșe: dă nu mă pune în țjurmă, dă-nj o vacă și las jev să traiesc acasă; apoi eu a să zic că bojerju n'o hamait.

B

8. Cum o trăit om argat cu bojer. Și o venit odată argatu la bojer cu țjar. Da a lu bojer cînele s'o repedzit la dîns. El avă om băț și l'o lojit cu bățu cîne

și l'o ușiș. Așa cum tare i jera cînele scump de bojer, el o dat la poliție. Poliție je tjemat pe argat și pe bojer. Polițaiu și i-o zis bojerului: și vrei voi, așeja și fașeți cu argatu. Bojeru și l-o zis: las el la mine să nie zamenjască cînele; să doarm'afară, nu să grajască, da să hamajască cum hamajă cînele njeu. Să nje pazască ocolu și tot și am cum nje-o pazit cîne njeu. Ist de al plășă jeu. S'asa o trecut multă vreme; jel hamajă zi și noapte alerga peste toată ogradă, stetă la bojer sub fereastră ș'o flnjjă. Bojeru o vadzit că djine al ascultă cîne lui și o zis s'al hranjască și s'al cate. Da cîne o facut porșești. L-o dzis tâlharilor să jie în noaptea jast intunerică să-i fure bojerului bogăție toată. Da dac'oi hamai euv, nu vă temeți. Și dușți-vă mai cu voje. O fost tâlharii și s'o dus mai departe. Da bojeru s'o minuget tare pe cîne; și s'o mai dus odată la poliție; și o spus c' într'ajastă noapte je furat toată bogăție. Polițaiu și aj întrebă pe bojer: da cum, jel la tine ajast noapte o hamait? Bojeru și zise: o hamait și tare; euv an tjidit să le zic lu slujanș s'al hranjască înci' mai djine. Da dacă s'a facut aista țjar, to euf l-o dușe la întjisoare și l-o întjde sungură cu minile (a) mele. Și od hamat bojeru caii și o luat hățurle singură. La întjisoare trebuț de dus pin padure. Da pan de s'o gatit ei și noaptea i-o apucat. Cînd se dușă ei pin padură argatu o vadzit on copac, dat jos cu vîntu. Și șede cu rudașinile în sus. Argatu și i zise lui bojer: bojerule, bojerule, înaintea noastră șade om urs. Da bojeru și zise: amu șe să fașem? să fujim, și șe? Ba, argatu zise, de fujit nu trebuie că jel a vedă că noi fujim și ne ajunje și ne rupe. Euv știuv că urșii se tem de holosu cîntui. Apoi înșepe a hamai! Și aștepti! îi zise bojeru argatului. Da argatu și zise: jeuv n'am ujé holos să hamajesc. Bojeru o 'nșaput a-l jura pe argat. Dar argatu nu vrea să hamajască. Bojeru îi zise argatului c'inci' mai mult l-a pune la 'ntjisoare. Da 'rgatu și zise că ni-e tot de ună, n'oi hamai și i toate. S'apoi argatu și i zise lu bojer: Bojerule, bojerule, ursu jine supre noi. Bojeru și i mai zise argatului: hamajește, așa și pe dincolo. Nu pot, hamaiti voi! S'apoi bojeru o înșeput a hamai singură. S'o hamait el saracu toată noaptea. Da în zîna argatu și zise: euv oi spune lu toată (tumea) cum tu ai hamait toată noaptea. S'apoi bojeru o 'mșeput a-l ruga pe argat: nu mă spune, nișcoi euv l'oi darui și ție țe trebui. Argatu și zise: dă-nj vacă bună, doi sași de griu și întoarșe mă acasă.

C

9). O fost un om bogat. Șă avă doi cai. On anit argat să ducă în deal și parcă argatu o luat caii singuru. Stăpîn-i jera Romîn, argatu i jera Rus. O luat argatu și o dus caii în deal. O lepadat caii. El din alt sat jera. S'o 'ntors în sat și spune lui veșin su: eu am dus caii să pasc a lui stăpînului. Eu mă întoarșe ca tu vro și lua caii i dușe și i vinde. Baniu împarță amîndoi. Da stăpîn dacă oi vini acasă și i spune că caii nu-s, ni-e furat, eu îi zise că i o furat veșin tu că eu l-am cunoscut. Așa și o facut. Veșin a argatului o venit la deal și el i-o dat caii lui. Da singuru s'o dus acasă la stăpîn și i spune ca: ni-o furat caii. Stăpînul întrebă: Tu n'ai vazit, șine o furat. El zise că eu

i-an cunoscut și n' i o luat. Eu am cunoscut pe veșinu a stăpînului. Stăpînul se dușă la primar. Trimăt la veșin doi oameni și l'o adus la primar. O 'nșeput a-l întreba: cum ai furat caii? El nu le spune nișcă că el nu știe nișcă de cai. Da stăpînul lui s'o grait: dacă-l i pune să spu, to multă avere ție deu. Primarju l-o întjis și o pus doi oameni și o înșeput a-l bate. Și l-o batut păr de l-o lasat cald. Dar horbe dela dînsu n'o putut loa. Argatu dacă o vadzit că pe veșinu stăpînului al nacăjesc didjabă, apo o venit sunguru la primar și spune: Dunjavoastră n'al nacajiti pe veșinu stăpînului că el n'o luat cal. Da cîii-i i-an dat eu. Nacajiti-mă pe mine. Ș'atunșă lui veșin so i-o dat drumu. Da pe argat l-o sudit la șinș ani să șadă în țjurmă. Asta la noi în sat a fost.

D

10. Cum am pitreacut zîna a Sintetru în Chutoru Bohdanovca, Diminița am facut di mîncat, m-am mîntuit și m-am dus cu podruța me la garmoșcă. După aniază a venit din sat sora cu cotji. M-o vazit e pe mini și s-o interesut cum am samanat, songur, cum traesc. După șe pitreacut-o pi sora a vînit (podruhile) meli. Sara noi șadem la uliță o înșaput a zbură airoplane. La 12 (= douăspăș) șasuri noapta o înșaput a bombi. Toți so șpariet, racne cu întotfelu cholosuri. Cînd o cazăt beamba lîngă casă și s-o rupt, oscolșili o șcrit în parete, o șpars chruța și o însăt (înșit) tuma afară. Chozaica di frică a cazit fără pamjati (+ amîntiri). Di oscolși o fost ușișă vaca.

II

11. Eine systematische Darstellung der Lautlehre des Moldovanischen kann hier nicht meine Aufgabe sein. Es bedürfte hierzu der Analyse von zahlreicheren Texten. Immerhin soll versucht werden, die Hauptlinien darzustellen, in denen die lautliche Seite des Moldovanischen sich vom Rumänischen unterscheidet.

Es handelt sich um zwei einander entgegengesetzt verlaufende Entwicklungen: einmal um eine Palatalisierung, die auch die Labiale ergreift und sie bis über palatale Laute hinaus zu Dentalen wandelt, und weiterhin besteht auch eine ausgeprägte Tendenz zur Labialisierung, die das Entstehen von neuen Labialen im Gefolge hat. Palatalisierung und Labialisierung lassen sich in gleicher Weise bei den Konsonanten wie bei den Vokalen feststellen. Allerdings kann man bei den Vokalen nicht sicher entscheiden, ob nicht sogar eine rückläufige Bewegung,

d. h. eine Rückpalatalisierung und eine Rücklabialisierung im Gange ist.

Als Belegmaterial dürfte die folgende Zusammenstellung, die die in *BL*, X, § 24 erwähnten Beispiele nicht wieder auführt, gerade ausreichend sein.

12. $p > t'$, cf. *t'isoare* (rum. *picioare*), *t'iatră* (rum. *piatră*). Neben der schon *BL*, X erwähnten Zwischenform pk' findet sich auch rein palatales k' also auch *k'iatră*, und für rum. *copil* liegen die Lautungen *copk'il*, *cokk'il* und schliesslich *col'il* vor. Wie die auch gehörte Form *copil* zu erklären ist, bleibt unklar, wenn man nicht eine Übernahme der Lautung von Rumänen, die durch den Ort kamen, anerkennen will.

$b > d'$, cf. *rod'esc* < *robesc* vom moldov. Verb *a robi*, arbeiten. Neben *noi robim* findet sich allerdings auch *robotăm*¹, das heisst eine dem russ. *rabotajem* noch näher stehende Form.

$m > n$ cf. *nișca* (rum. *mișca*), *ni* (rum. *nă*). Statt *Nicolai* findet sich jedoch *Micolai*. Man hat hierin natürlich keinen umgekehrten Lautwandel zu sehen, obwohl er sich äusserlich so darstellt, sondern eine Übernahme der russischen Lautform, die sich nicht palatalisierte und dentalisierte, weil der russische Name eine hindernde Bedingung darstellt.

$f > \xi$ (cf. *BL*, X) und χ , z. B. χie neben ξe < rum. *fie*. v ist nicht bis zur Dentalisierung vorgeschritten, es ist aber die Palatalisierung weiter gegangen als im Westen, wo rum. *lovi*, *imbolnăvi* mold. *loji*, *imbolnăji* entsprechen. Im Donezbecken stellt sich dieses Verb als *loji* dar, cf. auch *prăi* (rum. *privi*), *jino* (rum. Imp. *vino*!), *o să jie* (rum. *o să vină*). Freilich ist auch die rum. Lautung *veni* zu hören.

Einige Zwischenstufen sind auch hier vorhanden, nämlich g' , cf. *g'ițel* (rum. *vițel*), nebst χ , cf. χie (rum. *vie*), und vielleicht ergibt sich auch aus diesen g' und χ noch die Dentalisierung d' . Auch hier finden wir bei einem Worte das Unterbleiben

¹ Das Wort ist ein Beispiel für die Schwierigkeiten wortgeographischer Erfassung (cf. § 25), denn bei manchen Sprechern ist auch rum. *a lucra* aktiv vorhanden. Auf die mit *a rod'i* gestellte Frage antwortet ein Greis: *amă nu mă lucrez*.

dieses Lautwandels: v in rum. und russ. *vinovat* ist erhalten. Nur die Schriftsprache der moldauischen Republik weist hier *jinovat* auf.

Vor dunklem Vokal findet sich $v > h$, cf. *horbă* (rum. *vorbă*).

13. $k' > t'$ ist ein problemloser Lautwandel, da ja $p > t'$ über die Zwischenstufe k' führt. So finden sich *t'ema* (rum. *chema*), *int'is* (rum. *inchis*), ebenso *int'isoară* und wider Erwarten auch *Ni'iforică*, das neben russ. *NikiŃor* steht und anscheinend wegen des rum. Suffixes nicht mehr als identisch mit dem russischen Namen empfunden wird.

$g' > d'$, der entsprechende Lautwandel der Media, ist mangels Materials nicht nachzuweisen. Auch im Rum. ist ja gh selten.

$c > \xi$ (cf. *BL*, X) ist durchgängig, z. B. *veșin* (rum. *vecin*), *șere* (rum. *cere*), *și* (rum. *ce*) usw.

$dz > *j$ ist merkwürdigerweise nicht einheitlich entwickelt; es stehen sich sogar diametrale Entwicklungsstufen gegenüber: z. B. in *didjăbă* (rum. *degeabă*) ist der d -Bestandteil stärker ausgeprägt als im Rumänischen, aber auf der anderen Seite steht *jînerete* (rum. *ginerete*) mit Schwund des Anlauts.

14. Eine weniger weit vorgeschrittene Stufe der Palatalisierung zeigt im Vergleich zum Rumän. das latein. d . Es stellt sich häufig als dz , nicht z dar, sodass *ordz* (rum. *orz*), *dzis* (rum. *zis*) *vadzit*, *vadzut* (rum. *văzut*, cf. § 15) neben der — selteneren — rumänischen Lautung auftreten.

Die als Vermutung hingestellte (*BL*, X) Palatalisierung des ea , $ia > je$ (mit offenem e) bestätigt sich. Das Partizip auf *-iat* lautet *iăt* (z. B. *speriăt*), der Konjunktiv auf *-ească* lautet *-iăscă* (z. B. *horbiăscă*).

Ferner finden sich *stau* (rum. *stau*), *deu* (rum. *dau*), *jeu* (rum. *iau*), auch *totdeuna* (rum. *totdeauna*), *baietă* (rum. *fată*, cf. *BL* X, § 19) usw.

Weitere Palatalisierungen stellen *mințani* neben *mințani* (rum. *muțumi*, cf. *BL*, X für die Dentalisierung), *vadzit* neben *vadzut* (rum. *văzut*) dar. In den nicht dem Russ. entnommenen Wörtern stehen sich meist Doppelformen gegenüber, in *bojar* neben *boer* dagegen mag das russ. Wort die russ. Lautung erhalten haben.

Im Zusammenhang mit der Palatalisierung muss auch das Schwanken zwischen *e* und *i* — vor allem in den eigenen Niederschriften der Moldovaner deutlich zu bemerken — erwähnt werden. Hier scheint mir ein Einfluss des Ukrainischen mit seinem Zusammenfall vieler Vokale in *i* auf die Artikulation des Moldovanischen vorzuliegen. Das Moldov. weist — neben einem offenen *e* — einen *e*-Laut auf, der geschlossener ist als das rum. *e*, nämlich einen *e*-Laut mit einer gewissen *i*-Färbung. So hörte ich z. B. verschiedentlich den Eigennamen *Betea* fast als *Bitia* ausgesprochen. Daraus erhellt, dass auch in *și* (rum. *ce*) kein vollständiges *i* vorhanden ist, aber auch kein *e*, ebenso in *minile* usw.

15. Als Gegenpol zur Palatalisierung, die sogar den Bestand der Labiale verringert, gibt es nun auch eine Labialisierung. Hierbei entstehen neue *f* und *v*, z. B. *colfoz* < *colchoz*, *jev* und *jev* < *eu*. Vor allem aber werden Vokale verdunkelt. So verdunkelt sich *i* zu *î*, gelegentlich auch bis zu *u*, z. B. in *zișe* (rum. *zice*), *și* (rum. *și*), *sungur* neben *singur*¹ (rum. *singur*), *a spunzura* (rum. *a spinzura*).

Übergangsstufen stellen *lingură* (rum. *lingură*), vielleicht auch *o* in *songur* (rum. *singur*) dar. Jedoch kann dieser Übergang, überhaupt der Wechsel von *o* und *u*, auch eine rückläufige Bewegung sein, sodass man sich einen Wandel *singur* > *singur* > *sungur* > *songur* vorzustellen hätte. Letzteren Wandel scheint *a loa* (rum. *a lua*), *on* (rum. *un*), *el noa* (rum. *nu a*) *vrut* nahe zu legen. In die gleiche Richtung weist vielleicht auch *so* neben *su* und *tu* (rum. *său* und *tău*), z. B. *veșin so*, *veșin su*, *veșin tu*.

16. Für den regellosen Wechsel von *ă* und *a*, mit häufigerem *a* als *ă* (cf. *BL*, X) brauchen hier keine Beispiele mehr angeführt zu werden. Jedoch entsteht dem *ă* an Stelle der in *a* übergegangenen *ă* ein neuer Zuwachs, denn sowohl *e* wie gelegentlich auch *i* zeigen eine Tendenz, in *ă* überzugehen. So steht neben *petreit* die Form *pătreit* — freilich auch *pitriit* —, *prăiesc* entspricht dem rum. *privesc*, *zăua* dem rum. *ziua*, neben *și* auch *șă* dem rum. *și*.

¹ Allerdings heisst es immer *a imbla* statt des rum. *a umbra*.

Für *ă* aus rum. *e* sind die Beispiele sehr viel zahlreicher, *băț*, *șăd*, *așăl* (rum. *acel*) *șăpte* (mold. sonst *șapte*), *douăspăș*, *pășprezășe*. Man kann sagen, dass die Nähe der Lautwerte von *ă* und offenem *e* zu den lautlichen Grundcharakteristika des Moldovanischen gehört.

17. Wir erwähnen noch einige Einzelheiten über die Liquida: Gelegentlicher Schwund des *-r-* tritt nach Konsonanten ein, z. B. *pin* (rum. *prin*), *vo* (rum. *vreo*). Synkope ist nicht selten, z. B. *răpde* (rum. *repede*), *fărmat* (rum. *fărmat*) und ebenso Anaptyxe, z. B. *macară ca* neben der (auch rum.) Form *măcar că*, *capără* neben (auch rum.) *capră*.

Ähnlich wie *r* wirkt auch *l*, z. B. *cînle* neben (auch rum.) *cinele*.

Anaptyxe nach *r* scheint auch am Auslaut des Wortes *singur* vorzuliegen, z. B. *el singuru*, auch *el singură al sparie pe bojar*. Der Fall kommt häufig vor, aber er betrifft nicht auch andere Wörter. Daher können die *-u* und *-ă* an *singur* keinesfalls als fehlerhaft artikulierte, noch als artikulierte Formen überhaupt aufgefasst werden.

18. Diese und andere Worterweiterungen und -Verkürzungen — z. B. *șinevai* (rum. *cineva*), auch der Artikelgebrauch (cf. § 27) — hängen mit dem Charakter des „schwereren“ (cf. *BL*, X, § 24) Artikulierens des Moldovanischen zusammen. Eine weitere Folge dieses Charakterzuges sind die gegenseitigen Beeinflussungen von Wortauslaut und -Anlaut, von denen nur die Assimilierungen als Sandhi-Wirkungen anzusehen sind. So ergibt *pină de* einmal *pan de s'o gatit ei*, ein ander Mal *păr de l-o lăsat cald*. Diese letztere, rhotazierte Form ist auch das verständliche Ergebnis von *pină la* in *păr la voina*.

Weitere Sandhi-Wirkungen sind der Verlust des Vokals in *detita* (neben *de atita*), des Anlauts in *te oi mări* (rum. *te oi omori*) und schliesslich die lautliche Veränderung des Personalpronomens *ți* in *tot s'aș spune* (rum. *tot ți-aș spune*).

19. Dies letztere Beispiel ist sehr instruktiv für die Bedingungen, unter denen die Analyse eines nach dem Gehör aufgenommenen Textes zu geschehen hat, denn man darf trotz des hier gegebenen Falles nicht etwa schliessen, im Moldova-

nischen könne der Dativ des Pronomens *tu* mit *s-* anlauten. Man wird also im Moldovanischen die Sandhi-Veränderungen immer mit der grössten Vorsicht berücksichtigen müssen, wenn es sich darum handelt, etwa ein Formenrepertoire aufzustellen.

Noch eigenartiger sind Dissimilierungen wie z. B. *im noapte, im ziua*, wo die Labialisierung des Dentals *n* vor Dental schwer verständlich ist.

III

20. Dem Gesamtgepräge des Moldovanischen als einer unentwickelten Sprache ohne jede literarische Tradition entspricht es auch, dass wir eine ganze Reihe von Ausdrucksweisen finden, die sich als gewissermassen vereinfachende Wiedergabe der entsprechenden rumänischen Wendungen darstellen; dem gesprochenen Moldovanischen fehlen eben viele Nuancen, die das Rumänische sprachlich unterscheidet, ja es fehlen ihm sogar eine ganze Reihe von solchen, die der vorgelegte Text aus Tiraspol bietet. Wir führen einige Beispiele an, die jedoch nur zur Erläuterung unserer These dienen, keineswegs den Anspruch erheben wollen, eine Stilistik des Moldovanischen zu skizzieren.

Es sind zwei Gruppen von Wendungen zu unterscheiden. Die erstere (A) umfasst solche, von denen feststeht, dass sie trotz ihrer Vermeidung, d. h. Unbekanntheit bei einzelnen Sprechern, im Moldovanischen als Ganzem vorhanden sind. Diese Gruppe ist die wichtigste, denn sie beweist, dass die Moldovaner selber auch gar nicht gewöhnt sind, begriffliche Nuancierungen und Feinheiten auszudrücken, wie wir (cf. *BL*, X, Abschnitt III) gesehen haben. In die zweite Gruppe (B) ordne ich Fälle ein, wo mir der im vorgelegten Text gebotene Ausdruck aus der Sprache der Rumänen im Donezgebiet überhaupt nicht bekannt ist. Er mag existieren, aber das hindert uns nicht, diese zweite Gruppe im wesentlichen als Beleg dafür aufzufassen, dass durch den Nichtgebrauch von Wörtern und Wendungen im aktiven Sprechen diese verschwinden.

21. Gruppe A.

1. Statt: *el vede că nu-i incotro* sagt man: *că n'are incotro să se ducă*, d. h. der Ausdruck ist konkreter geworden.

2. *drept* existiert im Sinne von russ. *prjamo* (gerade aus) und *pravilno* (rechtmässig, regelmässig), aber beide russischen Wörter sind im Begriffe, *drept* zu verdrängen. Statt: *eu am dreptul să* sagt man: *eu pot*, und: „*după drepturile de atunci konnte man...*“ wurde fast einheitlich konkretisiert: *fără zăcon* (russ. Gesetz) *l'o pus pe dînsu în tîrmă*.

3. Für *a erta* existiert *a prosti*, aber statt *n'a vrut să-l erte* sagt man höchst ungenau und vieldeutig: *n'o vrut nică duh să zică*.

4. Das Verbum *a se nișca* ist vorhanden, aber statt *se nișcă mai aproape* sagt man undifferenziert: *îine mai aproape*.

5. Statt des vorhandenen *a porunși* sagt man meist *a trimăte* und *a zișe*.

6. Die Wendung *ei au prinit* wurde wiedergegeben mit *ei au luat*, wobei ein wesentliches Charakteristikum der besonderen Art des Nehmens unausgedrückt bleibt.

7. Statt *cu toată puterea* sagt man nicht unter Ausnutzung des in diesem Sinne vorhandenen *silă*: *cu toată sila*, sondern farblos: *cît a putut*.

22. Gruppe B.

1. *a se cuveni* entspricht im Donezgebiet *a trebui*.

2. *a fi îndestulat cu cînele* entspricht *bucuros de* (oder *cu*) *cînele*. (cf. § 27).

3. *a înștiința despre* entspricht *a spun: de* oder häufiger *că* mit Wiederholung des Gedankens im Nebensatz.

4. *a omori* und *a ucid:* werden beide mit *a ușiđe* ausgedrückt.

5. *nu se poate* ist unbekannt, es wird persönlich gewendet, wenn der Ausdruck überhaupt verstanden wird, was selten geschah (cf. jedoch *BL*, X, § 8).

6. *a prăvăli in: un brad prăvălit de vînt* wird wiedergegeben entweder mit: *jos l-a dat* oder: *scos de vînt*.

7. *a se pune de prișină* wird durch das unpräzise *a răspunde* ersetzt.

8. *a se recunoaște* im Sinne von: *gestehen* wird umschrieben durch: *a luat sama că el este vinovat*.

Anhangsweise führen wir hier noch eine Reihe Wörter des vorgelegten Textes an, die überhaupt nicht verstanden wurden: *a se aproția* (rum. *apropia*), *defel, iubit* (in: *iubitu njeu cine*), das manche Versuchspersonen mit *scump* wiedergeben, aber nur, wenn man ihnen durch das Russische hilft. Fernerhin *trebuință* und schliesslich *unit* (rum. *uimit*), also lauter Wörter gedanklichen, nicht greifbaren Inhalts.

23. Andererseits habe ich auch im Donezgebiet wieder (cf. *BL*, X, § 15) Wörter gehört, deren rein rumänisches, modernes Gepräge im ersten Augenblick erstaunlich wirkt, z. B. *cărbuni, ești, rânit la front, împărat, împede* (pl. *împesi*), *parale, tutun* u. a. Hierher gehört auch das überkorrekte *bombardarat* statt moldov. *bombit*, aber nicht hierher gehört das a. a. O. fälschlich angeführte *carieră*, da dieses französ. Wort auch im Russischen — sogar als Ortsname — vorhanden ist.

24. Russizismen (cf. *BL*, X, § 17) sind z. B. *trei zile înapoi* (russ. *tomu nasad*) und *nu voi spune* (russ. *nestažu*) im modalen Sinne: *ich kann es nicht sagen* (denn ich weiss es nicht).

Die Zahl der vokabelmässigen Russizismen ist natürlich sehr viel grösser. Es mögen als Nachtrag zu *BL*, X, § 16 noch einige bezeichnende russische Lehnwörter im Moldovanischen alphabetisch aufgeführt werden. Eine Analyse nach semantischen Gesichtspunkten und kulturhistorischen Gründen kann hier nicht gegeben werden, so interessant sie wäre.

blahodari (russ. *blagodarit'*), neben dem noch häufigeren *mințani, mințani* (rum. *mulțumi*), „danken“.

bojar (russ. *id.*), statt der rumän. Lautung *boer*, „adliger Grundbesitzer“.

bombi (russ. *bombit'*), statt rum. *bombarda* „bombardieren“.

clăpaș (ukr. *clapa*), statt rum. *ciocan* „Hammer“. Die Tatsache, dass in der Moldau und in Nordsiebenbürgen ähnliche Formen, z. B. *călăpaciu* (Mitteilung von A. Golopenția), sich finden, die auch aus dem Ungarischen übernommen sein können, berührt unser Thema nicht — ebensowenig wie das „latinisierte“ Gepräge des folgenden Wortes:

climatu, im Satze: *înțelegeți „climatu“?*, d. h. der Sprecher selber sieht das Wort als nichtmoldovanisch an.

cnijcă (russ. *knižka*), „Buch“, statt rum. *carte*; dieses Wort kommt zwar auch vor, aber nur in der Bedeutung „Brief“.

conci (russ. *končit'*), rum. *termina* „beenden“. Im gleichen Werte findet sich auch *căpăta*, das also — unter Einfluss von *căpăt?* — nicht wie im Rumänischen „bekommen“, „erhalten“ heisst.

cojecevo (russ. *id.*), statt rum. *ceva, cite ceva* „etwas“.

coren (russ. *id.*), „Wurzel“, wengleich auch das rum. *rădăcină* meist verstanden wird.

ciort (russ. *id.*), „Teufel“, neben dem aber auch das rum. *drac* besteht. Ich hörte beide Termini bei ein und derselben Person, nämlich als Flüche: *da, dracu (ciortu) știe*, „weiss der Teufel“. Auch findet sich im Sinne von „verflucht“ sowohl das rum. veraltete und russ. *proklet*, wie das rum. *a(l) dracului*, wobei die sonst im Moldovanischen nicht häufige rein rumänische Genitivbildung (cf. § 29) auffällig ist. Vielleicht muss man Entlehnung aus der Sprache des durchziehenden Heeres annehmen.

cist (cf. *BL*, X, § 13 b), z. B. in dem Satze: *dar suntem Moldoveni cisti*.

djělă, dilă (russ. *djelo*), „Sache“. Einige Gewährsleute kannten auch das rum. *lucru* in der Wendung: *lucru stă rău*, gaben sie aber mit *dila stău rău* wieder, andere mit *djela uridă*. Letztere Wendung hörte ich sogar von einer Frau, die *djělă* nicht als moldov. Wort ansieht. Jedoch vermochte sie den Gedanken nicht anders auszudrücken, da ihr das Wort *lucru* nur im Sinne von *muncă* „schwere Arbeit“ bekannt ist.

eu mai dobavlez (russ. *dobavljat'*), neben: *adaug de a mele*.

eu dumajū (korrekte 1. Ps. Sg. Präs. des russ. *dumat'* mit mold. Pronomen) neben dem üblichen *gîndesc* „denke“ und *mă țiem că* (cf. § 51). Die russische Wendung hörte ich von einer sonst gut moldovanisch sprechenden Frau.

holos, lautgerechte ukrain. Entsprechung des rum. *glas*, „Stimme“.

hospodaré (russ. *gospodarit'*), gegen rum. *a face gospodărie*, „wirtschaften“. Unklar an diesem Infinitiv ist die Endung auf offenes *-e* statt des zu erwartenden *-i*, das der Formen-

bildung dieses Verbs entspräche. Daneben existiert im gleichen Sinne:

hozainui (russ. *hozainovat'*).

hrom (russ. *grom*), gegen rum. *furtună*, „Gewitter“.

jelanie (russ. *id.*), gegen rum. *dorință* „Wunsch“, für das in der Moldaurepublik die eigenständige Bildung *trebuință* vorhanden ist.

malo (russ. *id.*), statt rum. *puțin*, „wenig“; auch Komparativ *mai malo*.

malohramotnic (russ. *id.*) „einer, der wenig lesen und schreiben kann“, d. h. ein Terminus, für den es weder dtsh. noch rum. einen genau entsprechenden gibt.

mărit (russ. *zamoriën*), „ermüdet“, statt rum. *obosit*.

mjesiță (ukr. *mjesitz*, russ. *mjesiatz*), ein Wort, welches manchmal direkt in seiner ukr. Form, also maskul., verwendet wird, manchmal aber auch in der angegebenen femin. Weiterbildung. Ich hörte sogar die Kombination: *în luni mjesiță*, d. h. eine Koppelung des Wortes mit einer der rum. Form *lună*, „Monat“, ähnlichen.

navjerno (russ. *id.*) „wahrscheinlich“, rum. *probabil*, z. B. *mai mult navjerno*.

nikuda, in: *nikuda a nostru trai*, „nirgends (ist ein) Leben für uns“, eine Ausdrucksweise, in der das Richtungsadverb auffällig ist.

obidat', in rein ukr. Form (russ. *objedat'*), „zu Mittag essen“, vor allem als Infinitiv verwendet.

plen, in: *a lua în plen*, „kriegsgefangen nehmen“.

pocolenie (russ. *id.*), statt rum. *neam*, „Abstammung“, „Geschlecht“.

posledni (russ. *id.*), statt rum. *ultimul*, „der Letzte“.

prijatni (russ. *id.*), „angenehm“, z. B. in der Wendung *bun prijatni* (über Kompott).

prihoditsja (russ. *id.*), neben mold. und rum. *trebuie*, „es muss“.

proșcenie (russ. *id.*), „Verzeihung“, statt rum. *ertare*. Das Verbum heisst *proști* (z. B. *proștește-mă!*), häufiger aber ist russ. *izvinît'*; *proști* ist eine Umbildung des russ. *prostit'*, das

keine der am rum. *proști* gleicher Etymologie zu beobachtenden Weiterentwicklungen mitgemacht hat.

ranișe (russ. *id.*), „früher“, obwohl mold. *înainte*, *mai degrabă* vorhanden ist.

saditsj (russ. *id.*) „setzen Sie sich!“ ist ein weiteres Beispiel für rein russ. Formeln in moldovanischem Zusammenhang. Weiterhin auch:

siceas șa scitașu „gleich rechne ich es aus“, beide Formeln von einem Gewährsmann als spontane Ausrufe gehört; die guten moldov. Sprachkenntnisse dieses Mannes sind über jeden Zweifel erhaben.

sluceai (russ. *id.*), in: *bun sluceai*, „gute Gelegenheit“, statt rum. *prilej*. Freilich gibt es daneben noch die Ausdrucksweise: *o rozgîndit cã bunã vreme de dins* „er hat sich überlegt, dass gute Zeit für ihn“, und in der moldauischen Republik gibt es noch: *momentu îndămin*.

smjeli (ukr. *id.*), „wagend“, in: *nu suntem smjeli să graim*, statt rum. *în stare*, „im Stande“.

soșjed (russ. *id.*), nebenseltenerem *veșin*, rum. *vecin*, „Nachbar“.

șahță (russ. *id.*), „Schacht“, statt rum. *mină*.

tak (russ. *id.*), „so“, neben mold. und rum. *așa*.

teperj (russ. *id.*), „jetzt“, neben mold. und rum. *amu*.

tjurmă (russ. *tjurma*), meist sogar mit russ. Endbetonung gesprochen. Ein Teil der älteren Generation kennt aber auch noch *intjisoare* (rum. *închisoare*), „Gefängnis“.

ujezjat' (russ.), z. B. in dem Satze: *cînd ujezjajeșj la centru?*, d. h. russ. Verbform in moldov. Satze, obwohl jeder Moldovaner, nicht nur der betreffende Sprecher, das mold. Verb *a se dușe* (rum. *se duce*) kennt.

uznat' (russ.), mit russ. Formenbildung im Sinne „gestehen“, statt rum. *marturisi*, wofür allerdings gelegentlich auch das weniger präzise *a lua sama*, „verstehen“, neben *a se recunoaște* (moldauische Republik) vorkommt.

vostoc (russ. *id.*), „der Osten“, auch *dalmi vostoc*, „der ferne Osten“, statt rum. *răsărit*. Jedoch existiert das Verb *a răsări*, z. B. *soarele a răsărit*, „die Sonne ist aufgegangen“, ferner die Ableitung *răsărită*, „Sonnenblume“. Ähnlich *zapad*, „der Westen“.

vsehda (russ. *id.*), „immer“, neben dem mold. *tot*, *totdeuna* ebenso häufig vorkommt.

vsj6 (russ. *id.*), „alles“, ebenfalls obwohl das rum.-mold. *tot* nebst Weiterbildungen (cf. § 35) vorhanden ist.

zacon (russ. *id.*), „das Gesetz“, statt rum. *lege*. In der Moldau-Republik ist in diesem Sinne das Wort *drept* (rum. „das Recht“) vorhanden (cf. § 21; 2).

zanimai (russ. *zanimat'*), „besetzen“, „einnehmen“. Daneben auch die Umschreibung: *locu ați ținut?*, „haben Sie den Platz besetzt?“.

zaraz (ukr. *id.*), neben dem sich auch russ. *siceas* (cf. dieses) findet. Ferner gibt es moldov. *indată*, *intr'o dată*, nebst der Umschreibung *in aista vreme*, schliesslich sogar auch rum.-moldov. *amu*, „jetzt“, „sogleich“. Auch das russ. Substantiv *raz*, „das Mal“ findet sich, z. B.: *posledni raz*, „das letzte Mal“.

znacit' (russ. *id.*), „das heisst“, statt rum. *adică*, *anume*.

25. Nicht ohne Interesse sind schliesslich auch solche Wörter, die ohne Russizismen zu sein, das Moldovanische vom Rumänischen unterscheiden. Freilich müssten sie, um in ihrer eigentlichen Bedeutung für die Dialektgeographie des Rumänischen erkannt zu werden, auf das Material des Sprachatlas bezogen werden. Im Augenblick ist mir dies nicht möglich, und ich stelle daher vorläufig nur einige einzelne Termini ohne weiteren Kommentar zusammen (cf. S. 60; Anm.).

Für die Verben des Sehens existiert nur *a prăi* (rum. *privi*), *eu prăjesc*, auch *eu prăjesc*.

Für *a se strica*, „verderben“ (intrans.) tritt *a se sfărîma*, *a se sfîrma* ein.

Für *a termina*, „beenden“ gibt es ausser *a mintui* auch *a petrei*.

Das Wort *păr*, „Haar“ wird nur auf Tierhaar bezogen, der Mensch hat *țîcă*.

Für *castraveți*, „Gurken“ sagt man in zwei nahe bei einander liegenden Dörfern einmal *crastaveți* (mit interessanter Metathesis), im anderen Dorfe *pepeni*.

Für *a sta*, „stehen“, auch „sein“, tritt meist *a șădea* (rum. *șede*, „sitzen“) ein, z. B.: *a casă șăd*, *șăd drept*, „steh gerade“.

IV

26. Die Darstellung der Formenlehre sowohl wie der Syntax muss leider noch lückenhafter sein als die der Lautlehre. Wir behandeln zuerst die flexionsfähigen Wortarten, wie Artikel, Substantiv, Pronomen, Numerale und Verbum, danach folgen einige Bemerkungen über die Präpositionen. Syntaktische Besonderheiten werden der Einfachheit halber immer gleich bei der Betrachtung der Formen mit erwähnt. Daher werden die Konjunktionen im Zusammenhang mit den Nebensatzkonstruktionen behandelt, und über Adjektiv, Adverb und Interjektion ist nichts zu bemerken, da keine wesentlichen Unterschiede zum Rumänischen zu beobachten sind.

27. Der rumänische Formenreichtum des Artikels findet sich auch im Moldovanischen wieder, nur mit der einen Einschränkung, dass wie in der Moldau *al*, *ai*, *a*, *ale* in *a* zusammengefallen sind. Auch das Demonstrativum *șel* (rum. *cel*) hat wie im Rumänischen Artikelfunktion, nämlich bei der Substantivierung von Adjektiven, sogar in der unverkürzten Form *acel*; so sagt z. B. eine Frau von ihrem Manne nicht *bătrînu*, sondern *așăl bătrîn*. Auch in der noch halb demonstrativen Funktion findet sich *cel*, z. B.: *copilu șal mai mic*.

Der Gebrauch des Artikels stimmt im Grossen und Ganzen mit dem des rumänischen Artikels überein, aber er ist nicht gefestigt. Dies wirkt sich vor allem auf den Gebrauch nach Präpositionen aus. Daher stehen oft Fälle nebeneinander wie *pe argat* und *pe argatu*, d. h. die artikulierte Form mit dem auch in der Moldau ganz durchgängigen Verstümmen des *-l*.

Aber es geht nicht an, die Unsicherheit im Artikelgebrauch mit diesem Schwund des *-l* zu erklären, da man sie dann auch in der Moldau erwarten müsste. Dass die Unsicherheit des Artikelgebrauchs tiefere Ursachen hat, ergibt sich auch daraus, dass nach Präpositionen der Artikel auf *-le* ebenso bald steht, bald fehlt, z. B.: *pe cine* neben *de cînele*. Das gleiche gilt auch für den femininen Artikel.

Auch nach *tot* fehlt häufig der Artikel. So steht neben *toată noaptea* artikelloser *toată ogradă*, mit Inversion *bogăție toată*.

Weitere Freiheiten und Unsicherheiten des Artikelgebrauchs sind z. B. das einmalige Setzen und das einmalige Wegfallen des Artikels in: *stăpîn i jera Romîn, argatu i jera Rus*, und Ähnliches mehr. Sie betreffen auch den unbestimmten Artikel, z. B. sein Fehlen in: *o vadzit mare copac*, oder *dă-ni vacă bună*, neben *dă-ni o vacă*, ferner sein Auftreten in Verbindung mit dem Akkusativzeichen *pe* in: *am avut pe un cal mare*.

28. Über die Kasusbildung des Substantivs ist zu sagen, dass Nominativ und Akkusativ keine besonders auffälligen Abweichungen zeigen. Auch *pe* als Akkusativzeichen existiert, wie wir gesehen haben.

29. Die Genitivbildung geschieht häufig mit der Genitivpartikel *a* — dem rumän. proklitischen Artikel — in Kombination mit *lui* (*lu*), d. h. sie entspricht der Genitivbildung der Personennamen im Rumänischen, z. B.: *a lu mamă, mama a lui om, a lu frate nșeu*, auch *a lui dînsu, a lui ocolu*. Es existiert allerdings auch die rum. Bildungsweise: *fereastra boierului, holosu cinelui, pe veșinu stăpînului*.

Von besonderem Interesse ist es daher, die Übergänge zwischen diesen beiden Bildungsweisen ebenfalls in der lebendigen Sprache vorzufinden. Sie erklären sich aus der freien Wortstellung (cf. § 56): der attributive Genitiv ist durch das dazwischen geschobene Verb von seinem Substantiv getrennt, z. B.: *am dus caii să pasc a lui stăpînului*, ein Satz, in dem nur das *lui* der rumänischen Genitivbildung nicht entspricht. Es ist aus der erstgenannten Bildungsweise des Genitivs herübergenommen, kann aber auch wegfallen, z. B.: *pe veșinu a stăpînului*. Dass auch der nachgestellte Artikel vor dem *a* fehlen kann, z. B.: *veșin a argatului*, ist ebenfalls aus der Analogie zu der obengenannten Bildungsweise des Genitivs zu verstehen.

Wir sehen also, dass letzten Endes der Grund für die Abweichungen der Genitivbildung des Rumänischen und des Moldovanischen in der freieren Wortstellung des Moldovanischen zu suchen ist, darin, dass das Substantiv von seinem abhängigen Genitiv getrennt wird, wodurch sich eine häufigere Verwendung des proklitischen Artikels ergibt als im Rumänischen.

Eine weitere Folge der freien Wortstellung ist die Erscheinung, dass der abhängige Genitiv ebensogut vor dem Substantiv stehen kann, z. B.: *a lu boier cînele*, wie nach ihm, z. B.: *bogașiuva lui boier*.

30. Auch der Dativ — soweit er nicht durch *la* mit dem Akkusativ ersetzt wird — zeigt die beiden Bildungsweisen, die synthetische Form, z. B.: *boierului, argatului*, ebenso im Plural *tălharilor*, neben der analytischen: *lui argat, lui boier* und *lui boieru, lui veșin*. Für den Plural cf. *lui slujanș*, eine unvollständige Angleichung der russ. partizipialen Form ans Moldovanische.

31. Auch *dracule*, z. B. in *du-te dracule*, ist als ursprünglicher Dativ aufzufassen, aber die allgemeine Unfestigkeit der Formenbildung liess die feststehende Formel in Beeinflussung durch den Vokativ treten. Freilich entspricht auch der Vokativ selber nicht völlig dem rum. Vokativ. Neben Formen wie *dracule, boierule* stehen auch Formen wie *fratele* neben *frate*.

32. Bezüglich der Pronomina personalia ist vor allem zu bemerken, dass im Gegensatz zum Rumänischen die betonte Form auch ohne die unbetonte stehen kann. Man sagt also wie im Rumän.: *eu pe tine te jur* (rum. *injur*), oder in umgekehrter Reihenfolge der Pronomen: *nu mă pune pe mine în țurmă*, auch mit Zusammentreffen der beiden Pronomen *prostește-mă pe mine*. Die Besonderheit des Moldovan. besteht nun in alleinistehendem betonten Pronomen, z. B.: *șob* (cf. § 53) *tu să vedzi* (rum. *vezi*) *pe mine*, oder: *șe* (rum. *ce*) *să dea* (rum. *dau*) *șie, că . . .*; auch vor dem Verb stehend: *multă avere șie dea*, neben dem natürlich mit Wiederaufnahme durch *și* auch *șie . . . și* stehen kann, z. B.: *da șie, bojarule, ț-oî înțâni*.

Des weiteren ist *al* (rum. *il*) bemerkenswert, z. B.: *sînguru al sparie pe boiar*.

Schliesslich bedarf der abweichende Artikelgebrauch beim Pronomen *dînsul* einer Erwähnung, denn *dînsu(l)* kann nach Präpositionen auch ohne Artikel gebraucht werden, z. B.: *aista bun sluceai de dîns*. Die Beispiele, in denen *pe, la, dela dîns* und *dînsu* nebeneinander stehen, sind zahlreich.

33. Der Gebrauch der Pronomina possessiva im Moldovanischen weicht vom Rumänischen wieder vor allem durch den

fakultativen Gebrauch des Artikels ab, sowie durch die freie Stellung. So sagte eine und dieselbe Person: *a njeu traieşte omul* (sic!) und: *unde i a njeu moşu*. Die rum. übliche Stellung: *minele mele*, d. h. artikelhaftes Substantiv mit folgendem Possessiv ist im Moldovan. selten. Und selbst bei Beispielen dieses Typus „verbessern“ sich manche Sprecher, schieben den Artikel *a* ein, sodass sich *minele (a) mele, oţii (a) njei* ergibt. Häufiger ist jedoch die Voransetzung des Possessivs, z. B.: *a pazit a me bohaţia*, wobei der enklitische Artikel des Substantivs ebensogut fehlen kann, z. B.: *nicuda a nostru trai*. Das Gleiche ist auch dann durchaus möglich, wenn das Possessiv nachgestellt ist, z. B.: *veşin tu*, im Dativ *lui veşin so, lui veşin su*.

Was den Gebrauch der verschiedenen Formen des Possessivs für die dritte Person anlangt, so ist zu bemerken, dass die eben erwähnte reflexive Form *so, su* (rum. *său*) selten ist. Statt der Ausdrucksweise *tot glasu său l-a prăpădit* im Original des gelesenen Textes wählten alle Nacherzählenden die nicht possessivische Ausdrucksweise: *tot holosu s'o prăpădit*. Die verschiedenen im Rumänischen vorhandenen Formen sind jedoch im Moldovanischen ähnlich vorhanden, nämlich das erwähnte *so, su* (rum. *său*), ferner *lui*, z. B.: *stăpînu lui* und schliesslich auch der Ersatz des Possessivs durch das Pronomen personale¹, z. B.: *hambarju i stricat*, wobei der Artikel auch wieder fehlen kann: *stăpîn i jera Român*, neben *argatu i jera Rus*. Dass hier nicht das Reflexivum auftritt, hängt mit der Seltenheit dieses Pronomens im Moldovanischen überhaupt zusammen.

34. Das Demonstrativum (rum. *acest*) weist verschiedene Lautungen auf: *ajasta, aista, ijista, ista*, aber ich vermochte nicht festzustellen, ob ihre Verwendung satzphonetischen oder überhaupt bestimmten Regelmässigkeiten unterliegt.

¹ In den Beispielen hierzu lässt sich freilich auch eine andere Auffassung vertreten: bei *hambarju-i* kann man *i* als Hilfsverb, bei *stăpîn* und *argatu* als Anlaut des Hilfsverbs auffassen, sodass sich die Schreibung *argatu (stăpîn) jera* ergäbe. Ich ziehe die andere Auffassung vor, weil ich vor dem gleitenden noch ein anderes *i* zu hören glaubte. Dieses ist dann als Dativ des Pronomen personale aufzufassen.

Auch die Demonstrativa zeigen einen freieren Gebrauch als im Rumänischen, nämlich bezüglich der Genusübereinstimmung und des Anhängens der Partikel *-a*; so steht z. B. nebeneinander: *ajast noapte* oder *caruţă*, gegen *ajastă noapte* und sogar gegen *noaptea jast intunerică*, d. h. nachgestelltes Demonstrativ ohne weibliche Endung und ohne Partikel *-a*, d. e. aber vorhanden ist, z. B.: *caii ista*.

Über *acel* und *ce!* wurde schon beim Artikel gesprochen.

35. Von den Pronomina indefinita sind die interessantesten „nichts“, das durch *nică duh*, „kein Hauch“, seltener durch blosses *nică* ausgedrückt wird und parallel dazu „niemand“, *nime duh*. Der Akkusativ heisst (*pe*) *nime*, der Dativ *nimărúlea*. Die Form *nică duh* kommt auch — bis zu dreimal affektiv wiederholt — im Sinne von „durchaus nicht“ vor.

Der Bildung nach hierhergehörig ist auch das Adverb *nicărúlea* (rum. *nicăeri*).

Rum. *cineva* tritt in der erweiterten Form *şinevai* auf.

Nicht unerwähnt darf auch *tot* bleiben, das die verschiedensten Dativformen aufweist, nicht nur rum. *tuturor* allein. Es findet sich ausserdem *lui tuturor, lui tuturora, lu tofi, lui tofi o să spui*; ferner mit Wiederaufnahme des Dativs *lu(i) tuturora lui i spune, lu tofi l-oi spune* usw.

36. Über die Numeralia (cf. *BL*, X, § 14) ist nichts Wesentliches hinzuzufügen. „69“ und „68“ werden im Donezgebiet meist mit Voranstellung der Einerzahlen gebildet, also *fără unu şeptezăş, fără de doi şeptezăş*, mit interessantem *de*. Auch hier ist *unu* häufiger als *un*, man bekommt die Antwort: *niş unu* (maskul.) gelegentlich sogar auf die Frage: *cite clase ai?*, was um so auffälliger ist, als das Wort *clasă* (pl. *clasuri*) als Femininum gut belegt, also allgemein bekannt ist. Ein weiteres Beispiel für Inkongruenz des Genus stellt *două* (fem.) in *două ani*¹ dar. Für die verschiedenen Grade der Zahlwortverkürzung seien *douăşpăş* („12“) und *păşprezăşe* („14“) angeführt. Letztere Form ist, wenn man die Ersatzdehnung des *a* in Betracht zieht, fast unverkürzt.

¹ Die Form *ai* (rum. *ani*) hörte ich im Donezgebiet nicht.

Dass der Gebrauch der moldovanischen Zahlen nicht sehr sicher ist, lässt sich auch hier beobachten. Ein zwanzigjähriges Mädchen z. B. behauptet selber, keine moldovanischen Zahlen zu kennen, obwohl bei genauerer Prüfung sich herausstellt, dass sie einige kennt. Eine ältere Frau überlegt bei der Antwort auf die Frage nach dem Alter ihrer Enkel laut: *vosemî let, cum se zîşe, zăpte sau opt?*

37. Angaben über die Formenlehre der Verben sind schwer zu geben, da nicht nur das Material — vor allem, was die verschiedenen Personen und Tempora anlangt — sehr lückenhaft ist, sondern auch deshalb, weil mit der Möglichkeit gerechnet werden muss, dass die Sprecher grammatisch „fehlerhafte“ Formen, d. h. Augenblicksbildungen gebrauchen, bei denen es nicht immer leicht ist, sie als solche zu erkennen. Dies gilt vor allem für die Hilfsverben; der Hauptgrund hierfür liegt im stark ausgebildeten Synkretismus ihrer Formen (cf. *BL*, X, § 18).

38. Verhältnismässig am einfachsten lässt sich das Paradigma für *a avă* (rum. *a avea*) aufstellen. Wir führen das Präsens an, stellen die häufigste Form voran, und die Nebenformen, so weit sie mir bekannt geworden sind, werden durch je ein Beispiel veranschaulicht:

| | |
|----------------------------|---|
| <i>ieu am, an, a</i> | <i>ieu an ştiut, eu m'a rugat</i> |
| <i>tu ai, is</i> | <i>tu is trimăs pe şinevai</i> |
| <i>iel, iă o, au, a, e</i> | <i>iel a sârît, iă au facut, ni-e (rum. mi-a) furat</i> |
| <i>noi am, avem</i> | |
| <i>voi as, aveţi, a</i> | <i>o'a ridicat voi</i> |
| <i>iei, jele o, a</i> | <i>a vinit podruhile meli</i> |

Vom Ipf. habe ich nur die 3. Ps. Sg. *avă* in meinem Material.

39. Für *a çi*, gelegentlich *a şî* (rum. *a fi*) verfüge ich über die 3. Ps. Sg. *i*, die 1. Ps. Pl. *suntem*, die 3. Ps. Pl. *nu-s*, sowie über den Konjunktiv *să çiie, să şie*. Für die 3. Ps. Sg. Indik. ist vor allem zu bemerken, dass das Verb — nach russischem Muster — häufig fehlt: *ursu nu departe; ista bun sluceai; o rozgindit că bună vreme de dins*. Um die übrigen Formen zu ergänzen, blieb nur das

Mittel des Erfragens mit allen seinen möglichen Fehlerquellen, wie Erweckung schulischer Reminiszenzen, d. h. Abweichungen von den üblichen Formen zu Gunsten von denen, die das Lehrbuch angibt, weiterhin Verallgemeinerung phonetischer Varianten u. ä. Demnach lautet also das Paradigma — mit Vorbehalt:

| | | |
|---------------------|----------------------------|--------------------|
| <i>ieu sint,</i> | <i>sunt,</i> | <i>unde-s ieu?</i> |
| <i>tu ești</i> | | |
| <i>iel estî,</i> | <i>ajasta-i</i> | |
| <i>noi suntem,</i> | <i>sintem</i> (endbetont) | |
| <i>voi sunteți,</i> | <i>sintéți</i> (endbetont) | |
| <i>iei sint,</i> | <i>aistea-s</i> | |

Die 3. Ps. Sg. Impf. heisst *iera*.

40. Das Futurum lautet:

| | |
|-------------------------------------|-----------------------------------|
| <i>ieu oi şti,</i> auch <i>i;</i> | <i>ieu lu tuturora lu-i spune</i> |
| <i>tu îi şti,</i> auch <i>i;</i> | <i>dac'âl i pune să spui</i> |
| <i>iel a şti,</i> auch <i>i, oi</i> | |
| <i>noi onî şti</i> | |
| <i>voi âşi şti</i> | |
| <i>iei or şti</i> | |

Auch die modale Futurbildung besteht, die rum. mit *o să* lautet *a să*, die rum. mit *am să* lautet im Plural sogar *noi avem să*.

41. Schliesslich führen wir noch den Konditional an:

| |
|---|
| <i>ieu aş şti</i> |
| <i>tu aş şti</i> |
| <i>iel ar şti,</i> auch <i>iel a şti</i> und <i>iel aş grăi</i> |
| <i>noi an şti</i> |
| <i>voi aş şti</i> |
| <i>iei ar şti,</i> auch <i>iei a şti</i> |

Ein Aorist besteht nicht.

42. Die angeführten Paradigmen zeigen deutlich, dass nicht nur die verschiedensten Personen und Verben gleiche Formen aufweisen, sondern dass auch für eine und dieselbe Person die verschiedensten Formen bestehen. Dies ist eine Folge der

grammatischen Ungefestigkeit der Sprache, aus der sich Unsicherheit in der Anwendung ergibt, die dann als eine neue Bedingung für den Formenzusammenfall massgebend ist.

43. Im Rahmen dieser Arbeit ist es nicht möglich, auf die Formenlehre der einzelnen Konjugationen einzugehen, es müssen einige Einzelangaben genügen. Ein hervorstechender Zug ist die grössere Häufigkeit der Präsensbildung auf *-esc*. Statt *hamajie* des Originals sagen alle Sprecher *hamăjește, să hamajască*; statt rum. *trebuie* sagt man auch, persönlich gewendet, *trebuesc, trebuște*, ja sogar *ieu înțelesc* findet sich.

Diese Form dürfte in der folgenden Weise entstanden sein: dem dtsh. „(ich habe) verstanden!“ entspricht im Russischen ebenso wie dem Präsens „ich verstehe“ die adverbelle Wendung *ponjatno* („verständlich“). Im Moldovanischen muss man hierfür ebenso wie im Deutschen das Partizip *înțeleș* gebrauchen, oder das Perfekt *am înțeleș*. Da nun aber hier wie in allen Sprachen die präsentische Ausdrucksweise gleich nahe liegt, sogar im Russischen, obwohl hier weniger, wegen des vorhandenen Adverbs ohne Zeitbezug, wird im Moldovanischen von diesem, dem russ. Adverb entsprechenden Partizip ein neues Präsens gebildet: das Ergebnis ist *înțelesc*.

44. Die Imperfektbildung auf *-ea, -ia* stellt sich im Moldovan. auf *-ă, -iă* dar, z. B.: *noi putăm, știăm, porunșăm*. Interessant ist z. B. *poluțăm*, mit *t* statt *ș*, denn der Infinitiv hat genau wie der von *a porunși* (rum. *porunci*) den Auslaut *-și*, also *a poluși*.

Bemerkenswert ist schliesslich die 3. Person Plural *împartă*, d. h. die Angleichung von singularischer und pluralischer Endung der 3. Ps. erstreckt sich nicht nur auf das Präsens (cf. *Bl.*, X, 108, Anm. 1), sondern auch auf das Imperfekt.

45. Auch bezüglich der Präpositionen und ihres Gebrauches bestehen — abgesehen von den schon beim Artikel (cf. § 27) erwähnten — Abweichungen gegen den rumän. Gebrauch und Unsicherheit in der Anwendung. So z. B. steht *înaintea noastră* neben *supre noi* (rum. *asupra noastră*).

Die Präposition *pe* steht funktionslos z. B. in: *asta i pe rudenă mea*, in: *am avut pe un cal mare* und in: *cnijile de pe casă* (russ. *domovaja kniga*).

„Zusammenfall“ von *despre* und *de* in *de* dürfte in Wahrheit darauf beruhen, dass das rum. *despre* überhaupt nie in der Sprache der Moldovaner existiert hat, noch nicht von *de* differenziert ist.

V

46. Der Gebrauch der Konjunktionen entspricht im grossen Ganzen dem des Rumänischen. Eine Abweichung z. B. ist *așa cum* („so, wie“) auch in kausalem Sinne: *așa cum tare jera cinele scump de boier, el o dat la poliție*. Aber im übrigen wird *cum* fragend und vergleichend in Haupt- (und Neben-) Sätzen gleichmässig verwendet, gelegentlich noch mit dem adversativen *dar* — oder verkürzt: *da* — verbunden, z. B.: *da cum, el la tine ajast noapte o hamait?*

Die Konjunktion *dar, da* („aber“) mit schwach adversativem Sinn ist noch häufiger als im Rumänischen, z. B.: *nu să grăiască da să hamajască* („sondern“). Die übrigen zahlreichen Beispiele der Texte entsprechen mehr oder weniger dem Rumänischen.

Ebenso wie *da* ist auch *și, șă* (rum. *și* „und“) ganz besonders häufig und vieldeutig. Dem Textsatz *eu parcă am știut* entspricht z. B.: *eu ș'an știut*. In *țiar a dormi* (rum. *dormi*) *nu-ți dă voie țiar* (rum. *chiar*) mit *și* wiedergegeben.

Wesentlich ist, dass die Hypotaxe des Originaltextes häufig in Parataxe umgewandelt wird, z. B. statt: *ursu a vedă că noi ne temem*, sagt ein Sprecher: *ursu ne a vedă*, d. h. ganz ohne Nebensatz. Ähnlich fällt *cînd* (cf. § 49) aus. Der Satzbau des Moldovanischen ist wegen der fehlenden literarischen Tradition ja überhaupt denkbar einfach, d. h. Nebensätze sind nicht häufig.

47. Nun ist allerdings bei der Betrachtung der vorkommenden Nebensatzkonstruktionen zu beachten, dass bei jedem volkstümlichen Sprechen Nebensätze selten sind, ganz gleich, ob die betreffende Sprache an sich die Möglichkeiten differenzierter Nebensatzbildung entwickelt hat oder nicht. Von diesem Standpunkt aus betrachtet, dürfen wir uns nicht damit begnügen,

die Anzahl der in einer bestimmten Nacherzählung vorhandenen Nebensätze zu wägen, sondern wir müssen festzustellen suchen, welche Arten von Nebensätzen überhaupt vorkommen können, seien sie auch noch so selten. Ich habe das getan, und das Ergebnis war, dass ich über Erwarten viele Möglichkeiten der Nebensatzbildung fand. Diese interessante Tatsache verliert auch dadurch nichts an Bedeutung, dass die meisten befragten Personen die vorkommenden Relativsätze (eines rumänischen Propagandatextes, der zu lesen versucht wurde) schwer oder überhaupt nicht verstanden. Man kann daraus nur schliessen, dass der einzelne Sprecher oder Hörer hier wie überall auch nur wieder einen Bruchteil dessen aktiv sich zu eigen gemacht hat, was ihm seine Sprache potentiell bietet.

48. Andererseits entbehrt es nicht des Interesses, festzuhalten, dass die verschiedenen Sprecher so gut wie keine Relativsätze verwendet haben. Vielleicht darf man daraus Rückschlüsse auf die Entstehung dieser Satzart im Verhältnis zur Entstehung der übrigen Nebensätze ziehen. Denn man würde erwarten, dass in Sprachen wie dem Moldovanischen, die für die finale Konstruktion über einen besonderen Ausdruck verfügen, der häufig vorkommt, auch die Relativsätze zahlreich sind.

49. Die Temporalsätze sind verhältnismässig reichhaltig gegliedert.

Wir beginnen mit *cînd* („als“), z. B.: *cînd se duşia ei...*, *argatu o vadzit*. Dieses *cînd*, das uns noch in modalen Aussagesätzen begegnen wird, kann fehlen, z. B.: *sara noi şădem la uliţă o înşaput a zbura airplane*. Rein äusserlich betrachtet, liegen zwei parataktische Hauptsätze vor. Da aber keinerlei Zeichensetzung oder Grosschreibung den Beginn eines neuen Hauptsatzes andeutet, und da ich weiterhin häufig auch keinerlei Stimmensenkung in derartigen Sätzen bemerken konnte, bin ich geneigt, den mit *noi* beginnenden Teil als Temporalsatz ohne Konjunktion anzusehen. Die Nichtsetzung des *cînd* wäre dann dadurch mitbedingt, dass der Satz mit Konjunktion schon eine vorherige Gliederung des Gedankens vorausgesetzt hätte. Bei dieser Erklärung bin ich mir darüber klar, dass ich die Existenz der *cînd*-Vorstellung im Bewusstsein des betref-

fenden Sprechers voraussetze, sie aber nicht beweisen kann. Vielleicht haben wir hier — obwohl der betreffende Text auch *cînd* enthält — die psychologische Situation vor uns, in der die Hypotaxe aus der Parataxe hervorgeht.

Vielleicht sogar häufiger als *cînd* ist die Konjunktion *dacă* in temporalem Werte (wie deutsch: *wenn*), wobei der unterbrochene Nachsatz (auch wieder wie deutsch: *dann*) manchmal mit *apoi* wieder aufgenommen wird, z. B.: *argatu dacă o vadzit că... apoi o venit... şi spune*, oder ohne *apoi*: *da stăpinu dacă oi jini, eu îi zise*.

Weitere temporale Nebensätze sind die mit *după şe* eingeleiteten, und schliesslich ist *pînă* vorhanden und zwar in der vom Rumän. abweichenden Form *pînă de*, z. B.: *pan de s'o gatit ei*, oder: *păr de l'o lăsat cald*.

50. Das erwähnte *dacă* kommt ausser im zeitlichen auch in seinem eigentlichen, kausalen Sinne vor; *da dacă s'a facut aista țiar, to...* (Auch hier gibt es die entsprechende Wendung im dtsh. *da*, süd-dtsh. *nachdem* im Sinne von *weil*).

Die kausale Verbindung wird auch durch *aşa cum* (wörtlich: *so, wie*) ausgedrückt, z. B.: *aşa cum i jera cinele scump, el o dat...*

Ferner ist häufig *că* (denn), genau wie im Rumänischen.

Jedoch für die Hauptmasse der Kausalsätze (auf die Frage *deşi*¹, rum. *de ce*) besteht neben der nicht selten verwendeten russ. Konjunktion *potomu şto* auch eine besondere moldovanische Konjunktion *deatita că, detita că* für das rum. *pentru că*, z. B.: *eu n'am putut jini detita c'o plouat*.

51. Aussagendes rum. *că*, moldov. meist *ca* (cf. § 16), ist ebenfalls häufig und problemlos, z. B.: *şe prişină ai ca ai venit la noi?; numai ca n'am vrut...*

Dieses *că* oder *ca* findet sich auch vor der direkten Rede, z. B.: *zise că eu nu pot; spune ca ni-o furat caii*, d. h. eine Mischung von direkter und indirekter Rede, die sich auch in der rum. Volkssprache findet.

¹ Auch im indirekten Fragesatz üblich: *să vadă deşi hamofeste*; ferner besteht die Umschreibung: *şe prişină ai?*

Ebenso farblos wie der Wert des *că* vor der direkten Rede ist auch die Formel *mă tem că* (eigentlich: ich fürchte, dass), z. B.: *da aista casă mă tem că i de o sută de ani*. Der tatsächliche Wert ist am ehesten durch das dtsh. *wohl, vermutlich* wiederzugeben, d. h. wir haben hier den interessanten Fall des Übergangs von einem hypotaktischen Gefüge zu einem Adverb vor uns.

Gleichbedeutend mit *mă tem că* ist rum. *par că < mi se pare că* (mir scheint, dass). Auch diese Formel begegnet gelegentlich, z. B. *parcă argatu o luat caii singuru*; von einigen Sprechern aber wurde sie nicht einmal passiv verstanden, geschweige denn aktiv verwendet. Als Umschreibungen für den Satz des Ausgangstextes: *eu parcă am știut* fand ich einmal: *eu ca cînd am știut*, das mit „*ja kamječno znal*“, „ich wusste natürlich“, „sicherlich“, übersetzt wurde, und ferner *eu ș'am știut*. Die erstere Ausdrucksweise kann am ehesten mit dem dtsh. *als wie, und ob* verglichen werden, die zweite ist eins der unzähligen Beispiele für die leicht affektische Note des rum. *și* (und).

52. Konditionalsätze kommen kaum vor, aber sie sind vorhanden. Mit Hilfe des Russischen erfragte ich folgenden Satz: *dac' ai ști njata și (= ce) știu eu, apoi și-aș spune* (ein anderer Sprecher sagt: *tot ș-aș (= și-aș) spune*). Der irrealer Fall wird mit *budtobi*, also russisch ausgedrückt, einmal nur hörte ich das rudimentäre *dacă n'aș fost război*, womit gemeint war: *dacă n'ar fi fost război*. Eine Form wie z. B. *dac'a vră* ist kein Irrealis, sondern bedeutet: wenn er wollen wird.

53. Sehr unsicher sind die Moldovaner auch in der Anwendung der finalen Konstruktion rum. *ca să*. Man geht nicht zu weit, wenn man behauptet, dass für den — auch im Moldovanischen sehr häufigen — Finalsatz entweder nur das einfache *să* oder aber die russ. (bzw. ukrain.) Formel *ștob (șob)* verwendet wird. Ich versuchte, den Satz der Erzählung: *șe să-și dău ție, ca tu să nu spui*... moldovanisch, also ohne *ștob* ausdrücken zu lassen, aber ich bekam nur unvollendete Versuche, bald mit *că*, bald mit *ca* beginnend, aber niemand vermochte den Satz ohne *ștob* zu bilden, mit Ausnahme einer Lehrerin, die sagte: *eu m'a rugat de șeja nimarulea să nu spui*. Es lässt sich jedoch

nicht wahrscheinlich machen, dass die Konstruktion *de șeja să* im Moldov. sprachüblich ist.

Die übliche, gewissermassen die normale Ausdrucksweise ist *ștob* mit oder ohne *să*, z. B. *ștob tu hamajesti*; *șob voi să hamaiți* usw., d. h. rumän. Präsensform des Verbs mit oder ohne *să*, abhängig von der russ. Finalpartikel, ohne Rücksicht auf die von dieser verlangten Vergangenheitsform.

Weitere Möglichkeiten, den finalen Gedanken auszudrücken, sind Konditional oder auch Imperativ, die von *că* (Lautung manchmal *ca*, cf. § 16) abhängen, z. B.: *eu mă întoarce ca tu jino și lua*; *trebuie să trimăți pe șinevaj că țel a¹ vedă*.

Schliesslich seien noch einige Beispiele für *să* angeführt: *du-te să nu te vadă otji (a) njei*; *sudit să șadă în tiurmă*; *porușă să*... usw.

54. Dieses *să* tritt gelegentlich zusammen mit der Partikel *las* (eigentlich der Imperativ *lasă* von *a lăsa* „lassen“) auf, z. B.: *las țev să trajesc*; *las talharii să ție*; *el las să ție pentru cine*. Wie die Beispiele zeigen, liegt immer ein Hauptsatz vor, d. h. die verbale Bedeutung der Partikel ist vergessen, und der Sinn geht ins Konzessive über. Er kann jedoch gelegentlich auch rein adhortativ sein: *las el la mine să nje zamenjască cinele*.

Im übrigen gibt es für den Ausdruck des konzessiven Gedankens die auch rum. Konjunktion *măcar că* (obgleich), die meist in der Lautung *macară că* auftritt, z. B.: *eu n'am putut veni, macară că tare am vrut să ȳu*.

Rum. *deși* (obgleich) fehlt, rum. *chiar* (sogar, selbst) wird durch *nișdacum* oder blosses *niș* (rum. *nici* „nicht einmal“), sogar durch *și* (cf. § 46) ausgedrückt: *nu ni dedă niș să dorm*; *niș da cum l-a îndrăznit*. Dieses *da cum* (cf. § 46), wörtlich „aber wie“ hat ähnlich wie *parcă* eigentlich den Wert: *sicherlich, natürlich*; die Formel *da (pe) cum* in diesem Sinne ist durchaus üblich.

55. Die verkürzten Nebensätze sind häufiger als im Rumänischen. Es existieren nämlich Partizipialkonstruktionen, z. B. nach *a osteni* (*am ostenit hămaind, șăzînd* usw.), mit passivem

¹ Allerdings kann diese Form auch Futurum sein, da ja *a* vieldeutig ist.

Partizip noch häufiger (*am ostenit de hămait ; eu nu pot de hamait ; trebui de hamait ; trebui dă-l' hrănit ; trebue de dus*), und vor allem gibt es Infinitivkonstruktionen (*a înșeput a hamai, a zbură, a se lunina ; prixoditsă a vă intoarșe*), d. h. eine Reihe von Möglichkeiten, die im Rumän. entweder ganz fehlen oder seltener sind.

Positiv ausgedrückt kann man sagen, dass der balkanische Schwund des Infinitivs im Moldovanischen nicht vorliegt, also hier eine ältere Stufe bewahrt ist. Unentschieden mag bleiben, ob dies als positiver Einfluss des Russischen zu werten ist oder als negativer Einfluss im Sinne des fehlenden Zusammenhanges mit den Balkansprachen (cf. *BL*, X, § 21).

56. Die Wortstellung des Moldovanischen zeigt im Vergleich zu der des Rumänischen eine noch grössere Freiheit. So heisst es z. B. neben: *argatu nu o zis nică duh* auch: *n'o vrut nică duh să zică*, oder: *și porunșă mai djine să-l hranjască*, oder schliesslich: *așa cum tare i jera cinele scump de bojer*, d. h. Trennung des Hilfsverbs vom Hauptverb, des Adverbs vom Verb usw. Sogar die Negation kann vom Verb entfernt stehen: *nu să grajască*.

Wir haben schon bei der Betrachtung der Genitivbildung (cf. § 29) auf die Wortstellung eingehen müssen und dabei die Auswirkungen der Abweichung vom Rumänischen im Gesamtbau des Moldovanischen beobachtet. Hier ist demnach nur noch darauf hinzuweisen, dass die freie Wortstellung eine Auswirkung der grammatischen Ungefestigkeit des Moldovanischen ist, über die wir ebenfalls verschiedentlich gesprochen haben.

VI

57. Wir haben eine kurze, nach dem herkömmlichen Schema gegliederte Analyse des Moldovanischen im Donezgebiet gegeben, die sich ausser auf zufällig Gehörtes im wesentlichen auf die eingangs reproduzierten Nacherzählungen stützt. Es liegt

¹ -l in *dă-l* dürfte als Verkürzung des Nominativs *el*, also als eine abweichende Stellung des Pronomens aufzufassen sein (cf. § 56).

in der Natur der Sache, dass dabei der lebendige Eindruck von den Texten zurücktreten, durch die systematische Darstellung der sprachlichen Gemeinsamkeiten unter Zurückstellung der Besonderheiten der einzelnen Sprecher, verloren gehen musste.

Wir geben daher noch zwei kleine Textproben, von denen jede einzeln für sich interpretiert wird, ohne dass hierbei alles das noch einmal erwähnt zu werden brauchte, was alle Texte an dialektischen Besonderheiten des Moldovanischen gemeinsam zeigen.

58. Die erste Textprobe ist der unvollständig gebliebene Versuch eines 19 jährigen Knaben aus Bairak, der 4 Volksschulklassen besucht hat, die gehörte Geschichte nachzuerzählen. Nach wenigen kurzen Sätzen erklärte er, nichts weiter zu wissen.

Bojaru značit' a avut un cine. Bojaru značit' tare pe dins al plașea. A venit la dins odată sluba c'om băț în mină. Și cinele a sarit la dins și el argatu l-a lojit cu bătu și l-a ușis ăla. Și bojaru l-a dat el pe dins la sud. S'o dus la sud. Și bojaru o zis la sud să hamașcă sluba cu și cinele să-i pazească a lui ocolu și pe dinsu. Să doarmă afară, să hamașcă ea și cinele.

Die Art der Nacherzählung weicht von den früher besprochenen insofern ab, als der Knabe weniger geschickt berichtet als die anderen Gewährspersonen, wohl auch über ein geringeres intellektuelles Niveau verfügt. Daher findet sich zweifach das von den anderen vermiedene Flickwort *znacit'*. Auch die hier besonders häufige Wiederaufnahme der Begriffe gehört in diesen Zusammenhang. Die Häufung der Begriffe ist am deutlichsten im zweiten Satz, wo das Objekt drei Mal aufgeführt ist: *bojaru, al* (rum. *il*) und ausserdem noch *pe dins*. Auch die Häufung des doppelten Nominativs — der berühmte Typ: *vine el tata* — nämlich in zwei auf einander folgenden Sätzen dieses kurzen Textes deutet bis zu einem gewissen Grade auf mangelndes Ausdruckstalent. Es handelt sich um: *și el argatu (l-a lojit)* und im nächsten Satz mit Voranstellung des Substantivs: *și bojaru (l-a dat) el*.

Eine interessante Verteilung der artikelhaften und artikellosen Form von *dinsul* liegt insofern vor, als *pe dins la sud* sich

der artikelhaften volleren Form *pe dînsu* am Satzende gegenüberstellt. Man könnte vielleicht hier das Vorliegen rhythmischer Tendenzen annehmen, die sich auf den Artikelgebrauch auswirken würden.

59. Der folgende und letzte Text weist darin eine Besonderheit auf, dass er ein Brief ist, also ein Originaltext, keine Nachschrift von Gehörtem. Hinzu kommt, dass er in jeder Hinsicht Einfluss des Schriftrumänischen zeigt. Er ist eine buchstabengetreue Abschrift des mit lateinischen Lettern geschriebenen Originals, lediglich die nicht unterschiedenen *v* und *u*, *ă* und *â* wurden nachgetragen:

Domnu Rumân !

Adeverința asta odeu eû matuși cari să numeștă A. Să cu sânt cu dânsa dâla on sat. Pe adeverința sîn prinască pachetu de daruri din Rumânia că eu sunt la nemț la bogatari și nu pot venâ. Domnule Rumân, Ve rog sâmă Scuzaț pe mină pentru scrisora asta. Să tati gresălele mele cari lam facut eu fîn scrisora asta. Că eu carta Rumânascu nom vațat.

Sorloves (poslîoc cotschareu
Sulâta conna dom N 9×3
Strada gazda
Osevka Maria
Copîlu șal mai mic 3 an

Die lateinischen Buchstaben und die diakritischen Zeichen allein, auch wenn zwischen *ă* und *â* nicht zu unterscheiden ist, noch zwischen *v* und *u*, beweisen schon, dass die Schreiberin doch *carte Rumânascu* gelernt hat und in Rumänien oder unter Rumänen gelebt hat (cf. auch die Form *asta*). Dies ist zu allem übrigen aus der Schreibung *ă* zweifelsfrei zu schliessen. In die gleiche Richtung weist auch *Domnule*, wenngleich auch der dialektübliche „Vokativ“ *Domnu* auftritt. Besonders wichtig für diesen Schluss sind auch die schriftsprachlichen Formen *copîlu*, *numi*, *pachete de daruri*, *gazda*. Unwichtig ist *adeverința*, denn das Wort ist von den verteilten Formularen der Volkszählungskommission kopiert.

Die lautliche Wiedergabe ist wie in allen Briefen durch mangelhafte Orthographie — und Schreibfehler: *bogatari*, *Rumâ-*

nascu — entstellt, z. B.: *ea* durch *a* wiedergegeben (*prinască*, *scrisora*, *Rumânascu*), ebenso *oa* durch *o* (*scrisora*), aber auch durch *a* (*tati* statt *toate*). Dennoch ist der dokumentarische Wert des Briefes für den Dialekt noch immer beträchtlich.

Das Nebeneinander von *sânt* und *sunt* dürfte echtes dialektisches Schwanken sein, wie ich es für *singur* neben *sungur* zweifelsfrei beobachten konnte (cf. § 15). Die Verdunkelung des *i* — in der Nachbarschaft von Dentalen? — zeigen auch *venâ* (rum. *veni*) und *șâ* (rum. *și*).

Weitere dialektgerechte Formen sind *sân* (*să mi*), *prinască* und *on* (*un*), *deu* (*dau*).

Den fast, wenn nicht ganz gleichen Lautwert von *e* und *ă* ersieht man auch aus diesem Briefe: *să* (statt *se*), *dăla* (*dela*), *numeștă* (*numește*), *mină* (*mine*) und umgekehrt *Ve* (statt *Vă*).

Die *a* in *bogatari* (*bucătărie*), *vațat*, *facut*, *matuși* sind Beispiele für den Wandel von *ă* > *a*. Zu untersuchen bleibt, unter welchen Bedingungen *ă* > *a*, unter welchen *ă* > *e* wird. Ausgeschlossen ist die Annahme blosser Schreibunsicherheit, denn der Wandel ist zu hören.

Problematisch bleibt *nom vațat* (statt: *nu am învățat*), ebenso das — auch sonst hörbare — *mic* neben dem zu erwartenden **mic*. Das *m* ist auch in *mitel* und *mititel* (Deminutiva) erhalten. Weiterhin ist unklar die Labialisierung *ôm* (statt *în scris*), auch *șal*, wo man (cf. § 27) nicht entscheiden kann, ob das *a* einen Schreibfehler für *e* (rum. *cel*) darstellt, oder ob es sich um die Lautung *șâl* handelt.

Das wiederholte *cari* (statt *care*) im Verein mit den *i* in *tati* (*toate*) nebst *bogatari* (*bucătărie*) als Gegenbeispiel deuten auf die auch sonst zu beobachtende Nähe des Lautwertes von *e* und *i*.

Syntaktisch ist das Fehlen des *pe* (*cari lam facut eu*) zu beachten, ferner die Wendung *șă eu* und schliesslich, dass dieser Brief der einzige Text ist, der überhaupt *care* aufweist.

60. Als Ergebnis unserer Untersuchung haben wir einen ungefähren Überblick über die wichtigsten Züge des Moldovanischen im Donezgebiet gewonnen. Zusammenfassend lässt sich sagen, dass es sich um eine in jeder Hinsicht — Lautlehre,

Formenlehre, Wortgebrauch und Syntax — ungefestigte Sprache handelt, die aber in wesentlicher Hinsicht einheitlich ist; d. h. es sind, von einzelnen Vokabeln abgesehen, keine Unterschiede zwischen den verschiedenen Dörfern vorhanden, nicht einmal in lautlicher Hinsicht, wo wir zwischen verschiedenen Dörfern in der Westukraine Unterschiede fanden. Die lautlichen Unterschiede, soweit sie sich im Donezgebiet finden, sind nicht geographisch bestimmt, sondern bestehen im selben Dorfe neben einander, sodass auch hier nur wieder von ungefestigter Sprache geredet werden kann.

61. Unterschiede zum Moldovanischen der Westukraine sind am ehesten in der Lautlehre festzustellen. Was Formenlehre und Syntax anlangt, so ist eine Beurteilung dadurch erschwert, dass der Grad der Sprachbewahrung dort ein anderer ist, dass also der Vergleichspunkt sich wesentlich verschiebt. Über Dörfer wie Martinoş oder Gruskoe vermochte ich, solange sie in deutscher Hand waren, aus Zeitmangel keine entsprechenden Untersuchungen anzustellen, sodass die Frage nach den Unterschieden zwischen dem Moldovanischen der Ost- und dem der Westukraine offen bleibt.

62. Ich benutze noch die Gelegenheit, einige Nachträge, d. h. weitere Bestätigungen zu meinem vorjährigen Bericht vorzulegen.

Ich habe (BL, X, 111) die Höflichkeitspronomina berührt. Dem ist noch hinzuzufügen, dass nicht nur *Voi* und *Dumniavoastră* konkurrieren, sondern dass auch der Personen Gegensatz am Verb zwischen diesen Formen einerseits und *Dumniata* andererseits nicht fest ist, z. B.: *dunitale noapte bună odiniți cu Duneazău* — ist eine einzige Formel, auf eine Person bezogen. Jedoch soll auf diese Erscheinung nicht näher eingegangen werden, da sie gemeinrumänisch ist und als solche eines besonderen Nachweises bedarf.

Von weiteren gemeinrumänischen Erscheinungen fügen wir auch hier wieder ein Beispiel für die figura etymologica (cf. BL, X, § 26) an: *am cetit, da de sama de luat n'am luat*, ferner für den doppelten Nominativ: *ș'o hamait el saracu toată noaptea; și el argatu l'o lojit*.

Die Ausdrucksweise: *m'o bombit neamtu*, d. h. „der Deutsche“ statt „die Deutschen“ scheint ganz allgemein menschlichem Konkretisierungsbestreben zu entspringen.

Wenigstens erwähnt soll werden, dass auch im Donezgebiet (cf. BL, X, § 21) *a crede* mit dem Dativ, z. B. *el crede mie* — verbunden wird. Andererseits wird *a plăcea* mit dem Akkusativ verwendet.

Eine Auswertung der gewonnenen Ergebnisse für die allgemeine Sprachwissenschaft wird die Aufgabe einer eventuellen späteren Arbeit sein, in der mehr und verschiedenartigeres Material aus allen erreichbaren Quellen zusammengetragen und verwertet werden soll.

EUGEN SEIDEL

Moldovanka und Losowata
bei Golowaniewsk
Januar 1944

MÉLANGES

Tzintziloukis, UN NOM ROUMAIN?

Dans son ouvrage *Arománi* (Bucarest, 1932, p. 142), M. Théodore Capidan, faisant sienne l'hypothèse de Philippide (*Originea Românilor*, II, 141), fait état du nom d'un personnage (Basile Τζιντζιλούκης, mentionné en 1143 par le chroniqueur byzantin Nicéas Choniates), pour prouver la palatalisation, dès le XII^e siècle, de l'occlusive labiale *p* en macédo-roumain (*tsintsi luk'i* „cinq loups“).

Le passage du chroniqueur Nicéas n'est pas le seul où apparaît ce personnage; on le retrouve aussi dans la Chronique rimée d'Ephraïm (éd. Bonn, vers 4040).

Deux autres personnages, portant le même patronyme, apparaissent au XI^e siècle: l'un est le moine Kosmas *Tzintziloukis*, en 1045, mentionné dans plusieurs sources; cf. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des Ostr. mischen Reiches*, nos. 821, 874; l'autre est Andronic *Tzintziloukis*, mentionné en 1099 par Anne Comnène (éd. Bonn, II, p. 125, 127; cf. Dölger, no. 1211).

Dans la collection de M. H. Shaw (Washington) s'est conservé le sceau de plomb, encore inédit, du moine Kosmas. Son nom de famille se présente là sous la forme Τζιντζουλούκης (communication du R. P. Vitalien Laurent).

Ajoutons que dans un contrat de l'année 1294 publié par Lampros dans *Νέος Ἑλληνογενήμων*, VII, 1910, p. 44-45,

apparaît, dans le Rhodope, le village de Τζιντζηλοῦκι (dérivé évidemment d'un nom propre), ainsi que le monastère de la Vierge Τζιντζηλουκιώτισσα, c'est-à-dire „la Vierge de Tzintzilouki“.

En tenant compte de la fréquence de ce nom, il n'est guère prudent d'expliquer par le roumain ce nom byzantin; d'ailleurs l'inscription du sceau de plomb précité montre que la forme originale est *Tzintzouloukis*, ce qui nous éloigne de l'explication, par le roumain, de la première partie de ce nom (cf. Rosetti, *BL*, VII, 192).

Thessalonique

M. LASCARIS

DISCUSSIONS

Ein dünnes Bändchen von E. Buysens¹ sucht eine grosse Anzahl von grundlegenden Fragen der heutigen Sprachwissenschaft zu beantworten oder zum mindesten die Richtung zu weisen, in der die Antworten gesucht werden müssen. Eine ausführliche Besprechung ist daher aus zwei verschiedenen Gründen angezeigt: einmal liegt es im Interesse der Wissenschaft, dass die von Buysens vorgetragenen Thesen eine möglichst erschöpfende Diskussion erfahren, zum Zweiten aber bedarf es einer nicht zu kurzen Darlegung seiner Gedankengänge, weil aus dem Titel in keiner Weise zu erschen ist, wie weite Kreise das Büchlein angeht.

Dass der Referent nicht mit allem einverstanden ist, wenigstens nicht in der Form, wie Buysens in der vorliegenden Arbeit seine Thesen begründet, sei vorausgeschickt.

Kapitel I (§ 1—7) gibt einen kurzen geschichtlichen Überblick über die Entwicklung der strukturellen, oder wie B. mit Recht zu sagen vorzieht, der funktionellen Sprachwissenschaft, die er der historischen, oder nach ihm ätiologischen, gegenüber stellt. Hierbei wird schon an die Forderung von de Saussure angeknüpft, die Sprache als eines unter den verschiedenen semiologischen Zeichensystemen zu betrachten.

Kapitel II (§ 8—22) analysiert den Mitteilungsakt. An R. Kleinpaul, *Sprache ohne Worte* (Leipzig 1888) anknüpfend, wird festgestellt, dass zwar „Tatsachen sprechen“ können, aber — wie später (§ 45 und 47) eindeutig gesagt wird — nur Mitteilungs-

¹ Eric Buysens, *Les langages et le discours, Essai de linguistique fonctionnelle dans le cadre de la sémiologie*, Brüssel, 1943, 98 (*Collection Lebigue*, 3, 27).

akte¹ Gegenstand der Sprachwissenschaft als Teil der Semiologie sein können (die *langue* als System wird ebenda gegen de Saussure aus der Sprachwissenschaft ausgeschieden). Der Mitteilungsakt wird deshalb als ausschliesslicher Gegenstand der Sprachwissenschaft hingestellt, weil das Leben der Menschen nur innerhalb der Gesellschaft vorstellbar ist, in der man seine Wünsche den Mitmenschen mitteilen muss. Es genügt nicht, sie zu manifestieren, wie es der mit dem Schwanz wedelnde Hund tut. Immerhin wird für den Hund (§ 10—11), der an der Türe kratzt, damit sie ihm geöffnet wird, zugegeben, dass hier eine Mitteilung vorliegt. Als das Wesentliche der Mitteilung gilt (§ 10) „*la collaboration*“ dessen, an den die Mitteilung gerichtet ist, und in dem die Assoziationen hervorgerufen werden, die der Mitteilende hervorzurufen wünscht.

Durch die Mitteilung werden die Beziehungen — Information, Frage, Befehl usw. — hergestellt, und diese sind die Modalitäten, während die Substanz der Gegenstand ist, auf den sich die — nur sozial zu verstehenden — Modalitäten beziehen.

Da nun weiterhin nur die Mitteilung interessiert, wird auch der Terminus „*langage*“ eliminiert (§ 15), da unter diesen auch blosser Manifestationen fallen. Andererseits werden in die hier vorgetragene Wissenschaft von den Möglichkeiten der Mitteilung, in die Semiologie de Saussures, nicht nur das Sprachzeichen, sondern auch die übrigen Zeichen eingeschlossen. Als Grundbegriff gilt das „*sème*“ (*tout procédé idéal dont la réalisation concrète permet la communication*). Der „*acte sémique*“ ist die: *réalisation concrète d'un sème*, und schliesslich ist eine „*sémie*“ irgendein: *ensemble de sèmes opposés*.

In diesem Zusammenhang wird auf die Kunst (§ 18) und den Symbolbegriff (§ 20) eingegangen, wobei die Kunst als etwas betrachtet wird, das keiner sozialen Notwendigkeit entspricht, also ursprünglich Manifestation ist und erst sekundär Mitteilungsfunktion bekommen kann, wie das Werbeplakat (§ 19). Auch die Symbole haben von sich aus keinen semischen Wert, können ihn aber bekommen. (Einen Sonderfall bilden natürlich die mathematischen Symbole der Formelsprache, die ja eigens als Zeichen für die Mitteilung erfunden sind.) Schliesslich gelten die Äusserungen der Höflichkeit als semische Gegebenheiten, ihnen kommt Mitteilungsfunktion zu.

Kapitel III (§ 23—48) gibt eine psychologische Analyse des Mitteilungsaktes. Jedes Mitteilen, nicht nur das sprachliche, setzt ebenso wie das Verstehen der Mitteilung die Fähigkeit voraus, abstrahieren und konkretisieren zu können (§ 36). Hierbei wird unter

¹ « communication » meint mehr als das deutsche « Mitteilung », aber man kann schliesslich nicht von « in Verbindung treten mit jemand » in jedem einzelnen Fall reden.

Abstraktion die Tätigkeit verstanden, durch das Denken das zu isolieren, was in der Wirklichkeit des Gegenstandes, an den man denkt, nicht isoliert vorhanden ist (§ 26). Und zwar handelt es sich um das isolierte Auffassen des funktional Wesentlichen, also um einen aus der Phonologie vertrauten Gedankengang. Freilich ist die Terminologie eine andere, das durch die Phoneme am Worte (*parole*) Aufgenommene ist die Rede (*le discours*, § 43), sodass sich die folgende Definition ergibt: *le discours est la partie fonctionnelle de la parole* (§ 42). Aber der *discours* kann nur durch das Studium der *parole* erkannt werden (§ 46), und schliesslich besteht auch die *langue* als System nicht ausserhalb des *discours*. Aber diese ist im Gegensatz zu de Saussure nicht der Gegenstand der Sprachwissenschaft, da das Sprachsystem *langue* nicht die einzige Gegebenheit ist, in der die Opposition zwischen *sème* und *acte sémiologique* besteht (§ 47) — freilich ist hierbei vorausgesetzt, dass die Oppositionen, die nicht zu einem System zusammengeschlossen sind, wesensmässig mit den sprachlichen Oppositionen übereinstimmen.

Kapitel IV (§ 49—66) behandelt das „ensemble de sèmes s'opposant“, das „sémi.“ genannt wird, in seinem Verhältnis zum Zeichen (*signe*). Zuerst werden systembildende *sémies* von solchen geschieden, die kein System haben, wie die Kunst, die Formen der Höflichkeit und die Gesten (§ 52). Ein System stellen vor allem die Rede, die Verkehrssprachen, die mathematischen Formeln u. a. dar. Bei systematischen *sémies* lassen sich die *sèmes* in Zeichen auflösen.

Das Zeichen wird definiert (§ 54) als: *élément indécomposable commun à plusieurs sèmes du double point de vue de la forme et de la signification*. Die Kompliziertheit dieser Definition wird noch grösser dadurch, dass dem Zeichen keine Bedeutung (*signification*) zugesprochen wird, sondern ein Wert und eine Form. Die Bedeutung ergibt sich erst aus der Beziehung auf das Objekt, so wie das Einzelwort seine Meinung erst durch den Kontext erhält.

Als Zeichen gilt auch der Ton, und zwar als quantitatives. Die Reihenfolge der Zeichen (*A. sieht B. gegen B. sieht A.*) gilt als neues, und zwar temporales Zeichen, und vor allem gibt es qualitative Zeichen (Artikulation eines *e* gegen die eines *i*). Zeichen, die alle drei — qualitative, quantitative und temporale — Züge aufweisen, sind integrale Zeichen. Bezüglich der Beziehung zwischen Zeichen und Bezeichnetem wird festgestellt, dass das Zeichen ein Teil eines *sème* ist (§ 65), das nur an diesem studiert werden kann (§ 66). Es ist nicht isolierbar.

Das V. Kapitel (§ 67—73) behandelt die Einteilung der *sémies*.

Das VI. Kapitel (§ 74—82) beschäftigt sich mit den Beziehungen zwischen den *sémies*. Die Rede stellt sich als direkte *sémie* dar, die Schrift als eine substitutive. Ebenso wichtig ist die Scheidung

zwischen *signes intrinsèques* und *signes extrinsèques* (§ 76, S. 51). Selbstverständlich können die verschiedensten Kombinationen von verschiedenen *sémies* vorliegen (§ 79 ff).

Das VII. Kapitel (§ 83—93) behandelt Sprechen und Denken, wobei B. zu dem Ergebnis gelangt, dass das Reden keineswegs als Ausdruck des Denkens angesehen werden darf, dass nicht einmal ein Parallelismus notwendigerweise bestehen muss (§ 90), denn das Denken ist individuell, das Reden sozial, also den verschiedenen Modalitäten (Kapitel II) unterworfen.

Das VIII. Kapitel (§ 94—136) ist das umfangreichste und behandelt die wichtigsten Begriffe der Rede, wie die Redeeinheiten, Modalitäten und Substanz der Rede, grammatikalische Personen, die Natur des Wortes u. a. Sie können nicht alle aufgezählt, geschweige denn erläutert werden. Immerhin sei erwähnt, dass B. die einheitliche, umfassende Satzdefinition aufgibt, nämlich zu Gunsten von Redeeinheiten, die subjektiv vom Sprecher gestaltet werden und durch den Ton wahrnehmbar sind (§ 97). Die eigentliche Definition (§ 98): *étapes naturelles imposées au déroulement du discours par les limites de nos capacités* — fügt dem nichts Wesentliches hinzu, aber sie macht den Weg frei, den Satzbegriff eng zu fassen. Die „*phrase contient au minimum un prédicat*“ (§ 120), und die Satzäquivalente werden „*rhèmes*“ genannt (§ 121), denen die Interjektion als dritte Einheit (§ 122) gegenübergestellt wird.

Was die Zeichenlehre anlangt, so sind Wortbildungssilben als Zeichen anerkannt (§ 103), sie werden *signes lexiques* genannt, gegenüber von *signes vocables*.

Des weiteren folgen noch Ausführungen über die Modalitäten und die Substanz der Rede (cf. Kap. II). Erstere zerfällt in zwei Hauptgruppen, Modalität der *action* und der *information* (§ 113). Nochmals wird hervorgehoben, dass sie das wesentliche Element der Bedeutung der Rede sind (§ 127), die also nicht als Ausdruck des Gedankens, sondern als Mittel der Mitteilung aufgefasst werden muss.

Aus dem Schlusskapitel (§ 137—141) ist noch die besondere Auffassung der Sprachentwicklung hervorzuheben. Da das Sprachsystem nicht ausserhalb der sprechenden Individuen — im Gegensatz zu de Saussure — besteht, kann man nur von einer Folge von Individualsprachen reden (§ 138), nur der einzelne Sprecher verändert sein Sprachsystem.

Mit einem Ausblick auf den Beitrag, den die so aufgefasste Semiologie für die Erkenntnistheorie zu leisten vermag, schliesst das Büchlein ab, und es dürfte selten eine Arbeit geschrieben werden, die auf so kurzem Raum so viele umstrittene Fragen fördert.

Wenn man die Arbeit von Buysens im Ganzen betrachtet, so muss man wohl zweifellos vor allem zu seiner Grundthese Stellung

nehmen. Diese besteht darin, dass er, von der Sprache als sozialer Tatsache ausgehend, die Mitteilung als Grundleistung ansieht. Die Folge der besonderen Argumentierung von Buysens ist nun, dass einerseits nicht-sprachliche Erscheinungen (Gesten, Verkehrszeichen) wesensmässig mit sprachlichen, nämlich der Rede, auf eine Ebene gestellt werden, was eine ausserordentliche Erweiterung des Bereiches linguistischer Forschung bedingt. Andererseits aber ergibt sich aus dieser Grundeinstellung eine starke Einengung des Bereichs der Linguistik, da ja die *langue* als System und die *langage* als ein zu weiter Begriff (§ 15) aus der Betrachtung der Sprachwissenschaft ausgeschieden werden.

Bei dieser Sachlage ergeben sich zwei Fragen. Einmal die, ob denn die Argumentierung, aufgrund derer B. zu seinen Ergebnissen kommt, stichhaltig ist und zum zweiten die, ob die sich daraus ergebenden Konsequenzen annehmbar sind.

Beginnen wir mit der ersten Frage. Ist die Mitteilung, die Grundtatsache der Rede, wesensmässig gleich mit aussersprachlichen *sémies*? Bei der Argumentierung des Buches bleibt mir unklar, warum der schweifwedelnde Hund (§ 8) nichts mitzuteilen strebt, wogegen eine Mitteilung des Hundes dann vorliegt, wenn er an der Türe kratzt (§ 11).

Ähnlich unklar ist die Behauptung, dass *n'importe quel objet ou fait matériel* (§ 17) gegebenenfalls eine semische Funktion haben könnten, wenn als Beispiele dafür die Etiquette „zerbrechlich“ auf einer Kiste, das Schild „blind“, das ein Bettler trägt, oder der Ausruf „herrlich“ auf ein Bild bezogen, angeführt werden. In diesen Fällen handelt es sich doch nicht um Gegenstände mit semischer Funktion, sondern um rein sprachliche Funktion, die in den drei Worten liegt, die mitteilen.

Auch die semische Funktion der Symbole ist nicht überzeugend dargelegt (§ 20): es ist nicht einzusehen, warum das ostentative Danebenlegen des Federhalters neben die Pistole des Eindringlings als Botschaft aufzufassen ist, wenn die Übergabe des Degens durch den Besiegten keine Botschaft enthalten soll, sondern der Anfang der Ergebung selber ist.

Ich glaube, dass alle diese Beispiele von willkürlicher, weil nicht überzeugender, Argumentierung darauf beruhen, dass der Verfasser den Meinungsgehalt der Sprachzeichen mit den anderen Zeichen auf eine Stufe stellt. Dies scheint mir unmöglich. B. spricht häufig über die Gleichwertigkeit der Verkehrszeichen mit den Sprachzeichen (z. B. § 50, 90), und an einer Stelle (§ 78) meint er sogar, diese Zeichensysteme seien leichter erlernbar als das der Sprache.

Dies aber ist ein Trugschluss. Wir können das vollkommenste Zeichensystem nehmen, das für technische Zwecke erdacht wurde,

und wir werden finden, dass es immer nur das ausdrücken kann, was vorher festgelegt ist — und zwar mit Hilfe der Sprache. Man kann annehmen, dass die Flaggensprache reicher ist, als die der Verkehrszeichen, aber es ist unvorstellbar, dass ich mit Flaggsignalen meinem Gegenüber etwas mitteilen kann, was nicht vorher vereinbart wurde. Nur mit der Sprache kann man etwas vollkommen Neues ausdrücken, etwas, was es bisher noch nicht gegeben hat. Alle anderen Zeichensysteme versagen demgegenüber, selbstverständlich mit Ausnahme solcher Systeme, wie der Morsezeichen, die eine Ableitung von den Sprachzeichen sind.

Solange nicht bewiesen wird, dass die eben vorgetragene Behauptung falsch ist, kann man nicht mit Buysens die semischen Werte der Sprache mit denen anderer Zeichen als wesensmässig gleichartig ansehen. Solange entfällt dann aber auch die Berechtigung der Semiologie im Sinne von Buysens, d. h. die Ausscheidung der *langue* aus dem Bereiche der Linguistik, und die von B. gezogenen Konsequenzen können nicht angenommen werden.

Ein weiterer grundsätzlicher Einwand ist gegen die Anschauungen von B. über die Oppositionen (§ 47) zu erheben. Es ist mir nämlich völlig unverständlich, was Oppositionen bedeuten können, die kein System bilden, zumal ja für die Zeichen (§ 66) zugegeben wird, dass sie nicht losgelöst vom System betrachtet werden können. Wenn ferner die Wesensverwandtheit von dem Verhältnis zwischen *acte sémique* und *sème* auf der einen Seite, Laut und Phonem (§ 47) auf der anderen Seite anerkannt ist, geht es nicht an, die Komplexe von semischen Gegebenheiten, die kein System zeigen, mit den systembildenden auf einer Ebene betrachten zu wollen. Die Phonologie — und nicht nur die Phonologie — geht doch gerade von der Voraussetzung aus, dass sprachliche Tatsachen nur als Teilglieder des Sprachsystems betrachtet werden können, während Buysens im Gegenteil von dem System absehen will, um das Gemeinsame zwischen sprachlichen und nicht sprachlichen *Sémies* zu entdecken.

Es dürfte also auch daher nicht möglich sein, die *langue* aus dem Bereiche der Sprachwissenschaft auszuschneiden (zumal Buysens doch im Gegensatz zu de Saussure sagt (§ 46), dass die *langue* nicht ausserhalb der Rede bestehe).

Weiterhin geben die Ausführungen über die Abstraktion zu Zweifeln Anlass. Dass die Abstraktionsfähigkeit eine seelische Grundtatsache ist, versteht sich, aber dass sie dem Worte vorausgeht (§ 26), ist eine zu weittragende These, als dass sie durch die erwähnten Experimente mit Affen (§ 24 f.) genügend erhärtet werden könnte. Man müsste zum mindesten wissen, ob denn in der Tierpsychologie die Ansicht, dass Affen abstrahieren können, verbreitet ist, oder ob die von B. herangezogenen Versuche Verlaines nicht als schlüssig

anerkannt werden. Das Gleiche gilt für die Lehren von Gelb und Goldstein über die Aphasie (§ 28). Daher bleibt die Behauptung, dass die Abstraktion dem Worte vorausgeht, eine These, die noch der Nachprüfung bedarf, zumal man sich auf den folgenden Standpunkt stellen könnte: wenn beim Menschen lediglich durch den Verlust der Abstraktionsfähigkeit auch die Sprachfähigkeit verloren geht, so begreift man nicht, warum nicht auch die Affen Sprache entwickeln können. Ich glaube jedenfalls vorläufig, dass die erwähnten Tatsachen nicht zu so weittragenden Schlüssen berechtigen.

Das ergibt sich auch noch aus einer weiteren Überlegung. B. legt dar (§ 33), dass das *seme* etwas Abstraktes sei und hat zweifellos Recht damit. In einer Anmerkung fügt er jedoch hinzu, dass diese seine Erkenntnis geeignet sei, Zweifel an der Berechtigung der Anschauung zu erwecken, dass die Sprache der Primitiven nur konkrete Ausdrücke kenne. Natürlich kann man sagen, dass in der Sprache, in der das Wort „Pferd“ fehlt, aber eine ganze Reihe von Wörtern für die verschiedenen Arten von Pferden vorhanden sind, beispielsweise das Wort für „dreijähriges, männliches, kastriertes Pferd von der und der Farbschattierung und Grösse“ dennoch auf einer Abstraktion beruhe, weil anzunehmen ist, dass jedes Pferd mit allen diesen Eigenschaften mit dem gleichen Worte bezeichnet werde. Aber es bleibt doch bestehen, dass die Sprachen der Primitiven viel weniger abstrakt sind, als die sogenannten Kultursprachen, weil sie über keine so abstrakten Begriffe verfügen.

Hier möchte ich noch ein paar Bemerkungen über Buysens' Ausführungen zu dem Verhältnis von Sprechen und Denken anschliessen. Seine Ausführungen scheinen mir nicht das Gesamtproblem zu treffen, denn er behandelt ja nur das Verhältnis von Rede und Gedanke. Mit dieser Einschränkung ist es natürlich richtig, dass der Gedanke — individuelles Tun — unabhängig ist von der Rede — soziale Tat aufgrund ihrer Mitteilungsfunktion. Aber es wird ja von Buysens selbst hervorgehoben, dass die *langage intérieur* wesentlich durch die Rede bedingt wird (§ 91), auch für das Nachdenken wird zugegeben, dass es sich häufig als gedankliches Sprechen darstellt. Nur wird bestritten, dass Nachdenken und reiner Gedanke auf einer Linie stehe. Buysens meint, dass die Schwierigkeit, sich einen neuen Gedanken bewusst zu machen, nur darauf beruhe, ihn zu erkennen (§ 84). Aber es ist ihm m. E. nicht gelungen, zu zeigen, dass der Gedanke da ist, nur dem Denkenden noch unbekannt, solange er nicht in Worte gefasst ist. An diesem Problem ist B. vorbeigegangen. Er müsste den Unterschied zwischen Nachdenken und reinem Gedanken darlegen. Vorläufig glaube ich, dass man zum reinen Gedanken nur durch Nachdenken gelangen kann, also durch gedankliches Sprechen. Um zu einer Entscheidung gelangen zu

können, müsste man auch wissen, wie das Denken der Taubstummen beschaffen ist, und wie es sich im Gegensatz zu dem der normalen Kinder entwickelt. Aber es ist ja überhaupt noch ein Desideratum der Wissenschaft, festzustellen, was mit den Mitteln der Sprachwissenschaft über das Verhältnis von Sprechen und Denken zu erfahren ist.

Die erwähnte Beschränkung auf ein Teilproblem des Fragenkreises Sprechen und Denken hängt mit Buysens, Grundeinstellung zur Sprachwissenschaft zusammen, nämlich die Sprache als soziales Faktum nur in Hinsicht auf den Mitteilungsakt zu betrachten. Wir sprachen schon anlässlich der Besprechung der Oppositionen darüber, dass man nicht die *langue* aus der Betrachtung der Sprachwissenschaft ausschliessen darf. Hier ist nun abschliessend noch darauf hinzuweisen, dass doch auch die *langue*, insofern als von ihr Wirkungen ausgehen, eine soziale Tatsache ist¹. Wenn B. auch mi Recht behauptet, die Sprachentwicklung bestehe eigentlich nur in der Entwicklung von Individualsprachen, so lässt sich doch nicht bestreiten, dass Wechselwirkungen von dem überindividuell System der *langue* auf die Rede und umgekehrt bestehen.

Wenn ich auch zu einer Ablehnung der Grundthesen von Buysens gekommen bin, so bedeutet das keineswegs, dass ich glaube, über diese Thesen könne bereits ein abschliessendes Urteil gefällt werden. Die behandelten Fragen bedürfen einer eingehenden Diskussion, und es ist zu hoffen, dass in diese von möglichst vielen Seiten eingegriffen wird. Nur auf diese Weise kann eine endgültige Klärung der hier angeschnittenen Probleme erzielt werden. Noch viel weniger ist mit der vorläufigen Ablehnung gesagt, dass nicht andere Teile der Arbeit von Buysens — ich denke vor allem an die Ausführungen über die Zeichen und über die Redeteile — auch dann eine Förderung unserer Erkenntnisse bedeuten, wenn die Grundthesen sich nicht durchsetzen können.

Kirowograd, Ukraine.

November 1943.

EUGEN SEIDEL

Je n'aurais pas songé à écrire les lignes qui suivent si M. E. Seidel, lui-même, ne me l'avait suggéré. Je le remercie vivement de l'occasion qu'il me fournit de préciser certaines de mes idées aux yeux des lecteurs du *Bulletin Linguistique*.

¹ Gegen diese Th se de Saussures hat Buysens in: *Les six linguistiques de F. de Saussure (Langues vivantes, 7, Brüssel, 1942)* Stellung genommen.

I. *Objet de la linguistique.* Au § 45, j'ai écrit que la langue n'est pas l'objet de la linguistique; cette formule est née de mon désir de protester contre l'idée de Saussure que la langue seule est l'objet de nos recherches: étudier la langue isolément, comme le voulait Saussure, est une impossibilité matérielle. La langue ne peut être connue que par une déduction partant du discours; ce dernier est l'objet qu'étudie la linguistique pour en déduire les règles qui constituent la langue. Je ne songe nullement à me désintéresser de la langue, puisqu'elle constitue l'objet du chapitre VIII.

II. *Sémiologie et linguistique.* La sémiologie n'est pas une partie de la linguistique; au contraire, la linguistique est une partie — la plus importante, évidemment, — de la sémiologie. Conformément au vœu de Saussure, j'ai comparé les faits linguistiques aux autres faits sémiologiques afin de découvrir la vraie nature des premiers et afin d'établir la méthode qui permettra, comme le réclamait Meillet, d'ordonner les faits linguistiques au point de vue de la langue même, et non au point de vue d'une logique inventée pour la circonstance.

III. *Comparaison entre les langues et les autres sémiés.* Selon M. Seidel, les langues seraient les seules sémiés permettant de dire quelque chose qui n'a pas été convenu d'avance. Je reconnais que les langues permettent de communiquer du neuf; mais les phrases nouvelles où les mots composés ou dérivés nouveaux ne font qu'employer les signes convenus; l'invention de signes complètement nouveaux nécessite une convention nouvelle: par exemple, le mot „rhèse“, que j'emploie dans mon livre. Quant aux autres systèmes de signes, ils font de même: le jour où l'on a ajouté aux autres plaques de signalisation routière celles que je reproduis page 61, on a utilisé les signes existants; et je puis attester que je ne connaissais pas la traduction de la signification le jour où je l'ai rencontrée pour la première fois; néanmoins j'en ai immédiatement compris la signification. De plus, il existe en Belgique des communes où l'on a créé des plaques nouvelles qui ne sont pas l'objet des conventions internationales, mais qui utilisent les signes connus antérieurement; personne ne sait où trouver le texte officiel qui en explique la signification; néanmoins toute personne qui connaît les signes employés comprend ce que veulent dire les plaques où ils sont combinés.

IV. *L'abstraction chez les animaux.* M. Seidel demande d'expliquer pourquoi le singe ne parle pas, si vraiment il est capable d'abstraction. Cette objection suppose que la faculté d'abstraire ne sert qu'à parler, ce qui est précisément le point en litige. Tous les psychologues d'aujourd'hui admettent que la faculté d'abstraire sert à autre chose qu'à parler: c'est elle qui nous permet de grouper les objets en classes. Lorsqu'un jeune poulain a appris que la clôture

du pré où il a pris ses premiers ébats l'empêche de continuer sa course, on peut le mettre devant d'autres clôtures: il ne recommencera plus toutes les tentatives auxquelles il s'était livré dans le premier pré. Bien que les clôtures nouvelles soient nettement différentes des premières, le comportement du poulain prouve qu'il ne tient nullement compte des différences; il considère isolément les ressemblances, il abstrait. L'existence de l'abstraction chez les animaux n'est pas admise seulement par Verlaine ou par les spécialistes de la psychologie animale; des philosophes comme Bergson l'avaient déjà établie et un logicien comme J. Laporte n'éprouve même plus le besoin d'en prouver le bien-fondé, dans son livre *Le problème de l'abstraction* (1940).

V. *La pensée pure.* Depuis longtemps les philosophes ont comparé la pensée pensante à l'œil: l'œil ne se voit pas lui-même, sauf indirectement; de même, le principe qui au fond de notre âme prend conscience de nos démarches intellectuelles et de nos perceptions, ne peut prendre conscience de lui-même, sauf par le procédé indirect de la réflexion. La réflexion est le phénomène conscient qui est perçu par ce qui prend conscience et que l'on appelle pensée pure ou pensée pensante, phénomène subconscient par définition. Je suis donc d'accord avec M. Seidel lorsqu'il dit „dass man zum reinen Gedanken nur durch Nachdenken gelangen kann, also durch gedankliches Sprechen“: il faut se servir de l'intermédiaire de la réflexion ou pensée consciente, pour connaître la pensée pure subconsciente. La réflexion est un langage intérieur que la pensée pure utilise comme l'œil utilise le miroir pour se voir. Cette distinction entre pensée pure et réflexion n'est rien d'autre, à mon avis, que celle que Freud a vulgarisée.

VI. *La communication chez les animaux.* Le chien qui, voyant venir un passant, fait le simulacre de chercher à ouvrir la porte (§ 10), cherche à communiquer; s'il était seul, il ne simulerait rien: il chercherait effectivement à ouvrir la porte ou bien attendrait. Au contraire, le chien qui agite la queue de contentement (§ 8) obéit simplement à un réflexe: s'il était seul, il se comporterait de même.

VII. *Fonction sémiologique des objets.* Lorsqu'on colle une étiquette portant le mot „fragile“ sur une caisse de marchandises, lorsqu'on écrit „Kodak“ sur un appareil, lorsqu'un homme porte l'écrêteau „aveugle“, etc., on associe les mots „fragile“, „Kodak“, „aveugle“ etc. à des objets: la marchandise, l'appareil, l'homme, etc.; ces objets remplissent une fonction comparable (non identique) à celle des mots qui les désigneraient dans les phrases: „cette marchandise est fragile“, „cet appareil est fabriqué par Kodak“, „cet homme est aveugle“, etc.

VIII. *Divers sens du mot opposition.* L'opposition entre acte sémique et sème (§ 47) est à comparer à l'opposition que Saussure établissait entre parole et langue; au paragraphe précédent je l'appelle une distinction. Il ne s'agit pas du tout d'une opposition au sens phonologique.

Bruxelles

E. BUYSENS

SUR LE TRAITEMENT DES GROUPES LAT. *CT* ET *CS*
EN ROUMAIN

Dans un article paru récemment¹, M. Pierre Naert, après avoir repoussé les explications données par ses devanciers du traitement des groupes latins *ct* et *cs* en roumain, propose une explication nouvelle. Le passage de *ct* à *pt* et de *cs* à *ps* serait dû à l'action du substrat, comme l'avait bien vu Densusianu. L'auteur n'insiste pas sur la nature de ce substrat, mais il admet son influence sur le latin des provinces danubiennes, comme hypothèse de travail. C'est ici que se place la contribution propre de M. Naert pour l'éclaircissement du problème. Il suppose que, en regard du *k* (dans le groupe lat. *ct*) des colons romains, les autochtones possédaient un *χ*. De là, une prononciation de compromis *w* (sourd). Ainsi, le groupe *kt* aurait passé à *wt*, et ensuite à *ϕt* (*ϕ* note une spirante labiale sourde); enfin, sous l'influence du *t* suivant, la spirante aurait été changée en occlusive: *pt*.

Voici les remarques qui nous ont été suggérées par cette explication:

le départ des faits est incertain; on ne sait rien de particulier sur la prononciation du groupe lat. *ct* dans le parler des populations thraces des provinces danubiennes qui ont adopté le latin. Le passage de lat. *ct* à *χt* serait dû, selon Densusianu, au substrat illyrien. Or, pour le roumain, c'est le thrace qu'il convient de prendre en considération.

Quant à l'albanais, dont M. Naert ne se préoccupe pas, où il y aurait lieu de tenir compte de l'illyrien, rien n'indique qu'il faille partir de *χt*, mais, tout au contraire, de *kt*; le groupe a subi ici des traitements qui s'expliquent par des critères internes (v. *BL*, III, 66 s.).

M. Naert tâche de répondre à l'objection que nous avons formulée naguère (*BL*, III, 69), à savoir que si l'on admet le passage de *k* à *χ*, on ne peut plus expliquer la présence de l'occlusive (*p*)

¹ *Des mutations ct, cs > pt, ps; gn > mn et mn > un en roumain, Acta linguistica*, II, 1940-1941, p. 247 s.

en roumain, en imaginant la filière que l'on vient de voir. Mais peut-on sérieusement admettre, comme le veut M. Naert, que les colons romains aient adopté une prononciation de compromis (*w*), qui n'était ni la leur propre (*k*), ni celle des autochtones (*χ*)? C'est leur prêter là des préoccupations de phonéticien! Et d'autre part M. Naert ne nous dit pas pourquoi les Romains de Dacie auraient abandonné leur propre prononciation. Mais admettons provisoirement qu'ils l'aient fait; dans ce cas, ils auraient dû remplacer l'occlusive latine (*k*) par *χ*.

En fait, nous devons nous représenter ce procès d'une manière différente, en tenant compte de ceci que ceux qui parlaient latin étaient en petit nombre. Il faut donc nous inquiéter de la manière dont le groupe latin était prononcé par la population autochtone. Car c'est la prononciation qui a survécu ensuite en roumain. Or, en supposant que le groupe *ct* ait passé à *χt* en latin de Dacie, du fait de la manière particulière de prononcer des indigènes, le roumain aurait dû s'en tenir à *χt* ou à *ft*, et non à *pt* (cf. *BL*, I. c.)¹.

D'autre part, M. Naert n'a pas pensé que si le groupe latin *ct* était passé à *χt* en roumain, *pt* latin aurait dû y subir le même sort, car ces groupes sont solidaires et ils montrent partout des traitements analogues². Or, en roumain, le groupe *pt* s'est maintenu, contrairement

¹ Voici les propres termes de M. Naert (p. 252) «les colons romains n'ont pu adopter le son *χ* que les populations autochtones des territoires conquis introduisaient ici à la place de leur *k*, car ce son était trop étranger à leur langue. Ils ont dû le remplacer par le son le plus proche que celle-ci possédait: *w*».

² V. à ce propos Vilh. Thomsen, *Samlde Afhandlinger*, II, Copenhague, 1920, p. 357 s. (*Remarques sur la phonétique romane. L'i parasite et les consonnes mouillées en français*): «le changement de *ct* en *χt* ou *ft* ne semble pouvoir s'expliquer que par les intermédiaires *χt*, *χ't* (où *χ'* désigne l'allemand «ich- aut»)»; mais le changement de *kt* en *χt* ne se trouve guère dans aucune langue sans qu'en même temps aussi *p* devant *t* se change d'explosif en fricatif (*ht* et *ft* dans les langues germaniques, dans l'osque et dans l'ombrien; *χt* et *ft* dans le zend; *cht* dans l'irlandais = *kt* et *pt*); ces deux combinaisons de sons se suivent toujours; or le dernier changement n'a pas eu lieu du tout en roman, ce qui rend le premier peu vraisemblable" (p. 363). Cf. E. Kieckers, *Hist. lateinische Grammatik*, I, München, 1930, p. 129: *pt* > *ft* en latin vulgaire (*scritus* < *scriptus*, etc.), mais roum. *sapte*. Or, en osque, on a *ft* < *pt*: *scritas* = lat. *scriptas*, etc. et en ombrien *ht* < *pt*: *scrito* = lat. *scriptum*. (Ce qui veut dire que si l'on devait partir du groupe *ht* < *kt*, en roumain, on devrait avoir aussi *ht* < *pt*, comme l'a montré Thomsen, ci-dessus.) Enfin, M. Graur (*Mélanges linguistiques*, Copenhague, 1941, p. 39-40) a montré que le passage direct de *ks* à *ps* se retrouve aussi dans d'autres langues balkaniques anciennes.

ment à ce qui est arrivé dans les autres langues romanes: dr. *şapte* < lat. *septem*, en regard de it., log. *sette*, engad. *set*, frioul. *siet*, fr. *sept*, prov., cat. *set*, esp. *siete*, port. *sete*.

L'explication que nous avons donnée précédemment tient au contraire compte de la structure phonologique du roumain (maintien du groupe *pt*).

Quant à l'influence du *t* contenu dans le groupe *kt*, invoquée par M. Naert pour expliquer le passage de *qt* à *pt*, il convient de la prendre en considération seulement dans le cas où la consonne précédente est une occlusive, comme l'a montré M. Jakobson. Dans notre étude précitée nous avons usé de cette constatation pour expliquer le passage de *kt* à *pt* (v. *BL*, VII, 184).

Signalons, enfin, que M. Naert prétend écarter „les simples constatations déguisées ou non de termes faussement phonétiques comme „substitution“, „réaction de la langue contre un groupe inusité“ (inusité par qui?), etc.“ (p. 250), ce qui ne l'empêche pas de parler, un peu plus loin, du „remplacement de χ par τ “ (p. 252).

Au terme de notre examen, nous croyons avoir tout lieu de ne pas devoir abandonner notre explication précédente du traitement des groupes lat. *ct* et *cs* en roumain.

A. ROSETTI

COMPTES RENDUS

W. v. WARTBURG, *Einführung in Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft*, Halle (Saale), 1943 (Max Niemeyer Verlag), 8° — 209 S.

Das Buch ist für Studenten und Laien bestimmt und setzt sich als Hauptziel, die Strukturgeschichte der Sprachen als Aufgabe der Sprachwissenschaft herauszuarbeiten. Der Stoff ist in die folgenden fünf Kapitel gegliedert: I. Einleitung, II. Die Sprache und ihre Entwicklung, III. Historische und deskriptive Sprachwissenschaft in ihrem gegenseitigen Verhältnis, IV. Sprache und Rede, V. Sprache und Volk.

In der *Einleitung* werden der Gegenstand und die Geschichte der Sprachwissenschaft kurz skizziert. Hier erscheinen auch andeutungsweise die in den späteren Kapiteln (3—5) ausführlicher behandelten Methoden.

Im längsten Kapitel, *die Sprache und ihre Entwicklung*, werden an Hand der beiden Sätze *mater ancillae cultum dedit* und *la mère donna un couteau à la servante* die im Laufe der Zeit eingetretenen sprachlichen Veränderungen beschrieben und erklärt. Der Reihe nach werden lautliche Vorgänge, Morphologie, Wortbildung, Syntax und Wortschatz untersucht. Ein Lautwandel wird beschrieben, einiges über „Lautgesetz“ gesagt und die Ursachen des Lautwandels in einigen Erklärungsversuchen dargestellt. In der Morphologie (44—71) werden zunächst wieder Beispiele für morphologische Vorgänge aufgeführt, dann folgt einiges Prinzipielle über die Flexion, ihre Herkunft und Funktion, ferner ein Abschnitt „der Kampf für die Erhaltung der Flexion im Französischen“ (51—65), und schliesslich werden die Kategorien Genus und Numerus (65—71) kurz dargestellt.

Der Abschnitt *Wortbildung* ist in Ableitung (71—80) und Komposition (80—84) untergeteilt.

In der *Syntax* (84—96) werden an einigen Beispielen einzelne syntaktische Fragen behandelt, wie z. B. die Entwicklung des Ausdrucks der Konzession, das Verhältnis von Wort und Satz, Einfluss phonetischer Veränderungen auf die Syntax und die Erklärungen für das Futurum in den romanischen Sprachen.

Das Kapitel über den *Wortschatz* (96—124) zerfällt in fünf ungleichmässige Abschnitte: *Beispiele von V.erschiebungen* (96—97); *Gemeinsprache und Gruppensprache* (97—105), wo auf den wesentlichen Unterschied zwischen Argot und Mundart hingewiesen wird; *die Herkunft der Wörter* (105—112)

weist, neben anderen Problemen der Etymologie, vor allem auf die Untersuchung der Ersatzwörter hin; in der *etymologischen Verknüpfung innerhalb eines sprachlichen Systems* (113—117) finden wir Beispiele für Volksetymologie; und schliesslich wird im Abschnitt *Motivierung der Wörter* (117—124) etwas über den Ausdruckswert gesagt, wobei drei Klassen unterschieden werden: direkt motivierte, indirekt motivierte Wörter und solche, die ihre Bedeutung der Tradition verdanken.

Der III. Hauptteil, *Historische und deskriptive Sprachwissenschaft in ihrem gegenseitigen Verhältnis* (125—179) umfasst vier Abschnitte. Im 1. Abschnitt, *Sein und Werden in der Sprache*, wird eine Synthese dieser von de Saussure geforderten Trennung der beiden Möglichkeiten der Sprachbetrachtung versucht. An dem berühmten Beispiel Gilliérons *gallus* und *cattus* wird dessen Ansicht in dem Sinne ergänzt, dass sich Sein und Werden gegenseitig bedingen. Auch für das Beispiel *mulgere: traire* wird der Übergang vom diachronischen in den synchronischen Zustand, der bei Gilliéron fehlt, hinzugefügt. Der Verfasser unterscheidet Normalwörter und Trabantenwörter als Quellen für lexikalischen Ersatz. Schliesslich wird eine Polemik gegen die Methode des ALF mit neuen Vorschlägen durchgeführt. Es werden Beispiele für die Art der neu beizutragenden Materialien angeführt. *Das Wort und seine Umwelt* (143—160) bringt vor allem eine Darstellung der Feldtheorie J. Triers, die im Prinzip anerkannt wird. Es wird nur der Einwand vorgebracht, dass sie nur geistiges Geschehen erfasst, wogegen nach W. die Hartmannsche Vierteilung des menschlichen Wesens auch auf die Sprache angewendet werden soll.

Als *Folgerung für die künftige Forschung* (161—163) werden Vorschläge für das Wörterbuch gemacht: 1. die alphabetische Anordnung ist aufzugeben, 2. die darzustellende Zeitspanne muss möglichst geschlossen gefasst werden.

Die Eigenart des französischen Sprachbaus und ihre historische Grundlage (164—179) wird als Beispiel für die Strukturgeschichte einer Sprache skizziert. Es werden drei Perioden für die Umgestaltung der Struktur des Französischen festgestellt (5.—8. Jhd., 1250—1450 und das 17. Jhd.).

Der IV. Hauptteil, *Sprache und Rede* (180—186), geht, wie aus dem Titel ersichtlich ist, wiederum auf eine Unterscheidung de Saussures zurück und setzt sich im Weiteren mit Sechehayé auseinander.

Der V. und letzte Hauptteil schliesslich befasst sich mit *Sprache und Volk* (187—209). Der Sprachbegriff wird gegen den naturwissenschaftlichen der Rasse abgegrenzt. Durch einen Vergleich der „drei grössten Sprachen Europas“ wird gezeigt, auf wie verschiedene Weise Sprachgemeinschaften entstehen können.

Das Buch ist in klarem, verständlichen Stil geschrieben und bietet eine Fülle von Anregungen. Auf Grund des reichhaltigen Materials besteht auch für den Laien keine Gefahr, dass nach der Lektüre des Buches keine greifbaren Resultate übrig bleiben, wie das leicht sonst bei Büchern dieser Art geschehen kann. Es erübrigt sich, Einzelheiten zu diskutieren, zumal sie ja

nicht das Wesentliche ausmachen. Andererseits werden häufig die verschiedenen Ansichten über ein Problem angeführt. Es ergeben sich jedoch einige prinzipielle Einwände, die nicht gut verschwiegen werden können. Und zwar richten sich diese Einwände nicht so sehr gegen das, was das Buch enthält, als gegen das, was fehlt. Den mangelnden Raum, ja sogar auch die nicht zu umgehende Tatsache der Standortgebundenheit zugegeben, muss leider doch gesagt werden, dass der Inhalt des Buches nicht dem Titel entspricht. Man könnte allenfalls noch Sprachwissenschaft durch Romanistik ersetzen. Dieses ist der eine wesentliche Einwand: die Beispiele sind fast ausschliesslich aus den romanischen Sprachen, ja meist sogar aus dem Französischen entnommen. Gegen die Beispiele selbst ist im Allgemeinen nichts einzuwenden, sie sind zum Teil sogar sehr instruktiv, wie etwa die Analyse der beiden Sätze im Lateinischen und Französischen. Aber der Laie bekommt doch einen ganz falschen Eindruck, da doch eben nur in der Romanistik die „Ursprache“ vorhanden ist (diese Tatsache wird nebenbei erwähnt). Es entsteht also ein etwas schiefes Bild über den Stoff der Sprachwissenschaft und darüber hinaus auch über Problematik und Methodik.

Der zweite Einwand hängt mit dem ersten zusammen; nämlich insofern als der Ausgangspunkt sichtlich in der Romanistik, also einer Einzelphilologie, nicht in der eigentlichen Sprachwissenschaft liegt, ergibt sich auch ein unrichtiges Bild über die augenblicklich in der Sprachwissenschaft angewendeten und diskutierten Methoden. So ist, um nur ein Beispiel zu nennen, nicht verständlich, wie eine sprachwissenschaftliche Richtung, wie die Prager Schule, die doch Hunderte von Veröffentlichungen aufweist, nicht einmal erwähnt wird; zumal doch andererseits gerade über de Saussure verschiedentlich gehandelt wird. Es kommt nicht darauf an, wie der Verfasser persönlich dazu steht, in anderen Fällen nimmt er ja auch eine polemische Haltung ein. Das Fehlen der Phonologie ist auch noch aus einem anderen Grunde erstaunlich (es fehlen auch andere wichtige Richtungen), weil sich nämlich W. als Anhänger des Strukturgedankens bekennt.

Methodisch anfechtbar erscheint, dass z. B. nicht direkt gesagt wird, was Sprachgeographie ist, wie man es in einer Einführung für Laien erwarten würde, sondern dass dies nur indirekt aus der Stellungnahme zum ALF hervorgeht. In dieser Linie liegt auch die etwas schiefe Perspektive, in der Vossler erscheint, wodurch dem Uneingeweihten nicht klar werden kann, welches die historische Bedeutung Vosslers war, ganz unabhängig davon, was etwa heute gegen seine Lehre einzuwenden ist.

Der tatsächliche Wert von v. Wartburgs Buch soll durch diese prinzipiellen Einwände nicht verkleinert werden. Man kann sie auf das Konto der Inkongruenz von Titel und Inhalt des Buches setzen.

Als äusserliche Kleinigkeiten sind Provinzialismen wie „es hat“ statt „es gibt“ und „trotzdem“ statt „obwohl“ anzuführen, die gerade in einem solchen Buche besser vermieden würden.

INGEBORG SEIDEL-SLOTTY

TABLE DES MATIÈRES

| | <u>Pages</u> |
|--|--------------|
| T. VIANU, Structure du temps et flexion verbale | 5 |
| HENRY JACQUIER, Casusne morphologique | 18 |
| INGEBORG SEIDEL-SLOTTY, Syntax und Semantik | 23 |
| IORGU IORDAN, Vlăduța' mamei | 33 |
| I. ȘIADBEI, Sur l'histoire de l'imparfait de l'indicatif en roumain | 47 |
| A. ROSETTI, Slavo-romanică | 56 |
| VIII. Roum. <i>Crăciun</i> « Noël » | 56 |
| IX. De l'influence du slave méridional sur le néo-grec et le roumain | 64 |
| EUGEN SEIDEL, Linguistische Beobachtungen in der Ukraine. Skizze der moldovanischen Sprache in Donezbecken | 73 |

MÉLANGES

| | |
|---|-----|
| M. LASCARIS, <i>Tzintziloukis</i> , un nom roumain? | 112 |
|---|-----|

DISCUSSIONS

| | |
|--|-----|
| EUGEN SEIDEL | 114 |
| E. BUYSENS | 121 |
| A. ROSETTI, Sur le traitement des groupes lat. <i>et</i> et <i>es</i> en roumain | 124 |

COMPTES RENDUS

| | |
|---|-----|
| W. V. WARTBURG, Einführung in Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft, Halle, 1943 (INGEBORG SEIDEL-SLOTTY) | 127 |
|---|-----|

SOCIÉTÉ ROUMAINE
DE LINGUISTIQUE

5 (1942-1943)

COMPTES RENDUS DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU 21 OCTOBRE 1942

Présidence de M. I. ȘIADBEI, président.

La séance est ouverte à 17 h.

Membres présents: MM. I. Bacinschi, D. Bodnariu, V. Buescu, I. Coteanu, P. Drăgoiescu, E. Evoescu, D. Niculescu, A. Rosetti, C. Racoviță, I. Șiadbei, M. Tomescu; M-me I. Seidel-Sloty; M-lle A. Dumitrescu.

Invités: Mlle D. Bădescu.

M. ȘIADBEI constate que le nombre des membres requis pour constituer l'assemblée générale n'est pas atteint; par conséquent, l'élection du bureau de la Société, pour l'année 1942-1943, est reportée à la séance suivante.

Présentation d'ouvrages récents. M. DĂIANU: *Deutsche Literaturzeitung*, Berlin, 1942, hgg. von F. W. Weutzlaff-Eggebert, Heft 29, 30, 31, 32, 33, 34; *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, Leipzig, 1942, no. 7, 8; *Forschungen und Fortschritte*, Berlin 1 und 10 Mai, 1942, no. 13, 14;

M. IORDAN: Iorgu Iordan, *O disciplină nouă, fonologia*, AAR., Mem. Secf. Lit. Seria III, tomul XI, mem. 7, București, 1942.

M. TOMESCU: Th. Capidan, *Macedoromânii*, București, Fundația regală pentru literatură și artă, 1942; D. Gusti, *Sociologie românească*, București, 1942, iulie-decemvrie, no. 7-12.

M. ROSETTI: *Revue des études indo-européennes*, tome I, fasc. 1, janvier-mars, 1938, II, janvier-mars, 1939, Bucarest, Paris; Ján Blaho, *Structure sémantique des romanismes en slovaque*, 1-ère partie

(résumé d'un ouvrage à paraître; texte polycopié); Hans Hendriksen, *Untersuchungen über die Bedeutung des Hethitischen für die Laryngalthorie*, Köbenhavn, 1941; *Archives néerlandaises de phonétique expérimentale*, tomes XIV, 1938; XV, 1939; XVI, 1940; XVII, 1941, I^e et II^e livraison; *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, 181. Band, 3. und 4. Heft, 182. Band, 1. und 2. Heft; Laszlo Gáldi, *Egy magyar eredetű tükrökifejezés az erdélyi oldh nyelven*, különnyomat a *Magyar nyelv*, XXXVIII, 1942, évfolyamából; *Forschungen und Fortschritte*, Berlin, Juli und August 1942, no. 21-22 (Prof. Dr. Giacomo Devoto, *Die Indogermanen auf dem Balkan*, p. 213).

M. BODNARIU: Umberto Cianciolo, *Giulio Bertoni (In memoriam)*, extrait de *Transilvania*, anul 73, no. 7, Sibiu, 1942; Ladislao Galdi, *La penetrazione delle voci italiane nel latino medioevale d'Ungheria*, estratto dall'*Archivio glottologico italiano*, vol. XXXIII, fasc. II (1942), Torino; Lange-Kowal, *30 de lectii de limba germana pentru Romani*, Berlin-Schönberg, Langenscheidtsche Verlagsbuchhandlung, 1942; *Studia historico-philologica Serdicensia*, toms II, 1940, Serdicae; et supplementi, vol. IV, 1939 (Dr. E. Georgiev, *Die italienische Legende*).

La séance est levée à 18 h.

SÉANCE DU 26 NOVEMBRE 1942

Présidence de M. I. ŞIADBEI, vice-président.

La séance est ouverte à 17 h.

Membres présents: MM. I. Bacinschi, D. Bodnariu, I. Bulgăr, I. Coteanu, G. Dăianu, I. Diaconescu, P. Drăgoiescu, E. Evoescu, Iorgu Iordan, D. Marmeliuc, I. Popinceanu, A. Rosetti, I. Şiadbei, Spiru Zechiu, M. Tomescu; Mlle M.-L. Cartojan; Mme Ingeborg Seidel-Sloty.

Invités: MM. I. Danciu, G. N. Dragomirescu; Mlle D. Bădescu.

Il est procédé à l'élection du bureau de la Société pour l'année 1942-1943. Le nouveau bureau est constitué comme suit:

Président: M. I. BACINSCHI.

Vice-présidents: MM. E. SEIDEL et P. DRĂGOIESCU.

Trésorier: M. E. EVOESCU.

Secrétaire: M. A. ROSETTI.

Secrétaire-adjoint: M. I. COTEANU.

Censeurs: MM. B. CAZACU et M. ISPAS.

M. I. BACINSCHI, président, présente aux membres de la Société les remerciements du nouveau bureau.

M. ROSETTI, secrétaire, présente les remerciements de la Société à l'ancien bureau, et notamment à MM. S. POP et I. ŞIADBEI.

On passe ensuite à la commémoration de KR. SANDFELD (1873-1942). M. ROSETTI évoque, en quelques mots, la personnalité de l'illustre disparu et son activité scientifique, vouée, en grande partie, au roumain.

Présentation d'ouvrages récents. M. DIACONESCU: Ladislao Galdi und Ladislao Makkai, *Geschichte der Rumänen*, Budapest, 1942.

M. BODNARIU: Giacomo Devoto, *Introduzione alla grammatica*, La Nuova Italia editrice, Firenze, 1941; Bruno Migliorini, *La lingua nazionale*, Felice le Monnier, Firenze, 1942.

M. BACINSCHI: Einar Ronsjö, *La vie de Saint Nicolas*, par Wace, Lund, 1942 (*Études romanes de Lund*, publiées par Alf Lombard); Eva Thorné Hammar, *Le développement de sens du suffixe latin -bilis en français*, Lund, 1942 (*Études romanes de Lund* publiées par Alf Lombard).

M. ROSETTI: Einar Löfstedt, *Syntactica*, Lund, Acta reg. Societatis humaniorum litterarum Lundensis, X: I; L'udovik Novak, *Dve štúdie z porovnávacej jazykovedy stredoeurópskej*, Bratislava, 1940 (*Erudita Societas slovacica*, t. 3); Vittore Pisani, *Geolinguistica e indoeuropeo*, Roma, 1940 (*Memorie della Reale Accademia Nazionale dei Lincei*, Classe di Scienze morale, storiche e filologiche, serie VI, volume IX, fascicola II).

Communications. M. IORGU IORDAN: *Questions d'accord en roumain actuel*. L'auteur s'occupe non seulement de l'accord grammatical proprement dit (entre le sujet et le prédicat d'une proposition), mais aussi des adaptations réciproques de la flexion auxquelles sont soumis les mots qui marchent ensemble, ainsi l'adjectif attributif et son substantif, le pronom d'identité (*însuşi, însuşi*, etc.) déterminant un substantif ou un pronom personnel, le relatif *care*, lorsqu'il se rapporte à un substantif précédent et est suivi d'un autre substantif au génitif, etc. La langue actuelle, notamment celle des journalistes et des écrivains plus ou moins jeunes témoigne d'une grande incertitude en ce qui concerne l'accord des mots précités. Le cas le plus intéressant est celui du pronom relatif qui, au lieu de s'accorder avec le substantif qu'il remplace, s'accorde avec le substantif suivant: *carte a(l) cărui autor; oamenii a cărei vedere este slabă*, etc. C'est là une tendance linguistique qui est très forte et, par conséquent, pourrait, avec le temps, aboutir à un changement du système syntaxique roumain.

Discussion. MM. BACINSCHI, ROSETTI et POPINCEANU prennent part à la discussion.

La séance est levée à 19 h. 30.

SÉANCE DU 11 DÉCEMBRE 1942

Présidence de M. I. BACINSCHI, président.

La séance est ouverte à 17 h.

Membres présents: MM. I. Bacinschi, D. Bodnariu, I. Coteanu, G. Dăianu, I. Diaconescu, P. Drăgoiescu, E. Evoescu, D. Marmeliuc, I. Popinceanu, A. Rosetti, E. Seidel, Sp. Zechiu, I. Şiadbei. Mlle M.-L. Cartoian; Mme I. Seidel-Slotty.

Invités: Mlle D. Bădescu.

Présentation d'ouvrages récents. M. BODNARIU: Enrico Damiani, *Corso di lingua bulgara*, Pubblicazioni del R. Istituto Universitario Orientale di Napoli, Edizioni universitarie, Roma, 1942 (cours pratique, à recommander aux commençants).

M. COTEANU: W. Schlachter, *Wirkungen und Sprachrhythmus und Satzmelodie im Lappischen*, *Ungarische Jahrbücher*, XXII. Band, 1-3 Heft, p. 212-256.

M. ROSETTI: E. Seidel, *Fonologia și problemele ei actuale*, Societatea Română de lingvistică, Seria I, Memorii, 2, Institutul de Lingvistică Română, București, 1942 (exposé synthétique, fondé sur l'ensemble des travaux; bibliographie très riche de la question).

Communications. M. I. POPINCEANU: *Le verbe a zice „dire“ en roumain et dans les autres langues romanes*. Classification des sens de *a zice* en roumain. „Commander“: *eu zic cucului să tacă*; „expliquer“: *solii au fost și i-au zis că nu-l vor tăia*; cf. le rhétorique et le français. Ensuite: *zice* „se nommer“: *cum îți zice?* „comment t'appelles-tu?“; „demander et répondre“; „croire“; „chanter“. Emplois du verbe dans la Romania occidentale.

Discussion. MM. BACINSCHI, DĂIANU, SEIDEL, ROSETTI, ŞIADBEI et Mlle CARTOIAN prennent part à la discussion.

M. BACINSCHI: très souvent le sens de *a zice* est métaphorique, par ex. *a zice* „commander“. La partie formelle du mot ne doit pas être négligée.

La séance est levée à 18 h.

SÉANCE DU 25 JANVIER 1943

Présidence de M. P. DRĂGOIESCU, vice-président.

La séance est ouverte à 17 h. 30.

Membres présents: MM. D. Bodnariu, I. Coteanu, G. Dăianu, P. Drăgoiescu, E. Evoescu, C. Ionescu, A. Rosetti; Mme I. Seidel-Slotty; Mlle M.-L. Cartoian.

Invités: Mlle D. Bădescu.

Élections: MM. T. IORDĂNESCU et C. IONESCU sont élus membres de la Société.

M. ROSETTI, secrétaire, donne lecture d'une lettre de M. BACINSCHI, président de la Société, qui s'excuse de ne pouvoir être présent à la séance.

Commémoration de VIGGO BRÖNDAL (1887-1942) et de PERICLE PAPAĞAGI, M. ROSETTI, secrétaire, retrace la vie et parle de l'activité scientifique de ces deux savants.

Présentation d'ouvrages récents. Mlle CARTOIAN: *Archivum Philologicum*, LXVI, Egyetemes philologiai közlöny szerkesztő Huszti József és Eckhardt Sándor, 1942, A magyar Tudományos Akadémia és a Budapesti Philologiai Társaság kiadása, 66. évf. November, III (Szemérenyi Oszvald, *A latin nécmási ragozás történetéhez*; Ladislav Gáldi, c. r. de A. Rosetti, *It. lb. rom.*, IV, *România comună*); I. Coteanu, *Prima listă a numelor românești de plante*, Societatea Română de Lingvistică, Seria II, Studii, 1, Institutul de Lingvistică Română, București, 1942.

M. DĂIANU: D. Caracostea, *Expresivitatea limbii române*, Biblioteca enciclopedică, Fundația regală pentru literatură și artă, București, 1942 (v. le c. r. de M. Seidel, *Bulletin ling.*, X, p. 131 s.).

M. COTEANU: Nicolae Costin, *Letopisețul Țării Moldovei dela zidirea lumii până la 1601*, ediție îngrijită de Ioan St. Petre, Fundația regală pentru literatură și artă, București, 1942 (transcription discutabile du texte en écriture cyrillique); *Deutsche Literaturzeitung*, 63. Jhg. 1942, Heft 43-44, 45-46 (p. 933: J. J. Mikkola, *Urslavische Grammatik*, II, c. r. par Max Wasmer; p. 973: Hjalmar Frisk, *Über den Gebrauch des Privativpräfixes im indogermanischen Adjektiv*, c. r. par Ernst Schwenter).

M. ROSETTI: *Acta Linguistica*, vol. II, fasc. 4, Copenhague, 1940-41 (P. Naert, *Réflexions sur le caractère du mot dans les langues anciennes et dans les langues modernes*, p. 185; Id., *Des mutations* et, cs > pt, ps; gn et mn > un en roumain, p. 247); Carlo Tagliavini, *Le parlate albanesi di tipo ghego orientale (Dardania e Macedonia nord occidentale)*. Estratto dal volume: „*Le Terre albanesi redente*“, Reale Accademia d'Italia, Centro Studi per l'Albania, Roma, Reale Accademia d'Italia, 1942 (v. la communication de l'auteur, résumée dans *SRL*, c. r., 4, 1941-1942, p. 7).

M. BODNARIU: Alfredo Schiaffini, *Latinità e italianità nell'Europa di sud-est*, discorso pronunciato in Campidoglio il 7 Giugno 1942 alla presenza della Maestà del Re e Imperatore nell'adunanza finale dell'anno accademico, Roma, Reale Accademia d'Italia, 1942; Carlo Tagliavini, *La cultura italiana in Romania, Rivista Romana*, Anno VI, no. 8-9, Agosto-Settembre, 1942, Valecchi Editore, Firenze.

La séance est levée à 19 h.

SÉANCE DU 22 FÉVRIER 1943

Présidence de M. I. BACINSCHI, président.

La séance est ouverte à 17 h.

Membres présents: MM. I. Bacinschi, D. Bodnariu, I. Coteanu, G. Dăianu, P. Drăgoiescu, C. Enciu, C. Ionescu, A. Rosetti, I. Şiadbei; Mme I. Seidel-Slotty

Présentation d'ouvrages récents. M. ROSETTI: Jörgen Forchammer, *Die Sprachlaute in Wort und Bild*, Heidelberg, Carl Winter, 1942 (ouvrage de vulgarisation; excellentes planches photographiques).

M. DIACONESCU: E. Petrovici, *Continuitatea dacoromană și Slavii*, extrait de *Transilvania*, anul 73, no. 11, Sibiu, 1942; Id., *Note de folclor dela Români din valea Mlavei (Sârbia)*, extrait de *Anuarul Arhivei de Folklor*, VI, 1942.

M. BACINSCHI: A. Rosetti, *Le mot, esquisse d'une théorie générale*, Copenhague-București, 1942 (Société Roumaine de linguistique. Série I. Mémoires, 3).

M. BODNARIU: Alfredo Schiaffini, *Italianità nell'Europa di sud-est*, extrait de *Nuova Antologia*, 16, Sept. 1942.

Communications. M. BACINSCHI: *Sur quelques emprunts récents du roumain au français*. Le problème des néologismes du roumain est actuel. La sonorisation de l'-s- dans les mots venus du français est curieuse, parce que anormale en roumain. Exemples: *viteză* „vitesse“, *seziune* „session“, *seziza* „saisir“. Explication: *seziune*: la sonore est analogique; cf. *adhésion*, *vision*; *seziza*: influence de l'allemand et des mots roumains à -iza (suffixe d'origine grecque): *fraterniza*, *polemiza*, etc.

Discussion. MM. ROSETTI, ŞIADBEI et DRĂGOIESCU prennent part à la discussion.

M. ŞIADBEI: il convient de tenir compte de la prononciation avec s sonore, courante en Transylvanie, dans les mots qui ont été examinés.

La séance est levée à 19 h.

SÉANCE DU 20 MARS 1943

Présidence de M. I. BACINSCHI, président.

La séance est ouverte à 17 h.

Membres présents: MM. I. Bacinschi, D. Bodnariu, I. Bulgăr, I. Coteanu, G. Dăianu, I. Diaconescu, P. Drăgoiescu, C. Enciu, E. Evoescu, Iorgu Iordan, T. Iordănescu, C. Niculescu, D. Niculescu, A. Rosetti, I. Şiadbei. Mlle M.-L. Cartoian; Mme I. Seidel-Slotty.

Invités: MM. A. Juilland, V. Kernbach, St. Tătaru, D. Velciu. Milles D. Bădescu, M. A. Ionescu, A. Manole, S. Munteanu.

Élections. M. E. PETROVICI, est élu membre de la Société.

Présentation d'ouvrages récents. M. DIACONESCU: E. Petrovici, *Toponimie ungurească în Transilvania medievală*, extrait de *Transilvania*, anul 74, no. 2, Sibiu, 1943.

Mlle CARTOIAN: C. Tagliavini, *O psaltire românească necunoscută din 1748*, București, *An. Ac. Rom., Mem. sec. literare*, seria III, tomul XI, mem. 8; E. Petrovici, *Simbioza româno-slavă în Transilvania*, extrait de *Transilvania*, anul 73.

M. DĂIANU: *Zeitschrift für slavische Philologie* Bd. XVIII, Heft 1, Leipzig, 1942 (B. von Arnim, *Slavische Sternsagen und Sternnamen*).

M. COTEANU: *Archives néerlandaises de phonétique expérimentale*, Amsterdam, 1943, tome XVII et XVIII (t. XVII: L. Kaiser, *Biological and statistical research concerning the Speech of 216 Dutch Students*); *Rivista d'Albania*, anno III, fasc. III, Settembre 1942, Istituto per gli studi di politica internazionale, Milano (Antonio Baldacci, *Alfredo Trombetti e l'unità etnica delle genti adriatiche*).

M. ENCIU: *Lingua nostra*, anno V, fasc. 1, Gennaio, 1943.

M. ROSETTI: *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, Bind XII, Oslo, 1942 (Hans Vogt, *The Structure of the Norwegian monosyllables*; Id., *La parenté des langues caucasiennes*); Ingeborg Slotty, *Zur Geschichte der Teleologie in der Sprachwissenschaft*, Breslau, 1935 (bref aperçu, avec de nombreux extraits); Eugen Seidel, *Das Wesen der Phonologie*, Kopenhagen-București, 1943 (Societatea română de Linguistică, seria I, Memorii 2 A. Version originale de l'ouvrage qui a paru aussi en traduction roumaine).

Communications. M. IORGU IORDAN: *Verbes roumains nouveaux*. Depuis 1800 le roumain forme une série de verbes avec des moyens nouveaux. Ce sont des verbes factitifs (action accomplie par son auteur), dérivés de substantifs et d'adjectifs, parmi lesquels on compte aussi des noms de personne et des noms ethniques. Le suffixe employé est -iza. Dans la langue parlée on emploie souvent la désinence en -i de l'infinitif de la quatrième conjugaison; il y a aussi des cas où on fait usage d'une voyelle de liaison: *grad-grădui* (donc u); dans la langue des gens cultivés on emploie surtout la désinence en -a de l'infinitif de la première conjugaison, comme en français. Exemples de l'emploi du suffixe -iza: *rominiza*, *moldoveniza*; -isa: *a aterisa*, *a amerisa*, *a furnisa*. La confusion entre -iza et -isa est due à l'emploi fréquent de -iza et à l'orthographe. Autres dérivés: *a solidifica*, *a rarefica*, *a rusifica*; *a lichiefa*. Les possibilités sont illimitées. J'ai enregistré cinq à six mille exemples; car n'importe quel substantif ou adjectif peut donner un verbe en -iza ou -isa. Cf. *caragializa*, du nom propre *Caragiale*, etc. Certaines, parmi ces créa-

tions, sont superflues, d'autres lourdes et inélégantes, par ex.: *a independentiza* „rendre indépendant“, *a cafeneliza*, *a dealuspiriza* (de *Dealul Spierei*, nom d'un quartier de Bucarest), *a se berlina* (du nom de la ville de Berlin). J'ai entendu, à Jassy, de la bouche d'un joueur de quilles (roum. *popice*): *popicâm* „jouons aux quilles“. Enfin, on forme des verbes nouveaux en partant des formes existantes, ainsi: *a cartela*, *a raționa*, *a mandata*, *a aniversa*, *a legifera*, *a corela*. À noter l'emploi de verbes dérivés du même thème: *a acționa* et *a activa*, *a perfecta*, *a perfectiviza*, *a perfecționa*. La majorité de ces formations nouvelles seront adoptées par la langue, comme répondant à une nécessité d'expression.

M. ȘIADBEI: *Origines de l'imparfait en roumain* (v. l'article de l'auteur, du même titre, dans *BL*, XI, p. 47).

Discussion. MM. BACINSCHI, ROSETTI et IORDAN prennent part à la discussion.

La séance est levée à 19 h.

SÉANCE DU 16 AVRIL 1943

Présidence de M. I. BACINSCHI, président.

La séance est ouverte à 17 h.

Membres présents: MM. V. Antonescu, I. Bacinski, I. Bădică, D. Bodnariu, I. Bulgăr, B. Cazacu, I. Coteanu, I. Diaconescu, C. Enciu, E. Evoescu, T. Iordănescu, C. Niculescu, A. Rosetti, I. Șiadbei. Mme I. Seidel-Sloty; Mlles: M.-L. Cartoian, A. Dumitrescu, M. A. Ionescu.

Invités: Mlle D. Bădescu, MM. A. Juilland, St. Tătaru, D. Velciu.

Élections: Mlle M. A. IONESCU et M. A. JUILLAND sont élus membres de la Société.

M. ROSETTI, secrétaire, annonce que, à la suite des explications qui lui ont été données par le bureau de la Société, M. T. SIMENSCHI a retiré sa démission de membre de la Société.

Présentation d'ouvrages récents. M. IORDĂNESCU: V. Georgiev, *Das Schicksal der indogermanischen-Deklination im Etruskischen*, Sofia, 1939 (critique de la méthode employée par l'auteur).

M. ROSETTI: H. L. Koppelman, *Ursachen des Lautwandels*, Leiden, A. W. Sijthoff's Uitgeversmaatschappij N. V., 1939 (ouvrage important, dont il conviendra de tenir compte).

Communications. M. A. ROSETTI, *Sur roum. Crăciun „Noël“* (v. l'article de l'auteur, du même titre, dans *BL*, XI, p. 56).

Discussion. MM. BACINSCHI, ȘIADBEI et BODNARIU prennent part à la discussion.

La séance est levée à 19 h.

SÉANCE DU 17 MAI 1943

Présidence de M. I. BACINSCHI, président.

La séance est ouverte à 17 h.

Membres présents: MM. I. Bacinski, D. Bodnariu, I. Bulgăr, I. Coteanu, G. Dăianu, I. Diaconescu, P. Drăgoiescu, A. Juilland, Iorgu Iordan, A. Rosetti, E. Seidel, I. Șiadbei, St. Tătaru; Mme I. Seidel-Sloty; Mlles M.-L. Cartoian, A. Dumitrescu, M. Ionescu.

Invités: Mlles D. Bădescu, L. Cimpoș, S. Munteanu, D. Paulian. MM. V. Kernbach, P. Petrescu, D. Velciu.

Élections: Le R. P. ST. TĂTARU et M. I. CONEA sont élus membres de la Société.

Présentation d'ouvrages récents. M. BODNARIU: Iorgu Iordan, *Numele dracilor în Divina Comedie*, extrait de *Italica. Bollettino annuale del Seminario d'italiano di Iassi*, Iași, Institutul de arte grafice „Brawo“, 1943.

M. DĂIANU: *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, 182. Band, 97. Jhg., 3. und 4. Heft (Amerindo Camilli, *Le figurazioni allegoriche*); *Deutsche Literaturzeitung*, 64 Jhg., 1943, Heft 5-6 (Max Vastner, *Die Slaven in Griechenland*, c. 1. par St. Mladenov).

M. COTEANU: *Forschungen und Fortschritte*, 19 Jhg., Berlin 10 u. 20 Februar, no. 5-6 (Dozent Dr. Joseph Wiesner, *Zur Herkunft der Etrusker*); Miron Costin, *Letopisețul Țării Moldovei*, ediție îngrijită de Ioan St. Petre, București, Cugetarea, 1943.

M. ȘIADBEI: Max L. Wagner, *Iberoromanische Wortmiszellen*, Separatdruck aus *Sache, Ort und Wort, Festschrift Jakob Jud, Romanica-Helvetica*, Band 20; K. Jaberg, *Mittelfranzösische Wortstudien*, Separatdruck aus *Sache, Ort und Wort, Festschrift Jakob Jud, Romanica-Helvetica*, Band 20; A. Duraffour, *Notules sur les dénominations du mollet et quelques termes connexes dans le sud-est de la France*, Separatdruck aus *Sache, Ort und Wort, Festschrift Jakob Jud, Romanica-Helvetica*, Band 20.

M. SEIDEL: A. Marty, *Nachgelassene Schriften. Aus Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, I, *Psyche und Sprachstruktur*, hgg. von Otto Funke, Verlag A. Francke Ag., Bern, 1940; Prof. Dr. Hans Krahe, *Germanische Sprachwissenschaft, Sammlung Götschen*, Walter de Gruyter et Co., Berlin, 1942; Dr. Egon Fenz, *Laut, Wort, Sprache und ihre Deutung*, Wien, Franz Deuticke, 1940 (œuvre d'un dilettante).

M. ROSETTI: Georges Straka, *Notes de phonétique générale et expérimentale*, extrait du *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, 21-e année, no. 1, novembre 1942; *Revista istorică română*, vol. XI-XII, 1941-1942 et vol. XIII, 1943, fasc. 1 (à partir du t. XIII, la revue paraîtra quatre fois par an); *Literaturblatt für germanische*

und romanische Philologie, LXVI Jhg., no. 3-4 März-April, 1943 (Rahn, *Neue Satzlehre*); A. Juret, *Dictionnaire étymologique grec et latin*, Macon, Protat Frères, 1942; Georges Straka, *Sur la définition du phonème*, extrait du *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, 20-e année, no. 2, décembre, 1941; Marius Valkhoff, *Une fleur exotique: la poésie roumaine*, extrait de *Neophilologus*, k. 1259.

Communications. M. IORGU IORDAN, *Vlăduțu' mamei* (v. l'article de l'auteur, du même titre, dans *BL*, XI, p. 33).

Discussion. MM. ROSETTI, BACINSCHI et DRĂGOIESCU prennent part à la discussion.

La séance est levée à 19 h.

SÉANCE DU 11 JUIN 1943

Présidence de M. I. BACINSCHI, président.

La séance est ouverte à 17 h.

Membres présents: MM. I. Bacinschi, D. Bodnariu, I. Bulgăr, M. Ciobanu, I. Coteanu, G. Dăianu, P. Drăgoiescu, E. Evoescu, A. Juilland, T. Iordănescu, C. Niculescu, C. Racoviță, A. Rosetti; Mme I. Seidel-Sloty; Mlle A. Dumitrescu, M. Ionescu.

Invités: Mlle D. Bădescu.

Élections: M. UMBERTO CIANCIOLO est élu membre de la Société.

Présentation d'ouvrages récents M. ROSETTI: *Bulletin linguistique*, t. X, Copenhague-București, 1942.; G. Panconcelli-Calzia, *Geschichtszahlen der Phonetik*, Hamburg, 1941.

M. BODNARIU: *Studii italiene*, IX, București, 1942 (Umberto Ciancioło, *Appunti per la storia di ruga „strada” in italiano*; A. Marcu, *Vicino-vecin*).

M. DĂIANU: *Revue d'histoire comparée*, études hongroises, XXI, année, 1943, Paris (L. Găldi, *L'influence de la civilisation hongroise sur l'activité scientifique des Roumains de Transylvanie*; Z. I. Tóth, *Recherches historiques sur les problèmes roumains*).

M. RACOVITĂ: Alexandru Boldur, *Cu privire la istoria Transnistriei*, Universul, București (extrait de *Viața Basarabiei*, no. 2, 1943); Id., *Istoriia rumynskogo naroda*, Bucarest, 1943; Tudor Alex. Stoianovici, *Statistica românească în veacul al XVI-lea (Analele Institutului Statistic al României, I, 1942, Bucarest, 1942; erreurs dans l'interprétation de la graphie des textes)*.

Communications. M. C. RACOVITĂ, *Notes sur la toponymie de la Bessarabie*¹.

Discussion. MM. BACINSCHI, ROSETTI et DRĂGOIESCU prennent part à la discussion.

La séance est levée à 17 h.

¹ Cette communication n'a pas été résumée; l'auteur se réserve de publier ultérieurement une étude sur ce sujet.

MONITORUL OFICIAL ŞI
IMPRIMERIILE STATULUI
IMPRIMERIA NAŢIONALĂ
BUCUREŞTI — 1944

EINAR MUNKSGAARD, 6, NØRREGADE, COPENHAGUE

BULETIN LINGUISTIQUE, publié par A. ROSETTI. Tome I. 1933. In 8°, 124 pages 50 fr.
Tome II. 1934. In 8°, 250 pages 60 fr.
Tome III. 1935. In 8°, 196 pages 40 fr.
Tome IV. 1936. In 8°, 208 pages 40 fr.

SOMMAIRE: IORGU IORDAN, Mots savants et mots populaires. MATHIEU NICOLAU, Remarques sur les origines des formes périphrastiques passives et actives des langues romanes. A. GRAUR, Coup d'oeil sur la linguistique balkanique. A. GRAUR et A. ROSETTI, Sur le traitement de lat. *l* double en roumain. A. ROSETTI, Sur le passage de lat. et sl. méridional *o* inaccentué à *d* en roumain. A. GRAUR, Notes d'étymologie roumaine. Enquêtes linguistiques du Laboratoire de phonétique expérimentale de la Faculté des Lettres de Bucarest, IV. Le BIHOR, par D. SANDRU. MÉLANGES: LEO SPITZER, *Ducept-est-ji, duce-est-ti*. A. GRAUR et A. ROSETTI, A propos du traitement des groupes lat. *et* et *es* en roumain. A. GRAUR, Sur une question de méthode. — Sur les changements de conjugaison en roumain. — Sur quelques types de calques. — Influence du vocatif sur le nominatif. — Notes sur les mots tsiganes en roumain. J. BYCK, Doubles désinences en roumain. NECROLOGIE: A. MEILLET, H. TIKTIN, W. MEYER-LÜBKE (A. R.).

Tome V. 1937. In 8°, 270 pages 50 fr.

SOMMAIRE: A. GRAUR, Sur le genre neutre en roumain. A. ROSETTI, A propos de l'interprétation des graphies doubles dans les textes écrits. J. BYCK, L'emploi affectif du pronom personnel en roumain. A. ROSETTI, Sur quelques particularités du traitement de l'e latin en roumain. A. ROSETTI, Sur l'origine de l'-d au participe roumain. J. BYCK, „Désagréable" comme moyen de renforcement. A. GRAUR, Notes d'étymologie roumaine. A. GRAUR, Corrections roumaines au REW. Enquêtes linguistiques du Laboratoire de phonétique expérimentale de la Faculté des Lettres de Bucarest, V. VALÉE DE L'ALMA, par D. SANDRU. MÉLANGES: LEO SPITZER, L'expression *a jăgădui marele cu sora*. JERZY KURYLOWICZ, A propos des temps composés en roman. A. ROSETTI, Classification des voyelles roumaines. GR. NANDRIS, Sur la postposition du pronom personnel en roumain. DISCUSSIONS: A. GRAUR, Autour de l'article postposé. A. GRAUR et A. ROSETTI, A propos du traitement des groupes lat. *et* et *es* en roumain. A. ROSETTI, Sur dr. *jeftin*. A. GRAUR, Notes sur quelques mots d'argot. COMPTES RENDUS: GUNNAR GUNNARSSON, Das slavische Wort für Kirche (A. ROSETTI). INDEX DES TOMES I-V, par G. RACOVITĂ.

Tome VI. 1938. In 8°, 272 pages 60 fr.

SOMMAIRE: A. GRAUR et A. ROSETTI, Esquisse d'une phonologie du roumain. IORGU IORDAN, Notes de toponymie roumaine. A. GRAUR, Les verbes «réflexifs» en roumain. C. RACOVITĂ, L'article en russe. A. GRAUR, Notes d'étymologie roumaine. Enquêtes linguistiques du Laboratoire de phonétique expérimentale de la Faculté des Lettres de Bucarest, VI. District de NÁSAUD, par D. SANDRU. MÉLANGES: LEO SPITZER, La famille du mot *matras* en roman. — Quelques parallèles turcs pour des phénomènes syntaxiques roumaines. C. RACOVITĂ, Notes sur le bilinguisme. A. ROSETTI, Sur le problème de la syllabe. — A propos de l'origine de l'-d au participe roumain. A. GRAUR, Sur le thème *-ănu*. DISCUSSIONS: LEO SPITZER, *Vine al tata*. — Remarques sur *Bulletin Linguistique*. V. A. ROSETTI, Sur le traitement de lat. *e* devant voyelle antérieure en roumain. A. GRAUR, Encore sur le sieux roumain. NECROLOGIE: OVIDE DENSUSIANU, N. TRUBETZKOY (A. R.). LJUBOMIR MILETIĆ (C. R.). MATHIEU NICOLAU (A. G.). COMPTES RENDUS: M. KREPINSKY, Influence slave sur le verbe roumain (A. GRAUR). D. CARACOSTEA, O problemă de verşificăre românească (A. ROSETTI).

Tome VII. 1939. In 8°, 196 pages 60 fr.

SOMMAIRE: ALF LOMBARD, Le futur roumain du type *o nă cînt*. IORGU IORDAN, L'emploi du datif en roumain actuel. EUGEN SEIDEL, Zu den Funktionen der Vergangenheitstempora im Rumänischen. HARRY A. ROSENZKE, Remarques sur la durée des voyelles accentuées du roumain. C. RACOVITĂ, «Travail» et «soif-france». A. ROSETTI, Sur la définition du phonème. A. GRAUR, Contributions à l'étude des noms de personne en roumain: 1. Les noms en *-oiu*; 2. Les noms en *-u*; 3. Les noms en *-alecu*. A. ROSETTI, Sur les causes de la diphthongisation spontanée. A. ROSETTI, Slavo-romania: I. La diphthongaison de l'e initial en roumain; II. Le traitement des diphtongues à liquides du slave méridional en roumain. A. GRAUR, Notes d'étymologie roumaine. J. BYCK, Etudes de syntaxe et de stylistique roumaines: 1. L'accord du verbe avec l'objet; 2. *Cu ceia* en fonction de qualificatif; 3. L'e datif en fonction de locatif; 4. *Cu tat* „avec". MÉLANGES: LEO SPITZER, Addition à *vine al tata* (BL, VI, 279 s.). A. GRAUR, Alternances vocaliques et désinences. — Alternance vocalique provoquée par la dérivation. — Roum. *is* et *es* — phonologiquement identiques? — Réflexions étymologiques dues à l'évolution sémantique. — *tra-* en fonction négative. — Le pronom personnel en fonction verbale. — Calque et étymologie populaire. — Notes sur le bilinguisme. DISCUSSIONS: A. GRAUR, Sur le rhotacisme. — Sur quelques formes de pluriel. — *A mîna la pîna*. A. ROSETTI, Sur le traitement des groupes lat. *et* et *es* en roumain. NECROLOGIE: NICOLAS DRĂGANU (A. R.). COMPTES RENDUS: L. GALDI, Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque des Phanariotes (A. GRAUR). DIMITRIE MACREA, Palatalizarea labialilor în limba română (A. ROSETTI).

EINAR MUNKSGAARD, 6, NÖRREGADE, COPENHAGUE

Tome VIII, 1940. In 8°, 183 pages 8 Cour. dan.
SOMMAIRE: EUGEN SEIDEL, Zu den Funktionen des Artikels (vorzugsweise an rumänischem, französischem, englischen und deutschen Material). Mit einem Exkurs über das Čechische. IORGU IORDAN, Les dénominations du « crâne » d'après l'Atlas linguistique roumain (I, carte 7). INGEBORG SEIDEL-SLOTTY, « Hypertrophie » der Pronomina im Rumänischen. C. RACOVITĂ, Sur le genre personnel en roumain. A. ROSETTI, Slavo-romantica, III, Sur dr., zar, zăd « cent ». IV, Dr. cumătru, cumătră « compère, commère ». V, Sur le traitement de v. sl. -ŭ en roumain. C. RACOVITĂ, Notes d'étymologie slavo-roumaine. DISCUSSIONS: A. ROSETTI, Sur la valeur expressive et expressive de l'-j dans la poésie roumaine. EUGEN SEIDEL, Über die « Gelenkpartikel » im Rumänischen. COMPTES RENDUS: JRYÓ WICHMANN, Wörterbuch der ungarischen Moldauer Nordcsángó und des Hétfaluer Csángódialektes nebst Grammatikalischen Aufzeichnungen und Texten aus dem Nordcsángódialekt (SEVER POP). HEINZ WISSEMANN, Die Syntax der nominalen Determination im Grossrussischen (C. RACOVITĂ). DIMITRIE GUSTI, Problema sociologiei; sistem și metodă (A. ROSETTI).

Tome IX, 1941. In 8°, 221 pages 8 Cour. dan.
SOMMAIRE: EUGEN SEIDEL, Aufgaben und Methoden der etymologischen Forschung. GEORGES STRAKA, Voyelle et consonne. INGEBORG SEIDEL-SLOTTY, Etymologische Formeln und Figuren im Rumänischen. IORGU IORDAN, Notes de lexicologie roumaine. A. ROSETTI, Sur quelques termes du daco-roumain relatifs à la propriété terrienne. B. CAZACU, Les dénominations roumaines du foin et des poumons d'après l'ALR. A. ROSETTI, Slavo-romantica, VI, Sur le daco-slave. V. SCURTU, Le rhotacisme dans la région d'Ugocea (départ. Satu-Mare). MÉLANGES: B.-O. UNBEGAUN, Notes d'arsot roumain. EUGEN SEIDEL, Romanisches „Völkertum“ sprachwissenschaftlich gesehen. A. ROSETTI, Classification des voyelles roumaines. EUGEN SEIDEL, Der gegenwärtige Stand der rumänischen, und allgemeinen Artikelp Probleme.

Tome X, 1942. In 8°, 215 pages 8 Cour. dan.
SOMMAIRE: Notes sur la vocalisation de VL IORGU IORDAN, Étymologies populaires. INGEBORG SEIDEL-SLOTTY, Über die Sprache der Höllichkeit. Eine vergleichende Studie. I. SIADBEI, Sur la syncope de la voyelle pénultième atone latine dans les langues romanes. A. ROSETTI, Albano-romantica: I. De l'influence du grec et du slave méridional sur l'albanais et le roumain. II. Alb. zëna, zënë, dr. zîna „fée“. III. Alb. fshat, dr. sat „village“. EUGEN SEIDEL, Linguistische Beobachtungen in der Ukraine. Nachschrift. A. ROSETTI, Slavo-romantica, VII. Sur la palatalisation des occlusives dentales dans les parlers roumains de Transylvanie. NÉCROLOGIE: N. VAN WIJK (A. R.), KR. SANDFELD (A. R.), VIGGO BRÖNDAL (A. R.). COMPTES RENDUS: D. CARACOSTEA, Expresivitatea limbii române (Eugen Seidel). INDEX DES TOMES VI-X, par I. COTEANU et D. BODNARIU; Auteurs, Matières, Mots.

INSTITUTUL DE LINGUISTICĂ ROMÂNĂ
7, STR. EDGAR QUINET - BUCUREȘTI, I.
SOCIETATEA ROMÂNĂ DE LINGUISTICĂ

- Seria I.
IORGU IORDAN, Nicolae Drăganu (1884—1939), București, 1942. Lei 50.
EUGEN SEIDEL, Fonologia și problemele ei actuale, București, 1942. Lei 100.
EUGEN SEIDEL, Das Wesen der Phonologie, Kopenhagen-București, 1943. 4 dän. Kr.
A. ROSETTI, Le mot. Esquisse d'une théorie générale, Copenhague, București, 1943. 4 Cour. dan.
Seria II.
I. COTEANU, Prima listă a numelor românești de plante, București, 1942. Lei 80.
OVIDE DENSUSIANU, Histoire de la langue roumaine, Tome second. Index, par I. COTEANU, Copenhague-București, 1943. 4 Cour. dan.
NICOLAE DRĂGANU, Morfemele românești ale complementului în acuzativ și vechimea lor. Un capitol de sintaxă românească, București, 1943. Lei 200.

Prix 8 Cour. dan.

FACULTÉ DES LETTRES DE BUCAREST
INSTITUT DE LINGUISTIQUE ROUMAINE

BULLETIN LINGUISTIQUE

PUBLIÉ PAR

A. ROSETTI

XII
1944

COPENHAGUE BUCUREȘTI (I)
EINAR MUNKSGAARD INSTITUTUL DE LINGUISTICĂ ROMÂNĂ
6, Nörregade, 6 7, str. Edgar Quinet, 7

SOMMAIRE DU TOME XII

| | <u>Pages</u> |
|--|--------------|
| A. R., Au lecteur | 5 |
| HENRI JACQUIER, Discours direct lié | 7 |
| A. ROSETTI, Sur la définition du „mot“ | 14 |
| EUGEN SEIDEL, Heinrich Heines Prosastil. Der französische Einfluss | 17 |
| INGEBORG SEIDEL-SLOTTY, „Na denn nicht, liebe Tante“ und andere missbrauchte Verwandte | 33 |
| A. JUILLAND, Une étymologie française: <i>dame</i> | 45 |
| B. CAZACU, Notes de lexicographie et de morphologie roumaines. | 56 |
| I. ŞIADBEI, L'origine et l'évolution des mi-occlusives roumaines. | 71 |

MÉLANGES

| | |
|---|----|
| EUGEN SEIDEL, Semantisches zu <i>a-şi bate joc de</i> | 85 |
|---|----|

DISCUSSIONS

| | |
|--|-----|
| HENRI JACQUIER, Réflexions sur le domaine de la stylistique. | 89 |
| A. ROSETTI, Sur la méthode de la géographie linguistique. | 106 |

NÉCROLOGIE

| | |
|---|-----|
| PERICLE PAPAĞAGI (I. ŞIADBEI) | 113 |
|---|-----|

COMPTES RENDUS

| | |
|--|-----|
| IORGU IORDAN, Stilistica limbii române (B. CAZACU) | 114 |
|--|-----|

BULLETIN LINGUISTIQUE

FACULTÉ DES LETTRES DE BUCAREST
INSTITUT DE LINGUISTIQUE ROUMAINE

BULLETIN LINGUISTIQUE

PUBLIÉ PAR

A. ROSETTI

XII

1944

COPENHAGUE

FINN MUNKSGAARD

6, Nørregade, 6

BUCUREȘTI (I)

INSTITUTUL DE LINGUISTICĂ ROMÂNĂ

7, str. Edgse Quinet, 7

AU LECTEUR

Lorsque, en 1932, nous avons décidé de fonder, à Bucarest, une revue consacrée à la linguistique, où les savants roumains et étrangers aient la possibilité de publier des travaux originaux, nous avons pensé que le lecteur serait éclairé sur nos intentions en parcourant le sommaire de la revue.

Le bon accueil qui a été réservé au tome I du *Bulletin linguistique* nous a encouragé à persévérer dans nos efforts.

La revue a paru régulièrement, depuis 1933, à raison d'un volume par an. Elle a réussi à paraître même pendant les années de guerre, à partir de 1939, et sous l'occupation allemande. Nous avons expliqué, en tête du fascicule 2 du tome VIII, paru en septembre 1944, pourquoi nous avons dû différer jusqu'à cette date la parution de la deuxième partie de ce volume.

Les bombardements effectués sur la ville de Bucarest, à partir d'avril 1944, nous ont causé de graves dégâts: le dépôt de nos publications, sis à la Faculté des Lettres de Bucarest, a brûlé en entier, lors de l'incendie qui a détruit le troisième et le quatrième étage de la bâtisse de l'Université, le 15 avril 1944. Il nous sera donc impossible, dorénavant, de satisfaire les demandes pour les tomes I à X du *Bulletin linguistique* et les publications de la Société roumaine de linguistique. Seuls les tomes XI et VIII (fascicule 2) du *Bulletin*, et trois publications de la Société roumaine de linguistique, à savoir: N. Drăganu, *Elemente de sintaxă a limbii române*, Id., *Istoria sintaxei* et Iorgu Iordan, *Stilistica limbii române*, qui ont paru ultérieurement, sont livrables.

Les comptes rendus de la Société roumaine de linguistique pendant la période qui va d'octobre 1943 à avril

1944 ont été détruits eux aussi, lors de l'incendie du 15 avril 1944. Vu l'impossibilité de reconstituer ce texte, nous avons dû renoncer à publier le fascicule de comptes rendus qui aurait dû être attaché au présent tome du *Bulletin linguistique*.

Au moment de la proclamation de la victoire totale des Alliés, victoire à laquelle la Roumanie a contribué effectivement, à partir du 23 août 1944, nous osons espérer pouvoir continuer dorénavant notre route dans de meilleures conditions, avec l'aide de nos collaborateurs et amis qui sont tous sains et saufs.

Bucarest, août 1945.

A. R.

DISCOURS DIRECT LIÉ

Il y a une quarantaine d'années, l'attention des linguistes fut attirée sur une construction remarquablement expressive, connue déjà depuis assez longtemps des langues littéraires, mais employée surtout et avec prédilection par les romanciers naturalistes, le discours indirect libre, sorte de contamination entre le discours direct et le discours indirect traditionnels. C'est sur la contamination inverse, qu'on peut désigner du nom de discours direct lié, que nous voudrions attirer l'attention.

Le discours ou style indirect libre est un procédé éminemment littéraire et pleinement conscient, qui est intégré désormais au système général de la plupart des langues européennes; on ne saurait en dire autant du discours direct lié, qui présente plutôt l'apparence d'une anomalie de syntaxe involontaire et d'un fait de parole pur et simple. Pourtant, et quoique son caractère essentiellement oral et son aspect de „faute“ de langue aient contribué à le faire chasser de la plupart des textes écrits, sa fréquence dans la langue parlée est telle qu'on peut le trouver attesté dans des documents rédigés en langues très différentes, comme nous allons le voir, mais tous d'une couleur nettement populaire. Un exemple typique de discours direct lié est cette phrase roumaine recueillie entre cent autres pareilles: *m'am dus și l-am întrebat că ce cauți aici?* littéralement: „je suis allé et je lui ai demandé que: qu'est-ce que tu cherches ici?“, où l'on voit clairement le lien entre l'expression narrative de la première partie de la phrase et l'expression directe de la seconde partie, bien constitué par la conjonction *că* („que“). Notons que l'existence de ce lien

conjonctif suffit à distinguer ce type d'expression d'autres constructions psychologiquement apparentées, mais à valeur stylistique plus nette, caractérisées par l'irruption subite du mouvement interrogatif dans le continu énonciatif, comme dans la phrase suivante: „je marchais depuis une heure lorsque, soudain, que vois-je devant moi?...“ En effet, dans cette dernière phrase, la conjonction *lorsque*, loin de relier à la principale une proposition subordonnée, aboutit en fait, par dessus l'adverbe *soudain*, à une véritable solution de continuité, à une rupture de construction ou anacoluthie, alors que dans le discours direct lié le sujet parlant a le souci de maintenir au moins formellement cette continuité, l'intention de rattacher explicitement à son récit les paroles qu'il rapporte directement. Notons au surplus que le discours direct lié peut consister non seulement en propositions interrogatives, mais aussi en propositions exclamatives, les unes et les autres conservant en ce cas leur intonation spécifique; voici un exemple roumain du second cas: *v'am spus-o, că ce bine era dacă mergeam cu toții!*, littéralement: „je vous l'ai dit, que: combien c'eût été mieux d'y aller tous ensemble!“

Dans un ouvrage récent et très riche de faits¹, M. Iordan cite, de ce qu'il nomme avec exactitude la „contamination du discours direct par le discours indirect“ (p. 456-457), plusieurs exemples d'autant plus intéressants qu'ils sont empruntés à des textes imprimés, romans ou périodiques. Dans tous ces exemples, le discours direct est introduit par *că*, sauf dans un cas, où l'ellipse de *că* amène en réalité le style indirect libre: *sărise în sus cu grija nu cumva adormise*: „il sursauta en proie au souci: ne s'était-il pas endormi par hasard?“. Il semble bien que M. Iordan incline à voir dans ces „fautes“ de langue, au moins pour une part, des „transylvanisations“: il cite (p. 403, n. 2) des phrases comme: *mă întreb că cum e posibil...* („je me demande que: comment est-il possible“) et il note que „les Roumains d'outre-monts, même quand ils

¹ Iorgu Iordan, *Limba română actuală. O gramatică a „greșelilor“*. (La langue roumaine actuelle. Une grammaire des „fautes“), Iassy, 1943.

sont cultivés, recourent souvent à la forme du discours direct, là où ce dernier ne se justifie pas“, ce qui ne marque pas, dit-il ailleurs (p. 456, n. 10), de provoquer l'ironie de leurs frères du Vieux Royaume. Nous croyons, en effet, que le roumain de Transylvanie est porté à abuser de la conjonction *că*, qu'il emploie même souvent en tête d'une phrase — un peu comme le *quod si* du latin — pour la relier soit aux paroles précédentes, soit à des pensées inexprimées, soit enfin à la situation extra-linguistique; il est certain aussi que nombre de ces emplois sont pléonastiques: malheureusement le pronom ou l'adverbe interrogatifs en roumain ayant une seule et même forme dans les interrogations directe et indirecte, il est parfois délicat de décider s'il s'agit d'un pléonaste ou du discours direct lié; d'autant que, les pronoms post-posés du français étant généralement absents en roumain, on n'est plus guidé par leur inversion; en outre, la langue roumaine, demeurée à un stade beaucoup plus concret que le français, ne s'attache pas à maintenir l'homogénéité formelle et la concordance des temps des verbes. Que l'on compare par exemple le roumain: *voiam să știu dela el că cum se poate ca...* — où l'on ne peut dire a priori si le *că* est un pléonaste ou s'il amène le discours direct — avec ses divers équivalents français: „je voulais savoir de lui que: comment se peut-il que...?“ (discours direct lié, très rare en français moderne); „je voulais le savoir de lui: comment se peut-il que...?“ (discours direct pur); „je voulais savoir de lui comment il se pouvait que...“ (discours indirect pur, avec homogénéité des temps); enfin „je voulais le savoir de lui: comment se pouvait-il que...?“ (discours indirect libre). Le flottement du roumain entre les discours direct et indirect ressort également de l'usage hésitant qu'il fait du point d'interrogation, souvent employé dans l'écriture après l'interrogation indirecte. Au surplus, le discours direct lié n'est pas l'apanage des Transylvains: nous l'avons personnellement relevé maintes fois dans l'usage populaire et oral du Vieux Royaume; il est beaucoup plus rare dans la langue littéraire et écrite, qui se modèle toujours, de près ou de loin, sur la langue française. En voici pourtant un témoignage écrit; c'est un passage

d'un récit bien connu du grand conteur moldave Ion Creangă: „Moș Ion Roată și Vodă Cuza”¹ (Le père Jean La Roue et le prince Couza): ...*cuconul Alecu Forăscu... îi tolocănea, muștrându-i: ba că nu vorbesc drept românește, cum vorbeau părinții lor...; ba că umblați cu șurubele să ne trageți butucul...; ba că de când cu străinatatea, v'ați înstrăinat și legea și limba și inima... sătenilor. Intrebați pe biții nimernici de săteni, să spuie ei, dacă mai cunosc cine li-i stățân... Ba că vai de țara care ajunge s'o spuie copiii la cale... și, dacă li-i treaba de-așa, facă ei ce-or ști, că el mai bine se duce acasă...* Nous traduisons aussi littéralement que possible: ...le bciar Alecu Forăscu les harcelait sans arrêt, leur reprochant: ou bien qu'ils ne parlent pas le vrai roumain que parlaient leurs parents...; ou bien qu'avec vos manigances vous nous préparez une maîtresse bûche...; ou bien qu'avec (ces modes de) l'étranger, vous êtes devenus étrangers vous-mêmes à la foi, à la langue et au cœur... des paysans... Demandez plutôt aux pauvres diables de paysans, qu'ils disent eux-mêmes s'ils savent encore qui est leur maître... Ou bien encore que: malheur au pays qui en arrive à se laisser mener par des enfants!... au reste, si cela leur chante, qu'ils en fassent à leur tête, car lui, il aime mieux rentrer chez lui...”. L'intérêt de ce passage, que nous n'avons pas donné en entier, réside d'abord dans l'extraordinaire mélange, spontané en apparence, en réalité habilement dosé, de tous les genres de discours, indirect, direct, indirect libre et direct lié; mais aussi dans le fait que Creangă, artiste fort lucide sous des dehors primesautiers, a su tirer un effet stylistique, de l'espèce de ceux que Ch. Bally nomme „effets par évocation de milieu”, de ce fait d'expression si oral et si populaire qu'est le discours direct lié: le personnage dont il rapporte les paroles, adressées aux jeunes boïars occidentalises, est en effet un bciar de la vieille école, avec des verdeurs de langage encore toutes rustiques.

Nous avons recherché quelques cas de discours direct lié dans la langue de La Fontaine, qui passe pour familière et

¹ Ion Creangă, *Opere*, ed. G. T. Kirileanu (Bucarest, 1939), p. 270-271.

nonchalante, et qui par ailleurs, dans les Contes et surtout dans les Fables, est si riche en expressions de style indirect libre, mais notre recherche est restée infructueuse: c'est que le français classique est déjà une langue fixée, très élaborée et abstraite, hautement littéraire et même académique. En écharge, remontant quatre siècles en arrière, c'est à dire jusqu'à l'ancien français, nous étions à peu près sûr d'avance de rencontrer dans la prose d'un Joinville quelque exemple de discours direct lié; et en effet, sans avoir cherché longtemps, nous avons rencontré, dans l'épisode du clerc qui tua trois sergents du roi, le passage suivant (116): *et (i prevoz) dist au roy que „il trouverent ce clerc que vous veex ci, et lui tollirent toute sa robe”*. Le passage brusque de la troisième à la seconde personne est frappant, de même que le maintien de la subordination par *que*.

Nous avons relevé de même dans le texte grec des évangiles, rédigé dans une *κοινή* de couleur si évidemment populaire, un passage de Marc (XVI, 7) relatif au récit de la résurrection et où l'ange s'adresse en ces termes aux saintes femmes: ... *ἀλλά ἰπάγετε εἰπατε τοῖς μαθηταῖς αὐτοῦ καὶ τῷ Πέτρῳ ὅτι Προάγει ὑμᾶς εἰς τὴν Γαλιλαίαν· ἐκεῖ αὐτὸν ὄψεσθε, καθὼς εἶπεν ὑμῖν.* „Mais allez et dites à ses disciples et à Pierre que: Il vous précède en Galilée; c'est là que vous le verrez, ainsi qu'il vous l'a dit”. Il est clair que la deuxième personne du pluriel vise Pierre et les autres disciples à l'exclusion des saintes femmes, qui ne feront que leur transmettre le message de l'ange. Tous les éditeurs ne semblent pas avoir bien discerné le caractère populaire de la construction (par exemple E. Nestle), de même les divers traducteurs. Notons toutefois que H. Pernot¹ a senti comme nous-même que *ὅτι* introduit bien le discours direct, et en effet il a souligné cette impression en mettant une majuscule à *προάγει*. Le texte de la Vulgate est assez ambigu sur ce point: *Sed ite, dicite discipulis ejus et Petro quia praecedet vos in Galilaeam, ibi cum videbitis sicut dixit vobis*. Le contexte suggère néanmoins que le *quia* de Saint Jérôme in-

¹ *Évangiles. Pages choisies*, Belles-Lettres, Paris, 1925, p. 246.

trouvé lui aussi le discours direct. Mais voici un autre texte encore plus clair, tiré de la parabole de l'enfant prodigue (Luc, XV, 27): *ὁ δὲ εἶπεν αὐτῷ ὅτι Ὁ ἀδελφός σου ἔχει, καὶ ἔθυσεν ὁ πατήρ σου τὸν μίσχον τὸν σιτευτόν.* „Celui-ci (un domestique) lui dit *que*: Ton frère est arrivé et ton père a tué le veau gras...”. Ici, la Vulgate, suivie par les traducteurs, par Luther comme par les R. P. Vasile Radu et Gala Galaction, auteurs de la dernière version roumaine (Bucarest, 1938), a rétabli purement et simplement le discours direct: *Isque dixit illi: Frater tuus, etc.*

Enfin, dans la Bible hébraïque elle-même, au livre de la Genèse (XX, 11), nous lisons: *waïjōmer avrākām kī āmartī raq 'ejn-jir'ath 'ēlōhīm bammāqōm, etc.* „Et Abraham répondit *que*: Je m'étais dit: peut-être n'y a-t-il aucune crainte du Seigneur en ce lieu: ...”. Il est indéniable que dans ce passage la conjonction *kī* („que”) introduit, à la première personne du singulier (*āmartī*), les propres paroles d'Abraham.

L'existence du discours direct lié dans des langues aussi diverses, comme assurément dans beaucoup d'autres où il serait intéressant de le rechercher, prouve qu'il ne saurait s'agir uniquement d'un accident, d'une „faute”, nous ne disons pas au sens de la grammaire normative, mais au sens de la linguistique fonctionnelle, car on voit mal à quel besoin soit d'expressivité, soit surtout d'intelligibilité une telle faute répondrait. Il se produit sans doute, dans ce phénomène verbal, un certain relâchement de l'attention qui laisse glisser le narrateur du plan du récit à celui du drame et, en somme, de celui du langage à celui de la vie: l'image de la scène qu'il revoit en esprit est trop vive, les paroles qu'il rapporte suscitent en lui un intérêt trop fort pour que le style direct ne s'impose pas de soi-même. Néanmoins le contrôle de la raison sur la cohérence de la construction ne cesse pas tout à fait et continue à se manifester par le lien de la conjonction de subordination. Le caractère assez instable de telles constructions, le fait d'autre part qu'elles se rencontrent surtout aux stades primitifs ou populaires des langues et ne sont en aucune façon un aspect „avancé” de l'évolution linguistique, suggèrent l'idée qu'on

a affaire à des survivances d'un phénomène de transition, qui a dû marquer au sein de chaque langue la phase du passage de la parataxe à l'hypotaxe.

Quoi qu'il en soit, dans l'état actuel de nos langues, on a ainsi au total, s'opposant symétriquement deux à deux, ces quatre types de construction: deux types purs, l'un de parataxe, l'autre d'hypotaxe, à savoir le discours direct et le discours indirect; et deux types mixtes: le discours indirect libre, le discours direct lié. Ce dernier moyen d'expression, si spontané, si primitif, se situe donc exactement à l'opposé du procédé de style indirect libre, lequel constitue au contraire, par son développement artificiel et parallèle dans les langues de culture de l'Europe à une époque relativement récente, une frappante illustration de la convergence progressive de ces langues, convergence en partie automatique, en partie intentionnelle, qu'ont soulignée Meillet et Ch. Bally et qui prépare l'unification finale de l'esprit européen.

Cluj

HENRI JACQUIER

SUR LA DÉFINITION DU „MOT“

Selon Meillet, „un mot est défini par l'association d'un sens donné à un ensemble donné de sons susceptible d'un emploi gramatical donné“¹.

On peut restreindre cette définition en tenant compte de la phonologie du mot².

Viggo Brøndal³ a soumis la définition de Meillet à un examen critique. Une première objection consiste dans ceci que le support phonique du mot peut varier (phénomènes d'Umlaut ou d'Ablaut), d'où absence de constance dans l'ensemble des sons qui constitue le mot.

Cette difficulté n'est cependant qu'apparente. Car il est de notoriété que le mot phonétique n'a pas d'existence réelle, en opposition avec le mot psychique (Rosetti, op. cit., 15). Il n'en est pas moins vrai que la définition logique du mot, proposée par Brøndal, a l'avantage de réunir dans la même classe des mots différents, par exemple les formes verbales *irai, je vais, aller, etc.*, qui sont reliées entr'elles par le sens. Cette appartenance à une classe déterminée constitue pour le mot une constante logique, que le mot phonétique, vu sa nature, ne possède pas⁴.

¹ A. Meillet, *Linguistique hist. et ling. gén.*, I, 30.

² A. Rosetti, *Le mot*, 21.

³ *Les parties du discours. Parties orationis. Études sur les catégories du langage. Résumé d'un ouvrage danois intitulé Ordklasserne*, Copenhague, G. E. C. Gad, 1928, p. 16.

⁴ „Pour devenir un mot, il faut que le signe fasse partie à la fois d'un système de parties du discours et d'un système de synonymie... Le mot... comporte toujours et partout nécessairement un élément de partie du discours“ (Viggo Brøndal, *La constitution du mot*, dans *Essais de linguistique générale*, Copenhague, 1945, p. 118).

Meillet enseignait (l. c., II, 11 s.), d'autre part, qu'il convient d'établir une différence entre le français, doué de la force d'abstraction, et le latin. Ainsi, pour désigner le loup, le français dispose d'une forme unique *loup*, tandis que le latin possède une série de formes: *lupus, lupi, lupo, etc.* „On ne peut pas considérer“, nous dit Meillet, „l'une quelconque de ces formes comme étant le nom du „loup“ plutôt que les autres... un Romain n'était pas capable de nommer le „loup en soi“ (l. c.).

M. Naert (*Acta linguistica*, II, 185 s.) s'est élevé contre cette manière de voir. „Il n'existe pas d'abstrait français *loup*“, affirme-t-il. „Un mot seul n'a aucun sens, il n'en prend que dans un contexte ou dans une situation particulière“ (Id., l. c.)¹. Cela est vrai; mais il ne faut pas oublier que *loup*, en français, possède toutefois un sens général, tout comme la racine **vrka*, en sanskrit, par rapport aux mots qui existent réellement dans la langue: *vrkas, etc.*²; et, d'autre part, il faut tenir compte de ceci, que le mot isolé représente le concept brut³.

En somme, aux aspects différents des problèmes posés par le mot, que nous avons examinés dans notre ouvrage précité, il convient d'ajouter la définition logique du mot, qui permet de classer les mots dans diverses catégories (il y a quatre catégories fondamentales: 1. la substance, 2. la quantité, 3. la qualité et 4. la relation, Brøndal, *Les parties du discours*, 19).

¹ Cf. les objections de M. Vendryes (Meillet, l. c., II, p. 16): „Lorsqu'un paysan français dit: *le loup est venu*, il s'exprime comme un Romain qui aurait dit „*lupus venit*“. Au point de vue de la structure de l'image verbale, les éléments constitutifs sont différents, mais au point de vue du caractère abstrait ou concret des mots, je n'en vois aucune“, et la réplique de Meillet (l. c.): „je crois que dans le passage du type indo-européen à une structure française par exemple, il y a réellement une différence d'abstraction: la tendance universelle à éliminer la flexion casuelle n'est pas un accident“.

² Cf. Brugmann, *Abriégé de gramm. comp. des langues i.-e.*, 299: „la racine ne représente rien de plus que l'idée que nous nous formons sur la partie d'un mot indo-européen où les sujets parlants voyaient l'élément central de la signification“.

³ Ch. Serrus, *La langue, le sens, la pensée*, Paris, 1941, p. 55.

Le mot est la seule réalité linguistique sur laquelle on peut fonder une classification des langues du monde.

Ceci équivaut à prendre en considération la fonction du mot, et c'est l'unique moyen de constituer une grammaire générale.

C'est dire que l'analyse et la définition du mot doivent former la tâche fondamentale de la linguistique. Nous l'avons tenté dans l'ouvrage précité et ici même.

A. ROSETTI

HEINRICH HEINES PROSASTIL DER FRANZÖSISCHE EINFLUSS

Eine Untersuchung über Heine bietet noch heute, mehr als ein dreiviertel Jahrhundert nach dem Tode des Vielbewunderten und Vielgescholtenen, die eigentümliche Schwierigkeit einer modernen Frage, einer Frage, deren Erkenntnis und Lösung nicht die Klärung von Irrtümern allein, sondern die Überwindung von böswilligen Entstellungen und bewussten Lügen zur Vorbedingung hat. Das Urteil über Heines Leben und Werk ist von Anfang an so sehr von dem politischen Tagesstreit und dem politischen Glaubensbekenntnis der Beurteiler abhängig geblieben, dass eine endgültige Lösung über alle Fragenkomplexe, die sich an Heine knüpfen, noch in weiter Zukunft liegt. Unter diesen Umständen muss man sich bei der Heineforschung in stärkerem Masse von den Zeugnissen der Zeitgenossen über den betreffenden Gegenstand freimachen, als es in anderen historischen und literarhistorischen Fragen erlaubt und zweckmässig ist. Freilich sind Unklarheiten auch durch die widerspruchsvolle Natur Heines bedingt, deren Äusserungen selbst wohlwollender Prüfung reichliche Gelegenheit zu Missdeutungen geben¹.

Eine sehr umstrittene Frage ist nun auch die nach Heines Sprachstil und damit zusammenhängend, die nach Heines Kenntnis des Französischen. In weiten Kreisen Deutschlands wie Frankreichs herrschte und herrscht noch die Meinung,

¹ Es sei nur an die Frage nach seinem Geburtsdatum erinnert, das er zweifellos gefälscht hat, sei es nun, wie einige annehmen, um seine Schulreife vorzutäuschen, sei es, wie andere behaupten, um vom Militärdienst freizukommen.

Heine habe das Französische völlig beherrscht, und er hat selbst auch vieles dazu getan, diese „Legende“ zu pflegen. Vor allem hat er sich immer den Anschein gegeben, als habe er seine in Frankreich erschienenen Werke, wenigstens die Prosaschriften, selber französisch abgefasst. In Fachkreisen dagegen wird, wie schon der Terminus *Legende* zeigt, jetzt durchaus bestritten, dass Heine das Französische beherrscht habe. Vergewärtigen wir uns die Argumente pro und contra.

Einige Zeugnisse über Heines französische Kenntnisse stellt *Betz* (lit. 7)¹ zusammen². Diese sind alle einschränkend, aber es gibt auch positiv bewertende Zeugnisse von Zeitgenossen. Für eine starke Vertrautheit mit dem Französischen spricht schon sehr vieles aus Heines äusseren Lebensumständen. Weiterhin berichtet *Strodtmann* (lit. 18. 2. 231), dass *Gautier* Heine des Französischen für vollkommen mächtig hielt. Auch *Legras* und *Hüffers* (lit. 13) sagen, dass Heine fließend fran-

¹ Die mit lit. bezeichneten Zahlen beziehen sich auf die laufenden Nummern des Literaturverzeichnisses auf p. 32. Diesen Nummern sind Band- und Seitenangaben hinzugefügt. Wo letztere allein stehen, beziehen sie sich auf lit. 1.

² *Betz* (lit. 7) stellt auch die Zeugnisse zusammen, aus denen hervorgeht, dass Heine an der Übersetzung seiner Werke tätigen Anteil hatte. *Franzos* (lit. 11. 28) meint sogar, dass Heine trotz seines fehlerhaften Französisch eine Kleist-Tragödie selber übersetzt habe, wie auch *Strodtmann* (lit. 18. II. 117) annimmt. Und *Henri Julia* äussert sich nach *Bieber* (lit. 9. 277) wie folgt (*Houben*, lit. 16, führt die Stelle nicht an): „ich behaupte, dass seine Übersetzer nichts veröffentlichen, ohne seine Meinung darüber einzuholen, denn seine Hilfe war gewöhnlich nützlich und notwendig“. Heine soll sich sogar geweigert haben, gewisse Germanismen seiner eigenen Übersetzung preiszugeben, die nach *Meissner* (lit. 1. 65) immer „an einer gewissen Weitschweifigkeit und deutschen Tournure“ litten. Gegen solche Äusserungen sprechen verschiedene Fehler in der französischen Übersetzung, die den Schluss nahe legen, dass Heine sich nicht um die Übersetzung gekümmert hat; denn sonst hätte er so sinnstörende Fehler wie die folgenden nicht durchgehen lassen: ... und sie hatte schon in *Hülle und Fülle* ihre Kommentare ... (lit. 1. 259) erscheint (lit. 2) als: ... et elle eut alors pour le fond et pour la forme ses commentaires ...

zösisch schrieb. Ferner haben *Ruge* (lit. 14) und *Laube* (lit. 15) Heines Sprachfertigkeit gerühmt. Wichtig ist vor allem Laubes Zeugnis, weil es ausführt, dass Heine je nach Stimmung verschieden gut sprach, und dass daher manche Besucher den Eindruck bekommen mussten, er könne schlecht Französisch. Das ist sehr wichtig für die Bewertung der abweichenden Zeugnisse und verständlich zugleich, da es den meisten Menschen wie Heine ergeht: manchmal hat man beim Sprechen einer fremden Sprache ungeheure und unerklärliche Schwierigkeiten, während sie manchmal völlig leicht von den Lippen fliesst¹.

Heines Französisch war individuell gefärbt, was viele französische Schriftsteller bestätigen. Nach *Strodtmann* (lit. 18. 2. 231) berichtet *Gautier*, dass Heine Freude daran hatte, seine Sarkasmen unter germanisierender Aussprache zu verstecken. Aus der Tatsache, dass *Börne* diese Absicht missverstand, erklärt sich sein Fehlurteil (lit. 10. 15) zur Genüge. In den „Nachgelassenen Schriften“ bekennt zwar Heine selber sein unzureichendes Französisch, aber er spricht dabei doch von seiner ersten Pariser Zeit². Dass Heine gute Kenntnisse des Französischen besessen hat, ergibt sich daraus, dass er die erste französische Gesamtausgabe seiner Schriften selbst revidiert hat (lit. 18. 2. 295). Aber andererseits hat Heine nie ein französisches Manuscript zu einem seiner Werke geschrieben, noch ein Werk allein übersetzt. So werden wir uns nicht wundern, wenn keine Einigung in der Frage über den Grad und die Beschaffenheit von Heines wirklichen französischen Kenntnissen erzielt werden konnte. Verschiedene

¹ Beachtung verdient jedoch die Tatsache, dass Heine selbst versichert, er habe niemals einen französischen Vers gemacht, und schon als Schüler habe er einen starken Widerwillen dagegen empfunden. *G. Selden* (lit. 17. 25) berichtet als Heines Meinung über das Französische in dieser Hinsicht, es sei „incapable de traduire certaines sensations intimes“. *Betz* (lit. 7. 174) schliesst daraus zum mindesten sehr kühn, dass er also nicht französisch gedacht habe.

² cf. Aphorismen, wie: Mein Geist fühlt sich in Frankreich exiliert, in eine fremde Sprache verbannt.

Meinungen herrschen auch deswegen, weil die verschiedenen Beurteiler verschiedene Massstäbe anlegen. Mir scheint *Le-gras* (lit. 13. 356; cf. auch *Hüffers*, lit. 13. 2. 293) der Wahrheit am nächsten zu kommen, da er seinem Lobe des Heineschen Französisch hinzufügt, dass dieses Lob cum grano salis zu verstehen sei, nämlich im Vergleich zu seinem Deutsch, wie es in flüchtig hingeworfenen Briefen und Skizzen vorliege.

Es ist in der Tat wichtig, Heines Deutsch einer genauen Prüfung zu unterziehen, wenn man zu der Frage nach seinem Französisch Stellung nehmen will. Es ist bekannt, dass Heine in seiner Jugend zum mindesten kein fehlerfreies Deutsch zu schreiben imstande war. Man hat dafür den Einfluss der Mutter verantwortlich machen wollen, die nach *Elster* (lit. 1. 1. 5) die deutsche Sprache „nicht ganz vollkommen“ beherrschte¹. Wie dem auch sei, es ist unglaublich, dass Heines deutsche Fehler sich aus dem Milieu des Elternhauses erklären (so *Elster*, lit. 4. C; 1. 1. 31) lassen. Der Einfluss von Strasse und Schule auf die Sprache pflegt stärker zu sein, als der des Elternhauses. Mir scheint *Zillgenz* (lit. 19. 6) am ehesten das Richtige zu treffen, wenn er Heines häufigsten Fehler, das Verwechseln von Dativ und Accusativ, als norddeutsche Dialekteigentümlichkeit erklärt, weil im nordd. wenigstens die pronominalen Dative und Accusative formal nicht geschieden sind². Mir scheint übrigens, dass Heines Unsicherheit in der Flexion in späteren Jahren so gering war, dass man zweifeln

¹ Ihre Fehler lassen sich nach *Elster* „nur durch die frühe Gewöhnung ans Hebräische erklären“, aber *Karpeles* (lit. 3. 6) behauptet, dass sie ebenso wie das Deutsche auch das Französische und Englische beherrschte; *Karpeles* scheint also eine sehr hohe Meinung von Frau Peiras Deutschkenntnissen zu haben (cf. lit. 12).

² *Zillgenz* weist auch darauf hin, dass an rheinischen Redensarten bei Heine sich wenig findet, wohl aber eine Menge von lautlichen — durch Metrum und Reime gesicherte — Eigentümlichkeiten. Freilich bleibt zu bezweifeln, dass Heine wirklich immer unbewusst und unabhängig diesen mundartlichen Eigentümlichkeiten (z. B. zweisilbiges „Läie“) Eingang in seine Lyrik gegeben habe, wie *Zillgenz* annimmt.

muss, ob er bei etwas grösserer Sorgfalt sie nicht hätte ganz überwinden können¹.

Ich versuche nun, aus diesen Fehlern Heines im Deutschen Rückschlüsse auf Heines Sprachleben und damit auch auf sein Französisch zu ziehen. Zu diesem Zwecke eignet sich vorzüglich ein Jugendbrief aus dem Jahre 1816 (lit. 3. 27), der auf kurzem Raume fast alle bei Heine möglichen Fehler, Nachlässigkeiten und Besonderheiten zu demonstrieren erlaubt. Mit diesem Material vergleiche ich die von *Betz* aus Heines französischen Originalbriefen zusammengestellten Fehler.

I. Deutsch: Die Fehler im einzelnen lassen sich in folgende Gruppen einteilen:

1. Unsicherheit im Dat.-Acc. Gebrauch.

In sicherer Huth vor *die* schleichende... Macht.

Nur in *den*... Tiefen der Mystik kann ich meinen... Schmerz hinabwälzen (cf. die im Französischen fehlende Unterscheidung von Ruhe und Richtung).

¹ Ich stelle eine kleine Auswahl von Inkonsequenzen und offensichtlichen Flüchtigkeiten zusammen:

4.458 Unsere späte Gäste.

3.68 Keine so grosse Abgeschmacktheiten.

4.458 Unsere Verwandte.

4.462 Vieler buntbewimpelten Schiffe.

7.167 Halten Sie sich nicht an der Schuldefinition.

7.183 Es thut not, bei jedem ein weisses Täfelchen zu stellen.

Auch *Elster* hat eine ganze Reihe krasser Fehler aufgeführt, jedoch ist seine Beurteilung widerspruchsvoll. Er meint, die Unsicherheit verliere sich bald, während er in dem Kommentar (lit. 4) zum „Buch der Lieder“ behauptet, Heine habe zeitlebens sich nicht von diesen dat.-acc.-Fehlern freimachen können. Ich meine, man sollte sagen: nicht sich freimachen wollen; denn er war gleichgültig gegen diese Fehler. Es sei an seinen Spott „über die armen Deutschen“ (lit. 1. 3. 151 f.) erinnert, die sich „den Adelung aufgesackt“ haben und sich mit dem Dativ und Accusativ quälen. Auch in einem Briefe an Lewald (lit. 1. 4. 634) kommt er auf dies peinliche Thema, auf seine „Sprachfehler“ zu sprechen, die er zu beschönigen sucht; er sagt, mit diesen „Schnitzern eines Schuljungen“ zeige er schön, dass er sich „in jeder Beziehung die Jugend bewahre“.

2. Unsicherheit in der Flexion des Adjektivs.

Meine schöne Lieder.
Die ungeheure Handelsspekulationen.

3. Rheinisches und sonstige Nachlässigkeiten.

Da hab ich; spiel ich; keine Leut für mich; übergeblieben; (cf. auch Freundin; darinn u. s. w. gegen Lügnerin; Königin usw.).

4. Stellung.

So hat sich auch noch dazu gesellt seit einiger Zeit eine schwüle Spannung zwischen den...
Ich habe das Glück gehabt, in seiner Gesellschaft zu speisen bey Onkel.

II. Französisch: Wir behalten nach Möglichkeit die bei den deutschen Fehlern angewandte Gruppierung bei und finden:

1. Grammatische Unsicherheit.

Peut-être je viendrai; je suis vain de croire; j'ai tardé de vous écrire; si je trouverais; weiterhin Konjunktiv statt des geforderten Indikativs u. a.

2. Nachlässigkeiten.

Diese finden sich sehr zahlreich in der Accentsetzung; weiterhin finden sich zahlreiche sonstige orthographische Verstöße, z. B.: *parmis*; *ferrai*; *assi*; *il ma dit* (ohne'); *brilliant*; *sommore*.

Nachlässigkeiten finden sich auch gegen die Kongruenz, z. B.: *les soi-disant*; *beau* (als Plural); *du nouveaux*.

3. Germanismen.

Nul homme n'est plus que moi l'admirateur; j'ai beaucoup d'avenir de fortune.

4. Vulgarismen.

Ça fait; nous font.

Der deutsche Brief enthält, wie aus der Aufstellung ersichtlich ist, eine sehr grosse Menge von Fehlern, die natürlich den stilistischen Eindruck nachteilig beeinflussen. Nachdem man sich aber davon freigemacht hat, erkennt man doch das starke Gefühl, das sich in fast poetischer, zu Herzen gehender

Form ausspricht. Auch in den französischen Briefen herrscht ein Gewimmel von Fehlern; jedoch lassen sich diese noch leichter entschuldigen als die deutschen. Aus allen Fehlern geht eine grosse Flüchtigkeit hervor, ich nehme keinen Anstand, Heines Niederschrift salopp (cf. Anm. 1, p. 21) zu nennen — im Deutschen, wie im Französischen. Bemerkenswert ist, dass einer der französischen Briefe schon aus dem Jahre 1822 stammt. Bei der Beurteilung der wirklichen Fehler, d. h. bei denen, die grammatische Unsicherheit verraten und bei den Germanismen muss man berücksichtigen, dass die ähnlich gelagerten Verstöße gegen das Deutsche ähnlich zahlreich sind¹. Wenn man überdies an die Stellen der Briefe denkt, die „très français“ sind² und weiterhin bedenkt, dass der Stil mit Ausnahme der Germanismen, für die Heine eine obstinate Vorliebe hatte, recht flüssig ist, so kann man das Anathema von *Betz* nicht anerkennen. Es scheint fast, als ob Heines Französisch nicht schlechter sei als sein Deutsch. Die vorliegenden Werke Heines beweisen nun aber, dass er ein deutscher Dichter von grosser Sprachgewalt war. In französischer Prosa hat sich Heine kaum, in französischer Poesie nie versucht. Diese beiden Tatsachen gegenüberstellend, kann ich mich nach meinen früheren Ausführungen trotz der fehlenden französischen Werke nicht von Heines sprachlicher Unfähigkeit im Französischen überzeugen: Aus seinen deutschen Werken heraus glaube ich es zum mindesten wahrscheinlich machen zu können, dass in

¹ Cf. auch die Beispiele bei *Bartels* (lit. 8), deren Interpretation sich durch die bestehenbleibende Sprachgewalt Heines von selbst widerlegt.

² Z. B. „comme je vous connais l'âme artiste“; „quant à M... je ne sais que penser“; „qui est plus rare que ne s'imaginent les...“. Zum Verständnis der besonderen Nachlässigkeit in der französischen Orthographie mag auch die Tatsache dienen, dass in Frankreich orthographische Verstöße kein Zeichen von Unbildung sein müssen. So versicherte mir ein Primaner in Paris, dass „maitre“ ohne accent circonflexe geschrieben werde. Man kann aus Briefen von durchaus nicht ungebildeten Franzosen ersehen, dass noch „schlimmere“ Fehler vorkommen. Und endlich ist zu berücksichtigen, dass manche Wörter, wie auch in Heines Deutsch, bald richtig, bald falsch geschrieben werden, dass also wirklich nur Nachlässigkeit vorliegt.

Heines Denken die französische Sprache eine nicht unbedeutende Rolle gespielt hat, dass, wenn Heine auch nicht rein französisch dachte, Gedanken in französischer Sprache diejenigen in deutscher Sprache kreuzten und sich in Heines Prosastil auswirkten.

Heines Stil zeigt deutliche französische Spracheinflüsse. In der Literatur über Heine findet sich jedoch diese Tatsache nirgends vermerkt mit Ausnahme einer einzigen Stelle bei *Betz* (lit. 7. 289 Anm.). Er sagt: „Ebenso (= beiläufig) wird vielfach von französischem Spracheinfluss auf Heines Stil geredet. Eine diesbezügliche Notiz findet sich im VII. Bande des *Journal des Goncourts* (p. 28): *«Aug. Sichel affirmait, ce soir, que l'allemand de Heine était un allemand tout spécial, presque une langue particulière, une langue à phrases courtes, sans précédents dans la langue germanique...»*“ *Betz* tut die Sache damit ab. Mir jedoch scheint der Wert dieser Quelle ausserordentlich gross zu sein: Die aufmerksame Lektüre Heines bestätigt diese These; durch Zitate aus Heine hoffe ich sie zu beweisen¹. Ich stelle eine Anzahl Sätze aus Heines deutschen Werken heraus, die französischen Bau, d. h. französische Konstruktion oder französische Stellung enthalten. Es werden nur Sätze zitiert, die im Deutschen fremd oder auffallend wirken, und auch von diesen nur die krassesten Fälle. Die Beweiskraft der Zitate wird noch dadurch gehoben, dass sie ausschliesslich nach dem deutschen Text notiert wurden. Der nachträglich zur Prüfung vorgenommene Vergleich mit der französischen Heine-Ausgabe ergab die weitestgehende Übereinstimmung beider Fassungen. Wichtig ist, sich dabei immer gegenwärtig zu halten, dass das Originalmanuscript immer von Heine deutsch abgefasst wurde, und dass auch die Übersetzung ins Französische in keinem einzigen Falle von Heine selbst vorgenommen wurde.

Der geschuldete Beweis kann nur durch Häufung der Beispiele einwandfrei erbracht werden, zumal die „französische

¹ A. Sichel glaubte, Heines Französisch als „formé par l'étude du français de Diderot“ charakterisieren zu können. Die Prüfung dieser These könnte vielleicht unternommen werden.

Stellung“, mein Hauptargument, sich in immer weiteren Kreisen Deutschlands durchzusetzen beginnt¹, sodass dem unbefangenen Leser oder Hörer manche Beispiele gar nicht auffallen. Hier kann ich nur wenige Fälle anführen. Die Grenze zwischen dem, was anzuführen ist und dem, was als belanglos fallen gelassen werden kann², zu ziehen, ist schwer: es liegt in grossen Partien dieser Schriften französischer Rhythmus, der oft nur gefühlsmässig und vielleicht nicht von jedem erfasst wird. Jedoch musste dieser Versuch des Beweises durch die Gegenüberstellung der beiden Fassungen unternommen werden. Ich sehe keine andere Möglichkeit, die Frage nach Heines französischen Kenntnissen klären zu helfen.

Die Hauptmasse der Beispiele entstammt dem Buche „Zur Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland“ (lit. 1. 4. 163), das zuerst im Jahre 1834 unter dem Titel „De l'Allemagne depuis Luther“ in der „Revue des deux mondes“ erschienen (lit. 2) ist. Besonders geeignet für meinen Zweck erscheint dies Werk deshalb, weil seine Veröffentlichung und noch mehr seine Abfassung nur geringe Zeit nach der Übersiedelung nach Paris fällt. Ich stütze mich jedoch nicht auf dies eine Buch allein, da verschiedene Werke aus verschiedenen Zeiten und nachweislich von verschiedenen Schriftstellern übersetzt (cf. lit. 7. 188), die Sicherheit der Schlüsse erhöhen. Dass die französische Übersetzung der Heineschen Schriften nicht dem deutschen Satzbau Heines nachgebildet sein kann,

¹ Die Tatsache ist bekannt; aus der Fülle der Äusserungen darüber greife ich eine einzige (lit. 9. 430) heraus: „Durch Heine ist in der deutschen Literatur eine Convention der poetischen Haltung und Sprache durchbrochen worden, die sich bis auf den heutigen Tag, trotz aller Erschütterung, aufrecht erhalten hat. Heine näherte das geschriebene Wort der Mündlichkeit“. Von Heine stammt der „Jornalistenstil“ im guten und bösen Sinne. Was die Satzstellung anlangt, die sich bei Heine zuerst findet, so ist zu bemerken, dass sie in der modernen Periode des wissenschaftlichen Stils häufig ist.

² Es ist dies eine notwendige Folge der immer zunehmenden „Kulturverwandtschaft“ beider Sprachen. Diese bedingt Gemeinsamkeiten, die in beinahe allen modernen Sprachen sich finden und in keiner einzigen alten.

bedarf keines längeren Beweises; die beiden Sprachen besitzen eine zu sehr abweichende Syntax. Es muss also eine Besonderheit des Heineschen Deutsch vorliegen, da an der französischen Übersetzung auffällt, dass sie sich ausserordentlich eng an das deutsche Original anschliesst.

Als kurze Auswahl der Beispiele sollen folgende Stellen angeführt werden. Es handelt sich vor allem um Beispiele französischer Wortstellung, weiterhin um den Gebrauch von durchaus französischen Konstruktionen.

A. Stellung von:

I. Präverb.

1. Der einsamste Autor, der... nahm Teil an dieser Bewegung... und sprach sie aus in seinen Schriften (279).

L'auteur le plus solitaire, qui prenait part à ce mouvement... et l'exprimait dans ses écrits (664).

2. ... Und doch, zur selben Zeit ging ich umher auf den Boulevards von Paris, frisch und gesund und unsterblicher als je (52).

... Et cependant à la même époque je me promenais sur les boulevards de Paris, frais et dispos et plus immortel que jamais (1.187).

II. Verbum finitum.

1. Es war im Mai 1848 an dem Tage, wo ich zum letzten Male ausging, als ich Abschied nahm von den holden Idolen, die ich angebetet in den Zeiten meines Glücks (1. 487).

C'est en mai 1848, le jour même où je suis sorti pour la dernière fois, que j'ai pris congé de la belle idole adorée au temps de mon bonheur (225).

2. Man hat mir längst Mass genommen zum Sarg, auch zum Nekrolog, aber ich sterbe so langsam, dass solches nachgerade langweilig wird für mich, wie für meine Freunde (1.484).

Depuis longtemps on a pris les mesures pour mon cercueil et aussi pour ma nécrologie, mais je mets si longtemps à mourir que cela en devient ennuyeux pour moi autant que pour mes amis (221).

III. Partizipium des Perfekts.

1. Im Gewühle zeigten sich auch grosse Stiere mit vergoldeten Hörnern und behängt mit Blumengirlanden (4.427).

Au milieu de cette foule se dressaient d'énormes taureaux aux cornes d'or, ornés de guirlandes de fleurs (53. 13).

2. Als ich wieder zu meiner Mutter kam, stand sie am Fenster, verloren in Gedanken, das Haupt gestützt auf ihren rechten Arm, und die Tränen flossen ihr unaufhörlich über die Wangen (4. 325/6).

Quand je revins auprès de ma mère, elle était à la fenêtre, absorbée dans ses pensées, la tête appuyée sur sa main droite, et des larmes ruisselaient sur ses joues (36. 205).

IV. Infinitiv.

1. Da fand er nun freilich, dass wir gar nichts wissen können von sehr vielen Dingen, mit denen wir... (254).

Il trouva sans doute en résultat que nous ne pouvons rien savoir de beaucoup de choses que nous... (375).

2. F. begann in L. Vorlesungen zu halten nach dem Beispiele und im Sinn seines Lehrers (230).

F. commença à L. à faire un cours à l'exemple et dans le sens de son maître (394).

3. Wir sahen ihn auswandern nach Rom, der Hauptstadt (246).

Nous le vîmes émigrer à Rome, la capitale (408).

V. Objekt.

1. O wie gern möchte ich schlafen des ewigen Schlafes in den Armen dieser Nacht (4. 328).

Oh, que je voudrais dormir du sommeil éternel dans les bras de cette nuit (36. 207).

2. Alle Dinge haben Realität nur in unserem Geiste (263).

Toutes les choses n'ont leur réalité que dans notre esprit (648).

VI. Adverbialer Bestimmung.

1. Um die bestimmte Zeit befindet sich der Schiffer an dem bestimmten Orte mit seiner Barke (6. 88).

A l'heure dite, le batelier se trouve au rendez-vous avec sa barque (53. 28).

2. Chr. W. wurde geboren 1697 zu Br. (228).

Chr. W. naquit en 1697 à Br. (393).

B. Gebrauch von:

I. Partizipialkonstruktionen.

1. ... Und ein solcher Charakter musste, zurückwurzelnd in eine solche Lehre, noch unbeugsamer werden, noch hartnäckiger, noch eiserner (265).

Et ce caractère repliant ses racines dans une semblable doctrine, ne pouvait que devenir plus opiniâtre, plus inflexible (650).

2. Wir werden deine Asche nach dem deutschen Pantheon tragen, der Sarkophag umgeben vom jubelnden Triumphzug und begleitet vom Chor der Musikanten (236).

Nous porterons tes restes au panthéon allemand au milieu d'un cortège triomphal, et avec des chœurs de musique (400).

3. ...tauchte er empor aus seiner Flut, in der Hand den Dreizack schwingend, das Haupt mit Schilf bekränzt, und der silberne Wellenbart herabwallend bis zum Nabel (6.91).

Le dieu sortait du sein des flots, le trident à la main, la tête couronnée de roseaux et sa longue barbe descendant en flots argentés jusqu'à son nombril (53. 31).

II. Infinitivkonstruktionen.

1. Es war dies eine sehr verwickelte Geschichte, schwer zu entwirren (188).

C'est une histoire très confuse, très difficile à débrouiller (493).

2. Herr Andersen, den ich das Vergnügen hatte, diesen Sommer hier in Paris zu sehen (181).

M. Andersen, que j'ai eu le plaisir de connaître à Paris cet été (486).

III. Verschiedenen französischen Ausdrucksweisen (in Auswahl).

1. Ich kenne, mein Herr, diese deutsche Ruhe (231).

Je connais, Monsieur, ce calme allemand (396).

2. Diese Kugel, war sie die Sonne? (4. 347).

Le globe, était-il le soleil? (36. 225).

Ich glaube, im Vorangegangenen den Nachweis erbracht zu haben, dass die Eigenart des Heineschen Satzbaus in einem Anklingen ans Französische besteht. Diese Eigenart entstammt französischen Spracheinflüssen auf Heines Denken.

Ausser der Übereinstimmung seiner Sätze mit der französischen Fassung glaube ich nun noch eine Tatsache als Beweis anführen zu können und zwar die Abweichung der unberechtigten, von Heine nicht revidierten Übersetzung seiner „Geständnisse“ in der „Augsburger Allgemeinen Zeitung“. Auch dieses Werk erschien zuerst französisch in der „Revue des deux mondes“. Ich stelle einige Beispiele gegenüber in:

1. Heinescher Originalfassung, wie sie die üblichen deutschen Heine-Ausgaben enthalten (H),

2. der Fassung der „Revue“ (R),

3. der Fassung jenes unberechtigten Rückübersetzers in der Augsb. Allg. Zeitung (A).

Die Heinesche Satzstellung und seine Gallizismen sind in der Rückübersetzung trotz der als französisch erwiesenen Vorlage getilgt, freilich nicht in jedem Falle, und ausserdem taucht manches Fremdwort auf, dem man seine französische Herkunft ansieht.

Von einer grammatischen Klassifizierung der Beispiele sehe ich ab:

C. Rückübersetzung in der „Augsburger Allgemeinen Zeitung“ vom 21.-26. 9. 1854; Beilage 264—269:

1. (H) Sein Selbstportrait ist eine Lüge, bewundernswürdig ausgeführt, aber eine brillante Lüge (21).

(R) Le portrait qu'il a fait de lui-même est un mensonge, exécuté d'une manière admirable, mais un brillant mensonge (1172).

(A) Das Portrait ist eine bewundernswürdig ausgearbeitete und glänzende Lüge, aber eine Lüge (6. 21).

2. (H) Sobald sie ... haben, werden sie nicht mehr gefährlich sein; gesättigt, fallen sie wie Blutegel zur Erde (46).

(R) Aussitôt qu'ils seront rassasiés... ils ne seront plus dangereux; affamés ils sont forts; repus, ils tomberont à terre comme les sangsues (1182).

(A) ... sind sie nicht mehr gefährlich; solange sie hungrig sind, sind sie stark; haben sie sich vollgesogen, so fallen sie zur Erde wie die Blutegel (6. 46).

3. (H) Und doch, zur selben Zeit ging ich umher auf den Boulevards von Paris, frisch und gesund und unsterblicher als je (52).

(R) Et cependant à la même époque je me promenais sur les boulevards de Paris, frais et dispos et plus immortel que jamais (1187).

(A) Und doch ging ich zu derselben Zeit auf den Boulevards von Paris spazieren, frisch und munter und unsterblicher als je (6. 52).

4. (H) Was mich betrifft, so konnte ich nie einstimmen in das Zetergeschrei meiner Genossen, die bei dem Namen Loyola immer in Wut gerieten, wie Ochsen, denen man einen roten Lappen vorhält (68).

(R) Quant à moi, je n'ai jamais voulu mêler ma voix aux cris d'alarmes de mes confrères, qui se prenaient toujours de fureur au seul nom de Loyola (1201).

(A) Was mich betrifft, so habe ich in den Alarmruf meiner Confreres, die bei dem blossen Namen Loyola in Wut gerieten, wie die Stiere, wenn man ihnen ein rotes Tuch vorhält, nie mit eingestimmt (6.68).

5. (H) Er stellte mir einen Holländer vor, der, eben aus Japan gekommen, 30 Jahre dort in N. zugebracht (+ hatte?) und begierig wünschte, meine Bekanntschaft zu machen.

(R) Celui-ci me présentait un Hollandais, qui revenait justement du Japon, après y avoir passé 30 ans dans la ville de N. et qui désirait vivement faire ma connaissance (1204).

(A) ... stellte mir dieser einen Holländer vor, der gerade von Japan kam, wo er... gelebt (72).

6. (H) Lebendigtote, wandelten sie einher, ver mummt vom Haupt bis zu den Füßen, die Kapuze über das Gesicht gezogen (ed. Bölsche 4.289).

(A) Als lebendige Tote bis auf die Füße in eine graue Kutte gehüllt und die Kapuze über das Gesicht gezogen, gingen sie einher (6. 74).

Wir ersehen schon aus diesen wenigen Beispielen, dass unsere Sprache der des Rückübersetzers näher steht als der Heines, ohne dass wir deshalb schlössen, dass unsere Sprache „das plumpste Bairisch“ sei, wie Heine diese Rückübersetzung beurteilte. Damit stützen diese letzten Zitate meine These, wonach Heines Sprache ein besonderes Deutsch ist, ein Deutsch, über das sich ein französisches „Satzschema“ spannt; und damit scheint mir auch bewiesen, dass Heine das Französische durchaus beherrscht hat.

Einer besonderen Erwähnung bedarf noch der Jugendstil Heines. Es scheint mir nämlich, dass in den ältesten Briefen sich eine Satzstellung findet, die an das Mauseheln¹ anklingt. Bewusste Nachahmung des jüdischen Sprechens findet sich jedoch nur sehr selten². Es bestehen nun Beziehungen zwischen

¹ Z. B.: „So hat sich auch noch dazu gesellt seit einiger Zeit eine schwüle Spannung zwischen den getauften und ungetauften Juden“ (an Sethe, 27. 10. 1816).

² Lit. 1. 4. 470; cf. auch lit. 1. 4. 461: „Schneid ab Dein Haar, denn Du bist ein verheiratetes Weib“; cf. ferner die Lamentationen Nasenters im „Rabbi“.

dem „Mauseheln“ des jungen Heine und dem, was ich auf den Einfluss des Französischen zurückführe. Es ist damit zu rechnen, dass der französische Einfluss in Heines Kindheit zusammen mit der jüdischen Sprechweise, die beide im Gegensatz zu der Sprache standen, deren Einfluss Heine auf der Strasse und in der Schule ausgesetzt war, Heines Stil dazu prädestinierten, ein eigener und besonderer zu werden. Ich glaube in ihm Elemente des Französischen und des jüdischen Deutsch zu erkennen. So erklärt es sich dann auch, dass schon in den Schriften vor der französischen Periode sich äussere Anklänge an das Französische finden. Jedoch sind diese Ähnlichkeiten durch die Stellung allein bedingt, später kommt ein neuer Rhythmus hinein und häufiger Gebrauch von Gallizismen im engeren und weiteren Sinne. Einfluss des Französischen muss also schon in der Jugendzeit angenommen werden. Und dieser frühe Einfluss des Französischen, den ich aus seinen Werken erschliesse, der aber durch Heines Biographie sich nicht stärker als bei anderen aus dem Rheinlande stammenden Schriftstellern seiner Zeit nachweisen lässt, erklärt dann auch, dass Heines Stil stärker vom Französischen beeinflusst wurde, als der anderer Deutscher, erklärt vielleicht auch, dass Heines Französisch bis zuletzt gewisse Härten zeigte. Er hielt es eben nicht für nötig, das ihm von Jugend auf vertraute Französisch systematisch und gründlich nachzulernen. Wieder lässt sich sein Deutsch als Parallele anführen, wenigstens, wenn wir *Karl Rosenbergs* Zeugnis glauben dürfen. Dieser (lit. 9. 147) sagt: (Heine, der)... „dabei so unbeholfen spricht, dass er eine Phrase zehnmal anfängt, um sie zuletzt doch nicht schicklich zu Ende zu bringen. (Er) zeigt sich... nicht als ein Mann, auf dessen Ausbildung die französische Civilisation günstig eingewirkt hat“.

Ich fasse zusammen: Heines Stil wirkt manchmal auch in der uns überkommenen Fassung seiner Werke etwas unruhig, weil er durchaus französische Stellung anstrebt, ohne sie aus Gründen der deutschen Diktion zu Ende führen zu können. Man kann daher nicht von einem Französisch mit deutschen Worten reden, man kann höchstens sagen, ein französisches Schema spannt sich über das Ganze, wodurch die Güte seines

Deutsch nicht beeinträchtigt wird. Ich glaube sogar, dass das, was das Eigene und Bewunderte von Heines Stil ausmacht, zum grossen Teil auf dieser Mischung von deutscher und französischer Sprachgewohnheit beruht. Die Freiheit und Anpassungsfähigkeit des Heineschen Stils wird ja dadurch nicht im mindesten verringert.

Ich stehe am Ende einer Untersuchung, mit der ich ein neues Argument zu der Streitfrage nach Heines Kenntnis des Französischen, nach Heines Stil überhaupt, zur Diskussion stelle.

BENUTZTE LITERATUR

1. *Heines Werke*, ed. E. Elster (*kritische Ausg.*), Leipzig, 1887—90.
2. *Revue des deux mondes*, 1834—1854.
3. *Heines Werke*, ed. G. Karpeles, Berlin, 1887.
4. *Heine, Buch der Lieder*, ed. Elster, Heilbronn, 1887.
5. *Augsburger Allgemeine Zeitung*, 21—26. 9. 1854. Beilage 264—269.
6. *Heines Werke*, ed. Bölsche, Berlin, 1890.
7. Betz, L. P., *Heine in Frankreich*, Zürich, 1895.
8. Bartels, A., *Heinrich Heine*, Auch ein Denkmal, Dresden, 1906.
9. Bieber, H., *Heine*, Leipzig, 1885.
10. Börne, L., *Gesammelte Schriften*, 3. Ausg. Stuttgart, 1840 (darin: L. Börnes Urteil über H. Heine).
11. *Deutsche Dichtung*, Bd. XI, (darin *Aufs.: Franzos*, p. 28 ff.).
12. *Deutsche Rundschau*, 1877 (darin: *Die Briefe der Mutter Heines*).
13. *Deutsche Rundschau*, 1893—94 (darin: *Legras*, p. 356 f., *Huffers*, p. 293 f.).
14. *Gartenlaube*, 1867, p. 671 f.
15. *Gartenlaube*, 1868, p. 24 f.
16. Houben, H. H., *Gespräche mit Heine*, Frankfurt, 1926.
17. Selden, Camilla, *Les derniers jours de H. Heine*, Paris, 1884.
18. Strodtmann, A., *H. Heines Leben und Werke*, 2 Bände, Leipzig, 1887.
19. Zillgenz, G., *Rheinische Eigentümlichkeiten in Heines Schriften*. Programm Waren, 1893.

EUGEN SEIDEL

„NA DENN NICHT, LIEBE TANTE“

UND ANDERE MISSBRAUCHTE VERWÄNDTE

Wenn man zunächst das Wort «missbraucht» im weitesten Sinne auffasst, so fallen darunter alle diejenigen Verwandtschaftsnamen, die nicht auf Verwandte angewendet werden. Doch ergeben sich sofort zwei deutlich unterscheidbare Kategorien des Materials. Einmal gehören alle die Fälle zusammen in eine Gruppe, in denen der Verwandtschaftsname bewusst und zwar als Gleichnis auf nicht verwandte Personen angewendet wird. Es handelt sich also dabei um verhältnismässig unproblematische Erscheinungen, in denen eine nahe Beziehung, die verwandtschaftlichen Banden entsprechen soll, und die vor allem etwas Selbstverständliches ausdrückt, auch in Namen und Anrede deutlich gemacht werden soll. Hierher gehören also die Bruderschaften und Schwesternschaften mit ihren Leitern, den Vätern und Müttern. Wir finden diese Bezeichnungen vor allem bei Vereinigungen von Männern oder Frauen, die ein religiöses Gemeinschaftsgefühl verbindet, also etwa Priester und Mönche, bzw. Nonnen, bei denen die Bezeichnung und Anrede *Bruder* und *Schwester* lautet, die leitende Persönlichkeit aber *Vater* oder *Mutter* genannt wird. Hierher gehören auch die pietistischen Brudergemeinden. Dann gibt es die *Krankenschwester* (aber englisch *nurse*), die ebenfalls in den meisten Fällen einer religiösen Schwesternschaft angehört. In dieses Kapitel fallen auch die *Logenbrüder* und *Schwestern*. Weiterhin gibt es andere Vereinigungen, in denen ein gemeinsames Streben oder Ziel den Wunsch nach vertraulicher Nähe und Gleichheit aufbrachte, so etwa bei den studentischen

Bundesbrüdern. Im Französischen entspricht *confrère* sowohl profan als Kollege, als auch als *Ordensbruder*.

Alle diese die positive Seite der Verwandtschaft hervorhebenden Beispiele sind eindeutig und leicht erklärbar als symbolhafte Übertragung gewisser durch das Blut gegebener Beziehungen auf solche, die als entsprechend im Geistigen angesehen werden sollen. Wir müssen uns also bei diesen klaren und durchsichtigen Fällen nicht länger aufhalten. Sie mussten nur erwähnt werden, da sie sowohl im weiteren Rahmen dazugehören, als auch zur Aufdeckung anderer, komplizierter gelagerter Fälle wesentlich sind. Rein äusserlich betrachtet bilden sie die positive Seite einer polaren Erscheinung.

Abgesehen von den oben angeführten festen Gebrauchsweisen gibt es auch individuelle Fälle, die aber ziemlich üblich und häufig sind, ohne doch die bewusste Stufe der geregelten Zustände zu erreichen. Also etwa die Fälle, in denen Ältere Jüngere mit *Sohn* anreden und zwar aus dem Bedürfnis einer Zuneigung, eines „väterlichen“ Empfindens heraus. Diese Anrede ist hier durchaus positiv zu werten, ohne den spöttischen Beiklang, den wir in der anderen Gruppe unserer Einteilung antreffen werden. Hier wäre etwa der berühmte Ausspruch des Pfarrers in „Hanne Nüte“ (Reuter) zu erwähnen: „... min *Söhn*, ich würde doch nach Jena gehen“. Dabei ist natürlich das Beispiel wieder vereinfacht, da ja ein Pfarrer seine ganze Gemeinde als seine Kinder ansieht, es also naheliegend ist, sie auch so anzureden. Diese Anrede ergibt sich ja gerade aus der Tatsache, dass jemand als *Kind* angeredet wird, ohne es wirklich zu sein. Die echten Kinder nennt man ja bekanntlich im allgemeinen nicht *Sohn* und *Tochter*. Diese Scene bei Reuter ist übrigens noch weiterhin für unser Thema aufschlussreich. Wir finden dort noch andere Beispiele. Die Pfarrersfrau nennt ihren Mann *Vater*, er redet sie mit *Kind* an. Der erste Fall ist eine sehr verbreitete Erscheinung, dass nämlich die Frauen (bzw. die Männer) ihre Männer (bzw. ihre Frauen) so anzureden sich gewöhnen, wie sie es die Kinder lehren. Sie behalten dann diese Anrede der Kinder auch für sich selbst; allerdings findet man diese Art meist erst mit

zunehmendem Alter, vermutlich eben dann, wenn sie die Familie ausschliesslich in den Vordergrund ihres Empfindens stellen, wenn eigne Ansprüche an das Leben mehr und mehr zurücktreten.

Bei der Anrede *Kind* spielt vielleicht im Reuterbeispiel eine früher übliche Benennung von jungen Frauen und Mädchen herein. Bei Goethe ist dieser Gebrauch durchaus üblich (ein „schönes *Kind*“, das nie ein Mann sein kann). Heute ist dieser Gebrauch von *Kind* nur noch okkasionell. Im zweiten Teil werden wir ihm jedoch noch in einer anderer Funktion begegnen.

Auch die Bezeichnung *Mutter Erde* gehört in diese positive Gruppe der bewussten Symbolbezeichnung, oder auch *Mütterchen Russland* und *Väterchen Zar*. Im Russischen sind die zärtlich gemeinten Verwandtschaftsbezeichnungen und -Anreden auf nicht Verwandte bezogen ja überhaupt sehr verbreitet. Es sei an *t'otka* (Tante) erinnert. So ruft man auf der Strasse eine Frau an, und falls sie jünger ist, mit *dočka* (Tochter).

Auch im Deutschen sagt man statt alte Frau *Mütterchen* sowohl in der 3. Person, als auch als Anrede.

Im Rumänischen tritt die Anrede *tată* (Vater) einwandfrei freundlich, positiv gemeint, unabhängig von Alter und Geschlecht gebraucht auf, man kann sogar ein Pferd von seinem Kutscher folgendermassen angeredet hören: „*Mă, tată, mă*“. Für die sehr verbreitete Verwendung in der Umgangssprache führe ich ein Beispiel aus Bräescu an: „*Ionescule tată, răpezi-te tu pără la Brigada*“ (Ionescu, Vater, mach du einen Sprung bis zur Brigade). *Dragul tatei* (Vaters Liebling) kann auch zu Frauen gesagt werden, obwohl auch *draga mamei* existiert, und ferner auch zu mehreren Personen. Es soll einfach eine freundliche Einstellung des Sprechers zum Hörer bezeichnen. Der Gebrauch ist weitgehend mechanisiert. Ältere Frauen werden mit *mătușă* (Tante) angeredet.

Ob aber *uncle Sam* (französisch: *frère Jonathan*) neben dem jovialen freundlichen Charakter nicht doch eine Note des spöttischen Einschlags enthält, erscheint mir nicht sicher. Die Grenze ist gelegentlich unscharf, wie man aus der Bezeichnung

Mutter Grün erkennt, die an und für sich eine Parallele zu *Mutter Erde* sein könnte, aber doch fast durchwegs leicht pejorativ gemeint ist, etwa in dem Sinne: Hausmutter ist da die Natur, was doch wohl nicht ganz den Vorteilen des Aufenthalts im Heim einer echten Mutter entspricht. In ähnlicher Weise dürfte auch *Puffmutter* als Übergang zu verstehen sein.

Hier ist auch ein sehr merkwürdiger Sprachgebrauch zu erwähnen, der zwar nur in indirektem Zusammenhang steht, aber zur Aufhellung des Problems wesentlich beitragen kann. Ich denke an den meist leicht herablassenden Gebrauch von *Mutter Müller* statt *Frau Müller*. Jedenfalls wird dieser Gebrauch häufig als Herablassung empfunden, wenn auch sicher nicht immer bewusst so gemeint. Die merkwürdige Seite dieser Verwendung, die ja nicht ein eigentlicher Missbrauch ist — da es sich um Mütter dabei zu handeln pflegt — liegt im sozialen Bereich. Sie wird nämlich meist von sozial höher stehenden Frauen (Männer drücken sich im allgemeinen nicht so aus) auf solche unterer Schichten angewendet. Wir haben in dieser leutseligen Ausdrucksweise ein Hauptcharakteristikum der missbrauchten Verwandtschaftsnamen, nämlich die Vertraulichkeit.

Vertrauen ist etwas eindeutig Positives, Vertraulichkeit enthält schon die Nuance des Pejorativen, das dann in der „plumpen“ Vertraulichkeit sein Extrem findet. Die hier behandelten Ausdrücke entspringen meist dem mittleren Bereich (während die erste Gruppe zum reinen Vertrauen gehört).

Mit der Vertraulichkeit befinden wir uns schon bei dem Übergang. Hier sind die Möglichkeiten des Abschätzigen bereits angebahnt. Es lässt sich ja bekanntlich leichter „du Esel“ als „Sie Esel“ sagen.

Es ist nun interessant, zu untersuchen, welche Grade der Verwandtschaft der pejorativen Verwendung besonders ausgesetzt sind. Als erster wesentlicher Punkt fällt hier ins Auge, dass Vater und Mutter (so weit ich sehe) ziemlich unberührt von dieser Verwendung sind. Anders liegt der Fall allerdings bei den Mutterflüchen, die aber wohl besser im Zusammenhang mit Flüchen überhaupt zu behandeln sind. — Es scheinen

doch gewisse Traditionen, vor allem kirchlich beeinflusste, stark in Geltung zu sein, was sich im Sprachgebrauch auswirkt (von sonstiger Lockerung ist ja nicht die Rede). In diesem Zusammenhang macht mich E. Lerch auf ein Zitat aufmerksam, das ich, obwohl es nichts Sprachliches enthält, doch anführen möchte, da es aufschlussreich ist, wie man ja überhaupt bei den Dichtern als Psychologen in die Schule gehen kann. Das Zitat stammt aus *Fontane* (Stine): „... Und da liegt der Unterschied zwischen Onkel und Vater. Einem Vater gegenüber, und wenn er einem das Furchtbarste sagt, muss man sich ruhig verhalten und sich das Furchtbarste gefallen lassen, das verlangt so das 4. Gebot. Aber das 4. Gebot schneidet scharf ab und versteift sich, soweit mir bekannt ist, nirgends zu dem Zusatzparagraphen: du sollst Onkel und Tante ehren...“. Keiner hat dies übrigens richtiger erkannt, als der Humorist und Satyriker Wilhelm Busch, der seinen Spott immer wieder über das Verhältnis zu diesen Verwandten ausgiesst. Er kam nie in den Schwächen der menschlichen Natur aus und wusste treffende Schlaglichter auf diese Beziehungen zu setzen. Nicht, dass bei Busch Verwandtschaftsnamen auf nicht Verwandte angewendet werden, seine Werke sind jedoch sehr aufschlussreich für die psychologischen Hintergründe unseres sprachlichen Problems. Es ist auffallend, dass bei Busch vorwiegend von Onkeln und Tanten die Rede ist im Zusammenhang mit übermütigen und böartigen jungen Leuten, nicht aber von Eltern.

Wir machen also die Beobachtung, dass das Eltern-Kinder-Verhältnis nicht von diesem Missbrauch ergriffen wird. Etwas abweichend verhält es sich schon mit den Grosseltern, die gelegentlich leicht pejorativ verwendet werden können. Und zwar handelt es sich in diesen Fällen um einen Wesenszug, der letzten Endes absolut nichts mit Verwandtschaft zu tun hat. Grosseltern werden als Zeichen der Senilität gelegentlich verwendet. So etwa in den Schlagern: „das kannst du deiner *Grossmama* erzählen“ und „da versaufen wir unserer *Oma* ihr klein Häuschen...“. Oder man denke etwa an tschechisch *babička*, wovon dann auch im sudetendeutschen Dialekt *Babe*,

alte *Babe*, im Sinne von nicht mehr ganz zurechnungsfähiger Person verwendet wird.

Im Rumänischen werden ältere Frauen aus dem Volke ohne weiteres mit *babă* (Mutter) angeredet: „*ce mai faci, babă?*“ (wie geht es dir, Mutter?). Eine seltsame Bezeichnung ist rum. *baba ciurma*, die Pest, was wohl apotropäisch aufzufassen ist (wie Kap der guten Hoffnung usw.). Jedoch kann *babă* auch im Sinne von deutsch *Alte, meine Alte* verwendet werden.

Den Hauptanteil für „missbrauchte“ Verwandte stellen ohne Zweifel Onkel und Tante als eine Gruppe und Bruder und Schwester als eine zweite. Bleiben wir zunächst bei Onkel und Tante. Da kommt einem sofort der im Englischen so verbreitete Gebrauch in den Sinn. Hier ist die arme Tante bereits bis zur Interjektion herabgesunken. *My aunt*, oder auch gelegentlich *my only aunt* hat schon überhaupt nichts mehr mit einer wirklichen Tante zu tun, sondern ist die extremste Ausnutzung einer vor allem lächerlichen Nuance.

Ein anderes Extrem bildet die rohe Bezeichnung eines Spiels, bei dem Stöcke nach einem Frauenkopfe geworfen werden, als *aunt Sally* (cf. das deutsche Kartenspiel „meine Tante, deine Tante“).

Wir können die englischen Gebrauchsweisen nicht einfach mit den deutschen gleichsetzen, da *aunt* dort häufig mit *spinster* gleichgesetzt ist und als solche der Spottlust weitgehend ausgesetzt ist — der alten Jungfer im Deutschen entsprechend — ohne dass der Verwandtschaftsgrad dabei im Vordergrund stehen muss.

Eventuell gehört auch *tuntig* in diesen Zusammenhang, das im Sinne von zimperlich, etepetete in manchen Gegenden im Gebrauch ist.

Ein spezieller Missbrauch von Onkel und Tante ist der als bewusste Metapher. Und zwar in dem Sinne, etwas harmlos darzustellen, was es im Grunde nicht ist. Diese Art von Metapher ist schon geradezu mechanisiert. Der üblichste Fall ist der von *Onkel* für Freund, Liebhaber, wofür auch gelegentlich *Vetter* gesagt wird, aber ein Onkel wird eben als noch harmloser angesehen, vor allem, wenn es sich um Eskapaden handelt.

paden handelt. Die Umkehrung dieser Erscheinung ist die Tatsache, dass jeder Mann es zu vermeiden trachtet, als „onkelhaft“ angesehen zu werden.

Eine Sphäre, die möglichst mit Tabu umgeben wird, ist das Leihhaus. Hierfür musste im Französischen die Tante (*ma tante*) und im Englischen der Onkel (*uncle* = *pawnbroker*) herhalten.

Andererseits führt die bekannte Gebrauchsweise dazu, den Begriff Onkel mit Ausrede gleichzusetzen, wie etwa im Französischen *c'est la vigne de mon oncle* (das ist eine faule Ausrede).

Schwerer zu erklären ist die Bezeichnung *tante* für Denunzianten in der französischen Gaunersprache. Vielleicht liegt hier der Ausgangspunkt bei der Schwatzhafigkeit, die als ein Charakteristikum älterer Frauen angesehen wird. Und unter Onkel und Tante stellt man sich gewöhnlich nichts Junges vor. Durchsichtig dagegen ist die Methapher *oncle d'Amérique* „Goldonkel“ aus der Zeit der Auswanderer, die ihr Glück in der neuen Welt machten. Warum aber *Dutch uncle* (*to talk to one like a Dutch uncle* = *admonish*)? Der Fall ist nicht ganz durchsichtig, was den ersten Teil anlangt, das Lehrhafte des zweiten Teils ist ja auch z. B. im Deutschen *onkelhaft* durchaus lebendig. Vielleicht hat es mit *Dutch* nichts anderes auf sich, als durch das Ausländische eine Note des Unsympathischen hineinzubringen, was sich im Englischen auch sonst findet.

Mit dem oben angeführten *Goldonkel* haben wir bereits eine neue Gruppe vor uns, die der Komposita mit *Onkel* und *Tante*. Die üblichsten darunter sind wohl *Quatschonkel* und *Klatschbase*, wobei *Base* nicht im modernen Sinn von *Cousine* gemeint ist, sondern *Tante*. Die Meinung dieser beiden Verwandtschaftsbezeichnungen ist eindeutig, sozusagen nur nach Geschlechtern geschieden. Hierher gehört ferner *Kaffeetante*, bzw. *Kaffeeschwester*, wobei ja vor allem gemeint ist, dass das Trinken nicht stumm vor sich geht, sondern von ausführlichem Reden begleitet ist. Semantisch entsprechen diesen Komposita auch nicht zusammengesetzte Bildungen, wie *Tante Voss* (*Vossische Zeitung*) und *Jen'sche Tante* (*Jenaische Zeitung*).

Weitere Zusammensetzungen sind vor allem für Onkel anzuführen, die individuell sehr weitgehend verwendet werden. Eigentlich sind die praktischen Möglichkeiten für diese Bildungen, die als zweites Glied *Onkel* zum Zeichen der Vertraulichkeit mit leichtem Spott aufweisen, unbeschränkt. Ich führe einige Beispiele an: „Die sparsame Hausfrau, von der man sagte „sie mache aus eins zwei“, stand einmal, es ist lange her, in einem Gegensatz zum Reisenden, als dieser noch der Verkaufsonkel war, der die Provinz mit Spässen und neuen Produkten versorgte“ (*Das Reich*, Nr. 3, 16.1.1944). „Sind Sie schon oft geflogen?“ fragte sie. „Ja“, erwiderte er, „ich bin ein alter Flugonkel“ (Vicki Baum, *Das grosse 1 × 1*, 1936, S. 296). Eine Bekannte fragt mich nach einem Musikprofessor, dessen Name ihr wohl entfiel, „was macht eigentlich der Musikonkel?“

Tante Meyer für Klosett, Toilette, gehört in das Gebiet des gesellschaftlichen Tabu. Hier liegen die gleichen Bedingungen vor, wie bei den Umschreibungen für Leihhaus usw. Diese Metaphern sind Indizien dafür, dass die Tante, bzw. der Onkel, als Begriffe vor allem neutralen Charakter aufweisen und ziemlich bar der emotionalen Beteiligung sind. Auch der pejorative Beiklang so vieler dieser Bildungen dürfte viel eher intellektuell bedingt sein als gefühlsmässig.

Der vertrauliche Charakter dieser Wendungen zeigt sich auch in dem Ausspruch: du weisst wohl nicht mehr, wo die Muhme Hanne wohnt?, der vor allem auf Feinschmecker und Mäkler angewendet wird. Hier kann jedoch der verwandtschaftliche Charakter der Muhme-Tante durchaus erhalten sein, aber interessant ist eben gerade die Auswahl dieser verwandtschaftlichen Bezeichnung.

Die Neutralität sowohl als auch die pejorative Nuance der Tante erreicht ihren Höhepunkt in Wendungen wie: wenn meine Tante Räder hätte, wäre sie ein Omnibus (oder im Wiener Originalschlager: Wagen) und vor allem in dem Titelbeispiel: na, denn nicht, liebe Tante. Diese Redewendungen haben nichts mit dem Verwandtschaftsgrad zu tun. Die liebe Tante kann ein alter Mann oder ein Baby sein. Es ist hier auch nicht einmal gemeint, der Angeredete habe etwas Tanten-

haftes an sich, und im ersten Beispiel ist das Ganze eine allgemeine Ausdrucksweise für eine unmögliche Situation, es betrifft also nicht einmal eine Person; es ist nur ein weiteres Anzeichen für die weit- und tiefgehende Anschauung der Tante als etwas Lächerlichem, Verächtlichem.

Das Beispiel *na denn nicht, liebe Tante* ist auch noch in anderer Hinsicht aufschlussreich. Durch das *liebe*, was durchaus keinen freundlich gemeinten Zusatz darstellt, geht diese Wendung noch über das Typische, das sie mit anderen gemein hat, hinaus. Es wird sozusagen die äussere Form gewahrt (cf. *BL*, X, S. 59), was ja gerade im realen Verwandtschaftsverhältnis so oft zu den giftigsten Reden führt. Aber auch abgesehen hiervon findet sich dies *liebe* durchaus ironisch gebraucht: *mein Lieber* usw. sollen oft Missfallen, Ablehnung u. ä. ausdrücken, es ist ein Ausdruck der Gereiztheit, aber doch im Zeichen der Beherrschung, anstatt Beschimpfungen gebraucht.

In diesen Zusammenhang fällt auch die patzige Antwort im volkstümlichen Französisch: *et ta soeur?* (hast du sonst noch Schmerzen?), womit durchaus nicht auf eine reale Schwester Bezug genommen wird. Mit diesem Beispiel kommen wir nun zu der Gruppe Bruder und Schwester, die etwas anders gelagert ist, als die von Onkel und Tante. Aber die Gemeinsamkeiten sind ziemlich weitgehend. *Frère Jonathan* wurde bereits als Parallele zu *uncle Sam* angeführt.

Bei Bruder und Schwester findet sich aber nun auch die direkte Abwandlung der positiven Verwendung dieser Bezeichnungen. Es wurden eingangs die Bruder- und Schwesternschaften erwähnt, die sich unter einem Ideal vereinen. Hier nun haben wir es mit der vom sozialen Standpunkt aus negativen Form dieser Bindungen zu tun. Französisch *bon frère* meint in der Gaunersprache: *lustiger Bruder*, das ja im deutschen ähnlich verwendet wird. Zu dieser Bruderschaft der Landstrasse und Kneipen gehört der *Fechtbruder*, *Schnapsbruder*, *Saufbruder* und vielleicht auch der *Bruder Lustig* (*Leichtfuss*). In die entsprechende Rubrik gehört wohl auch die *Batschwester* (rum. *femea bisericoadă*), die bigotte Frau, wobei wohl auch an Gemeinschaften gedacht wird, obwohl

natürlich auch von einer beliebigen einzelnen Person die Rede sein kann. Doch stellt man sich wohl die *Betschwester* ebensowenig als einsam vor, wie die bereits erwähnte *Kaffeeschwester*.

Bei der Redensart: er ist der beste *Bruder* auch nicht, ist nicht an verwandtschaftliches Verhalten gedacht, sondern ein leichtfertiger Mensch gemeint.

Bruder und Schwester auf nicht Verwandte angewendet, beziehen sich im Deutschen vorwiegend auf die dritte Person. Im Englischen kann man *sister* gelegentlich als Anrede mit leicht spöttischer Färbung auf weibliche Personen angewendet finden.

Der Gebrauch von Bruder und Schwester als Anrede für nicht Verwandte ist im Rumänischen sehr stark verbreitet. *Frate* (Bruder) und *soro* (Schwester) dienen als vertrauliche Anrede, ohne Rücksicht auf die Beziehung und das Geschlecht des Angeredeten (cf. auch *BL*, X, S. 60). Caragiale, der rumänische Satyriker und Humorist, benutzte diesen Gebrauch, ihn karrikierend, in dem Lustspiel „*Conul Leonida față cu reacțiunea*“, indem er hier die Frau ihren Mann stereotyp mit *soro* anreden lässt und den Mann seine Frau mit *domnule*, das volkstümlich eine ähnliche Verwendung hat wie *frate* und *soro*.

Auch bei Brăescu, dem ebenfalls satyrischen Schriftsteller, finden sich solche Formen festgehalten, die in der Umgangssprache ziemlich verbreitet sind. „*Cum o să mâncăm, frate*“ (wie werden wir essen, Bruder), sagte die Frau Oberst zum Herrn Oberst, und „*păi, n'am chemat-o, soro*“ (na, ich habe sie nicht gerufen, Schwester) sagt der Oberst zu den Soldaten. Im Deutschen lässt sich mit diesem Gebrauch vielleicht *Kindchen* vergleichen, das viele als Anrede, unabhängig von Alter und Geschlecht und zwar meist mit einer Nuance der leichten Geiztheit und immer vertraulich verwenden. Auch *mein Junge*, *mein Sohn* können in ähnlicher Funktion gebraucht werden. Gemeinsam ist diesen Gebrauchsweisen im Deutschen, dass der Angeredete diese Art der Anreden meist als unangenehm empfindet, als leichte Herablassung oder unangebrachte Vertrau-

lichkeit. Im Rumänischen ist diese Art der Anrede derart üblich, dass der unangenehme Beiklang nicht gefühlt wird, zumal sie wirklich nur unter sozial Gleichgestellten oder niedriger Stehenden gegenüber verwendet wird.

Ein Grenzgebiet zum vorliegenden Thema stellen die Personennamen dar, die für bestimmte Begriffe verwendet werden. Also etwa *Heulliese*, *Liederjahn*, *Struwelpeter*, *Suppenkaspar*, *Wackellottchen* und *Zappelheinrich* (Puddings aus dem ersten Weltkrieg). Diese Vornamen haben eine ähnlich individualisierende Funktion wie manche der missbrauchten Verwandtschaftsbezeichnungen, nur ist hier meist ein historisches Urbild vorhanden.

Ein anderes, hier ebenfalls nicht behandeltes, Grenzgebiet stellen Bildungen wie Schraubenmutter dar, die wie die Mutterflüche besser im Zusammenhang mit anderen Ausdrucksweisen der Sexualsphäre behandelt werden.

Auch die Bezeichnung *Gevatter* ist ein Grenzfall, da ja der *Pate* kein Verwandter ist.

Wir sahen, dass der Verwendungsbereich missbrauchter Verwandter in einzelnen Sprachen sich nicht deckt, aber es ergaben sich einige wesentliche Gemeinsamkeiten. Zusammenfassend muss nun zu erklären versucht werden, wie es zu diesen Gebrauchsweisen kommt.

Es wurde bereits darauf hingewiesen, dass vor allem Onkel und Tante leicht dem verwandtschaftlichen Spott ausgesetzt sind, da sie nicht dem gleichen Hochachtungstabu unterliegen, wie die Eltern einerseits und andererseits durch die Nuance des Altjüngferlichen bzw. Junggesellenhaften oft die Spottlust herausfordern.

Eine wesentliche Bedingung liegt natürlich in der Nähe, der Vertraulichkeit, die verwandtschaftliche Verhältnisse mit sich bringen. Diese Vertraulichkeit nun kann positiv und negativ gewertet werden. Verwandtschaft ist etwas Gegebenes, das mit freundlichen oder feindlichen Gefühlen belastet werden kann, die latent beide vorhanden sind. Nirgends ist das Zugehörigkeitsgefühl so ausgeprägt wie bei Verwandten, und keine Streitigkeiten sind heftiger als die unter Verwandten. Aus

diesem labilen seelischen Zustand ergeben sich die Bedingungen für positive oder negative Verwendung der Verwandtschaftsbezeichnungen auf nicht Verwandte.

Schwer sind die Grenzen zwischen dem bewussten und unbewussten Gebrauch zu ziehen, dort wo es sich um die negative Seite handelt. Das Material der Verwandtschaftsnamen liegt wegen seiner Eigenschaften der Neutralität einerseits und der Vertraulichkeit andererseits parat und kann die verschiedenen Grade der Anwendung von der bewusst spöttischen Bezeichnung bis zur mechanisierten Anredeform, ja sogar bis zur Interjektion durchlaufen. Die Gefühlsskala, die den Verwandtschaftsverhältnissen innewohnt, kann bis zum positiven und negativen Extrem ausgenutzt werden.

Historisch gesehen kann man die Beobachtung machen, wie die Sphären, aus denen positive und negative Bezeichnungen für Gemeinschaftsglieder entnommen werden, sich ändern. In dieser Arbeit sollte gezeigt werden, was für Gebrauchsweisen aus der Sphäre der Verwandtschaft entnommen sind. Wenn man sich aber umsieht, woher denn heute Neubildungen dieser Art kommen, so zeigt sich, dass die Familie immer stärker durch eine erweiterte soziale Sphäre verdrängt wird. Heute heisst es nicht mehr Bruder sondern Genosse (Parteigenosse, Volksgenosse usw.), die Genossenschaften lösen die Bruderschaften ab, die Familiengemeinschaft verblasst als Bildwert und macht der Interessengemeinschaft Platz.

INGEBORG SEIDEL-SLOTTY

UNE ÉTYMOLOGIE FRANÇAISE: *dame*.

L'étymologie du terme français *dame* ou, plus exactement, l'explication de cette étymologie a beaucoup préoccupé les romanistes, mais leurs efforts ne semblent pas avoir été couronnés de succès. En vérité, si en ce qui concerne l'origine du mot, le latin *domina* s'est imposé, en échange l'évolution *domina* > *dame* est loin d'être éclaircie. Le passage irrégulier de *o* à *a* (car, normalement, *domina* devait aboutir à *dome*) a été l'objet de discussions soutenues entre les romanistes. Ascoli, Gamillscheg, Meyer-Lübke, Gaston Paris, Bourciez, Neumann, Foerster, Schwan-Behrens, Stowell, etc., se sont efforcés de résoudre ce problème.

• • •

Commençons par passer en revue les solutions proposées. Nous constatons l'existence de trois essais de solution: celui de Schwan-Behrens, de Gaston Paris et d'Ascoli, Bourciez, Gamillscheg, Meyer-Lübke, Foerster et Neumann.

La solution de Schwan-Behrens (*Gramm. des Altfr.*, II, §. 113) consiste à formuler une loi phonétique suivant laquelle *o* + nasale + consonne (en position atone) a passé à *a* + nasale + consonne. Conformément à cette loi, la forme *domina*, après la syncope de la voyelle intertonique (devenue, par conséquent, *domna*), présentant le groupe *om* + consonne, devait passer en position atone (expliquée, comme on le verra ci-dessous, par son usage proclitique) à *an* + consonne; -*a*- s'expliquerait par dénasalisation. C'est à dire: *domna* > *dämme* > *dame*.

reste à vérifier ces explications. Comme la majeure partie se borne simplement à affirmer le principe, sans aucune argumentation, nous examinerons l'explication de Foerster, qui est la plus détaillée.

Foerster admet le passage normal de *o* + nasale à *e* + nasale et à *a* + nasale. Même en laissant de côté les formes qui contredisent la loi formulée par Foerster, l'insuffisance de son explication ressort clairement de son argumentation. Il présente 14 formes qui sont censées imposer sa loi. Sans nous arrêter à ceci que toutes les formes présentées sont discutables et discutées, nous rappellerons la remarque si juste de Foerster lui-même que, pour que la loi soit valable, il faut qu'aucune forme qui infirme la loi ne subsiste. C'est pourquoi il essaie d'expliquer les formes qui ne se rangent pas dans la loi. Pour rendre compte des anomalies d'une règle qu'il prétend imposer par 14 formes, il a besoin de quatre catégories d'exceptions ne comprenant pas moins d'environ 30 formes. Le nombre des exemples anomaux pourrait être accru. Tout ceci, sans tenir compte d'un autre groupe de 13 exceptions signalées par Tobler, et qui sont enregistrées discrètement dans une note.

En somme, impressionné par 14 formes discutables, Foerster formule une loi infirmée par plus de 40 formes, dont le nombre peut doubler ou tripler. Si les exceptions peuvent confirmer une règle, dans le cas présent non seulement elles ne la confirment pas, mais elles tendent à devenir la règle. Il est clair que dans de telles conditions l'explication de Foerster tombe d'elle-même.

Car il existe, d'autre part, d'autres formes qui se trouvent en contradiction avec elle. Nous nous contenterons de citer deux formes contradictoires qui nous semblent représentatives. Foerster admet le passage de *o* à *a* en position atone. Mais voici une forme parfaitement analogue, dans laquelle *o* atone se maintient intact: *domesticu* > *domesche* et non *damesche*, selon les exigences de la loi de Foerster. L'influence

de *domus*, pour expliquer l'*o* qui contredit la règle, représente un non-sens du point de vue chronologique: le passage de *-o-* à *-a-* est de date française. Par conséquent, *domus* latin ne pouvait plus avoir d'influence sur la forme française.

Conformément à la loi de Foerster, *o* (atone) + nasale > *a* + nasale. Or, il existe des formes dans lesquelles l'*a* atone se trouvant dans la même situation phonétique que l'*o* de *domina*, passe à *o*: *dammaticu* > *dommage*, ce qui contredit la loi de Foerster.

En conclusion, cette explication, qui paraissait être la plus plausible, ne résiste pas à l'analyse.

En considérant l'ensemble des solutions proposées, celle de Schwan-Behrens, de Gaston Paris ainsi que le groupe Foerster, nous constatons que toutes les explications se maintiennent dans le domaine de la phonétique. On a cherché une explication dans la régularité ou l'irrégularité des transformations phonétiques. Mais le passage de *o* à *a* dans *domna* > *dame* ne peut pas être expliqué par des causes phonétiques. Car un *m* ferme la voyelle précédente: *a* passe à *o*, d'où la conséquence du maintien de l'*o* de *domina*. C'est pourquoi nous avons passé sous silence une quatrième solution, celle de Lücking (*Die ältesten franz. Mundarten*, 110), qui soutient que l'*o* a passé à *-a-* sous l'influence de l'*m*; cependant, on sait que les effets de l'*m* sont justement contraires (v. Neumann, op. cit., 256).

L'insuffisance des solutions d'ordre phonétique est donc apparente. Il convient de chercher autre part la solution du problème, et notamment du côté de l'analogie. Ainsi, il existe une forme qui ressemble à *dame*, c'est *femme*. Mais les difficultés se montrent dès le début et elles semblent insurmontables. Car il paraît impossible d'admettre que *dame* est dû à l'influence analogique de *fam* (*femme*). Parce que non seulement le féminin *dame* présente le passage de *o* à *a*, mais aussi le masculin *dan*, *danz*, etc. La difficulté est réelle. Car si

domina a pu devenir *dame* sous l'influence de *fam* (*femme*), ces deux notions étant étroitement liées, comment *femme* a-t-il pu influencer le masculin *dominum* et en faire *dan*, *danz* etc. (v. là-dessus Meyer Lübke, *ZRPh.*, XII, 526)? C'est que les formes masculines *dan*, *danz* sont postérieures aux formes féminines et reconstruites sur celles-ci (v. Meyer-Lübke, *Gramm. Rom. Spr.*, I, § 313).

Il n'est donc pas impossible que *fam* (*femme*), par son influence sur *dome* (*domina*) ait amené une forme *dame*. Il reste à prouver que les choses se sont passées de cette manière. Il existe un rapport logique étroit entre les notions *domina* et *femina*. Pour prouver l'influence de l'un de ces supports phoniques sur l'autre, il faudra prouver qu'à cette époque ce rapport était possible. L'entreprise n'est pas trop malaisée, car les exemples abondent. Dans les anciens textes français nous rencontrons beaucoup d'exemples du rapport entre *dame* et *femme*; on remarque l'influence de *femme* sur *dame* ou vice-versa. En voici quelques exemples.

Tout d'abord, *dame* avec le sens premier de *domina* a aussi le sens de „femme“.

Tobler-Lommatzsch (*Altfrz. Wb.*, II, 1176, 1177) indique trois sens pour *dame*: 1. „Herrin, Gebieterin“. 2. „Ehefrau“. 3. „ehrende Bezeichnung oder Anrede für verheiratete Frauen“.

Le second et le troisième sens prouvent l'influence de *femme* sur *dame*.

Von Wartburg (*FEW.*, III, 124): *dame* II. „Sekundär: verheiratete Frau“.

Godefroy (*Dict. de l'a l. fr.*, IX, 271) donne pour *dame* les sens suivants: 1. „femme noble, femme mariée“.

En ancien français *dame* a souvent le sens de *femme*. Ainsi, dans *Cligés von Christian von Troies*, v. 5240, le texte ne laisse aucun doute là-dessus:

Onques encor ne me connut (mein Gatte)
Si com Adanz conut sa fame
A tort sui apelee dame
Meis si bien sai qui dame m'apele
Ne set que je soie pucele.

L'opposition entre *dame* (pour *femme*) et *pucele* souligne puissamment le sens de „*dame*“.

Amadas et Ydoine, v. 25-63:

Lors retourne a sa damoisele Ydoine,
qui dame est noumee
Pour çou qu'est contesse espousee,
Mais encor est pucele pure.

Dans *Der Karrenritter und das Wilhelmsleben*, le vers 55 n'est pas moins clair:

Chevaliers, *dames* et *puceles* (chevaliers, femmes et pucelles).

Dits et Contes de Baudouin de Condé, v. 270, 83:

Ha, mesdisant ja ni bāés
Ke jou soie si fous hāés
Que *dame* apielée l'eūisse
Si mariée le sēuisse.

Dans *Mont. Fabl.* III, 179, le curé s'adresse à sa maîtresse en ces termes: „*Dame Auberée*“.

Vilehaard, 185:

L'empereriz qui ére mult bele dame.

De même dans *Guiot*, Chans., III, 28:

Et as *dames* sont crueil et felon

où *dame* a le sens de *femme*.

Dans *le Roman de la Rose*, v. 9871:

Dame orde, garce recreue.

D'autre part le sens de *dame* dans la Gaule romane dénote la même tendance:

St. Pol. *dam* (épouse),
Paris *dame* (épouse, concubine),
Moselle *dem* (maîtresse),

Montbel. *danne* (maîtresse),

Provençal *dono* (femme)

Lyon *dame* (épouse) (Wartburg, *FEW.*, 124).

L'évolution de *dame* dans la Romania est caractéristique. La nuance péjorative du terme roumain *damă* „putain“, mise à part, nous citons: italien *dama*, „Frau, Bauersfrau“, espagnol *dama* „Frau, Bauersfrau“ port. *dama* „Frau, Bauersfrau“ (Wartburg, *FEW.*, 126).

Les dérivés de *dame* prouvent eux aussi les rapports étroits entre *dame* et *femme*. Par exemple *damer* (Rouchi) veut dire „faire d'une fille une femme“. Dans le Centre de la France le participe *damée* signifie „nouvellement mariée“ ou même „enceinte“. Dans le parler de Saintonge *dame* signifie „putain“. Cf. à ce propos le terme *dame-jeanne*. Considérant *dame* et *putain* termes équivalents, les Saintongeais ont remplacé le premier terme par le second, donc *putain-jeanne*.

En vieux français, *donoier* signifie „faire l'amour“ et *donoieor* „amant, galant“.

Nous avons examiné quelques exemples qui expriment les rapports entre *dame* et *femme*. *Dams* est resté continuellement sous l'influence de *femme*. L'existence d'une corrélation entre les notions „domina“ et „femina“ est incontestable. Nous avons tenté de prouver que le rapport entre ces deux termes a toujours été vivant dans l'esprit des sujets parlants. Ainsi, à l'instant où on employait le terme *dame*, son corrélatif *femme* se présentait inévitablement à l'esprit par un phénomène d'association. C'est ce que prouvent les textes en vieux français. À la grande majorité des vers terminés en *dame* répond la rime *femme* et inversement, ce qui démontre des relations étroites entre les deux notions. Mais la solution du problème de l'influence de *femme* sur *dame* n'est pas entièrement donnée.

En montrant que le masculin *dan*, *danz* est tardif et calqué sur le féminin *dam* (*dame*), nous avons prouvé que l'influence

de *femme* sur *dame* (*domina*) n'a pas été chose impossible. En faisant la preuve de l'existence du rapport entre ces deux mots dans l'esprit du sujet parlant, nous avons posé que cette influence est probable. Il nous reste maintenant à faire voir l'efficiencie de ce rapport dans le domaine formel. Il convient de montrer que ce rapport s'est manifesté dans un fait de langue et qu'il a eu des effets réels sur le matériel verbal, en le modifiant dans un sens ou dans l'autre.

Si l'on examine dans l'*Atlas linguistique* de Gilliéron la répartition de *femina* en Gaule romane (c. 548 A et B), l'on constate que *fam* (*femme*) n'est pas général. En effet, si dans le Centre *fam* (*femme*) prédomine, en échange les aires périphériques connaissent la forme *fem*. On trouve dans ces régions aussi une forme intermédiaire, à savoir *fām*.

Voici un aperçu des faits:

a) Une première région comprend environ la moitié nord-est de la Bretagne, le Cotentin et les régions avoisinantes du sud et de l'est, jusqu'aux abords de la Seine.

b) La seconde région est située dans le nord-est de la France; elle s'étend de l'est de l'estuaire de la Seine jusqu'au delà des frontières politiques de la France, en Belgique.

On rencontre dans ces deux régions les formes mentionnées ci-dessus, *fem* et *fām*.

Ceci est un fait nouveau, car l'existence de ces formes est de nature à mettre en doute l'explication fondée sur l'analogie avec *fam* (*femme*). Car si on peut l'admettre pour les régions qui connaissent la forme *fam*, comment expliquer *dame* dans les régions où *fem* est en majorité? En effet, si *fam* (*femme*) a pu transformer *dome* en *dame*, en échange *fem* des régions susmentionnées n'a pu en aucune manière produire la forme *dame*, mais tout au plus *dem*.

On peut tourner cette difficulté et confirmer en même temps l'influence analogique de *fam* (*femme*) sur *dome* (*domina*), en établissant, d'après l'*Atlas linguistique* de Gilliéron (c.376), la répartition géographique de *dame*. Dès le premier coup d'oeil, on constate que *dame* n'est attesté que dans une partie

de la France; on retrouve ce terme, tout comme *fam* (*femme*), dans le Centre. Mais dans certaines régions périphériques on trouve *dem*. Le parallélisme avec *femme* est encore plus apparent, notamment dans les formes notées par Gilléron *dām*.

En superposant les cartes *dame* et *femme*, l'on constate que les variantes *dām* et *dem* apparaissent là où l'on retrouve *fem* et *fām*. Mieux encore: dans la localité où l'on rencontre *fām*, *fem* ou *fām*, on trouve aussi respectivement *dam*, *dem* ou *dām*. Là où *femina* est représenté par *fem* ou *fām*, *domina* apparaît sous la forme *dem* ou *dām*.

Voici un tableau de ces formes dans la première région susmentionnée (les chiffres représentent les numéros d'ordre des localités):

| <i>fem</i> ou <i>fām</i> | <i>dem</i> ou <i>dām</i> |
|--------------------------|--------------------------|
| 349 | 349 |
| 354 | 354 |
| 358 | 358 |
| 363 | 363 |
| 367 | 367 |
| 386 | 386 |
| 393 | 393 |
| 394 | 394 |
| 395 | 395 |
| 481 | 481 |
| 493 | 493 |
| 494 | 494 |

Les formes des localités 377, 386, 485 ne correspondent pas à celles des localités 347, 389, 450.

Dans l'est de la France, on retrouve *dem* et *dām*: 263, 271, 273, 277, 284, 285, 289. Ces localités connaissent les formes *fem* ou *fām*.

Ces faits sont probants. Ils prouvent, sans contradiction possible, l'existence du rapport *femina*: *domina* dans l'esprit

des sujets parlants. Ainsi *dam* a été influencé par *fam*, *dem* par *fem* et *dām* par *fām*. Ces faits éclairent le passage jusqu'ici inexplicé de *o* à *a*, dans *domina* > *dame*, dû à l'influence analogique de *fam*. L'influence de *femina* sur *domina* a été si puissante que, dans certaines localités de la France, *femme* a remplacé le terme *dame*. Ainsi, dans les localités 143, 153, 163, 165, 173, 183, 192, 195, 264, 272, 278, 290, 294, 297, l'expression *belle dame* est remplacée par *belle femme*.

* * *

En somme, nous dirons, pour conclure, qu'il nous semble que le passage de *o* à *a* dans *dame* s'explique d'une manière satisfaisante par l'influence analogique de *fam* (*femme*).

A. JUILLAND

NOTES DE LEXICOGRAPHIE ET DE MORPHOLOGIE ROUMAINES

anc. roum. *amîndoisprezece*

À côté de *doisprezece* „douze“, l'ancien roumain connaît la forme *amîndoisprezece*, littéralement „ambo super decem“: *șezu cu amîndoi-spră-zēce ucenici*, Mat., XXVI, zač. 108, 20, *Tetraevang. Diac. Coresi din 1561* (Evangheliarul lui Radu dela Mănăeș i, 1574), éd. Gaster, Bucarest, 1929, p. 45.

B. P. Hasdeu, *Etym. magnum Rom.*, I, p. 1088, s. v. *amîndoi* cite le même exemple (il donne aussi le texte correspondant latin : *discumbebat cum duodecim discipulis*), en l'expliquant par un procédé du langage enfantin: „Copiii, crezând că amîn-insemnează toți, adică: *amîndoi* = *toți doi*, zic uneori: *amîntrei*, *amînpatru*, etc. Printr'o procedere copilărească analoagă, la Radu din Mănăeș i, 1574...“. Le *DA*, s. v. *amîndoi*, reproduit l'exemple d'après Hasdeu; de même, Tiktin, *Rum.-deutsch. Wö.terb.*, p. 61, s. v. *amîndoisprezece*, l'enregistre, sans l'expliquer; cf. aussi Ov. Densusianu, *H. d. l. r.*, II, 177: „... comme forme tout à fait rare il faut noter *amîndoi spră zece* „tous les douze“ *CT, EL. Mathie* 108; *CC*¹, 389, qui a l'air d'une combinaison improvisée, bien artificielle“.

L'explication de Hasdeu ne peut pas être admise: il est vrai que les formes *amîntrei*, etc. (en macédo-roumain: *amintrei*, *amînpatru*, *amîntsintși*, *amînsase*, etc.) doivent être expliquées par analogie avec *amîndoi* (mr. *amîndoi*), cf. *DA*, l.c. et Th. Capidan, *Arc-mânii, Dialectul aromân*, Bucarest, 1932, p. 404; quant à *amîndoisprezece*, cette forme doit être expliquée d'une autre manière.

Il est admis que le procédé de la numération, en roumain, de 11 à 19, par addition (*jedină na desēt* „eins auf dem Zehner“),

reproduit le système slave, cf. Al. Rosetti, *ILR*, III, 67; P. Diels, *Altkirchenslavische Grammatik*, I, Heidelberg, 1932, p. 217. Mais en slave, à côté de *dŭva na desēt* „zwölf“ (qui a servi de modèle au roum. *doisprezece*), on emploie aussi *oba na desete* „die Zwölf“, P. Diels, op. cit., p. 215¹); cf. aussi Fr. Miklosich, *Lexicon paleosl. -gr.-lat.*, Vindobonae, 1862-1865, s. v. *oba*, numér. ἀμφότεροι, οἱ δύο;... *oba na desete* οἱ δώδεκα (p. 460); s. v. *oboi*, numér. ἀμφότεροι ambo (p. 471).

Le traducteur a calqué le v. sl. *oba na desete* et l'a reproduit par *amîndoispră-zēce*. Du reste, c'est la forme *oba na desete* qui apparaît dans le texte slave correspondant: *vozlezāše so obēmanadesete učēnik oma*, Mat. XXVI, zač. 108, 20.

Il est donc certain que a. roum. *amîndoisprezece* est calqué sur le vieux slave.

dr. *apalet*, *saldat*

À côté des mots français de la terminologie militaire, qui ont passé directement en roumain, il y a des variantes qui viennent du russe. Parmi ces termes, nous citerons *apalet* < russe *epolet* (à lire *epalet*) < fr. *épaulette* et *saldat* < russe *soldat* (à lire *saldat*) < fr. *soldat*.

Les deux mots sont attestés dans *Grăul nostru*, I: ...*tare mîndru ierea în hañele lui dă apaleturi* (p. 196, texte de Ialomița); *o plecat îmbracat ca un saldat, cu șlapcă, saghie, dă nu-l cunoștē* (p. 440, texte de Neamț)².

C'est le traitement *a* < *o* (prononcé *a*) qui nous fait expliquer les mots roumains par le russe; cf. *pampon* (< russe *pompon*, à lire *pampon*), à côté de la variante *pompon* (< fr. *pompon*), Graur *BL*, VIII³, 280; *patrijēt* „tableau“ (< russe *portret*, prononcé *partr'et*), E. Petrovici, *ALRT*, II, 337, texte de

¹ „Um den griechischen bestimmten Artikel bei Zahlwörtern wiederzugeben, verwendet das Aksl. die bestimmte Form *jedintŭ*... Bei 2, 12 dient dem gleichen Zwecke die Wahl von *oba*, *oba na desete*...“, P. Diels, op. cit., p. 218.

² Cf., d'ailleurs, *ocenie* „exercice militaire“ < russe *učenie*, avec le même sens (Candrea, *Dict. enciclop.*, 856), attesté toujours dans *Grăul nostru*, I: *ocenie* (p. 118, texte de Mușcel); *oșenie* (p. 7, texte de Mehedinți).

Somova, Tulcea, p. 228, à côté de la variante *portret* (< fr. *portrait*).

Quant à l'*a* initial (qui n'est pas accentué) de *apalet*, il s'explique par assimilation *e... a > a... a*: russe *epolet* > **epalet* > roum. *apalet*; cf. lat. *aeramen* > **aramen* > *aramă*.

C'est justement à cause du traitement *a < o* (prononcé *a*) qu'on ne peut pas admettre que la variante *epoletă*, mentionnée par C. von Sanzewitsch, *W. Jb.* II, 202, reproduirait une forme russe; *epoletă* est emprunté directement au français (*épaulette*).

dr. *hopai-Mitică*

Hopai-Mitică (ou la variante **opa-Mitică*) „bilboquet“ est le nom d'une poupée ayant la forme d'un petit homme qui revient toujours à la position verticale, quelque soit la manière dont on la pose, le centre de gravité étant situé à sa base. Il convient de tenir compte, aussi, du boniment qui est débité par le vendeur de cet objet, à la foire:

(*H*)*opa(i)-Mitică!*,
Nu-i de ceară, nu-i de sticlă,
Cade jos și nu se strică
Cade 'n cap și se ridică
Il chiamă: (*H*)*opa(i)-Mitică!*

(Littéralement: „Lève-toi, Mitică!, il n'est pas de cire ou de glace, il tombe et ne se détériore pas, il tombe sur la tête et se lève, on l'appelle: „lève-toi, Mitică!“).

Cette dénomination, qui n'est pas mentionnée dans les dictionnaires, est composée d'une interjection, sentie par certains sujets comme un verbe (*hopa* + *i*¹, désinence de la 2^e pers. sing. de l'impératif prés., par analogie avec *stai*, v. Byck,

¹ On pourrait admettre aussi que l'*i* (de *hopai*) est un „suffixe adverbial“, cf. *durai*, *șopai*, *zumbai*, *zumbalai*; mais il nous semble plus probable que nous avons affaire à un impératif verbal dérivé d'une interjection, cf. par ex.: *haidem* (1 pl.) „allons“ et *haideți* (2 pl.) < *haida* (interj.), Al. Rosetti et J. Byck, *Gramatica limbii române*², Bucarest, 1945, p. 115.

Sur l'impératif en roumain, *BL*, III, 60-61), dont le sens est „lève-toi“ et d'un diminutif *Mitică*¹ (< *Dumitru*), qui est, en quelque sorte, le nom d'un personnage quasi national, héros habituel des rubriques des revues humoristiques, comme *Marius* chez les Marseillais.

D'ailleurs cette formation composée est conforme à l'esprit de la langue roumaine, parce que le verbe précède le substantif, cf. *pierde-vară*, *tîrîie-brîu*.

Il convient de dire que le russe et le hongrois offrent des parallèles intéressants pour le syntagme roumain *hopai-Mitică*. Le russe connaît une formation analogue: *Vaňka-Vstaňka*, qui se trouve attestée aussi dans une „numărătoare la joc“ („dénombrement pour la danse“) de Onițcani (Bessarabie), E. Petrovici, *ALRT*, II, 1943, p. 190:

Vaňca-Staňca,²
Padăi limvón,

(Littéralement: „Vaňca-Staňca, donne le citron...).

Vaňka-Vstaňka signifie „(als Spielwerk) das Stehaufmännchen, Purzelmännchen“, J. Pawlowsky, *Russisch-deutsches*

¹ M. Jordan, *BL*, XI, 42, n. 1, considère *Mitică* comme une formule qui met en évidence le rôle que jouent le symbolisme phonétique et l'association des idées, fondées sur les sons: „*Mitică* (chez Caragiale; les deux *i* éveillent l'idée de petitesse, d'insignifiance et, partant, de ridicule; cf. *mitică*, fém. de *mititel*)“.

En réalité, dans ce cas, le côté risible de *Mitică* est d'origine sociale: les habitants de la Transylvanie se moquent de ceux de la Valachie et particulièrement des habitants de Bucarest, en les appelant *Mitică* (nous avons recueilli aussi une forme de pluriel: *Mitici*). Ce diminutif est très répandu (à côté de *Costică*) en Valachie; *Mitică* est parfois le symbole d'un homme superficiel, insouciant et qui met son intérêt au dessus de ceux de la collectivité (cf. *miticism* „la mentalité des „*Mitici*“).

Cette dénomination peut être considérée comme un „pendant“, mutatis mutandis, de *coșan* „habitant de la plaine“, terme employé aussi, avec des intentions satyriques, par les habitants de la Transylvanie pour désigner ceux de Valachie.

² *Stăncă* (< *Vstaňka*), avec le groupe initial *st-*, qui n'est pas normal en roumain, passé à *s-*, cf. v. sl. *stovba* > roum. *vorbă*.

Wörterb., Riga-Leipzig, 1879, p. 68. *Vaňka* est une forme diminutive de *Ivan*, personnage que l'on rencontre fréquemment dans les contes populaires russes (cf. *Ivanușca Duracioc* „Jeannot le bêta“, cité par M. Iordan, *BL*, XI, 46); *Vstaňka* reproduit la forme de l'impératif prés., 2^e pers. sing.: *vstaň!* „lève-toi“ (< *vstavat'* „se lever“) + le suffixe *-ka*, qui est ajouté pour satisfaire le besoin de symétrie et de rime du syntagme.

Rappelons ici que nous avons recueilli le terme *ru-tju-tju* (que nous n'avons pas trouvé attesté dans le dictionnaire de Pawlowsky), avec le sens de „(homme) un peu fou“; apposé à *Vaňka-Vstaňka*, ce terme peut être rapproché, du point de vue du symbolisme phonétique, de la forme roumaine *tiutiu* (dans l'expression *a fi tiutiu* „être piqué, un peu fou“, Graur, *BL*, VIII², 222) ou bien *Tiululiuc-Tânase*, I. Zanne, *Proverbele Românilor*, VI, 322, dans V. Bogrea, *DR*, IV, 181, n. 1.

Quant au hongrois, il connaît le syntagme *keljfeljancsi*, littéralement: „(lève-toi) debout Jancsi“ (A. Sauvageot, *Dict. gén. franç.-hongrois*, Budapest, 1932, p. 122, s. v. *bilboquet*), que l'on doit analyser de la manière suivante: *kelj!*, impératif prés., 2^e pers. sg. „lève-toi!“ (< *kelteni* „faire lever“), + *fel!* „debout!“, + *Jancsi* „Jeannot“, diminutif (< *János* „Jean“). Pour *Jancsi*, cf. aussi *Papril a Jancsi* „Polichinelle“ (Sauvageot, *Dict. gén. hongr.-franç.*, Budapest, 1937, p. 924).

dr. lampă

Le langage familier et l'argot emploient le mot *lampă* „lampe“ dans le syntagme *a avea o lampă stinsă*, littéralement „avoir une lampe éteinte“, avec le sens de „être un peu fou“¹.

¹ Dans l'argot français, *lampe* a le sens d'„estomac“ (par ex. *s'en foutre plein la lampe*, H. Bauche, *Le langage populaire*, Paris, 1928, p. 229), ou bien celui de „tête“, v. Docteur Jean Lacassange, *L'argot du Milieu*, Paris, s. d., 225, dans E. Lerch, *Französische Sprache und Wesensart*, Frankfurt a. M., 1933, p. 33.

À côté de cette expression, en concurrence avec elle et avec le même sens, la langue emploie l'expression *are o lampă lipsă* ou bien *ii lipsește o lampă*, littéralement „il lui manque une lampe“, qui est, évidemment „calquée“ sur *a-i lipsi o doagă* „il lui manque un clou“, littéralement „il lui manque une douve“ (v. pour cette dernière expression I. Iordan, *Stilistica limbii române*, Bucarest, 1944, p. 310, n. 1, avec référence à E. Chataurd, *La vie étrange de l'argot: il lui manque un clou* „c'est-à-dire qu'il est un peu fou, on sous-entend à son armet, employé jadis pour tête“).

L'expression a pu prendre naissance à propos de l'appareil de radio (avec des lampes) qui fonctionne mal (ou ne fonctionne pas du tout), si une lampe lui fait défaut ou si elle est tout à fait usée. Le fait que dans le syntagme *are o lampă lipsă (stinsă)* le mot *lampă* est précédé par l'article *o*, est significatif à cet égard (on oppose la lampe usée aux autres lampes) et confirme la supposition que l'appareil de radio est à l'origine de l'expression (s'il s'agissait d'une lampe à pétrole, on dirait: *are lampa stinsă*).

La naissance et l'emploi du syntagme *a avea o lampă lipsă (stinsă)* correspond non seulement à la nécessité de caractère affectif de renouveler l'expression, mais constitue aussi un exemple en plus pour illustrer le fait qu'un progrès dans le domaine de la civilisation se reflète aussi dans la langue (J. Vendryes, *Le langage*, Paris, 1921, p. 261).

dr. paș!

Tiktin, *Rumän.-deutsch. Wörterb.*, 1130, s. v. *păși*, mentionne la forme d'impératif *paș*, attestée dans une plainte („bocet“) de Caraș-Severin:

Paș, N. N., *paș*,
Pe cale nainte
Să-ți fie d'aminte

(S. Fl. Marian, *Immormântarea la Români*, Bucarest, 1892, p. 297).

Mais *paş* est bien plus répandu¹: il est attesté dans la Țara Vrancei et en Bessarabie:

Bădulăși, tu, frumôși,
Spuni di ț-l Badiu-acasi.

Di-i la cramf
Paş di-l kîimî.

(I. Diaconu, *Tinutul Vrancei*,
Bucarest, 1930, p. 27).

Tai baba iepuraş,

Pi la puali

Stricătoari,

Paş, cochilă 'n vali.

(P. V. Ștefănuță, *Cercetări folklorice
pe Valea Nistrului de jos, An. Arh.
folkl.*, IV, 144, texte de Copanca).

Trési fâta Târcului

C-un cojoc

Di motoc:

Pi la pu'li stricături.

Paş, copli, pă'nă-n vali!

(Emil Petrovici, *Texte dialectale, ALRT*, II,
190, texte de Onițcani, dép. Orhei).

(Les textes de Bessarabie sont des „numărători la joc“, „dénombrements pour la danse“)².

Le sens du mot est „sortir, s'en aller“ (cf., dans un texte du même genre, de Căușanii-Vechi, dép. Tighina:

Pi la pu'li,

Stricături.

Ieş, cokl afără!

(Emil Petrovici, *op. cit.*, 196).

¹ Nous laissons de côté la forme *păş!* „va!“ attestée dans la Țara Oașului (*W. Jb.*, VI, 36, 79; I.-A. Candrea, *Graiul din Țara Oașului*, Bucarest, 1907, p. 51), cf. Candrea-Densusianu, *DE*, 203, s. v. *păsa*.

² On sait que les „dénombrements pour la danse“ sont, en général, farcis de mots étrangers et même de mots que l'on ne comprend pas; cette affirmation est valable aussi pour d'autres langues, v. par exemple deux „Kinderzählreime“ chez H. Schuchardt, *Slavo-deutsches und slavo-italienisches*, Graz, 1884, p. 58.

Tiktin explique *paş* par l'impératif *păş(i)* („pă'și... ferner *păş*“), de l'inf. *păși*, qui est dérivé de *pas* „Schritt“ < lat. *passus*. Mais il ne nous explique pas le passage de *ă* à *a*. *Paş* (attesté dans le d. Caraș-Severin et dans la Țara Vrancei) doit être expliqué par *pas!* „va!“ (impératif de *păsa* < lat. *passare*, cf. Candrea-Densusianu, *DE*, I. c.), avec le passage de *s* à *ș* sous l'influence de *păși* „faire des pas, marcher“. Dans les textes de Caraș-Severin et de la Țara Vrancei, *paş!* est une forme archaïque qui s'est maintenue, parce que employée dans la poésie populaire, dans des récitatifs oraux transmis sans grandes modifications (cf. là-dessus, Ov. Densusianu, *GS*, IV, 370 s., où sont examinées les formes anciennes qui se sont conservées dans les incantations).

Quant à *paş* (attesté en Bessarabie), je pense que c'est une forme plus récente¹. *Paş* est une forme abrégée de *paşol*² < russe *pošel* (*po-* à lire *pa-*) „gehe!, fort mit dir!, packe dich“, impératif, 2^e pers. sg. de *pojti* „gehen“ (J. Pawlowsky, *Russisch-deutsches Wörterb.*, Riga-Leipzig, 1879, s. v.). Comme nous avons affaire à une forme de l'impératif, l'accent s'est déplacé vers le commencement du mot³ et la syllabe finale *-ol* a été sacrifiée, pour répondre aux exigences du rythme; cf. aussi *păzea!* (*Dă Foca, Doamne păzea! să lucri că te pîrjolește, Graiul nostru*, I, p. 236, texte de Buzău), forme abrégée de l'impératif *păzește!*.

¹ Il convient de nous mettre en garde contre l'objection que nous aurions affaire, dans ce cas, à un archaïsme, car le terme est attesté dans une aire périphérique (latérale) du roumain. Comme le terme apparaît seulement dans les formules („numărătoare la joc“), qui sont remplies de mots étrangers, l'objection ne semble pas fondée.

² Employé aussi par I. Creangă (*Ivan Turbinca*), dans le syntagme „*Paşol na turbinca!*“ (I. Creangă, *Opere complete*, cu o prefață de D. Marmeliuc, Cernăuți, 1924, p. 285, 289).

³ Cf. Al. Graur, *Viața Românească*, 1930, nov.-déc., 132 s.; Id., *BL*, VIII³, 240, où l'on cite, pour le grec, nomin. Ποσειδών: vocat. Ποσειδόν (bg. nom. *šend*, vocat. *šeno*).

Paș! a pu être substitué à *ieși!*, *du-te!* d'autant plus facie-
ment que, sous la forme *pașol*, il est attesté dans une formule
du même genre, dans la même région:

Vârca-Stârca,
Pađaj lim^von,
Pașol v^von!

(Emil Petrovici, *op. cit.*, p. 190,
texte de Onișcani, Bessarabie).

(*Pașol v^von!* signifie „va-t-en, hors d'ici“).

D'autre part, il est à remarquer que les formes verbales
d'impératif ou d'indicatif présent passent plus aisément d'une
langue à l'autre: cf.: *marș* „va-t-en, hors d'ici“ (parfois ayant
le rôle d'une interjection et employé aussi comme commande
dans l'armée: *înainte marș!* „en avant marche!“ < fr. *marche*,
impérat. prés., 2^e pers. sg. < *marcher*); *musai* „bestimmt,
unbedingt, durchaus“ < hongr. *muszaj* (< all. (*es*) *mus-
sein*, Tiktin, *Rumän.-deutsch. Wörterb.*, 1023, s. v.); *niznai*
(dans l'expression *a face pe niznai* „faire semblant de ne
rien savoir“) < russe *ne znaju* „je ne sais pas“, indicatif
prés., 1^{er} pers. sg. (forme négative) de *znat'* „savoir“; *sictir*
(dans l'expression *hai sictir!* „va-t-en, hors d'ici“ < turc
siktir!, impératif passif de *siktirmek*, Lazăr Șăineanu, *Influ-
ența orientală asupra limbii și culturii române*, II, 321). Voir
aussi Graur, *Les mots tsiganes en roumain*, BL, II, où l'on cite:
ditai „voici“ (familier) < tsig. *dita* „voici“ (impératif de *dik-*
„voir“) + *i* de l'article fém. (p. 150-151); *meclez* „la ferme,
tais-toi“ (rustique en Olténie) < tsig. *mek les* „laisse le“ (le
pronom remplace le nom *mui* „bouche“ qui est du masculin),
impératif de *mek* „laisser“ (p. 169); *mucler* „tais-toi, la ferme“
(vulgaire) < tsig. *muk*, impératif de *muk* „laisser, quitter, re-
noncer“ et *les* „le“ (p. 174). Ajouter aussi *davai* „donne, va-
t-en“ < russe *davaj*, impératif de *davat'* „donner“, que j'ai
entendu parfois dans la langue familière et à la caserne.

Voici quelques exemples donnés par H. Schuchardt, *op.
cit.*: nord böhmisch. *plátschen* („meinen“; von I. S. Praes. *pláču*
zu *plakati*), p. 65; „im Zarzer Deutsch heisst das sechste

Gebot: *preșest et (slow. ne preșestovaj)*“, p. 70; „*péra-in* „schla-
gen“ gehört zu Inf. *prat'*, I. S. Pr. *perem*“, p. 72.

Le phénomène s'explique par ceci que les formes d'im-
pératif et d'indicatif présent sont employées très fréquemment
par ceux qui parlent deux langues différentes, aucun d'entr'eux
ne connaissant même pas d'une manière approximative
la langue de son interlocuteur.

dr. pilă

M. Florea-Rariște, *Bul. Philippide*, V, 206, atteste l'expres-
sion *a pune o pilă*. littéralement „mettre une pile“ dont le
sens est: „faire arranger les choses de sorte qu'on soit à peu
près assuré de la réussite d'un examen“. Mais il y a un autre
syntagme où apparaît le mot *pilă*: *a avea pile*, littéralement
„avoir des piles“, c'est-à-dire „avoir de la protection“, qui est
un équivalent stylistique des expressions populaires: *a avea
proptele*, littéralement „avoir des appuis“ ou *a avea rude la Ieru-
sălim*, littéralement „avoir des parents à Jérusalem“ (cette
dernière expression fait partie de la terminologie religieuse).

Pour expliquer la naissance des expressions *a pune o pilă*,
a avea pile, on doit partir du mot fr. *pile* „massif de maçon-
nerie formant pilier (les piles d'un pont)“; de là *pilă* a pu se
substituer à *proptea*, dans l'expression *a avea proptele*.

Mais la langue vulgaire connaît, outre les syntagmes pré-
cités, avec le même sens, une expression très répandue: *a
avea coaie*, littéralement „avoir des testicules“. Les testicules
étant considérés comme symbole de la virilité et de la force
(cf. *DA*, s. v. *coaie*, où l'on cite: *Nu găsește om cu coaie*, fig.
familier, „(homme) d'une grande énergie, courageux, auda-
cieux“), on a pu dire, au figuré, au sujet de quelqu'un: *are
coaie*, dans le sens qu'il connaît une personne influente, qui
a la possibilité de l'aider.

Pour la naissance des expressions précitées, il convient de
rappeler que dans l'argot français *pile* signifie: 1. „volée de
coups, victoire“ (par ex. *flanquer la pile à qqn.*) et 2. „membre
viril“ (H. Bauche, *Le langage populaire*, Paris, 1928, p. 240).

dr. sifon

Le langage familier et surtout le langage vulgaire connaissent l'expression: *hai sifon (de aici)*!, littéralement „allons siphon (d'ici)!, „va-t-en!“¹, qui s'emploie comme un juron trivial et dont le sens ne peut pas être interprété ad litteram.

Il s'agit, sans doute, d'un euphémisme et, par conséquent, l'expression doit être expliquée comme un substitut de (*hai*) *sictir!* „scher dich!, schert euch!, marsch!, paschöll!“ (Tiktin, *Rum.-deutsch. Wörterb.*, s. v.).

Pour éviter le mot indécent² *sictir* < turc ot. *siktir!*, impératif passif de *siktirmek* (*sikmek* „cohabiter“, de *sik* „membre viril“), Lazăr Şăineanu, *Influența orientală asupra limbii și culturii române*, II, 321, les sujets parlants ont fait appel au mot *sifon*, étant donné qu'il commençait par la même syllabe: *si-*.

M. Graur (*BL*, VIII², 211-212) a expliqué d'une manière analogue les expressions: *mă doare 'n cot*, *mă doare 'n călcâi*, où les mots *cot* et *călcâi* „sont mis là pour le mot indécent commençant par la même consonne, *cur* „cul“. Cf. aussi le syntagme *portul Marsiliei* „le port de Marseille“, cité par M. Iordan, *Stilistica limbii române*, 379, qui est une interprétation „pudique“ de l'abréviation *p. m.*, lue *pe me*, du juron roumain bien connu.

Pour la substitution des mots, comme procédé du langage euphémique, v. Kr. Nyrop, *Gramm. hist. de la langue franç.*, IV, Copenhague, 1913, p. 343 s., qui donne de nombreux exemples de ce genre (par exemple: *belge comme une oie* pour *bête comme une oie*, p. 344)³.

¹ En roumain *sifon* désigne, dans cette expression, l'eau de Seltz.

² En effet, *sictir* est considéré comme un mot indécent et son emploi est à éviter; cf., par ex.: „*Și pe urmă, cu o vorbă scurtă turească, i-a dat afară pe amândoi*“, I. L. Caragiale, *Schițe nouă*, Bucarest, 1910, p. 88 (littéralement „avec un mot turc bref“ — *sictir*).

³ „Au lieu de défigurer le mot, on le remplace par un autre dont le sens est tout à fait différent, mais qui rappelle par sa construction phonétique le mot omineux; ainsi, au lieu de dire directement d'un mari trompé par sa femme qu'il porte des cornes, on dit qu'il est allé faire un voyage en *Cornouailles*. On s'exprime ainsi à mots couverts, et ce procédé euphémique assez élégant est excessivement commode et permet de tout dire“, Kr. Nyrop, *op. cit.*, IV, p. 264.

Il est intéressant de mentionner que, pour la substitution d'un mot indécent par un autre (sans aucune association de sens entre eux), il n'est pas nécessaire que les deux mots commencent par la même syllabe (ou le même son). Quelquefois le remplacement est conditionné et même facilité par la simple assonance des mots.

Nous avons souvent entendu, surtout dans un milieu d'étudiants, un autre substitut de *hai sictir!*, celui-ci ayant, pour ainsi dire, une nuance... savante: *hai Shakespeare*, littéralement „allons Shakespeare“ (prononcé *hai šekspir*); cf. aussi D. Florea-Rariște, *Bul. Philippide*, V, 221, qui atteste cette expression dans le parler d'un étudiant qui a fait ses études à Bucarest. On retrouve cette expression dans les vers de l'humoriste George Ranetti, *Fabule*, Biblioteca pentru toți, Bucarest, s. d., 63:

Așa distrat era că 'n clipa
Când Moartea negrul musafir
Invăluindu-l cu aripa
Il poftea 'n cer c'un „*hai Shakespeare!*“

(Littéralement: „Il était tellement distrait, qu'au moment où la mort, vêtue de noir, vint le prendre, elle l'invitait au ciel, en le couvrant de son aile, en lui disant: allons Shakespeare!“).

Rappelons encore que le mot *sifon* est employé dans un autre syntagme, qui, de même que *hai sifon!*, n'est pas attesté dans les dictionnaires de Tiktin et de Candrea: *imi vine cu sifon*, littéralement „cela me vient avec du siphon“, c'est-à-dire „ça m'agace, la moutarde me monte au nez“; par exemple: *cînd îl văd imi vine cu sifon* „lorsque je le vois, la moutarde me monte au nez“, c'est-à-dire „sa présence m'agace, m'irrite et m'importune“.

C'est une expression figurée pour montrer l'irritation. Son origine doit être cherchée dans le chatouillement irritant que l'on ressent dans le nez, lorsque l'on boit de l'eau de Seltz (en roumain: *sifon*). Cette irritation nous fait chasser l'air avec bruit, par les voies nasales, manifestation caractéristique

d'un homme agacé qui est sur le point de se fâcher. Cf. des expressions analogues: *a fi cu țifna la nas*, *a-i sări muștarul*; synonymes: *a-i sări bîzdîcul*, *țandăra* (Iordan, *op. cit.*, 331).

dr. tralala

Dans *BL*, VIII^a, 222, M. Graur confirme l'existence de l'expression (*a fi*) *tiutiu* „être piqué, un peu fou“. À côté de *tiutiu* on peut mentionner aussi *tralala*, employé pareillement dans le langage familier, avec le même sens que *tiutiu*, dans des expressions comme: *e cam tralala* „il est un peu fou, il est un peu loufoque“.

Tralala est une onomatopée que l'on emploie lorsque l'on chantonne, sans connaître les paroles de la chanson; *tralala* est une personne qui chante dans des circonstances dans lesquelles sa chanson est complètement dépourvue de sens, de même que *tiutiu* est une personne qui siffle en l'air, sans tenir compte des circonstances. Ajoutons que *tralala* est certainement plus répandu que *tiutiu*; pour l'extension de son emploi, il est probable que le symbolisme phonétique a joué aussi son rôle, à savoir le rapprochement de *lela* (*a umbla lela*) de *teleleu*, *tralalela* (*a umbla teleleu*, *tralalela* „vagabonder“); v. là-dessus Iordan, *BL*, XI, 41-42, où il est fait mention des opinions de V. Bogrea (*DR*, IV, 173 s.) et de C. Tagliavini, *Divagazioni semantiche rumene*, I (*Arch. rom.*, XII, 197 s.). V. Bogrea, *l. c.*, cite, parmi d'autres formes, n.gr. τρέλλα-λέλα, où ἡ τρέλλα signifie „aliénation d'esprit, folie, démence“, Th. Hépitès, *Dict. grec-franç.*, III, 446.

ea + pronom personnel

En roumain, l'accusatif prend la place du nominatif après *ca* „comme“: *mare ca tine* „grand comme toi“, cf. ital. *grande come me*, v. W. Meyer-Lübke, *Gramm. des langues rom.*, III, 74-75 et *DA*, s. v. *ca*.

N. Drăganu, *Morfemele românești ale complementului în acuzativ și vechimea lor*, 30, n. 1, a montré que seulement en

ancien roumain (par ex. *ce te muncęte cu evanghelia ca eu*, Coresi, *Lucrul apostolesc*, éd. Bianu, Bucarest, 1930, 512/18; *să fim și noi creștini ca și tu*, *Leg. Sf. Vineri*, Hasdeu, *Cuv. d. bătr.*, II, 149) et dans la poésie populaire (par ex.: *Că-i păcat de Dumnezeu, Să pice voinic ca eu*, Jarnik-Bârseanu, *Doine și strigături din Ardeal*, Bucarest, 1885, *Doine*, 103) on trouve le pronom personnel aussi au nominatif.

Pour expliquer cet emploi, Drăganu fait appel à l'analogie avec les formes du pluriel, où le pronom personnel présente la même forme pour les deux cas (nominatif et accusatif). Mais, en laissant de côté les formes attestées dans la poésie populaire, où l'emploi du nominatif est imposé par la rime¹ (cf. *DA*, s. v. *ca*), pour l'ancien roumain il convient de s'adresser au texte slave qui a servi d'original à la traduction roumaine. Dans leur désir de respecter l'original, les traducteurs ont rendu le v.sl. *jako* (*že*) par le roum. *ca*² et, en même temps il ont calqué la construction du texte slave: *lor ară fi bine dără* („de ar“) *fi ca eu*, Coresi, *Lucrul apostolesc*, éd. cit., 301/14 (= v. sl. *dobro imū estī, aște prebudutū jakože i azū*, I Corint., VII, 8); *insă nu ca eu voiu ce ca veri tu*,

¹ À l'exemple mentionné par Drăganu, il convient de joindre encore celui-ci:

Tăt o soață *ca și eă*
Să-ț placă, frăt'iuică, dzău.

(A. Țiplea, *Poezii pop. din Maramureș*, A. A. R., Mem. secț. lit., 7, București, 1906, 5/47-48).

À comparer à:

Lumea o am încungîurat
Ca și t'ine n'am aflat.

(A. Țiplea, *op. cit.*, 5/57-58).

² Cf. O. Densusianu, *H. d. l. r.*, II, 255: „*ca* apparaît bien des fois identique à *cum* dans des constructions comme celle-ci: *ca și tu bine ști*, *CV*, LXVII, 7... Cet emploi de *ca* traduit l'influence du slave *jako*, que les traducteurs ont rendu de cette manière sans se rendre compte que l'adverbe roumain n'était pas à sa place dans ces cas“.

Tetraevang. Diac. Coresi din 1561 (Evangheliarul lui Radu dela Mănicești, 1574), éd. Gaster, Bucarest, 1929, p. 35 (= v. sl. *obače ne jakože azū xoštu, no jakože ty*, Mat., XXVI, zač. 108, 39).

Mais, pour connaître la construction propre à l'ancien roumain, il convient d'éliminer les exemples où se fait sentir l'influence du contexte slave. Ce sont les divergences entre l'original et la traduction que l'on devra retenir; les concordances sont donc peu instructives, tandis que les divergences ont une valeur probante (cf. G. Cuendet, *L'ordre des mots dans le texte grec et dans les versions gothique, arménienne et vieux slave des évangiles*, Paris, 1929, p. 2). Aussi bien, un exemple comme celui-ci: *Doamne cine ca tine?*, *Coresi, Psaltirea 1577*, ps. LXX, 19; *Ps. Șcheiană: Dzeu, cire e ca tire?* (où le traducteur s'écarte du modèle slave: *Bože, kto podobenū tebě* = lat. *Deus quis similis tibi*, ps. LXX, 19) représente-t-il l'expression propre à l'ancien roumain et constitue la preuve que l'emploi du pronom personnel au nominatif, précédé par *ca*, est un tour de syntaxe calqué sur le vieux slave.

B. CAZACU

L'ORIGINE ET L'ÉVOLUTION DES MI-OCCLUSIVES ROUMAINES

Nous avons insisté ailleurs¹ sur le problème des mi-occlusives roumaines, sans apporter toutes les preuves pour les formes attribuées par nous à l'époque du roumain commun. Vu les nombreuses hypothèses dont le problème a été l'objet, ainsi que l'état d'incertitude où il se trouve, nous croyons nécessaire de l'envisager à nouveau, avec toute la circonspection requise et en utilisant tous les matériaux indispensables.

Il est nécessaire, comme nous le verrons par la suite, d'étudier les mi-occlusives roumaines en tenant compte de la chronologie du phénomène. Car il y a une différence très nette entre le traitement des mi-occlusives dans les mots d'origine latine et dans les mots qui sont entrés ultérieurement dans la langue.

Nous étudierons donc ces deux catégories de phonèmes tout d'abord dans les éléments d'origine latine et ensuite dans les autres éléments.

I

L'ÉLÉMENT LATIN

1. Le roumain commun connaissait, dans les éléments d'origine latine, trois séries de mi-occlusives, chacune ayant la sourde et la sonore correspondante. La première série était de type post-dental: la sourde **ts*, la sonore **dz*; une seconde série était constituée par les mi-occlusives de type

¹ *Romania*, t. LVI, 1930, p. 336-337; *Problemele vocabularului român comun*, Iași, 1934, p. 23-24.

prépalatal: la sourde *tʃ et la sonore *dʒ; enfin, toutes les considérations¹ prouvent l'existence de la troisième série, de type post-dental mouillé: la sourde *ts' et la sonore *dz'.

Les pages suivantes ont pour but la recherche de l'origine de ces trois séries de mi-occlusives, ainsi que d'expliquer leurs traitements dans les parlers roumains, depuis les origines jusqu'à nos jours.

A) LE TYPE POST-DENTAL

α) la sourde *ts

2. Dans tous les dialectes roumains, on trouve aujourd'hui la mi-occlusive *ts*, provenant de *t* latin suivi par une voyelle palatale fermée ou par la semi-voyelle *y* (sauf dans les cas où la semi-voyelle *y* se trouvait devant *o*, *u*). Nous avons étudié naguère la chronologie de cette mi-occlusive (v. notre *Latin d'Orient et roumain commun*, p. 4); il nous reste à préciser ici les conditions dans lesquelles s'est produite l'assibilation de l'occlusive, ainsi que l'assibilation de *-k* suivi de *y* + voyelle atone, et de montrer les résultats et le mécanisme du phénomène.

L'altération de l'occlusive sourde latine est conditionnée par l'absence d'une fricative dentale *s* devant *t*, *c*, à savoir du groupe *-st-* ou *-sc-*.

Nous donnerons quelques exemples pour les deux occlusives sourdes, en faisant en même temps un départ entre les cas provenant d'une occlusive suivie d'une voyelle sonante, et ceux où l'occlusive se trouvait devant la semi-voyelle *y*:

1. *t* + *i*:

a) tonique: r. comm. *kătsînu (< *catinum*) > a.dr. kătsî'n, mr. kătsîn, megl. kătsq'n; r. comm. *kutsîtu (< **cotitus* — *cos*; ou **acutitus* — *acutus*, cf. Candrea — Densusianu, *Dicț.*, 468) > a. dr., dr. kutsît, mr. kătsût (ku-), megl. kutsq't, istr. kutsît; r. comm. *tsîtsă (< *titia*, - *am*; cf. *A.L.L.G.*, XIII,

¹ v. Şiadbei, *Latin d'Orient et roumain commun* (extrait de la *Revue des études indo-européennes*, t. III), 1943, p. 4-7.

p. 165) > a. dr., dr. tsîtsă (tsî-), mr. tsî'tsă, megl. tsq'tsă, istr. tsîtsq; etc.

b) posttonique: r. comm. *bătsi (< **i* = *batis*) > a. dr., dr. băts(i), mr. băts, megl. băts; r. comm. *bătetsi (< *batitis*) > a. dr., dr. bătets(-i; bătets-i), mr. bătetsî, megl. bătits, istr. bătets; r. comm. *kî'ntsi (< **i* < *cantis*) > a. dr., dr. kînts(-i), mr. kî'ntsi (Papahagi, *Basme*, p. 564), megl. kq'nts; r. comm. *kîntăsi (< *cantăti[s]*) > a. dr., dr. kîntăts(i), mr. kîntătsi, megl. kăntăts; r. comm. *împerătsi (< **emperati* > < **imperati* = class. -*tores*) > a. dr., dr. împărăts(i), megl. ampîrăts; r. comm. *tôtsi (< *toti*) > a. dr., dr. tôts(i) mr. tôtsî (Papahagi, *Basme*, p. 716); etc.

2. *t* + *y* + voyelle:

a) voyelle tonique: r. comm. *kătsélu (< **katyellu* = *catellus*) > a. dr., dr. kătsél (-*tsă*-), mr. kătsăl, megl. kătsq'l; r. comm. *tséără (< **tyerra* = *terra*, - *am*) > a. dr., dr. tsqără (tsă-), mr. tsără, megl. tsără; r. comm. *tsésu (< **tyessu* = *texo*) > a. dr., dr. tsés (tsă's), mr. tsă's, megl. tsq's, istr. tsésu; etc.

b) voyelle posttonique: r. comm. *bătsu (< **baltyu* = *balteus*) > a. dr., dr. băts, mr. bătsu; r. comm. *prétsu (< **prétyu* = *pre-* = class. *pretium*) > a. dr., dr. préts, mr. préts; etc.

3. Aux derniers exemples il faut encore ajouter les mots à occlusive gutturale sourde *c* devant *y* + voyelle posttonique, où, à une époque très ancienne, *k'* mouillé est devenu *t'*; dans cette nouvelle phase, le *t'* provenant de *k'* a subi le même traitement que *t'* résulté d'un *ty*: r. comm. *ătsă (< **-kya* = *acia*, - *am*) a. dr., dr. ătsă, mr., megl. ătsă, istr. ătsq; r. comm. *brătsu (< **-kyu* = *brachium*) > a. dr., dr. brăts, mr., megl. istr. brăts; r. comm. *fătsă (< **-kya* = *facia*, - *am* = class. *facies*) > a. dr., dr., mr., megl. fătsă, istr. fătsq; r. comm. *lătsu (< **-kyu* = **laceus* = class. *laqueus*) > a. dr., dr. lăts, mr. (a)lăts, megl. lăts; etc.

Nous avons donc à considérer les trois cas suivants: 1) *t* + *i* tonique ou atone; 2) *t* + *y* + *é* tonique; 3) *-t'* + *y* + *u* posttonique.

Dans le premier cas, la mi-occlusive **ts* en roumain commun était le résultat de la palatalisation progressive de *t* devant *î* latin vulgaire. L'étape intermédiaire a été *t'j*: après cette étape, l'endroit de l'occlusion fut un peu avancé, la langue restant presque dans la même position. Dans l'articulation de la mi-occlusive résultée, la pointe de la langue seule a pris part au contact, en se maintenant constamment dans la région alvéolaire. Ainsi s'explique pourquoi la mouillure n'a pas été très forte et aussi pourquoi la mi-occlusive a conservé son caractère de phonème post-dental¹.

Après la diphthongaison de *ɛ'* en *yé*, l'assibilation de *t* en *ts* dans le deuxième cas s'est produite dans la même région alvéolaire; l'occlusion a été opérée exclusivement par la pointe de la langue, de sorte que la mi-occlusive résultée fut identique à celle du premier cas.

L'assibilation dans le troisième cas (*ty* posttonique), résultée dans les mêmes conditions, est connue par toutes les langues romanes (*ts* est devenu *tt* en logoudor., *s* en franç.; v. Meyer-Lübke, *Mitt.*, I, p. 31).

Si l'on compare les formes albanaises *kaptinë* et *faq'e* aux formes roumaines: *kăpătina* et *fătsă* (< **capitina*; *facia*), on constate aisément que la mouillure de *t'* et le passage à la mi-occlusive **ts* n'appartenaient pas au latin d'Orient, mais sont des phénomènes de l'époque pré-roumaine.

β) la sonore **dz*

3. L'occlusive sonore *d* s'est comportée de la même manière. Nous ferons, ici encore, le départ entre la mi-occlusive post-dentale provenant de l'occlusive sonore latine *d* devant un *î* fermé tonique ou atone, et la mi-occlusive devant la semi-voyelle *y* + voyelle (sauf les voyelles postérieures labiales: *ó*, *ú*) et **gy*-(< *gi*-) posttonique latin.

1. *d* + *î*:

a) tonique: r. comm. **aydzire* (< *audire*) > a. dr. *au(d)zire* (-i'), dr. *au(d)zi* (-i'), mr. *avdzire*, megl. *uziri*, istr. *avzi*;

¹ Le même phénomène est connu dans une partie du domaine rhétique cf. Meyer-Lübke, *Gramm.*, I, § 460) et en dalmate (Bartoli, *Dalm.* II, col. 386).

r. comm. **urdzikă* (< **urdjka* = *urtica*; cf. *R.E.W.*, 9090) > a. dr., dr. *ur(d)zikă* (-*(d)zi'*-), mr. *urdzikă*; etc.

b) posttonique: r. comm. **kădzi* (< - **î* = *caedes*) > a. dr., dr. *kă(d)z(i)*, mr. *kădz*; r. comm. **krūdzi* (< *crudi*) > a. dr., dr. *kru(d)z(-i)*, mr. *krūdz(-i)*; r. comm. **yédzi* (< *haedi*) > a. dr., dr. *yé(d)z(-i)*, mr. *édz(-i)*; etc.

On trouve toutefois en roumain quelques mots qui semblent avoir conservé l'occlusive dentale *d* devant *î*: dr. *rădikăre* (*ri-*, *ri-*), *ridik*, dr. *rădătsînă*, dr. *rădik'e* (*ri-*); dr. *lindik*. Les étymologies proposées pour ces mots sont les formes latines: **eradicare*, **eradico*, **radicina*, *radic[u]la* et **landica*.

M. Puşcariu a essayé de donner une explication de ces formes: il s'agirait d'une occlusive dentale sonore mouillée *d'* (si le signe ' indique la mouillure; v. *DR.*, III, p. 390; IV¹, p. 425); mais c'est justement cet état de mouillure qui devait entraîner l'assibilation. Il faut donc chercher une autre explication du maintien de l'occlusive dentale dans ces mots.

Dans **radicina* nous devons admettre, comme les mots roumains dialectaux nous le montrent (dr. *rădătsînă*, mr. (*a*)*rădătsînă*), une dissimilation **radēkina* (comme dans *vicinus* > *veşinu*). Pour le dr. *rădikăre* (*ri-*, *ri-*) < **eradicare*, il est évident qu'il a été considéré comme un dérivé avec suffixe *-icare*, et traité comme les autres verbes dérivés à l'aide de ce suffixe: *caballicare* > (*in*)*kălkăre*, **ferricare* (< *ferrum*) > dr. *ferekăre* *morsicare* (*morsus*) > dr. *mursăre*, etc. Il faut donc expliquer le mot roumain par un prototype latin **eradicare*; dans ce cas, les formes verbales où *d* devant *î* a été maintenu, sont dues à l'analogie avec les formes qui ont conservé normalement l'occlusive dentale (à savoir: *ridik* < **eradico*, d'après **eradicamus*, etc.).

On doit exclure la possibilité d'une influence de **radēkina*, **eradēkare* sur la forme *radic[u]la* (> *rădik'e*, *ri-*); d'autre part, un dérivé avec *-ic[u]lus*, *-ic[u]la* devait aboutir à **ēhl'u*, **ēhl'a* (> **ēkl'e*), comme *paric[u]la*, etc. De même, il est difficile d'admettre que *radic[u]la* ait passé à **ialēkl'a*, parce que *-ē* est maintenu dans ce cas au singulier, comme au pluriel (cf. dr. *urēk'e*, *urēk'i*).

En ce qui concerne le dr. *lindik*, l'explication donnée par Candrea et Densusianu (*Dicț.*, no. 995), que la forme serait due à l'analogie avec **linditșel* < **landicella*, -am, est peu sûre (de cette dernière forme latine aurait résulté une forme *lindetșă*, ou *lintșă*, v. ci-dessous); dans un dérivé latin populaire comme celui-ci (s'il a jamais existé), -di- devait être syncopé comme -ti- dans les cas identiques; cf. dr. *părtșă*, prov. *parcela*, fr. *parcelle*, port. *parcella* < **parcella* = **particella*, -am, et dr. *muntșel*, vejl. *munčal*, vital. *moncello*, fr. *monceau*, prov. *moncel* > *monticellus*, -um (pour les formations récentes, comme ital. *particella*, *monticello*, v. Candrea-Densusianu, *Dicț.*, nos. 1340, 1170). L'étymologie proposée par M. Pușcariu (*DR.*, III, p. 390) pour le mot dr. *lindik*, laisse subsister, elle aussi, toutes les difficultés; le mot viendrait de **landicula*, devenu **lindik'e*, et ensuite *lindik*, avec substitution du suffixe.

Nous avons vu que, dans le mot *radicula*, la voyelle palatale *i* qui suivait l'occlusive dentale, ne pouvait être un *i* fermé, parce que dans le suffixe -*iculus*, dont il est dérivé, la voyelle était brève. D'autre part, on ne saurait affirmer qu'elle est devenue *ɛ*, car *é* tonique ne passe jamais en roumain à *i'*. Entre ces deux positions déterminées, il nous reste à expliquer les deux formes comme dues probablement à l'effet de la seconde quantité romane (v. Schuchardt, *Vok.*, II, p. 328 et suiv; Meyer-Lübke, *Einführung*², § 96). Les deux dérivés *radic[u]la* et **landic[u]la* (s'il est juste de partir de cette forme supposée), ont eu un *i* bref, comme tout dérivé par -*iculus*, -a. La voyelle *i* est devenue à l'époque impériale un *i*, maintenu jusqu'à la nouvelle quantité romane; étant dans une syllabe ouverte, l'*i* a été allongé, de sorte qu'il est devenu long et ouvert à la fois. La quantité de la voyelle a empêché le passage à un *ɛ* fermé en latin d'Orient; et, en même temps, le timbre de la voyelle ouverte a empêché l'assibilation de l'occlusive dentale précédente¹.

¹ Cf. aussi Meyer-Lübke, *Z.R.Ph.*, XIX, p. 574; Pușcariu, *E.Wb.*, no. 1425. M. Candrea (*Dicț. encicl.*, p. 1070) admet l'origine récente du mot (ngr. *βαδύκι*).

2. *d* + *y* + voyelle:

a) voyelle tonique: r. comm. **dzəts'e* (< **dyé-* = *děcem*) > a. dr. (*d*)*zəts'e* (-*é*), dr. (*d*)*zətše* (-*ă*), mr. *dzətse*, megl. *zətsi*, istr. *zəts'e* (*š-*, etc.); r. comm. **dzəu* |*-y*¹ (< **dyé-* = *děus*) > a. dr., dr. (*d*)*zəy* (-*ăy*), mr. *dzău* (Papahagi, *Basme*, p. 589), etc.

b) voyelle posttonique: r. comm. **fründză* (< *frondia*, -am) > a. dr., dr. *frún(d)ză*, mr. *fr'ndză*, megl. *frúnză*, istr. *frúnzə*; r. comm. **myédzu* (< *médium*) > a. dr., dr. *myé(d)z(y)*, mr. *n'édz*, megl. *n'éz*, istr. *ml'éz*; r. comm. **órdzu* = (< **órdu* *hordeum*) > a. dr., dr. *ór(d)z*, mr. *órdzu*, megl. *wórdz*, istr. *órz*; etc.

3. -*g* + *y* + voyelle: r. comm. **osúndză* (< **oxúngia*, -am = class. *ax-*; cf. Candrea-Densusianu, *Dicț.*, n° 1292) > a. dr., dr. *osí'n(d)ză* (adr. -*sú-*), mr. *usúndză*.

Les explications données sur la mi-occlusive **ts* (ci-dessus, 2), sont les mêmes pour la mi-occlusive sonore **dz*.

Quant au traitement -*gy-* > *d'y* et le passage à *dz* (comme *d'y* provenant de -*di-*), on peut comparer le traitement roman dans les formes v. ital. *fronza*, sard. log. *frunza* et piac. *sonza*, sard. log. *assunza* (Candrea-Densusianu, *Dicț.*, s. v.; Meyer-Lübke, *R.E.W.*, s. v.).

La mi-occlusive post-dentale sonore **dz* s'est développée à l'époque pré-roumaine, comme la sourde correspondante; elle n'a pas été connue du latin d'Orient, parce que l'élément latin de l'albanais montre un tout autre traitement de l'occlusive dentale sonore (cf. *mick* < *medicus*; *usún'z* < **oxúngia*, etc.)

B) LE TYPE PRÉPALATAL

a) la sourde **tš*.

4. Nous avons noté ci-dessus (§ 2), comme exceptions, les cas où l'occlusive dentale sourde *t* était suivie de la semi-voyelle *y* + *ó*, *ú*, toniques; la mi-occlusive résultée après l'assibilation de *t* + *yó* (*yú*) a été de type prépalatal: **tš*.

¹ V. *Romania*, LVI, 1930, p. 335, notes 3 et 4.

Le traitement a été identique pour l'occlusive gutturale sourde *c* + *yó* (*yú*), parce que, à partir d'un moment donné, **k'yó* **k'yú* ont été articulés dans la même position que **t'yó*, **t'yú*.

Nous avons partagé les faits selon les critères suivants: 1. nature de l'occlusive; 2. voyelle postérieure labiale tonique qui suivait la semi-voyelle *y*:

1. a) *t* + *y* + *ó*: r. comm. **fetšóru* (< **fetiulus*, -*u[m]*) > a. dr., dr. *fetšór* (*fi-*), mr. *fitšor*, megl. ∞, istr. *fetšór*; r. comm. **tetšúne* (< **tetšjone* = **ti* = *títio*, -*onem*; cf. nap. *tessone*, lecc. *tetsune*) > a. dr., dr. *tátšúne*, mr. *tátšúne* (*tutšine*), megl. *tátšuni*;

b) *t* + *y* + *ú*: r. comm. **mátšúkã* (< **matyúka* = **mat-teuca*, -*am* — *mattea*) > a. dr., dr. *mátšúkã*, mr. *mátšúkã*, megl. *mátšók*;

2. a) *k* + *y* + *ó*: r. comm. **petšóru* (< **peciolus*, -*um*) > a. dr., dr. *pitšor(-y)*, mr. (*tš*)*tšór*; megl. ~, istr. *pitšoru*; r. comm. **ultšóru* (< **ulceolum* — *ulcus*) > a. dr., dr. *ultšór(y)*, (*ur-*), mr. *ultšor* (*ur-*).

b) *k* + *y* + *ú*: r. comm. **tšúmã* (< **kyú* - = *kū* - = *cýma*, -*am*) > dr. *tšuma* (+ *fái*), mr. *tšúmã*, megl. *tšúmã*; r. comm. **tšúru* (< **kyú* - = *cibrum*; cf. *C. Gl. L.*, V, 59) > a. dr., dr. *tšur(y)*, mr. *tsír*, megl. *tšúr*, istr. *tšur*.

L'évolution de *t'y* (provenant de *k'y*) étant la même que celle de *t'y* (< *t* + *y*), nous aurons à parler de l'assibilation d'un seul phonème mouillé, *t'*. Schuchardt, *Vok.*, I, p. 105, a montré que le passage de *k'* à *t'* était effectué dès le II^e siècle après J.-C.

La langue décrit, pendant l'articulation des voyelles *o* et *u*, un mouvement en arrière prononcé; ce mouvement concorde avec la petite contraction de la partie médiane de la pointe, dans l'articulation de *t'*. Le mouvement en arrière produit entre la langue et les incisives inférieures un résonateur plus grand que celui qui se forme pour la fricative dentale sourde *s* (cf. Ringenson, *Étude sur la palatalisation de k...*, p. 136); ce résonateur a comme effet la production d'un *tš*. Par conséquent, dans les deux cas envisagés ici, on a eu les filières suivantes: *ty* > *t'y* > *t'y* > *tš*.

L'apparition de la mi-occlusive prépalatale *tš* dans le domaine roumain n'est que le résultat du recul de la langue pour l'articulation de *ó* (*ú*). En effet, il suffit que la voyelle postérieure disparaisse, pour que la mi-occlusive prépalatale devienne une post-dentale mouillée (cf. mr. *tsír*); et, au contraire, il suffit qu'une voyelle postérieure vienne après une mi-occlusive post-dentale, pour qu'elle devienne prépalatale (cf. dr., mr. *arítšu*; dr., mr. *fétšu*; mr. *frédžu*, etc.).

β) la sonore **dž*

5. Le parallélisme dans le traitement de l'occlusive dentale sourde *t* et de la sonore *d* devant *yó*, *yú* est complet; pour la dentale sonore dans cette position, le résultat a été la mi-occlusive prépalatale sonore **dž*.

À côté de: 1) *d* + *yó* (pour *yú* on n'a aucun exemple), ont pris part au changement 2) l'occlusive gutturale sonore *g* + *yú* (pour *yó* les exemples sûrs manquent), et 3) la fricative palatale sonore *ɣ'* (résultée de *j* latin; v. Seelmann, *Aussprache*, p. 231) devant *yó*, *yú*.

Nous avons donc les cas suivants:

1. *d'* + *y* + *ó*: r. comm. **džósu* (< **d'yósu* = *deosum* = class. -*or*) > a. dr., dr. (*d*)*žós*, mr. (*n*)*g'os*, megl. *žós*, istr. *žós*;

2. *g'* + *y* + *ú*: r. comm. **džúru* (< **d'yú* - < **gü* - = *gýru[s]*, -*u[m]*) > a. dr., dr. (*d*)*žúr(y)*, megl. *žur*;

3. a) *ɣ'* + *y* + *ó*: r. comm. **džóku* (< **d'yó* - < **ɣ'* - = *jocus*, -*um*) > a. dr., dr. (*d*)*žók*, mr. (*a*)*džók*, megl. *žók*, istr. *žók*; r. comm. **džoi* | -*i* (< **d'yó* - < **ɣ'* - = [*dies*] *jovis*) > a. dr., dr. (*d*)*žój*, mr. *džój*, megl. *žój*; etc.

b) *ɣ'* + *y* + *ú*: r. comm. **džúgu* (< **d'yú* - < **ɣ'* - = *jugum*) > a. dr., dr. (*d*)*žúg*, mr. *džúg*, megl. *žúg*, istr. *žúg*; r. comm. **džúru* (< **d'yú* - < **ɣ'* - = *juro*) > a. dr., dr. (*d*)*žúr*, mr. *džur*, megl. *žúr*, istr. *žúr*, etc.

Les explications données pour la mi-occlusive prépalatale **tš* sont les mêmes pour la sonore **dž*. La filière qu'on peut établir dans le traitement de l'occlusive dentale est la suivante: *d'y* > *džy* > *dž*; et pour l'occlusive gutturale: *gy* < *g'y* > *gdy* > *d'y* > *džy* < *dž*.

La fricative palatale sonore γ' a pu passer directement à $d'y$, comme conséquence du mouvement en arrière de la langue pour l'articulation de $ó$, $ú$ ton ques.

C) LE TYPE POST-DENTAL MOUILLÉ

α) la sourde * ts'

6. Nous avons essayé de déterminer l'état de cette mi-occlusive à l'époque du roumain commun (cf. *Latin d'Orient et roumain commun*, p. 4). Elle provenait d'une occlusive gutturale sourde (c , $-cc-$, $c[h]$, $q[u]$) latine devant voyelle palatale tonique ou atone (excepté l'occlusive gutturale sourde après un s).

Les cas où s'est produite la mi-occlusive * ts' doivent être classés de deux manières: 1) suivant la voyelle palatale tonique ou atone; 2) suivant la nature de la voyelle palatale (e , i).

Avant d'entrer dans l'étude de ces conditions et de procéder à la restitution des formes du roumain commun, il paraît nécessaire de préciser les faits dialectaux du roumain moderne. Nous avons déjà vu qu'en macédo-roumain il existe une différence nette dans le traitement des voyelles palatales après ts , dz provenant de t , d devant e , i , et ts , dz provenant de c , $g + e$, i : tandis que après les premières mi-occlusives, les voyelles palatales passent à $ä$, i ($tsäs$, $dzik$), les voyelles sont toujours conservées après les derniers phonèmes ($tsér$, $dzinere$). Le maintien des voyelles palatales en macédo-roumain nous montre que les mi-occlusives qui les précédaient ont été mouillées, et le sont encore aujourd'hui (cf. Rousselot, *Revue de phonétique*, III, 1913, p. 618) dans une faible mesure. Et, par contre, les premières mi-occlusives résultées de t , d avaient perdu leur mouillure, de sorte qu'elles n'ont plus abouti à $tš$ en daco-roumain.

Il ne suit pas de ces données que les formes $mr.$ $tsér$, $dzinere$ soient la transformation dialectale d'une forme plus ancienne (roumaine commune même) * $tšéru$, * $džinere$, comme le croyait Tiktin (v. *Grundriss*, I², p. 587), et après lui

Densusianu (*Hist. l. roum.*, I, p. 215), etc. L'objection présentée par M. Puşcariu à cette vieille opinion (elle provient du grammairien I. Nădejde; cf. *Ist. limbii şi lit. române*, Iaşi, 1886, p. 18) nous semble toujours valable: le macédo-roumain devait transformer tout $tš$ et $dž$ en ts , dz si le changement a été dialectal (v. *XI. Jahresbericht*, p. 167 et suiv.).

La cause du passage de $tš$ à ts , attribuée par quelques savants à l'influence du grec (v. Th. Gartner, *Darstellung*, p. 68; Sandfeld-Jensen, *Balkanfilologien*, p. 70, etc.), aurait dû s'exercer sur toutes les mi-occlusives $tš$ (cf. les mots slaves en $mr.$: $alintšesku < sl. ličiti$; $mr. ntšérnu < sl. čern$, etc.). Mais précisément dans une contrée grécisée comme les villages de l'Olympe, la mi-occlusive connaît un état plus proche de $tš$, à savoir ts' (transcrit par Weigand par $tš'$ ¹; cf. *Olympo-Wal.*, p. 56); et dans des pays écartés de l'influence grecque (cf. megl. ts), le résultat a été le même qu'en macédo-roumain (en istro-roumain la mouillure est plus accentuée; de là les diverses transcriptions par ts ou $tš$ des dialectologues roumains ou étrangers; cf. Puşcariu, *Studii istroromâne*, III).

Il résulte, par conséquent, que les mi-occlusives dialectales: ts' , dz' (en $mr.$, megl., istr.), ne peuvent pas être résultées de $tš$, $dž$, mais continuent, avec une mouillure plus ou moins accentuée, l'état roumain commun * ts' .

On avait donc en roumain commun * ts' devant:

1. voyelle tonique:

a) r. comm. * $pläts'intä < *plakénta = placénta, -am > a.$ dr., dr. $plätšintä$, megl. $pläts'intä$; r. comm. * $ts'éru < *kēlu = caelum > a.$ dr., dr. $tšér(y)$, dr. $tšér$, $mr. tsér$, megl. $tsér$, istr. $ts'éru$; r. comm. * $ts'inä < *kēna = cēna > a.$ dr., dr. $tšinä$, $mr.$, megl. $tsinä$, istr. $ts'ira (tšira)$, etc.

b) r. comm. * $vets'ínu < *vėkinu = vėcinus > a.$ dr., dr. $vetšín$, $mr. vitsín$; r. comm. * $ts'intš' < *kinkŭ = cınque > a.$ dr., dr. $tšintš'i$, $mr. tsints(i)$, megl. \sim , istr. $ts'intš'$ (noté $tšintš'$ par M. Bartoli; cf. Puşcariu, *Studii istrorom.*, III, p. 107), etc.

¹ D'après M. S. Pop, dans cette région, la mi-occlusive serait arrivée à $tš$ (v. Rosetti, *I.L.R.*, IV, p. 54).

2. voyelle atone:

a) r. comm. **pîntets'e* (< *pantīcem*) > a. dr., dr. *pîntetşe* (-ti-), mr. *pl'ntik*, megl. *po'ntitsi*; r. comm. **pûrets'e* (< *pûlicem*) > a. dr., dr. *pûretşe* (-ri-), mr. *pûrih*, megl. *pûrits(i)*, istr. *pûrets'e* (-ts; -tşu; -el; ; Puşcariu, *Studii istr.*, III, p. 129); r. comm. **ts'etâte* (< **k'e* - **k'eg-* = *kij-* < *civitatem*) > a. dr., dr. *tşetâte*, mr. *tsitâte*, megl. *tsitâti*, istr. *ts'etâte*; etc.

b) r. comm. **kâlts'i* (< **calcī* = -as) > a. dr., dr. *kâltsj*, mr. *kâltsi*; r. comm. **fâts'i* (< *facīs*) > a. dr., dr. *fâts(i)*, mr. *fâtsi*; r. comm. **mîts'i* (< *micī*; pl. de *micus*, -um = gr. *μικρός*) > a. dr., dr. *mîts(i)*, mr. *n'itsi*; etc.

Cette fois, le recul de la langue a été moins sensible que celui qui a donné naissance aux occlusives prépalatales. Le mécanisme qui a conduit à l'occlusive dentale mouillée consiste dans le fait que, derrière la place de l'occlusion, l'articulation a été faite avec une plus grande partie de la langue, et, par là, la pointe a été tirée un peu en arrière (v. Ringenson, *Etude*, p. 136-7).

Nous n'avons aucun motif sûr d'accepter l'opinion suivant laquelle l'articulation aurait été autrefois, dans ce cas aussi, prépalatale; les faits analysés¹ nous montrent pour le roumain commun l'état *ts'*. En daco-roumain, le recul de l'articulation à *tş* s'est opéré après l'époque de communauté; il est dû précisément à l'effet de la mouillure, fait reconnu dans le domaine français par Suchier (*Grundriss*², I, p. 736). Dans son ouvrage spécial consacré à la question, Mlle Ringenson admet la théorie de Lenz, suivant laquelle la scission des deux mi-occlusives *ts* et *tş* se serait produite à une phase *ty* (cf. p. 117); mais elle reconnaît toutefois la possibilité d'un recul de *ts'* à *tş* (cf. p. 137: „Un tel mouvement régressif par l'effet de la mouillure n'est pas impossible”), qui est l'explication de Suchier pour la mi-occlusive *tş* en picard.

L'état *tş* de la mi-occlusive en daco-roumain est prouvé dès les plus anciens textes roumains; c'est de cette étape que les parlars daco-roumains ont développé les autres états

¹ v. *Romania*, LVI, 1930, p. 336 et *Latin d'Orient*, p. 4-5.

relevés par les enquêtes de G. Weigand: *ts'* (v. *IV. Jahresh.*, p. 273), *tş*, *ş* (*ibid.*, p. 273), *ş'* (cf. *III. Jahresh.*, p. 219; *IV. Jahresh.*, p., 273; *VI. Jahresh.*, p., 22 *VII. Jahresh.*, p., 36; *VIII. Jahresh.*, p. 50; *IX. Jahresh.*, p. 169; *Bukow.-Bess.*, p. 40). Sur l'état istro-roumain, v. Puşcariu, *Studii istrorom.*, II, p. 120-1; pour le dialecte macédo-roumain, v. les informations données par Weigand, *Arom.*, II, p. 347 et suiv., et par Capidan, *Arom.*, p. 321 et suiv.

β) la sonore **dz'*

7. C'est d'une manière parallèle à l'occlusive gutturale sourde, étudiée dans le paragraphe précédent, qu'est traitée l'occlusive gutturale sonore *g*, *g[u]* + voyelle palatale tonique ou atone.

On avait, en roumain commun, la mi-occlusive sonore **dz'*, si l'occlusive gutturale sonore précédait:

1. une voyelle tonique:

a) r. comm. **dz'êru* (< *gelu*) > a. dr., dr. *džér*, mr. *dzér*; r. comm. **sădz'eată* (< **sagēta* < *sagitta*, -am) > a. dr., dr. *sădz'eată*, mr. *sădz'eată*; etc.

De cette division fait partie un groupe de trois mots où *g' + e' + implosive nasale* est devenu *g' + e' + nasale explosive*: r. comm. **dz'eamenu* (< **g'emenu* = *gēmīnus*, -um) > a. dr., dr. *džămen* (-ăn, džé-); mr. *džămin*; r. comm. **dz'eamere* (< **g'e|mere* = *gēmere*) > a. dr. *džămere* (džé-), dr. *džême*, mr. *džămire* (*dzimăre*); r. comm. **dz'eană* (< **ge|na* = *gēna*, -am) > a. dr., dr. *džăănă*, mr. *džăănă*, megl. *zănă*, istr. *žănə*.

b) Il est difficile de savoir si, dans les mots conservés par le roumain avec un *g + e + implosive nasale*, le passage à la mi-occlusive a eu lieu à l'étape *e*, ou après le passage de cette voyelle à *i*. Dans cette catégorie entre le mot roumain commun **dz'inere* (< **ge|nere* = *gēnerem*) > a. dr., dr. *džinere*, mr. *dzinere*, megl. *ziner*.

Le passage de *e* à *i* a été possible dans ce mot, parce que la cause qui empêchait la fermeture n'était pas connue.

2. une voyelle atone:

a) r. comm. **lǎdz'e* (< *lǎgem*) > a. dr. *lǎdǎže*, dr. *lǎdže*, m. *lǎdže* (Albanie); r. comm. **mǎrdzǎne* (< *margo*, *-inem*) > a. dr., dr. *mǎrdzǎne* (*-ine*), mr. *mǎrdzǎne*, megl. *mǎrdzǎni*, etc.

b) r. comm. **furǎdz'ene* (< *fulǎgo*, *-inem*) > a. dr., dr. *fu-nǎdžǎne* (*-ine*; *-nǎ*). mr. *furǎdzǎne* (*-nǎ*).

Les explications données pour la mi-occlusive dentale mouillée **ts'* sont les mêmes pour la sonore **dz'*. Les seuls faits qui doivent être relevés ici, sont les filières du passage de *ge*, *gi* à **dz'e*, **dz'i*. M. A. Rosetti, en s'occupant dans sa thèse (*Recherches*, p. 108) du développement des mi-occlusives en roumain, admet lui aussi la théorie de Lenz, suivant laquelle *dz* en macédo-roumain et *dž* en daco-roumain seraient partis du même point commun *g'*. Mais cette étape *g'* est la phase commune pour toutes les langues romanes; elle était connue aussi par le latin d'Orient (cf. alb. *g'*)¹. D'autre part, nous avons montré que le roumain commun était caractérisé dans les cas de *c + e* par l'existence de la mi-occlusive **ts'*; il résulte, en conséquence, que l'étape roumaine commune de la sonore correspondante était **dz'*.

Le dialecte macédo-roumain a perdu ensuite une partie de la mouillure, dont l'existence peut être prouvée indirectement; en daco-roumain, par le même effet de la mouillure (cf. 6), s'est produit le recul de la langue en arrière, d'où est résultée la mi-occlusive prépalatale *dž*.

Le domaine roumain a innové en transformant la phase romane commune (même en Orient) **g'* en **dz'* (*g' > gdz' > dz'*); cette étape roumaine commune, après la séparation des groupes roumains, a été traitée différemment par les dialectes, comme nous avons essayé de le montrer.

I. ŞIADBEI

¹ Il semble qu'aujourd'hui M. Rosetti (*I.L.R.*, IV, p. 53-54), admet la théorie de la priorité de *tf*, *dž* pour tous les dialectes roumains.

MÉLANGES

SEMANTISCHES ZU *a-şi bate joc de...*

Das Rumänische bietet neben dem erwähnten Verbum noch das Kompositum *batjocori* mit der Nebenform *batjocuri* dar und ebenso zwei Substantiva, nämlich *bătaie de joc* und als Kompositum *batjocură*. Diese Wortgruppe bietet ein gutes Beispiel für den nicht seltenen Fall, dass für positive und negative Bewertung ein und derselbe Ausdruck zur Verfügung steht.

Das Wörterbuch der Akademie zählt die Verwendungsweisen der erwähnten Wörter auf, prüft die Wortbildung *batjocură*, die als neuer Singular zu Plural *batjocuri*, Singular ursprünglich *batjoc* erklärt wird und gibt schliesslich semantische Hinweise zur Erhellung der „etimologie întunecoasă“. Nach dieser Darstellung handele es sich um die Kombinierung der Wörter *a bate* (*in palme?*) und *joc* (*spectacol?*), das heisst um das Beifallsklatschen anlässlich eines Schauspiels. Zur Stützung dieser Ansicht, die für *batjocură* ausdrücklich die Grundbedeutung *spectacle* annimmt, aus der sich die pejorative Meinung erst nachträglich ergeben habe, wie durch das Hinzutreten von entsprechenden Ausdrücken, wie *ris*, *ruşine*, *ocară*, bezeugt werde, weist das Wörterbuch der Akademie auf ähnliche semantische Kombinationen im Slavischen, vor allem Serbischen (*telu zbijati*) und Bulgarischen (*se tega bije*) hin.

Diese slavischen Parallelen erwecken bei dem unvoreingenommenen Leser den Anschein, als ob es sich bei *a-şi bate joc de* um

eine balkanische Gemeinsamkeit handele. Diese Auffassung ist zu eng, denn sie berücksichtigt nicht das wesentlichste Charakteristikum der semantischen Entwicklung von *a-și bate joc de*. Dieses besteht m. E. in folgender Tatsache. Allen vier Termini ist gemeinsam, dass sie in dreierlei verschiedenen Gebrauchsweisen vorkommen: mehr oder weniger gutmütiger *Spott* (am seltensten), grausamer *Hohn*, der durch eine allgemein herabwürdigende Handlung bedingt wird, schliesslich spezielle Herabwürdigung, nämlich *Entehrung* von Frauen und Mädchen. Allerdings wird diese dritte Gebrauchsweise zum Beispiel von *Tiktin gar* nicht besonders berücksichtigt, sondern nur durch ein indirekt hierher gehöriges Beispiel angedeutet: *unde ași mai auzit... batjocură ca aceasta, să ia tatăl de soție pe fie-sa* (*Ispir. Leg. 2, 307*). Das Wörterbuch der Akademie gibt die sexuelle Meinung der Ausdrücke als „spezielle Bedeutung“ an und erklärt sie folgendermassen: *spec. (despre femei, adesea) a le face de risul lumii, necinstindu-le, a le seduce*. Hieraus ergibt sich, dass auch die Verwendung in sexueller Hinsicht aus der Meinung „Schauspiel“ abgeleitet wird, was unverständlich bleibt, selbst wenn man die häufige Meinung von *batjocori* als *vergewaltigen* allein berücksichtigt.

Diese Erklärung ist nicht nur konstruiert und unwahrscheinlich, denn eine Frau wird dem Gespött der Welt ausgesetzt in erster Linie nicht durch die Tatsache einer erlittenen Vergewaltigung, sondern vielmehr durch gesellschaftlich verfemte Liebesbeziehungen. In beiden Meinungen ist der Begriff „Schauspiel“ einigermassen abwegig. Ausserdem ist bei der Erklärung das Zurückgreifen auf diesen Begriff auch überflüssig, wie wir sehen werden.

Bei der semantischen Betrachtung von *a-și bate joc de* muss man die enge Zusammengehörigkeit der Meinungen: (grausam) *verhöhnen* und *in Schande geraten* nebst *schänden* berücksichtigen. Statt von *joc* in der Meinung *spectacol, Schauspiel* auszugehen, muss man sich an die weit ursprünglichere Meinung *joc, Spiel* — zum Beispiel französisch *jeu* — halten. Dann ist es auch nicht mehr nötig, die ausserordentlich häufige Verwendung im Sinne von *schänden* als gewissermassen abgeleitete, nämlich „spezielle“ Meinung anzusehen, sondern beide Verwendungsweisen stehen sich gleichwertig gegenüber, und zwar als Beurteilung einer Handlung, die als

böses Spiel unter Verletzung der sittlichen Würde der betroffenen Person aufgefasst wird. Stellen wir einige Beispiele gegenüber: bei Rebreanu lesen wir *a ajuns fostul senator batjocura și risul zarzavagiilor* (*Amândoi, 94*). Politische Häftlinge beurteilen ungerechte Behandlung als *bătaie de joc*, sie fühlen sich *batjocoriți*. Die Zeitung (*Scânteia*) schreibt *în interesul țării noastre batjocorite, în interesul poporului nostru înșelat*, das heisst, es liegt immer der Ausdruck eines erlittenen Unrechts zugrunde, genau wie bei den Frauen, die vergewaltigt, *entehrt* wurden.

Das Gleiche lässt sich an der Entwicklung der deutschen Ausdrücke für diese Sachverhalte zeigen, wenn man berücksichtigt, dass hier zwei Termini, *höhn*en und *spotten*¹, zur Wahl stehen, sodass *spotten* meist die Schattierung geringer (oder fehlender) Böswilligkeit aufweist. So schreibt zum Beispiel noch Heine: „*Nie ist ein Volk von seinen Machthabern grausamer verhöhnt worden*“ (*Vorrede zu den französischen Zuständen*). Sehr nahe kommt — wenn man den Zusammenhang im Text betrachtet — diesem *Hohn*: „*Ach, der Spott Gottes lastet schwer auf mir...*“ (es folgt in der assoziativen, sogar vom Thema abschweifenden Art Heines eine Auslassung über Gott als Aristophanes des Himmels, der ihn, den deutschen Aristophanes Heine, an Humor übertrifft). Aber durch die gewollt leichtfertige, unernste Atmosphäre des Satzes bricht am Ende doch wieder das böse Gefühl, die Auflehnung gegen erlittenes Unrecht durch — der Passus endet mit: „*Ja, die Lauge der Verhöhnung, die der Meister auf mich herabgiesst, ist entsetzlich, und schauerlich grausam ist sein Spass*“.

Wenn man von den Termini *Spass* und *Humor* absieht, die Heine wegen seines Vergleiches zwischen Aristophanes und sich selbst verwendet, so haben wir im Deutschen, genau wie im Rumänischen, das Vorliegen identischer Wörter für sowohl gutmütige, wie böswillige (entehrende oder kränkende) Behandlung². Wir

¹ *Höhn*en gehört zu got. *haunjan*, *erniedrigen*, auch französ. *honte*, aus abd. *homida* entwickelt, gehört hierher; *spotten* hat keine sicheren Beziehungen ausserhalb der germanischen Sprachen.

² Auch das englische *to be a sight*, einen belustigenden oder — meist — beschämenden Anblick bieten, zeigt das Zusammenfallen von freundlicher und tadelnder Wertung in ein und derselben Ausdrucksweise.

können zusammenfassend noch darauf hinweisen, dass *batjocori* dem deutschen *zum Besten haben* und ebenso dem französischen *se jouer de qc.* entspricht.

Damit sind wir wieder bei dem problematischen rumänischen *joc* angelangt und müssen nur noch auf die englischen Substantiva *practical joke, practical joker* — womit immer etwas Böses, nichts Harmloses gemeint ist — hinweisen, um auch das deutsche *spielen* einordnen zu können. *Ein Schabernack* wird immer nur *gespielt*, und schliesslich liegt in der Ausdrucksweise: *mit jem. sein Spiel treiben* genau wie im rumänischen *batjocori* sowohl die Meinung Böses tun, unbillig¹ verfahren, gelegentlich auch Frauen Unchre antun, sie in Schande bringen, wovon freilich *schänden* zu unterscheiden ist, das sich — über Frauen gesagt — nur auf Notzucht bezieht. Jedoch ist diese deutsche Besonderheit für die Erklärung des rumänischen „Zusammenfalls“ verschiedener Meinungen in *batjocori* unwesentlich, zumal schon das lateinische *iocus* auch *Liebeständelei* heissen kann.

Es ist also abwegig und zugleich überflüssig, für die Erklärung der verschiedenen, anscheinend weit von einander liegenden Meinungen des rumänischen *batjocori* nebst Verwandtem auf *joc* „Schauspiel“ zurückzugreifen. Gelegentliche Assoziationen einzelner Sprecher oder Hörer an dieses Sinnfeld sollen damit nicht ausgeschlossen werden, wie sie ja auch das englische *to be a sight* zum Beispiel für eine beschämende Situation, in der man sich befindet, nahelegt. Aber diese Anschauung ist sekundär und braucht im Rumänischen keineswegs unter wechselseitiger Einwirkung der im Wörterbuch der Akademie aufgeführten slavischen Termini entstanden zu sein.

EUGEN SEIDEL

¹ Noch mhd. heisst adj. *unbil* ungerecht, cf. nhd. *Unbill*, mhd. *unbilde*, Unrecht.

DISCUSSIONS

RÉFLEXIONS SUR LE DOMAINE DE LA STYLISTIQUE

Les quelques réflexions qui suivent, relatives à un problème plusieurs fois débattu jusqu'ici, le domaine de la stylistique, nous ont été suggérées par la lecture de la récente *Stylistique de la langue roumaine* (Bucarest, 1944, en roumain) de M. Iorgu Iordan. L'éminent professeur de l'Université de Jassy est bien connu à l'étranger, en particulier par ses travaux sur la toponymie et par la version anglaise de son *Introducere în studiul limbilor romanice* (Iassy, 1932), ouvrage qui, par sa richesse d'information et la diversité de ses horizons dépasse largement le champ de la linguistique romane et pourrait servir aussi bien d'introduction à la linguistique générale.

En 1943, M. Iordan avait déjà publié à Iassy sa „Grammaire des fautes“, appliquant pour la première fois au roumain cette méthode de linguistique fonctionnelle que M. Henri Frei avait imaginée en 1929 pour l'étude des „fautes“ de français; en fait, l'ouvrage de M. Iordan, dont le titre principal était d'ailleurs *Limba română actuală*, offrait une vaste description indirecte des moyens d'expression de la langue roumaine. On peut dire que désormais les „fautes“ de langue sont considérées non plus seulement comme des dérogations aux canons de la grammaire et aux formes du lexique officiel, mais encore et surtout comme des réactions quasi-spontanées aux déficiences de la langue usuelle et comme des tentatives pour y parer¹. De même que les faits normaux d'expres-

¹ Un certain nombre de fautes sont aussi de simples résultantes de „la poussée intérieure du système“ (Bally).

sion, elles concourent à la satisfaction des divers besoins linguistiques, individuels et sociaux: 1) besoins relatifs à l'expression intellectuelle, de clarté, de précision, de cohérence, d'intelligibilité; 2) besoins pragmatiques ou de l'action individuelle sur et par les autres individus, besoins relevant soit des conduites simples du commandement et de l'obéissance, soit des conduites plus complexes de l'expansion, de l'influence ou du prestige personnels, variétés, souvent, de la conduite du mensonge; 3) besoins, enfin, de l'expression spontanée et pour ainsi dire normale de la sensibilité, en vue de l'équilibre mental ou d'un soulagement éventuel par sympathie, besoins d'extérioriser et de communiquer des émotions, sentiments, passions ou autres complexes affectifs, avec tous les caractères qui les distinguent, intensité, degré de diffusion, tonalité algique ou hédonique, durée, rythme, etc. De sorte qu'il y a autant de catégories de „fautes“ de langue qu'il y a de langages proprement dits: langage intellectuel, langage affectif, langage actif. Ajoutons à cela que ces divers langages, de même que les besoins auxquels ils répondent, peuvent interférer entre eux ou se subordonner les uns aux autres. Notons en outre une classe supplémentaire de „fautes“, dues au besoin d'expressivité proprement dite, besoin qui peut se surajouter aux trois classes précédentes et sur lequel nous reviendrons, à propos de la distinction à faire entre moyens d'expression et moyens d'expressivité. C'est à tous ces faits que M. Iordan avait consacré, sous le titre de „Stilistica“, toute la quatrième partie de l'ouvrage auquel nous avons fait allusion; sans doute a-t-il été tenté de développer cette première esquisse, et c'est ce qui nous vaut l'oeuvre monumentale qu'est la *Stilistica limbii române*, véritable somme des modes typiques d'expression du roumain d'aujourd'hui, miroir aux innombrables facettes de l'âme roumaine tout entière, aussi précieux pour le psychologue ou le sociologue que pour le linguiste. Si la linguistique roumaine trouve dans cet ouvrage une mine de faits inépuisable, la linguistique générale s'arrêtera avec intérêt aux abondantes considérations théoriques, souvent lourdes de sens, qui introduisent ou accompagnent les matériaux proprement dits.

Comme on a fait une psychologie sans âme, M. Iordan, à la suite de M. Bally, construit une stylistique sans style. L'ancienne

stylistique, qui est toujours la seule et la vraie aux yeux de la plus grande partie du public cultivé, c'est-à-dire la troisième section de la rhétorique classique, l'étude descriptive du style avec les corollaires normatifs et les préceptes, voire les recettes qu'on en tirait, en un mot la stylistique esthétique, n'est plus, pour beaucoup de spécialistes, du domaine de la linguistique; et si elle doit jamais y rentrer, ce sera assurément par des sentiers non battus. La stylistique scientifique ou positive est une discipline complémentaire de la linguistique fonctionnelle sous son aspect synchronique, de même que la pathologie des fonctions de l'organisme vivant complète ou éclaire leur physiologie, c'est-à-dire l'étude de leur activité normale. Toutefois il ne faudrait pas pousser trop loin cette comparaison: outre que l'organicisme a fait décidément son temps en matière de langage, outre aussi que, comme nous l'avons vu, la „faute“ de langue n'est pas nécessairement un phénomène anormal ou pathologique mais, le plus souvent, une réaction compensatoire et saine, la stylistique ne recouvre pas exactement le domaine de cette discipline auxiliaire toute nouvelle qu'est l'étude fonctionnelle des „fautes“; en effet, il faut distinguer, au sein de l'expression verbale d'un groupe linguistique à une époque donnée, d'abord un usage moyen définissant la langue normale, celle qui se reflète dans les manuels de grammaire et les dictionnaires officiels, puis un contre-usage, véritable usage lui aussi, au moins pour certains milieux, qui se manifeste par des fautes ou incorrections plus ou moins frappantes, par toutes les variétés du solécisme et du barbarisme: domaine de l'anormal sinon toujours du pathologique, domaine de la „grammaire des fautes“, qui empiète souvent sur celui de la stylistique; enfin, tout un fourmillement de variations intensives, en marge de l'usage moyen et polarisées sur lui sans lui être nettement contraires, c'est-à-dire l'ensemble des phénomènes expressifs, tous plus ou moins *anomaux*¹ par leur

¹ Nous distinguons nettement *anomal* et *anormal*. Rappelons que le terme d'*anormal*, lui-même assez anormal, est issu du barbarisme scollastique *anormalis*, lequel provient certainement d'une confusion entre le mot d'origine grecque *anomalus*, qui n'était pas inconnu au moyen-âge, et le latin *normalis*. Une forme comme celle de l'anglais *abnormal*, un peu barbare elle aussi (cf. latin *abnormis*), aurait du moins l'avantage

aspect extérieur ou par leur forme interne, et c'est là le domaine propre de la stylistique.

Ces expressions anormales étant naturellement beaucoup plus nombreuses que les expressions de l'usage moyen ou tempéré qui leur correspondent, on imagine sans peine l'immensité du champ de la stylistique. Un personnage de Molière, Monsieur Jourdain, n'est pas satisfait de l'expression modérée de sa femme: „Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour“, expression à peu près conforme, y compris son hyperbole banale, à l'usage linguistique moyen: c'est qu'elle manque de force, d'expressivité; mais que l'on considère toutes les variantes que son maître de philosophie lui propose, obtenues en permutant simplement entre eux, de toutes les façons possibles en français, les termes de l'énoncé, par exemple: „D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux“ (en latin, ces variations de la topique eussent été encore plus nombreuses); si maintenant l'on substitue successivement à chacun des termes un ou plusieurs synonymes à valeur affective, voire des métaphores équivalentes comme le maître de philosophie essaye de le faire („Belle marquise, les feux de vos yeux réduisent mon cœur en cendres“), on constatera alors que le nombre des combinaisons croît au delà de toute limite. Ce simple exemple montre assez quelles possibilités expressives peuvent être actualisées grâce à ce procédé élémentaire qu'est la divergence, plus ou moins poussée, à partir du type moyen d'expression.

L'énorme collection des procédés stylistiques ne compose pas un *système clos* tel que les systèmes phonologiques ou grammaticaux, ni même un *système ouvert* comme le système lexical, mais

de mieux se distinguer d'*anomal*. Quant au grec *ἀνόμαλος*, qui est le contraire de *ἰσότης* et qui signifie par conséquent inégal, inconstant, irrégulier, il ne comporte pas forcément un sens péjoratif: le *Lexique* de M. Marouzeau (s. v. anomalie) fait observer très justement qu'„il faut se garder de confondre anomal avec incorrect ou anormal“; une forme anormale de conjugaison, par exemple, est synonyme de forme irrégulière ou forte. Comme les expressions stylistiques sont elles-mêmes „fortes“ par la forme ou le sens, la stylistique se présente comme une sorte d'„anomalistique“, si l'on nous permet ce néologisme.

seulement un ensemble, essentiellement ouvert et mobile, de moyens d'expression qui se définissent chacun par l'indice d'expressivité dont ils sont affectés, indice évaluable d'après leur *écart* plus ou moins accusé par rapport à la langue tempérée. Un tel ensemble, sans constituer un système proprement dit, est loin de n'être qu'une masse inorganique et amorphe de faits d'expression, car il se laisse ordonner par référence et, dans une certaine mesure, par opposition au système général de la langue; c'est même par là que la phonologie peut intervenir avantageusement, sauf que les séries oppositives qu'elle dégagera ne seront pas univoques, en ce sens qu'un fait stylistique donné pourra toujours être opposé à un fait unique et bien défini d'expression moyenne, tandis qu'en partant de ce même fait moyen on pourra polariser autour de lui un nombre indéterminé de variantes expressives sans cesse nouvelles.

Cette référence perpétuelle aux formes normales permet de distribuer les faits expressifs — et c'est ce que fait M. Jordan — par rapport aux cadres de la grammaire. On remarquera toutefois que beaucoup de ces faits feront hésiter le stylisticien par leur aptitude à entrer dans plusieurs catégories à la fois; ce sera le cas, par exemple, de ces locutions expressives qui constituent comme le réservoir où la langue puise ses idiotismes et dont elle formera ce qu'on appelle sa *phraséologie*: ces locutions sont rangées par M. Jordan parmi les phénomènes syntaxiques, et il est vrai que toutes se présentent d'abord comme des syntagmes. Mais on pourrait aussi les ranger parmi les phénomènes lexicaux, ou même rapporter certaines d'entre elles, qui sont de véritables mots composés, à la lexicologie, c'est-à-dire, en fin de compte, à la morphologie. De plus, comme la plupart d'entre elles ne présentent aucune anomalie quant à la syntaxe, cette dernière ne permettra pas d'évaluer, suivant le critère que nous avons proposé, leur degré de divergence, ni même de déceler, d'après leur aspect extérieur, leur nature de phénomènes stylistiques. C'est qu'il faut en réalité se rapporter à leur sens, à leur forme interne, qui seule renseigne sur leur véritable portée: dire par exemple de quelqu'un qu'il est *slab scindurá* „maigre [comme] planche“ est évidemment une exagération de langage; toute comparaison, toute métaphore, si prudente soit-elle, est déjà une impropriété, un abus, une catachrèse, de même que

l'acte signifiant lui-même, qui imprègne arbitrairement d'un sens précis un groupe de syllabes, sens tout différent par sa nature (sauf le cas d'onomatopée) et extérieur à cette chaîne de sons vocaux; et c'est cet abus, cet écart ou cet excès de langage, qui nous permet de reconnaître le fait expressif et d'en évaluer l'intensité. Mais c'est par une opération purement mentale, en l'absence d'indice extérieur formel ou phonique, que s'effectuent cette reconnaissance et cette évaluation. Et il en ira de même pour toutes les expressions stylistiques consistant en figures de mots, images, métaphores et tropes divers. Deux autres exemples, empruntés aussi à M. Jordan, achèveront de nous éclairer.

Deux mots roumains comme *a sgrîa* „griffer, égratigner“ et *brînză* „fromage“, isolés l'un de l'autre, sont parfaitement neutres par eux-mêmes et rien ne laisse soupçonner la valeur expressive qu'ils sont susceptibles de recevoir: suffira-t-il de les rapprocher, de les intégrer en un syntagme de rectio où le second deviendra le complément direct du premier, pour faire jaillir entre eux l'étincelle stylistique? En apparence oui, car en roumain *sgîrie-brînză* évoque immédiatement le sens d'„avare“, sens imagé, à valeur forte, imprévisible par un étranger. En fait, ce n'est pas par la vertu du schéma syntaxique que ce sens se dégage, mais par suite d'une convention tacite, d'une acception de la part des sujets parlants (toute signification ou „acception“ est une acception), exactement comme pour le mot *sgîrcit* „crispé, rabougri“, qui a pris lui aussi, par l'intermédiaire d'une métaphore aujourd'hui obliérée, le sens général d'avare. Qu'il ait fallu aux sujets parlants une sorte d'initiation pour comprendre et adopter la locution quand son créateur anonyme l'a lancée dans la circulation générale, c'est ce que prouve la traduction française „égratigne-fromage“, qui ne suggère pas du tout par elle-même l'idée d'avarice: un Français songera plutôt à quelque personnage des fables de La Fontaine, au rat de ville „du bon Horace“ par exemple, qui ne touchait que d'une dent dédaigneuse aux mets rustiques; mais on s'expliquera le sens et le relief de cette expression ainsi que le succès qu'elle a eu en roumain, si l'on en rapproche le synonyme abstrait *sgîrcit*, qui allitère parfaitement avec elle par ses quatre premiers phonèmes, et si l'on se souvient d'autre part que le fromage est de-

meuré un des aliments de base du peuple roumain, chez qui la vie pastorale est encore très florissante.

Lorsque le conteur roumain Creangă écrit: *rău drum ai apucat* „tu as pris un mauvais chemin“, l'inversion saute aux yeux et suffit à classer le phénomène par rapport à la syntaxe; de plus, la référence à l'ordre analytique normal: *ai apucat un drum rău*, nous permet d'évaluer le degré d'expressivité. Il en va tout autrement d'un énoncé comme: *am apucat taurul de coarne* „j'ai pris le taureau par les cornes“, où l'ordre analytique est conservé et où rien ne révèle le caractère expressif, lequel, s'il existe et si l'énoncé n'est pas pris au sens propre, reste purement subjectif: en ce cas, la syntaxe restant muette, c'est le contexte ainsi que les moyens extralinguistiques, la situation psychologique et réelle du sujet parlant par rapport à ses interlocuteurs, qui seuls peuvent nous éclairer.

Notons à ce propos que les exemples ci-dessus illustrent assez bien l'évolution générale des tropes au sein de la langue: primitivement, ce sont des trouvailles originales et heureuses, dues à des sujets particulièrement doués d'imagination et de sensibilité. À ce stade initial, de telles expressions sont des faits de parole pure, mais à valeur d'art, et à ce titre elles relèvent de l'esthétique: pour l'instant, la linguistique n'a guère à dire à leur sujet. Leur succès suscitant l'imitation, elles sont bientôt reproduites par des sujets parlants de plus en plus nombreux, un peu comme des citations, c'est-à-dire avec une pleine conscience de leur portée artistique et aussi de leur caractère d'emprunts: ainsi, manifestant encore un choix et une intention d'art, elles continuent à relever de l'esthétique, quoique à un moindre degré, car cette intention n'est plus purement d'effet artistique et commence à faire sa place au souci d'expressivité pure: nous nous trouvons alors aux frontières de la stylistique proprement linguistique, mais sans que le seuil de la langue soit vraiment franchi. Puis, la répétition de ces faits d'expression devenant de plus en plus fréquente et automatique, ils finissent par ne plus offrir qu'une valeur expressive habituelle, simplement „anomalistique“; ils ont alors pénétré entièrement dans le champ de l'expression stylistique. Là, leur stage est de durée variable: si leur relief artistique primitif était d'une originalité accusée, quelque chose de leur valeur concrète continue à trans-

paraître à la réflexion, sous la forme obliérée; ils sont alors devenus des *clichés*, classe d'expressions particulièrement insupportable à la conscience linguistique de notre temps, surtout pour les sujets d'une certaine culture¹: en ce cas, ils ne tardent pas à être chassés de l'usage. Si au contraire la valeur concrète s'est entièrement effacée, ils finissent par devenir des moyens d'expression normaux, presque abstraits, et ainsi ils sont désormais intégrés au système de la langue. La situation exacte du cliché dans la langue, de même que celle des tropes et autres figures entrant peu à peu dans la classe des idiotismes phraséologiques, seront aisées à déterminer lorsque une théorie générale des figures, une *schématologie*, aura été constituée. Peut-être s'apercevra-t-on alors que toutes les figures dites rhétoriques ou de style, quelles qu'elles soient, de pensée, de mots, de grammaire ou de construction, fournissent en fait les schémas de l'expression stylistique anesthésique, et que cette schématologie n'est au fond que la stylistique telle que la conçoivent l'école de Genève et M. Jordan.

Il sera clair alors que les formes syntaxiques et leurs transformations ou déformations expressives sont loin d'épuiser les diverses modalités de l'expression stylistique; le rattachement systématique de tout fait expressif à la syntaxe paraîtra alors assez illusoire et souvent sans autre fondement que le paralogisme „post hoc, ergo propter hoc“. D'ailleurs le danger ou tout au moins la difficulté d'identifier, puis de répartir les faits expressifs par rapport non seulement à la syntaxe, mais aussi aux autres chapitres traditionnels de la grammaire, ressort également du caractère toujours provisoire de cette division — sans parler de la philosophie linguistique latente que toute division de ce genre présuppose et qu'on adopte ainsi sans examen. On peut fort bien concevoir, par exemple, le démembrement de la morphologie au profit de la morphologie d'une part, et de la syntaxe d'autre part, la morphologie

¹ Ce phénomène, curieux à étudier, de l'intolérance de certains milieux à l'égard des clichés, paraît dater de l'époque romantique; il s'explique en effet par un respect croissant pour la création individuelle de caractère artistique, en matière de langue comme dans les autres domaines, et par l'intérêt que l'on porte aujourd'hui à l'expression originale, comme à toute nouveauté.

se réduisant alors au simple tableau synoptique des paradigmes, avec ou sans les morphèmes hybrides de la lexicologie; quant à la syntaxe, au domaine déjà si vaste, elle pourrait s'enrichir encore de nouveaux phénomènes, en particulier de ceux que la grammaire descriptive anglaise range sous le titre de *tonétique*, c'est-à-dire l'étude des multiples intonations et inflexions qui, dans la langue orale, expriment, au même titre que les modes verbaux ou la topique de la langue écrite, les diverses orientations de la pensée, l'interrogation et toutes les nuances de l'affirmation, du doute absolu à la certitude totale. D'autres divisions sont également concevables.

L'aptitude du phénomène stylistique à se ranger dans plusieurs catégories grammaticales à la fois, provient du fait qu'il se présente au chercheur (comme d'ailleurs au sujet parlant) avec une structure essentiellement globale et concrète, avec une configuration d'ensemble, une *Gestalt*, et qu'il ne se laisse que difficilement analyser en ses éléments: cette résistance à l'analyse entraîne la difficulté d'effectuer les opérations d'abstraction et de généralisation préliminaires à toute classification rationnelle. Ce caractère synthétique et en quelque sorte irrationnel des faits d'expressivité, qui provient sans doute de la nature de leur contenu psychologique, ne constitue pas toutefois un sûr critère de leur présence, car ils le partagent avec certains faits de langue, qui ne sont pas ou ne sont plus des anomalies proprement dites et ne paraissent exceptionnels que par la comparaison avec le langage intellectuel et surtout avec cette partie logique de la grammaire qui trouve son expression la plus parfaite dans la langue des mathématiques: chaque langue possède, dans son patrimoine phraséologique, de ces idiotismes qui, sous leur forme actuelle, ne sont pas analysables au point de vue de la raison; mais ces idiotismes ont perdu depuis longtemps leur valeur expressive et sont entrés dans la langue abstraite. Certains grammairiens ultra-rationalistes s'étaient efforcés de les expulser des langues, mais sans succès; des esprits fins et modérés les défendirent, au premier rang Vaugelas: „C'est la beauté des langues, écrivait-il dans ses *Remarques sur la langue française*, que ces façons de parler sans raison, pourvu que l'usage les autorise. La bizarrerie n'est bonne que là... Il est à remarquer que toutes les façons de parler que l'usage a établies contre les

règles de la grammaire, tant s'en faut qu'elles soient vicieuses, ni qu'il faille les éviter, qu'au contraire on en doit être curieux comme d'un ornement de langage, qui se trouve en toutes les plus belles langues, mortes et vivantes."

Le degré d'irrationalité d'un fait d'expression n'est donc pas un sûr garant de sa nature stylistique, ni un principe commode pour la description et la classification de l'ensemble des phénomènes expressifs. L'ordre à suivre pourrait être de nature psychologique: on pourrait, comme l'a fait Brunot pour tous les moyens d'expression du français, partir de la pensée et des différents besoins psychologiques, en utilisant le caractère anomalistique ou d'écart tel que nous l'avons défini plus haut, comme note stylistique ou indice expressif permettant de faire le départ entre les faits d'expression pure et simple et les faits d'expressivité ou faits stylistiques. C'est cette notion d'expressivité, telle que nous la concevons, que nous voudrions préciser et souligner ici. L'expressivité ne détermine pas par elle-même le contenu abstrait d'un énoncé, elle n'en déforme pas le sens, elle l'intensifie seulement, elle souligne, appelle sur ce sens fondamental l'attention de l'auditeur et lui en facilite la compréhension, une compréhension plus intime et plus vive, intéressant des zones plus profondes de la psyché. Sous ce rapport, l'expressivité remplit en somme une fonction pragmatique: l'intention du sujet parlant est de produire avec plus de sûreté et plus de force un certain état d'âme chez son interlocuteur, non pas par jeu, comme le fait l'artiste, mais bien en vue d'une certaine utilité, car cet état d'âme intense doit déclencher à son tour une réaction profitable à quelque égard au sujet parlant. L'expressivité, avec son caractère d'intensivité formelle, s'applique à toutes les valetés de l'expression tempérée, à tous les langages: intellectuel, actif, et, bien entendu et surtout, affectif. Mais le domaine propre de la stylistique n'est pas l'expression affective: celle-ci, tant qu'elle reste moyenne, normalement grammaticalisée, en quelque sorte intellectualiste, peut ne présenter aucun caractère expressif: c'est le cas, neuf fois sur dix, de l'emploi courant du subjonctif, dont les valeurs sont pourtant éminemment affectives.

C'est la confusion des trois domaines, faits d'expression, faits d'expressivité, expressions affectives — lesquels à vrai dire che-

vauchent bien un peu les uns sur les autres — qui a fait hésiter pendant cinq ans (1905-1910) le vrai créateur de la stylistique, M. Ch. Bally: il avait d'abord fait entrer, selon le *Précis de stylistique*, l'ensemble des faits d'expression dans le domaine de la stylistique; plus tard, dans le *Traité*, il semble avoir restreint cette dernière aux faits d'expression affective; de la sorte, l'affectivité devenait la marque et la condition de l'expressivité. Nous venons de voir qu'il n'en est rien: l'affectivité, comme les autres aspects de la vie psychique, comporte une expression moyenne et neutre, et une expression intense, forcée, exagérée, pathétique en un mot: seule cette dernière est expressive. Reconnaissons toutefois que, par nature, l'affectivité tend à l'expressivité. Pour fixer les idées, peut-être serait-il utile de passer rapidement en revue les principaux aspects de l'expression affective:

1. Chronologiquement, c'est d'abord l'expression affective comme réflexe pur qui se présente, en-deça de la langue proprement dite, au stade pré-grammatical: ce sont les exclamations, interjections et cris divers traduisant immédiatement et spontanément les émotions et affections de l'âme qui dépassent un certain degré d'intensité. C'est la phase de la *patholalie*.

2. Puis l'homme, le civilisé ou l'adulte, ayant appris à maîtriser ses réactions ainsi qu'à les organiser verbalement, nous rencontrons l'expression des mouvements affectifs encore spontanée, mais déjà grammaticalisée, au moins rudimentairement; elle n'a pas alors d'autre finalité que de s'exprimer elle-même, d'une façon modérée (sans doute sous l'empire de quelque contrainte sociale), de se communiquer à la conscience d'autrui, en vue d'un soulagement par exemple, mais sans viser à provoquer chez autrui un état psychologique analogue. C'est la phase de la *pathophémie*.

3. Si la grammaticalisation de l'expression affective, grâce à une totale inhibition de l'affect, est poussée jusqu'à l'abstraction, sans aucun vestige de nature individuelle, nous obtenons l'expression en pur langage intellectuel et objectif, de représentations d'origine affective; si le mot n'avait été spécialisé dans un emploi bien différent, c'est le terme de „pathologie“ qui eût convenu ici.

4. Si au contraire nous exagérons l'expression affective dans le sens même de l'affectivité, si nous la stylisons en quelque sorte

tout en l'intensifiant, avec l'intention de provoquer un état analogue dans l'âme de l'auditeur, nous avons le langage affectif de caractère proprement expressif, qui rentre par conséquent dans le domaine de la stylistique; c'est la pathopée pragmatique, car l'intention est ici, en fin de compte, utilitaire.

5. La pathopée peut être esthétique, usant de moyens d'expression concertés, orientés lucidement vers des effets désintéressés, artistiques, ou à tout le moins ludiques; le pathétique propre au genre dramatique est un de ces effets, et son étude relève de l'esthétique et de la poétique. Le pathétique de l'élocution, artistique par l'organisation savante de ses moyens, mais pratique par son intention, est intermédiaire entre les types 4 et 5 d'expression affective, de même que la rhétorique se situe entre la stylistique et la poétique.

Notons que le type 4, proprement stylistique, de même que le type 2, emploie comme matière première, à titre de signes, mais dans une intention pratique d'expressivité, les réflexes affectifs de la classe 1, et non seulement les expressions phoniques, mais aussi les expressions gestuelles et mimiques concomitantes. Dans la classe 1, ces diverses expressions, écrit M. Sechehaye¹, „occupent en général une position assez voisine des circonstances. La psychologie nous enseigne qu'elles émanent naturellement des émotions. Elles en sont le symptôme avant d'en être le signe... Il est vrai que le progrès du langage consiste justement à employer ces réflexes expressifs comme des signes, à exagérer volontairement des gestes ou des cris émotifs dont on désire que l'entourage s'aperçoive. Quand un enfant pleure pour qu'on s'occupe de lui, on dit qu'il joue la comédie. Il transpose en effet ce qui est formé par la nature dans le domaine de l'artifice. Mais la transition est insensible...”

Une répartition parallèle pourrait être appliquée aux expressions du langage actif (volitions, tendances, commandements), du langage intellectuel (idées, jugements, raisonnements) et du langage imaginaire (sensations, images, souvenirs, représentations diverses). Assurément, pour tel ou tel de ces langages, telle ou telle classe d'expression fera défaut; mais la classe de l'expressivité stylistique sera

¹ *Essai sur la structure logique de la phrase* (Paris, 1926), p. 15.

toujours représentée, même pour le langage intellectuel; car il y a une logique passionnée, sans parler des sophismes de l'intérêt. Un exemple élémentaire d'expressivité intellectuelle nous est fourni par l'accent d'insistance, que M. Marouzeau appelle précisément „l'accent intellectuel“: on sait qu'il consiste à mettre en relief la syllabe initiale du mot français, que cette syllabe commence par une consonne ou par une voyelle¹. Le fait de détacher les syllabes d'un mot, ou les mots d'une phrase, en ralentissant le débit et en donnant à la voix une certaine monotonie, est aussi un cas d'expressivité intellectuelle. Il en est de même, souvent, de la gemination des consonnes, ou mieux de leur allongement, c'est-à-dire de leur renforcement. Tous ces phénomènes expressifs ont pour but l'intelligibilité, donc toujours, en fin de compte, une utilité pratique.

Ainsi donc, si nous avons restreint d'un côté le domaine de la stylistique, en l'amputant de plusieurs classes d'expressions affectives, nous l'avons enrichi en compensation de toutes les formes expressives des langages actif ou pragmatique, imaginaire et intellectuel. Il nous reste à revenir brièvement sur le problème des rapports du style et de la stylistique, afin de délimiter avec le plus de précision possible les frontières mouvantes entre les deux territoires respectifs.

La controverse est ancienne, et nous n'aurons pas la témérité de vouloir la trancher en quelques lignes. Mais, comme les définitions sont libres et qu'il nous semble qu'il s'agit surtout d'une question de nomenclature, on nous permettra quelques remarques. Selon la définition que nous donnons du style, et selon que nous admettons le style dans la stylistique ou que nous l'en chassons, il va de soi que la stylistique change elle-même de nature. Une première manière d'opérer consiste (et c'est ce que fait M. Jordan) à distinguer effet et procédé, en assignant à la stylistique l'étude des seuls procédés, et à la science du style (esthétique, rhé-

¹ Nous ne cherchons pas ici à préciser en quoi consiste cette mise en relief. Disons seulement qu'il nous semble que la première syllabe présente, outre une augmentation indéniable de l'intensité, c'est-à-dire un certain accent dynamique, un allongement de la consonne initiale, si cette syllabe est couverte, ou un léger hiatus devant la première voyelle, une légère attaque, si la syllabe est découverte.

torique, poétique) celle des seuls effets. Mais, d'abord, la distinction entre effet et procédé n'est peut-être pas aussi tranchée qu'il semble à première vue: le procédé employé par le sujet parlant est lui-même un effet d'une certaine cause, d'ordre psychologique, laquelle est l'état d'âme du sujet parlant, que celui-ci veut communiquer à son interlocuteur. L'effet produit, si le procédé est bon, répétera donc en quelque mesure sa cause première, de sorte que le procédé mis en oeuvre aura à la fois pour cause et pour effet deux phénomènes psychiques à peu près identiques, d'une identité d'autant plus parfaite que l'effet sera lui-même plus efficace. Or toute son efficacité provient de l'intention qui lui a donné naissance, qui le modèle et qui l'anime. Il est impossible de ne pas tenir compte de cette intention, qui tend à susciter, à travers son expression, un effet identique à elle-même. Si nous laissons de côté les cas où l'effet expressif produit sur l'auditeur, quand il se produit, n'a pas été voulu par le sujet parlant (c'est le cas des classes 1, 2 et 3 d'expressions de l'affectivité), il demeure indispensable de distinguer entre elles les diverses intentions expressives: si l'intention est au fond pragmatique, si l'expressivité n'est pour elle qu'un moyen en vue d'une fin utile, le procédé qu'elle a employé relève de la stylistique. Si l'intention du sujet parlant a visé à l'expressivité pour elle-même — à une certaine expressivité, qui tend à engendrer chez l'auditeur, outre l'état d'âme conçu par le sujet parlant, d'une façon détachée et comme un état second, l'une des variétés du sentiment esthétique — alors il est évident que le moyen employé est un procédé de style et relève de l'esthétique ou de la poétique. C'est donc surtout l'intention qui permet de faire le départ entre stylistique et style; il n'est que juste d'ajouter que les procédés stylistiques sont beaucoup plus stéréotypés et beaucoup moins élaborés que les procédés esthétiques, issus d'une analyse préalable et d'une synthèse finale; de même, les effets stylistiques sont plus simples et plus directs que les effets esthétiques.

On peut admettre que le style est la manière personnelle dont l'auteur, l'artiste — ou même le simple sujet parlant doué de talent verbal et qui joue avec la langue qu'il parle — se forge de nouveaux moyens d'expression, ou choisit, pèse et combine les moyens existants, en vue de certains effets. Nous avons donc affaire ici à une

activité d'art, à un art d'essence d'autant plus haute et plus pure que les effets visés sont plus désintéressés. Une stylistique qui engloberait aussi ces faits de parole essentiellement personnels, créations originales dans une certaine mesure, empiéterait sur les droits d'esthétique linguistique. Pour un Vossler, qui comme M. Benedetto Croce voit dans la langue entière une création esthétique ou poétique, une telle annexion est légitime. Pour un Leo Spitzer, la distinction est abolie entre stylistique et science du style: à ses yeux, le comportement de l'écrivain et celui de n'importe quel sujet parlant ne diffèrent pas essentiellement, la langue de l'un et de l'autre révélant tout aussi clairement leur état psychique. C'est pourquoi il inclut l'étude du style dans la stylistique, une stylistique, il est vrai, plus large et plus souple, et qui fait sa place à la vie active et à l'imagination à côté de l'affectivité; on sait que dans ses *Stilstudien* il analyse sur le même plan ce qu'il nomme *Stilsprache* et *Sprachstil*. Et pourtant, on oublie que l'artiste habituellement feint ou masque ses véritables états d'âme; et cela d'autant plus aisément qu'il est porté à abuser de sa virtuosité technique lorsque celle-ci est devenue parfaitement lucide, surtout si son credo esthétique le laisse indifférent aux exigences éthiques de sincérité et d'authenticité. Les psychologues et les esthéticiens ne l'ignorent pas; M. Ch. Baudoin écrivait il y a une quinzaine d'années¹: „Un certain déplacement de l'accent affectif, un certain déguisement, paraît être une condition essentielle de l'expression esthétique“. Quant au poète digne de ce nom, pour qui le langage est surtout un obstacle (heureux obstacle !) sur la voie des valeurs suprêmes, on sait au prix de quels tourments il parvient à sublimer cet obstacle et à réaliser le miracle de sa transmutation en une véritable valeur seconde; mais de ce travail douloureux le langage humain sort méconnaissable, telle une voix étrangère où résonnent des échos transcendants qu'il serait naïf de prendre pour de banales expressions individuelles. On ne cesse de répéter que le style c'est l'homme même: „Le vrai style, écrit Rozwadowski², écarte la personnalité et répond à la vérité de la vie ou à la réalité des choses...

¹ *Psychanalyse de l'Art* (Paris, 1929), p. 219.

² *Les tâches de la linguistique* (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*), no. 78 (1925), p. 112-113.

On pourrait dire que le style n'est pas une notion d'ordre exclusivement linguistique; le vrai style cherche à se libérer des liens que lui impose la langue, c'est-à-dire les contingences linguistiques.

On peut noter une dernière différence entre l'expression stylistique et le phénomène du style: les anomalies et figures diverses, moyens employés par la première, de façon directe et sans intention artistique, doivent aussi répondre à la condition suivante: n'être mis en oeuvre que synthétiquement, sans que le sujet parlant s'attarde à analyser leur contenu et à évaluer leur degré d'impropriété; ils doivent s'imposer à lui par leur seule force expressive. Quant au sentiment de leur expressivité, il s'acquiert lui aussi globalement, par la simple expérience des réactions psycho-sociales que provoquent ces moyens expressifs. Les faits de style, au contraire, comme nous l'avons indiqué, sont le résultat d'opérations délicates d'analyse, puis de synthèse.

Ainsi l'étude du style et la stylistique ont donc bien deux domaines différents, malgré le rapprochement que ces deux termes semblent favoriser. Avouons que, décidément, le terme de stylistique continue de prêter à confusion, après quarante ans de querelles de mots. La seule justification qu'on pourrait lui trouver serait qu'il correspond à l'un des deux sens, le sens général et collectif de la notion de „style“, sens qu'elle prend ordinairement dans les arts plastiques et particulièrement dans les arts décoratifs et en architecture, lorsqu'il s'agit de caractériser une époque. La stylistique porterait donc son nom parce qu'elle est censée offrir l'image du „style“ général d'une langue, à une époque donnée, ce qu'on appelait autrefois son „génie“ et ce qu'on nomme encore parfois sa „caractéristique“. Mais même dans ce sens il ne peut y avoir adéquation parfaite entre le terme et la notion, car le style d'une langue se définit également par sa structure grammaticale et lexicale, laquelle n'est pas l'objet de la stylistique. Les linguistes devraient se mettre d'accord sur les termes de style et de stylistique et sur leur définition, d'autant que les philologues usent depuis longtemps déjà, dans un sens précis, de termes apparentés, comme *stylométrie* et *stylèmes*: les stylèmes sont les singularités de langage d'un auteur (mots et tournures préférées, particularités rythmiques ou syntaxiques, présence de

l'hiatus, etc.) qui permettent de dresser des statistiques, de tracer les courbes d'évaluation de son style personnel et de déterminer par là soit la chronologie de ses oeuvres, soit leur degré d'authenticité. C'est une loi de stylométrie, par exemple, que la *law of stylistic affinity* de Lutoslawski (1896). Les linguistes pourraient adopter le terme de „stylèmes“ en distinguant les *idiostylèmes*, faits de parole, traits de style propres à tel auteur, formant le domaine de l'esthétique ou de la rhétorique, et les *cénostylèmes*, faits de langue, particularités de l'idiome de tel groupe social, c'est-à-dire l'ensemble de ses idiotismes. Mais l'ambiguïté du terme de „stylistique“ n'est pas levée par là. Comme tout fait expressif est une „anomalie“, c'est-à-dire une „figure“, au sens que nous avons précisé plus haut (toutefois les formes anormales de la morphologie ne sont pas des figures dans ce sens-là), *anomalistique*, *schématologie* et *stylistique* se trouvent en fait synonymes: peut-être pourrait-on opter définitivement pour l'un de ces trois termes.

En résumé, le domaine de la stylistique linguistique, dont nous avons jalonné les frontières avec une modeste approximation, comprendra tous les faits d'expression ayant pour caractère général l'expressivité telle que nous l'avons définie, c'est-à-dire, de la part du sujet parlant, le désir de communiquer à l'auditeur un état psychique fort (pensée, image, affect, volition), en tout cas plus intense que les états modérés ou les mouvements habituels éveillés par la communication linguistique moyenne; cette communication d'états intenses s'effectue par des moyens linguistiques également intenses et en quelque mesure aberrants, soit par la forme, soit par le sens. L'emphase ou l'hyperbole seront donc toujours, plus ou moins, caractéristiques de l'expressivité; la litote et l'euphémisme, qui supposent une certaine inhibition d'un état psychique intense, ne s'opposent pas réellement, ni par leur origine, ni par leur procédé (anormal lui aussi), ni par leur effet (intense lui aussi) à l'hyperbole ou à l'emphase. Il s'agit là plutôt d'un cas de polarité, analogue aux cas d'ambivalence si fréquents dans les procédés stylistiques: par exemple un ordre donné à voix très basse aura la même énergie qu'un ordre tonitruant; une nouvelle débitée très rapidement fera le même effet que si elle l'était très

lentement; les constructions interrogatives, négatives ou affirmatives sont interchangeables; le sens des mots lui-même peut être ainsi polarisé: *oui* signifie souvent *non*, et inversement. Quant à l'emploi de la litote, de préférence à l'hyperbole, c'est là une question de tempérament ou d'éducation: sur nombre de personnes l'exès d'expressivité produit une impression de vulgarité; c'est ainsi qu'Antoine Meillet était porté à qualifier de vulgarisme tout fait de langue de caractère trop nettement expressif. Il semble bien qu'il y ait, psychologiquement et socialement, un seuil d'expressivité qu'il est préférable de ne pas dépasser, sous peine de tomber dans le pathologique ou, si l'on préfère, dans l'expressionnisme. Des cultures nationales, à certaines époques, ont préféré soit la litote, soit l'hyperbole: on sait qu'André Gide a défini par cette dernière le romantisme, et par la litote l'art classique.

Cluj

HENRI JACQUIER

SUR LA MÉTHODE DE LA GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE

L'*Atlas linguistique roumain* (ALR) est, comme on le sait, un document précieux pour la connaissance du roumain parlé de nos jours. En attendant la publication de l'ouvrage entier, on a déjà tiré parti des cartes parues et des petites cartes consacrées aux vues d'ensemble de l'*Atlasul lingvistic român mic* (ALRM), I et II. Les matériaux contenus dans les tomes déjà parus nous renseignent sur la répartition géographique d'une série de termes du dacoroumain. Mais il doit être admis qu'il convient d'attendre la publication de l'ensemble des matériaux recueillis pour se prononcer sur la manière dont certaines provinces se comportent à l'égard de la conservation ou de la disparition de certains termes.

C'est pourquoi la tentative de M. Puşcariu¹, fondée sur quelques cartes, seulement, de l'ALR, de présenter la Transylvanie

¹ Sextil Puşcariu, *Les enseignements de l'Atlas linguistique de Roumanie*, Bucarest, 1936 (extr. de *Rev. de Transylvanie*, III, 1936); Id., *Le rôle de la Transylvanie dans la formation et l'évolution de la langue roumaine*, Bucarest, 1938 (extr. de *La Transylvanie*).

comme essentiellement conservatrice de l'élément latin, en regard des provinces du sud des Carpathes (Olténie et Valachie), qui ont innové, est pour le moins prématurée¹. Car un nombre égal de cartes démontre exactement le contraire; cette fois-ci, ce sont les provinces du sud (Olténie et Valachie) qui ont conservé l'ancien terme latin, tandis qu'en Transylvanie il a été remplacé par un terme étranger.

Ces témoignages contradictoires nous mettent en garde d'accorder crédit aux déductions qui ne sont pas fondées sur l'examen de toutes les cartes de l'ALR.

Voyons les faits.

Pour montrer que „la Transylvanie, surtout dans sa partie occidentale, et le Banat sont les régions qui ont conservé jusqu'à nos jours le plus grand nombre des éléments latins qui ont disparu ailleurs" (*Le rôle de la Transylv.*, 27), M. Puşcariu invoque le témoignage d'une série de cartes dressées à l'aide des matériaux recueillis au cours de l'enquête pour l'ALR: *pedestru* „piéton", *june* „jeune", *arină* „sable", *zăpadă* „neige", *usturoi* „ail" et *cioban* „berger". Ces cartes montrent, en effet, que les termes latins *pedestru*, *arină*, *june*, *aiu*, *nea* et *păcurar* recouvrent le territoire de la Transylvanie, tandis que la Valachie et l'Olténie ont innové.

Il est cependant aisé de trouver un nombre égal de cartes de l'ALR qui infirment cette conclusion, l'aire conservatrice s'étendant, cette fois-ci, sur la Valachie. On consultera les cartes 35, 69, 130, 157 de l'ALRM, I et la carte 161 de l'ALRM, II et l'on y constatera que la Valachie est plus conservatrice que la Transylvanie, qui a innové. On a, ainsi, *obraz* (< bg.) en Transylvanie, tandis que la Valachie connaît le terme latin *faşă* (à côté de *obraz*), et de même *fiat*, en Valachie (du latin), à côté de *mai* (du hongrois) en Transylvanie, *suspin*, en Valachie (du latin), à côté de *oftez* (du

¹ La Transylvanie n'est une aire „latérale" du roumain qu'à condition de considérer les faits seulement à l'époque moderne et contemporaine. Mais ceci n'est plus valable pour une époque ancienne, à moins de croire que la population de la Transylvanie est restée sur place, depuis l'époque du latin vulgaire jusqu'à nos jours, hypothèse absurde. V. là-dessus les remarques de M. L. Tamás, *Sur la méthode d'interprétation des cartes de l'ALR*, *AECO*, III, 235.

slave et *suspin*) en Transylvanie, *guturai*, en Valachie (du latin), à côté de termes non-latins, en Transylvanie, *nebun*, en Valachie (du latin), à côté de *bolind* (du slave), en Transylvanie.

„Si les Roumains de la Roumanie actuelle étaient venus de la Péninsule Balkanique au cours du moyen âge... serait-il possible qu'ils eussent apporté avec eux les éléments latins, dont une partie manque au sud du Danube, et se fussent établis avec eux justement dans la région où jadis la population romaine était la plus dense?“, se demande M. Pușcariu (op. cit., 27-28), après avoir examiné les cartes précitées¹.

Que dire, dans ce cas, des témoignages contraires? Faut-il croire que les Valaques sont restés sur place, depuis l'époque de la romanisation des provinces danubiennes, puisqu'ils connaissent une série de termes latins qui manquent en Transylvanie? Mais on sait, d'autre part, que la Valachie n'a pas été romanisée.

Comment faut-il interpréter ces faits?

En nous défiant des apparences trompeuses. Il faut compter en effet sur ceci que les régions précitées ont été peuplées, à un moment donné, par des populations venues des territoires voisins, en conquérants ou sous forme d'émigrants pacifiques. Il n'est donc pas impossible, en principe, que la population de la Transylvanie ait reçu de forts apports du sud-ouest². Quant à la Valachie, on sait que la steppe du Bărăgan n'a été colonisée qu'au cours du XIX^e siècle, par des gens venus du nord (Rosetti, *ILR*, II², 46).

¹ De l'affirmation de M. Pușcariu (*DR*, IX, 445 s.) que la Transylvanie a été le berceau du peuple roumain, M. Jaberg (*Der rumänische Sprachatlas und die Struktur des dakorumänischen Sprachgebietes, Vox romanica*, V, 48 s.) ne retient que ceci: „nur das möchte ich aussprechen, dass die Karten des *ALR* — und das ist eines seiner wichtigsten Resultate — es als vollkommen ausgeschlossen erscheinen lassen, dass infolge des bekannten Ediktes von Aurelian Dacien vollständig entromanisiert worden wäre“ (p. 75).

² Cf. L. Tamás, op. cit., p. 230, 236: „M. Pușcariu confond antériorité relative („antérieur“ est chez lui synonyme de „datant des débuts de l'ère chrétienne“) avec antériorité fixée à une époque déterminée, et diffusion géographique actuelle du roumain avec les étapes successives, que présente l'agrandissement ou plus exactement la dispersion graduelle du territoire linguistique roumain à travers les âges“.

La théorie de M. Pușcariu ne résiste donc pas à un examen critique¹. Elle ne tient pas compte des principes de la géologie linguistique, posés par Gilliéron².

Continuons, cependant, notre examen.

Les termes *moare* „saumure“, *cur.chi* „chou“ et *cute* „pierre à aiguiser la faux“ conservés en Transylvanie, confirmeraient la théorie de M. Pușcariu (*Le rôle de la Transylv.*, 29) que nous venons d'examiner. En regard de ces termes, *zeamă*, *varză* et *gresie*, de la Valachie, seraient des nouveaux venus.

Peut-on vraiment l'affirmer?

Zeamă est un mot grec entré à l'époque du latin balkanique; il est donc contemporain de *moare*; *varză* est un mot latin et *gresie* ne vient pas de l'albanais, comme l'indique M. Pușcariu; c'est, probablement, un mot du vieux fonds thrace du roumain (v. Rosetti, *ILR*, II², 117). „Dans leur expansion du sud au nord, ces mots se sont heurtés à un puissant rempart derrière lequel la langue des habitants demeurés dans la Dacie Trajane, après l'abandon officiel de la province sous Aurélien, conservait les mots latins avec leur sens ancien“, affirme ensuite M. Pușcariu (l. c.).

¹ Cf. les remarques de M. Tamás, (l. c., 229) à propos de l'étude de M. Pușcariu, *Les enseignements de l'ALR*, citée ci-dessus: „ce qui est particulièrement surprenant dans le raisonnement du savant roumain, c'est qu'il tire de la répartition géographique actuelle de quelques mots d'origine latine des conclusions censées valables pour l'extension territoriale du roumanisme médiéval, et même pour celle de l'élément latinophone de la Dacie Trajane à l'époque de la conquête romaine: II^e-III^e siècle après J. Chr. l^{er}“.

² V. là-dessus J. Gilliéron et J. Mongin, *Étude de géographie linguistique. Scier dans la Gaule romane du sud et de l'est*, Paris, 1905, p. 24: „Là où la science phonétique abandonnée à ses ressources n'atteint qu'un sol et croit avoir touché le sol latin, la géologie linguistique retrouve deux sous-sols latins... Elle met en pleine lumière le danger couru par l'étymologiste appuyé sur la phonétique pure: celui d'interpréter comme le produit d'une évolution autochtone régulière et en partant du latin, une forme qui ne s'est implantée sur un point qu'au milieu du XIX^e siècle peut-être, une forme d'une romanité tertiaire ou quaternaire, immatriculée par les patois et revêtue par eux d'un aspect auquel les variations de leur vitalité phonétique nous défendent d'accorder la moindre confiance“.

Cette conclusion n'est plus justifiée, à la suite de nos observations.

Il convient cependant d'ajouter que le caractère conservatif des parlars de la Transylvanie, par rapport à ceux de la Valachie, qui est évident, n'est nullement entamé par les remarques ci-dessus. Le conservatisme linguistique de la Transylvanie s'explique par ceci que cette province est restée à l'écart des grands mouvements de population qui se sont succédés, au cours des siècles, dans les plaines de la Valachie, et des innovations, venues du sud et de l'est.

Quant à la continuité de la population roumaine de la Transylvanie, depuis l'époque du latin vulgaire jusqu'à nos jours, c'est un problème qui dépasse le cadre que nous avons assigné à notre discussion et que l'on devra fonder sur des arguments autrement solides que ceux que l'on vient d'examiner ci-dessus.

• • •

M. Gamillscheg, à son tour, met à contribution l'ALR pour refaire la carte dialectale du daco-roumain à une époque ancienne¹. Les cartes *genunchi* „genou“ et *rinichi* „rein, rognon“ démontreraient qu'à l'époque du latin vulgaire le territoire roumain était divisé en deux: *rinichi* (< *reniculus*) et *genunchi* (< *genuculum*) dans le sud du domaine, *rărunchi* (*renunculus*) et *genunchi* dans le nord (Gamillscheg, *Herkunft*, 6, 8).

Il est cependant aisé de montrer que cette différence ne remonte pas au latin vulgaire. De fait, comme l'ont remarqué avec raison Tiktin (*Rum. Elementarb.*, 58), MM. Gáldi² et Pop³, il faut ou

¹ Ernst Gamillscheg, *Über die Herkunft der Rumänen*, Berlin, 1940, (Sonderabdruck aus dem *Jahrbuch der Preuss. Akad. der Wissenschaften zu Berlin*, 1940); *Randbemerkungen zum rumänischen Sprachatlas*, Berlin, 1941 (Aus den *Abhandlungen der Preuss. Akad. der Wissenschaften*, Jahrg. 1941, Phil. hist. Kl., nr. 7); *Rumänische Geschichte und Kultur im Spiegel des neuen Sprachatlas*, Bukarest, 1943.

² Ladislao Gáldi, *Teoria e realtà nella storia della Romanità orientale*, Budapest, 1943, p. 17 s.

³ Sever Pop, dans les *Comptes rendus de la Soc. roum. de linguistique*, 4, 1941-1942, p. 5 (supplém. au t. X du *BL*).

bien partir d'une part de *reniculus*, d'où *rinichi*, et d'autre part de **renunculus*, avec le suffixe *-unculus*, d'où *rărunchi*, ou bien de **rănucl'u* (< **renuculus*), avec *i > u* par assimilation, d'où *rărunchi*, *rărunchi*, par nasalisation progressive. Et de même, *genuculum*, *manuculus*, d'où, dans le nord du domaine, les formes à nasale: dr. *genunchi*, *mănunchi*, et à rhotacisme, *gerunchi*, *mărunchi*.

Ces faits intéressent, par conséquent, le roumain, et ils se sont passés à une époque récente.

Les noms de la „tempe“ témoigneraient, eux aussi, de la persistance de l'élément latin en Transylvanie (Gamillscheg, op. cit., 8; Gáldi, op. cit., 23 s.). Le territoire linguistique daco-roumain se divise, à cet égard, en deux parties, séparées par une ligne partant du nord de la Bucovine et qui va rejoindre le Danube, à travers la Transylvanie et le Banat. Un coup d'oeil sur la carte reproduite par M. Jaberg (op. cit., 71) montre que l'aire *timplă* s'étendait naguère aussi en Transylvanie, mais que ce mot a été remplacé ici par d'autres termes. À l'ouest de la ligne de démarcation, on a enregistré, entr'autres, la dénomination *ochiul cel orb*. M. Gamillscheg (op. cit., 7) n'hésite pas à reconstruire un terme latin **oculus ille orbis*, ce qui nous rappelle la fameuse **musca ad mel* des romanistes „reconstructeurs“, objet de l'ironie de Gilliéron¹, alors que M. Gáldi a montré avec raison que ce terme est récent et calqué sur le hongrois (*vakszem* „tempe“; littéralement „oeil aveugle“), qui, à son tour, est calqué sur le slave méridional.

L'épenthèse du *k* dans *sclab* (= *slab*) „faible, débile, maigre“, en Transylvanie, dans la région des Monts Apuseni, prouverait la persistance de la population roumaine dans cette région jusqu'à nos jours. M. Gamillscheg (op. cit., 13) voit dans ce phénomène l'effet d'une tendance qui se serait manifestée, dans les parlars de ce pays, dès le latin vulgaire.

Il est cependant aisé de montrer que l'innovation est récente. En effet, la sifflante n'a pas été altérée, comme on aurait dû s'y attendre, si le phénomène s'était produit à l'époque du latin vulgaire (Gáldi, op. cit., 35-36). Car on a *skl-* dans *șchiop*, *Șchian* (lat. *cloppus*, *sclavus*), tandis que dans notre cas la sifflante est

¹ *Généalogie des mots qui désignent l'abeille*, 28-29, 37, 50 s., 82 s.

restée intacte: *slab*. Le phénomène est dialectal, et on le retrouve aussi en macédo-roumain et dans une série de parlers de la Transylvanie du sud et de l'ouest.

Il ressort de notre exposé que les cartes de l'*ALR* publiées jusqu'à ce jour confirment et infirment à la fois les thèses de MM. Pușcariu et Gamillscheg. Seul l'examen de toutes les cartes de l'*ALR*, libre de toute préoccupation, à condition d'appliquer correctement la doctrine de la géographie linguistique, peut donner des résultats scientifiquement valables.

Nous voudrions avoir contribué au bien fondé de cette constatation.

A. ROSETTI

NÉCROLOGIE

PERICLE PAPAĞAGI, né à Avdela, en Macédonie, est mort à Bucarest le 20 janvier 1943. Ancien professeur de lycée à Salonique, Bitolia, Giurgiu et Silistra, son activité scientifique a été consacrée à l'étude du folklore et des parlers de ses compatriotes Macédo-Roumains. Papahagi a débuté par la publication d'une collection de folklore macédo-roumain (dans le II^e *Jahresbericht* p. p. G. Weigand, Leipzig, 1895, p. 147-192), suivie d'une série de publications du même genre: *Din literatura poporană a Aromânilor*, I, București, 1900; *Români din Meglenia*, 2 vol., București, 1900; *Megleno-Români*, București, 1902; *Graie aromâne*, București, 1905; *Basme aromâne și glosar*, București, 1905. Ces ouvrages sont considérés parmi les sources les plus importantes pour la connaissance du macédo-roumain. L'ouvrage intitulé *Scritori aromâni în secolul al XVIII-lea*, București, 1909, contient des matériaux précieux pour l'histoire du macédo-roumain. Papahagi a donné aussi une réédition très utile de la *Grammaire* de Boiagi (*Gramatica lui M. Boiagi*, București, 1915). On citera, aussi, comme utiles à consulter, ses notes étymologiques (*Rumänische Etymologien*, XII. *Jahresb.*, p. 101-104; *Notițe etimologice*, *Analele Acad. Rom.*, t. XXIX, etc.). Enfin, par son ouvrage *Parallele Ausdrücke und Redensarten im Rumänischen, Albanesischen, Neugriechischen und Bulgarischen* (XIV. *Jahresbericht*, Leipzig, 1907, p. 113-170), Per. Papahagi apparaît comme un promoteur de la „linguistique balkanique“, que devait illustrer, par la suite, Kr. Sandfeld.

Papahagi avait préparé, au cours des années, un grand dictionnaire du macédo-roumain. Espérons que les matériaux réunis pourront être utilisés par la suite et mis à la portée du public. Cet ouvrage couronnera dignement l'œuvre de Pericle Papahagi, consacrée en entier à son parler natal.

I. ŞIADBEI

COMPTES RENDUS

Iorgu Iordan, *Stilistica limbii române*, Seria II, Societatea română de lingvistică, Studii, 4, Bucureşti, Institutul de lingvistică română, 1944; 8° — 401 p.

L'ouvrage de M. Iorgu Iordan, qui est une synthèse riche en faits et en idées, est dédié à MM. Charles Bally et à Leo Spitzer; l'auteur, qui est un excellent connaisseur du roumain parlé de nos jours¹, donne, dans le présent ouvrage, à la suite d'un examen attentif des faits, une description fidèle et une analyse détaillée des moyens d'expression du roumain qui portent la marque de l'affectivité. L'ouvrage illustre le rôle que jouent l'affectivité et le besoin d'être expressif dans l'évolution d'une langue. (A. Meillet, *Ling. hist. et ling. gén.* I, 139 s. et 163 s. avait déjà montré l'importance du désir d'être expressif pour la constitution et l'évolution des formes grammaticales et le renouvellement du lexique d'une langue donnée.)

Il est incontestable qu'un travail de ce genre, comme le reconnaît l'auteur lui-même, ne saurait avoir pour but „l'épuisement, même approximatif, des matériaux“ (p. 29); „son intérêt consiste dans la position des problèmes essentiels et l'établissement des normes d'après lesquelles on doit apprécier les phénomènes stylistiques“ du roumain (p. 359). Il faut dire que l'étude de M. Iordan a atteint intégralement le but qui lui avait été assigné.

La stylistique est une discipline qui opère dans la synchronie; M. Iordan a donc étudié les phénomènes stylistiques dans un certain nombre de textes de la fin du dix-neuvième et du début de notre siècle, en s'adressant surtout aux écrivains qui emploient le style oral. En effet, l'auteur a

¹ V. son ouvrage antérieur *Limba română actuală, o gramatică a greşelilor*, Iaşi, Institutul de arte grafice Al. A. Țerek, 1943.

utilisé particulièrement les œuvres de I. Creangă, pour le langage populaire¹, celles de Al. Brătescu-Voinești, pour le parler des villes et les œuvres de I. Luca Caragiale pour le parler des faubourgs; il a mis à contribution les études d'argot roumain (v. p. 241, n. 4) et ses remarques sur son propre parler (v., par ex., p. 52).

Pour ce qui est des „sources“ d'information de l'auteur, on est d'accord pour Creangă, Brătescu-Voinești et Caragiale. En effet, ces écrivains peuvent être considérés parmi les plus représentatifs du style oral (on aurait pu y ajouter aussi I. Slavici² et mettre à contribution d'une manière plus copieuse les recueils de textes dialectaux).

Dans l'introduction (p. 11-29), M. Iordan oppose le langage affectif au langage objectif; il montre la différence qu'il y a entre la stylistique esthétique (Vossler) et la stylistique linguistique (Bally) et il donne des précisions sur quelques questions de méthode. Tout en tenant compte de ce qu'il lui semble „satisfaire aux exigences de la vérité et de la méthode“ (p. 26), l'auteur se situe entre Bally et Spitzer, ce dernier se trouvant à égale distance de Bally et de Vossler. M. Iordan élargit, par conséquent, le domaine de la stylistique de Bally et il ramène à cette discipline les faits qui sont le produit de la fantaisie; enfin, il tient compte de la valeur esthétique de la langue des écrivains, mais seulement là où les faits sont spontanés.

Après un bref exposé des progrès de la stylistique, l'auteur passe à l'objet de son étude; il nous donne une description des phénomènes stylistiques du roumain, classés dans les catégories suivantes: phénomènes phonétiques (p. 31-105), morphologiques (p. 107-226), syntaxiques (p. 227-334) et lexicaux (p. 335-376).

Voici quelques remarques sur les explications et les interprétations de M. Iordan.

À côté de *plugar* „nom d'une sorte de cigarettes roumaines bon marché“, prononcé aussi „à l'anglaise“: *plôgdâr* (p. 39), dans l'intention ironique de les ennoblir, nous avons entendu aussi *obôr* (*obor*) „marché aux bestiaux et au foin“ et aussi „nom d'un quartier où a lieu le plus grand marché de Bucarest“.

Cette prononciation spéciale a pour but ou bien d'„ennoblir“ les habitants de ce quartier, ou bien elle indique le mépris de celui qui habite au centre de la ville pour le faubourien (par exemple: *e un mitocan, e din obôr* „c'est un grossier manant, il vient de l'Obor“).

Pour expliquer la disparition de *n* dans *ciste* < *cinste* (ex.: *fac, io, ciste...*, Paul Daniel, *Republica Barba-Rosă*, Bucarest, 1938, p. 123), il n'est pas nécessaire de partir de l'adjectif *cinstit* „honnête“, le début du

¹ Par „langage populaire“ M. Iordan entend surtout les parlers de la campagne.

² Cf. T. Vianu, *Arta prozatorilor români*, București, Editura Contemporană, 1941, p. 119.

mot ayant été prononcé involontairement „plus fort“ (p. 42). Car la disparition de l'*n* s'explique suffisamment par la phonétique: la consonne nasale étant suivie par une fricative qui ne lui offrait aucun appui, l'occlusion a été supprimée et la nasalité a passé sur la voyelle précédente, pour disparaître ensuite. Le phénomène est courant en roumain parlé: *instrucție* < *instrucție, ispecție* < *inspecție*; cf. aussi *costatez* < *constatez*, *Graul nostru*, I, 259; *cistitu* vb. < *cinstit*, op. cit., I, 208; *cistit*, I. c., I, 213; le roumain ancien nous offre des exemples analogues: *va ce <n>sti* (TM., 47, 5), *excstimu* (T, 154, 9), Al. Rosetti, *Limba română în sec. al XVI-lea*, Bucarest, 1932, p. 41 s. Cf. en latin *cosules* < *consules*, *mesa* < *mensa*, etc.

Pour expliquer l'aphérèse de la syllabe accentuée de *mamă-ta* > *măta* et *mamă-sa* > *măsa* (p. 48), M. Iordan propose de partir de syntagmes dans lesquels *mamă-ta* (ou *mamă-tei*), à l'initiale, étaient accentués plus faiblement, situation favorable pour innover. Il vaut mieux, cependant, partir de la forme, attestée au XVI^e siècle: (*i*)*mă* (S., 26, 10; cf. Al. Rosetti, op. cit., p. 83; Ov. Densusianu, *H. d. l. r.*, II, 148).

Contrairement à l'opinion de l'auteur, qui explique par „le besoin de symétrie“ des syntagmes du type: *folosește-ne și ne slăbostește; seacă-voi răurile și voi seacă marea*, etc... (p. 102), nous pensons avoir affaire, dans ce cas, à une particularité caractéristique du roumain, qui place au début de l'énoncé le mot le plus important, d'après le principe „der Energieanhäufung am Anfang der Aussage in der Wortstellung“ (S. Pușcariu, *Zur Nachstellung des rumänischen Artikels*, ZRPh., 57, 1937, p. 263¹; cf. aussi N. Drăganu, *Morfemele românești ale complementului în acuzativ și vechimsa lor*, 27).

La nuance dépréciative des dérivés formés des mêmes radicaux avec le suffixe *-raie* est plus accentuée que chez ceux formés avec *-rie* (*apăraie: apărie*). Pour expliquer ce fait il n'est cependant pas nécessaire d'invoquer le symbolisme phonétique (p. 197). La variante *apăraie* n'est pas plus expressive que *apărie*, parce que le premier suffixe contient un *a* (voyelle grave) et le second un *i* (voyelle aiguë), mais parce que *-rie* est employé aussi dans des dérivés qui n'ont aucune nuance dépréciative, par exemple: *bucătărie, plugărie, cîrnărie, căldrie*, etc. Dans aucun de ces mots le sujet parlant ne sent la valeur dépréciative du suffixe *-rie*; c'est ce qui a contribué à affaiblir la nuance dépréciative des dérivés du type *apărie*.

À propos du changement de la personne ou du nombre du pronom personnel pendant le discours (v. p. 124 s.), il convient d'ajouter un fait qui n'a pas été mentionné par M. Iordan. L'exemple vient du roman *Enigma*

¹ „Durch diesen Wechsel der Stellung am Anfang und in der Mitte des Hauptsatzes ist oft ein „Chiasmus“ entstanden, der aber im Rumänischen nicht ein stilistisches Mittel ist (nous soulignons), sondern die Folge der besprochenen syntaktischen Regel“ (p. 264).

Otiliei, I, de G. Călinescu. C'est un restaurateur qui parle à un jeune homme, neveu de son propriétaire: „*Domnule Felix, te-am chemat, și să mă terți că am îndrăznit, te-am chemat, fiindcă știu ce om de treabă sunteți și sunteți și ruda cu d. Giurgiuveanu*” (p. 279), littéralement „Monsieur Félix, je t'ai appelé et pardonne-moi de l'avoir osé, je t'ai appelé parce que je sais quel honnête homme vous êtes et que vous êtes parent de M. Giurgiuveanu”. Il est à remarquer que le restaurateur emploie la 2^e personne du singulier lorsqu'il s'adresse au jeune homme, mais lorsque celui-ci représente pour lui le neveu de son propriétaire, il substitue, par respect, à la 2^e personne du singulier la 2^e personne du pluriel¹. Cette substitution est en fonction de la condition sociale de l'auditeur; le rôle de l'auditeur dans l'énoncé est considérable, parce que la manière de s'exprimer du sujet parlant est déterminée par celui auquel il s'adresse².

Il convient de souligner ici une des qualités maîtresse de l'ouvrage de M. Iordan, d'enregistrer les faits analogues qui apparaissent dans d'autres langues; ces faits sont intéressants non seulement pour le linguiste, mais aussi pour le psychologue et le sociologue. Ils démontrent que „le moment psychologique” et les moyens dont dispose le langage humain pour exprimer des états affectifs sont, parfois, identiques pour tous les peuples (p. 124; cf. aussi p. 127-128).

Voici, maintenant, quelques remarques sur les concordances stylistiques et les influences exercées par d'autres langues sur le roumain.

M. Iordan mentionne l'emploi de la 3^e personne du sg. au lieu de la 2^e personne, par respect pour un supérieur: *domnul locotenent mândrăc acasă de seară?* „dînez-vous ce soir chez vous (mon lieutenant)?”, littéralement „mon lieutenant dîne ce soir chez lui?” (p. 113); cf. aussi: *domnul e servit?* „monsieur est-il servi?”, formule employée par les garçons, au restaurant, et les vendeurs, dans les magasins. De même, en polonais, dans le langage châtié, on ne se sert pas du pronom *ty* „vous”, pour s'adresser à une personne et on lui substitue *pan* „monsieur” ou *pani* „madame, mademoiselle” suivi du verbe à la 3^e personne du singulier: *czy pani przyjdzie do nas?* „viendrez vous chez nous (madame, mademoiselle)?”, littéralement „est-ce que madame (mademoiselle) viendra chez nous?”, cf. A. Meillet-H. Willman-Grabowska, *Grammaire de la langue polonaise*, Paris, 1921, p. 220 s.

¹ Les remarques de l'auteur sont significatives à cet égard: „Iorgu amesteca persoana a doua singulară cu a doua plurală, după impresiile momentului” (p. 279).

² Cf. J. Marouzeau, *La part de l'auditeur dans l'énoncé*, Cluj, 1939, extrait de *Anuarul Institutului de Studii Clasice*, Cluj, III, 1939: „Notre langage n'est pas nôtre que par le choix que nous faisons entre les moyens d'expression mis à notre disposition. Choix libre en apparence; en réalité, déterminé par des considérations dont beaucoup échappent à notre réflexion et à notre volonté” (p. 3).

Domnul „monsieur”, *doamna* „madame”, etc., précédant un mot qui désigne une notion de parenté (p. 115, n. 3), par ex.: *Iată că domnul frate al ei era obligat gazdei în vreau fel*... H. Papadat-Bengescu, *Rădăcini*, I, 343, s'emploie aussi en français (lorsqu'on se pique de parler le beau langage). Tache Papahagi, *Paralele folklorice greco-române*..., Bucarest, 1944, p. 75, cite le gr. *κυρά ἀγαπητέρα* „madame belle-sœur”, l'alb. *zonja mamë* „madame mère”, et il ajoute que cette manière de s'exprimer est courante dans les pays méditerranéens.

L'emploi de „l'imparfait de la modestie” (nommé ainsi, par l'auteur, probablement par analogie avec le „pluriel de la modestie”), et celui du conditionnel au lieu de l'indicatif, par exemple: *eu doream să vă rog ceva* „je désire vous demander quelque chose”, littéralement „je désirais vous demander quelque chose” (p. 148), ou: *v'as ruga să mă ajutați* „je vous prie de m'aider”, littéralement „je vous prierais de m'aider” (p. 161) nous semble être limité aux parlers des villes; nous ne pensons pas avoir rencontré cet usage dans le langage populaire. Nous y voyons, pour notre part, une influence du français. En effet, les formules du type: *pourriez* („pouvez”) - *vous me dirz, je voudrais* („je veux”) *vous demander, je ne saurais* („je ne peux”) *vous dire, je venais* (= „je viens”) *vous prier*, etc., sont usuelles en français. M. Lerch, (*Französische Sprache und Wesensart*, Frankfurt a. M., 1933, p. 246-247; 254-255) voit dans ces formules les manifestations de la courtoisie et de la politesse françaises; ce sont des particularités caractéristiques de la „sociabilité” de la langue française¹. Ces manières de s'exprimer ont été calquées sur le français dans le langage des classes cultivées et, ensuite, par imitation, elles ont passé dans la langue parlée.

Les constructions verbales, si nombreuses en roumain, formées de la combinaison du participe présent du verbe à conjuguer, précédé par l'auxiliaire „être”, par exemple: *eram sicând, să fi dormind, mă va fi ocărind, și-ar fi înjelând*, etc., (p. 164 s.), se rencontrent aussi en anglais, dans la conjugaison „progressive” (mais sans la nuance de doute ou de présomption qui caractérise les formes roumaines): *I was reading* (impf.), *I should be reading* (cond.), *I shall be reading* (fut.).

Pour *fire-ar al ciiorilor* „qu'il aille au diable”, littéralement „puisse-t-il appartenir aux corneilles” (p. 170 et n. 1), cf. gr. anc. *ἐς κόρακας* „aux corbeaux”, employé aussi en grec moderne, v. Graur, *BL*, VI¹, 211.

La construction avec l'adverbe *unde* „où” (par exemple: *are de unde*, p. 169, „il est riche”, littéralement „il a d'où”) pour, laquelle M. Iordan cite des expressions parallèles du latin: *et habet unde, dum habet unde*,

¹ „In der Umgangssprache zeigt sich die Bescheidenheit des Sprechenden im Gebrauch des Konditionalis und des Imperfektums... Ein „Imperfektum der Bescheidenheit“ liegt z. B. vor, wenn man statt *Je viens vous prier* sagt: *Je venais vous prier*. Diesen Gebrauch kennt auch das Italienische und das Spanische” (p. 254).

est *unde*, existe aussi en russe (avec *imet'* „avoir“ et *byl'* „être“): *jest' othuda, imeju othuda* (*kudá* „wohin“, *otá suda* „von wo?, woher?“).

Pour le syntagme *a avea un dinte contra cuiiva* „en vouloir à quelqu'un“, que l'auteur considère calqué sur le français *avoir une dent contre quelqu'un* (p. 309-310), cf. aussi le russe *imet' zub na kogo nibud'*, avec le même sens.

Le mot *iepure* „élève qui s'enfuit de l'école, étudiant qui mange à la cantine sans payer“ (p. 362), existe aussi en russe: *jexat' zajcem* „voyager sans payer“, littéralement „voyager comme un lièvre“, donc avec une acception rapprochée de celle du roumain, explicable par l'identité de l'état psychologique des sujets parlants: la peur d'être attrapé.

Les chapitres dédiés aux „isolements“ et aux phénomènes lexicaux montrent la richesse en créations affectives de l'argot, du langage populaire et du langage familier. Dans ces trois catégories de langages la contrainte sociale est à peu près inexistante, ce qui permet une grande liberté dans la manière de s'exprimer. Il en résulte que la „dérivation synonymique“ (p. 344) et la „pléthore sémantique“ (p. 345) sont très productives. Il faut remarquer, d'autre part, l'influence puissante exercée *de bas en haut*, dans l'évolution de la langue. La multitude de termes d'argot et de termes des parlars faubouriens qui ont fait irruption dans la langue commune et dans la langue littéraire est un phénomène digne de retenir l'attention du linguiste. Cette „invasion“ de mots vulgaires s'explique par le nivellement social et la disparition progressive des différences entre les classes d'une société (cf., pour le français, W. v. Wartburg, *Évolution et structure de la langue française*, Leipzig-Berlin, 1934, p. 188-189).

• • •

Nous avons analysé rapidement le contenu de l'ouvrage de M. Iordan; nos remarques de détail ont montré la richesse de suggestions qu'il nous offre.

On aperçoit, dès lors, combien la publication d'un tel ouvrage était nécessaire pour l'étude du roumain.

Disons, cependant, qu'il aurait été utile que l'auteur ait dégagé, dans quelques pages finales, ses conclusions sur l'ensemble des matériaux utilisés, afin de nous présenter ce qui constitue, du point de vue de la stylistique, les caractéristiques du roumain; cf., par exemple, l'emploi au neutre des pronoms féminins *una, aia, alta, asta* (par ex.: *Ei na l, de unde fi-a mai venit și asta 'n cap?*, p. 129, exemple tiré de Caragiale); l'emploi de la 2^e personne du singulier, comme personne universelle, par ex.: *Pornește el la drum, o ia când la stânga, când la dreapta și mergi și mergi pând nu mai vezi bine*, p. 143).

Nous dirons, pour conclure, que la *Stilistica limbii române* constitue un instrument précieux pour la connaissance du roumain. M. Iordan mérite, à cet égard, la reconnaissance de tous ceux qui étudient le roumain.

B. CAZACU

TABLE DES MATIÈRES

| | Page |
|--|------|
| A. R., Au lecteur | 5 |
| HENRI JACQUIER, Discours direct lié | 7 |
| A. ROSETTI, Sur la définition du „mot“ | 14 |
| EUGEN SEIDEL, Heinrich Heines Prosal. Der französische Einfluss | 17 |
| INGEBORG SEIDEL-SLOTTY, „Na denn nicht, liebe Tante“ und andere missbrauchte Verwandte | 33 |
| A. JUILLAND, Une étymologie française: <i>dame</i> | 45 |
| B. CAZACU, Notes de lexicographie et de morphologie roumaines | 56 |
| I. ȘIADBEI, L'origine et l'évolution des mi-occlusives roumaines | 71 |

MÉLANGES

| | |
|---|----|
| EUGEN SEIDEL, Semantisches zu <i>a-și bate joc de</i> | 85 |
|---|----|

DISCUSSIONS

| | |
|---|-----|
| HENRI JACQUIER, Réflexions sur le domaine de la stylistique | 89 |
| A. ROSETTI, Sur la méthode de la géographie linguistique | 106 |

NÉCROLOGIE

| | |
|---|-----|
| PERICLE PAPAHAGI (I. ȘIADBEI) | 113 |
|---|-----|

COMPTES RENDUS

| | |
|---|-----|
| IORGU IORDAN, <i>Stilistica limbii române</i> (B. CAZACU) | 114 |
|---|-----|

MONITORUL OFICIAL ŞI
 IMPRIMERIILE STATULUI
 IMPRIMERIA NAŢIONALĂ
 BUCUREŞTI — 1945

EINAR MUNKSGAARD, 6, NØRREGADE, COPENHAGUE

BULLETIN LINGUISTIQUE, publié par A. ROSETTI, Tome I. 1933. in 8°, 124 pages 30 fr.
 Tome II. 1934. in 8°, 230 pages 40 fr.
 Tome III. 1935. in 8°, 196 pages 40 fr.
 Tome IV. 1936. in 8°, 208 pages 40 fr.
 Tome V. 1937. in 8°, 270 pages 50 fr.
 Tome VI. 1938. in 8°, 272 pages 40 fr.

SOMMAIRE: A. GRAUR et A. ROSETTI, Esquisse d'une phonologie du roumain. IORGU IORDAN, Notes de toponymie roumaine. A. GRAUR, Les verbes «réfléchis» en roumain. C. RACOVITĂ, L'article en russe. A. GRAUR, Notes d'ergologie roumaine. Enquêtes linguistiques du Laboratoire de phonétique expérimentale de la Faculté des Lettres de Bucarest. VI. District de NÂSAUD, par D. SANDRU, MÉLANGES: LEO SPITZER, La famille de mots matius en roumain. — Quelques parallèles turcs pour des phénomènes syntaxiques roumaine. C. RACOVITĂ, Notes sur le bilinguisme. A. ROSETTI, Sur le problème de la syllabe. — A propos de l'origine de P et du participie roumain. A. GRAUR, Sur le thème «iâr». DI-CUS-IONS: LEO SPITZER, *Pies et tata*. — Remarques sur *Bulletin Linguisticus*, V. A. ROSETTI, Sur le traitement de lat. e devant voyelle antérieure en roumain. A. GRAUR, Encore sur le neutre roumain. NÉCROLOGIE: OVIDE DENSUSIANU, N. TRUBETZKOY (A. R.), LJUBOMIR MILETIĆ (C. R.), MATHIEU NICOLAU (A. G.) COMPTES RENDUS: M. KÁRPINSKÝ, Influence slave sur le verbe roumain. A. GRAUR, D. CARĂCOTEA, Un problème de versification roumaine (A. ROSETTI).

Tome VII. 1939. in 8°, 166 pages 40 fr.
 SOMMAIRE: ALF LOMBEARD, Le futur roumain du type à *sa chet*. IORGU IORDAN, L'emploi du datif en roumain actuel. EUGEN SEIDEL, Zu den Funktionen der Vergangenheitsformen im Rumänischen. HARRY A. ROSIZKE, Remarques sur la durée des voyelles accentuées du roumain. C. RACOVITĂ, «Travail et souffrance». A. ROSETTI, Sur la délimitation du phonème. A. GRAUR, Contributions à l'étude des noms de personne en roumain: 1. Les noms en «-ari»; 2. Les noms en «-u»; 3. Les noms en «-leva». A. ROSETTI, Sur les causes de la dichotomie spontanée. A. ROSETTI, Slavo-romania: I. Le lightning «ain» de l'e initial en roumain. II. Le traitement des diphtongues à liquides du slave méridional en roumain. A. GRAUR, Notes d'étymologie roumaine. J. BYCK, Études de syntaxe et de stylistique roumaine: 1. L'accord du verbe avec l'objet; 2. *Cu acelu* en fonction de qualificatif; 3. Le datif en fonction de locatif; 4. *Cu tot* «tout». MÉLANGES: LEO SPITZER, Additions à *Pies et tata* (II, VI, 230 s.). A. GRAUR, Alternance vocalique et désinence. — Alternance vocalique provoquée par la dérivation. — Roumain *ia* et *o* — phonologiquement identiques? — Réflexions étymologiques dues à l'évolution sémantique. — *trece* en fonction négative. — Le pronom personnel en fonction verbale. — *Calque* et étymologie populaire. — Notes sur le bilinguisme. DISCUSSIONS, A. GRAUR, Sur le rhotacisme. — Sur quelques formes de *purcel*. — *A mâna la mâna*. A. ROSETTI, Sur le traitement des groupes lat. *et* et *es* en roumain. NÉCROLOGIE: NICOLAS DRĂGANU (A. R.), COMPTES RENDUS: L. GALDI, Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque des Phanariotes (A. GRAUR), DIMITRIE MACREA, Palatalisation labiale en limba română (A. ROSETTI).

Tome VIII. 1. 1940. in 8°, 183 pages 40 fr.
 SOMMAIRE: EUGEN SEIDEL, Zu den Funktionen der Artikel (vorwiegend an romanischen, französischen, englischen und deutschen Material). Mit einer Excurs über das Cechische. IORGU IORDAN, Les dénominations du «crâne» d'après l'Atlas linguistique roumain (I, carte 7). INGEBORG SEIDEL-SLOTTY, «Hyperthrophie» der Pronomina im Rumänischen. C. RACOVITĂ, Sur le genre personnel en roumain. A. ROSETTI, Slavo-romania, III, Sur *dr.*, *mr.*, *ntuf* et *tant*. IV, De *camătra*, *camătră* et *compte*, *comptée*. V, Sur le traitement de *v. sl.* -*č* en roumain. C. RACOVITĂ, Notes d'étymologie slavo-roumaine. DISCUSSIONS: A. ROSETTI, Sur la valeur expressive et expressive de P- dans la poésie roumaine. EUGEN SEIDEL, Über die «Gelenkpartikel» im Rumänischen. COMPTES RENDUS: JRYŮ WICHMANN, Wörterbuch der ungarischen Moldauer Norddialekt und des Hettfelder Carpatho-slavischen nebst Grammatikalischen Aufzeichnungen und Texten aus dem Norddialekt (SEVER POP), HEINZ WISSEMANN, Die *Sexus* der nominalen Determination im Geisrussischen (C. RACOVITĂ), DIMITRIE GUSTI, Problems sociologici: sistem și metodă (A. ROSETTI).

Tome VIII. 2. 1944. in 8°, 33 pages 8 Cour. dan.
 SOMMAIRE: A. R., Au lecteur. A. GRAUR, Quelques points de méthode touchant l'étude des langues disparues. A. GRAUR, Notes de morphologie et de syntaxe roumaine. Incorporation des dérivés dans le système verbal. L'accusatif de direction. Désinences redoublées. La 2^e pers. du pluriel au passé simple. Adaptation roumaine des noms français à terminaison vocalique. A. GRAUR, Notes d'étymologie roumaine. MÉLANGES: LEO SPITZER, *A sta (stă, se stă)* locatif «rester sur place». *Înima cu dor cu tot* — *capul cu tot cu trup*. *A face calendari* «désigner de la tête, commettre». Note sur le bilinguisme impliqué par les noms propres. A. GRAUR, Sur les prépositions accentuées. Quelques nouveaux exemples de *Ar > ps*. Place de l'adjectif en roumain.

Tome IX. 1941. in 8°, 221 pages 8 Cour. dan.
 SOMMAIRE: EUGEN SEIDEL, Aufgaben und Methoden der etymologischen Forschung. GEORGES STRAKA, Vowels et consonnes. INGEBORG SEIDEL-SLOTTY, Etymologische Formeln und Figuren im Rumänischen. IORGU IORDAN, Notes de lexicologie roumaine. A. ROSETTI, Sur quelques termes du dac-romain relatifs à la propriété terrienne. B. CAZACU, Les dénominations roumaines du bois et des poissones d'après l'ALLR. A. ROSETTI, Slavo-romania, VI, Sur le dac-slave. V.

SCURTU, Le rhotacisme dans la région d'Ugocea (dép. Satu-Mare), MÉLANGES: B.-O. UNDEGAUN, Notes d'argot roumain, EUGEN SEIDEL, Romanisches „Völkertum“ sprachwissenschaftlich gesehen, A. ROSETTI, Classification des voyelles roumaines, EUGEN SEIDEL, Der gegenwärtige Stand der rumänischen und allgemeinen Artikelprobleme.

Tome X, 1942. In 8°, 255 pages épuisé
 SOMMAIRE: Notes sur la vocalisation de V. IORGU IORDAN, Étymologies populaires, INGEBORG SEIDEL-SLOTTY, Über die Sprache der Höflichkeit. Eine vergleichende Studie, I. ŞIADBEI, Sur la syncope de la voyelle péniultime atone latine dans les langues romanes, A. ROSETTI, Albano-romantica: I. De l'influence du grec et du slave méridional sur l'albanais et le roumain, II. Alb. *zëno, zënë, dr. zhen, /see/*, III. Alb. *shat, dr. sot*, „village“, EUGEN SEIDEL, Linguistische Beobachtungen in der Ukraine, Nachschrift, A. ROSETTI, Slavo-romantica, VII. Sur la palatalisation des occlusives dentales dans les parlers roumains de Transylvanie, NECROLOGIE: N. VAN WIJK (A. R.), KR. SANDFELD (A. R.), VIGGO BRØNDAL (A. R.), COMPTES RENDUS: D. CARACOSTEA, Expresivitatea limbii române (Eugen Seidel), INDEX DES TOMES VI-X, par I. COTEANU et D. BODNARIU; Auteurs, Mémoires, Mots.

Tome XI, 1943. In 8°, 320 pages 8 Cour. dan.
 SOMMAIRE: T. VIANU, Structure du temps et flexion verbale, HENRI JACQUIER, Chiasme morphologique, INGEBORG SEIDEL-SLOTTY, Syntax und Semantik, IORGU IORDAN, *Vladuŝ' mama!*, I. ŞIADBEI, Sur l'histoire de l'impératif de l'indicatif en roumain, A. ROSETTI, Slavo-romantica, VIII. Rom. *Căţelan * Noŝi*, IX. De l'influence du slave méridional sur le neo-grec et le roumain, EUGEN SEIDEL, Linguistische Beobachtungen in der Ukraine. Skizze der südwestrussischen Sprache in Donzbecken, MÉLANGES: M. LASCARIS, *Trinŝioulis*, un nom roumain? DISCUSSIONS: EUGEN SEIDEL, E. BUYSSENS, A. ROSETTI, Sur le traitement des groupes *lat et et* en roumain, COMPTES RENDUS: W. V. WARTBURG, Einführung in Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft Halle, 1943 (INGEBORG SEIDEL-SLOTTY).

INSTITUTUL DE LINGUISTICĂ ROMÂNĂ
 7, STR. EDGAR QUINET - BUCUREŞTI I
 SOCIETATEA ROMÂNĂ DE LINGUISTICĂ

- Seria I.
 IORGU IORDAN, *Nicolae Drăganu (1884—1939)*, Bucureşti, 1942. épuizat
 Memorii, 1.
 EUGEN SEIDEL, *Fonologia şi problemele ei actuale*, Bucureşti, 1942. épuizat
 Memorii, 2.
 EUGEN SEIDEL, *Das Wesen der Phonologie*, Kopenhagen-Bucureşti, 1943. épuisé
 Memotii, 2 A.
 A. ROSETTI, *Le mot. Esquisse d'une théorie générale*, Copenhague. Bucureşti, 1943. épuisé
 Mémoires, 3.
 NICOLAE DRĂGANU, *Elemente de sintaxă a limbii române*, Bucureşti 1943. Lei 500
 Memorii, 4.
 NICOLAE DRĂGANU, *Istoria sintoxei*, Bucureşti, 1945. Lei 2.000
 Memorii, 5.
 Seria II.
 I. COTEANU, *Prima listă a numelor româneşti de plante*, Bucureşti, 1942. épuizat
 Studii, 1.
 OVIDE DENSUSIANU, *Histoire de la langue roumaine, Tome second. Index*, par I. COTEANU, Copenhague-Bucureşti, 1943. épuisé
 Studii, 2.
 NICOLAE DRĂGANU, *Morfemele româneşti ale complementului în acuzativ şi vechimea lor. Un capitol de sintaxă românească*, Bucureşti, 1943. épuizat
 Studii, 3.
 IORGU IORDAN, *Stilistica limbii române*, Bucureşti, 1944. Lei 1.000.
 Studii, 4.

Prix 8 Cour. dan.



15 JAN 1949

BCU JASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY